

**LIBRAIRIE
JEAN-CLAUDE VRAIN**



**CATALOGUE
MARCEL PROUST**

**DEUXIÈME PARTIE :
MANUSCRITS, LETTRES,
AUTOUR DE MARCEL PROUST.**

CATALOGUE MARCEL PROUST

Deuxième partie :
Manuscrits, lettres,
autour de Marcel Proust

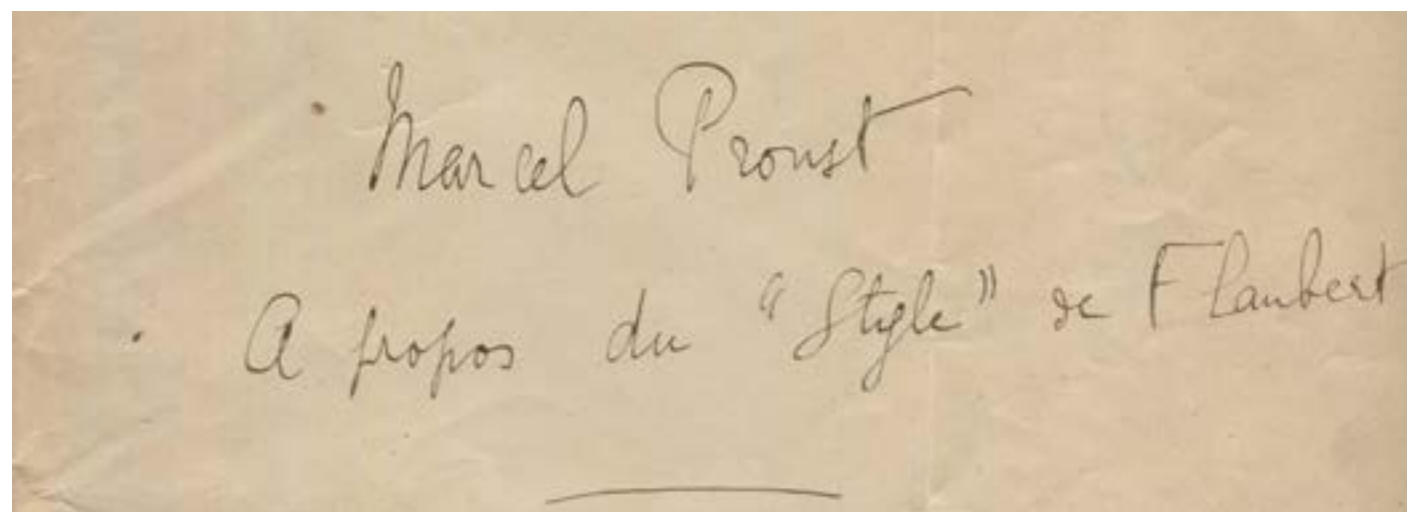


LIBRAIRIE
JEAN-CLAUDE VRAIN

Paris, 2022.

12 manuscrits autographes de Marcel Proust





A propos du « style » de Flaubert

Manuscrit autographe signé.

Titre autographe à l'encre noire sur une grande feuille pliée.

3 pages in-4 et 60 pages in-12 et in-8 paginées 1 à 61 (il y a deux pages 29 et une 38 bis). Les trois premières pages sont sur papier vélin, les autres papier vergé non filigrané ou filigrané STAEL PAPER.

Les trois premières pages sont de la main de son secrétaire Henri Rochat, avec une note et un becquet autographes sur la page 1.

Le manuscrit comprend 191 mots ou passages biffés, corrigés ou ajoutés.

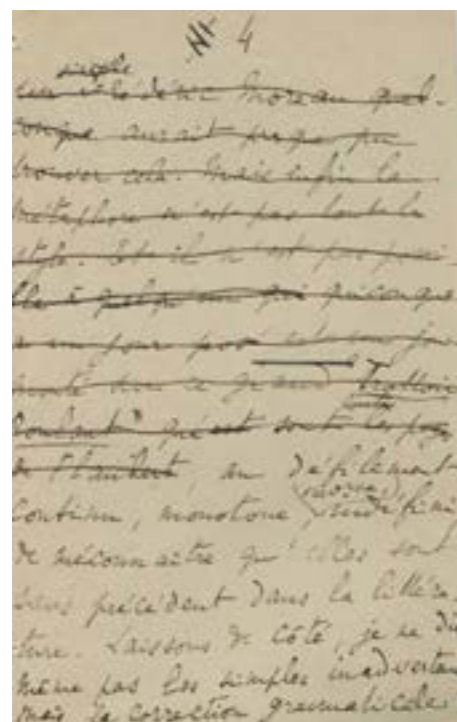
Prix sur demande

Le plus important manuscrit de Marcel Proust en mains privées.

A propos du « style » de Flaubert a paru dans le n° 76 de la *Nouvelle Revue Française* en janvier 1920. Il s'agit de l'avant-dernière grande étude que publia Marcel Proust à côté de son œuvre romanesque. Le point de départ en est un article d'Albert Thibaudet paru dans la même revue deux mois auparavant, qui revenait sur une querelle entre Louis de Robert, qui affirmait que Flaubert ne savait pas écrire, et Paul Souday, qui le défendait.

Mais ce texte n'est en rien de circonstance. Marcel Proust réfléchissait au sujet depuis des années et, déjà, dans une lettre de janvier 1913 à Antoine Bibesco, il évoque l'« étude sur Flaubert prête qui ne paraîtra que plus tard ». Aussi ne faut-il pas prendre très au sérieux le passage du texte où il affirme qu'il « improvise » son étude en « dernière heure ». En réalité ce texte est le fruit d'années de réflexions.

Marcel Proust va entreprendre ici une « défense » de Flaubert, « au sens où Joachim du Bellay l'entend », précise-t-il. Et pourtant, Proust affirme par deux fois que Flaubert ne compte pas au nombre de ses auteurs préférés : « Ce n'est pas que j'aime entre tous les livres de Flaubert, ni même le style de Flaubert ».



Mais peu importent ces réserves personnelles car Flaubert est à ses yeux « un homme qui par l'usage entièrement nouveau et personnel qu'il a fait du passé défini, du passé indéfini, du participe présent, de certains pronoms et de certaines prépositions, a renouvelé presque autant notre vision des choses que Kant, avec ses Catégories, les théories de la Connaissance et de la Réalité du monde extérieur. »

Il s'agit d'un texte d'une importance extrême à plusieurs points de vue.

D'abord par la méthode utilisée. Pour défendre Flaubert, Proust ne va pas se livrer à de grandes généralités sur sa place dans la littérature française. Au contraire, il va chercher au cœur des phrases même, dans les plus infimes subtilités de leur construction grammaticale, de quoi étayer son propos.

En ce sens, on peut dire que Proust invente ici la stylistique moderne et pose en quelque sorte les bases de ce qu'on appellera la « nouvelle critique ». Il décortique l'usage si particulier que Flaubert fait de l'imparfait et sa façon d'employer les conjonctions à contre-pied.

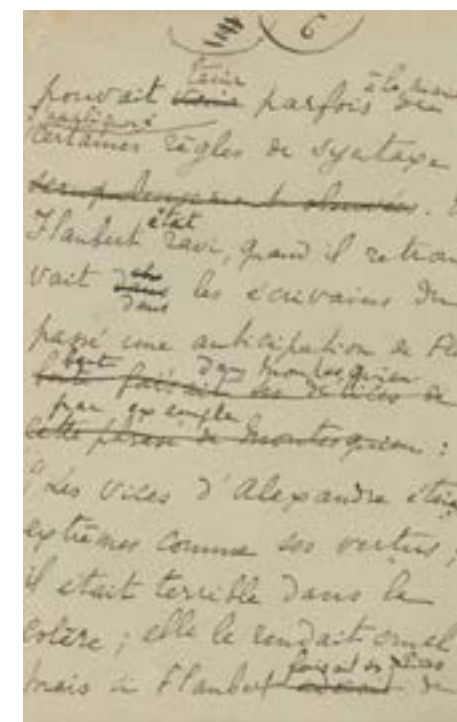
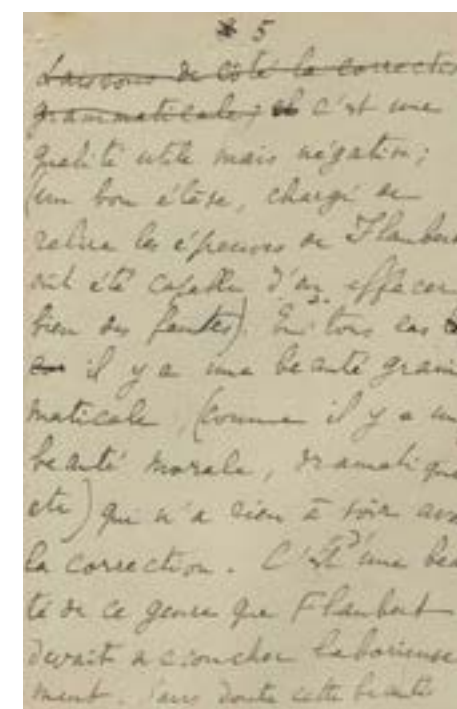
Proust dissèque certaines phrases de Flaubert : « *Quelquefois même, dans le plan incliné et tout en demi-teinte des imparfaits, le présent de l'indicatif opère un redressement, met un furtif éclairage de plein jour qui distingue des choses qui passent une réalité plus durable : "Ils habitaient le fond de la Bretagne... C'était une maison basse, avec un jardin montant jusqu'au haut de la colline, d'où l'on découvre la mer."* »

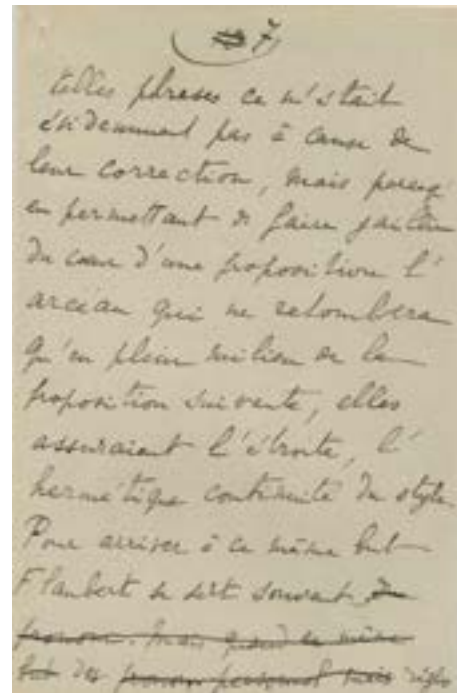
Après avoir étudié l'usage de l'imparfait chez Flaubert, Proust va s'attacher à décrire son emploi si particulier de la conjonction « et ». « La conjonction "et" n'a nullement dans Flaubert l'objet que la grammaire lui assigne. Elle marque une pause dans une mesure rythmique et divise un tableau. En effet partout où on mettrait « et », Flaubert le supprime. C'est le modèle et la coupe de tant de phrases admirables. »

L'emploi du « et » chez Flaubert est unique : « là où personne n'aurait l'idée d'en user, Flaubert l'emploie. C'est comme l'indication qu'une autre partie du tableau commence, que la vague refluyente, de nouveau, va se reformer. »

Il en va de même pour les autres conjonctions : « Les "après tout", les "cependant", les "pourtant", les "du moins" sont toujours placés ailleurs qu'où ils l'eussent été par quelqu'un d'autre que Flaubert, en parlant ou en écrivant. »

Mais ces remarques si subtiles ne s'arrêtent évidemment pas à la grammaire. De chacune, Proust tire une conclusion de portée plus vaste, et son analyse du style de Flaubert conduit à la compréhension de sa vision du monde : « cet imparfait, si nouveau dans la littérature, change entièrement l'aspect des choses et des êtres, comme font une lampe qu'on a déplacée, l'arrivée dans une maison nouvelle, l'ancienne





si elle est presque vide et qu'on est en plein déménagement. C'est ce genre de tristesse, fait de la rupture des habitudes et de l'irréalité du décor, que donne le style de Flaubert, ce style si nouveau quand ce ne serait que par là. »

Ainsi son analyse ouvre-t-elle sur une mise au jour de la philosophie qui porte l'œuvre : « Cet imparfait sert à rapporter non seulement les paroles mais toute la vie des gens. L'Education sentimentale est un long rapport de toute une vie, sans que les personnages prennent pour ainsi dire une part active à l'action. »

Et il peut ainsi mettre en évidence ce qui fait la radicale nouveauté de l'écrivain : « ce qui jusqu'à Flaubert était action devient impression. Les choses ont autant de vie que les hommes ».

De ce point de vue, ces pages constitueraient à elles seules le modèle de la critique littéraire moderne.

Mais elles ne sont pas que cela. Pourquoi Marcel Proust, tout absorbé qu'il est dans la rédaction de la Recherche, qu'il n'est pas sûr de pouvoir achever avant sa mort, prend-il le temps d'écrire cet article à propos d'un écrivain qu'il « n'aime pas beaucoup » ?

C'est parce que les reproches que l'on adresse à Flaubert pourraient tout aussi bien être adressés à Proust. Aussi sa défense de Flaubert est-elle en même temps une défense de lui-même et de son œuvre.

Lorsque Albert Thibaudet écrit : « Flaubert n'est pas un grand écrivain de race et [...] la pleine maîtrise verbale ne lui était pas donnée dans sa nature même », Proust prend à l'évidence la remarque pour lui. Le « style des Œuvres de jeunesse [...] est d'une insignifiance absolue », ajoute Thibaudet. C'est en effet progressivement, et à force de labeur, que Proust est passé des Plaisirs et les jours à la maîtrise et à l'originalité de la Recherche, après avoir abandonné Jean Santeuil.

Proust réagit donc et prêche pour lui autant que pour Flaubert : « La très lente acquisition, je le veux bien, de tant de particularités grammaticales (...) prouve à mon avis, non pas, comme le prétend le critique de La Nouvelle Revue française, que Flaubert n'est pas "un écrivain de race", mais au contraire qu'il en est un. Ces singularités grammaticales traduisant en effet une vision nouvelle, que d'application ne fallait-il pas pour bien fixer cette vision, pour la faire passer de l'inconscient dans le conscient, pour l'incorporer enfin aux diverses parties du discours ! »

Il y reviendra plus bas, à propos de Musset et de Molière, toujours pour défendre l'œuvre longuement mûrie contre les textes de jeunesse : « Quand Musset, année par année, branche par branche, se hausse jusqu'aux Nuits, et Molière jusqu'au Misanthrope, n'y a-t-il pas quelque cruauté à préférer aux premières : A Saint Baise, à la Zuecca / Nous étions, nous étions bien aise, au second les Fourberies de Scapin ? »



Il en va de même pour les reproches d'incorrection grammaticale qui furent adressés à Flaubert comme ils furent – non toujours sans raison – adressés à Proust, dont la construction des longues phrases est parfois hasardeuse.

Proust balaye l'argument et écrit avec superbe : « il y a une beauté grammaticale, (comme il y a une beauté morale, dramatique, etc.) qui n'a rien à voir avec la correction ».

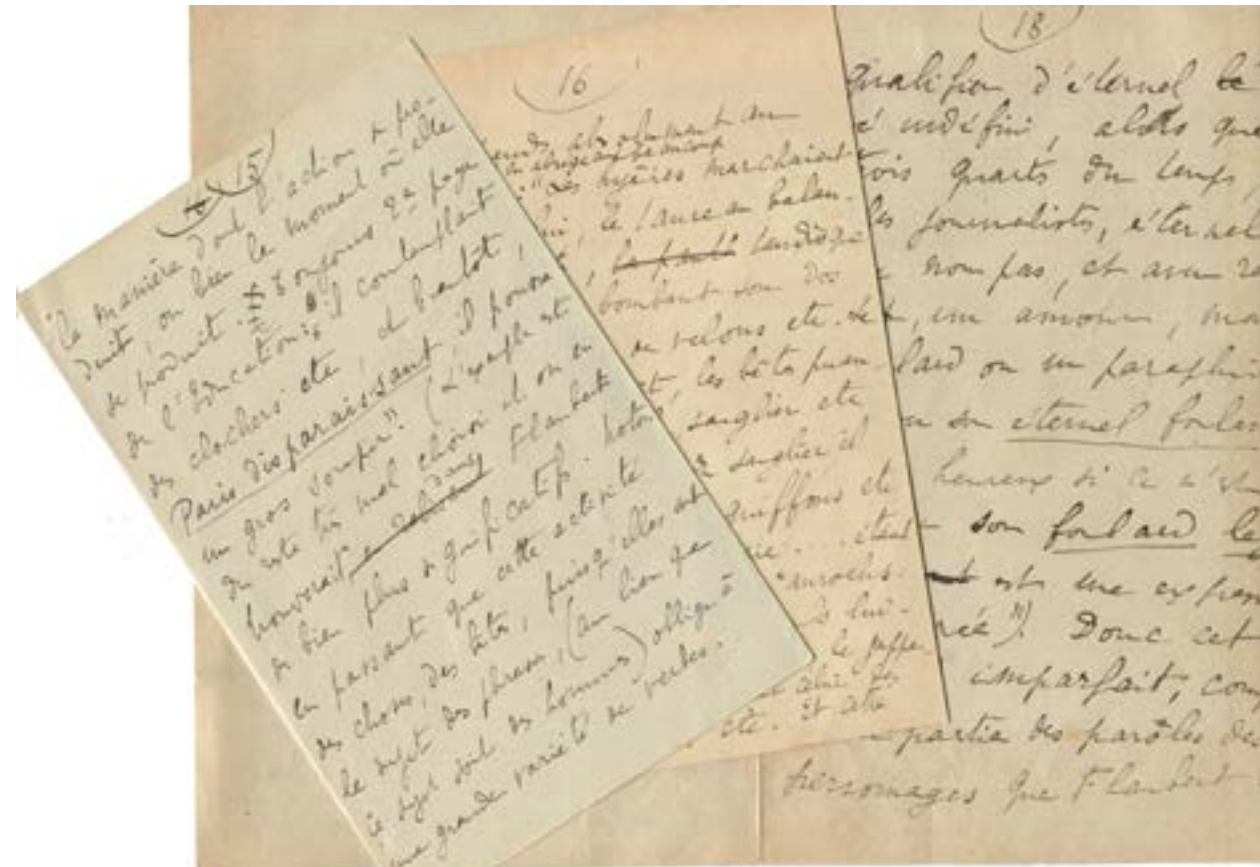
A la fin de son texte, Marcel Proust lève le voile et n'avance plus masqué. Le parallèle est fait explicitement entre son œuvre et celle de Flaubert (ainsi que celles de Chateaubriand et de Nerval).

Car dans les dernières pages, Proust délaisse le cas spécifique de Flaubert pour donner à sa réflexion une portée plus générale.

C'est, encore une fois, une acerbe critique de Sainte-Beuve, et les principaux arguments portés contre lui dans le Contre Sainte-Beuve sont ici condensés. Il lui en voudra toujours d'avoir traité de haut ses écrivains préférés : « La plus grande partie de ses Lundis sont consacrés à des auteurs de quatrième ordre, et quand il a à parler d'un de tout premier, d'un Flaubert ou d'un Baudelaire, il rachète immédiatement les brefs éloges qu'il leur accorde en laissant entendre qu'il s'agit d'un article de complaisance, l'auteur étant de ses amis personnels. »

Ou : « Gérard de Nerval qui est assurément un des trois ou quatre plus grands écrivains du XIX^e siècle, est dédaigneusement traité de gentil





Nerval, à propos d'une traduction de Goethe. Mais qu'il ait écrit des œuvres personnelles semble avoir échappé à Sainte-Beuve. Quant à Stendhal romancier, au Stendhal de La Chartreuse, notre "guide" en sourit et il voit là les funestes effets d'une espèce d'entreprise (vouée à l'insuccès) pour ériger Stendhal en romancier, à peu près comme la célébrité de certains peintres semble due à une spéculation de marchands de tableaux. »

Ces lignes témoignent du talent polémique de Marcel Proust et, comme l'ensemble de l'article, d'une espèce de souveraineté à laquelle il est parvenu. C'est en maître qu'il parle et il a bien conscience que les phrases qu'il écrit sont, comme celles de Flaubert, « sans précédent dans la littérature ».

Il prend Du côté de chez Swann comme exemple, pour vanter sa « composition rigoureuse bien que voilée ». Et inscrit l'épisode de la madeleine dans la suite des Mémoires d'outre-tombe et des Filles du feu, manière d'indiquer, pour ainsi dire, dans quelle catégorie il joue : « Vous verrez que les deux grands écrivains qu'on se plaît — le second surtout — à appauvrir et à dessécher par une interprétation purement formelle, connurent parfaitement ce procédé de brusque transition. »

Sur la « folie » de Gérard de Nerval, il réussit en quelques lignes à cerner parfaitement les enjeux de la question, mieux que bien de longues études : « On ne peut proprement appeler folie un état qui laisse

subsister la perception juste (bien plus qui aiguise et aiguille le sens de la découverte) des rapports les plus importants entre les images, entre les idées. Cette folie n'est presque que le moment où les habituelles rêveries de Gérard de Nerval deviennent ineffables. Sa folie est alors comme un prolongement de son œuvre ; il s'en évade bientôt pour recommencer à écrire. Et la folie, aboutissant de l'œuvre précédente, devient point de départ et matière même de l'œuvre qui suit. »

De telles remarques incidentes contribuent à la richesse du texte et lui font excéder le cadre d'une simple étude sur Flaubert, aussi géniale fût-elle. On pourrait également citer, dans le même ordre d'idées cet aveu si révélateur de son esthétique : « je crois que la métaphore seule peut donner une sorte d'éternité au style ».

Proust s'inscrit donc explicitement par ce texte dans une ligne de génies de la littérature française qui va de Chateaubriand à Flaubert en passant par Nerval, façon d'affirmer que, à l'époque où il écrit, il est leur successeur, sinon leur équivalent.

Pour toutes ces raisons, A propos du « style » de Flaubert constitue l'une des plus importantes études extra-romanesques publiées par Marcel Proust de son vivant.

De tous ses manuscrits demeurant en mains privées, c'est sans conteste le plus long et le plus important.



Description technique

L'absence de manuscrit autographe pour les trois premières pages s'explique ainsi : Proust avait commencé à rédiger son article sous la forme d'une lettre fictive à Jacques Rivière et on connaît un manuscrit de sa main comportant 6 pages qui correspond au début du texte. Proust les avait données à copier à Henri Rochat avant d'y renoncer ainsi qu'il l'indique à Jacques Rivière : « *j'avais bien essayé de faire copier le début par l'ami [Henri Rochat] qui vous écrit ce mot, mais je vois que ce serait trop long* ». Le manuscrit de ces six premières pages est actuellement dans une collection privée.

Il a donc directement transféré les pages 7 et suivantes de la version initiale dans le manuscrit définitif, en les repaginant. C'est ainsi que la pagination « 7 » sur la première page autographe a été remplacée par « 4 » pour faire suite au manuscrit copié.

Les 4 premières pages du manuscrit autographe (4-7) sont rédigés au recto seul de feuillets simples in-12. Les 10 (9-17) suivantes aux recto et verso de feuillets doubles in-12. Les pages 18-39 aux recto et verso de feuillets doubles in-8. Les pages 40-43 aux recto et verso de feuillets doubles in-12 (avec 1 feuillet supplémentaire de becquet pour la note). Les pages 44-49 aux recto et verso de feuillets doubles in-8. Les pages 50-61 aux recto et verso de feuillets doubles in-12.

Les nombreuses corrections du manuscrit sont de deux ordres. Les premières sont portées au fil de la plume, dans le mouvement même de l'écriture. Les secondes ajoutées à la relecture.

Parmi les premières, on remarque par exemple qu'il a commencé par écrire « *le rythme d'un Balzac* » puis « *l'arythmie* », avant de revenir à « *rythme* ».

On remarque également une petite pique à Jacques Emile Blanche supprimée : « *M. Jacques Blanche* », remplacé par un simple « *on* » : « *On dira tant qu'on voudra que Manet, Renoir...* »

Parmi les secondes on relève, par exemple, l'ajout de l'adjectif « *morne* » dans le passage sur le « *Trottoir Roulant* » qu'est la phrase de Flaubert : « *au défilement continu, monotone, morne, indéfini* ». Ou encore le remplacement mot « *talent* » par celui de « *génie* » pour qualifier Balzac.

Il ne peut être question de relever toutes les variantes, mais quelques-unes significatives : « *du passé indéfini, du passé défini, du participe présent, des appositions, des mots "et" et "même"* » corrigé en : « *des temps des verbes, des prépositions, des adverbes* ».

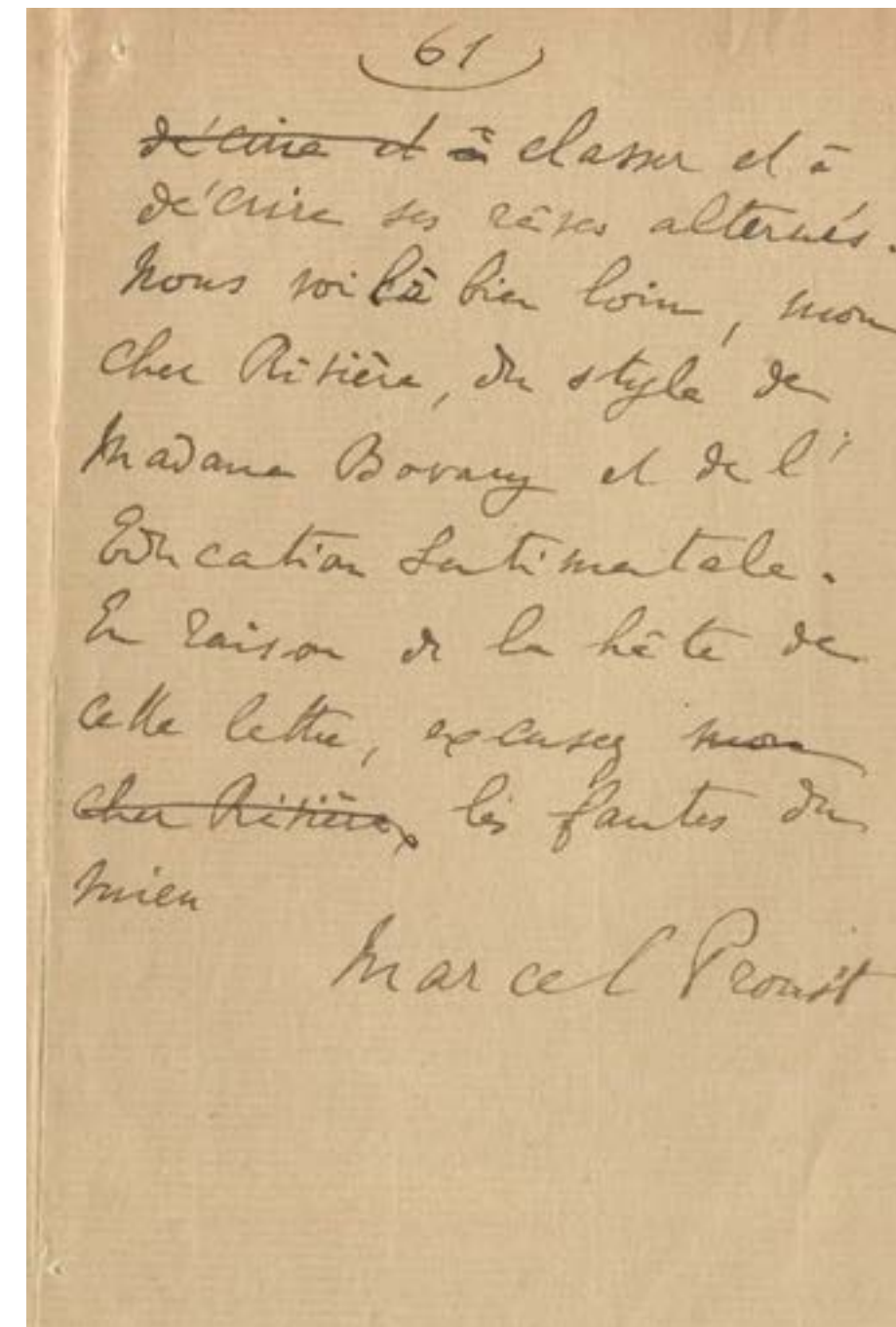
Ou encore lorsqu'il nuance un jugement : « *Madame Bovary n'est pas encore du Flaubert* » corrigé en : « *Dans Madame Bovary tout ce qui n'est pas lui n'a pas encore été éliminé* ».

Ou, pour finir, dans le passage important où il évoque la question

si délicate du narrateur dans la *Recherche* : « *Qui n'est guère moi* », écrivit-il d'abord, avant de se repentir et d'écrire : « *qui n'est pas toujours moi* ».

On notera également plusieurs corrections dans les citations de Flaubert, qui prouvent, qu'il citait effectivement de mémoire.

Provenance : Jacques Rivière.



Pour un ami (réflexions sur le style)

Manuscrit autographe signé.

Exceptionnel manuscrit littéraire de Marcel Proust sur le style.

Paul Morand appartient, avec Jean Cocteau, au groupe des derniers amis de Marcel Proust, d'une génération plus jeunes que lui.

Pour un ami fut écrit pour servir de préface à *Tendres Stocks*, recueil de trois nouvelles de Paul Morand publié aux éditions de la Nouvelle Revue française. Proust l'acheva dans les premiers jours d'octobre 1920 et le proposa – sans avertir Gaston Gallimard – à *La Revue de Paris*, qui le publia dans son numéro du 15 novembre.

Le présent manuscrit est celui qui servit à l'impression dans la revue, et le titre ajouté, qui remplace le titre original de Préface, n'est pas de la main de Marcel Proust.

Cette « préface » n'en est d'ailleurs pas une. Proust n'y évoque qu'à peine le livre de Morand. Il le reconnaît lui-même avec une certaine désinvolture dans la lettre à André Chaumeix, directeur de la *Revue de Paris* : « *J'ai fait pour un livre de nouvelles de Paul Morand (...) une préface qui est bien la chose que j'aurais le moins pensé à vous offrir. Malgré cela 1° comme elle est en partie une réponse directe à l'article de M. France sur Stendhal, et que j'y discute son opinion sur les Lettres aux imaginaires de Racine 2° comme (à part deux ou trois phrases sur Morand) elle contient des morceaux pas trop mal, je me permets à tout hasard de vous la proposer...* »

Le texte, né d'un désir de répondre à Anatole France qui, avait affirmé que « *on écrit mal depuis la fin du XVIII^e siècle* », va prendre rapidement une dimension supérieure, réflexion sur l'écriture et le style s'appuyant sur Flaubert, Baudelaire Stendhal ou Nerval. A ce titre, il fait partie des trois derniers grands textes écrits par Proust à côté de la *Recherche du temps perdu* : « A propos du "style" de Flaubert » (*N.R.F.*, janvier 1920) et « A propos de Baudelaire » (*N.R.F.*, juin 1921).

Mais avant d'examiner ces idées, il faut relever le très beau et très célèbre passage sur la mort qui ouvre le texte : « *Une étrangère a élu domicile dans mon cerveau. Elle allait, elle venait ; bientôt, d'après tout le train qu'elle menait, je connus ses habitudes... je fus surpris de voir qu'elle n'était pas belle. J'avais toujours cru que la Mort l'était. Sans cela comment aurait-elle raison de nous ?* »

Ces lignes sont à rapprocher du témoignage de Céleste Albaret, à qui le romancier confia quelques heures avant de mourir : « *Il y a dans la chambre une grosse femme... une grosse femme en noir, horrible...* »

Le manuscrit, au-delà des idées qu'y développe Marcel Proust, montre quel redoutable et mordant polémiste il pouvait être. A propos de Taine : « *M. Taine avec sa prose colorée comme des plans en relief, pour frapper plus vivement les élèves des classes secondaires...* »

Sur Renan, qui « *écrit fort mal* » : « *Sans parler de ses derniers ouvrages où la couleur détonne d'une façon si constante qu'un effet de comique semble recherché par l'auteur, ni des tout premiers, semés de points d'exclamation, et d'une perpétuelle effusion d'enfant de chœur (...)* La description de Jérusalem, la première fois qu'y arrive Jésus est rédigée dans un style de Baedeker... On se demande (...) si la Vie de Jésus n'est pas comme une espèce de Belle Hélène du christianisme. »

Il se déchaîne tout particulièrement contre Sainte-Beuve, avec une violence assez rare sous sa plume. Sainte-Beuve, « *dont la stupidité se montre telle qu'on se demande si elle n'est pas une feinte de la couardise* ».

C'est surtout l'attitude du critique envers Baudelaire qui l'indigne, et sa colère est presque palpable : « *Le plus fort de tout, c'est que quand Baudelaire fut poursuivi à cause des Fleurs du mal, Sainte-Beuve ne voulut pas témoigner pour lui, mais lui adressa une lettre qu'il s'empressa de lui redemander, dès qu'il sut qu'on avait l'intention de la rendre publique. (...)* »



MANUSCRIT VOLÉ
À LA LIBRAIRIE

MANUSCRIT VOLÉ
À LA LIBRAIRIE

21 pages in-4 à l'encre noire sur autant de feuillets de papier vélin (dont 2 pp. ½ de la main de Céleste Albaret). Daté au compositeur 28 octobre 1920.

82 mots ou passages biffés, corrigés ou ajoutés. Pages chiffrées de la main de Marcel Proust 1-21. Il y a 1 f. blanc à la fin de la page 14, avec un trait de plume qui enchaîne avec la page 15. A partir de cette page 15, une double numérotation de la main de Proust 4-10 (biffée) et 15-21.



**MANUSCRIT VOLÉ
À LA LIBRAIRIE**

Le texte vaut aussi bien par le décortilage serré d'une phrase de Racine, dont Proust relève impitoyablement les répétitions, que par cette analyse qui parvient en quelques lignes à résumer l'essence de l'art de Flaubert : « Cette ondulation-là, c'est de l'intelligence transformée, qui s'est incorporée à la matière. Elle arrive aussi à pénétrer les bruyères, les hêtres, le silence et la lumière des sous-bois. Cette transformation de l'énergie où le penseur a disparu et qui traîne devant nous les choses, ne serait-ce pas le premier effort de l'écrivain vers le style ? »

On y trouve également une précieuse réflexion stylistique sur l'emploi des images dans le roman, qu'il faut lire en ayant présent à l'esprit celles qui parsèment la *Recherche du temps perdu* : « Le seul reproche que je serais tenté d'adresser à Morand, c'est qu'il a quelquefois des images autres que des images inévitables. Or, tous les à-peu-près d'images ne comptent pas. L'eau (dans des conditions données) bout à 100 degrés. A 98, à 99, le phénomène ne se produit pas. Alors mieux vaut pas d'images. »

Sous son apparence quelque peu décousue, ce texte qui mêle les confessions personnelles, les clin d'œil, la polémique, et qui s'autorise toutes les digressions, recèle une profonde cohérence et suit une ligne directrice cachée mais bien présente.

Quel est le propos de Marcel Proust ? A un premier niveau, c'est de défendre les auteurs « modernes », les auteurs qu'il aime, contre le reproche absurde d'Anatole France : « on écrit mal depuis la fin du XVIII^e siècle ». Rappelons qu'en 1920, Baudelaire, Stendhal et a fortiori Nerval étaient loin de faire figures de classiques, et qu'il y avait quelque audace à placer la prose de Nerval plus haut que celle de Racine.

Mais en aucun cas Proust ne cherche à renouveler une quelconque querelle des Anciens et des Modernes, à prendre une posture « avant-gardiste ». La beauté d'un style ou la grandeur d'un écrivain ne se mesure à aucun critère extérieur : « Nous ne voulons de canon d'aucune sorte », écrit-il résolument.

Le sens profond du texte est de définir ce qui, au-delà de l'agencement des phrases ou des vers, fait la beauté d'un style. Et à cet égard, Proust est très clair : « la beauté du style est le signe infaillible que la pensée s'élève, qu'elle a découvert et noué les rapports nécessaires entre les objets que leur contingence laissait séparés. »

Beauté et nouveauté sont donc indissociablement liées. Il ne peut y avoir de véritable beauté sans une vision originale du monde. Et c'est pourquoi les plus grands écrivains ont généralement mis du temps à être reconnus : « Ce nouvel écrivain est généralement difficile à comprendre parce qu'il unit les choses par des rapports nouveaux. »

Mais le véritable créateur finit par imposer sa vision, et le monde qu'il nous donne à voir, déconcertant, voir repoussant, en première



instance, nous finissons par le faire nôtre : « Pour y réussir, le peintre original, l'écrivain original, procèdent à la façon des oculistes. Le traitement, par leur peinture, leur littérature – n'est pas toujours agréable. Quand il est fini, ils nous disent : Maintenant regardez. Et voici que le monde, qui n'a pas été créé une fois, mais l'est aussi souvent que survient un nouvel artiste, nous apparaît – si différent de l'ancien – parfaitement clair. »

« Le monde n'a pas été créé une fois mais l'est à chaque fois que survient un nouvel artiste » : admirable définition, qui s'applique à Baudelaire ou Flaubert, mais évidemment à Proust lui-même, qui livre ici de façon détournée la clef de son entreprise littéraire.

Le manuscrit porte de nombreuses corrections. Les six premières lignes ont été biffées et ne seront rétablies que pour la publication dans le livre. Mais d'autres passages également biffés n'ont pas été rétablis et demeurent inédits.

Ainsi cette argumentation contre la thèse d'Anatole France : « Il semble donner comme raison qu'en écrivant il n'y faut pas songer ; raison excellente mais à l'encontre de sa thèse, puisque alors le style est créé naturellement, au fur et à mesure qu'elle se développe, par une pensée originale. »

On ne saurait trop insister sur l'importance et la rareté d'un tel manuscrit. Par sa longueur, par l'importance des thèmes abordés, qui le relie aux pages du *Contre Sainte-Beuve*, ce manuscrit constitue sans doute l'un des derniers et des plus précieux manuscrits littéraires de Marcel Proust en mains privées.

**MANUSCRIT VOLÉ
À LA LIBRAIRIE**



Toute personne possédant des informations sur ce manuscrit est priée de prendre contact avec moi via la librairie. Jean-Claude Vrain



Manuscrit autographe de jeunesse

Précieux manuscrit de jeunesse.

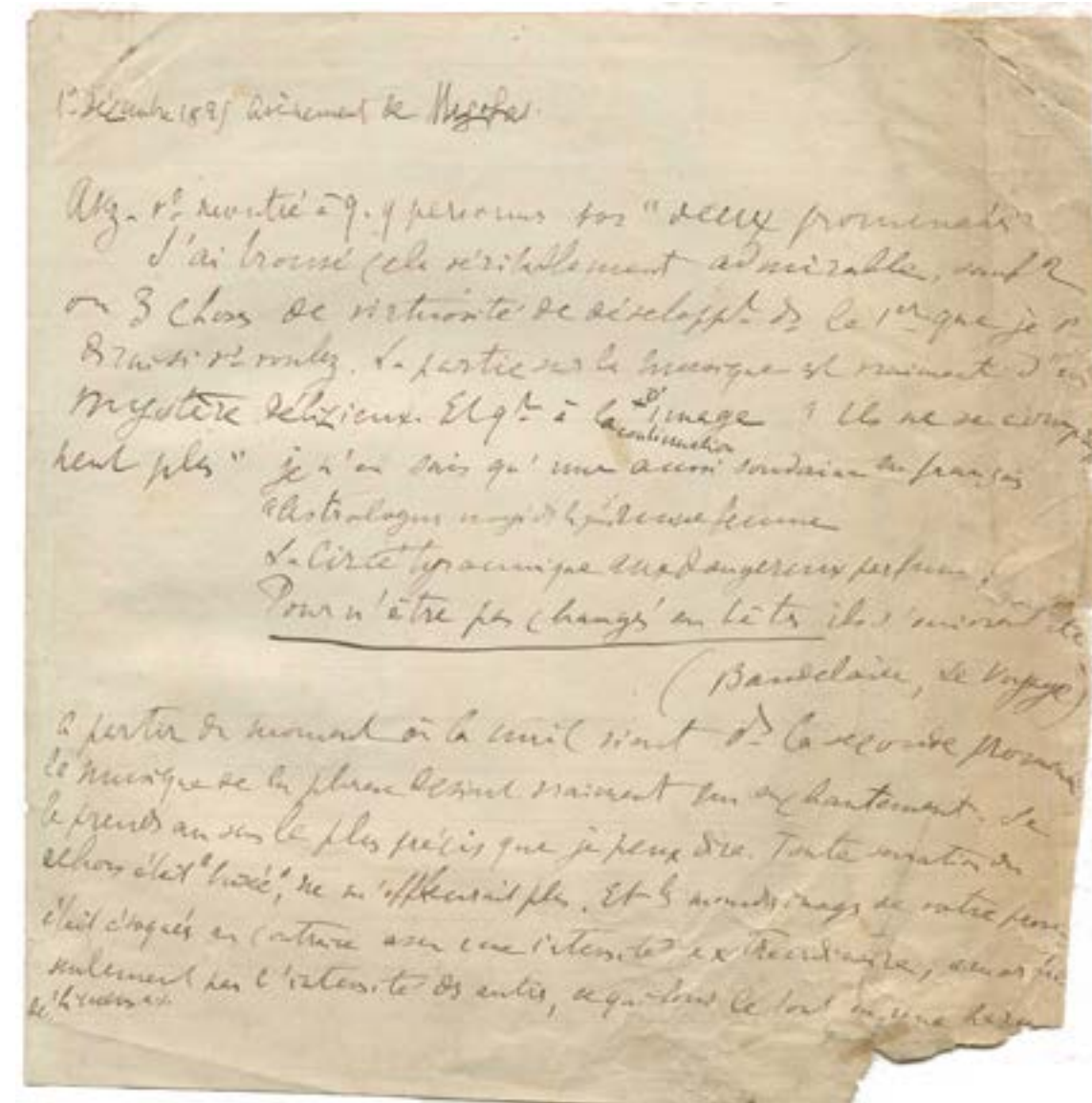
« 1^{er} Décembre 1825. Avènement de Nicolas.
Avez-vous montré à q.q. Personnes vous "deux promenades".
J'ai trouvé cela véritablement admirable, dont 2 ou 3 choses de
virtuosité de développement dans la 1^{ère} que je vous dirai si vous voulez.
La partie sur la musique est vraiment d'un mystère délicieux. Et quant à
la continuation d'image "ils ne se comprennent plus" je n'en sais qu'une
aussi soudaine en français
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.
Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent etc.
(Baudelaire, Le Voyage)
A partir du moment où la nuit naît dans la seconde promenade la
musique de la phrase devient vraiment un enchantement. Je le prends
au sens le plus précis que je peux dire. Toute sensation du dehors
était "brisée", ne m'effleurait plus. Et les moindres images de votre
prose étaient étayées au contraire avec une intensité extraordinaire,
amortie seulement par l'intensité des autres, ce qui fond le tout en une
harm[onie] délicieuse. »

Ainsi que l'indique une note manuscrite montée en tête du volume, il s'agit d'un « papier que m'a fait passer Marcel Proust pendant un cours d'Albert Sorel aux Sciences Politiques ».

Le récipiendaire de cette note est très probablement Gabriel Trarieux (1870-1940), qui fut le condisciple de Marcel Proust lorsque celui-ci s'était inscrit à l'École des Sciences politiques, dans les années 1890-1892. On l'aperçoit sur la photographie prise boulevard Bineau où Marcel Proust joue de la guitare avec une raquette de tennis. Poète précoce, il publia à vingt ans un premier recueil de vers avant de se lancer dans la carrière théâtrale.

La date fantaisiste portée en haut du manuscrit indique qu'elle fut sans doute rédigée lors d'un cours d'histoire sur la Russie.

Marcel Proust a donc autour de vingt ans lorsqu'il rédige cette note et, déjà, se déploient et sa finesse critique et son penchant à distribuer généreusement des compliments dithyrambiques : « La partie sur la musique est vraiment d'un mystère délicieux. Et quant à la continuation d'image "ils ne se comprennent plus" je n'en sais qu'une aussi soudaine en français. »



Cette « continuation d'image » qui seule peut égaler celle de Gabriel Trarieux, est due à Baudelaire, pas moins, tirée du Voyage, ce qui, au moins autant que sur le talent du jeune Trarieux, nous renseigne sur le goût qu'avait Proust pour Baudelaire, qui restera son poète de prédilection jusqu'à la fin et dont il aimera à citer des vers dans sa correspondance.

Toutes proportions gardées, on peut dire qu'une bonne part du futur Proust est déjà en germe dans cette note de critique littéraire rédigée durant un cours de science politique qu'il devait écouter d'une oreille distraite.

1 page in-8 format carré à l'encre noire sur papier ligné. Marques de plis et petite déchirure dans le coin inférieur droit avec manque de quelques lettres. Montées à la suite : lettres imprimées de Marcel Proust à Albert Sorel tirées de la Revue des deux mondes. Un volume petit in-4, bradel demi-veau framboise, titre doré au long.

30 000 €





4 pages in-12 (153 x 115 mm), titre et envoi sur un feuillet suivis de 22 alexandrins présentant 6 corrections ; mention au crayon violet : « Marcel Proust » (petites taches d'encre).

15 000 €

« Sur une demoiselle qui représenta cette nuit la reine Cléopâtre... »,

Poème autographe avec envoi à Jeanne Pouquet.

Poème à une jeune fille en fleur.

Proust dédie à Melle Pouquet « *cette petite saleté et mes respects profonds, plus profonds que la pièce* » qu'il intitule : « Sur une demoiselle qui représenta cette nuit la reine Cléopâtre, pour le plus grand trouble et la future damnation d'un jeune homme qui était là et sur la double essence métaphysique de la dite demoiselle :

*Peut-être autant que vous Cléopâtre était belle
Mais elle était sans âme : elle était le tableau
Inconscient gardien d'une grâce immortelle
Qui sans l'avoir compris réalise le Beau.
Tel encor est ce ciel en sa grise harmonie
Il nous ferait pleurer tant il est triste et las
Il exprime le doute et la mélancolie
Et ne les ressent pas !*

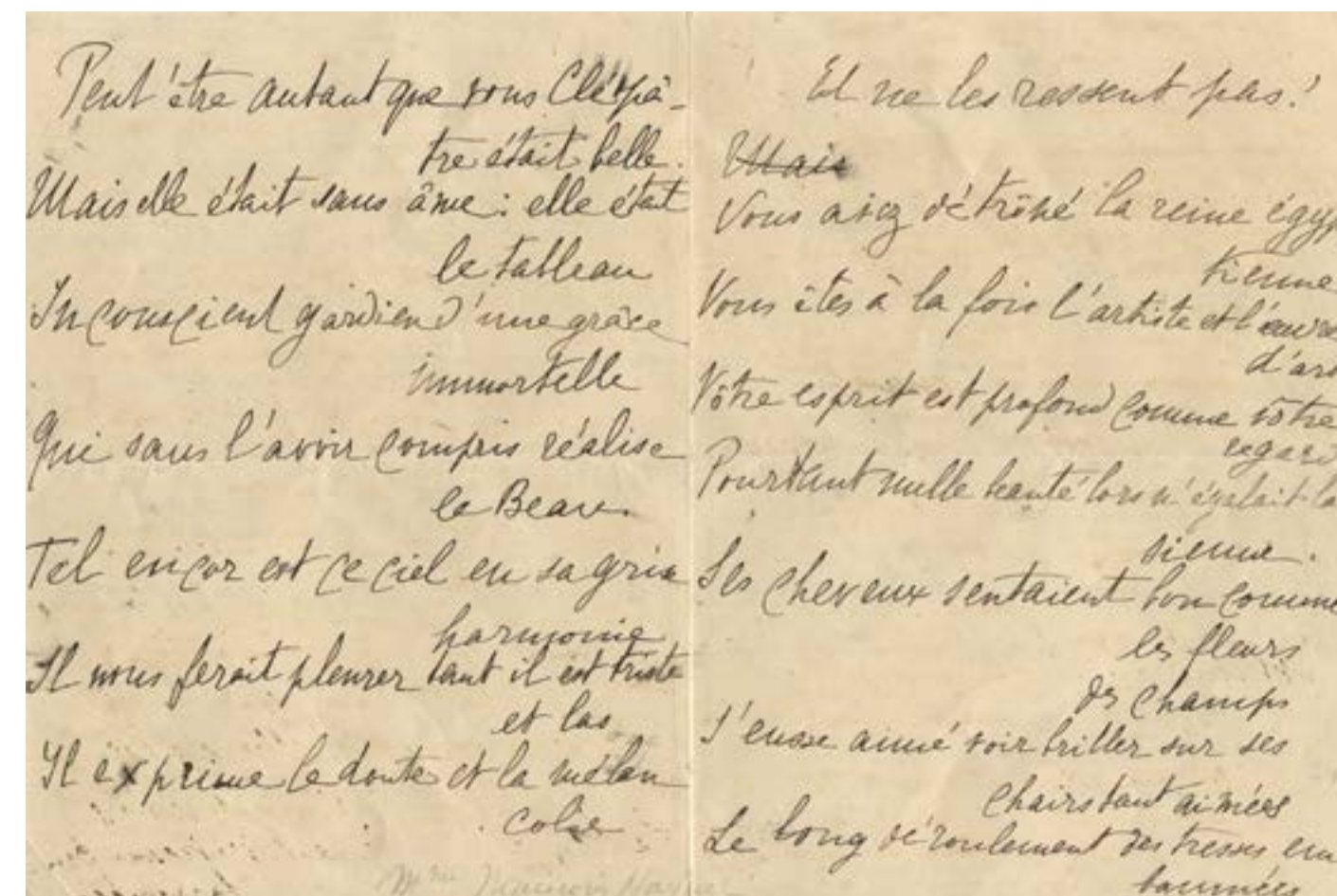
Mais
*Vous avez détrôné la reine égyptienne :
Vous êtes à la fois l'artiste et l'œuvre d'art.
Votre esprit est profond comme votre regard
Pourtant nulle beauté lors n'égalait la sienne.
Ses cheveux sentaient bon comme les fleurs des champs
J'eusse aimé voir briller sur ses chairs tant aimées
Le long déroulement des tresses embaumées.
La parole était lente et douce comme un chant
Ses yeux brillaient dans un fond de nacres humides
Elle arrêta son corps en des poses languides
Pourtant vous avez détrôné la royale beauté reine du Cydnus
Vous êtes une fleur et vous êtes une âme
Nul penser
Elle était bête
Nul penser ne troubla n'habitait son front ceint de lotus
Ce n'est déjà pas si gracieux pour une femme*

Marcel Proust qui avait fait la connaissance de Gaston de Caillavet en 1889 dans le salon de sa mère, Mme Arman de Caillavet, avait

également rencontré celle qui allait devenir l'épouse de Gaston le 11 avril 1893, Jeanne Pouquet (née en 1874). Jouant au soupirant transi, il s'associa à toutes les distractions du jeune couple, réclamant avec une certaine insistance la photographie de Jeanne, allant jusqu'à distribuer son propre portrait en uniforme (il venait de finir son service militaire) aux invitées d'un autre bal pour obtenir satisfaction. Tandis que Jeanne, dans ses lettres, parlait de Proust comme d'un petit serin et d'un agréable toqué, Gaston de Caillavet dut se fâcher réellement pour calmer son ami Marcel. Ce n'est que quelques années plus tard que Proust reçut enfin une photographie de Jeanne, plus âgée, en compagnie de sa fille Simone et de lui-même sur un terrain de tennis, après qu'il eut demandé à nouveau une photographie, cette fois à Simone de Caillavet.

Ce texte a été cité dans *A la recherche de Marcel Proust* d'André Maurois.

Provenance : collection Mme André Maurois



[Un dîner chez Alphonse Daudet]

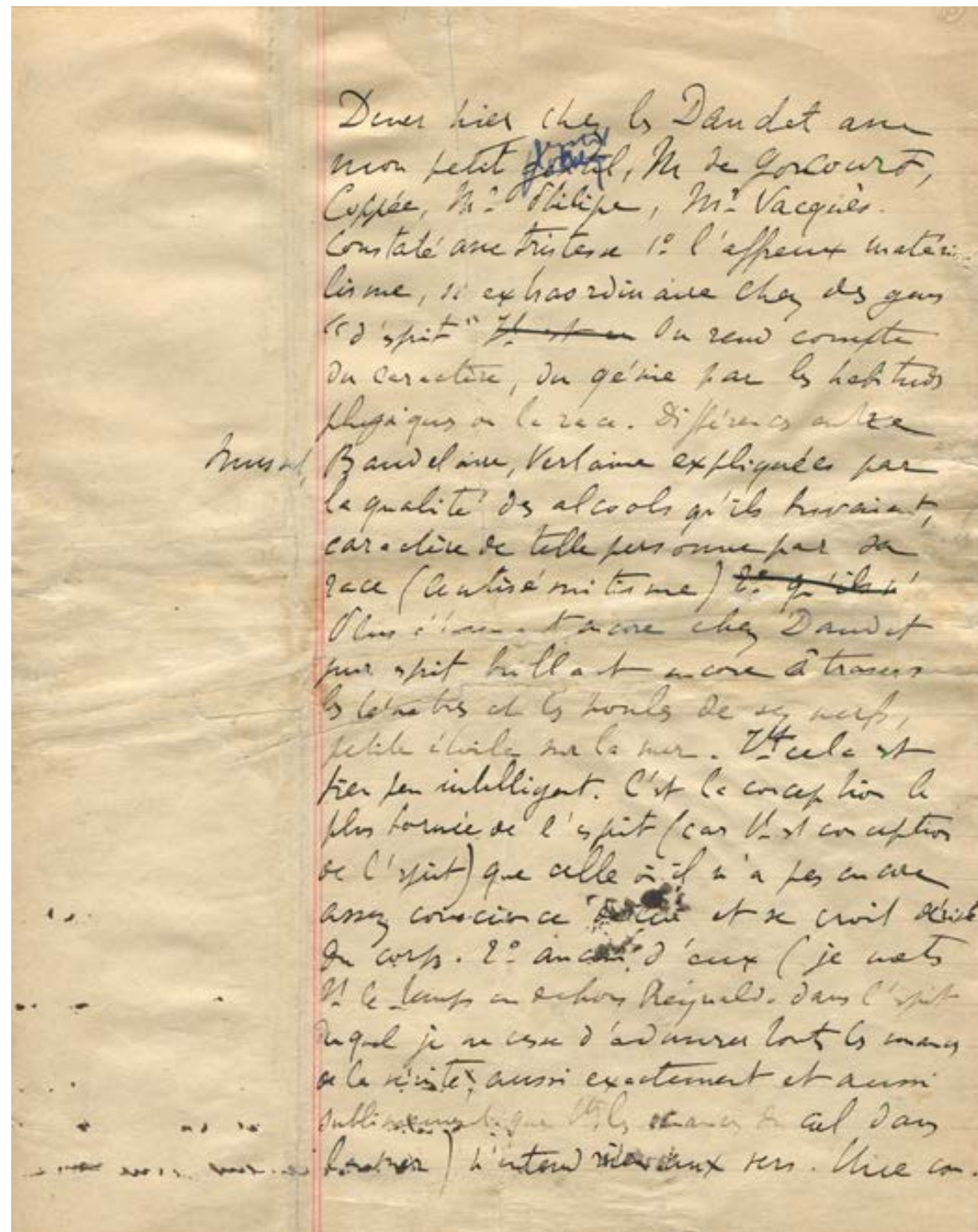
Manuscrit autographe
Non daté [15 novembre 1895].

Remarquable manuscrit de jeunesse relatant un dîner chez Alphonse Daudet, en compagnie de Reynaldo Hahn nommé ici « mon petit gentil », et de MM. Goncourt, Coppée, Philippe et Vacquès.

Tout en éprouvant une réelle sympathie pour Daudet et les autres convives, Proust ne se prive pas de les juger de façon acérée, tout en préservant son ami Reynaldo, constatant tristement leur ignorance de la poésie et des poètes comme Musset, Baudelaire, Verlaine ou Mallarmé, puis déplorant les maladresses et les impolitesses de la bourgeoisie, bien inférieure de ce point de vue à l'aristocratie.

« (...) Constaté avec tristesse 1° l'affreux matérialisme, si extraordinaire chez des gens "d'esprit". On rend compte du caractère, du génie par les habitudes physiques ou la race. Différences entre Musset, Baudelaire, Verlaine expliqués par la qualité des alcools qu'ils buvaient, caractère de telle personne par sa race (antisémitisme). Plus étonnant encore chez Daudet pur esprit brillant encore à travers les ténèbres et les houles de ses nerfs, petite étoile sur la mer. (...) 2° aucun d'eux (je mets tout ce temps en dehors Reynaldo, dans l'esprit duquel je ne cesse d'admirer toutes les nuances de la vérité, aussi exactement et aussi sublimement que ttes les nuances du ciel dans la mer) n'entend rien aux vers. Une comparaison de Daudet entre Musset et Baudelaire est vraie à peu près comme si on disait à q. qu'un qui ne connaîtrait ni Madame Straus ni ma concierge : Madame Straus a des cheveux noirs, des yeux noirs, le nez un peu gros, les lèvres rouges, la taille assez belle – et de ma concierge la même chose et qui dirait : mais elles sont pareilles. En effet un certain essoufflement de la rhétorique peut faire rapprocher Musset au pt de vue de la composition de Musset de celle de Baudelaire quoi qu'ils aient à peu près autant de rapport que Bossuet et Murger. (...) Quelqu'un qui ne sent pas la poésie, et qui n'est pas touché par la vérité, n'a jamais lu Baudelaire. D'où ces assertions que Coppée et Goncourt ont soutenues. 3° Phrases de Daudet (dans le jardin du directeur) extrêmement Daudet, esprit d'observation et qui pourtant sent le renfermé, un peu vulgaire et trop prétentieux malgré une extrême finesse (...) ».

Proust parle ensuite de Mme Daudet « charmante, mais combien bourgeoise », en rapportant la façon pitoyable et impolie dont elle a



4 pages ¼ in-4 à l'encre noire sur papier d'écolier surligné et marges en rouge, avec une correction à l'encre bleue de la main de Reynaldo Hahn ainsi qu'au verso du premier feuillet quelques lignes, également corrigées à l'encre bleue, du même (fentes médianes réparées).

75 000 €



Paris en de Daudet entre Musset et Bandelaine
et vraie à son fils comme si on disait q. qu
qui ne connaît ni Madame Stran, ni une
concorde. Madame Stran a de chers yeux
de yeux noirs, le nez un peu gros, les lèvres roses,
la taille est telle - et de sa concorde la
même chose et qui doit. mais elle est petite.
En effet un certain soufflement de la châtaine
peut faire rapprocher Musset au p. de vie de
la composition de Musset de celle de Ba.
Delaine quoiqu'ils aient à son fils autant de
cappad que Bismarck et Mergel. G. qui a
aussi joué sur le son et à qui on raconte
des histoires honnêtes. D'ailleurs que c'est la
même chose que de chercher de bon
travaux vers. G. qui ne suit pas la
poésie, et qui n'est pas touché par la vérité,
à la fin de Bandelaine. D'ici est ass.
tion que Coppé et Goncourt ont auteurs
B. P. de Daudet (Dans le jardin
de Daudet) exprime ment Daudet, s. p. et
d'observation et qui peut et tout le renfort,
un peu vulgaire et trop négligé malgré
une extrême finesse. C'est le célèbre Chamusca
du roman de Madame Daudet charmante, mais
certaine brigitte. Un mal leuement jeune homme

reçu un ami de son fils comme elle avait maladroitement reçu Proust lui-même lors de sa première visite :

« L'aristocratie qui a bien des défauts aussi reprend ici sa vraie supériorité, où la science de la politesse et l'aisance dans l'amabilité peuvent jouer cinq minutes le charme le plus exquis, feindre une heure la sympathie, la fraternité. Et les Juifs aussi (détestés là au nom de quel principe, puisque celui qu'ils ont crucifié y est également banni, et du mariage du fils, etc.) ont aussi cela, par un autre bout, une sorte de charité de l'amour-propre, de cordialité sans fierté qui a son grand prix (...) Au pt de vue de l'art être si peu maître de soi, savoir si peu jouer est affreux, accru par la vue de cette taille courte. Grâces détestables de Don Juan avec M. Dimanche. Grâces niaises de M. de Florian ou grâces antipathiques du duc de Gramont, on les regrette presque (...) ».

Le texte se termine sur un portrait plus amène de celui qui a pu servir à l'élaboration du personnage de Bergotte dans la Recherche :

« Daudet est délicieux, le fils d'un roi Maure qui aurait épousé une princesse d'Avignon, mais trop simpliste d'intelligence. Il croit que Mallarmé mystifie. Il faut supposer que les pactes sont faits entre l'intelligence du poète et sa sensibilité et qu'il les ignore lui-même, qu'il en est le jouet. C'est pl. intéressant et c'est plus profond. Paresse ou étroitesse d'esprit à expliquer par un poète matériel (avec intention charlatanesque) avec ses disciples. Si c'était cela, cela ne nous intéresserait plus. Et cela ne peut pas être cela. »

Philip Kolb a publié ce texte en le donnant comme une lettre à R. Hahn, ce qui est contredit par l'aspect matériel du manuscrit et le texte même. Il s'agit bien plutôt d'un compte rendu sur ce dîner que Proust envoya ou remit effectivement à son ami. Celui-ci a rédigé au verso de la première page une note datée « 18 - au soir » relative à une mélodie qu'il voudrait réussir mais à laquelle il faut consacrer beaucoup de confiance, d'énergie, d'amour et d'espoir. Cette note qui fut publiée dans ses *Notes (Journal d'un musicien)* (Plon, 1933) permet de rapporter ces pages de Proust au dîner qui eut lieu chez Daudet le 14 novembre 1895 et dont Goncourt parle lui aussi dans son *Journal*. Il est à remarquer que Reynaldo Hahn a également raturé puis repris un mot dans le texte de Proust : le qualificatif de « gentil » qui lui a été attribué par son ami.

Ces feuillets de jeunesse, rédigés à l'âge de 26 ans, sont un témoignage précieux de l'esprit critique et éminemment littéraire de Proust qui y esquisse déjà certains thèmes qui seront développés avec plus d'ampleur dans la *Recherche* et dans ses textes critiques.

Correspondance (éd. Ph. Kolb), t. I, p. 441-443.

« Vacances / Françoise – Henri –
Premiers jours de septembre »

Manuscrit autographe signé
Non daté (avant 1904).

Magnifique et très important manuscrit complet de ce texte dialogué resté inédit du vivant de Proust, dans lequel celui-ci décrit certains des thèmes essentiels qu'il développera dans la *Recherche du temps perdu* : l'amour enfui, la jalousie complémentaire du plaisir et l'oubli. Il fut publié la première fois par Harry Levin sous le titre « An Unpublished Dialogue by Marcel Proust [Un dialogue inédit de Marcel Proust] » en 1949 (Harvard Library Bulletin III, n° 2) ; puis, en 1968, par Philip Kolb et Larkin B. Price dans les *Textes retrouvés* (pp. 104 à 109), à partir d'une photocopie du texte communiquée par la Houghton Library de la Harvard University.

Vacances décrit un dialogue entre un jeune homme, Henri, représentant Proust lui-même, et le personnage féminin récurrent des premiers textes de l'auteur, Françoise, héroïne apparaissant dans *Les Plaisirs et les Jours*, dans *Jean Santeuil*, ainsi que dans les lettres de fiction écrites par Proust à Robert de Flers pour le journal *La Presse* à l'automne 1899.

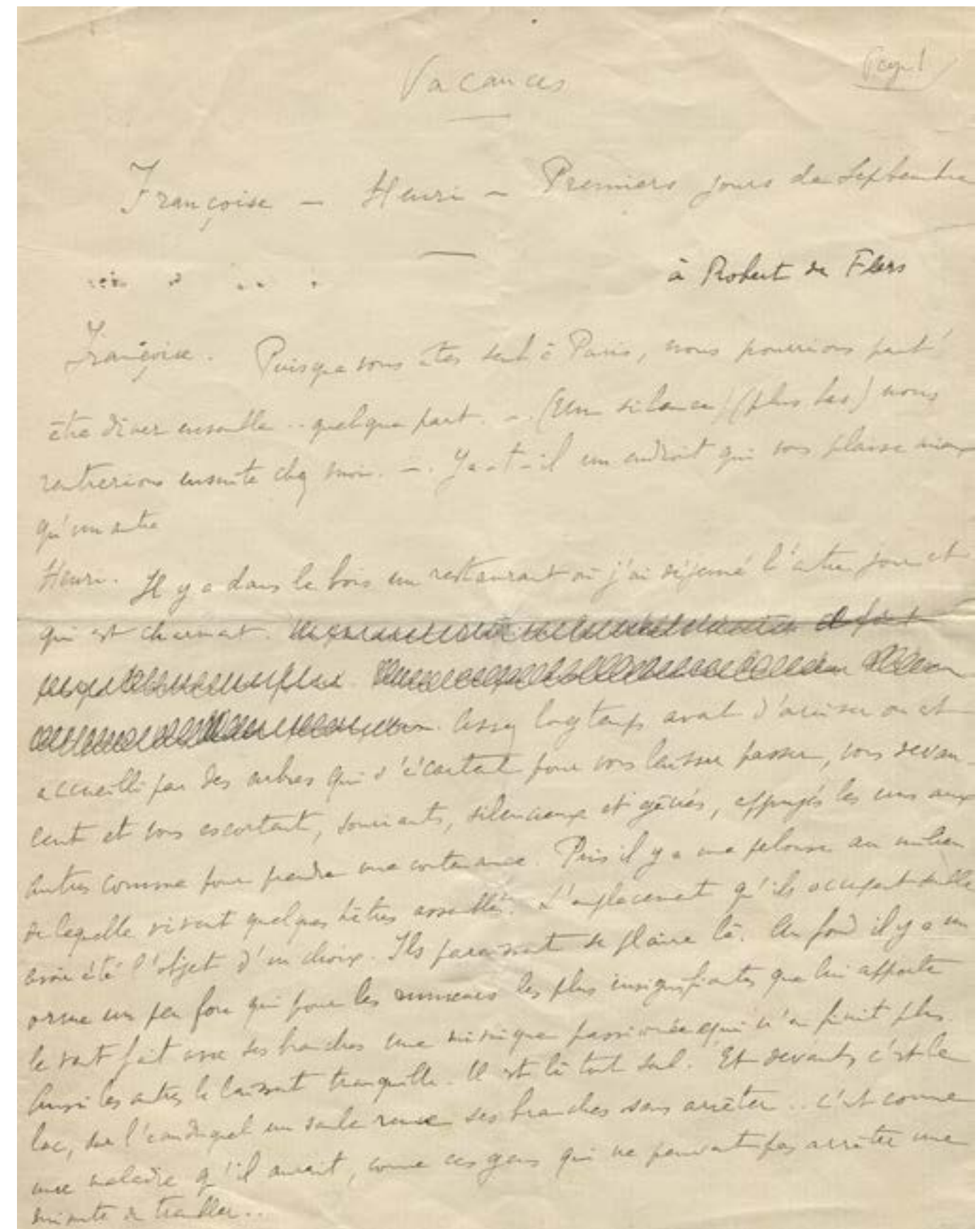
Ce dialogue est divisé en deux parties ou « scènes » ; la première n'étant pas précisément située et préparant l'atmosphère de la soirée en tête-à-tête des deux personnages au Bois ; la seconde étant située « Au Pavillon du Bois ». Dans la première scène, le personnage masculin décrit le décor du Bois où il souhaite emmener dîner son amie, tout en se remémorant avec tristesse l'amour qu'il y a connu auparavant, avec une femme volage qui ne le comprenait pas. Il s'en suit un dialogue de confiance, aux descriptions mélancoliques, interrompues par les remarques jalouses et blessées de Françoise. Dans la deuxième scène, Henri révèle la profondeur de sa tristesse et développe sa conception très personnelle de la jalousie, pendant indispensable du plaisir reçu de la femme aimée.

« Françoise. – *Puisque vous êtes seul à Paris, nous pourrions peut-être dîner ensemble... quelque part. (Un silence.) (Plus bas.) Nous rentrerions ensuite chez moi. Y a-t-il un endroit qui vous plaise mieux qu'un autre [?].*

Henri. – *Il y a dans le Bois un restaurant où j'ai déjeuné l'autre jour et qui est charmant. [3 lignes biffées] Assez longtemps avant d'arriver on est accueilli par des arbres qui s'écartent pour vous laisser passer,*

7 pages in-4, 230 x 180 mm, à l'encre noire sur 7 feuillets de papier vergé français au filigrane : « Au Printemps / Paris / Nouveau Papier Français ». Pages chiffrée de 1 à 7 ; titre sur la première page : « Vacances / Françoise – Henri – Premiers jours de septembre », suivi de la dédicace autographe, d'une encre plus foncée : « à Robert de Flers ». Signature à la fin : « Marcel Proust ». Manuscrit de premier jet comportant 7 lignes entières biffées et 47 corrections autographes, dont de nombreuses ratures avec modifications et des ajouts interlignés. Manque angulaire réparé au dernier feuillet avec légère atteinte à la dernière phrase du texte, petites restaurations de fentes au papier adhésif transparent aux trois premiers feuillets ; marques de pliures ; minimes taches et bavures d'encre.

90 000 €



vous devancent et vous escortent, souriants, silencieux et gênés, appuyés les uns aux autres comme pour prendre une contenance. Puis il y a une pelouse au milieu de laquelle vivent quelques hêtres assemblés. (...) Au fond il y a un orme un peu fou qui pour les rumeurs les plus insignifiantes que lui apporte le vent fait avec ses branches une mimique passionnée qui n'en finit plus. (...) Et devant, c'est le lac, sur l'eau duquel un saule remue ses branches sans s'arrêter... C'est comme une maladie qu'il aurait, comme ces gens qui ne peuvent pas s'arrêter une minute de trembler. (...)

Françoise. – C'est un endroit poétique.

Henri. – C'est plutôt un endroit romanesque.

Françoise. – Alors... (un silence) ce sera très bien pour nous.

Henri tristement. – Un peu trop bien. Il y a des endroits qui semblent préparés pour recevoir loger le bonheur. Les choses paraissent toutes prêtes à le recevoir, leur beauté l'attend, leur silence l'épie, leur solitude promet de le cacher, leur amitié de veiller sur lui. Quand on vient dans ces endroits-là mettre beaucoup moins que le bonheur lui, on sent plus tristement qu'ailleurs que ce serait bien doux de l'avoir, le bonheur.

Nulle part on est si malheureux.

Françoise. – Ce que je vois dans ce que tu dis là c'est que ce n'est pas très gentil, tu sais.

Henri. – Je le sais. Mais tu ne doutes pas du plaisir que j'ai à être auprès de toi ma petite amie et si je ne peux pas avoir de grand bonheur avec toi c'est que je ne peux pas – d'ici longtemps peut-être – en avoir avec personne. Et puis vois-tu il y a cela aussi : ce bel endroit je sais qu'elle y allait.

Françoise. – Avec toi ?

[Henri] – Non, avec l'un, avec l'autre. (Silence.) Mais ça ne fait rien, nous irons. (...)

Henri. – Nous n'aurons pas besoin de rentrer chez toi. Il n'y a jamais personne dans ce petit pavillon du Bois. (...) Avant qu'il ne fasse nuit tu verras comme les hortensias du bord ont alors une couleur douce mais brave et décidée à lutter contre l'obscurité Et quand il fera nuit tout à fait c'est à peine si tu devineras les cygnes qui feront silencieusement passer sur l'eau inquiète et sombre leur un peu moindre obscurité. Alors nous pourrons faire tout ce que nous voudrions. Personne ne nous dérangera.

Françoise. – C'est joli ce que tu dis, je suis sûre que tu pourrais écrire une pièce si tu n'étais pas si chiffe, mon petit.

Henri douloureusement. – C'est joli ? Ne me dis pas cela ! Du reste je sais que non.

Françoise. – Ça n'est pas désagréable ce que je te dis. Pourquoi cela t'ennuierait-il que ce soit joli [?].

Henri. Parce que je n'ai jamais rien pu lui dire de joli à elle. Alors tu comprends j'aime autant être aussi bête que les autres, pour ne pas avoir de regrets.

Françoise. – Pourquoi est-ce que tu ne lui a jamais rien dit de bien [?].

Henri. – Parce que je l'aimais et parce qu'elle n'était pas intelligente.

Françoise. – Je ne suis pas intelligente non plus, moi.

Henri. – Mais avec toi je ne fais pas attention.

Françoise. – Tu pourrais être poli, dis donc.

Henri. – Je le peux si tu veux.

Françoise, un silence. – Je ne le veux pas.

II. Au Pavillon du Bois.

Françoise. – Qu'est-ce que tu as ? Tu ne t'es pas amusé ?

Henri tristement. – Si. (...) Je ne peux pas t'expliquer. Ou même si, je peux. Elle s'amusait, tu sais. Alors quand je m'amuse et que cela m'ennuie, je me dis que cela n'est pas si drôle que ça de s'amuser. Je savais qu'elle venait souvent ici. Si je m'étais ennuyé à jurer de n'y plus revenir, je me serais dit : ce n'est pas folichon ce petit pavillon du Bois. Je n'ai pas besoin de me tracasser en pensant qu'elle y venait souvent. Ce n'est pas plus amusant que ça, ce n'est pas la peine d'être jaloux. Mais j'ai eu beaucoup de plaisir tout à l'heure avec toi, Françoise, beaucoup de plaisir, hélas ! Et aussitôt cette même sensation si forte je l'imagine éprouvée par Françoise, donnée à elle par d'autres. Et cela me fait beaucoup plus de peine encore que cela ne m'a fait de plaisir. (...) Vois-tu, Françoise, nous décidons nous-mêmes de nos chagrins, en choisissant nos plaisirs, car ~~une même flamme les alimente~~ les uns ne sont que l'envers des autres. Si nous n'avions jamais connu le plaisir nous ne connaîtrions pas la jalousie, parce que être jaloux c'est imaginer le plaisir d'une femme que nous aimons. (...)

Dans ce dialogue situé sur l'île du Bois de Boulogne, on a décelé l'origine d'un fameux passage de la *Recherche du temps perdu*, sur une visite à cette île au cours de laquelle le narrateur souhaiterait posséder Mme de Stermaria (Cf. *Le Côté de Guermantes II*, Bibliothèque de la Pléiade, 1991T. II, pp.678-681). Dans un cahier manuscrit de Proust, ayant appartenu à Mme Mante-Proust et datant de l'époque de la traduction de Ruskin, figure un manuscrit de trois pages et quart d'un dialogue intitulé « Henri – Rosalie – Françoise » qui est a rapprocher de celui-ci. Deux lettres de Proust à Antoine Bibesco, datées de septembre 1904 et de mars 1905, concernent ce même dialogue : « Tu me rendrais grand service en faisant dire à M. Ollendorf ceci : il a à moi depuis fort longtemps remis par Picard un dialogue qu'il avait promis de faire paraître (...) » Ce manuscrit est dédié à l'écrivain et grand ami de Proust, Robert de Flers (1872-1927), célèbre auteur avec Gaston de Caillavet de vaudevilles à succès de la Belle Epoque. Condisciple de Proust au lycée Condorcet, ils fondèrent ensemble la revue *Le Banquet*. Proust écrivit un en 1898 un article consacré à son ami dans la *Revue d'art dramatique*.

Provenance : Mme Adriana Salem, née Gentili.



Manuscrit autographe d'un pastiche littéraire

Non daté (vers 1907-1908 ?).

Très intéressant pastiche inédit du chroniqueur mondain le plus en vue de l'époque.

« Pastiche (non !) d'Alexandre de Gabriac.

“Ces arches élèvent dans le ciel de décembre l'on ne saurait affirmer sans larmes et sans charmes quelles de leurs chères branches délicates, irréductibles, la fidélité de leur envol, la pérennité de leurs volières ! Et à l'heure où avant le dîner les mains dégantées des gants gris perle serrent avec une intimité plus secrète d'un plus amène fond du cœur, nous leur promettons qu'à l'anniversaire nos cœurs seront là qui apporteront le (pleur ?) dû et choisi, à l'heure secrète et réclamée, sans rien prescrire et sans donner des petits-couchers de Roi-Soleil derrière les marronniers qui s'éplorent, ou des grands couchers du soleil-roi sur les cœurs qui se sont effeuillés !

Alex. de Gabriac »

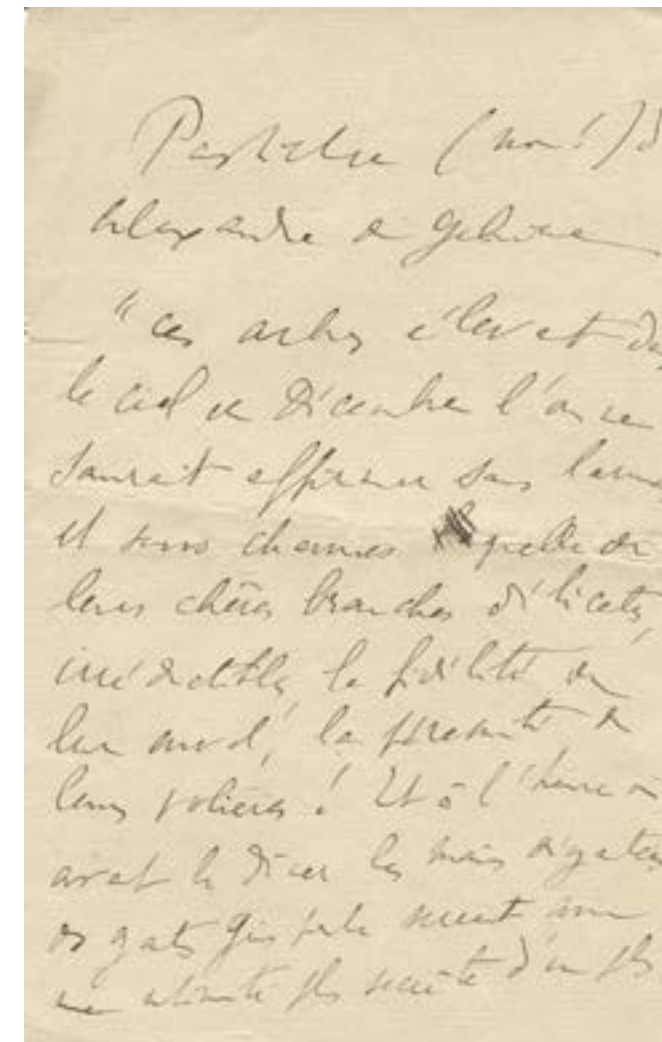
Le comte Alexandre de Gabriac, né en 1862, était le chroniqueur mondain du *Figaro*. Il collaborait également au *Gaulois* et, à plusieurs reprises, Proust l'évoque dans sa correspondance, non sans lui reconnaître de réelles qualités humaines et littéraires. Ainsi dans cette lettre du début de juillet 1907, adressée à Mme Straus (Kolb, VII, p. 214) où Proust fait état de sa première rencontre avec le chroniqueur : « Saviez-vous qu'Alexandre de Gabriac était très spirituel et fin ? (...) Je vous prépare des mémorialistes flatteurs dans tous les milieux ! »

Ou encore cette autre lettre à la même, datée d'après le 10 janvier 1908, dans laquelle Proust fait l'éloge du chroniqueur afin de corriger l'opinion défavorable de sa correspondante (Kolb, VIII, p. 28) : « Il m'a semblé que je vous entendais dans le téléphone bien ironique pour Alexandre de Gabriac. Je ne sais pas pourquoi. D'abord je peux me tromper mais je lui trouve du talent. Ensuite tout ce qu'il a dit sur le respect, l'admiration dus aux Rothschild m'a paru si bien de sa part (...) Comme j'ai pensé qu'il n'en recevrait que des injures et que personne ne songerait à l'en féliciter, je lui avais écrit un petit mot (échange de bons procédés avec ses félicitations) naturellement avec assez de tact pour ne pas avoir l'air de trouver que c'est une chose extraordinaire qu'on admirât les israélites généreux. Il m'a répondu à ce moment-là par une lettre dont je vous cite ces passages (...) pour vous montrer la bonne tenue morale du tout, puisque j'ai entrepris de vous faire, tâche ingrate, contre vous-même, apprécier Alexandre de Gabriac. » Et Proust

de citer plusieurs phrases de la lettre de Gabriac : « Votre cher éloge m'encouragera à en mériter d'autres, j'avais simplement écrit avec mon cœur qui avait été ému, je suis heureux de voir par votre suffrage que dans l'élite on en a jugé ainsi. (...) Quelle tristesse de penser cher ami que tandis que tous ces êtres nauséabonds [les antisémites] se portent à merveille et circulent, on ne puisse jamais vous rencontrer (...) »

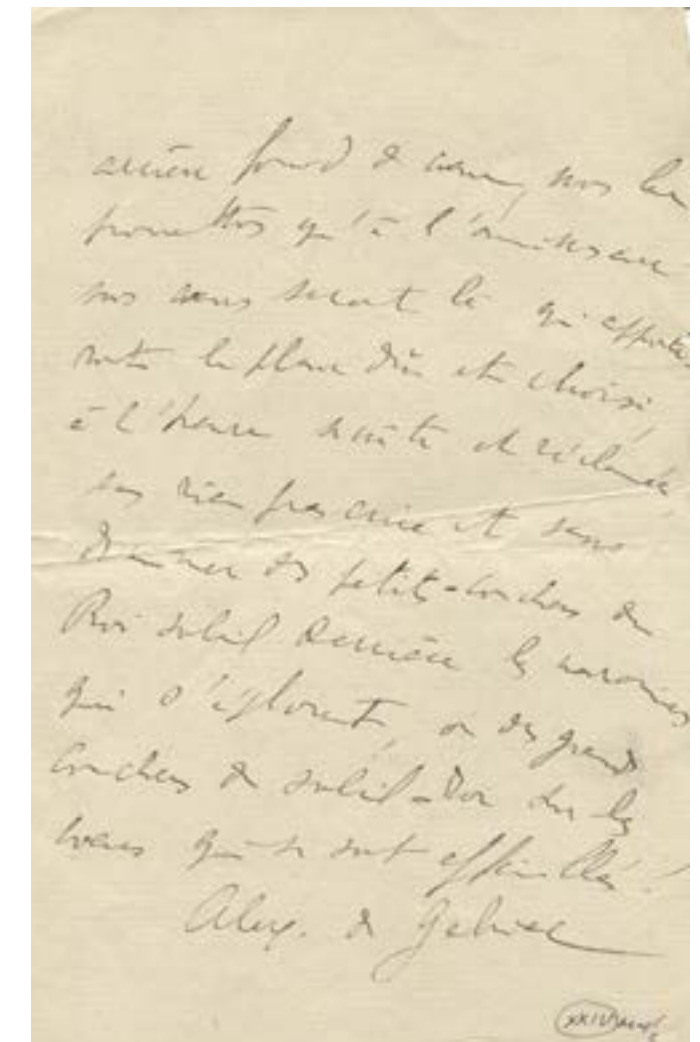
Aucune lettre de Proust à Gabriac, ou de Gabriac à Proust, n'a été retrouvée par Kolb. Le présent « pastiche » montre que Proust affectionnait le talent d'écrivain du chroniqueur, même s'il en brocarde le caractère précieux et les formules à la solennité quelque peu surannée, car Proust ne pastichait jamais pour se « moquer » simplement des travers de ses modèles, mais pour s'appropriier, d'une manière ou d'une autre, les couleurs du style.

Ce pastiche fut-il adressé à Mme Straus afin de la convaincre définitivement du bien-fondé de son opinion ?



Pastiche (non !) d'Alexandre de Gabriac

“Ces arches élèvent dans le ciel de décembre l'on ne saurait affirmer sans larmes et sans charmes quelles de leurs chères branches délicates, irréductibles, la fidélité de leur envol, la pérennité de leurs volières ! Et à l'heure où avant le dîner les mains dégantées des gants gris perle serrent avec une intimité plus secrète d'un plus amène fond du cœur, nous leur promettons qu'à l'anniversaire nos cœurs seront là qui apporteront le (pleur ?) dû et choisi, à l'heure secrète et réclamée, sans rien prescrire et sans donner des petits-couchers de Roi-Soleil derrière les marronniers qui s'éplorent, ou des grands couchers du soleil-roi sur les cœurs qui se sont effeuillés !



... et l'heure secrète et réclamée, sans rien prescrire et sans donner des petits-couchers de Roi-Soleil derrière les marronniers qui s'éplorent, ou des grands couchers du soleil-roi sur les cœurs qui se sont effeuillés !

Alex. de Gabriac

2 pages in-12 à l'encre noire sur un feuillet de papier vergé, signées à la fin « Alex. de Gabriac ».

Une petite correction. Excellent état (marque de pliure, bordure légèrement effrangée).

18 000 €





2 pages in-12 sur un
feuillet écrit recto-
verso.

20 000 €

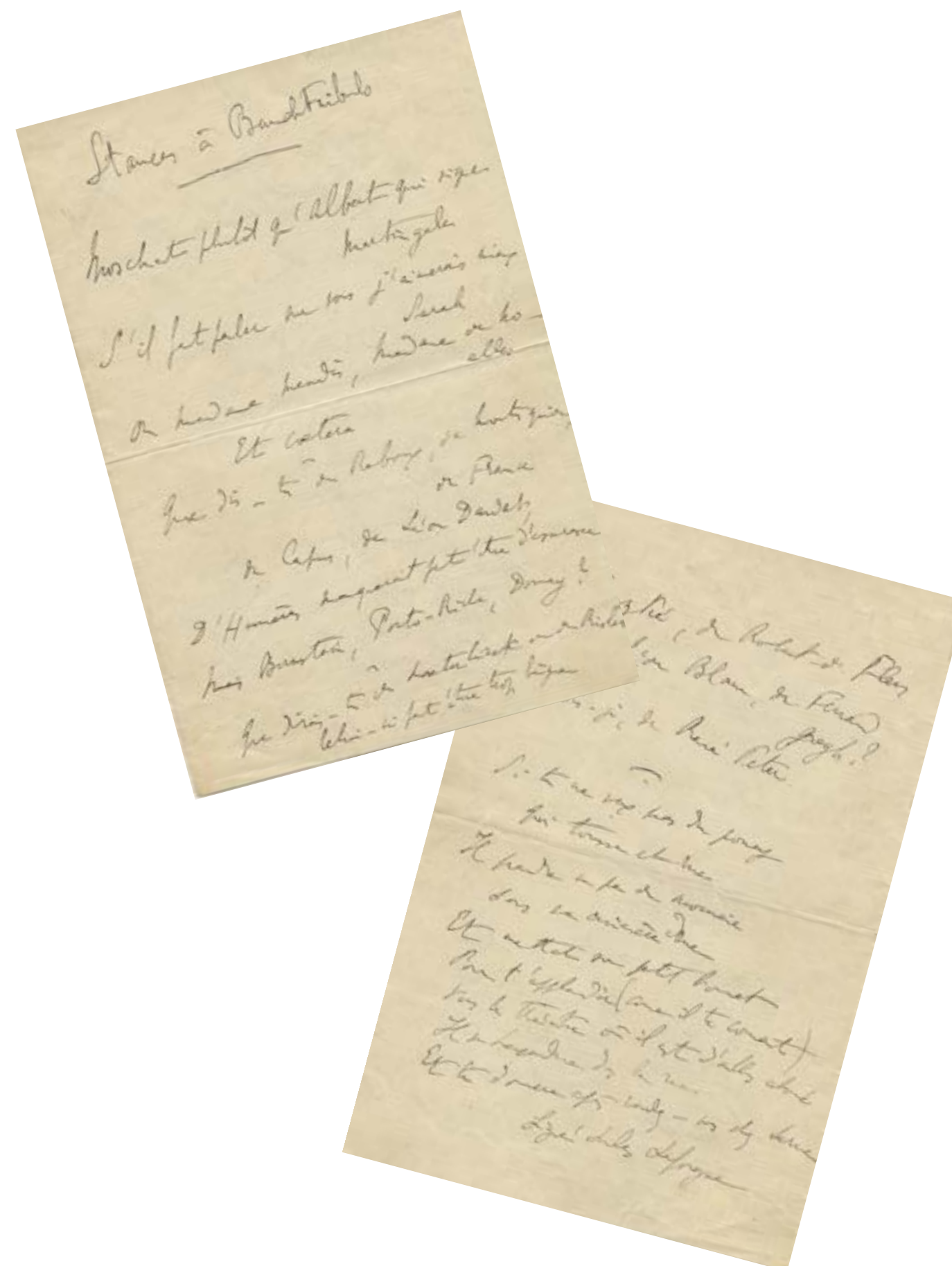
Stances à Bunchtribuls

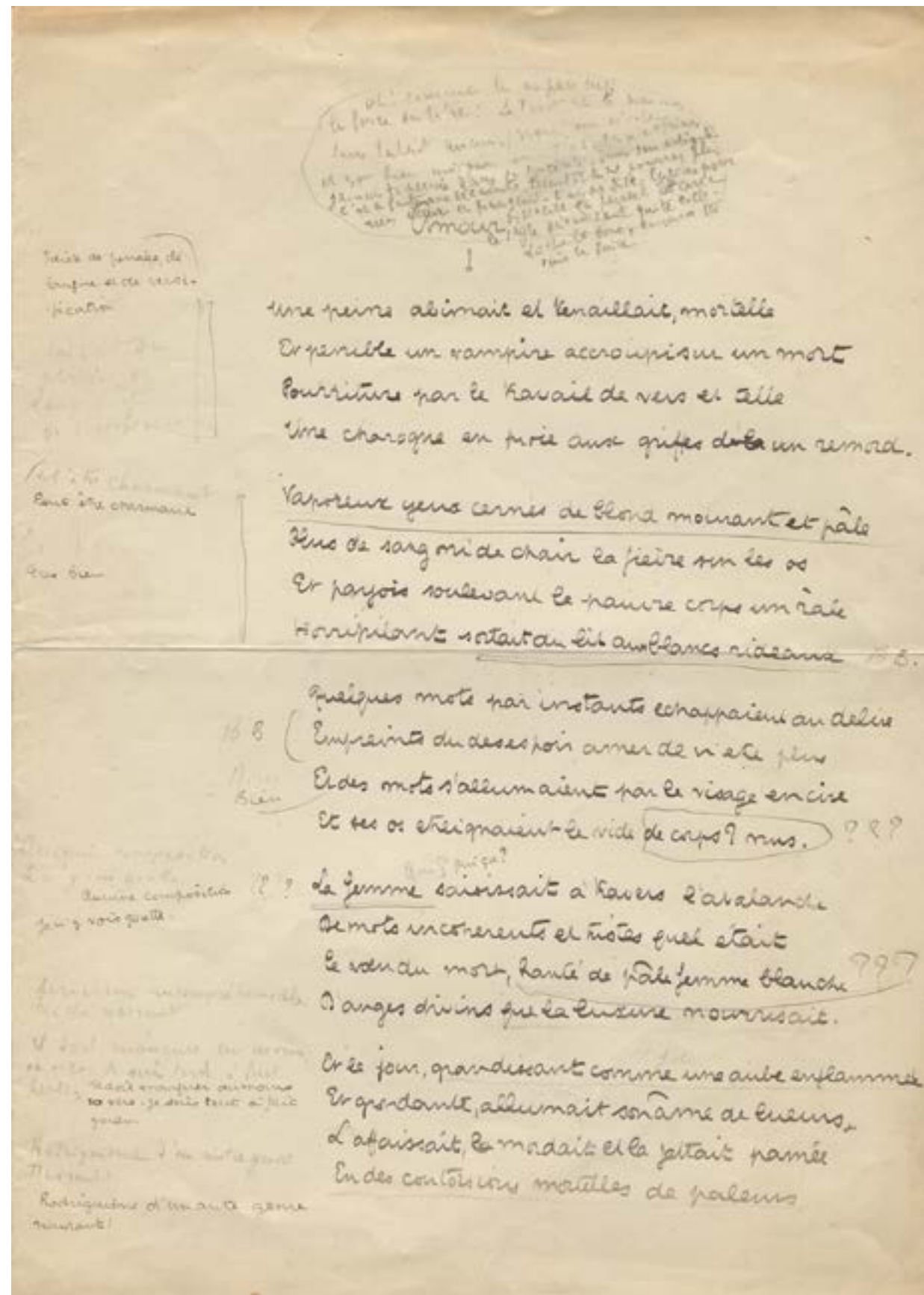
Poème autographe pastiche, Non daté.

« Moschant plutôt qu'Albert qui signe martingale
 S'il faut parler sur vous j'aimerais mieux Sarah
 Ou Madame Mendès, Madame de Noailles
 Et caetera
 Que dis-tu de Reboux, de Montesquiou, de France
 de Capus, de Léon Daudet,
 D'Humières manquerait peut-être d'assurance
 Mais Bernstein, Porto-Riche, Donnay ?
 Que dirais-tu de Maeterlinck ou de Risler
 Celui-ci peut-être trop bègue
 De Resz ?, de Robert de Flers
 De Léon Blum, de Fernand Gregh ?
 Que dis-je, de René Peter
 Si tu ne veux pas du poney
 Qui tousse et rue
 Il prendra un peu de monnaie
 dans sa crinière drue
 Et mettant un petit bonnet
 Pour t'applaudir (comme il te connaît)
 Vers le théâtre où il est d'ailleurs cloué
 Il se hasardera dans la rue.
 Et te donnera après rendez-vous chez Larue
 Signé Jules Laforgue. »

Marcel Proust, un peu dépité de ne pas avoir été choisi par son ami Reynaldo Hahn pour parler de sa musique, se livre à un amusant exercice de pastiche en s'inspirant de Jules Laforgue.

Toute sa vie Marcel Proust a pratiqué l'imitation et le pastiche avec délectation. On sait que sa conversation était émaillée d'imitations très drôles et très caustiques de personnages très différents. Lui-même a expliqué que pour parvenir à créer son style propre il faut d'abord se débarrasser des grands devanciers en parvenant à les imiter parfaitement, de façon à mieux les dépasser. Ici c'est Jules Laforgue qui sert de modèle, et au passage les respectables relations des deux amis, les signatures de l'époque appelées pour la rime ne sont pas épargnées.





Annotations autographes sur un poème de Daniel Halévy intitulé « Amour ».

Dans la marge supérieure : « Oh ! comme tu as peu senti la force du titre. Le tout est mauvais, sans talent aucun, presque, me désole et bien indigne de toi. Tu n'exprimes jamais ta pensée dans sa sincérité, dans son intégrité. C'est la faute aux décadents. Bientôt tu ne pourras plus rien écrire en français. Fais tes vers latins pour dissocier ta pensée [...] du style décadent qui te colle. Lâche-le donc, exprime-toi, suis la vérité ».

En face de la première strophe du poème de Halévy : « Idiot de pensée, de langue et de versification ».

« Amour »

Les deuxième et troisième strophes bénéficient de commentaires plus indulgents : « Peut-être charmant, puis Très bien... »

Mais à partir de la strophe suivante : « aucune composition, je n'y vois goutte », puis « Périphrase incompréhensible » (Le vœu du mort, hanté de pâle femme blanche), « cliché navrant (D'anges divins que la luxure nourrissait) », « il doit manquer au moins dix vers, je suis complètement perdu », « Que de mots parasites », « Grotesque », « As-tu fini », « Pas français » (en vis-à-vis de la dernière strophe), etc.

Daniel Halévy, fils de l'écrivain Ludovic Halévy et neveu de Geneviève Straus, fit ses études avec Proust au lycée Condorcet. Daniel Halévy, son cousin Jacques Bizet (fils du compositeur Georges Bizet) et Marcel Proust, tous trois passionnés de littérature fondèrent des revues éphémères tirées à quelques exemplaires, parfois un seul. Elle eurent pour nom la *Revue verte* puis la *Revue Lilas*. Proust y fit ses premières armes de critique littéraire. Les remarques en marge de ce poème de Daniel Halévy montrent que le futur romancier n'était pas tendre à l'égard des productions de ses amis.

Au-delà des goûts poétiques qu'il réaffirma maintes fois, notamment dans son article « Contre l'obscurité », il montre dès sa jeunesse une grande exigence littéraire, refusant la facilité des lieux communs et fait preuve d'un goût déjà sûr pour distinguer l'originalité et le verbiage, la sincérité et la fabrication.

Rare document de l'époque où Proust était encore lycéen.

Très important témoignage des tout débuts littéraires de l'écrivain qui sont déjà les débuts d'un maître.

Poème de 14 strophes en alexandrins sur 3 feuillets in-4. Papier jauni avec traces de pliures. Ecriture à l'encre noire. Les annotations de Marcel Proust sont rédigées en marge au crayon, certaines sont très estompées, la plupart sont retranscrites à l'encre d'une petite écriture ronde, sans doute de la main même d'Halévy.

6 000 €

Sésame et les lys

Dactylographie avec corrections et longs ajouts autographes de Marcel Proust.

10 feuillets in-4 (275 x 209 mm), avec 2 longs béquets (l'un manuscrit [183 x 132 mm], l'autre imprimé avec corrections [222 x 161 mm]). Double numérotation, l'une à l'encre par Proust (ff. 76, 77, 78, 78bis, 79, 80, 81, 84, 85 et 88), l'autre au crayon bleu de typographe (ff. 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 117, 118 et 121). L'un des béquets imprimés est une page de la traduction de La Couronne d'olivier sauvage, Les Sept lampes de l'architecture par George Elwall publiée en 1900.

36 corrections et 110 lignes autographes ajoutées.

Traces de pliures, petites manques aux ff. 108 et 121 (pour ce dernier, début de quelques mots manuscrits manquant), papier parfois un peu sali ; le béquet imprimé du f. 118 est coupé en deux.

Joint : 2 feuillets, l'un, folioté par Proust « 31 » présente 3 lignes tapuscrites ; l'autre est une page de la préface de La Bible d'Amiens, avec un long béquet resté vierge.

Précieuse dactylographie comportant pas moins de 110 lignes autographes de Marcel Proust.

Sésame et les lys est le second recueil de John Ruskin que Marcel Proust entreprit de traduire, après *La Bible d'Amiens*, paru en 1904. Le livre, dont des extraits parurent dans *Les Arts de la vie* entre mars et mai 1905 sera publié au Mercure de France en 1906. Marcel Proust se fit aider dans son travail par une Anglaise, Marie Nordlinger, cousine de Reynaldo Hahn, qui prit le rôle que sa mère avait tenu lors de la traduction de *La Bible d'Amiens*.

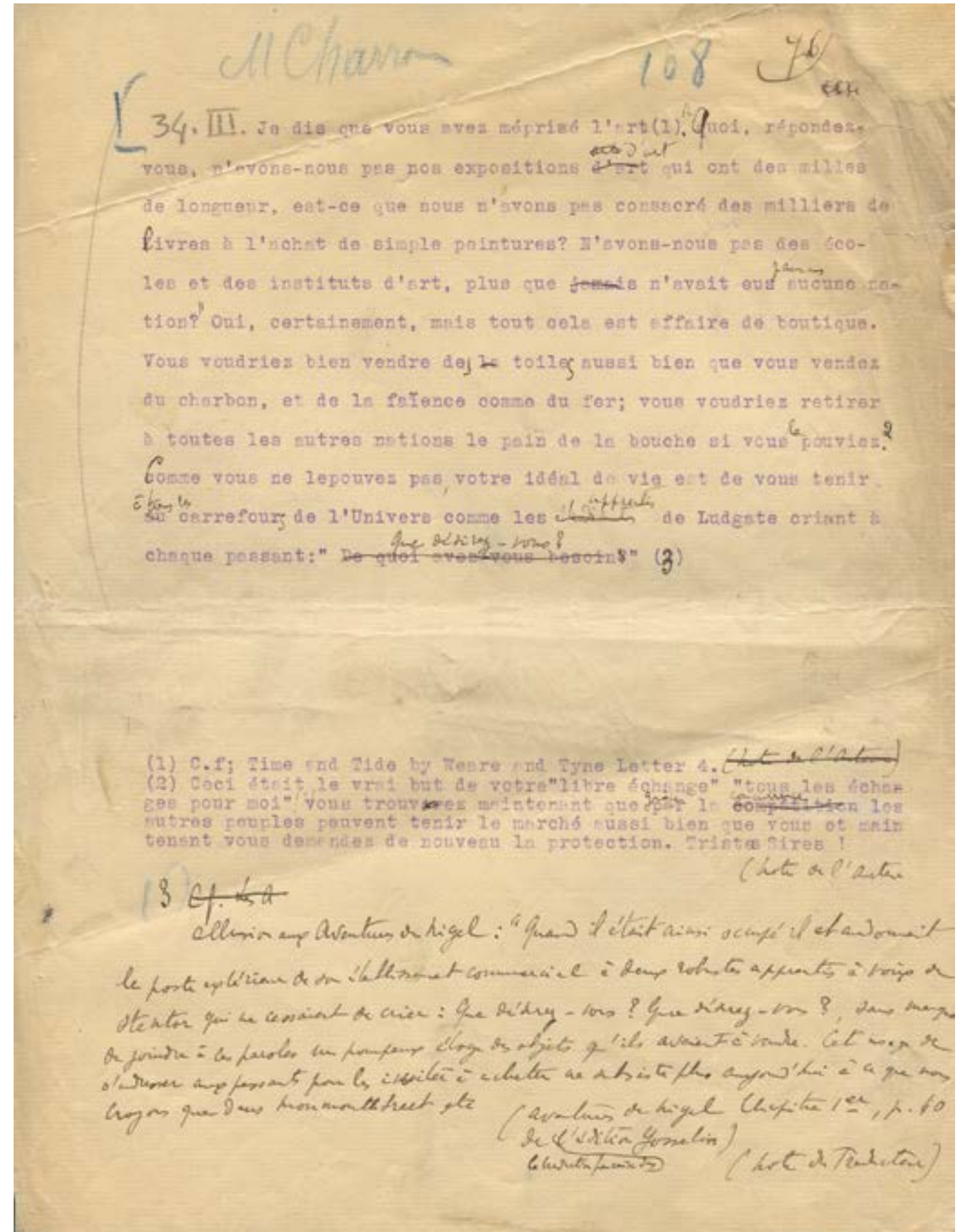
Ces pages correspondent aux paragraphes n° 34, 35 et 36 de « Des Trésors des rois », la première et plus importante des deux conférences de John Ruskin traduites dans ce recueil. Elle a en effet trait à la lecture, sujet qui, bien plus que celui de la seconde, consacrée à l'éducation des filles touchait Marcel Proust.

Il lui donnera une très importante préface, *Sur la lecture*, et y ajoutera de longues notes personnelles, qui constituent « un commentaire perpétuel » et dont on a ici 8 exemples en manuscrit autographe.

Les corrections portées dans le texte sont pour partie des rectifications et pour partie des améliorations stylistiques qui témoignent du soin qu'il apporta à ce travail : « *De quoi avez-vous besoin* » corrigé en « *Que désirez-vous ?* », « *les traces des cendres du charbon* » corrigé en « *des traces de suie* », « *chère délicate* » changé d'abord en « *chère raffinée* » puis en « *chère exquise* », « *peu convenable* » corrigé en « *indécent* », etc.

Mais l'intérêt essentiel de cette dactylographie tient aux importantes notes que Marcel Proust a ajoutées, soit au bas des feuillets, soit sous forme de béquets collés. Comme l'a noté Anne Herschberg Pierrot (« Les Notes de Proust »), ces notes « permettent au traducteur d'exprimer son propre credo esthétique ».

Proust y renvoie à d'autres œuvres de Ruskin, dont il traduit de longs passages inédits en français, mais il commente également le texte qu'il traduit. Par exemple au f. 88, après avoir indiqué la référence biblique, il ajoute : « *Phrase éminemment ruskinienne. (...) Cette référence à l'autorité de la Bible pour trancher un problème d'économie politique est, comme je l'ai montré ailleurs, le témoignage d'une des plus originales dispositions d'esprit de Ruskin qui est d'attribuer à la littérature et à l'art (la Bible n'étant ici qu'un beau livre) une sorte de valeur scientifique et inversement de traiter la science comme un*



Certificat autographe signé

[mars 1905].

« Je certifie que Mademoiselle Marie Garruchet est restée à notre service pendant quatre ans et qu'elle est un véritable modèle de propreté, de soins intelligents, de talent tout à fait remarquable de couturière, pleine de cœur. Marcel Proust. »

Joint :

Jeanne Proust, mère de l'écrivain

Certificat autographe signé daté du 45 rue de Courcelles, 3 mars 1905.
3 pages in-16 à l'encre noire sur 1 double feuillet de papier vélin fin de deuil.

« Marie Garruchet a servi chez moi comme femme de chambre du 11 août 1901 jusqu'à ce jour. Elle est très habile, travaille également bien dans les robes et dans le linge, sait coiffer, servir à table et s'entend bien à toutes choses. Son honnêteté, sa probité et sa conduite sont à toute épreuve, je la recommande donc en toute sincérité et suis prête à fournir sur elle les meilleurs renseignements. Elle me quitte parce que le service qu'elle a à faire maintenant n'est plus en rapport avec ce qu'elle était habituée à faire.

J. Proust »

Marie Garruchet, née le 10 juillet 1870, entra au service de la famille Proust sur une annonce parue dans le *Figaro*. Elle était plus particulièrement attachée au service de madame Proust, son père ayant son propre valet de chambre, Jean Blanc, que Proust conservera jusqu'en 1908.

Dans les certificats que lui délivrent le romancier et sa mère le jour de son départ (le docteur Adrien Proust était mort en novembre 1903), on notera la tonalité un peu plus intime donnée par Marcel Proust à son mot de recommandation, ajoutant la mention « *pleine de cœur* » à ses qualités professionnelles.

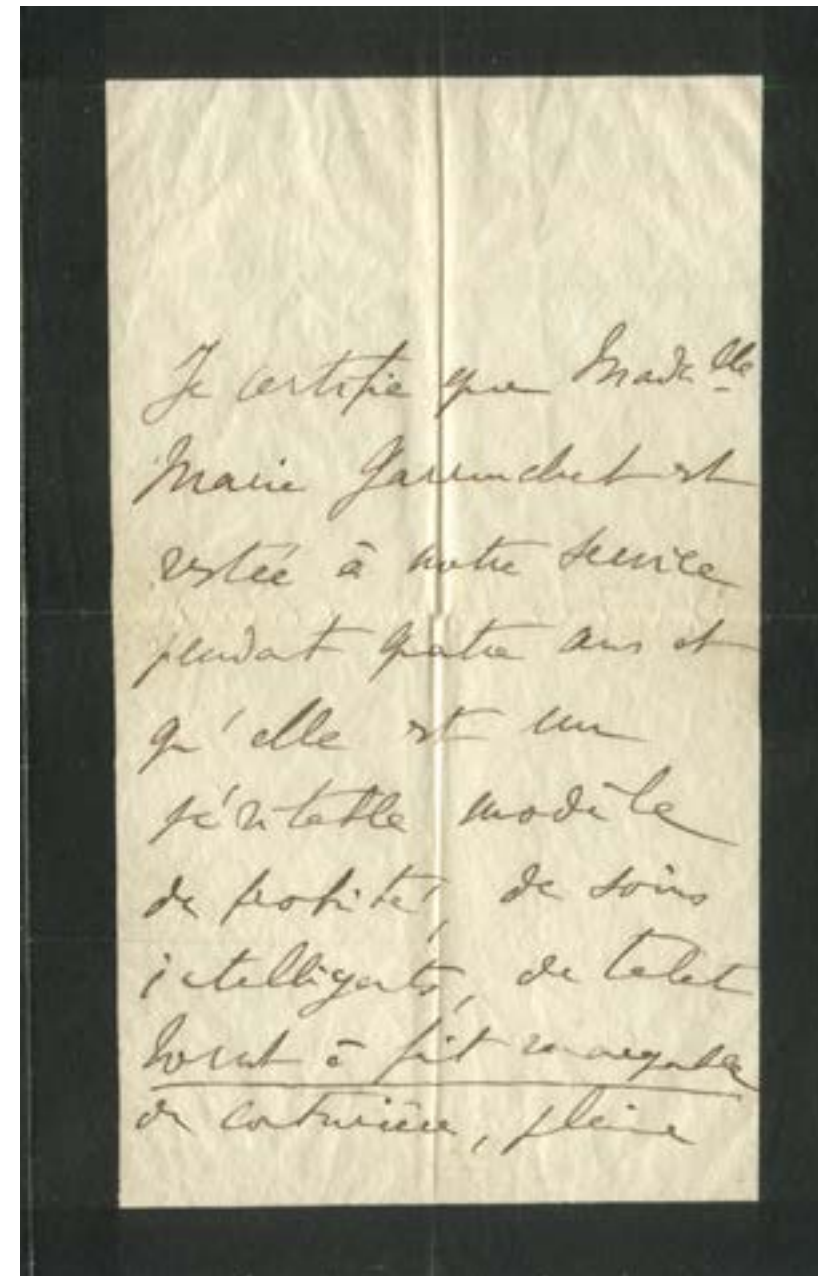
On sait que Marcel Proust fut toujours, avec les différents employés d'une politesse presque cérémonieuse et d'une générosité parfois démesurée.

Il fallait une certaine dose d'abnégation pour servir Marcel Proust, qui dit-on possédait trente paires de draps qu'il fallait changer chaque jour, numérotées à cet effet.

Plusieurs anecdotes ont été rapportées au sujet de ses rapports avec Marie Garruchet, dont l'authenticité est difficile à vérifier. Elle l'aurait trouvé un matin en train de lire au lit, vêtu de pied en cap, n'ayant pas quitté sa pelisse et son haut-de-forme.

Une autre fois, il aurait voulu lui offrir une émeraude, qu'elle refusa. Le romancier aurait alors chargé sa mère de lui acheter une ombrelle somptueuse.

Au-delà de ces anecdotes, les présents documents viennent rappeler le grand train de vie de la famille de Marcel Proust. Sa mère mourut cette même année, le 26 septembre et le romancier demeura jusqu'en décembre 1906 dans la demeure de la rue de Courcelles, devenue trop vaste.



40

2 pages in-16 à l'encre
noire sur 1 double
feuillet de papier vélin
fin de deuil.

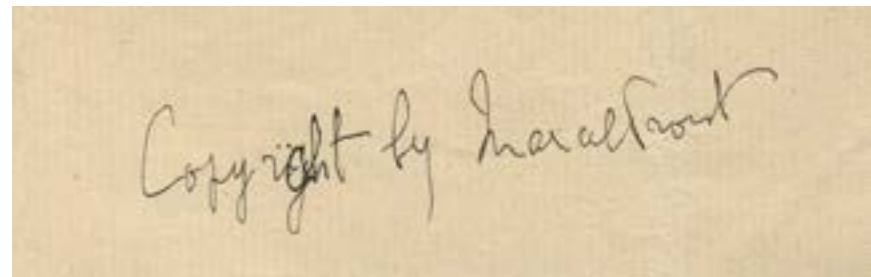
5 500 €



41



42



Lettre-préface intitulée « A la Comtesse de

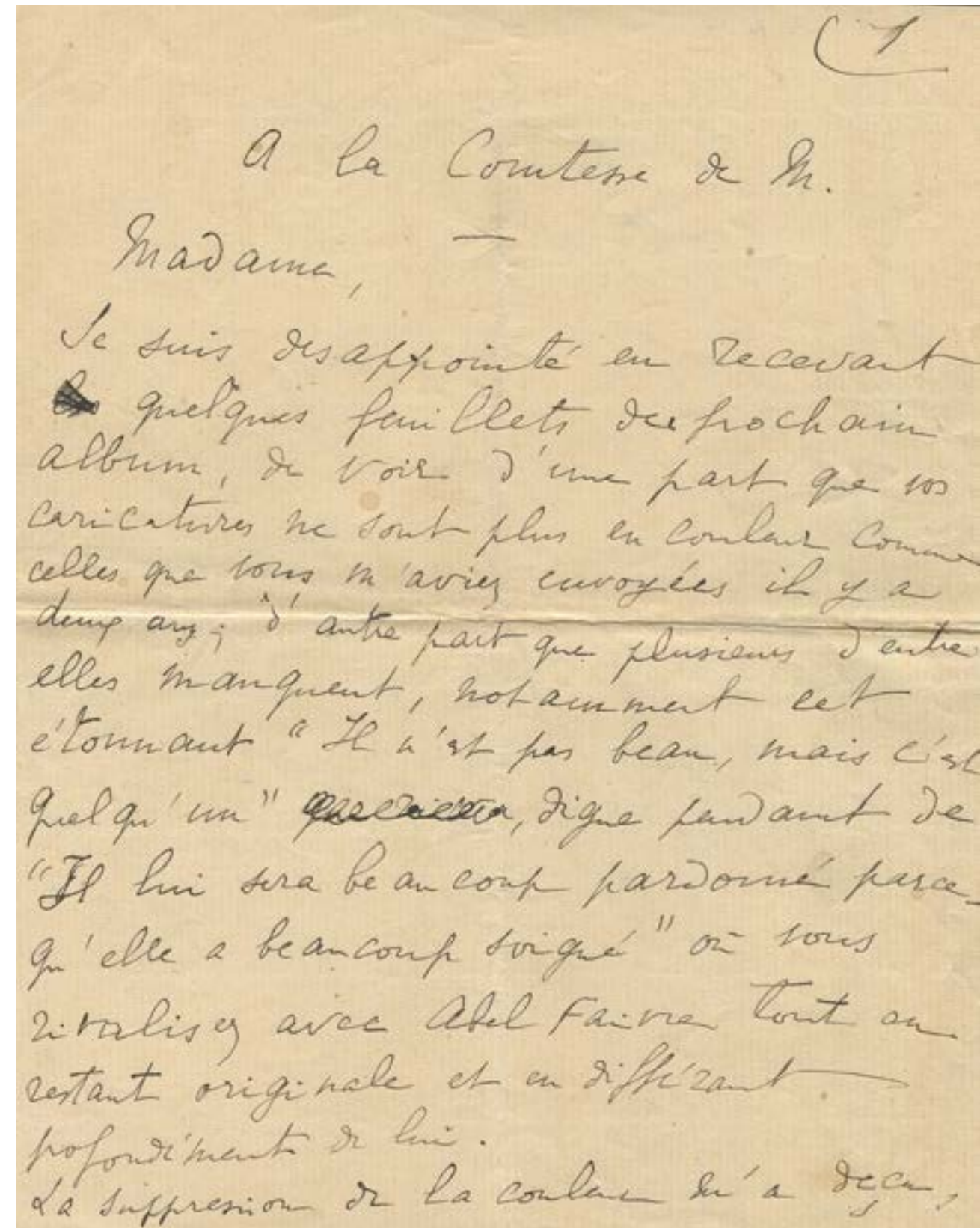
M. » pour le recueil de caricatures de Rita de Maugny, *Au Royaume du Bistouri*.

Manuscrit autographe, signé à deux reprises [1920] ; 5 pp. in-4 chiffrées, rédigées à l'encre noire au recto d'un papier vergé crème; marques de pliure. Le texte en a été reproduit dans *Contre Sainte-Beuve* et dans l'édition de la Correspondance de Proust. C'est l'un des rares textes littéraires de Proust encore en mains privées.

Le manuscrit présente deux mots biffés sur le premier feuillet ; quatre sur le deuxième (dont le nom de « Clément », barré à l'encre et signalé au crayon bleu, récrit d'une autre main au-dessus de la ligne), et trois mots ajoutés ; un début de mot est également biffé à la quatrième page, tandis que le « n » de « Sigognac » apparaît en surligne. Le nom de « Clément » est à nouveau barré, signalé au crayon bleu et récrit d'une autre main sur l'interligne supérieure.

Des différences apparaissent entre ce manuscrit et la version imprimée en tête de l'album de Rita de Maugny. A la page 2, à la dix-neuvième ligne, « à toute vitesse » n'est pas suivi d'une virgule (ajoutée sur l'imprimé). Page 3, « Or le château... » ne fait pas l'objet d'un paragraphe séparé. A la dixième ligne de cette même page, Proust écrit « au-dessus » en un mot. Ligne 16, « dévouement » n'est pas suivi

135 000 €



43

d'une virgule. Page 4, après le mot « *dormir* », l'écrivain n'a pas fermé les guillemets. A la huitième ligne, Proust a omis la virgule après « *me direz-vous* ». A la ligne suivante, « *après tout cela* » est suivi d'un point-virgule sur le manuscrit. A la onzième ligne, le nom de Fracasse n'est pas suivi d'une virgule. Enfin, page 5, le nom de « *Clément* » n'est pas suivi d'une virgule ; Proust a omis un point après le mot « *pierres* » et n'a pas porté de virgules entre « *Madame* » dans sa phrase conclusive. La mention de la main de l'auteur « *Copyright by Marcel Proust* » en bas du manuscrit n'est pas reprise dans l'ouvrage.

Importante préface, empreinte de réminiscences toutes proustiennes.

L'auteur y évoque son séjour en Savoie au cours duquel il rencontra fréquemment son ami le comte Clément de Maugny, à une époque antérieure au mariage de ce dernier avec l'auteur d'*Au Royaume du Bistouri*. Depuis Evian où il séjourna d'abord avec ses parents, puis seul, de fin août à début octobre 1899, Proust fit de nombreuses visites dans la région, dont les impressions reviendront, sublimées, dans la *Recherche du temps perdu*.

C'est en 1902 que Clément de Maugny (1873-1944) épousa Rita Bussé, fille d'un banquier de Berlin et de mère polonaise. Infirmière lors de la Première Guerre mondiale, « *admirable et pourtant gaie dans l'inlassable dévouement* », comme l'écrit Proust dans la présente préface, elle se vit décerner à ce titre la médaille de la Reconnaissance Française (classe de bronze) le 20 juillet 1920.

Dès la première quinzaine de janvier 1918, Proust, qui répond à une « *ravissante lettre* » de Rita de Maugny, évoque les « *précieuses caricatures* » de sa correspondante. Il voudrait les recommander à Reynaldo Hahn qui pourrait aider à les placer dans des revues, *La Baionnette*, *Le Rire* ou *Le Sourire*. Quand il écrit à son ami Clément en avril de la même année, il dit espérer « *que Mme de Maugny continue à faire des chefs-d'œuvre* ».

Grand admirateur du talent artistique de sa femme, Clément de Maugny se mit en quête non plus d'une revue, mais d'une maison d'édition pour publier en recueil ses caricatures du milieu hospitalier militaire. Il sollicite son ami Marcel Proust à cette fin, qui lui répond le 18 janvier 1919 : « *Pardonne-moi de ne pas t'avoir encore remercié de ta lettre et des dessins si drôles et si jolis (l'infirmière angélique, quelle ravissante apparition avant qu'elle devienne infirmière major)*. » Cependant « *[...] je ne vois pas, dans ce que je connais, ce qui pourrait te convenir comme éditeur. Je n'ai fait qu'une fois un volume illustré chez Calmann-Lévy qui n'en a jamais fait d'autres (les illustrations de Mme Lemaire l'avaient attiré)*. » Proust assure son correspondant de sa bonne volonté. « *Pourtant je trouve le moment si bien choisi pour le livre de Mme de Maugny, que je vais tâcher de voir des gens, mais*

qui ? » Sans doute personne. Car c'est finalement à Genève, non loin donc de la demeure familiale des Maugny, que paraîtra l'album de Rita de Maugny. Si l'écrivain ne put aider à trouver un éditeur, ni même obtenir que l'on parle de l'album dans la presse, il fit bien davantage en composant cette lettre-préface. A Clément de Maugny qui le presse à cette fin, Proust répond au début d'octobre 1920 : « *Quant à cette préface, bien entendu je ne veux en rien te désobéir* ». Il s'exécutera, mais sa santé déficiente en retarde la rédaction. Il annonce cependant peu après à Rita de Maugny qu'il a fait « *la préface dans ma tête comme un pèlerinage à Lausenette et à Maugny* », les châteaux des Maugny qu'il avait connus en 1899. C'est ce que confirme le texte de cette préface.

Devant les quelques feuillets qui lui ont été communiqués de l'album à paraître, Proust exprime d'abord un double regret. Il déplore d'une part l'absence de certaines des caricatures qu'il avait vues deux ans plus tôt. D'autre part, il regrette qu'elles soient en noir et blanc. (Seules la couverture et la page 9 de l'album sont en effet imprimées en couleurs).

Cette absence suscite chez le préfacier une digression digne d'*A la Recherche du temps perdu*, tant par sa tonalité que par son motif. « *La suppression de la couleur m'a déçu, parce qu'elle a entraîné celle des paysages* », constate-t-il. Rappelant son amitié ancienne avec « *Clément* » (antérieure à son mariage avec la dessinatrice), Proust, en proie à un sentiment de nostalgie intense, semble alors écrire une page des *Jeunes filles en fleurs* ou de *Sodome et Gomorrhe* dont le décor serait transposé dans une autre géographie :

« *Que de soirs nous avons passés ensemble en Savoie à regarder le Mont Blanc devenir, tandis que le soleil se couchait, un fugitif Mont Rose qu'allait ensevelir la nuit ! Puis il fallait regagner le lac de Genève, et monter, avant Thonon, dans un bon petit chemin de fer assez semblable à celui que j'ai dépeint dans un de mes volumes non encore parus, et que vous recevrez l'un après l'autre, si Dieu me prête vie. Un bon petit chemin de fer patient, d'un bon caractère, qui attendait, le temps voulu, les retardataires, et, même une fois parti, s'arrêtait si on lui faisait signe, pour recueillir ceux qui, soufflant comme lui, le rejoignaient à toute vitesse. A toute vitesse, en quoi ils différaient de lui, qui n'usait jamais que d'une sage lenteur. A Thonon, long arrêt, on serrait la main d'un tel qui était venu accompagner ses invités, d'un autre voulant acheter les journaux, de beaucoup que j'ai toujours soupçonnés de n'avoir rien d'autre à faire là que de retrouver des gens de connaissance. Une forme de vie mondaine comme une autre que cet arrêt à la gare de Thonon.* »

Le « *bon petit chemin de fer patient* » que Proust personnalise ici – vraisemblablement celui de la ligne reliant Genève à Evian, qui acheminait les invités des châtelains de la région – fera retour, comme il le promet à la destinataire de sa lettre-préface, sous forme romanesque dans *Sodome et Gomorrhe* (1922). Il avait déjà été évoqué



dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* ce « petit chemin de fer d'intérêt local » – que Saint-Loup appelle le « petit « tortillard » » – et dont le chauffeur attend effectivement « des amis retardataires, sans lesquels il ne voulait pas s'en aller ». Ainsi cette lettre-préface livre-t-elle la source d'images et de situations qui frappèrent tant le jeune Marcel qu'elles viendront s'inscrire dans le tissu de l'œuvre.

Proust se rappelle ensuite le château de M[augny], berceau de la famille de son ami Clément, « fort au-dessus de Thonon mais enchâssé dans l'émeraude de ce pays admirable. » Il poursuit à l'intention de la dessinatrice : « Vos couleurs me faisaient toujours penser aux couleurs de ce pays-là. » Avant de faire l'éloge de certaines des caricatures reproduites dans l'album, en particulier de celle qui, plaisamment, s'intitule : « Réveillez-vous mon ami, c'est l'heure de prendre la potion pour dormir », que l'on trouve p. 26 du recueil.

Mais une nouvelle fois Proust se détourne des feuillets de l'album : le château de M[augny] le sollicite à nouveau. Il le compare à celui du baron de Sigognac qui se dresse en ouverture du *Capitaine Fracasse* – en réalité manoir ou gentilhommière « que les villageois décoorent du nom de château », précise Gautier, quand il décrit longuement la « triste demeure » du baron. Proust va jusqu'à se faire l'écho des mots mêmes de Gautier : il parle de la « demeure triste » de la famille Maugny. Mais cette évocation n'a d'autre but que d'adresser un compliment délicat à l'épouse de son ami, lequel conclut cette belle préface : « En épousant Clément, vous avez amené le bonheur dans la demeure triste : votre charme, votre esprit, un amour partagé, ont forcé de sourire les vieilles pierres. »

Références :

Marcel Proust, *Essais*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2022, p. 1218.
Marcel Proust, *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, tome XIX (1920), Plon, 1991, p. 537-540.

5
L'âge rent une fin gaie, claire, triomphale
A sa fille superb (Judith Gautier) elle
paraissait moins vrai, moins « comme
dans la vie ». Il s'explique cependant.
Vous êtes venue depuis lui donner
raison. En épousant ^{Clément} ~~Clément~~ vous
avez amené le bonheur dans la
demeure triste, votre charme, votre
esprit, un amour partagé, ont forcé
de sourire les vieilles pierres
D'autre grâce à Madame bon mes
Respects
Marcel Proust
Copyright by Marcel Proust



337 lettres de Marcel Proust



48

Lettre à Jean Ajalbert

1. [mi-décembre 1919].

4 pages in-8 (trace d'onglet).

Importante lettre sur la composition de la *Recherche*.

Cette lettre est adressée au romancier Jean Ajalbert (1863-1947) membre du jury Goncourt qui avait décerné son prix à Marcel Proust. Elle est l'occasion pour lui de réitérer certaines vérités concernant son œuvre, auxquelles il attachait une importance capitale.

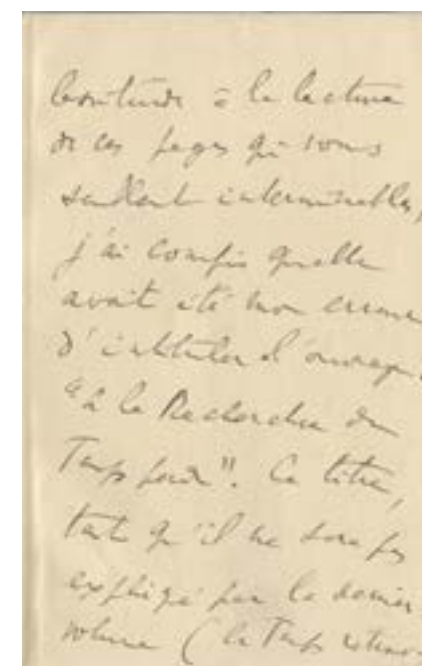
Ajalbert est pris ici comme le prototype du lecteur à qui les pages de Proust « semblent interminables ». On ne peut s'empêcher de penser que Proust a dû sourire intérieurement en écrivant la phrase suivante : « j'ai compris quelle avait été mon erreur d'intituler l'ouvrage : "A la Recherche du Temps perdu" ».

Mais c'est loin d'être une boutade, et il s'en explique aussitôt : « Ce titre, tant qu'il ne sera pas expliqué par le dernier volume (le Temps retrouvé) perpétue le malentendu entre moi et mes lecteurs, même les plus éminents, qui croient à un déroulement de souvenirs, à quelque chose d'assez voisin des "Mémoires". » Cette hantise d'être pris pour un mémorialiste qui écrit à la diable ses souvenirs du temps passé, Proust la manifesterait constamment.

Il redoute que ces lecteurs ne passent à côté de sa « composition voilée », une expression qu'il reprendra dans son article sur le style de Flaubert.

Pour illustrer cette composition voilée, « à laquelle il a tout sacrifié », il revient sur un épisode du temps de Swann : « Or ce livre est au contraire tellement « composé » que M. Francis Jammes m'ayant supplié d'ôter du 1er volume un épisode de 3 pages qu'il jugeait révoltant, j'étais sur le point de le faire, quand je compris que cette "coupure" insignifiante dans ce 1er volume, ferait écrouler les tomes 4 et 5 qu'il soutenait. » Il s'agit de la scène de la scène de sadisme entre Mlle de Vinteuil et son amie où elle crache sur le portrait de son père, et dont toute l'importance se révélera lorsque le narrateur découvrira les relations d'Albertine avec elle.

Kolb, XVIII, n° 293 (reproduite partiellement seulement avec quelques erreurs).



49

13 500 €



Lettres à Louis d'Albufera

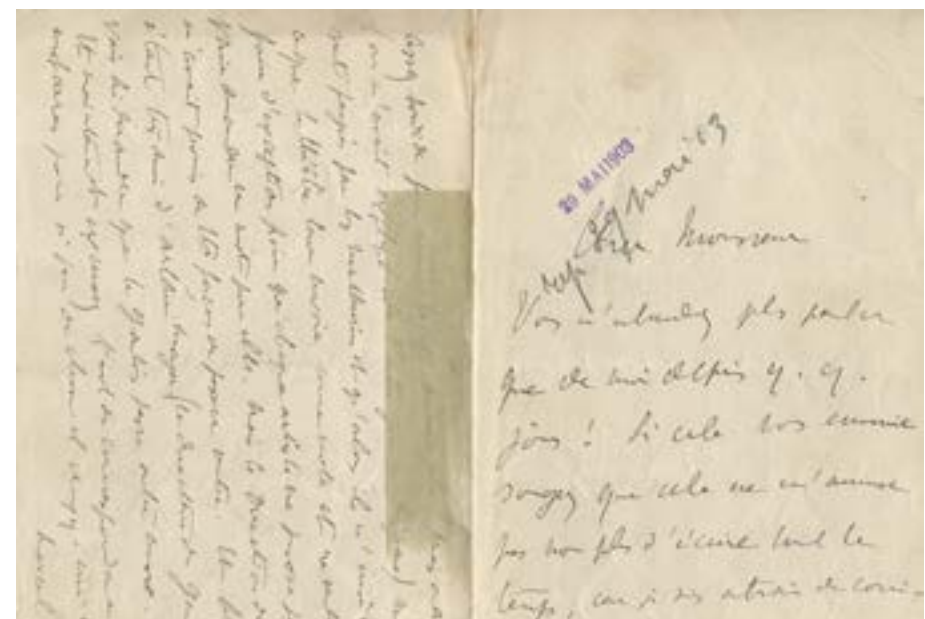
Louis d'Albufera (1877-1953), descendant du maréchal Suchet nommé par Napoléon premier duc d'Albufera faisait partie, avec Antoine et Emmanuel Bibesco, du nombre des amis de Marcel Proust occupant une place en vue dans les plus hauts cercles de la société parisienne. Il vécut pendant des années une liaison passionnée et souvent mouvementée avec Louisa de Mornand, pour qui Proust avait conçu une véritable passion platonique.

L'écrivain et le couple formaient un trio aux relations complexes, sur le modèle de celles que Proust avait entretenues avec Gaston de Caillavet et Jeanne Pouquet.

Louis d'Albufera est l'un des modèles de Saint-Loup dans *A la recherche du temps perdu*. Il rompra d'ailleurs avec le romancier, en 1920, lorsqu'il se reconnut dans le personnage, après avoir été l'un de ses plus proches et fidèles amis.

I. S.I., [date de réception du 29 mai 1903].
4 pp. in-8; date de réception au composteur ; apostille autographe du destinataire, «rép[ondu] 29 mai 03 »; trace d'onglet couvrant plusieurs mots qui demeurent visibles par transparence. **Non publiée par Ph. Kolb.**

Marcel Proust évoque sa traduction de *La Bible d'Amiens* et ses démarches en faveur de Louisa de Mornand : un aperçu des coulisses du monde théâtral.



11 500 €

Le livre dont Marcel Proust est en train de corriger les épreuves, c'est sa traduction (épaulé par sa mère) annotée de *La Bible d'Amiens* de John Ruskin. Il avait commencé ce travail en 1899. D'un côté, le travail, de l'autre, les obligations mondaines et l'on sent percer chez Marcel Proust un certain agacement : « *Si cela vous ennuie, songez que cela ne m'amuse pas non plus d'écrire tout le temps, car je suis en train de corriger les épreuves de mon livre et j'ai bien peu de temps pour vous envoyer d'incessants pneumatiques.* »

C'est qu'il s'est engagé dans des démarches pour obtenir des articles ou des notes sur Louisa de Mornand dans différents journaux. Cette dernière, la maîtresse d'Albufera avec qui Marcel Proust aimait à marivauder, venait, le 17 avril, de faire ses débuts au théâtre des Mathurins, dans *Le Coin du feu* de Tarride et Vernayre. A partir du 23 mai, elle allait aussi y jouer dans une comédie de Quillard et Murray, *On n'a pas le temps !*

L'intérêt de cette lettre est de donner un aperçu et des relations sociales de Proust, et de son inlassable gentillesse. Il dépêche son ami Francis de Croisset, auteur dramatique, au *Gaulois*, fait



jouer ses relations avec Gaston Calmette, directeur du *Figaro* et dédicataire des *Plaisirs et des jours*, mobilise son ami Constantin Bibesco de Brancovan, frère d'Anna de Noailles.

La lettre offre un bon aperçu des coulisses du monde théâtral et de la façon dont tout, ou presque, est affaire d'influence : « *Mais cela signifie (on m'avait expliqué cela l'autre jour au Figaro) que les notes sont payées par les Mathurins et qu'alors ils n'insèrent que ce que le théâtre leur envoie comme note et ne veulent pas faire d'exception pour que chaque artiste ne puisse pas ensuite venir demander un mot pour elle. Mais la direction du Figaro m'avait promis de t[ou]tes façons de passer outre.* »

2. S.I., [date de réception du 12 juin 1903]

Datée Jeudi soir [date de réception du 12 juin 1903 au composteur, apostille autographe « rép[ondu] le » avec date du 12 juin 1903 au composteur; trace d'onglet au verso. 3 pp. in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vélin.

Non publiée par Ph. Kolb.

Jolie lettre, très proustienne : préparatifs du premier dîner avec Louis d'Albufera et Louisa de Mornand.

6 500 €

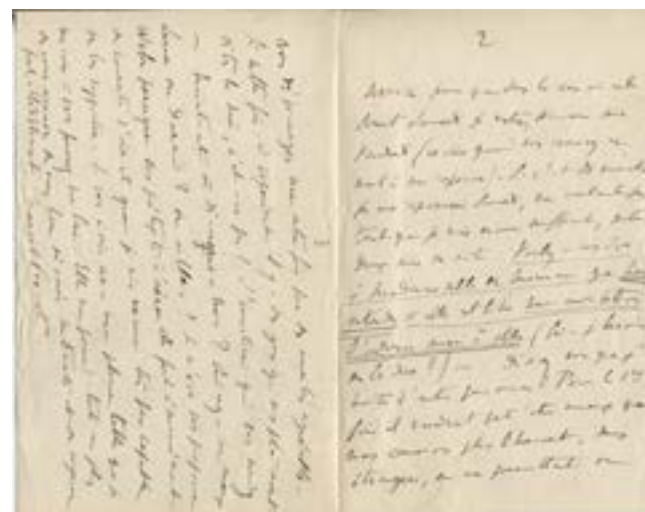
Marcel Proust avait fait la connaissance de Louis d'Albufera et de sa maîtresse Louisa de Mornand par l'intermédiaire de Bertrand de Fénelon ou d'Antoine Bibesco. Cette lettre est précieuse en ce qu'elle nous situe la date de leur premier dîner à trois : « *Pour la 1^{ère} fois il vaudrait peut-être mieux que nous causions plus librement, sans étrangers* ».

De ces dîners à trois, la *Recherche* garde de nombreuses traces sous la forme de repas réunissant le narrateur (Proust), Saint-Loup (Albufera) et Rachel (Louisa : le surnom de Rachel est

Zézette, celui de Louisa Zaza). On assiste donc ici à la mise en place de ce qui sera dix ans plus tard transposé dans le roman.

La lettre possède ce ton inimitable de politesse légèrement alambiquée que l'on retrouve dans les lettres de Proust. Tout d'abord dans le choix de la date : « *Etes-vous libre de dîner avec moi samedi ? (C'est le jour qui m'irait le mieux) Si samedi ne vous convient pas, Dimanche vous va-t-il mieux ? Sans cela Mardi ou alors Jeudi.* »

Suit cette explication, encore une fois typiquement proustienne : « *Si vous pouviez m'envoyer un petit télégramme tout de suite cela me rendrait grand*



service parce que dans le cas où cela serait samedi je resterais demain soir vendredi (ce soir quand vous recevrez ce mot à me reposer). Si c'est dimanche je me reposerai samedi, ne voulant pas tant que je suis encore souffrant, sortir deux soirs de suite. »

Le choix du restaurant renvoie lui encore au monde de Proust avec ces établissements emblématiques, fréquentés par lui et par les personnages de la *Recherche* : Larue, place de la Madeleine ou le Café Weber, rue Royale.

Autre détail qui réjouira les amateurs de Proust, la mention de sa phobie des courants d'air, véritable leitmotiv de sa correspondance : « *Maintenant où dînerons-nous ? Aimez-vous mieux Larue ou Durand ? Ou ailleurs ? Je n'ose vous proposer Weber parce que sous prétexte d'aérer ils font énormément de courants d'air et que je suis encore très peu capable de les supporter* ».

Ainsi, à travers ces détails apparemment secondaires s'esquisse ici de façon plaisante le monde proustien.

3. S.I., [date de réception du 13 juin 1903]

Datée Samedi matin ; [date de réception du 13 juin 1903 au composteur, apostille autographe du destinataire, « récrit avant souper - pas dîner »]

2 pp. in-12 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vélin.

Non publiée par Ph. Kolb.

Naissance d'une amitié.

Cette lettre a trait au premier dîner qui réunira Marcel Proust, Louis d'Albufera et Louisa de Mornand.

Proust avait laissé le choix entre Larue, Durand et le Café Weber. C'est finalement le restaurant de la place de la Madeleine, où Proust avait ses habitudes, qui sera élu.

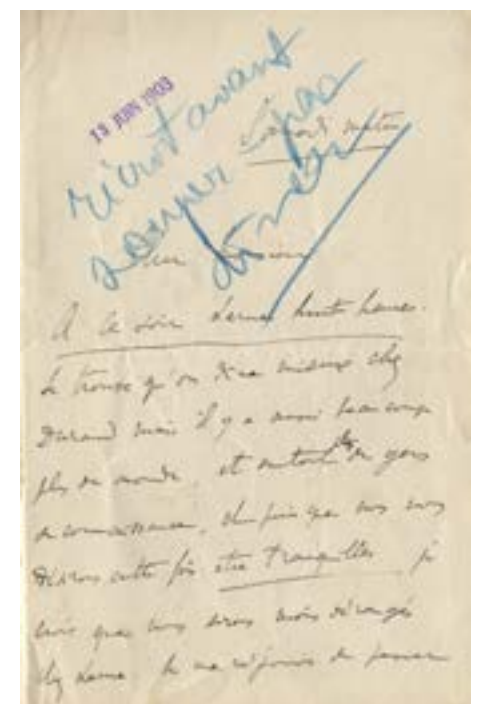
L'intérêt de cette lettre est d'insister sur la recherche d'intimité : « *Je trouve qu'on dîne mieux chez Durand, mais il y a aussi beaucoup plus de monde, et surtout plus de gens de connaissance, et puisque nous désirons cette fois être tranquilles, je crois que nous serons moins dérangés chez Larue.* »

Désir réitéré dans le post-scriptum : « *Je me conforme à votre désir qui d'ailleurs était, pour cette fois, le mien, et je n'invite personne.* »

Il ne s'agit donc pas d'un dîner mondain et déjà se met en place le caractère un peu particulier de la relation « triangulaire » qui va s'instaurer entre Proust, Albufera et Louisa de Mornand.

Proust évoquera plus tard « *ce Larue qui m'est mélancolique et cher*

5 500 €



parce que beaucoup de mes amitiés sont presque nées dans la pourpre un peu crue de son décor ».

4. S.I., [date de réception du 16 juin 1903]

4 pp. in-8 ; date de réception du 16 juin au composteur, sans millésime; apostille autographe du destinataire, «r[e]ç[u] rép[ondu]»; trace d'onglet couvrant plusieurs mots qui demeurent visibles par transparence.]

Non publiée par Ph. Kolb.

Lettre d'un haut comique involontaire.

Cette lettre fait suite au premier dîner qui avait réuni, le samedi précédent, Marcel Proust, Louis d'Albufera et Louisa de Mornand. Dîner qui s'est apparemment passé le mieux du monde puisqu'un nouveau se prépare ici. Proust passe d'ailleurs du « *cher Monsieur* » des lettres précédentes à « *cher ami* ».

« *L'effroyable travail que j'ai en ce moment sur les bras* », c'est la correction des épreuves de sa traduction de *La Bible d'Amiens*.

Proust s'était lancé dans des démarches auprès de différents journaux pour obtenir des articles favorables à Louisa de Mornand. Celle-ci jouait un petit rôle dans la pièce *Les Nuls* de Loïe de Cambourg, donnée par le cercle « L'Élan » au théâtre des Bouffes-Parisiens. Avec succès puisqu'il a fait passer une note dans *Le Temps*, « *le journal le plus lu, dans le monde entier* ».

C'est l'occasion d'un passage d'un haut comique involontaire où Proust, à force de vouloir être clair, finit par tout embrouiller : « *Le Temps de ce soir (d'hier soir quand vous aurez ce mot), enfin je veux*



dire le Temps paru lundi soir mais daté Mardi (comme il est toujours antidaté) » (Le Temps, ancêtre du Monde, n'est de surcroît pas antidaté mais postdaté.)

La fin de la lettre, évocation de ses promenades nocturnes a quelque chose de romanesque : « *Je passerai probablement de toutes façons demain soir, c'est-à-dire ce soir mardi vers minuit 1/2 chez Larue ou Durand. Si par hasard vous y êtes, je serai heureux de vous serrer la main à tous deux. Mais bien entendu, que cela ne dérange aucun de vos projets, si par hasard vous devez souper avec quelqu'un. Dans ce cas je verrai bien de loin que vous n'êtes pas seuls et naturellement je ne m'approcherai pas de vous. Du reste il est très probable mais pas absolument certain que je passe rue Royale.* »

Il y plane une atmosphère un peu mystérieuse, avec cette discrétion exagérée, comme si Proust ne voulait pas « compromettre » ses nouveaux amis.

5. S.I., [date de réception du 27 juillet 1903]

Non datée [date de réception au composteur : 27 juillet 1903 ; trace d'onglet couvrant plusieurs mots qui demeurent visibles par transparence..]

4 pp. in-12 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vergé filigrané « Mercury ». **Non publiée par Ph. Kolb.**

« ***Par besoin de justice j'ai des intentions assez vindicatives (...) il est peu probable que j'attende de vous avoir vu pour mettre à exécution mes sombres projets !*** »

L'amitié progresse entre Marcel Proust et Louis d'Albufera, au point qu'il commence à lui faire d'affectueux reproches : « *Cher ami oublié (mais pas encore oublié)* ».

Engagé qu'il était dans des démarches pour favoriser la carrière d'actrice de Louisa de Mornand, il a pris contact avec le dramaturge Henry Bernstein. Louisa de Mornand fera partie de la distribution de sa pièce *La Griffe*, créée en 1906.

Suit un curieux passage relatif à Bertrand de Fénelon, aristocrate et diplomate pour qui Proust conçut l'année précédente une passion platonique : « *Voilà que quelqu'un (mais cette fois ce n'est plus un homme mais une femme) m'a encore brouillé avec Bertrand. Bien que cela ne me fasse plus du tout la même chose qu'autrefois et que je n'y pense même pas, tout de même, par besoin de justice j'ai des intentions assez vindicatives. Et peut-être pourrez-vous m'aider, mais il est pourtant peu probable que j'attende de vous avoir vu pour mettre à exécution mes sombres projets ! (lesquels sont tombeau, naturellement).* »

6 000 €

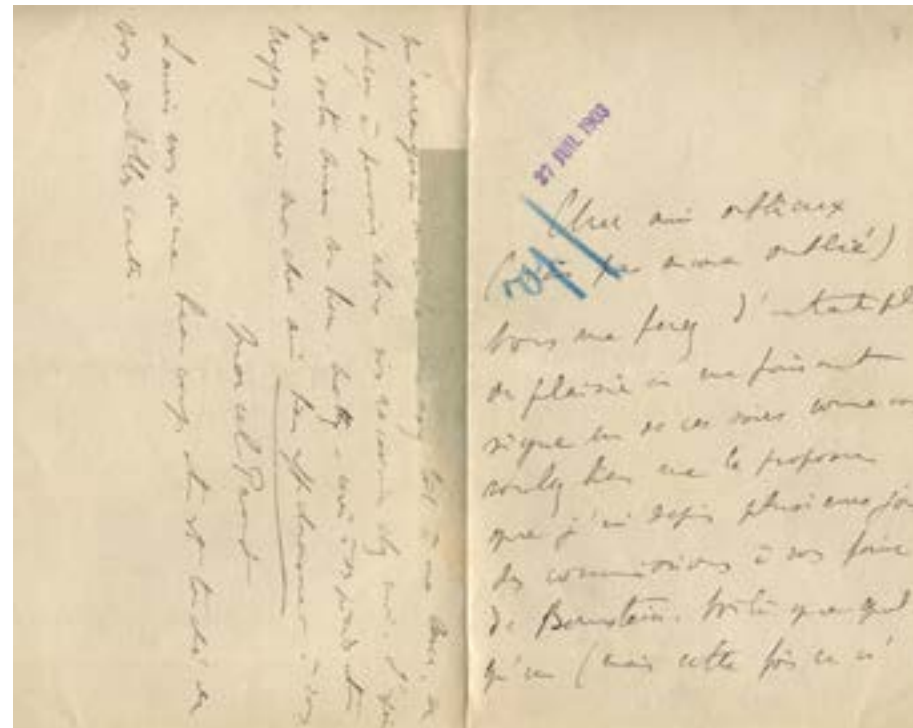
7 000 €



Rien dans la correspondance publiée ne permet de savoir qui est cette femme, et rien n'indique non plus une brouille quelconque puisque au contraire Proust se rend quotidiennement à cette époque au chevet de son ami atteint de fièvre.

Mais peut-être la sensibilité malade du romancier lui aura-t-elle fait interpréter ainsi une remarque de son ami. Le passage est quoi qu'il en soit révélateur de la psychologie proustienne.

Le post-scriptum évoque l'écrivain et critique Georges de Lauris, qui prêta quelques-uns de ses traits à Robert de Saint-Loup.



6. S.I., [date de réception du 1^{er} août 1903]

Non datée [date de réception au composteur : 1^{er} août 1903 ; trace d'onglet couvrant plusieurs mots qui demeurent visibles par transparence..]

4 pp. in-12 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vergé filigrané « Au Printemps ». **Non publiée par Ph. Kolb.**

Proust à l'aide de Louis d'Albufera, dévoilant toute sa délicatesse et sa finesse psychologique.

Bien qu'issu d'une famille de la haute noblesse d'Empire il semble que Louis d'Albufera ait connu à cette époque des ennuis pécuniaires.

Proust avait pourtant confié à Céleste à propos de Louis et Louisa : « Ah, s'ils étaient tous deux aussi doués qu'il a d'argent ! »

C'est ici tout le cercle des amis mondains de Marcel Proust qui défile : Bertrand de Fénelon, Antoine Bibesco, Georges de Lauris. Proust se propose donc de solliciter Fénelon pour qu'il puisse venir en aide à Louis, lui-même n'ayant « personnellement rien ».

Ici se montrent en plein la délicatesse et les méandres de la psychologie proustienne. Il craint que Fénelon ne se froisse ne na pas avoir été sollicité alors que Proust s'était ouvert des difficultés de Louis auprès d'Antoine Bibesco : « J'ai pensé que la manière voilée et insinuante de parler à Bertrand avait peut-être l'inconvénient suivant : si par hasard Antoine (que je crois trop délicat pour l'avoir fait, du reste) lui avait raconté que j'étais venu le solliciter pour un de mes amis, Bertrand pourrait reconstituer que c'est vous, ce qui ne serait pas bien grave. Mais alors il verrait que je lui mens en lui disant "que je ne sais pas pourquoi vous êtes ennuyé, que je ne sais pas si c'est pour une affaire d'argent, etc." – puisqu'il comprendrait que quelques jours avant j'ai demandé carrément la chose à Antoine. »

Le dialogue entre lui et Fénelon que Proust imagine ici est particulièrement savoureux : « Je sais qu'Albu est ennuyé, et pourquoi (sans dire de chiffres). S'il ne t'en parle pas, c'est évidemment par délicatesse, pour ne pas te gêner. Avec moi, il n'a pas le même scrupule à avoir puisqu'il sait que je n'ai pas comme toi une grand' nièce, des oncles, des parents fort riches, et que personnellement je n'ai rien" (ceci pour qu'il ne soit pas froissé que je sois dans la confiance et lui pas). Et alors, je dirais ceci : "Ennuyé de le voir dans les difficultés, je viens te demander, mon petit Bertrand si, le cas échéant, tu pourrais faire quelque chose pour lui, et ce que tu pourrais faire. Si ta réponse est que tu peux faire quelque-chose, j'irai lui dire que je veux absolument qu'il t'en parle et qu'il s'adresse à toi. Si au contraire tu ne peux rien faire, il est inutile que je le fasse sortir de la réserve que lui dicte sa délicatesse et d'où il ne sortira certainement pas de lui-même". »

C'est la même finesse psychologique que l'on verra à l'œuvre dans la Recherche. Proust manœuvre, prévoit, anticipe les réactions de Bertrand de Fénelon.



7 800 €



7. S.I., [date de réception du 25-26 décembre 1903]

Datée *Nuit de vendredi à samedi*, [25- 26 décembre 1903].

3 pp. in-12, à l'encre noire sur un double feuillet liseré de deuil ; apostille autographe du destinataire, «r[e]ç[u] rép[ondu], 26 déc[embre] 03»; trace d'onglet au verso. **Non publiée par Ph. Kolb.**

Violente lettre de Marcel Proust : « Au fond vous êtes exactement pareil à Bertrand au point de vue lâchage. Et s'il n'a pas plus de solidité il a moins de rudesse. »

Le papier de deuil s'explique par la mort récente du père de Marcel, le professeur Adrien Proust.

S'il use volontiers de circonvolutions dans sa correspondance, Marcel Proust sait aussi se montrer direct, voire brutal lorsque sa susceptibilité a été froissée ou sa confiance déçue. C'est ici le cas après un « lâchage » de Louis d'Albufera le soir du réveillon.

Sous le coup de la colère, Proust use d'un style quasi télégraphique qui ne lui est pas habituel : « *avais décidé de ne pas m'habiller, de vous écrire mon regret. Et puis au moment de dîner, peur de vous mécontenter, bain, habillage, et j'attendais huit heures pour vous téléphoner, vous m'aviez prié de ne pas le faire plus tôt* ».

Proust associe ici ses deux amis Bertrand de Fénelon et Louis d'Albufera, enfonçant un peu plus le second : « *Au fond vous êtes exactement pareil à Bertrand au point de vue lâchage. Et s'il n'a pas plus de solidité il a moins de rudesse.* »

Derrière les termes violents, l'important est que cette lettre permet de sentir l'abîme qui, dans le fond, sépare Marcel Proust de tous ses amis mondains, qui n'ont pas ses qualités de cœur. Lorsque ceux-ci apparaîtront dans la *Recherche* plus ou moins déguisés, Proust les montrera tels qu'ils sont essentiellement : superficiels et égoïstes.

Comme pour se venger Proust énumère ensuite les obligations qui l'empêchent d'aller rue Edmond Valentin, c'est-à-dire chez Louisa de Mornand : « *Aujourd'hui je ne sortirai pas et ne pourrai donc aller rue Ed[mond]d Valentin, parce que je suis sorti ce soir (Bibesco et Me Lemaire) et que je ne sors pas encore tous les jours bien que sortant beaucoup pl[us] souvent. Dimanche, je vais voir Radziwill qui était aussi de votre partie de ce soir, vous ne me le dites pas, mais on m'écrit cela. Donc je ne pourrai pas non plus. Et lundi non plus, parce que je serai parti dimanche* »

Le beau post-scriptum révèle au contraire toute la délicatesse de l'écrivain : « *Prière de brûler cette lettre à cause des appréciations désobligeantes, non sur Bertrand mais sur vous.* »

8. Non datée [3 ou 4 mai 1904].

4 pp. in-12, à l'encre noire sur un double feuillet liseré de deuil ; apostille autographe du destinataire datant la réception . **Non publiée par Ph. Kolb.**

Curieuse lettre marquant son obéissance à Louis d'Albufera.

Antoine Dubouays, comte de la Bégassière (1874-1919) était un attaché d'ambassade, ami d'Antoine Bibesco. Constantin Ullman, jeune homme du monde, était lié à Reynaldo Hahn

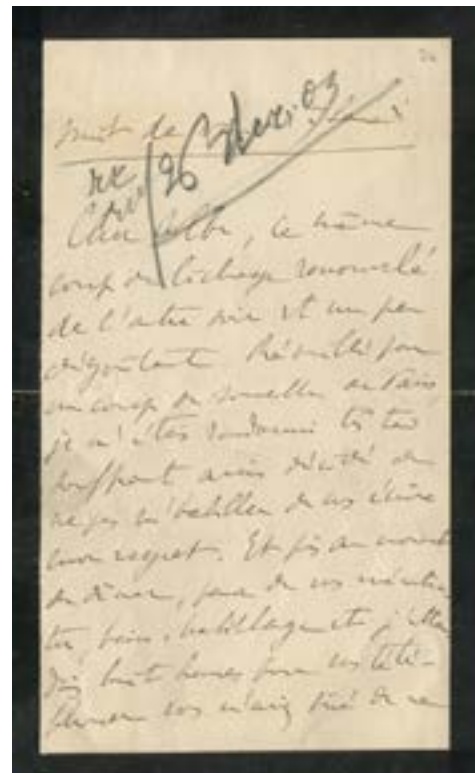
Marcel Proust est toujours à la recherche de moyens pour aider Louisa de Mornand, soit en lui trouvant des emplois au théâtre, soit en faisant en sorte qu'on parle d'elle dans la presse. C'est à ce propos qu'il mentionne son ami Robert d'Humières, qui aurait fait engager la comédienne Madeleine Carlier : « *J'ai vu d'Humières pour l'Odéon. C'est lui, m'a-t-il dit, qui a fait engager Carlier. Ce n'est donc pas si difficile. Je ne lui ai pas dit de qui il s'agissait de façon à vous laisser toute liberté, d'autant plus que nous trouverons plus influent que lui et que, si j'ai bien compris, ce n'est pas encore maintenant qu'il faut que je m'en occupe.* »

La suite montre à quel point Proust entend placer leur relation hors de toute hypocrisie mondaine : « *En principe, prenez l'habitude de me parler sans arrière-pensée, je veux dire (car toute arrière-pensée est étrangère à votre nature admirablement franche), avec la même netteté, aussi peu de phrases et de "politesses" que vous vous parleriez à vous-même. Dites-moi par exemple: "je désire que le 15 juillet telle chose soit faite», etc., etc."* »

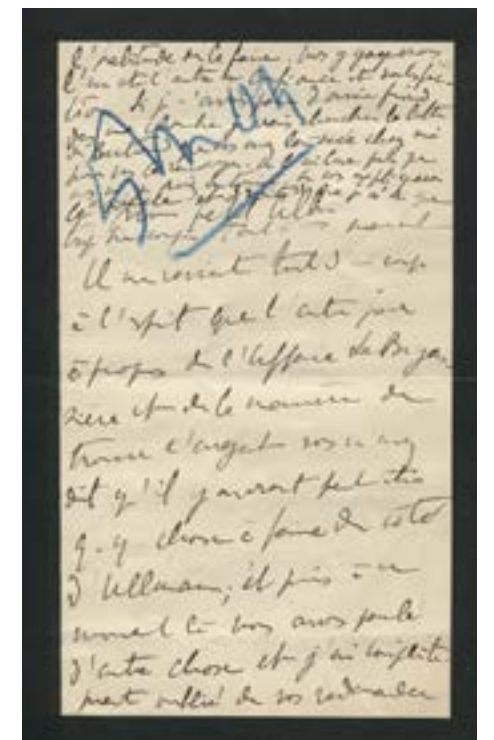
La suite est peut-être plus explicite encore, avec l'emploi du terme : « *impérieusement* » : « *Dites-vous bien (c'est à la lettre): "chaque fois que je pourrai dire impérieusement à Marcel : « Faites ceci, à tel moment, de telle façon », c'est un grand plaisir que je lui ferai, une véritable preuve d'amitié que je lui donnerai, et comme vous aimez à me faire plaisir et à me témoigner votre amitié, vous prendrez l'habitude de le faire"* ».

« *Cela m'évitera l'indécision, le vague, tout ce qui tue mon pauvre système nerveux déjà si malade* », explique Proust.

13 000 €



13 000 €



9. Non datée, [9-10 mai 1904].

10 pp. in-12 à l'encre noire, sur trois bifeuillets de papier fin à liseré de deuil ; apostille autographe du destinataire datant la réception en 3 endroits ; légères transparences. **Non publiée par Ph. Kolb.**

Longue et belle lettre : « *Je ne trouve pas les gens immondes parce qu'ils vous lâchent pour une chose qu'ils ont proposée et je trouve cela au contraire très naturel, car cela arrive si souvent.* » .

Cette lettre nous plonge dans l'univers mondain de Marcel Proust. Il y est question de places de théâtre, pour les Nouveautés et l'Odéon. Proust fait jouer ses amitiés : Reynaldo Hahn, Lucien Daudet, Robert d'Humières, Henry Bernstein, avec sa sollicitude habituelle.

Il semble que tant de prévenance ait été mal récompensé. Proust soupçonne en effet son ami de le « lâcher » pour le cercle de la Rue Royale : « *Vous seriez bien gentil de me dire si définitivement vous me plaquez pour la "rue Royale".* »

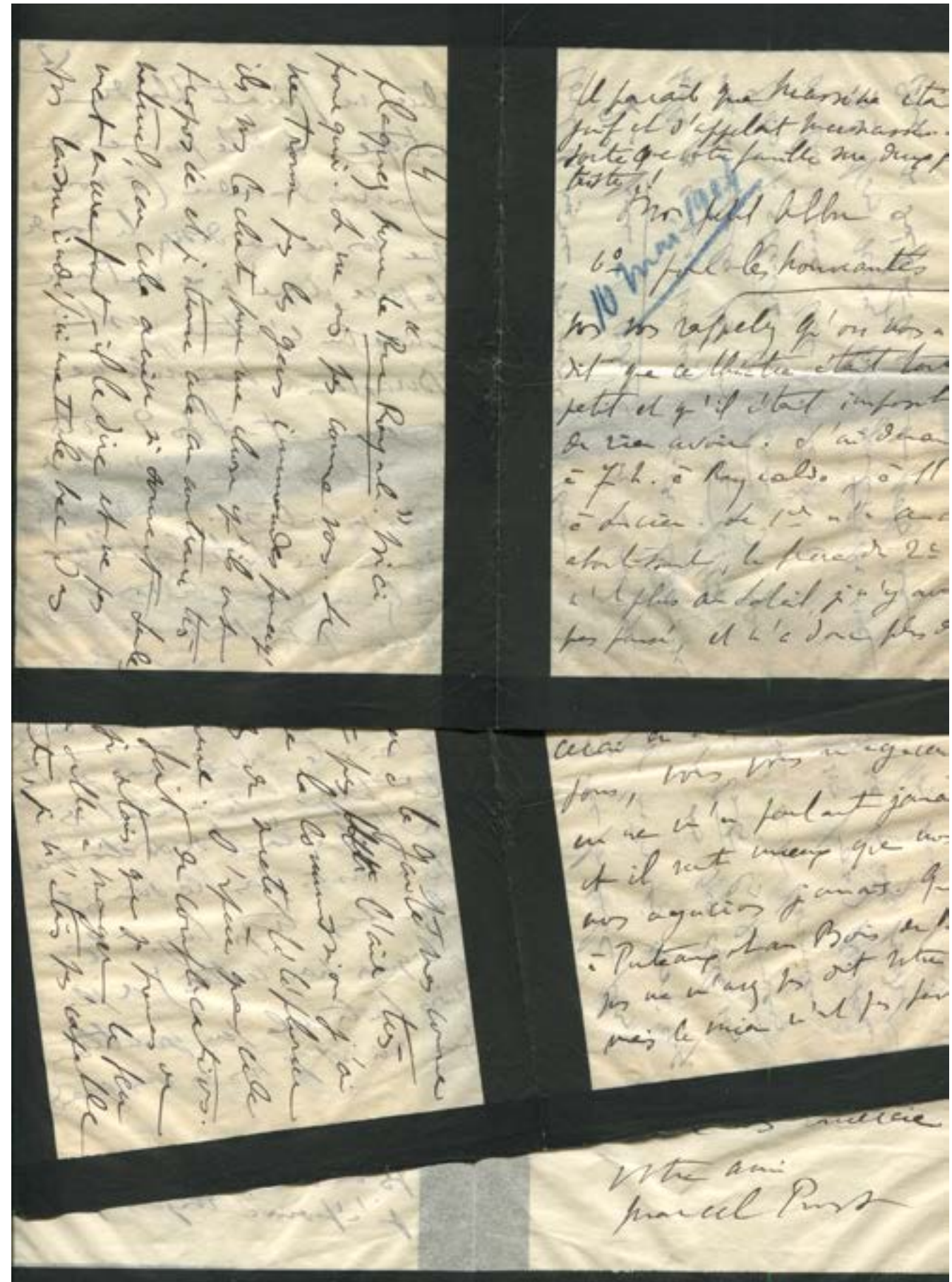
Il faut comprendre que Marcel Proust envisageait de se présenter au prestigieux et très fermé Cercle de la Rue Royale et que Louis d'Albufera, dont il était membre, avait proposé de le parrainer. On notera l'absence totale d'illusion du romancier : « *Je ne suis pas comme vous. Je ne trouve pas les gens immondes parce qu'ils vous lâchent pour une chose qu'ils ont proposée et je trouve cela au contraire très naturel, car cela arrive si souvent.* »

« *Seulement encore faut-il le dire et ne pas vous laisser indéfiniment le bec dans l'eau. Parce que si vous me le dites carrément, je ne vous en parlerai pas et nous serons plus contents tous les deux. Tandis que sans cela, je vous agaceraï en vous en parlant toujours, vous vous en agacerez en ne m'en parlant jamais et il vaut mieux que nous ne nous agacions jamais* », poursuit Proust. Pourtant les choses traîneront jusqu'en 1905 et, par la faute d'Albufera ou non, Proust ne sera jamais admis.

Dans une autre des lettres adressées à son ami il écrit désabusé : « *C'est bien ennuyeux que nous ne puissions pas fonder un cercle. Ce serait le seul où j'aurais des chances d'être reçu.* »

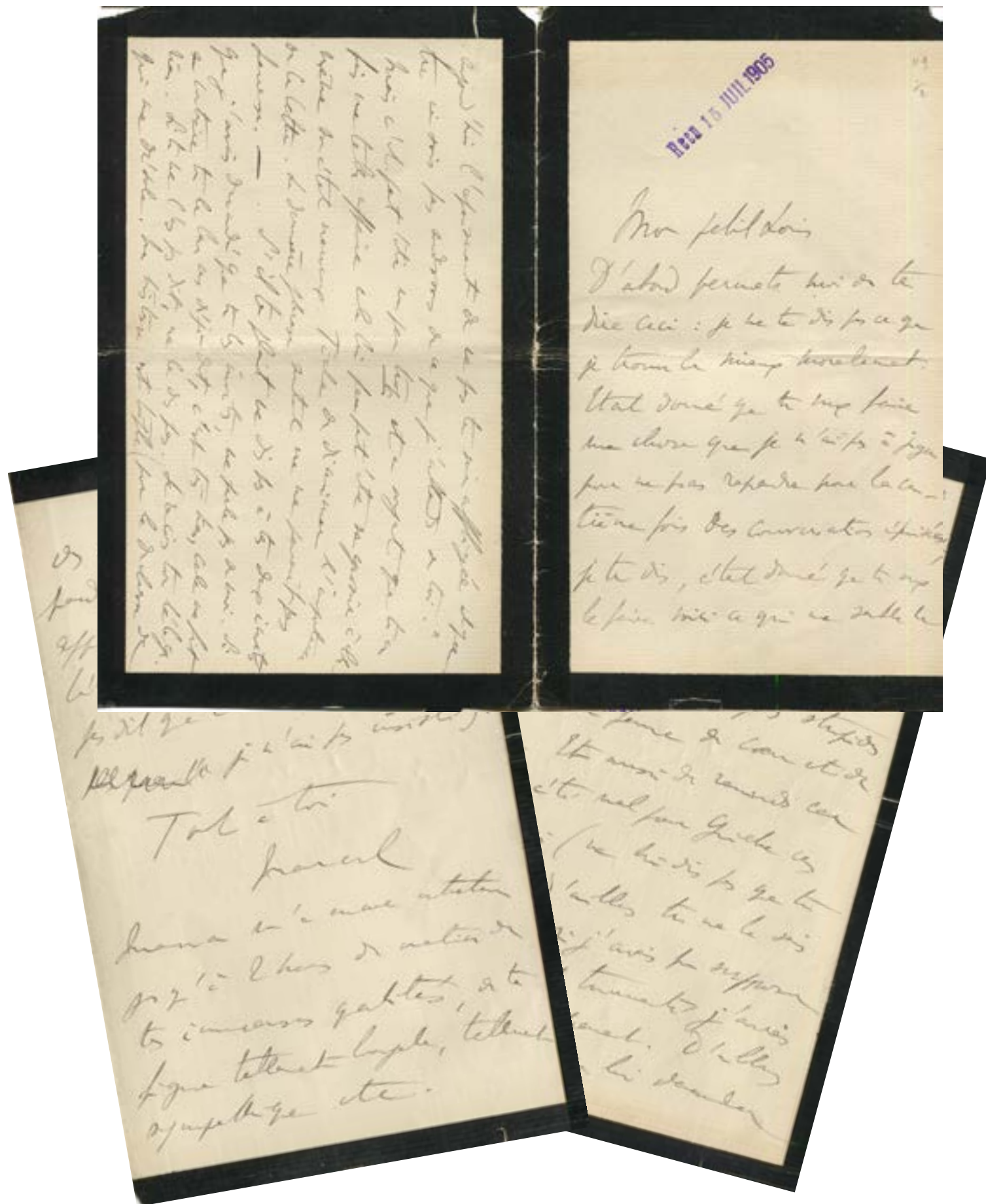
Les allusions mondaines se poursuivent avec l'évocation du restaurant Larue ou celles de ses amis le prince Léon Radziwill, surnommé « Loche » et Antoine de Gramont, duc de Guiche. La lassitude du romancier vis-à-vis de ces mondanités perce dans ce passage : « *ces soupers me font le plus grand plaisir (j'aimerais aussi q[uel]q[ues] fois dîner) mais je sens que cela vous assomme* ».

La fin de la lettre est très belle, avec cette description d'une froide soirée et de sa mère qui fait sentir toute la fragilité de l'écrivain :



14 000 €





« Hier soir je sentais que je prenais froid dans la salle à manger, le feu était éteint, je n'étais pas capable de le refaire, les domestiques étaient couchés, maman seule pouvait me refaire du feu mais ne pouvait entrer devant vous, tant déshabillée. C'est pourquoi vous m'avez trouvé l'air distrait et ne vous retenant pas assez. »

Le post-scriptum au sujet de Masséna (« Il paraît que Masséna était juif et s'appelait Manassé. De sorte que votre famille sera deux fois triste ») s'explique parce que Albufera allait épouser une descendante de celui-ci. La théorie (fantaisiste) dont Proust se fait l'écho se trouve semblable dans un roman de Disraeli et elle fut reprise à l'époque par Edouard Drumont.

10. Non datée, [14-15 juillet 1905].
6 pp. in-12 à l'encre noire sur deux doubles feuillets de papier liseré de deuil ; date de réception au composteur en 2 endroits; petits manques marginaux.
Non publiée par Ph. Kolb.

Extraordinaire lettre dans laquelle Proust rédige pour Louis d'Albufera la lettre à Louisa qui scellera leur rupture.

Cette chose que Marcel Proust « n'a pas à juger », c'est l'annonce par Louis d'Albufera à sa maîtresse Louisa de Mornand qu'il va bientôt être père. Il s'était marié en octobre 1904 avec Anne Masséna d'Essling et allait avoir un fils, Louis, en août 1905. Il avait retardé jusqu'au dernier moment de révéler le fait à Louisa. Le 13, il s'était rendu à Trouville où Louisa était en vacances dans l'intention de le lui dire, mais n'avait pu s'y résoudre.

Aussi, incapable de trouver lui-même les mots, demande-t-il à Marcel Proust de rédiger pour lui la lettre qui annoncera la nouvelle à sa maîtresse.

Le texte écrit par ce dernier pour sortir son ami de ce pas difficile est un modèle de délicatesse, mais aussi d'habileté, pour faire comprendre à Louisa que cette annonce retardée a causé à Louis autant de souffrance qu'à elle. S'il ne lui a pas avoué plus tôt, c'est qu'il ne pouvait se résoudre à lui faire de la peine : « voilà trois mois que j'y pense tous les jours, sans pouvoir me décider à courir le plus petit risque de te faire de la peine ». Et de plus, « une simple impression nerveuse pénible qu'une nouvelle peut te donner me fait tellement mal à moi-même », de sorte que les deux sont, en quelque sorte, « à égalité ».

Mieux encore, cette lâcheté, que Proust nomme ici « ma tendre crainte de te le dire depuis si longtemps » ne doit pas la rendre malheureuse puisqu'elle « mérite peut-être, par toute la tristesse qu'elle m'a causée,

15 000 €



que tu me donnes aujourd'hui l'apaisement de ne pas te voir affligée ».

« Mais c'est peut-être un peu trop et en voyant que tu en fais une telle affaire, cela lui fera peut-être se grossir à elle-même son état nerveux », note Proust. Il ne se trompait pas. Au reçu de cette lettre Louisa tomba dans une terrible crise qui allait être à l'origine de sa rupture avec Louis : « A mesure que je lisais tes lignes qui condamnaient ma vie et que tout d'un coup j'ai appris, j'ai éclaté en sanglots. Un coup de poignard dans le cœur ne m'aura pas fait plus de mal. Mon Louis, je ne te pardonne pas de m'avoir caché si longtemps ce fait et écoute bien ceci. Mon amour en est mort subitement de ton manque de franchise pour une chose aussi grave pour moi », lui écrivit-elle.

Au-delà de la circonstance précise, on ne peut qu'être frappé par ce jeu triangulaire entre Proust, Louisa et Louis. Proust se met à la place de Louis, il exprime – et ressent peut-être – ses sentiments.

Louisa écrivit peu de temps après une lettre douloureuse à Marcel et celui-ci lui répondit philosophiquement : « Je crois que ce qui vous inquiète devrait au contraire vous réjouir et ne pourra qu'être heureux pour vous. Mais sait-on jamais ce qui rend heureux ? Je m'en tiens au mot de Chamfort : "Le bonheur n'est pas chose aisée ; il est difficile de le trouver en soi-même et impossible de le trouver ailleurs" ».

La fin de lettre concerne la mort de la duchesse de Gramont, mère de leur ami le duc de Guiche.

11. Non datée [tampon de réception du 26 juillet 1905]

1 p. in-12 obl. à l'encre violette sur 1 f. de papier vergé filigrané « Au Printemps ».

Un billet aigre-doux.

« Je suis ravi, mon petit Louis. Tu vois que tu es plus fort que personne et que tu ne demandes conseil à tes amis que pour les flatter. Tout à toi. Marcel »

Ce billet un peu aigre-doux fait très probablement allusion à un épisode curieux de la relation triangulaire Proust-Albufera-Louisa de Mornand.

12. Non datée (tampon de réception du 28 janvier 1907)

4 pp. in-12 à l'encre noire sur un double feuillet de papier liseré de deuil. (Petites déchirures au pli central.) Non publiée par Ph. Kolb.

Amusante lettre avec une saynète dialoguée.

Le début de la lettre montre Proust jugeant Albufera à la façon dont on juge un écolier : « ta lettre serait assez bien (pas mieux qu'assez bien) si elle était signée ». Suit une petite pique sur le « monde » : « Mais "Albu", sauf pour les gens du monde au milieu desquels tu es populaire et célèbre sous ce surnom, ne dira absolument rien à quelqu'un qui n'est pas du monde (et qui est du reste encore plus idiot que s'il en était) ». Plaisanterie gentille, mais qui au fond est assez révélatrice des rapports problématiques entre Proust et ce milieu.

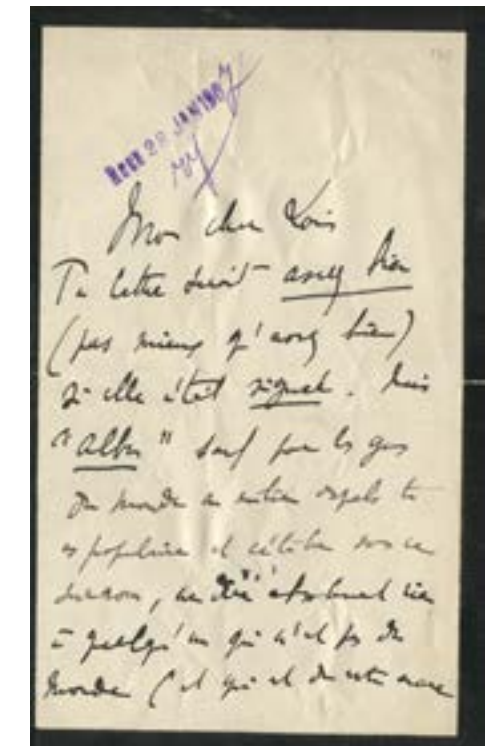
La deuxième partie de la lettre est d'un grand comique, comme Proust en fait souvent montre, tant dans sa correspondance que dans son œuvre. Elle est rédigée sous forme de saynète.

- « Ah ! C'est vous, comment allez-vous. »
- « Mais c'est à vous, Monsieur Cardane, qu'il faut demander cela. »
- « J'étais justement en train de vous écrire. »
- « Hé bien continuez, car j'ai au moins besoin d'une lettre pour qu'on voie que je vous ai écrit. »
- « Oui, oui je vous écrirai » (ce n'était déjà plus « en train ») (...) »

Cardane était le pseudonyme d'André Beaunier, romancier et critique littéraire (1869-1925) et *Un Cent d'algéroises*, dont il est question plus loin, un recueil poétique de René Delaporte paru en 1906. (On peut penser que ce dernier était une connaissance d'Albufera et que c'est pour complaire à son ami que Proust s'enquiert du sort réservé par le *Figaro* à son livre.)

S'enquérant du critique du *Figaro*, Proust téléphone au journal, pensant qu'il était mort : « Il est si peu mort qu'il est accouru à l'appareil. »

La dernière phrase de la lettre, sous des dehors de plaisanterie, cache peut-être une déception plus profonde : « Je continue à chercher un valet de chambre ! Et un ami ! »



12 000 €



4 500 €



13. [5 ou 6 mai 1908]

6 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet et un feuillet simple de papier vélin (cachet de réception, petits trous d'épingle).

Longue et très belle lettre sur l'amitié, l'homosexualité et ses projets littéraires.

A l'époque de cette lettre, les relations entre les deux amis s'étaient distendues. Mais il semble que Louis d'Albufera ait demandé à Proust de reprendre son rôle d'intermédiaire entre lui et sa maîtresse. Louisa de Mornand était en effet partie jouer une pièce à Monte-Carlo et repoussait sans cesse son retour.

Derrière l'habituelle politesse et délicatesse de Proust, on sent à quelques phrases plus sèches une certaine colère contre son ami : « *je n'ai jamais voulu dire que ton affection était utilitaire ni que je te rendais service. Si je le croyais je suis assez délicat pour ne pas le dire* ». Ou, de façon encore plus marquée : « *Je suis une nature moins vulgaire que tu ne crois. Mais c'est si ennuyeux d'expliquer ce qu'on est.* »

De telles phrases trahissent une sorte d'exaspération et laissent deviner la part de violence du caractère de Marcel Proust.

Cette exaspération s'explique par le fait qu'Albufera avait dans une précédente lettre fait une allusion déplacée à la sexualité de Marcel Proust. Ce dernier avait demandé à son ami s'il connaissait un télégraphiste, car il avait besoin d'en rencontrer un afin d'étudier ce « type » pour son roman en train.

On peut se faire une idée de la plaisanterie en question par la réponse que lui fit Marcel Proust le 21 avril : « *Ta plaisanterie sur le genre de rapports que tu n'as pas eu avec lui était inutile et cette idée ne me serait pas venue. Hélas je voudrais être aussi sûr que tu n'as pas à cet égard de telles idées sur moi.* » Et dans une dénégation qui est en même temps une forme d'aveu, il ajoutait : « *Je ne suis pas assez stupide, si j'étais ce genre de canailles, pour prendre toutes les précautions pour que le garçon sache mon nom, puisse me faire coffrer, t'avertisse de tout, etc.* »

Albufera avait dû évoquer le genre de relations que l'on prêtait à Proust avec ses amis. Ce qui provoque ce bel – et comique – éloge de Reynaldo Hahn : « *si tu penses à Reynaldo, tu as raison de croire que c'est un ami pour moi, le plus cher, le meilleur, un frère. J'apprendrais qu'il a assassiné quelqu'un que je cacherais le cadavre dans ma chambre pour qu'on croie que c'est moi qui ai fait le coup. Mais cette hypothèse ne se présentera pas !* »

Proust « encaisse » le coup : « *Quant à mes "connaissances" peut-être en ai-je dont on dise plus de mal que des tiennes.* »

Mais il contre-attaque aussitôt : « *Mais peut-être y a-t-il pour les tiennes (au point de vue auquel tu fais allusion) certitude plus grande.* » Autrement dit, il y a autant, sinon plus, d'homosexuels chez les nobles que parmi les écrivains et les artistes.

Proust va jusqu'à affirmer que ceux qui ne le sont pas ne se comptent même pas sur les doigts d'une main : « *dans ta génération à part quelques êtres insoupçonnables et au-dessus de toute calomnie, tels que toi, Guiche (je sens ma liste s'arrêter et je ne sais qui ajouter quoiqu'il y en ait certainement d'autres)...* »

Phrase proprement ahurissante : Proust n'est pas capable de citer plus de deux membres de la noblesse appartenant à la génération d'Albufera sur lesquels ne pèsent pas quelque soupçon de pédérastie, quoique ajoute Proust malicieusement, « *il y en ait certainement d'autres* ».

Il ne s'agit pas là de simples potins ou indiscretions. On retrouve dans ce passage tout le schéma de la *Recherche du temps perdu*. Tous les personnages ou presque (et même Saint-Loup au bout du compte) s'y révèlent homosexuels, à l'exception du narrateur.

Mais la lettre a aussi, et peut-être surtout, une importance littéraire, par la liste d'œuvres en préparation que donne Marcel Proust à la fin.

Cette liste est contemporaine du fameux carnet de 1908, dans lequel Proust jette la trame de ce qui deviendra la *Recherche du temps perdu*. Il pense au titre *Le Côté de Villebon et le côté de Méséglise*, ce qui correspond aux épisodes de Combray. Mais la lettre nous montre qu'en ce mois de juillet, il songe aussi aux épisodes parisiens et mondains de son œuvre. Le « roman parisien » dont il est ici question était donc encore à cette époque autonome dans son esprit.

De même que les différentes « études » ou « essais » qu'il énumère. Tous ces projets correspondent à ses lectures accumulées, à des notes prises.

Marcel Proust dresse donc cette liste juste avant qu'il ne se décide à fondre tous ces sujets dans la grande matière romanesque de la *Recherche*. C'est l'époque où il se demande : « *Faut-il en faire un roman, une étude philosophique ?* », ou encore : « *Suis-je romancier ?* ».

La présente liste a pour mérite de mettre en lumière quels étaient dans l'esprit de Proust les grands « massifs thématiques » autour desquels allaient tourner son roman : la noblesse, la « pédérastie », les femmes, les vitraux.

Le seul de ces projets qui reste extérieur à la *Recherche* est l'« *essai sur Sainte-Beuve et Flaubert* », qui deviendra bien sûr le *Contre Sainte-Beuve*. On voit que dans son esprit, l'axe du livre tournait autour des rapports entre ces deux figures. Dans le carnet contemporain, Marcel Proust note l'amorce de cet essai : « *Ste Beuve paraît plus intelligent que Flaubert. Débuter par méfiance de l'Intelligence.* » Et en effet la



60 000 €



préface du livre s'ouvrira par cette phrase : « *Chaque jour j'attache moins de prix à l'intelligence.* »

14. [8 ou 9 juillet 1908]. Cachet de réception du 10 juillet.

4 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vélin de petit deuil.

Importante lettre marquant la fin de l'éphémère « passion » de Marcel Proust pour Melle de Goyon.

Albufera avait dû renoncer à Louisa pour en épouser une autre sous la pression des conventions sociales, mais il restait attaché à elle. C'est à cette situation complexe que fait allusion la phrase : « *Tu iras sur la côte que tu me dis si tel est ton plaisir mais je crains que cela ne te prépare de la tristesse si tu ne vois pas notre amie et des embêtements si tu la vois.* »

Mais la présente lettre a surtout pour intérêt d'évoquer (et de clore) un épisode singulier de la vie de Marcel Proust, lié à son œuvre.

Depuis plusieurs mois, l'écrivain cherchait à être présenté à Oriane de Goyon, une fille de vingt ans, nièce du duc de Feltre, et apparentée à Louis d'Albufera. Dans une lettre du 12 juin à François de Paris, il écrit : « *Je suis resté à ce bal pour tâcher d'être présenté à Mlle de Goyon qui est la plus jolie jeune fille que j'aie jamais vue. (...) Mais qu'elle est merveilleuse, qu'elle a l'air intelligent.* »

Une autre lettre à Mme de Caraman-Chimay précise les motifs de ce subit engouement : « *Pour quelque chose que j'écris, pour des raisons sentimentales aussi, je voudrais aller à un bal.* »

Le 22 juin, chez la princesse Murat, les présentations sont faites : « *cela a été pour moi une émotion énorme, je croyais que j'allais tomber, mais aussi une assez grande déception.* »

Marcel Proust entretient avec son ami la fiction d'un amour pour Melle de Goyon, alors qu'à l'évidence elle l'intéresse pour des motifs plus littéraires que personnels : « *Hélas le fait qu'elle ne soit pas fiancée est d'une douceur bien chimérique puisqu'elle ne le sera jamais à moi.* »

Ce qui ne semble pas chagriner le romancier outre mesure : « *Mais enfin le fait de lui avoir parlé, de savoir que je pourrai lui reparler; le fait surtout de l'avoir trouvée mille fois moins bien que je ne croyais, tout cela m'a fait un grand bien et donné un grand calme.* »

On tient dans ces lignes comme un condensé du mouvement même

des sentiments dans la *Recherche du temps perdu*, qui suivent toujours le même schéma : enthousiasme, souffrance, déception, apaisement.

Oriane de Goyon n'est plus une chimère vivant dans son imagination. Il lui a parlé, il pourra lui reparler. Et la réalité, comme d'habitude, s'est révélée moins belle que l'imagination. En quelques mois seulement, la jeune fille a perdu ses charmes. Il ne sera plus question d'elle dans la correspondance de l'écrivain.

Melle de Goyon a pourtant sa trace dans la *Recherche* en donnant son prénom à la duchesse de Guermantes, elle est aussi la « *jeune fille aux roses rouges* » dont s'éprend un moment le narrateur et qu'il poursuit dans les salons.

La fin de la lettre évoque le projet qu'eut un moment Marcel Proust d'acheter « *une petite maison au-dessus de Florence* », lorsqu'il crut qu'il ne pourrait pas rester boulevard Haussmann.

15. Non datée. [20 ou 21 juillet 1908]

3 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vélin de petit deuil.

Marcel Proust à la recherche d'un âne nain.

Le jeune Louis pour qui Marcel Proust recherche un petit âne était le fils de Louis d'Albufera, qui allait bientôt fêter son troisième anniversaire. Comme souvent avec l'écrivain, les choses se compliquent assez rapidement et l'on passe successivement du jardin d'Acclimatation au marché aux chevaux puis à un paysan du Berry, « *ce qui est paraît-il le mieux.* » Nouveau témoignage de la façon dont Marcel Proust se démenait pour obliger ses amis.

Au Carnaval de Venise était un chemiser du boulevard de la Madeleine chez qui l'écrivain avait ses habitudes. On sait par une lettre de la même époque à Henry Bernstein que parmi ces costumes « *assez carnavalesques en effet* », figurait en particulier « *un pardessus fait d'un plaid avec une doublure violette* » dont on comprend qu'il ait excité l'envie de Montesquiou.

Sous le titre *Le Chancelier de fleurs, douze stations d'amitié*, le comte venait de faire publier un recueil de témoignages, de poèmes et de correspondance à la mémoire de Gabriel Yturri, son secrétaire et amant, décédé trois ans plus tôt.

Mais le plus proustien de cette lettre très proustienne, c'est son apparition finale « *titubant de caféine, l'air du "mendiant fou"* ».



17 500 €



68

20 000 €



69



70



Lettres à Léon Bélugou

Léon Bélugou (1865-1934), journaliste (il publia notamment une série d'études sur Stendhal – ce qui occasionna l'une des présentes lettres), philosophe des sciences humaines (il tint un moment la chronique philosophique de la Revue Blanche, et y publia quatorze notes, la plupart sur des questions de sociologie au cours des années 1894 à 1899), puis directeur de société, fut le précepteur et ami du prince Louis de Beauvau-Craon, avant de fonder avec Armand de Gramont (duc de Guiche) l'Usine d'Optique et Précision, située à Levallois, dont il assurera la gestion jusqu'en 1931. Ami intime des familles Radziwill et Gramont il fut sollicité par celles-ci pour être leur intermédiaire et résoudre la crise due à l'abandon du foyer conjugal par Loche Radziwill. Il tenta patiemment de réconcilier les époux, et partant, leurs familles.

1. Non datée [1906]

4 pp. in-8 sur papier à en-tête de l'Hôtel des Réservoirs à Versailles.

A propos d'une lettre de Stendhal adressée à Balzac sur laquelle Proust souhaiterait avoir des éclaircissements.

« (...) J'ai eu l'imprudence il y a quelques mois de dire à M. Maurice Duplay, fils d'un des plus chers collègues de mon père, le docteur Duplay, et lui-même auteur d'un roman plein de talent, La Trempe – à propos d'un livre dont il me parlait sur les bas-fonds de Paris – que Stendhal avait un jour exprimé sa sympathie pour les milliers de forçats qu'il y avait (à Civita-Vecchia je crois) : "C'est la seule société que je fréquenterais volontiers dans la ville – aurait-il dit à peu près – et malheureusement la réserve que me commande ma situation diplomatique m'en empêche." Voici que cette phrase lue je ne sais où (peut-être dans un très mauvais livre de M. Rod sur Stendhal) et qui est peut-être une phrase de biographe et non de Stendhal lui-même, a germé dans l'esprit de M. Duplay. (...) Je lui [ai] avoué que j'ignorais absolument où cela se trouvait dans Stendhal (si cela s'y trouvait) et que j'allais avoir recours à l'infaillibilité de vos lumières. (...) »

Marcel Proust, grand connaisseur de Balzac autant que de Stendhal cite ici au contraire assez exactement une lettre de Stendhal à Balzac du 30 octobre 1840, dans laquelle il écrivait : « Il n'y a là de poétique que les douze cents forçats impossible d'en faire ma société. »

Kolb, VI, pp. 189-190.

2. Non datée

2 pp. in-12 sur papier vergé. Lettre inédite.

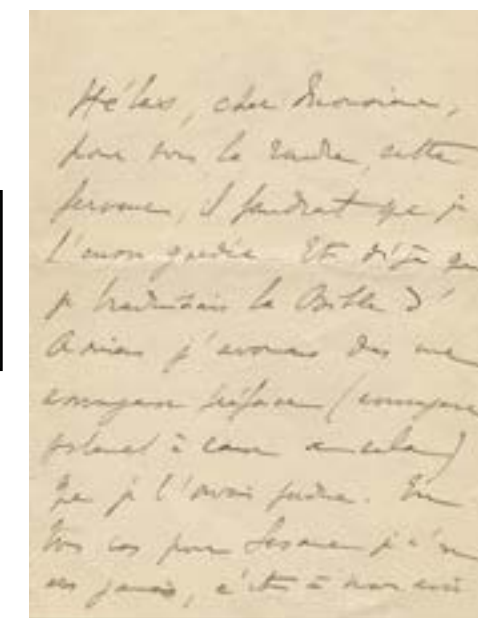
Proust avoue avoir perdu sa ferveur de jeunesse pour Ruskin.

« Hélas, cher Monsieur, pour vous la rendre, cette ferveur, il faudrait que je l'eusse gardée. Et déjà quand je traduisais La Bible d'Amiens j'avouais dans une ennuyeuse préface (ennuyeuse justement à cause de cela) que je l'avais perdue. En tout cas pour Sésame je n'en eu jamais, c'est à mon avis le plus mauvais ouvrage de Ruskin. Mais bien souvent dans les autres, même quelquefois dans celui-là "de mes feux mal éteints

12 000 €



71



8 500 €

je reconnais la trace” et, si j’y mettais seulement un peu d’insincérité, je pourrais ne m’enflammer entièrement. Mais mon premier amour fut “plus involontaire”. Comme on aime parler de soi !
A vous sincèrement »...

Marcel Proust

3. Non datée [1906]

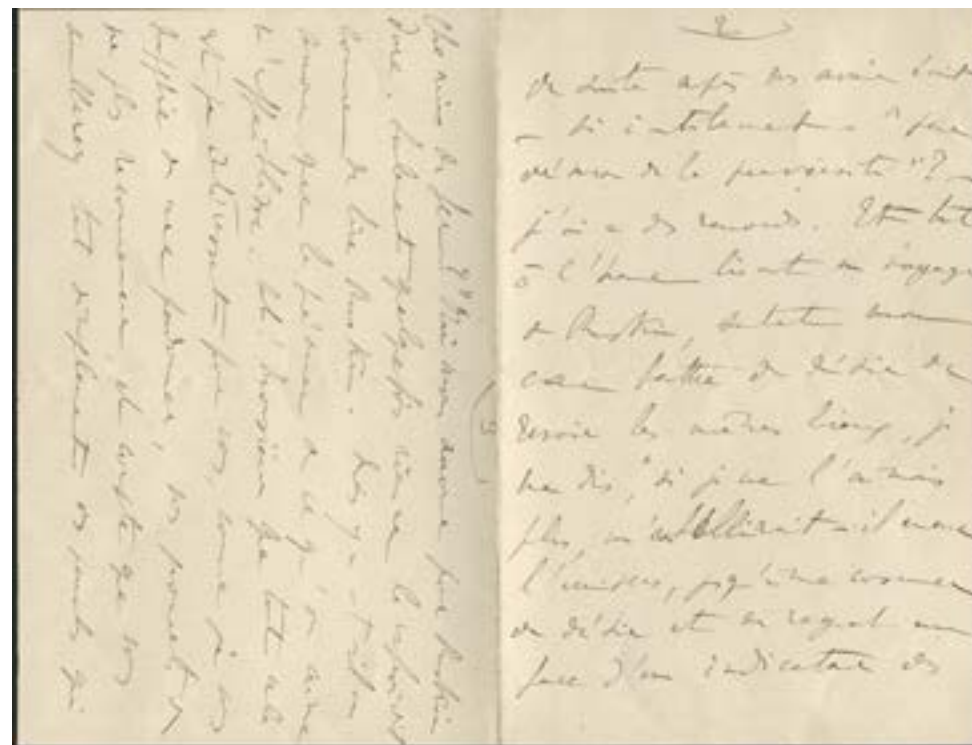
4 pp. in-8 sur papier deuil. Lettre inédite.

Proust, qui dans une lettre antérieure, disait ne plus aimer Ruskin revient sur sa déclaration.

« Cher Monsieur

C’est encore moi, je suis confus, je vous demande bien pardon. Mais quand on commence à parler des choses du cœur – et surtout des rares choses de l’esprit qui sont aussi des choses du cœur – on n’a jamais fini de dire ce qu’on voudrait. Tout de suite après vous avoir écrit – si inutilement – “par démon de la perversité” ? – j’ai eu des remords. Et tout à l’heure lisant un voyage de Ruskin, sentant mon cœur battre du désir de revoir les mêmes lieux, je me dis, “si je ne l’aimais plus, m’embellirait-il encore l’univers, jusqu’à me consumer de désir et de regret en face d’un indicateur des chemins de fer ?” Oui mon amour pour Ruskin dure. Seulement quelquefois rien ne le refroidit comme de lire Ruskin. Mais y a-t-il un amour que la présence de ce qu’on

10 000 €



aime n’affaiblisse. Ah ! monsieur que tout cela est peu intéressant pour vous, comme je vous supplie de me pardonner, vous promets de ne plus recommencer, et compte que vous annulerez tout simplement ces paroles qui avaient besoin pour être vraies (je veux dire sincères, vous pensez bien que je ne prétends pas à davantage !) de tant de commentaires, de contradictions et de retouches dont j’aime mieux vous faire grâce, par pitié pour vous – et pour moi. / Marcel Proust. »

4. Datée « 45 Bd de Courcelles » [1906]

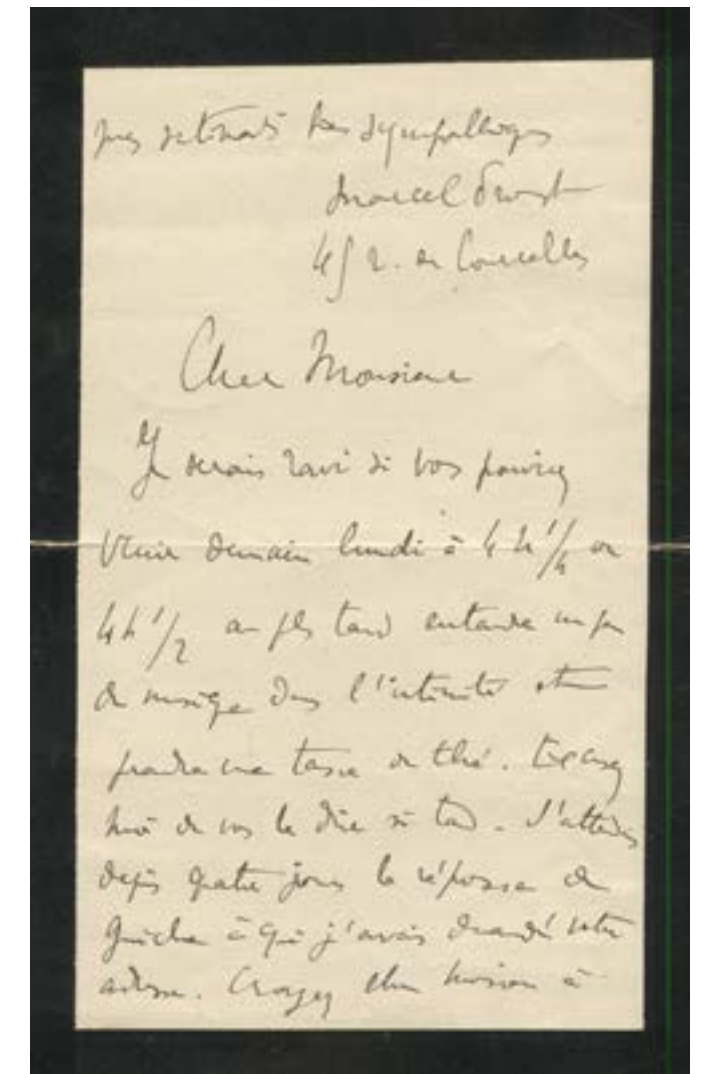
1 p. in-8 sur papier deuil à l’encre noire. Lettre inédite.

Billet d’invitation pour venir chez lui écouter de la musique et prendre une tasse de thé.

4 800 €

« Cher Monsieur,

Je serai ravi si vous pouviez venir demain lundi à 4 h ¼ ou 4 h ½ au plus tard entendre un peu de musique dans l’intimité et prendre une tasse de thé. Excusez-moi de vous le dire si tard. J’attends depuis quatre jours la réponse de Guiche à qui j’avais demandé votre adresse. Croyez, cher Monsieur à mes sentiments très sympathiques
Marcel Proust »





Lettre à Henry Bernstein

Lettre autographe signée à Henry Bernstein.

[Vers 1904-1905].

3 pages in-12 sur papier de deuil.

9 500 €

Etonnante lettre pleine d'un entrain et d'une bonne humeur exceptionnels.

Il semble que les relations personnelles entre Marcel Proust (1871-1922) et Henry Bernstein (1876-1953), aient débuté vers le mois d'août 1902, si l'on en croit une lettre de Proust à Antoine Bibesco (Correspondance, T.III, p.107). Leur relations deviendront très rapidement intimes, comme le montre une lettre de septembre 1903, et qu'ils furent associés au moins dans deux registres d'« affaires » : d'argent et de cœur. En 1908, Proust lui écrivait : « *Quand je pense qu'un soir vous ne m'avez pas trouvé assez bien mis pour m'emmener au bordel.* »

Cette intimité et cette liberté de ton se retrouvent dans cette lettre, pleine d'allant, de plaisanteries et de bonne humeur. Proust commence par retourner une citation de Verlaine : « *Vous m'envoyez "des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches", et c'est "mon cœur qui ne bat que pour vous !"* »

Mais les remerciements se changent aussitôt en accusation : « *Qu'est-ce que veut dire never more, cochon ? (pas style épistolaire Picard). Je vous*

ai écrit à propos de votre admirable article, je vous ai envoyé la Bible d'Amiens, je vous ai fait téléphoner 900 fois pour vous voir. A tout cela vous n'avez répondu comme la divinité d'Alfred de Vigny que "par un froid silence". »

Proust lui avait en effet écrit pour le féliciter d'un article que Boylesve avait publié dans le *Figaro*. Mais après avoir fait mine de se rétracter, il se lance dans l'un de ces remerciements dont il a le secret, mais porté ici à une incandescence particulière. Proust s'amuse et se grise, et fait preuve d'une virtuosité sans égale : « *Mais je dois (tous ces reproches faits en réponse reconventionnelle au classique "never more ?" au calomnieux never more des défenses habilement offensives), vous remercier avec frénésie, avec confusion de cet envoi royal qui serait acceptable si j'étais Combes [?] ou Me de Chevigné mais qui adressé à moi a quelque chose de tellement exorbitant que je ne sais que vous dire, sinon que je suis ravi, que c'est ravissant, que vous êtes un ami infidèle mais fastueux et que vous me rendez malade en m'évoquant avec trop de puissance, avec ces violettes de Nice et ces oranges des orangers, un paradis auquel je ne pourrai jamais être admis, car la fièvre des foins, la fièvre des fruits et des fleurs le changerait pour moi si j'y mettais le pied, en le plus cruel enfer.* »

La lettre nous dévoile un certain aspect de la personnalité de Marcel Proust peu mis en avant : un côté blagueur, où une sorte de gouaille vient se mêler à la préciosité.





76

Lettre à Walter Berry

1. Non datée [vers le 8-10 août 1919]

4 pp. in-12 à l'encre noire sur un bifeuillet de papier vergé filigrané « British Crown ». **Non publiée par Ph. Kolb.**

Dîners au Ritz et éloge de Mme Catusse.

L'amitié entre Marcel Proust et Walter Berry naquit en 1916, lorsque ce dernier lui fit présent d'un volume relié aux armes des Guermantes. Ce riche américain né à Paris, en relations avec les écrivains de son époque comme Edith Wharton était président de la Chambre de Commerce américaine à Paris. Marcel Proust lui dédia *Pastiches et mélanges* en ces termes : « A Monsieur Walter Berry, Avocat et lettré, qui, depuis le premier jour de la guerre, devant l'Amérique encore indécise, a plaidé, avec une énergie et un talent incomparables, la cause de la France, et l'a gagnée. Son ami, Marcel Proust ».

Cette lettre offre un bel aperçu du quotidien proustien en cette année 1919. Dîners au Ritz avec la princesse Soutzo, future épouse de Paul Morand, ses éternels problèmes de santé, qu'il aborde ici avec un certain humour : « je ne peux pas continuer à rester couché pour calmer ma crise puisque elle ne se calme pas ».

Il y est aussi question de ses relations avec les banquiers de Hambourg Warburg, chez qui l'écrivain avait une partie de son argent, et dont il passa des années à essayer de récupérer un chèque de 30 000 francs, montant de valeurs provenant de société ennemies : « Je voudrais aussi vous parler du chèque Warburg. Vous m'aviez dit que vous feriez cela mieux que moi, mais d'attendre les Préliminaires de paix. Comme ils sont signés il vaudrait peut-être mieux ne pas attendre. »

Elle se clôt sur un bel éloge de son amie Madame Catusse : « c'est une femme très distinguée, vieille amie de maman (...) Elle est excessivement intelligente et grande antiquaire. »



14 500 €

Lettre à Antoine Bertholhomme

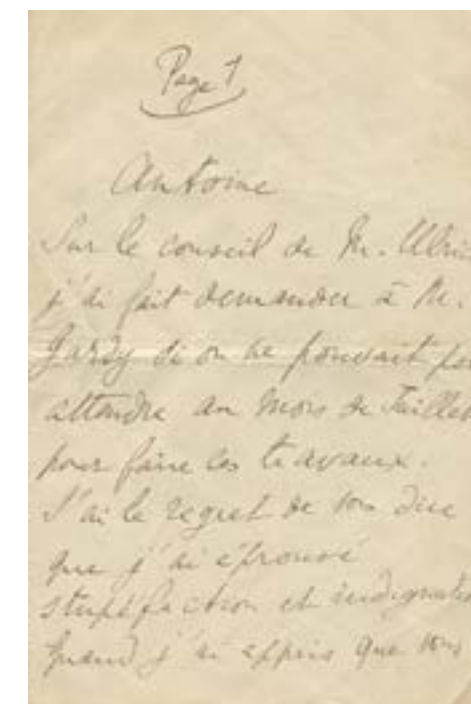
1. Non datée.

11 pp. in-8 sur papier vélin, à l'encre noire, numérotées de 1 à 11 Très légères salissures en marges, plis marqués. **Non publiée par Ph. Kolb.**

Longue lettre inédite, adressée au concierge du 102 boulevard Haussmann, à propos de travaux qui doivent avoir lieu dans l'immeuble.

Proust s'explique longuement sur le pourquoi et le comment il a demandé si ces travaux ne pouvaient pas être repoussés au mois de juillet, ce qui semble avoir rendu « furieux » le concierge.

« Sur le conseil de M. Ulrich j'ai fait demander à M. Gardy si on ne pouvait pas attendre au mois de juillet pour faire ces travaux. J'ai le regret de vous dire que j'ai éprouvé stupéfaction et indignation quand j'ai appris que vous me faisiez dire par Nicolas que vous étiez furieux que j'aie fait une démarche si naturelle. Il n'y jamais eu de travaux à la maison, sans que j'aie demandé si on ne pouvait pas les remettre à Juillet. Pour ceci comme c'était court j'étais résigné mais M. Ulrich m'ayant dit "pourquoi vous fatiguer par du bruit si on peut le faire quand vous ne serez pas là" et n'ayant pas offert d'aller trouver le gérant, j'ai accepté. Certes s'il y a une personne que je pouvais croire que cela fâcherait, c'était vous, puisque l'eussiez voulu il n'était pas en votre pouvoir de faire remettre les travaux. J'aurais pu craindre de fâcher ma tante en ne lui en parlant pas, ou M. Bady, mais j'étais souffrant, il était deux heures du matin, M. Ulrich reprenait le train je n'avais pas le choix. J'étais si épuisé que je n'ai même pas écrit à M. Gardy pour ne pas me fatiguer et lui ai fait faire la commission de vive voix. Evidemment si j'avais pu supposer que vous me forceriez à vous écrire huit pages, cela me fatigue encore plus. En tout cas si vous pensez que je n'ai pas les mêmes droits que M. Williams ou M. Gagny de parler au gérant, et si vous êtes furieux que je me permette étant malade de demander si on peut pas remettre à Juillet des travaux, vous auriez pu avoir la politesse de me l'écrire (que vous étiez furieux) ou de demander à me voir, sans me le faire dire par Nicolas. Bien que vous ne soyez pas malade, j'ai eu plus d'égards pour vous et quand j'ai été furieux contre vous, je ne vous



21 000 €

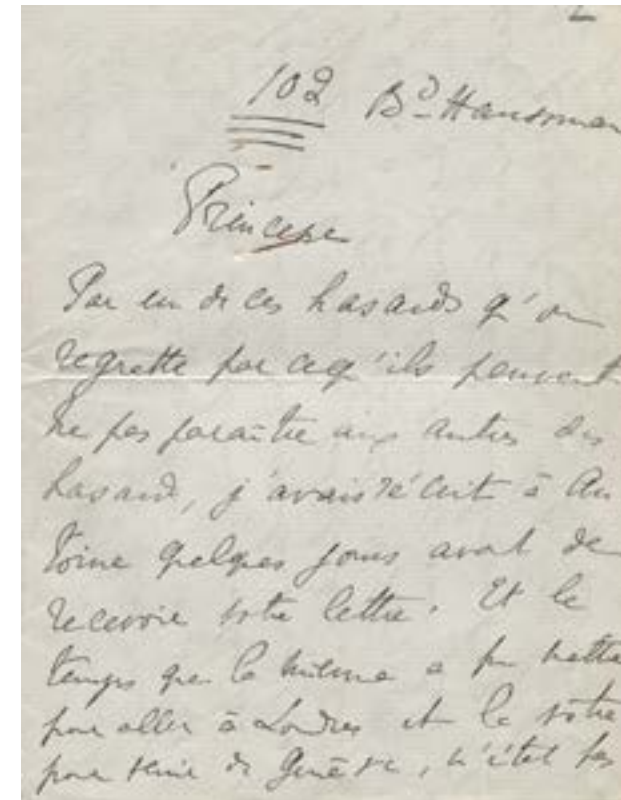


77

l'ai pas fait dire par Nicolas, je vous l'ai écrit ou dit moi-même. Du reste le matin où M. Ulrich y est allé, j'ai dit à Céline de vous demander de monter. Mais vous n'étiez pas encore rentré [...] D'ailleurs je ne suppose pas que vous ayez cru que j'avais cherché à vous cacher cette démarche auprès de M. Gardy et que vous ayez vu là un manque de confiance pour une bêtise pareille à ces travaux quand sur les sujets les plus sérieux je vous ai donné non pas une mais cent preuves de ma confiance, il n'y a pas un mois encore. Je les regrette aujourd'hui car je vois que vous y répondez par les mauvais procédés en manquant de confiance en moi, en ne me permettant pas d'user de mes simples droits de locataire, en vous plaignant de moi, en me faisant faire, sans égard pour ma santé, des commissions blessantes par Nicolas »...

Il lui transmet un télégramme envoyé par M. Ulrich et s'explique à nouveau dans un long post-scriptum à propos de ce malentendu, ajoutant qu'il est désolé si Bertholhomme s'est fait « gronder ».

Le style de Proust, les sinuosités de son esprit, sa délicatesse transforment même une lettre à son concierge en petit morceau de bravoure.



Lettre à la princesse Marthe Bibesco

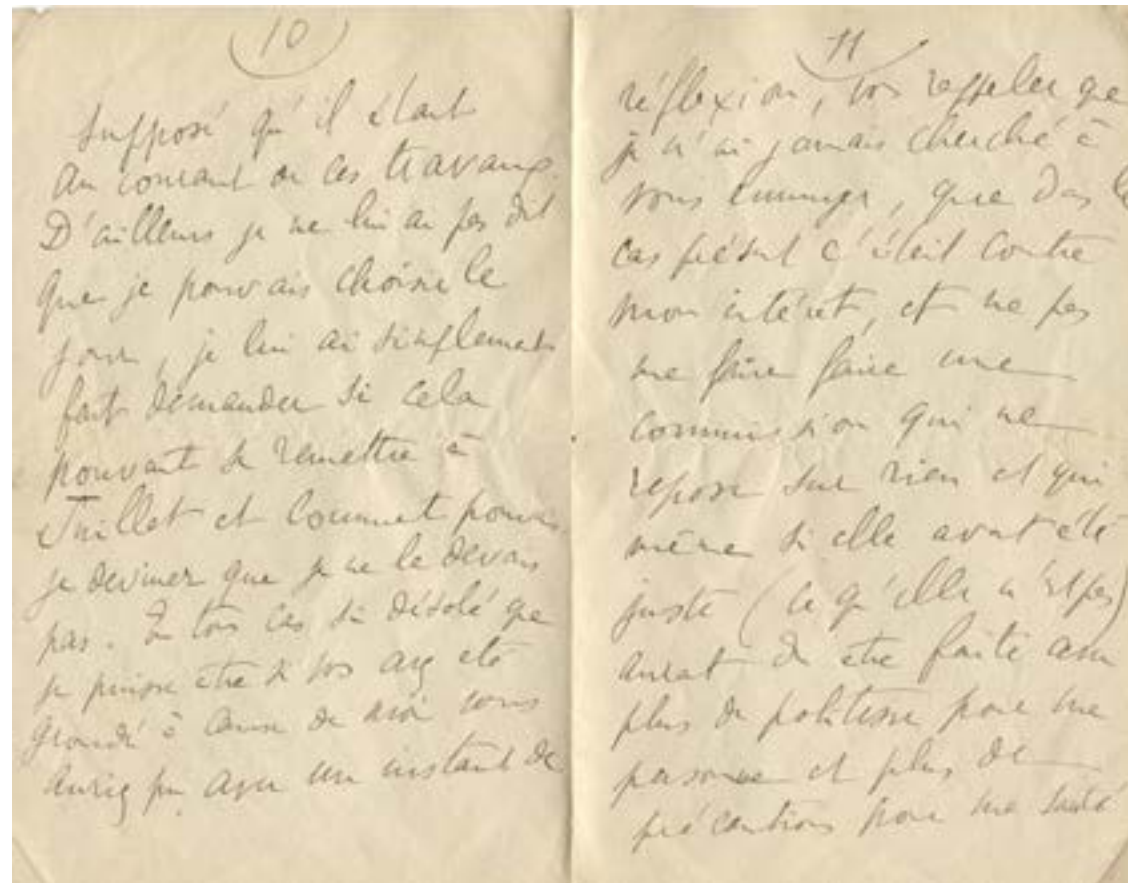
Non datée, adressée du 102 Bd Haussmann [Paris, deuxième moitié de septembre 1917].

11 pages in-12 à l'encre noire sur papier « Imperial Century ». Excellent état (petites traces d'ancien cachet et décharges d'encre sans gravité).

22 500 €

Très émouvante lettre écrite après la mort d'Emmanuel Bibesco et rappelant l'attachement de Proust à son frère Antoine.

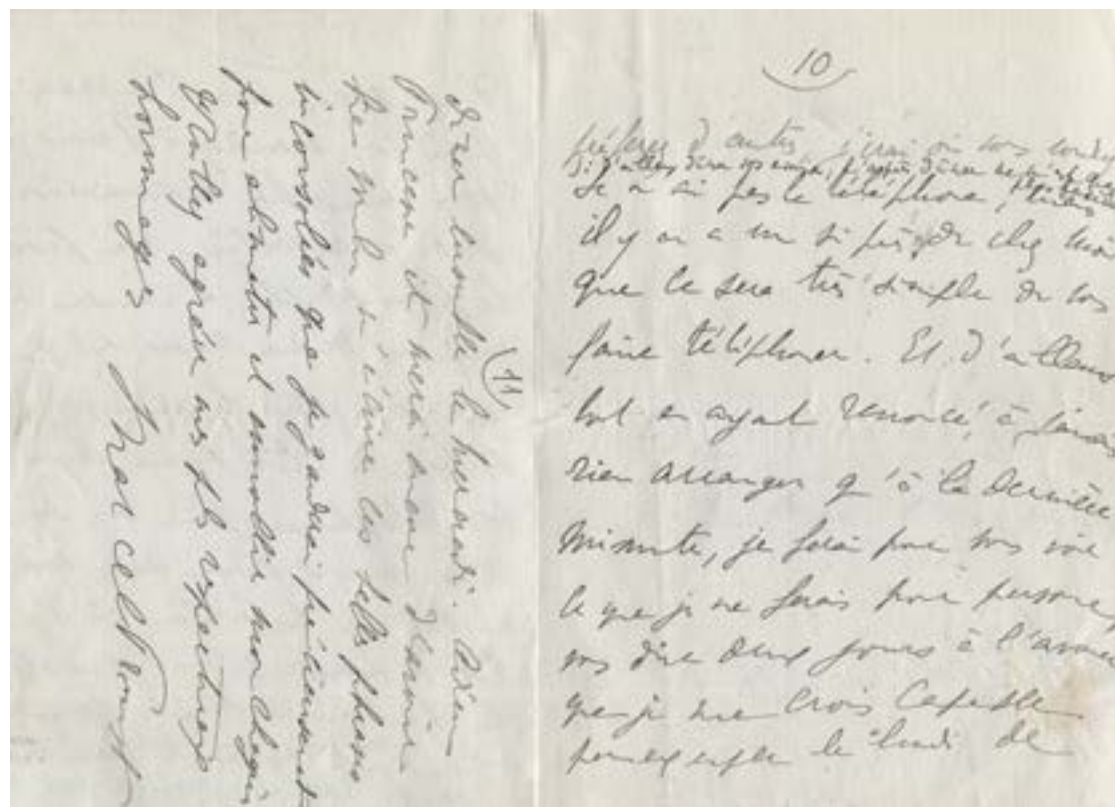
Ecrivain français d'origine roumaine, la Princesse Marthe Bibesco (1886-1973) débuta sa carrière de femme de lettres en publiant le récit *Huit paradis* en 1908, qui relate son voyage en automobile effectué en Asie Mineure avec son mari le prince Georges Bibesco. Maurice Barrès et surtout Robert de Montesquiou (cousin par alliance de la princesse) s'enthousiasment pour ce texte et lancent sa réputation. Elle deviendra rapidement une des personnalités les plus marquantes de Paris. Amie de Claudel et de l'abbé Mugnier, elle entrera en relations avec Proust par l'intermédiaire de ses cousins Antoine et Emmanuel Bibesco, eux-même très intimes avec l'auteur de *Swann* depuis le tout début du siècle. Lorsqu'elle le rencontra en mai 1911 au bal de *L'Intransigeant*, dans les salons du Carlton, Proust effraya la princesse « avec sa barbe



noire de Christ arménien au tombeau » et « son air mort », comme elle l'écrira plus tard dans son plus célèbre ouvrage *Au bal avec Marcel Proust* (1929). Ce volume de souvenirs de la princesse, comme on le sait, ne fut pas réellement tiré de rencontres personnelles avec l'auteur de la *Recherche*, mais surtout de la lecture et du commentaire de la correspondance de ce dernier avec ses frères Emmanuel et Antoine. Mais c'est aussi par l'évocation poignante des dernières années de Proust que cet ouvrage vaut d'être lu, montrant un ermite reclus dans son cocon capitonné de liège, entre ses fumigations et ses « tricots brûlés ».

Belle lettre écrite après la mort d'Emmanuel Bibesco : « A force de penser tout le temps mentalement mon chagrin, c'était une diversion de l'écrire. Et le sentiment que personne en dehors d'un frère, d'une mère, d'une maîtresse, ne souffre vraiment de la perte d'un être, une pudeur aussi, un malaise, m'empêchaient d'en écrire à d'autres. »

Kolb, XVI, pp. 231-233.



Lettres à Robert de Billy

Robert de Billy (1869-1953), ambassadeur qui fut notamment en poste à Rome et au Japon, s'était lié avec Proust en 1890, lorsque celui-ci faisait son service militaire à Orléans. Les deux jeunes gens firent en même temps leurs débuts ensemble dans le monde. C'est Robert de Billy qui fit découvrir à Proust l'œuvre de Ruskin, et ils firent ensemble de nombreuses excursions pour visiter les monuments décrits par l'esthète anglais.

1. Datée « Ce samedi » [mars 1894]

4 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vergé teinté gris à son monogramme imprimé en noir, filigrane « Sparta Mill ».

Trace d'un nom gratté dans l'angle supérieur gauche de la première page.

A propos d'un article sur Robert de Montesquiou que Proust essaie de faire publier.

Après la *Revue Blanche*, *La Patrie* l'a également refusé, mais il espère encore que *L'Ermitage* l'acceptera.

En post-scriptum, il est question du comte Henri de Saussine et de la santé de la duchesse de Gramont et de celle de Melle Rothschild.

...« Voici que cela ne marche pas pour *La Patrie* et *l'horizon* – restreint – mais suffisant pour cette œuvre de 2^e ordre ! que vous m'avez ouvert avec *L'Ermitage* me tente. Voulez-vous expliquer le cas de l'article Montesquiou à M. Romieu et le prier, puisque le directeur de *L'Ermitage* est son ami, de lui demander s'il voudrait de mon article mais dans son prochain numéro. Inutile de lui dire que c'est un rebut (!) de la *Revue Blanche* ! Que M. Romieu ne le fasse pas si cela l'ennuie le moins du monde. Mais, s'il le fait, le seul – et très grand – service qu'il puisse me rendre c'est de le faire immédiatement et d'avoir une réponse immédiate.

Mille amitiés et remerciements pour la charmante soirée d'hier, qui fut si errante mais qui est fixée dans mon souvenir affectueux

Marcel Proust

Je viens d'écrire pour vous à M. de Saussine et mets la lettre à la poste en même temps que la vôtre – Bon bal Jaucourt – J'espère pour vous que les fenêtres seront fermées et qu'il sera moins dangereux que le dernier. La Dsse de Gramont est encore dans son lit du froid qu'elle y a pris et Melle de Rothschild est enrhumée du cerveau.

Je vous prévient que je dis à M. de Saussine que vous êtes le pl. musicien – et autres points de vues – le pl. compréhensif de mes amis et des jeunes gens – à fortiori ! »



13 000 €



Musicien et écrivain, Henri de Saussine (1859-1940) organisait des soirées littéraires où se retrouvaient entre autres le ménage de Willy et Colette, Marcel Proust ou Robert de Montesquiou. Saussine est notamment l'auteur d'une *Fantaisie pour piano* inspirée par *Les Chauves-Souris* de Montesquiou, créée le 5 mai 1894.

Kolb, I, 288-289.

2. Non datée [fin janvier 1906]

4 pages in-12 à l'encre noire sur 1 f. double vélin fin, papier de grand deuil.

Très belle lettre à son ami de jeunesse, alors secrétaire de mission à la conférence internationale d'Algésiras, au Maroc.

Proust répond à l'une des lettres affectueuses que lui a adressées Robert de Billy depuis le décès de sa mère survenu le 26 septembre 1905. Suivant un double mouvement très caractéristique de Proust dans sa correspondance, il juxtapose dans ces pages la réflexion intime et l'intérêt pour les événements extérieurs : Proust repense à l'idée que sa mère pouvait se faire sur l'avenir de son fils avant de disparaître, puis il s'intéresse à la Conférence d'Algésiras qui réunit plus de douze nations sous la médiation de Theodore Roosevelt, et où son correspondant a été envoyé en tant que secrétaire de la mission française.

Leur rencontre remonte à 1890, et Robert de Billy racontera leurs longues conversations philosophiques du temps où ils suivaient ensemble les cours de sciences politiques. Se souvenant de sa formation classique et de son goût d'adolescent pour les humanités, Proust compare l'action du diplomate à Algésiras et le caractère d'Achille et d'Ulysse, se rêvant lui-même plaisamment en nouvel Homère.

Ouverte le 16 janvier 1906 à la suite d'une grave crise dues aux rivalités coloniales entre plusieurs états européens, la conférence clôturée le 7 avril aboutira notamment à reconnaître à la France des droits spéciaux sur le Maroc. Robert de Billy y retrouve plusieurs connaissances de l'écrivain, mentionnées dans cette lettre : le marquis Emilio Visconti, qui représente l'Italie, et Bertrand de Fénélon, détaché au cabinet du ministre des Affaires étrangères au quai d'Orsay. La lettre se termine sur une timide velléité de voyage au Maroc, auquel l'écrivain a déjà renoncé.

« Mon petit Robert,

J'ai été très profondément touché de votre lettre et si quelque chose en effet pouvait me faire de la peine en sentant ma santé à jamais ruinée

et ma vie même extrêmement limitée à un avenir que je n'imagine pas lointain, ce serait la pensée qu'il me faudra quitter des amis comme vous et qu'en attendant je ne puis les accompagner en voyage ni presque les voir à Paris. Mais c'est une grande joie pour moi de penser que Maman a pu garder des illusions sur mon avenir que je ne peux vraiment pas avoir de tristesse à en faire le sacrifice maintenant que cela ne touche plus vraiment personne.

Je suis avec une émotion confuse vos travaux sur lesquels l'univers entier a les yeux fixés et où on ne distingue rien faute de renseignements. Mais moi qui sais votre intelligence et votre patriotisme, je pense à ce que doit être ce combat où vous devez unir les ruses d'Ulysse à la vaillance d'Achille et dont j'aimerais être l'Homère. Je suis ému en pensant que le drapeau et l'honneur de la France sont entre des mains qui me sont si chères et que j'ai eu tant de plaisir à serrer. J'ai fait dire à Mme Henraux que vous pensiez à elle en voyant monsieur Visconti Venosta (pas par Bertrand qui n'est plus venu de Boulogne, je ne sais pourquoi. Peut-être cette plainte par le détour d'Algésiras lui parviendra-t-elle et me vaudra-t-elle sa visite !) Y a-t-il de la végétation à Algésiras et croyez-vous que j'aurais pu y aller.

*Tendrement à vous
Marcel Proust »*

Kolb, VI, pp. 31-32.

3. Non datée [février 1912]

7 pp. in-8 sur papier vergé Imperial Diadem.

A propos de transactions financières, Proust ayant acheté des actions qui l'ont forcé à de gros emprunts, et du climat politique international.

« [...] J'ai eu la folie, pour des raisons que je vous dirai, de faire une spéculation grosse pour moi. J'ai acheté à terme 1 500 Rand Mines, 300 Crown Mines et 1 000 Spassky. J'ignorais que j'avais une différence à payer dès janvier ; j'ai reçu une 1^{ère} note de 8 200 francs du coulissier et n'ayant rien pour les payer j'ai écrit à la Maison R[othschild] qui m'a répondu en m'envoyant mon compte où j'étais en déficit de 13 000 francs. J'ai donc fait différents emprunts et notamment un de 7 000 francs au Crédit Industriel. [...]

Le conseil que je voulais vous demander était celui-ci : "Croyez-vous que j'aie intérêt à me faire reporter fin février ? – je me suis déjà fait reporter fin janvier. En un mot, croyez-vous qu'il y ait intérêt pour moi à garder ces Rand Mines et ces Crown Mines encore un mois ? Y a-t-il



14 500 €



15 000 €

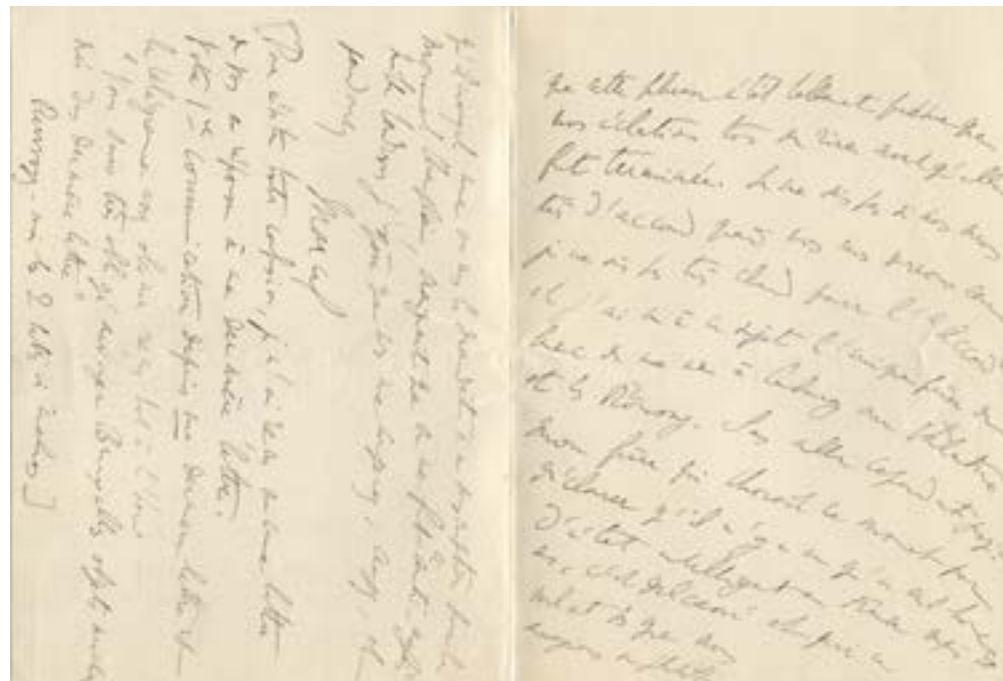


des chances de hausse ?” Il me semble fantastique que ces mines qu’on dit très bonnes puissent rester à des cours aussi misérables, donnant un revenu pareil. D’un autre côté ce que j’en ai représenté une telle somme à peu près 400 000 francs que je n’ose pas trop les garder. C’est à peu près cela que je vous demandais. Seulement cette fièvre du jeu, qui s’était déjà manifestée à Cabourg sous forme du baccara et maintenant sous cette forme plus grave, ne durera pas. Peut-être est-ce la stagnation de ma vie solitaire qui a cherché son pôle opposé. Alors, dans quelques mois, quand tout sera rentré dans l’ordre, j’exige mon cher petit, que vous me donniez souvent des ordres d’envoyer pour vous de l’argent à M. G[artzen] afin que je puisse vous prouver que ce n’est pas par mauvaise volonté que je ne l’ai pas fait aujourd’hui, et vous faire sentir le chagrin que j’en ressens.

Je ne sais pas si nous serons très d’accord quand nous nous verrons, car je ne suis pas très chaud pour l’“Accord”, et j’ai eu à ce sujet l’unique prise de bec de ma vie à Cabourg avec Valentine et les Roussy. Sans aller cependant jusqu’à mon frère qui choisit ce moment pour déclarer qu’il n’y a eu qu’un seul homme d’Etat intelligent en France depuis vingt ans, c’est Delcassé, et qui ne voulait pas que nous envoyions ou plutôt qu’il envoyât comme on nous le demandait une souscription pour le Monument Champlain, craignant que ce ne fut “antianglais” »...

Marcel Proust s’était lancé dans la spéculation en question en décembre 1911. Mais ces actions minières achetées à terme avaient baissé au lieu de monter. La question de revendre ou non ses actions l’occupera pendant des mois.

Kolb XI, pp. 40-42.



Lettres à Jacques Boulenger

Romancier, auteur du *Miroir à deux faces* (1928), historien et « seiziémiste » érudit, adaptateur des Romans de la Table Ronde, voyageur, grammairien, Jacques Boulenger (1870-1944) fut aussi un critique estimé. Ami de Paul-Jean Toulet, il le devint de Marcel Proust à partir de 1920. Critique littéraire de *L’Opinion*, Jacques Boulenger salua avec enthousiasme l’obtention du prix Goncourt par Proust : « L’œuvre de Marcel Proust semble si importante que l’on ne saurait reprocher à l’Académie Goncourt de l’avoir distinguée : à mon sens, elle révèle l’écrivain le plus indépendant, le plus puissamment original (avec M. Jean Giraudoux) qui se soit manifesté depuis de bien longues années. » Proust le remercia le 20 décembre 1919 par ces mots : « Votre admirable article m’a causé une joie profonde. » Ce fut le début d’une importante correspondance interrompue par la mort de l’écrivain.

1. Non datée [début septembre 1921]

4 pp. in-8 à l’encre noire sur papier gris (pli central renforcé par un onglet).

A propos de Flaubert.

« Vous êtes un monstre (gentil) j’ai dû vous l’écrire souvent car je me le dis tout le temps. Monstre dans le sens affectueux où Léon Daudet écrivait cette semaine dans *l’Action française* que j’étais une bombe de dynamite et un lion. Malheureusement le pauvre lion fort souffrant (euphémisme) n’a pas été en état de vous remercier de votre gentille lettre, et de vous dire sa stupéfaction que vous imaginiez un refroidissement à propos de... Flaubert ! Quelle idée ! Mais votre devoir était de me contredire puisque c’était votre avis. Et je vous dirai pourquoi nous ne nous convainçons jamais là-dessus (sur Flaubert) »...

Jacques Boulenger venait de publier dans *La Revue de la semaine* un article sur le style de Flaubert auquel Proust répondra comme on sait.

Il ajoute un post-scriptum après avoir reçu une charmante lettre de Henri Duvernois qui lui a fait une proposition éditoriale, mais enjoint Boulenger à ne pas en parler d’avance à Gallimard « qui est toujours très nerveux quand on fait des fugues. Ce sera plus “lénifiant” si c’est moi qui lui en parle ».

Kolb, XX, pp. 429-430.



15 000 €



2. Non datée, [dimanche 12 mars 1922]

19 pages in-12 à l'encre noire, foliotées de 1 à 19, sur 5 feuillets de fin papier gris pliés en deux, montés sur onglets ainsi que l'enveloppe assortie à doublure violette, avec souscription autographe : « Personnelle / Monsieur Jacques Boulenger / 22, rue Oudinot / Paris ». La date « 13 mars 22 » a été ajoutée au crayon, sans doute à réception de la lettre qui dut être portée (sans timbre ni cachet).

Reliure moderne signée de Micheline de Bellefroid. Maroquin janséniste grenat, dos lisse, titre doré en long, doublure et gardes de box beige, doubles gardes de papier kromekote, tranches dorées ; étui bordé, plats de kromekote.

Très longue et belle lettre littéraire.

Les premiers mots de cette lettre marquent toute l'attention et la délicatesse de Proust à l'égard de son correspondant : « A cause de l'excès de souffrances, j'ai maintenant une dactylographe. Mais je n'ai pas osé sans vous en avoir prévenu me servir de sa machine pour vous écrire. » Puis Proust distingue les trois points essentiels de sa lettre : 1) la demande de publier un article de lui sur Léon Daudet ; 2) celle de faire passer un article élogieux des premiers volumes d'*La recherche du temps perdu* par Camille Vettard ; 3) et enfin, sur le fait que certains organes de presse ne reprennent jamais les articles et études qui paraissent à son sujet.

« Etes-vous toujours disposé à accueillir dans la Revue de la Semaine un article de moi ultra-élogieux sur Léon Daudet ? Les circonstances (trop longues à vous expliquer) sont aussi mal choisies, pour moi, que possible. Mais que ce soit dans la Revue de la Semaine (ou ailleurs que chez vous si cela ne vous convient pas) je porte trop lourdement les éloges incessants – et excessifs – de Léon Daudet et je désire ne pas recevoir ainsi sans rendre jamais. Il est beaucoup moins désagréable de compromettre une ambition que de manquer à la reconnaissance. La seule chose qui a pu me faire hésiter un peu, était non l'ambition, mais la crainte de manquer de cœur envers d'autres – même envers des hommes inconnus de moi –, sentiment qui est assez de la même famille que la reconnaissance quoique tout différent, pour pouvoir lui faire échec. [...] » Il évoque le pastiche de Renan qu'il avait composé, dans lequel il glissait ses « louanges en l'honneur de Léon Daudet » et mêlait sa voix au concert de sarcasmes du directeur de l'*Action française* à l'encontre des vaines gloires du moment (notamment le pathétique littérateur René Doumic qui venait d'être élu à l'Académie française), mais qu'il n'a pas eu le courage d'adresser à la *Revue de la Semaine*. Il préfère attendre un autre moment plus propice, où il sera question de « gens sur lesquels on ne peut vraiment s'apitoyer » et « qui décourageraient le plus tolstoïsans des hommes par la bassesse morale qu'ils semblent bien avoir ».

En dépit de la dégradation de son état de santé, Proust se soucie, en second lieu, de faire paraître dans la revue dirigée par son ami un texte d'un « critique scientifico-littéraire », Camille Vettard, qui lui a soumis « la préface ou dédicace de son nouveau livre, préface qui est un éloge excessivement outré, mais très beau, de Swann, les Jeunes filles et Guermentes. Je crois qu'il aimerait que cette dédicace fût publiée. Or peut-être y consentirez-vous, même si vous ne voulez pas d'un article de moi sur Léon Daudet. Et d'autre part si vous voulez de cet article, rien ne pourrait mieux m'introduire dans votre Revue que la dite dédicace, placée avant mon article. »

Sur le troisième point, et ses relations avec certains organes de presse en rapport avec les comptes rendus que ceux-ci publient sur son œuvre (notamment *L'Opinion* et *Les Débats*), Proust s'efforce d'expliquer, avec toutes les nuances et la précision qui le caractérisent, ses positions à l'égard de la presse, et la façon dont il peut y être présenté. Les sujets délicats, chers à Proust, de la louange, de la critique et de la reconnaissance sont abordés avec finesse : « Quand vous avez voulu m'envoyer Oudart ou M. Heuzé, j'ai décliné, de même que j'avais décliné une antérieure demande d'Oudart de faire un portrait de moi pour l'*Opinion*. (...) Mais entre chercher à faire parler de moi et trouver naturel un silence unique dans la presse (je veux dire le silence de l'*Opinion*) il y a un fort entre-deux. Bien entendu je ne parle pas des critiques sur mes livres. J'ai été plus que comblé par vous, et je trouve infiniment naturel qu'on ne parle pas de mes Sodome et Gomorrhe, cela va de soi. En revanche quand dans la Revue des Revues (...) je vois que des revues dont on parle chaque fois dans l'*Opinion*, on en saute systématiquement le numéro où a paru telle remarquable étude sur moi dont tous les journaux, toutes les revues ont parlé, je ne trouve pas ça gentil. » Proust évoque ensuite Jacques Rivière et la « bile » que lui ont procuré ses difficultés pour faire passer un article et se montre « un peu honteux du caractère "gendelette" » de son troisième point. Il conclut en récapitulant les points de sa lettre et réaffirmant que celui concernant la préface de Vettard lui « ferait un immense plaisir ».

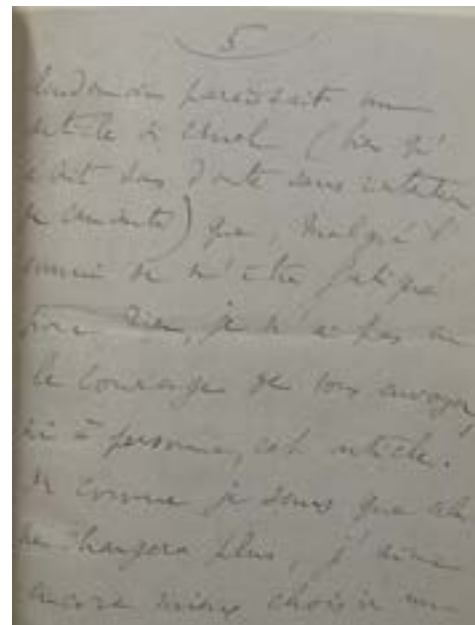
A la fin de sa lettre, il déplore ironiquement que le nom de Pierrefeu ait disparu de l'*Opinion* : « car s'il y a des auteurs qu'on aime mieux connaître par leurs œuvres que par leur personne, il n'est pas de ceux-là (...) Il doit avoir une intelligence, comme chacun, mais il n'y est certainement jamais descendu et il n'a pas l'expérience de la vie intérieure. Il y a en lui un reste de grand Q., malgré sa gentillesse.

Puis il achève sur ces mots : « Adieu Jacques Boulenger, l'ami bien malade qui vous aime de loin / Marcel Proust. »

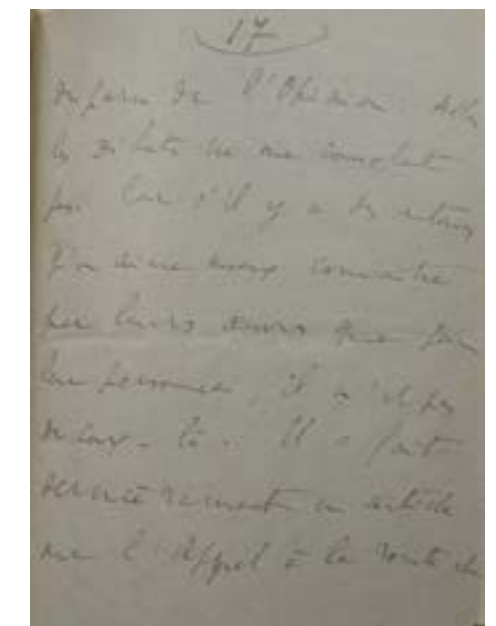
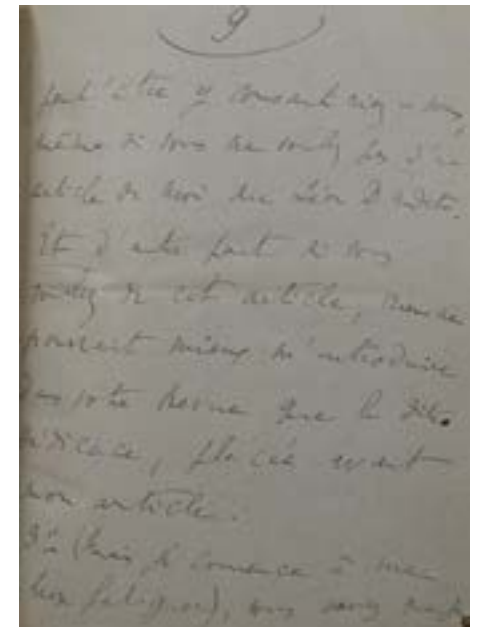
Remarquable lettre de Marcel Proust, très en verve et enlevée, pleine de mordant et d'ironie, écrite l'année de sa mort, dans laquelle l'écrivain montre son souci constant de la critique de son œuvre.

Provenance : baron de Sadeleer (ex-libris).

Kolb, XXI, pp. 84-86.



30 000 €



Lettre à René Boylesve

1. Non datée [vers le 8 mai 1922].

6 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet et un feuillet simple de papier vélin.

Très belle lettre d'admiration sincère au romancier René Boylesve.

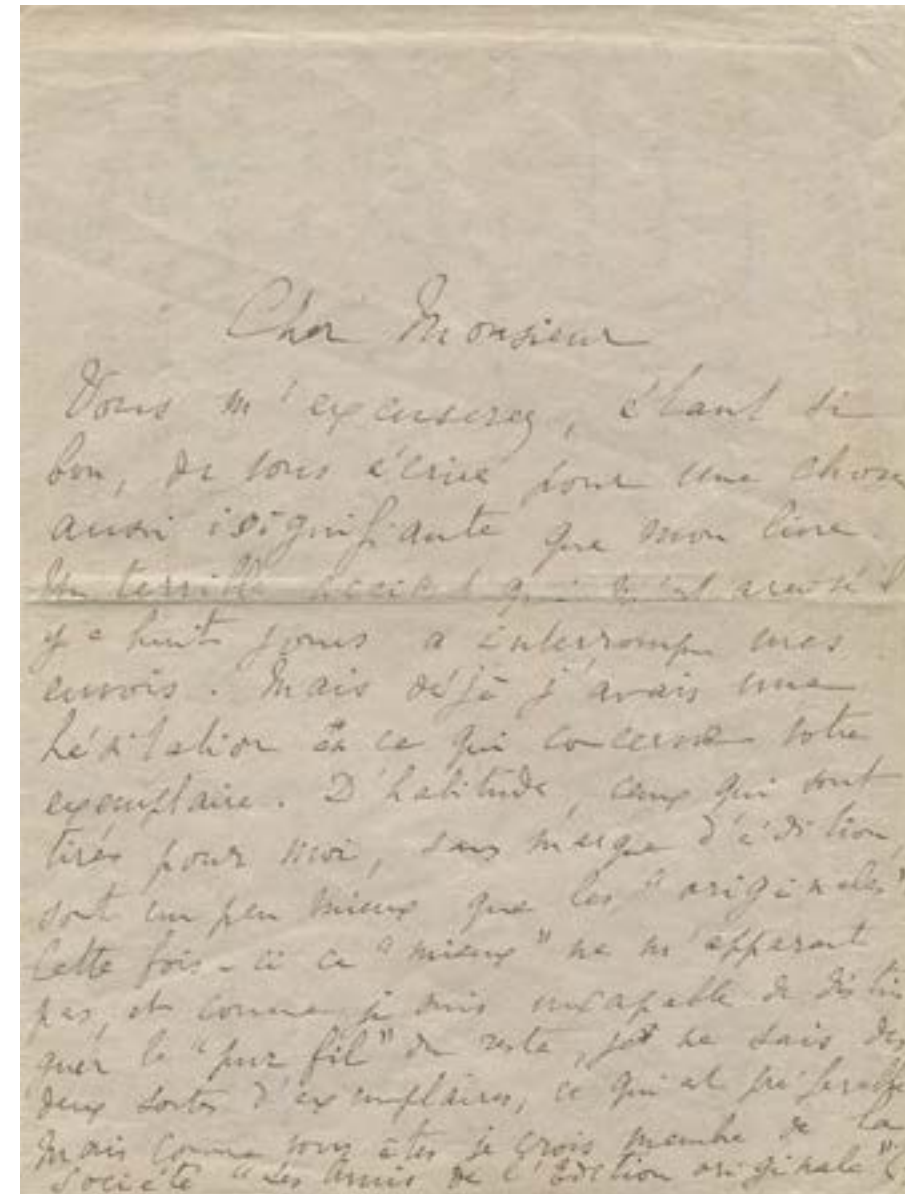
Cette lettre peut-être datée de mai 1922. Marcel Proust, alors qu'il signait les exemplaires de *Sodome et Gomorrhe II*, avait pris de l'adrénaline pure à sec, qui lui brûla le tube digestif et interrompit ses envois. C'est le « terrible accident » que le romancier évoque au début de sa lettre.

Toute la première partie de la lettre est intéressante au point de vue des rapports que Proust entretenait avec la bibliophilie. « Je suis incapable de distinguer le "pur fil" du reste », écrit-il. Ce qui corrobore parfaitement les lignes qu'il consacre à ce sujet dans *Le Temps retrouvé* : « La première édition d'un ouvrage m'eût été plus précieuse que les autres, mais j'aurais entendu par elle l'édition où je le lus pour la première fois. (...) Je collectionnerais pour les romans les reliures d'autrefois, celles du temps où je lus mes premiers romans et qui entendaient tant de fois papa me dire : "Tiens-toi droit". »

Marcel Proust a écrit de nombreuses lettres dithyrambiques à des écrivains qui nous semblent aujourd'hui de second ordre. Mais il avait une admiration sincère pour l'œuvre romanesque de René Boylesve (1867-1926) dont il cite ici les principaux ouvrages.

Certes, lorsqu'il qualifie son propre livre de « chose de peu d'importance », il est dans le registre de la fausse modestie. Mais lorsqu'il fait l'éloge du *Médecin des Dames de Néans* (1896), il reconnaît en quelque sorte une dette : « Je ne serais jamais infidèle au Médecin des dames de Néans. »

Charles Du Bos a vu dans l'œuvre de Boylesve le chaînon nécessaire entre *L'Education sentimentale* et *La Recherche du temps perdu*. Et il est vrai que les premiers romans de Boylesve sont cousins de ceux de Proust. Ensuite, le romancier changera de manière, pour revenir à une forme plus concise, plus simple. C'est pourquoi il sera dans un premier temps réticent devant l'œuvre de Proust, avant de reconnaître le génie du romancier et de remettre en question sa propre évolution à la lecture de la *Recherche*.



« Tout ce qu'on a fait en littérature depuis cinquante ans se trouve annulé par cette œuvre-là », conclura-t-il.

Marcel Proust analyse l'évolution du style de Boylesve : « par un perfectionnement suprême de technique, une limpidité incomparable, une entière pureté de touches, vous avez dans vos dernières nouvelles donné des "comprimés" où rien ne fait défaut de la précieux essence ».

Mais, plus important et signe de la sincérité de son admiration, il incorpore sa lecture à son existence : « Vos livres sont pour moi comme des lettres d'amour, on ne perd aucune occasion de les relire, on les a toujours auprès de soi. Ils me sont le monde extérieur, puisque je n'ai même plus un petit bout de Ranelagh, ni l'amorce d'une allée plantée de vieux arbres, encore moins le parfum des Iles Borromées (...) Monde extérieur, dis-je de vos livres, combien davantage monde intérieur. »

Kolb, XXI, pp. 177-178.



16 500 €

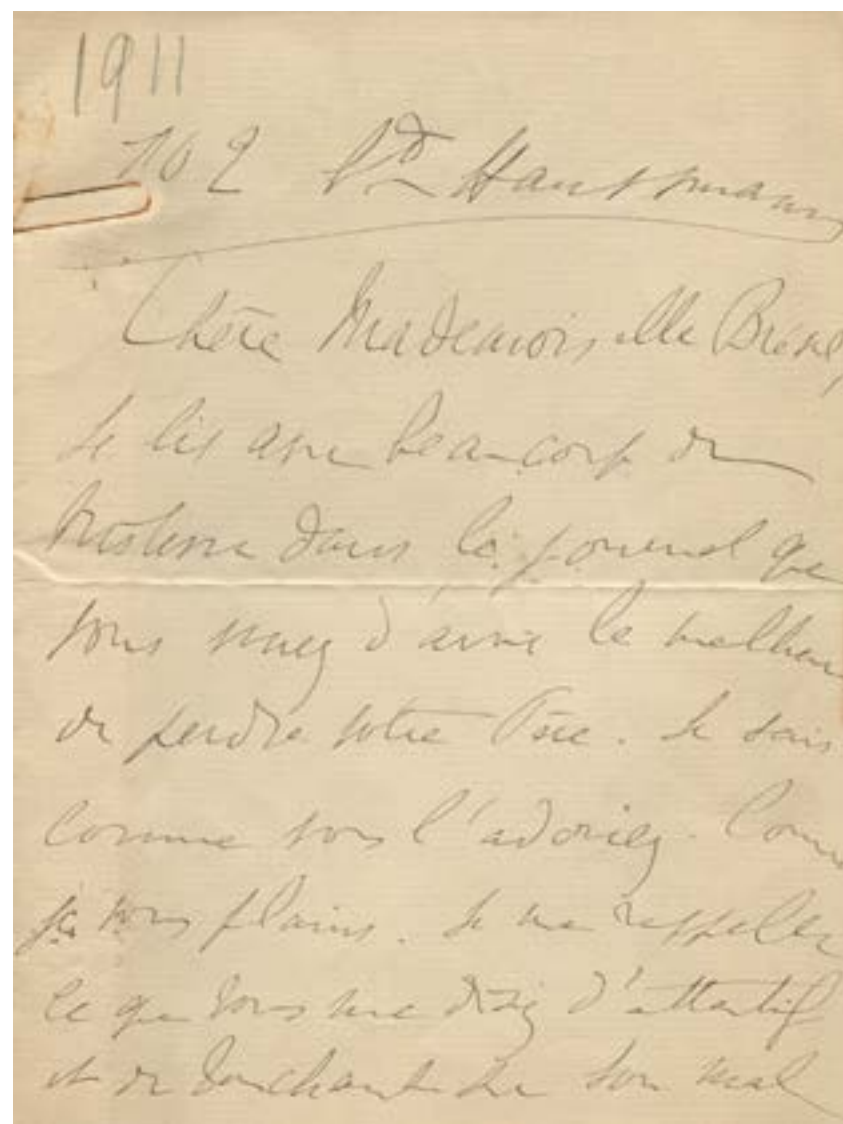


89

88



90



Lettres à Lucienne Bréval

De son vrai nom Berthe-Agnès-Lisette Schilling, Lucienne Bréval (1869-1935) fut une cantatrice appréciée de Proust. En 1893, il admira sa création de Brünnhilde dans *La Walkyrie*.

Proust noua des liens personnels avec elle car elle était la compagne de son ami Antoine Bibesco, elle le renseignait sur ses collègues ou les spectacles. En 1911, à la mort du père de Lucienne, il lui écrivit : « L'isolement, l'absence n'ont pas affaibli mes sentiments pour vous et je penserai plus à vous maintenant puisque vous êtes triste... »

Avec Sarah Bernhardt, elle est un des modèles de la Berma.

1. Datée « 102 Bd Haussmann », et au crayon d'une autre main : « 1911 »).

4 pp. in-8 à l'encre noire sur papier vergé ocre. **Non publiée par Ph. Kolb.**

Belle lettre écrite après la mort du père de Lucienne Bréval.

« Chère Mademoiselle Bréval,

Je lis avec beaucoup de tristesse dans le journal que vous venez d'avoir le malheur de perdre votre père. Je sais comme vous l'adoriez. Comme je vous plains. Je me rappelle ce que vous me disiez d'attentif et de touchant sur son mal dont la similitude avec le mien a peut-être été – il me serait doux de le penser aujourd'hui – une des raisons de la bienveillance que vous m'avez alors témoignée. J'étais déjà heureux de penser aux beaux triomphes que vous alliez avoir dans la *Walkyrie* et dans le *Cid* quand cette triste nouvelle est venue mettre un accent plus triste sur votre exploit d'art : n'y aura-t-il pas pour vous un double sens bien poignant quand vous viendrez vers Siegmund avec la sombre beauté de l'Ange de la Mort [...] et quand Chimène détalée vous pleurerez votre père avec les cris de Corneille. Peut-être vos larmes appellent-elles un charme de plus à vos puissants philtres. Mais ceux qui comme moi ne se contentent pas d'admirer l'artiste [...] que ce ne fût pas aux dépens du bonheur de la femme à qui je renouvelle ici, du fond d'une solitude absolue, intégrale comme on dit aujourd'hui [...] Mes hommages respectueux et mon triste souvenir (...) »

Cette lettre, demeurée inconnue de Kolb, indique une relation, qui pour n'être peut-être pas extrêmement intime, n'en témoigne pas moins d'une réelle affection et admiration de l'écrivain.

On notera ici cette réflexion caractéristique sur les souffrances de la vie venant nourrir l'art.

2. Non datée (« Vendredi 102 Bd Haussmann »).

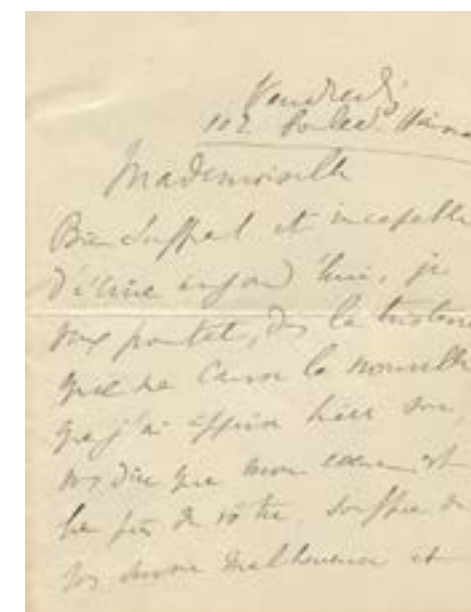
2 pp. in-8 à l'encre noire sur papier ocre. **Non publiée par Ph. Kolb.**

« **Mon cœur est bien près du vôtre...** »

« Mademoiselle

Bien souffrant et incapable d'écrire aujourd'hui, je veux pourtant, dans la tristesse que me cause la nouvelle que j'ai apprise hier soir, vous dire que mon cœur est bien près du vôtre, souffre de vous savoir malheureuse et mêle à sa sympathie pour votre douleur le souvenir des siennes.

9 500 €



91

6 500 €

L'isolement, l'absence n'ont pas affaibli mes sentiments pour vous et je penserai plus à vous maintenant puisque vous êtes triste... »

3. Non datée (« Vendredi 102 Bd Haussmann »).

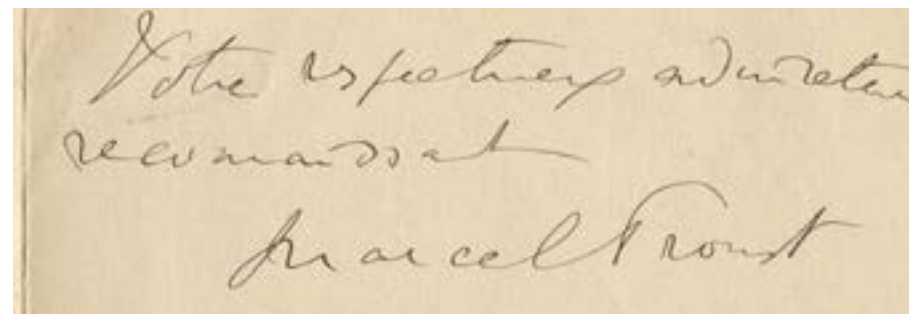
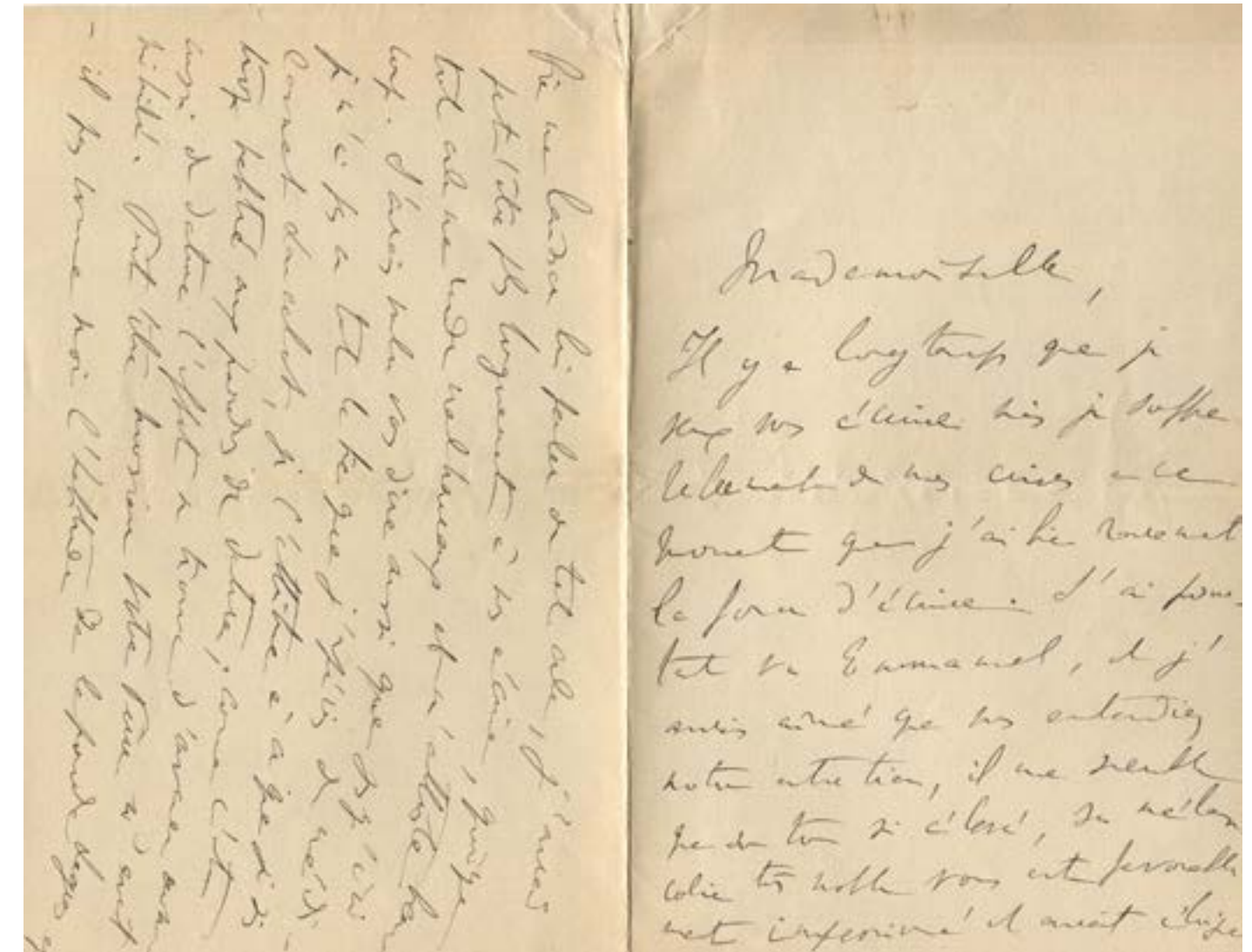
2 pp. in-8 à l'encre noire sur papier vergé filigrané « Au Printemps / Paris / Nouveau papier français ». Très légères marques de froissement et d'attache métallique. **Non publiée par Ph. Kolb.**

Proust intervient dans la relation entre Lucienne Bréval et Emmanuel de Bibesco.

...« Il y a longtemps que je veux vous écrire mais je souffre tellement de mes crises en ce moment que j'ai bien rarement la force d'écrire. J'ai pourtant vu Emmanuel, et j'aurais aimé que vous entendiez notre entretien, il me semble que son ton si élevé, sa mélancolie très noble vous ait favorablement impressionné, il avait éludé de vous les prétentions que vous m'avez dites. Souriant à un grief que j'articulais, son regard semblait dire : "si je voulais répondre !", mais il n'a pas formulé une parole désobligeante pour vous. Je ne crois pas que son rôle ait été celui que vous avez pensé. En tout cas, sur l'incident des lettres renvoyées qui est celui qui m'avait le plus ému, il m'a dit que j'avais dû mal comprendre ce que vous m'aviez dit, car c'est à votre prière, assure-t-il, qu'il vous a renvoyé ces lettres qu'il ne vous aurait pas envoyées sans cela. Il dit que l'époque du jour de l'an est dans ce cas une coïncidence, car il les a envoyées quand vous les lui avez redemandées. Je crois du moins que c'est ce qu'il m'a dit. J'étais si malade ce soir-là que je pense n'avoir pas retenu très exactement mais c'est le sens. Je n'entends toujours pas parler du retour d'Antoine mais quand il viendra si je le vois et s'il veut bien me laisser lui parler de tout cela, j'aurai peut-être plus longuement à vous écrire, quoique tout cela me rende malheureux et m'attriste beaucoup. J'aurais voulu vous dire aussi que jusqu'ici je n'ai pas eu tout le bien que j'espérais du médicament Lancelot, je l'attribue à ce que je vis trop habitué aux poudres du docteur. Peut-être monsieur votre père n'avait-il pas comme moi l'habitude de la poudre Legros et a-t-il pu offrir au médicament Lancelot une forme de réaction encore intacte. Mais j'espère bien plus tard un peu de ce remède qui me donne au moins un plaisir très doux : je ne le vois jamais devant moi

sans songer à votre bonté pour moi, à cette gentille pensée de vouloir me guérir. Malheureusement j'y associe aussitôt cette grande tristesse que j'ai depuis que je connais tous ces drames entre vous et des amis que j'aime si tendrement.

*Votre respectueux admirateur reconnaissant
Marcel Proust »*



11 500 €



Lettres à Gaston, Jeanne ou Simone de Caillavet

Proust avait fait la connaissance de Gaston Arman de Caillavet dans le salon de sa mère, Mme Arman, qui sera elle-même un des modèles de Mme Verdurin.

Alors qu'il accomplit son service militaire d'un an comme « volontaire » au 76^e régiment d'Infanterie d'Orléans, Marcel Proust se lie d'une amitié profonde, qui ressemble beaucoup à de l'amour platonique avec Gaston Arman de Caillavet (1869-1915 – la particule, ajoutée plus tard, est d'emprunt). Gaston de Caillavet est, sans aucun doute, l'un des amis qui aura le plus compté dans l'existence de Proust, et se retrouvera plus tard dans l'un des personnages essentiels de la *Recherche*, Saint-Loup, comme son épouse, Jeanne Pouquet, dans celui de Gilberte Swann, formant avec Proust lui-même un étrange « ménage à trois ». Cette passion pour Gaston Arman ne se dénouera véritablement qu'avec la mort de celui-ci, après une longue maladie en 1915, qui affligera profondément Marcel Proust.

1. A Gaston de Caillavet

Non datée [jeudi 13 janvier 1910]

3 pages in-12 sur papier vergé (légère faiblesse au pli central).

« *J'ai toujours pleuré seul.* »

Très belle lettre de condoléances à son ami Gaston de Caillavet qui vient de perdre sa mère, Mme Albert Arman de Caillavet, née Léontine Lippmann, dont le décès a été annoncé dans le *Journal des Débats* le 13 janvier 1910.

« *Mon petit Gaston*

Dans un flot de larmes, tout le passé, tout le début de notre grande amitié, quand tu étais soldat, puis quand je le fus me remonte au cœur, et je t'assure que c'est un cœur bien fraternel, bien tendrement penché aujourd'hui sur ton cœur meurtri. Je ne crois pas que personne ait plus aimé, plus admiré, mieux connu ta pauvre mère que moi ; je t'assure que personne ne s'en souviendra plus fidèlement et toujours.

[...] Pourrais-tu mettre pour moi cette couronne auprès d'elle. J'ai su à la fois sa fin, sa maladie, combien ton adorable femme avait été exquise pour elle pendant qu'elle souffrait. Sa douce tendresse te donnera dans ton déchirement quelque chose qui à moi m'a tant manqué, car j'ai toujours pleuré seul. Je suis à toi de tout mon cœur [...] »

Kolb, X, p. 24.

2. A Simone de Caillavet.

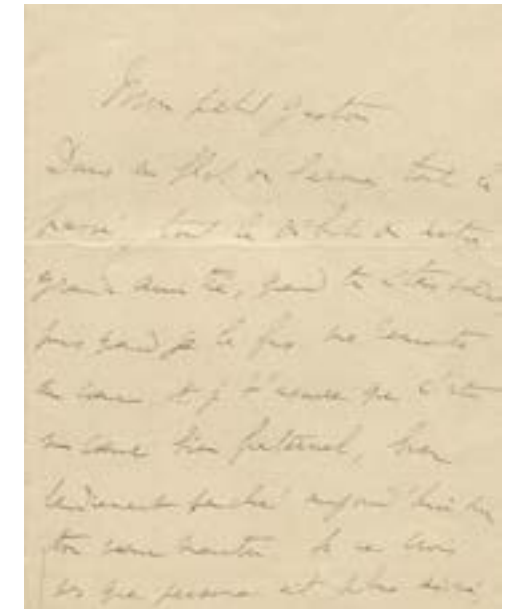
Non datée [jeudi 13 janvier 1910]

2 pages ½ in-12 sur papier vergé (légère faiblesse au pli central).

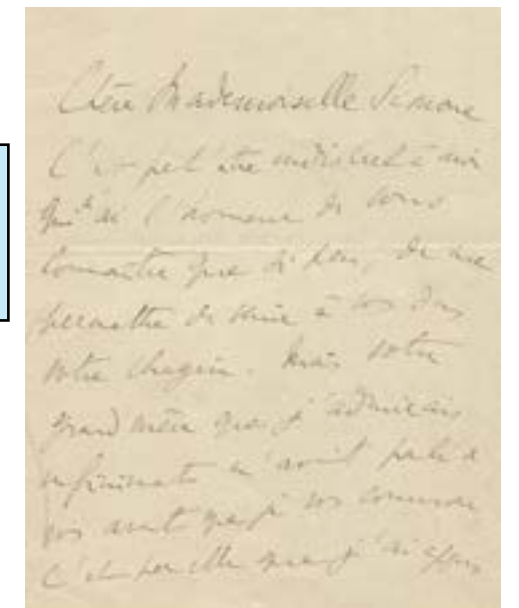
Proust adresse maintenant ses condoléances à la fille de son ami après la mort de sa grand-mère.

« *Chère Mademoiselle Simone*

C'est peut-être indiscret à moi qui n'ai l'honneur de vous connaître que si peu, de me permettre de venir à vous dans votre chagrin. Mais votre grand' mère que j'admirais infiniment m'avait parlé de vous avant



12 500 €



10 000 €



que je vous connusse, c'est par elle que j'ai appris de vous ce que j'ai vu ensuite moi-même. Elle vous aimait tant ! Je pense que vous devez avoir le cœur bien gros et je vous assure que le mien n'est pas gai non plus et que cela me ferait du bien de pleurer auprès de vous. Mais je pense à vous beaucoup, beaucoup j'ai voulu vous le dire et aussi ma reconnaissance de tout le bien que votre tendresse fera à votre Papa qui en aura bien besoin ces temps-ci [...] ».

La jeune Simone de Caillavet, alors âgée de 14 ans, était la fille du dramaturge et ami de Proust, Gaston de Caillavet, et de Jeanne Pouquet dont Proust s'était dit un temps amoureux. Elle devait devenir en 1926 Mme André Maurois.

Kolb, X, p. 25.

3. A Simone de Caillavet.

Non datée [peu avant le 28 janvier 1910]

4 pages in-8 sur papier vergé filigrané (légères salissures en marges et plis marqués).

12 500 €

De l'importance des photographies pour Marcel Proust.

Proust souhaite obtenir une photographie de sa correspondante. Il fait d'ailleurs ici allusion à une photographie de Jeanne qu'il avait réclamée quelques années auparavant.

« [...] Vous me ferez très plaisir si vous me donnez votre photographie. [...] Je penserai à vous même sans photographie mais ma mémoire fatiguée par les stupéfiants a de telles défaillances que les photographies me sont bien précieuses. Je les garde comme renfort et ne les regarde pas trop souvent pour ne pas épuiser leur vertu. Quand j'étais amoureux de votre Maman j'ai fait pour avoir sa photographie des choses prodigieuses. Mais cela n'a servi à rien. Je reçois encore au jour de l'an des cartes de Périgourdins avec qui je ne m'étais lié que pour tâcher d'avoir cette photographie ! Vous rappelez-vous que je vous avais dit que vous ressembliez à Madame B. J'espère que vous épouserez un plus gentil mari que celui qu'elle s'est choisie (faute d'orthographe). Il est vrai qu'elle est beaucoup moins intelligente que vous. [...] ».

Les photographies ont souvent été les premiers matériaux du projet romanesque proustien et les portraits, collectionnés par Proust, alimentèrent une galerie de personnages élaborée comme un puzzle

d'images, une mosaïque visuelle. Plusieurs de ses personnages s'intéresseront de près à la photographie, du comte de Guermantes dont c'est le « dada » à Salomon Bloch dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

Suite à cette lettre, Proust obtiendra la célèbre photographie de groupe, prise sur le terrain de tennis du boulevard Bineau, où lui-même est agenouillé, une raquette à la main, aux côtés de la petite Simone, âgée d'une dizaine d'années, et de Jeanne Pouquet elle-même, debout sur une chaise. Quant aux Périgourdins avec lesquels Proust s'est lié pour obtenir en 1893 la photographie de Jeanne, ils n'ont pas été identifiés, cependant l'écrivain les évoquera dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, à propos des nattes de Gilberte Swann : « n'espérant point d'obtenir un morceau vrai de ces nattes, si au moins j'avais pu en posséder la photographie, combien plus précieuse que celle de fleurettes dessinées par le Vinci ! Pour en avoir une, je fis auprès d'amis des Swann et même de photographes, des bassesses qui ne me procurèrent pas ce que je voulais, mais me lièrent pour toujours avec des gens très ennuyeux ».

L'allusion à Mme B. sera éclaircie dans une autre lettre de Proust à Simone de Caillavet, où il donnera son nom complet : il s'agit de Mme Maurice Bischoffsheim, veuve depuis le mois d'avril 1904 d'un diplomate belge, et qui allait épouser Francis de Croisset.

Kolb, X, p. 40.

Provenance : collection Mme André Maurois

4. A Simone de Caillavet.

Non datée [vers le 28 ou 29 janvier 1910]

4 pages in-8 (171 x 110 mm.) sur papier vergé (légère faiblesse au pli central, plis marqués et petite tache d'encre ne touchant pas au texte dans le coin inférieur gauche du premier feuillet).

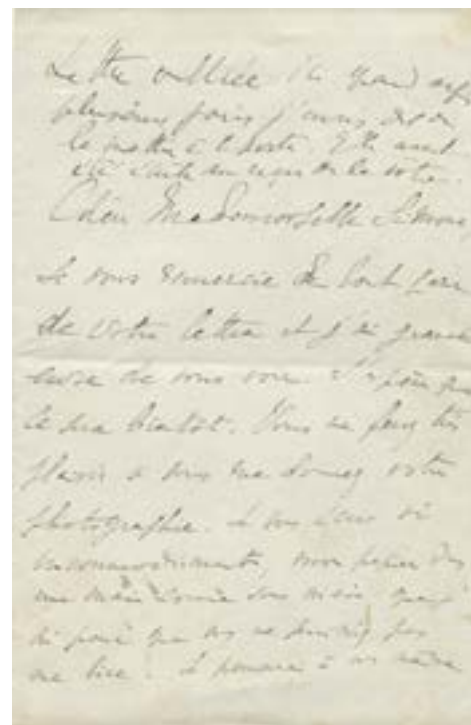
Jolie lettre à la fille de son ami Gaston de Caillavet, alors âgée d'une quinzaine d'années.

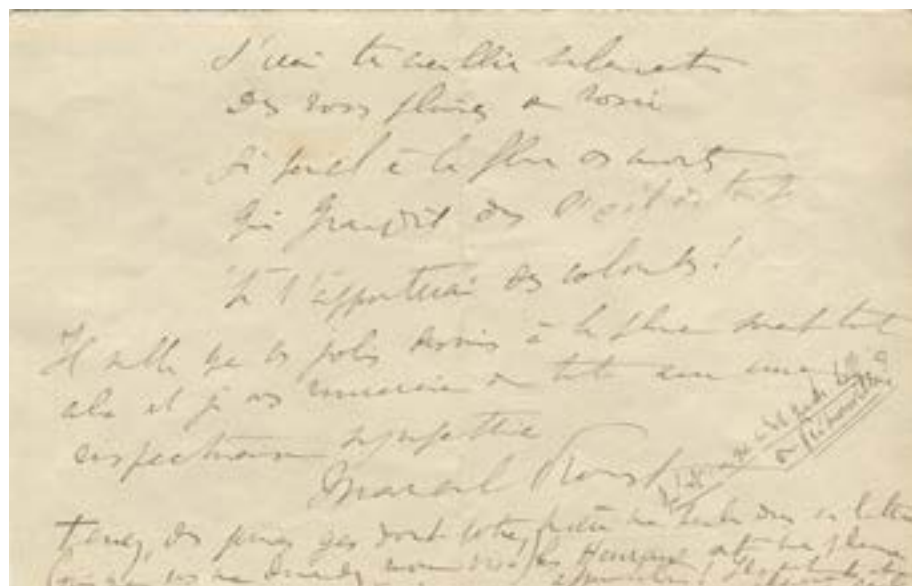
Elle est écrite au moment où la crue de la Seine de l'hiver 1910 est au plus haut, menaçant jusqu'au boulevard Haussmann.

Proust y évoque ses relations épistolaires, l'écriture de sa jeune correspondante : « c'est ravissant, c'est encore plus aquarellé ou jardiné qu'écrit », cite un poème de Villiers de l'Isle-Adam, et donne son avis en post-scriptum sur des jeunes gens fréquentés par Simone.

« Chère Mademoiselle Simone,

16 500 €





La chose est si connue que c'est vous nommer le fiancé que de vous dire que c'est Madame Bishofsheim. Mais tout ceci est forcément inexact par lettre. J'ai été déçu après votre dernier "Cher ami" d'avoir Cher Mr Marcel, cela se fait au régiment pour les ss-officiers qui ont démerité.

J'écrirai à Madame votre mère de qui j'ai reçu une adorable lettre quand je serai un tout petit peu moins malade. Encore serais-je sans doute noyé. A ce propos avez-vous lu le Moulin sur la Floss [de George Eliot], sinon je vous en supplie lisez-le.

Comment pouvez-vous arriver à écrire ou plutôt à dessiner des pages entières avec ces petits bâtons chinois. C'est ravissant, c'est encore plus aquarellé ou jardiné qu'écrit. Il semble que vous arrangez une espèce de peinture étrange au lieu de lettres comme dans les Présents :

Si tu demandes quelque soir
Je te dirai pour t'émouvoir
Une très ancienne ballade
Si tu me parles de tourments etc.
J'irai te cueillir seulement
Des roses pleines de rosée
Si pareil à la fleur des morts
Qui grandit dans l'exil des tombes
Je t'apporterai des colombes !

Il semble que ces jolis dessins à la plume soient tout cela et je vous remercie de tout avec une respectueuse sympathie

Marcel Proust

Tenez, des jeunes gens dont votre mère me parle dans sa lettre (puisque vous me demandez mon visa !) les Henraux ont ma pleine approbation ! Ils sont charmants et parfaits.

Qu'est-ce que c'est que M. Lélé de PRÉMONVILLE ? ».

Mme Maurice Bischoffsheim, née Marie-Thérèse de Chevigné, dont il est ici question était la veuve d'un diplomate belge dont elle avait eu une fille, la future vicomtesse Marie-Laure de Noailles ; elle devait se remarier très prochainement avec Francis de Croisset.

Le poème de Villiers de l'Isle-Adam, « Les Présents », est tiré de la III^e partie du « Conte d'amour » des *Contes cruels*.

Kolb, t. X, p. 41

Provenance : collection Mme André Maurois.

5. A Mme Gaston de Caillavet.

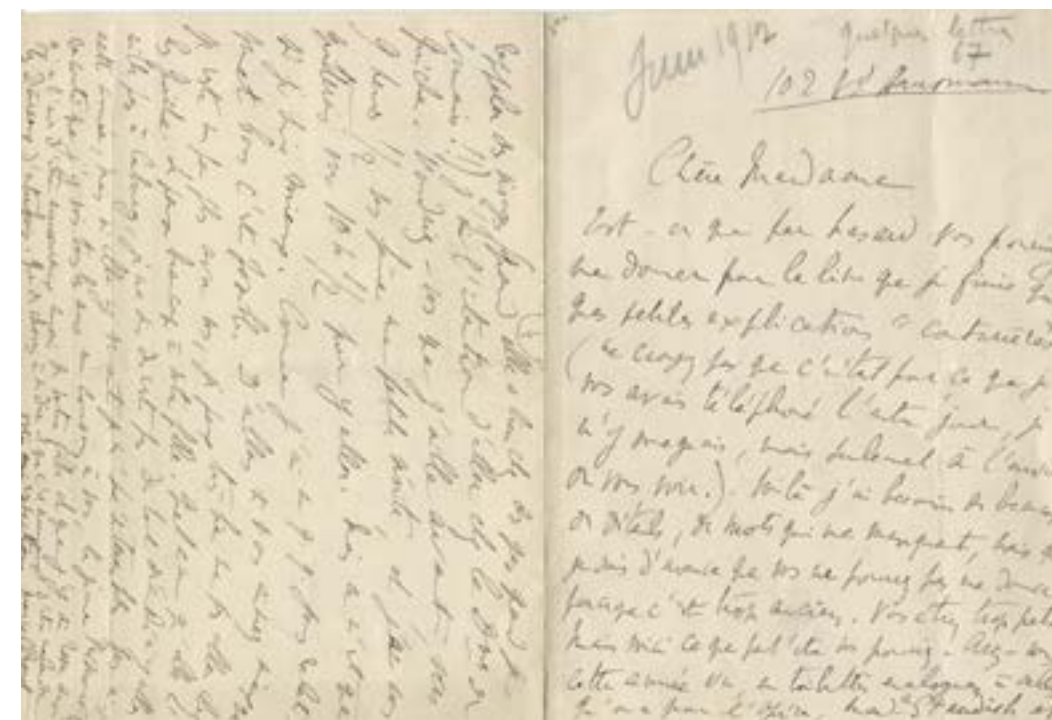
Non datée [peu avant le 4 juillet 1912].

4 pages in-8 sur papier vergé « Imperial Diadem ». Très bon état de conservation (légère faiblesse au pli central).

Etonnante lettre demandant des renseignements « couturiers » sur les toilettes portées par Mmes Standish et Greffulhe.

Proust explique qu'il a besoin d'informations pour le livre qu'il est en train de finir, tout en précisant que son roman n'a pas de clefs, et que la description de ces robes n'aura aucun rapport avec celles qui les auront portées : « si après cela mes personnages femmes sont empoisonneuses ou incestueuses ou n'importe quoi, elles croiront que j'ai voulu dire cela d'elles ! J'aime mieux pas ! ».

13 500 €





« [...] Est-ce que par hasard vous pourriez me donner pour le livre que je finis quelques petites explications “couturières” ? [...] Voilà j’ai besoin de beaucoup de détails, de mots qui me manquent, mais je sais d’avance que vous ne pourrez pas me donner parce que c’est trop ancien. Vous étiez trop petite. Mais voici ce que peut-être vous pourriez. Avez-vous cette année vu, en toilettes analogues à celles qu’on a pour l’Opéra, M^{me} Standish et M^e Greffulhe ? Un soir des représentations italiennes de Monte-Carlo M^{me} Greffulhe m’avait emmené à l’Opéra avec M^e Standish. Et j’avais eu l’impression de deux façons de comprendre la toilette, l’élégance, très différentes, très opposées. [...] Je désirerais qu’elles ne sachent ni l’une ni l’autre que cela m’intéresse (sans cela j’aurais tout simplement demandé à M^e Greffulhe que j’ai souvent vue depuis) parce que les 2 femmes que je recouvrirais – comme 2 mannequins – de leurs robes n’ont aucun rapport avec elles, que mon roman n’a aucune clef, que si je leur en parle et si après cela mes personnages femmes sont empoisonneuses ou incestueuses ou n’importe quoi, elles croiront que j’ai voulu dire cela d’elles ! J’aime mieux pas ! [...] j’ai l’intention d’aller chez la D^{ss}e de Guiche. Voudriez-vous que j’aille avant, vers 9 h. ½ vous faire une petite visite, et je vous quitterais vers 10 h. ½ pour y aller. [...] si vous aimez mieux que je reste un peu plus avec vous, je peux très bien ne pas aller chez les Guiche. Je pense beaucoup à votre fille. Quel ennui qu’elle n’aille pas à Cabourg, je ne suis du reste pas du tout décidé à y aller cette année, mais si elle y venait je n’hésiterais plus [...] »...

La comtesse Greffulhe, née Elisabeth de Caraman-Chimay, et Mme Henry Standish, née Hélène Perusse des Cars, étaient deux figures incontournables du Tout-Paris mondain. Proust s’inspira d’elles pour les figures de la duchesse de Guermantes et de la princesse de Guermantes ; il utilisa notamment ses impressions vestimentaires pour décrire le contraste de leurs toilettes dans une scène du *Côté de Guermantes* (II, pp. 53-54).

Il est fait ici allusion à plusieurs soirées auxquelles l’écrivain assista, notamment la représentation de *Sumurum* le 24 mai 1912 au Vaudeville, ou la soirée musicale chez le duc et la duchesse de Guiche donnée le 6 juillet et dont le *Figaro* rendra compte en citant Mme Standish et la comtesse Greffulhe, ainsi qu’à la fin de cette lettre, de ses habitudes estivales à Cabourg.

Kolb, XI, pp. 154-155.

Provenance : collection Mme André Maurois

6. Lettre autographe [la fin manque], à Jeanne Pouquet.

Non datée [19 avril 1922]

8 pp. in-8 à l’encre noire sur papier pelure gris, numérotées 1 à 8 (pli central légèrement marqué mais excellent état de conservation).

Superbe lettre sur son ami Gaston de Caillavet mort en 1915, adressée à sa veuve, devenue Mme Maurice Pouquet.

Proust revient longuement sur la profonde amitié qui le liait à Gaston, rencontré en 1889 dans le salon de sa mère, Mme Arman de Caillavet : « il y fut si délicieux pour moi que notre amitié commença tout de suite ». Parlant avec émotion de leur correspondance et des débuts de cette amitié alors qu’il effectuait son service militaire à Orléans, Proust se souvient avoir été détesté par la plupart des anciens camarades de Gaston, avant d’évoquer un autre souvenir émouvant : le sentiment éprouvé pour la jeune fiancée de Gaston : « [...] Mon affection pour Gaston eut vers cette époque un effet de vaccin que je n’avais pas cherché. Elle m’immunisa contre les souffrances trop vives, dans l’amour que m’inspira Mademoiselle Pouquet. Sachant qu’ils étaient à demi fiancés, je ne me permis pas un seul espoir »...

« [...] Non, je n’ai pas connu Gaston au lycée. Il a peut-être fait ses études au même lycée que moi (Condorcet), en tous cas je ne l’y ai pas connu. Je ne sais plus qui m’a conduit chez la mère de Gaston, je sais que j’allais partir pour le service militaire que j’ai fait très jeune parce que c’était la dernière année de ce qu’on appelait volontariat. [...] c’est au cours de brèves “permissions” que je l’entrevis chez sa mère. Mais il y fut si délicieux pour moi que notre amitié commença tout de suite. Je

19 500 €

sorte de draine de sorte q'a pour d'la il
lui envoyait le hommage de ma Arman.
On sait comment elle devait être tournée.
A cette époque Robert de Flers ne connaissait
pas encore Gaston qui fut même son mal
mon affection pour son futur collaborateur.
Mon affection pour Gaston est vers cette époque
un effet de vaccin que je n'avais pas cherché.
Elle m'immunisa contre les souffrances trop vives,
dans l'amour que m'inspira Mademoiselle
Pouquet. Sachant qu'ils étaient à demi fiancés
je ne me permis pas un seul espoir. Vous savez



voudrais bien savoir si dans un des trois garde-meubles où gisent mes affaires, il n'y a pas les lettres qu'il m'écrivait alors, me connaissant à peine (je suppose 1889). Car ayant, à ce moment-là, pour mon "intelligence" une estime que je ne méritais pas, ses lettres n'étaient pas seulement admirables de sentiment, il mettait à les écrire une véritable coquetterie. Une page sur la musique science des nombres (et peut-être bien un peu inspirée de M. France) fit mon admiration. Cette amitié née ainsi presque par correspondance, il l'entretint longtemps avec une bonté, une infinie gentillesse que jamais je n'oublierai. [...] Le cœur se fonda à ces souvenirs, comment pourrait-on les revivre sans pleurer. Il avait d'autant plus de mérite à persévérer au moins quelque temps dans son amitié que j'étais détesté de presque tous ses camarades. Un certain Lévy-Alvarès, ne m'adressait même pas la parole, non plus que le Grunebaum de l'Avenue de Messine. L'autre (Paul) était au contraire très gentil pour moi mais cela n'a pas duré. Les bienveillants étaient Louis Koenigswarter et Fernand Prévost ainsi qu'un Schumann et un futur directeur de théâtre dont le nom m'échappe (il a épousé Mlle de Soria). J'ai été très touché le rencontrant il y a q.q. années à Cabourg (l'année d'avant la guerre sans doute) de la façon dont il m'a parlé de Gaston. [...] Mon amitié pour Gaston était immense, je ne parlais que de lui à la caserne, où mon brosseur, le caporal, etc. voyaient en lui une sorte de divinité de sorte qu'au jour de l'an ils lui envoyèrent en hommage une Adresse. Dieu sait comment elle devait être tournée ! A cette époque Robert de Flers ne connaissait pas encore Gaston qui prit même assez mal mon affection pour son futur collaborateur. Mon affection pour Gaston eut vers cette époque un effet de vaccin que je n'avais pas cherché. Elle m'immunisa contre les souffrances trop vives, dans l'amour que m'inspira Mademoiselle Pouquet. Sachant qu'ils étaient à demi fiancés, je ne me permis pas un seul espoir [...]. »

La fin manquante est citée par Kolb.

C'est en avril 1893 que le futur écrivain Gaston Arman de Caillavet (1869-1915) avait épousé Jeanne Pouquet. Leur couple inspira à Proust celui formé par Gilberte Swann et Robert de Saint-Loup, et leur fille Simone servit de modèle à Melle de Saint-Loup.

Jeanne Pouquet (1874-1962) devenue veuve, épousa son cousin Maurice Pouquet après la guerre ; elle publia en 1926 un livre de souvenirs sur le salon de sa belle-mère, Madame Arman de Caillavet, l'égérie d'Anatole France.

Kolb, XXI, p. 136-138.

Provenance : collection Mme André Maurois.

Lettre aux éditions Calmann-Lévy

1. [27 décembre 1895]

3 pages in-8 à l'encre noire sur 1 double feuillet de papier ligné à en-tête des éditions Calmann-Lévy

Précieuse lettre sur *Les Plaisirs et les jours*, qui trahit un certain agacement envers Madeleine Lemaire.

J. Hubert était chargé chez Calmann-Lévy de la publication du premier livre de Marcel Proust, *Les Plaisirs et les jours*, illustré par Madeleine Lemaire. L'écrivain exagère lorsqu'il prétend que celle-ci le fait attendre depuis quatre ans, puisque c'est depuis novembre 1893 qu'il s'occupe de la publication de son livre.

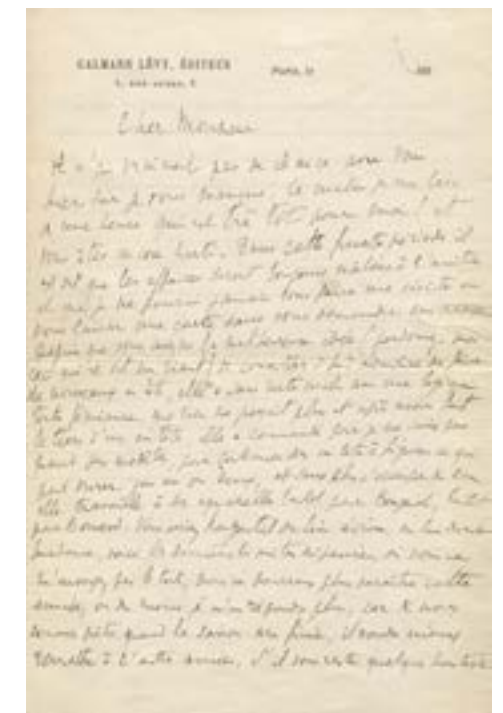
Son agacement est nettement perceptible sous la plaisanterie : « ici viendra j'espère se placer l'amitié de Mme Lemaire qui me tenant ainsi depuis quatre ans (sur les fonts baptismaux des lettres où je suis très honoré d'avoir une si belle marraine, je le veux bien, mais enfin il serait temps) ne vaudra pas me retarder une année de plus ».

La chose est encore plus marquée dans le passage à propos duquel l'écrivain se sent obligé de préciser qu'il plaisante : « Depuis que vous avez eu la malheureuse idée (pardonnez-moi ceci qui est dit en riant) de conseiller à Mme Lemaire de faire de nouveaux en-tête, elle en a sans doute conclu, avec une logique toute féminine, que rien ne pressait plus... »

Le livre ne paraîtra finalement qu'en juin 1896 et rencontra un succès médiocre.

Ce qui frappe dans cette lettre, c'est, derrière la modestie et les protestations d'humilité (« Aussi ignorant comme le suis, je n'oserais jamais dire mon avis à un savant comme vous l'êtes », « je suis trop certain qu'en tout ceci vous aurez toujours raison, pour émettre une préférence »), c'est l'incroyable fermeté du caractère de Proust, qui dicte quasiment à son correspondant la lettre qu'il souhaite lui voir écrire à Madeleine Lemaire.

Sous les apparences les plus innocentes, il sait exactement ce qu'il veut : « ce livre aurait peut-être plus d'unité si les dessins, gillotés ou autrement reproduits étaient tous de la même couleur et en noir, en réservant les couleurs pour les éditions de luxe. »



16 000 €





14 lettres autographes signées. En tout 50 pages in-8, dont 11 sur papier de deuil. Lettres du 11 juillet 1903, 16 août 1904, 28 mars 1905, vers le 1er juin 1906, 5 juin 1906, 14 juin 1906, 31 janvier 1907, 1er février 1907, 3 février 1907, début février 1907, 16 septembre 1911 et 16 novembre 1913 ; une lettre non datable.

Un volume relié par Devauchelle. Maroquin écarlate décoré de feuillages en papiers de couleur, dos long, tête dorée.

110 000 €

14 lettres à Gaston Calmette

On sait que Marcel Proust dédia *Du côté de chez Swann* à Gaston Calmette « *comme un témoignage de profonde et affectueuse reconnaissance* ». Et, dans une lettre qu'il lui écrivit en 1913, il va jusqu'à parler de « *notre* » livre ».

Les raisons en étaient profondes. Récemment nommé directeur du *Figaro*, Calmette accepta de publier en 1903 les « salons » de Marcel Proust où celui-ci, sous les pseudonymes de « Dominique » ou « Horatio », publiait de piquantes chroniques mondaines.

Ces textes de circonstance furent suivis de nombreux autres, d'une importance bien plus considérable. C'est dans *Le Figaro*, en effet, que parurent « Les Sentiments filiaux d'un parricide », dont Gaston Calmette prit l'initiative de passer commande à Marcel Proust, la plupart des pastiches, le long texte sur Sainte-Beuve refusé plusieurs fois ailleurs et, le 21 mars 1912, le premier extrait jamais publié d'*A la recherche du temps perdu*.

Selon l'expression même de Marcel Proust, Gaston Calmette lui avait « *ouvert en quelque sorte un crédit de bienveillance et d'estime* ».

Gaston Calmette n'était pas le directeur lointain et occupé qui laissait passer de pareils textes sans y prêter grande attention. Il semble au contraire qu'il soit à plusieurs reprises intervenu personnellement pour faire publier des textes que la rédaction du journal rechignait à insérer.

Marcel Proust en était parfaitement conscient, qui organisa un grand dîner-concert au Ritz « *pour faire une politesse à Calmette qui est très gentil de prendre mes longs articles peu au goût du public* ».

On peut dire qu'entre la période qui sépare la publication des *Plaisirs et les jours* et celle de *Du côté de chez Swann*, c'est principalement grâce à Gaston Calmette que les écrits de Marcel Proust furent diffusés dans le public.

Exceptionnel ensemble comprenant l'intégralité de la correspondance connue adressée par Proust à Gaston Calmette (à l'exception d'une lettre).

Ces lettres datent principalement de l'époque où Marcel Proust publiait assez régulièrement des articles dans *Le Figaro*, sur les

différents salons de Paris notamment, époque importante dans sa formation.

Marcel Proust noie son correspondant sous les amabilités les plus empressées, tandis qu'il ne cesse de se rabaisser comme à plaisir : « *Je sais hélas que mon article est détestable et vous le savez comme moi, mais vous avez un art supérieur de la bonté (...)* Chaque action exquise de vous est une œuvre d'art » (lettre du 31 janvier 1907).

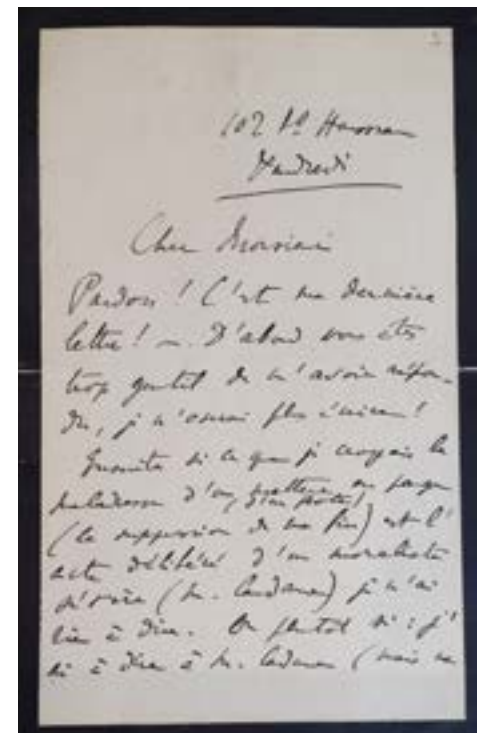
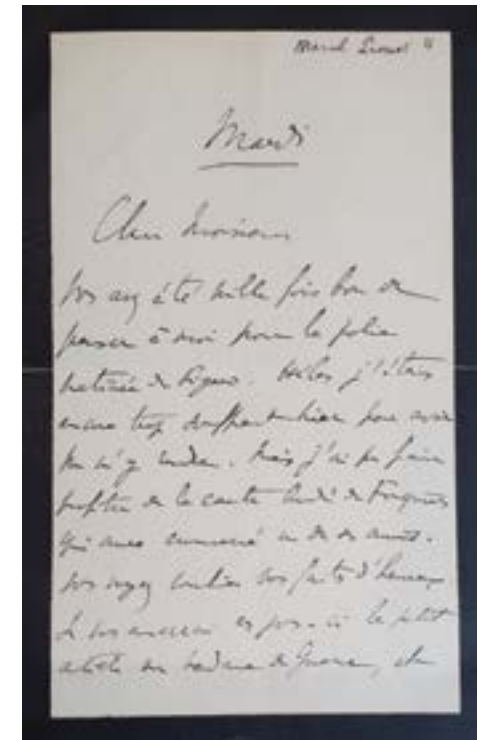
Mais ce déluge de politesses recouvre une fermeté dissimulée : « *Le Figaro, si bon pour moi grâce à vous, est le seul journal qui ne fasse pas d'article sur mes Ruskin (...)* [un collaborateur] voudrait peut-être se charger soit d'un article, soit d'un écho (dans le cas d'un écho le mieux serait peut-être que je le rédige moi-même, si vous me préveniez). Si c'était un article, il y a quelqu'un qui, me connaissant bien, le ferait mieux que personne, c'est Madame de Noailles » (lettre du 1^{er} juin 1906).

Ou encore, lorsque le journal a supprimé la fin de son important article, « Sentiments filiaux d'un parricide ». La lettre commence par l'habituel auto-dénigrement : « *j'ai aperçu tout à l'heure votre charmant Figaro par la masse compacte de mon pesant article* ». Mais Proust sait ce qu'il veut : « *On a supprimé la seule chose que j'avais fait déclarer à M. Cadone essentielle, lui disant qu'il pouvait couper tout ce qu'il voulait plutôt que d'omettre ces dernières lignes (...)* une fin où je rassemblais mes rênes, mes coursiers épars, à la fois emballés et embourbés, divagants. »

Lorsque paraît un article sur *Sésame et les lys*, Marcel Proust s'emballe : « *C'est de plus en plus les Mille et une nuits. Ce n'est plus Sésame d'Ali Baba. C'est le Dormeur éveillé qu'on traite en roi, qu'on mène dans un palais inouï, qu'on enivre des vins les plus délicieux. Je crois que je rêve et je me dis que vous êtes le plus puissant des magiciens. Un magicien de génie et de bonté. Le génie de la bonté et d'autres choses encore. Mais est-ce que je ne rêve pas. Est-ce vraiment pour moi "cette magnifique colonne" comme dit le dormeur des contes persans. Ici c'est une colonne de journal, mais la plus belle de toutes, divinement ciselée par André Beaunier.* »

La dernière lettre évoque l'écriture en cours de *Du côté de chez Swann* : « *J'ai déjà dicté à une dactylographe un quart presque du "vôtre"* ». Et ce quart, ou plutôt ce cinquième, a déjà l'étendue d'un volume. *Puisse le tout avoir l'importance d'un Livre. Je peux dire comme le boucher : j'ai mis la tête et les entrailles, il n'y a pas de faux poids* » (lettre du 16 septembre 1911).

Provenance : Charles Hayoit.





Lettre à la princesse Alexandre de Caraman Chimay

1. Non datée (cachet postal du 4 avril 1908).

3 pages in-12, dont une à l'horizontale, à l'encre noire sur papier vergé « Island Mill » à bordure de demi-deuil. Une rature.

Enveloppe conservée : suscription autographe : « Madame / la Princesse de Chimay / 3 rue Greuze / Paris » ; timbre et cachets postaux (petit manque angulaire). Très bon état. Papier très légèrement jauni ; pliure centrale soigneusement restaurée ainsi que le pli latéral.

Riche lettre évoquant le fils adoptif d'Abel Hermant, un des modèles de Morel.

La princesse Alexandre de Caraman Chimay, née Hélène de Brancovan, sœur d'Anna de Noailles et de Constantin de Brancovan, fut également la belle-sœur de la comtesse Greffulhe, qui inspira le personnage de la duchesse de Guermantes. Elle fut avec Anna de Noailles et le comte de Montesquiou une des aristocrates les plus proches de Marcel Proust dans les années 1900. Proust lui dédia en 1905 le second ouvrage de Ruskin qu'il a traduit et présenté, *Sésame et les lys* : « A Madame la Princesse Alexandre de Caraman-Chimay, dont les Notes sur Florence auraient fait les délices de Ruskin, je dédie

respectueusement, comme un hommage de ma profonde admiration pour elle, ces pages que j'ai recueillies parce qu'elles lui ont plu. / M.P. »

Très intéressante lettre demeurée presque entièrement inédite et dans laquelle il est question notamment d'Abel Hermant et de son fils adoptif, qui fut l'un des modèles présumés du personnage de Morel dans la *Recherche*. Il est également question de Paul Hervieu (dont Proust admirait les œuvres dramatiques) et auquel il aurait aimé demander un conseil concernant ses pastiches littéraires ; de la poétesse Anna de Noailles (sœur de la Princesse) ; de la romancière Gyp (comtesse de Martel) à qui Proust veut envoyer des « Ruskin » et d'une demoiselle dont Proust a « fané » le nom de peur que la Princesse ne s'en moque au téléphone.

Comme souvent avec Proust, l'apostille de la lettre est aussi importante que la lettre proprement dite : « (...) *Je crois que je ne vous ai jamais raconté l'entrevue que j'ai eue avec Hermant il y a un mois et les discours que je lui tins sur la Discorde. Ce fut beau, je vous assure. Très accessoirement sa colère contre Madame Bulteau m'a incliné à une grande estime de cette dame... Le fils d'Hermant est charmant, de politesse, de gentillesse, et beau garçon.*

J'ai fané le nom de la demoiselle, parce que vous vous en moqueriez par le téléphone et si c'était entendu cela détruirait des chances qui n'existeront d'ailleurs jamais, de la voir, mais enfin une possibilité. Si je vous crois, je vous demanderai (adroitement ?) si vous le connaissez, mais je suppose que non. »

Dans cette lettre, Proust évoque un des fameux romans à clefs d'Abel Hermant, *La Discorde* qui avait suscité de nombreux remous dans les rangs de l'aristocratie parisienne, chacun se sentant plus ou moins « visé ». Il semble, ainsi que cette lettre nous l'apprend, que Proust ait effectué une sorte de « mise au point » avec Hermant sur son ouvrage qui, par certains aspects, n'est pas sans évoquer la *Recherche du temps perdu*. Les deux hommes se connaissaient bien et depuis assez longtemps, par l'entremise d'Anna de Noailles, amie d'Hermant. Ce dernier, homosexuel notoire, fut surnommé « le gentleman de l'homosexualité » et eut une réputation assez équivoque dans les milieux mondains si l'on en croit une lettre de Proust adressée à leur amie commune, Anna de Noailles, vers le 21 mars 1908, qui évoque le fils « adopté » d'Hermant (Cf. Correspondance, VIII, p. 72 : « *Je ne puis croire qu'il ait voulu parer des dehors infiniment respectables de l'inceste une banale aventure d'homosexualité. Je suis convaincu et certain qu'il n'a nullement ces goûts. Et le jeune homme, comme lui, n'aime certainement que les femmes.* »

Seul les sept premières lignes de cette lettre sont transcrites dans la Correspondance de Proust, édition de Kolb, Tome VIII, pp. 86-87, d'après le catalogue de la vente Cornuau (de « *Je vous remercie de tout cœur* » à « *vous voyez Hervieu tous les jours* »).

9 000 €





Lettre à Illan de Casa-Fuerte

6 500 €

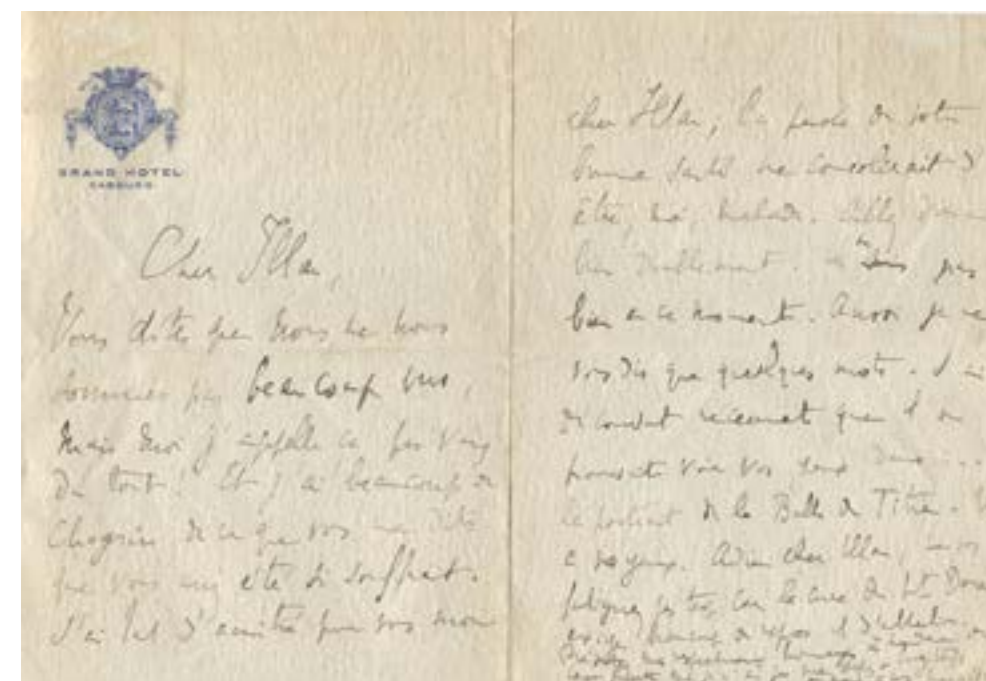
1. Août 1907].

2 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier à en-tête et vignette du Grand Hôtel de Cabourg.

Précieuse lettre inédite où Marcel Proust fait l'éloge de la beauté d'un jeune homme.

« *Cher Illan,*
Vous dites que nous ne nous sommes pas beaucoup vus, mais moi j'appelle ça pas vus du tout ! Et j'ai beaucoup de chagrin de ce que vous me dites que vous avez été si souffrant. J'ai tant d'amitié pour vous mon cher Illan ; la pensée de votre bonne santé me consolerait d'être, moi, malade. Allez donc bien doublement. Je ne suis pas bien en ce moment. Aussi je ne vous dis que quelques mots. J'ai découvert récemment que l'on pouvait voir vos yeux dans... le portrait de la Belle du Titien. Elle a vos yeux. Adieu cher Illan, ne vous fatiguez pas trop car la cure du Mont-Dore exige beaucoup de repos et d'attention. (...). De cœur à vous.
Marcel Proust. »

Le marquis Illan de Casa Fuerte (1882-1962), fils d'une égérie de D'Annunzio et Montesquiou, parent de la princesse Mathilde, était



selon tous les témoignages, d'une extraordinaire beauté. « *C'était une incarnation de Dorian Gray* », écrivit André Germain. Et Proust, en 1907, s'adressant à lui : « *Vous êtes un véritable amour, et pas seulement par le visage.* »

C'est Lucien Daudet qui les avait présentés l'un à l'autre et ce dernier prit ombrage de l'affection que l'écrivain porta immédiatement au marquis, de dix ans plus jeune que lui. Origines aristocratiques, tempérament artiste (Illan était musicien et écrivait des vers), beauté, le jeune homme avait tout pour séduire l'écrivain. De plus, tous deux étaient asthmatiques, ce qui les rapprocha encore.

Leur relation resta toute platonique, mais il n'est guère douteux que le romancier, de son côté, éprouva un attrait sensuel pour son ami : « *J'ai découvert récemment que l'on pouvait voir vos yeux dans... le portrait de la Belle du Titien. Elle a vos yeux.* »

Le portrait de « La Belle » par le Titien, peint vers 1536 est en quelque sorte la représentation de l'idéal de la beauté renaissante. Il est aujourd'hui au palais Pitti de Florence.

Dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Marcel Proust écrivit : « (...) *c'est l'âge où nous aimons à caresser la Beauté du regard, hors de nous, près de nous, dans une tapisserie, dans une belle esquisse de Titien découverte chez un brocanteur, dans une maîtresse aussi belle que l'esquisse de Titien.* »





110



Lettres à Madame Catusse

Marie-Marguerite Bertin (1858-1928), épouse d'Anatole Catusse, qui fut préfet des Alpes-Maritimes, fut la plus chère amie de la mère de Marcel Proust et joua un rôle très important dans la vie de l'écrivain, demeurant pour lui jusqu'à la fin une de ses confidentes les plus intimes ; il recourait à ses conseils pour un achat ou pour tout autre décision à prendre dans la vie pratique. A l'âge de quinze ans, accompagnant sa mère en cure à Salies-de-Béarn, Proust composa l'un de ses tout premiers portraits littéraires sur Madame Catusse, dont le séduisait « *la voix délicieusement pure et merveilleusement dramatique* ». Il la dépeint : « *Une tête ravissante, deux yeux doux et clairs, une peau fine et blanche, une tête digne d'être rêvée par un peintre amoureux de la beauté parfaite, encadrée de beaux cheveux noirs.* »

Madame Catusse aimait à chanter les airs de Massenet ou de Gounod, qu'elle fit découvrir au jeune Proust et dont celui-ci se souviendra trente ans plus tard.

1. Non datée, [vers mars 1906].

4 pages in-8 à l'encre, sur papier deuil (excellent état de conservation).

Emouvante lettre écrite quelques mois après la mort de sa mère.

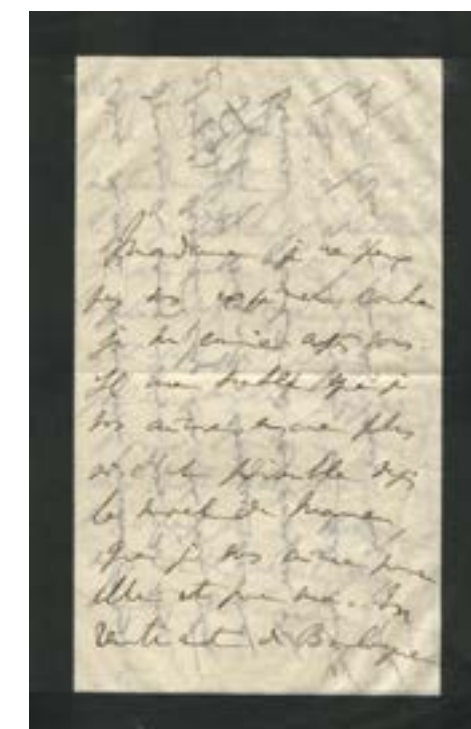
« [...] Je ne peux pas vous exprimer combien je m'ennuie après vous. Il me semble que je vous aime encore plus si c'est possible depuis la mort de maman, que je vous aime pour elle et pour moi. En rentrant de Boulogne j'ai été si fantastiquement malade que j'étais dans l'impossibilité matérielle de vous voir. Et à Boulogne vous comprenez n'est-ce pas pourquoi je ne voulais pas que vous veniez [...] ».

Toujours à la merci d'une crise, il ne peut lui donner de rendez-vous mais si elle passe un jour devant chez lui, elle peut essayer de lui rendre visite : « Ne dites à personne que l'on peut me voir [...] Je ne me décide à l'écrire qu'à deux ou trois personnes que j'ai particulièrement envie de voir, mais personne autant que vous »...

Après la mort de sa mère survenue le 26 septembre 1905, Marcel Proust, bouleversé, séjourna plusieurs semaines à la clinique du docteur Sollier, à Boulogne-sur-Seine. Revenu à Paris, il dut bientôt quitter l'appartement familial de la rue de Courcelles et s'installer au 102 du boulevard Haussmann. Madame Catusse resta une fidèle correspondante de l'écrivain qui, dans une lettre adressée à sa grand-mère maternelle en 1885, avait dressé d'elle un beau portrait louant autant sa beauté et son charme que son intelligence et son instruction : « *j'en suis arrivé à une admiration muette* ».

Belle lettre intime révélatrice de l'attachement de Proust à sa mère et aux amies de celle-ci.

Kolb, VI, p. 50.



11 000 €



111

2. Non datée [Versailles, vers le 12 décembre 1906].

18 pp. in-12 sur papier de deuil.

Longue et très belle lettre sur son installation boulevard Haussmann, pleine du souvenir de sa mère.

Un mot sur la forme pour commencer, très proustienne. « *Pardonnez-*

moi de ne pas écrire plus », lui écrit-il à la fin de cette lettre qui comportera dix-huit pages. C'est qu'elle sera suivie de trois longs post-scriptum, si bien qu'il la qualifiera finalement d'« *interminable lettre* ».

Les circonstances qui l'entourent sont les suivantes. Après la mort de sa mère, le 26 septembre 1905, Marcel Proust, passa un mois dans une clinique, puis alla s'enterrer à l'hôtel des Réservoirs de Versailles, d'août à décembre 1906, d'où cette lettre est écrite.

Le bail du 45, rue de Courcelles où Proust avait vécu avec ses parents avait expiré le 30 septembre 1906. Proust ne pouvait garder cet appartement de 300 m² pour lui tout seul et sollicita ses amis pour l'aider à trouver un nouveau logement. Mais aucun ne convenait et ceux-ci finirent par se lasser. Il élut finalement cet appartement du 102, boulevard Haussmann, qui était exactement aux antipodes de ce qu'il recherchait : « *pas d'arbres, pas de bruit, pas de poussière, quartier élevé etc.* »

Le quartier comme l'immeuble le révulsent. C'est « *la chose la plus laide que j'aie jamais vue, le triomphe du mauvais goût bourgeois à une époque encore trop rapprochée pour être inoffensive ! Cela n'est même pas démodé dans le sens charmant du mot. Démodé ! C'est trop laid pour l'être jamais.* »

Il y a là une raison cachée qui « *dispense de toute autre et la raison ne la connaît pas* », dit-il reprenant Pascal. Cette raison, « *ce que je n'ai peut-être dit à personne* » il ne l'a avouée qu'à Madame Catusse. Il l'explique ici : « *Si je peux me décider à le quitter il aura du moins été une transition entre l'endroit où repose pour moi Maman et qui n'est pas le cimetière mais l'appartement de la rue de Courcelles et un appartement qu'elle n'aurait jamais vu, entièrement étranger.* » Autrement dit, il ne peut habiter sans transition dans un appartement que sa mère n'aurait pas connu. Or cet appartement du boulevard Haussmann est celui de son grand-oncle Louis Weil, où Proust était allé quelque fois dîner avec sa mère. Il ne le quittera que contraint, en 1918.

Le souvenir de sa mère plane sur toute cette lettre. « *Je suis content de voir que les boiseries pourront servir, je croyais que l'antichambre était trop petite, et cela me fera un grand plaisir de les retrouver là car Maman en avait eu tant de plaisir, aimait tant son antichambre* ».

Elle offre par ailleurs un précieux aperçu de l'agencement et de la décoration de l'appartement où Proust allait passer douze années. Il s'agit de conserver ce qui se peut de la rue de Courcelles : « *vous me dites qu'on ne pourrait pas faire du petit salon une pièce toute en tapisseries. C'est ce que j'aurais aimé, pour me rappeler l'antichambre de la rue de Courcelles ou le "cabinet à tapisseries" du boulevard Malesherbes. Donc ce sera pour la salle à manger.* »

Il est possible de se faire une idée assez précise de l'intérieur de l'écrivain : « *Si le mobilier bleu n'est pas adopté pour ma chambre, on*



pourrait grossir les meubles de l'ancienne chambre de papa de quelques meubles du grand salon ou du petit salon qui ne tiendront peut-être pas dans ces pièces plus petites. Je pourrais peut-être dans ce cas faire tendre les murs en étoffe (imitation de vieilles toiles de Jouy, ce que j'avais comme rideaux dans ma chambre rue de Courcelles, et que je n'aurai plus si j'ai des rideaux bleus). Je compte mettre dans le grand ou le petit salon la pendule de l'antichambre de la rue de Courcelles. »

Quant aux tableaux qui orneront ses murs, la lettre est encore plus révélatrice : « *Pour les tableaux je ne désire voir un peu en vue que la bergère petite et vieillotte qui a l'air monstrueux et racé d'une infante espagnole, le portrait de Maman et mon portrait par Blanche. Cependant les copies exactes des Snyders feront très bien dans la salle à manger. Je sais que le Govaert Flink (Tobie et l'Ange) est un tableau de prix, et en somme [de] la très bonne peinture un peu sombre d'un des meilleurs élèves de Rembrandt. Mais je compte le laisser à Robert (et du reste tout ce qu'il voudra) ainsi que le si beau portrait de Papa par Lecomte du Nouÿ, qui faisait l'admiration de Jacques Blanche* ».

On a ainsi de surcroît une idée de la décoration de la rue de Courcelles. On note également au passage que Proust garde le portrait de sa mère et laisse celui de son père à son frère. Proust n'a rien d'un

25 000 €



esthète à la Goncourt. Il conçoit son intérieur comme une projection de soi-même, de ses souvenirs : « Mais pour mon compte tout tableau qu'on n'a pas désiré, acheté avec peine et amour est atroce dans un appartement. William Morris a dit "n'ayez jamais dans un appartement que des choses que vous trouviez utiles ou que vous jugiez belles". Or une armoire, une table, même laides même inutiles, cela évoque encore une idée d'utilité. Mais un tableau qui ne plaît pas, c'est une horreur. Et je peux le dire de tous ceux bons ou mauvais qui seront là. »

Ces détails qui pourraient sembler accessoires sont au contraire dans le cas de Proust de la plus grande importance. C'est qu'au cours des années à venir il ne va plus guère sortir de chez lui et que ces meubles, ces tableaux, ces tapisseries chargés de souvenirs vont finir par constituer tout son univers extérieur.

Mais la lettre contient par ailleurs d'autres passages remarquables, comme sur son séjour à Versailles : « je ne me suis jamais éveillé que la nuit venue, et je ne sais rien des charmes de la saison ni de l'heure. J'ai passé quatre mois à Versailles comme si je les avais passés dans une cabine téléphonique sans avoir rien su du décor ». Ce qui amène cette remarque si caractéristique que les lieux ne sont jamais si beaux qu'enrichis par le passage du temps : « j'aime ces lieux incomparables, que notre tristesse a construits plus beaux qu'ils ne furent jamais dans leur splendeur première et qui ont tant gagné en beauté de Louis XIV à Barrès ! »

Kolb, VI, pp. 325-328.

3. Non datée [jeudi 27 mai 1915]

10 pages in-8 à l'encre noire sur papier vergé crème. Petites taches d'encre. Date « 28 mai » portée d'une autre main à l'encre bleue. Plis légèrement marqués. Excellent état de conservation.

Très belle lettre, écrite quelques jours avant la date anniversaire de la mort d'Alfred Agostinelli, ancien chauffeur, secrétaire et ami de Proust : « Je n'ai pas le don d'oubli ».

Marcel Proust s'adresse à Mme Catusse, qui séjourne à Nice, afin qu'elle commande et fasse porter une gerbe de fleurs à la famille d'Agostinelli, insistant sur le milieu « modeste et populaire » dont il est issu.

Il évoque également l'entrée de l'Italie dans la coalition alliée, ainsi que les nombreux morts de cette première année de guerre.

« Si cela ne vous gênait pas trop, vous seriez bien gentille de remettre les 40 fr. ci-inclus à une fleuriste q.q.conque de Nice en lui demandant de

faire une couronne ou une gerbe destinée à être déposée sur une tombe pour un anniversaire. Comme je ne sais pas la place de la tombe dans le cimetière de Nice, je vais inclure dans cette lettre un petit papier indiquant le nom d'une dame (sœur du défunt) chez qui la fleuriste n'aura qu'à porter la gerbe ou couronne pour le 30 mai, en disant que c'est de ma part. De mon côté, j'écrirai à cette dame pour lui annoncer la gerbe, de sorte que si vous n'aviez pas le temps de la commander pour le 30 mai, le retard n'aurait pas grande importance, mais ce serait beaucoup mieux si cela pouvait être déposé le 30.

(...) Permettez-moi deux petites recommandations.

- 1° la famille à laquelle cela s'adresse, d'extraction plus que modeste et populaire, sera plus sensible à un genre de fleurs "faisant de l'effet" qu'à des arrangements nous plaisant, à vous et à moi. L'an passé j'avais envoyé une couronne de 400 fr., ce que je crois qu'on peut faire de plus beau, et que cette année mes ennuis ne me permettent pas de recommencer et leur regret a été que ce ne fût pas en "fleurs artificielles".

- La seconde chose est que la dame en question n'est à aucun point de vue de celles avec qui vous pourriez être en relations. Il n'y a rien d'assez choquant pour vous demander de vous en occuper car, s'il y a irrégularité de situation, elle date de plus de vingt ans, n'est compliquée d'aucune autre, et cachée avec la plus grande décence. Mais vous pourrez cependant pour que votre noli me tangere reste plus intact prévenir la fleuriste que vous ne connaissez pas cette dame.

(...) J'espère que l'intervention italienne n'aura pas pour effet de transformer votre cher convalescent en un chasseur alpin et, quand je dis que je l'espère, je donne à ce mot assez de force pour oser penser que la sagesse de la mère, sans se laisser dévier par les inspirations d'un stoïcisme excessif, saura faire prévaloir la seule décision possible. J'espère que Charles aura assez de bon sens pour le comprendre. – Vous aviez eu la gentillesse de me dire que vous penseriez à mon chauffeur. N'y pensez plus. Les Rostand ont réussi à le caser, ainsi que sa femme. – Je ne puis vous dire tous les amis que je perds. Depuis des années je ne les voyais plus. Mais hélas je n'ai pas le don d'oubli, et je pleure nuit et jour Fénelon et d'Humières, comme si je les avais quittés hier. Je sens que la fatigue m'empêche de finir cette lettre et je vous quitte Madame en vous demandant d'agréer ma bien respectueuse et reconnaissante affection.

Marcel Proust

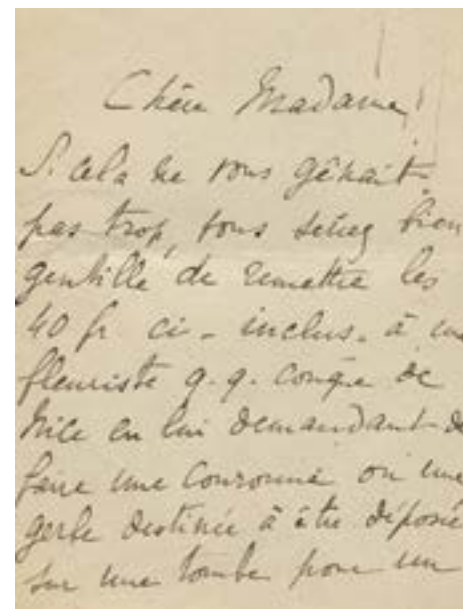
Robert a été décoré ».

Alfred Agostinelli, qui allait servir de modèle pour le personnage d'Albertine de la Recherche était mort dans un accident d'avion, le 30 mai 1914, au large d'Antibes, sous le nom de Marcel Swann, à bord d'un appareil financé par Proust lui-même.

L'écrivain, qui avait été très touché de cette disparition, fait allusion à



18 000 €





la famille modeste et recomposée dont était originaire le jeune homme et dont la situation aurait pu choquer Mme Catusse. La mère d'Alfred, Marie-Louis Bensa, avait eu dix enfants d'un nommé Vittoré avant de se mettre en ménage avec Eugène Agostinelli dont elle eut Alfred et Emile. Et la sœur du défunt, Mme Jean Vittoré, à laquelle Proust écrivit effectivement ce même 27 mai à propos des fleurs commandées, aurait été non pas la sœur, mais la femme d'Emile, frère utérin d'Alfred, devenu lui aussi un temps le chauffeur de Proust.

Mais il est aussi question de la situation politique et internationale, après l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés de la France, et des victimes de la guerre. Après la mort de son ami d'enfance, Gaston de Caillavet, Proust venait d'apprendre celles de ses amis Bertrand de Salignac-Fénelon et Robert d'Humières, tous deux modèles du personnage de Robert de Saint-Loup.

Emouvant témoignage sur Alfred Agostinelli dont Marcel Proust, de plus en plus isolé par la maladie et la guerre, garda toujours un souvenir tendre et triste comme il l'exprima dans une lettre adressée à la sœur d'Agostinelli.

Kolb, XIV, pp. 137-139.

4. [10 octobre 1915]

8 pages in-8 à l'encre noire sur 2 doubles feuillets de papier vergé.

Longue et belle lettre sur un jeune homme mort à la guerre.

La présente lettre s'ouvre par le tableau de la vie quotidienne de Marcel Proust : fumigations, claustration, maladie : « *Seulement il y a des jours – rares mais enfin il y en a – où je peux me lever. (...) J'ai pu ainsi revoir deux ou trois personnes ce qui ne m'était pas arrivé depuis douze ans (et ce qui n'implique d'ailleurs aucune amélioration de mon état).* »

Mais elle prend bientôt un autre tour et reflète l'état d'esprit qui fut celui du romancier durant la Première Guerre mondiale. Contrairement à ce que l'image superficielle de l'écrivain uniquement préoccupé par son œuvre pourrait laisser croire, Proust passa toutes ces années dans une angoisse constante, même s'il ne versa jamais dans le nationalisme outrancier : « *Il est vrai que Boche ne figure pas dans mon vocabulaire, et que les choses ne me paraissent pas aussi claires qu'à certaines personnes, mais jamais je n'ai dit que cela ne*

m'intéressait pas, car c'est mon anxiété de tous les instants », écrivit-il en mars 1915 à Lucien Daudet.

Cette lettre traduit la même préoccupation : « *Je ne sais si je vous ai parlé de tous mes amis tués à la guerre ; je rabâche sur ce sujet parce que je ne pense pas à autre chose.* » Parmi ces amis, il y avait notamment Bertrand de Fénelon, dont la disparition le bouleversa.

Mais il souffrait aussi de la mort d'êtres moins proches de lui, comme Jacques Mayer (1886-1915), fils d'un cousin germain de la mère de Proust et « *le petit Bénac* », fils d'amis de longue date de sa famille. Jean Bénac avait été tué au combat le 15 décembre 1914, à l'âge de vingt-trois ans.

Ses parents avaient publié un volume avec les lettres qu'il leur avait envoyées du front. L'analyse du livre par Marcel Proust est un modèle d'intelligence, d'empathie et de lucidité. Toutes ses qualités de cœur et d'esprit s'y manifestent : « *Ces lettres du petit Bénac étaient délicieuses de cœur, de dons, de courage, de délicatesse, l'intérêt des événements sur lesquels le flot de la littérature d'après-guerre n'a pas encore passé, soutenait, voilait les défaillances ou les banalités (très rares d'ailleurs) de la forme. (...) Or ici les dons du jeune homme étaient charmants ; joints à sa délicatesse morale, à l'intérêt du récit, et d'un document sur un jeune bourgeois français de 1914, en bloc tout cela, "l'un dans l'autre" comme disent les marchands, eût charmé. Privée de ces puissants atouts, sa "littérature" n'aura certainement pas une originalité suffisante pour marquer.* »

Mais la famille fit marche arrière et décida de ne pas divulguer le volume, ce qui inspire au romancier cette réflexion : « *Hélas, les familles, sauf de rares exceptions, pensent à leurs « pudeurs » à elles qu'elles devraient immoler au renom du mort.* »

Cette pensée est reprise presque dans les mêmes termes dans *Sodome*



16 000 €



et Gomorrhe, lorsque Proust (qui remplace fils par père) évoque « la pudeur enfin, plus respectable et plus criminelle pourtant, des fils qui nous prient de ne pas écrire sur leur père défunt qui fut plein de mérites, afin d'assurer le silence et le repos, d'empêcher qu'on entretienne la vie et qu'on crée de la gloire autour du pauvre mort ».

Proust s'insurge ici contre ce silence : « On lui devait de le dresser, de le dévoiler, de le faire vivre dans son geste, dans son rayon. Il fallait laisser parler celui qui n'a pas assez vécu pour être écouté et dont le nom associé à des jours impérissables eût été préservé. » Ce faisant, il affirme la force de l'écrit contre l'oubli, qui est l'une des ambitions fondamentales de la *Recherche du temps perdu*.

Kolb, XIV, p. 241-243 .

5. Non datée (le samedi soir 3 novembre 1917).

4 pages in-8 à l'encre noire sur papier vergé teinté « Impérial Century ». Signature « Marcel Proust » ; 2 pages sont écrites à l'horizontale. Excellent état (légères marques de pliures).

Belle lettre concernant notamment Céleste Albaret, sa femme de chambre, qui « est véritablement céleste ».

8 500 €

« Chère Madame,

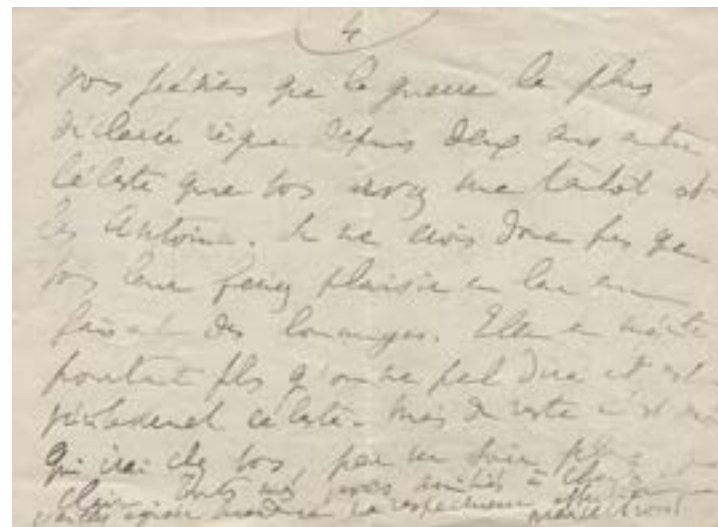
Je m'étais fort agité de vous voir parce que vous me disiez que vous arriviez à la fin du mois et resteriez six jours. Il me paraissait impossible d'être juste bien pendant ces six jours-là ; et aujourd'hui je me disais : "Madame Catusse ne peut pas partir plus tard qu'après-demain le 5" [...] Mais Céleste m'a dit que vous restiez un mois.

Aussi quand ce soir le taxi m'a refusé de "passer les ponts" non point "quand il faisait du vent" comme dit Musset, mais un brouillard fort

épais, je n'ai pas insisté et n'ai pas cru nécessaire de renouveler le passage du Rhin à la nage, chanté par Boileau, puisque vous restiez un mois.

Si jamais vous passiez à la maison, je vous préviens que la guerre la plus déclarée règne depuis deux ans entre Céleste que vous avez vue tantôt, et les Antoine [Antoine et Louise Bertholhomme, concierges du 102 boulevard Haussmann]. Je ne crois donc pas que vous leur feriez plaisir en leur en faisant des louanges. Elle en mérite pourtant plus qu'on ne peut dire et est véritablement céleste. (...)

Marcel Proust »



Céleste Albaret devint la gouvernante de Marcel Proust en 1913 et fut la seule à réellement partager l'intimité de l'écrivain, qui se reposa entièrement sur elle à la fin de sa vie, lorsqu'il se mit à vivre reclus et alité presque en permanence. Elle recueillit ses avis sur ses contemporains, ses souffrances vis-à-vis de son œuvre, sa lutte contre le temps et la mort prochaine, en même temps que sa certitude de voir son génie un jour reconnu.

Comme l'écrit Jean-Yves Tadié dans sa biographie à propos de Céleste : « Bien que très peu lettrée, elle a pris conscience qu'elle vivait auprès d'un homme de génie, dont la différence essentielle devait être protégée, servie, aimée, avant et après la mort : aucune biographie, aucun essai critique n'est plus émouvant que Monsieur Proust, où cette femme du peuple, qui a gardé la même fraîcheur, la même simplicité, a été le Boswell ou l'Eckermann d'un autre grand homme. »

Les lettres de Proust confiant son admiration pour sa gouvernante sont de la plus précieuse rareté.

Kolb, XVI, pp. 278-279.

6. Non datée [avril 1919]

10 pages in-12 à l'encre noire sur 1 feuillet simple et 2 doubles feuillets de papier vergé.

17 500 €

Longue lettre où Proust évoque son déménagement du boulevard Haussmann, envisage de s'installer sur la côte d'Azur et s'attarde sur les conditions matérielles nécessaires à son travail.

A la mort de sa mère, en 1906, Proust avait emménagé au 102, boulevard Haussmann, dans l'immeuble familial, où avait vécu son oncle Weil. Il avait au fil du temps aménagé l'appartement selon ses besoins et ses exigences bien spécifiques, aussi fût-ce pour lui un véritable déchirement lorsque sa tante revendit l'immeuble et qu'il fut contraint de quitter les lieux. Comme en témoigne cette lettre – et l'on s'en étonnera quelque peu – il a un moment envisagé de quitter Paris pour s'installer près de Nice, dans une villa que possédait Mme Catusse. Le déménagement lui évoque presque inconsciemment le souvenir de sa mère, et il s'était, à l'époque de son arrivée boulevard Haussmann déjà adressé à Mme Catusse pour vendre certains meubles. La figure maternelle réapparaît ici associée aux embarras de la parole dont Proust souffrit à cette époque et qui lui inspirèrent la crainte de mourir aphasique, comme sa mère. Au passage, on notera que, comme il le fit sa vie durant, Proust n'hésite pas à aller contre



le diagnostic de son médecin, persuadé comme toujours que lui seul connaissait la source et le remède de ses maux.

Pressé de trouver un appartement, il mit ses amis à contribution et, avant de s'installer rue Hamelin, logea un temps chez Réjane, la mère de son ami Jacques Porel, rue Laurent-Pichat.

Rien n'est jamais simple avec Proust, et trouver un appartement qui convienne, moins qu'autre chose. Car il ne supporte absolument pas le bruit. Encore faut-il distinguer : celui de la rue ne le gêne pas (au contraire avoue Proust dans un trait étonnant, car il couvre celui des voisins !). On sait par plusieurs témoignages que le romancier payait ses voisins du dessus pour marcher en chaussons.

Même si cela est dit avec une certaine légèreté, la dernière phrase de la lettre laisse transparaître la grande obsession proustienne de cette époque : la crainte de mourir avant d'avoir achevé son ouvrage, crainte qui court en filigrane tout au long de ces pages : « *c'est plus qu'une question de santé, mais de vie* », « *comme j'ai peu de temps devant moi* », etc.

Kolb, XVII, pp. 177-179.





122

Lettre à André Chaumeix

1. Non datée [5 juillet 1922]

8 pages in-8 à l'encre noire sur 2 doubles feuillets de papier vélin. Enveloppe, chemise-étui demi-marouquin bleu.



14 000 €

Belle lettre sur l'obscurité des novateurs en matière de littérature et sur le côté irrespirable de *Sodome et Gomorrhe*.

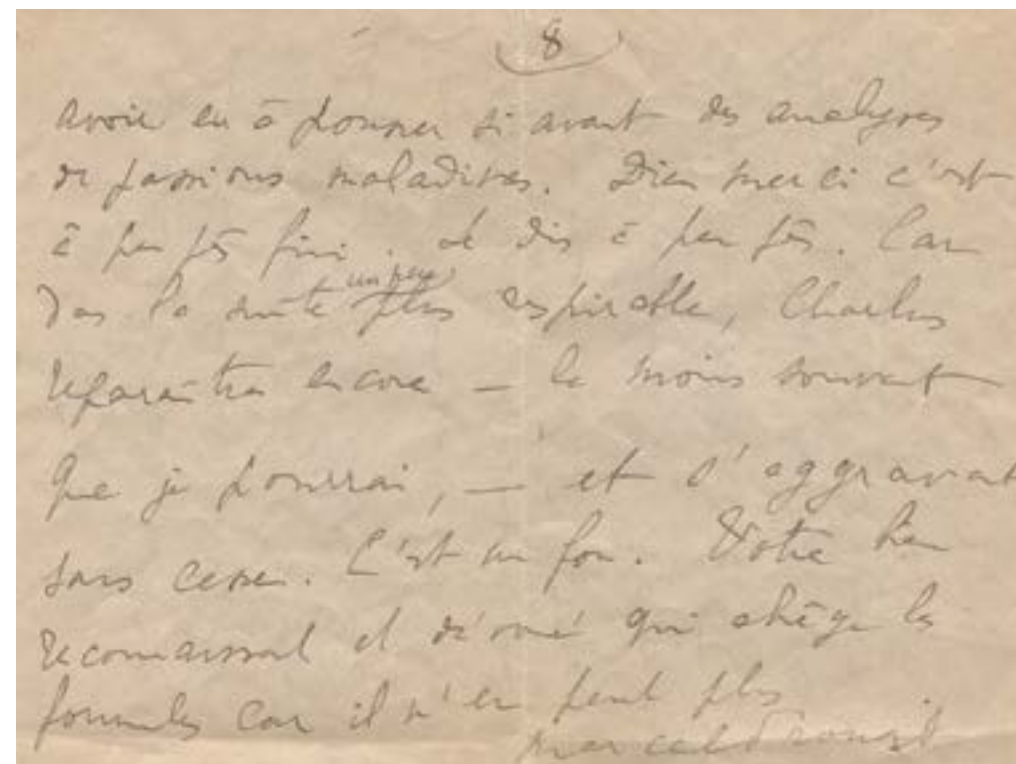
André Chaumeix (1874-1955) avait été le rédacteur en chef du *Journal des débats* en 1905 avant de devenir celui du *Figaro* en 1926. Il fut élu à l'Académie française en 1930.

L'article auquel Marcel Proust fait référence, intitulé « Marcel Proust et l'étude de la sensibilité » avait été publié dans *Le Gaulois* le 1^{er} juillet 1922 puis repris dans *L'Action française* du lendemain.

On pouvait y lire entre autres éloges : « *On est envoûté — comme on l'est seulement par les œuvres vivantes —, et l'on découvre là encore que cette façon particulière d'écrire, avec une lucidité intellectuelle complète et une soumission en apparence absolue de l'expression à l'émotion, atteint à une sorte de noblesse de style qui n'est original et singulier que par ce qu'il exprime une personnalité originale et singulière.* »

Mais Proust montre qu'il n'a rien oublié du premier article de Chaumeix sur Swann en 1914 (plus réservé que celui-ci), après lequel il lui avait écrit une lettre de réponse. Bien qu'il n'en montre rien ici, Proust a dû être agacé par quelques remarques de l'article à propos de la difficulté de son style. Chaumeix citait en contre-exemple Anatole France qui réclamait trois choses : de la clarté, de la clarté et de la clarté.

Cela va donner lieu à une réplique feutrée mais ferme : « *Un jour devant moi (car j'ai été très lié avec lui) quelqu'un se plaignait qu'un auteur (peut-être bien Mallarmé) fût obscur. Monsieur France légèrement agacé répondit que tout ce qui avait été nouveau avait paru obscur et nous cita des textes prouvant que l'obscurité de Racine avait été alléguée par les contemporains.* »



Cette idée si chère à Marcel Proust, qu'il développe non pas seulement à propos de la musique et de la peinture mais aussi de l'écriture (voir son article sur le style de Flaubert), elle s'applique bien sûr en premier lieu à lui-même.

Proust avait déjà parlé de Renoir, de Baudelaire et de Manet, incompris avant que leur œuvre ne finisse par s'imposer et devenir classique. C'est donc bien par antiphrase et non sans sourire intérieurement qu'il écrit : « *Hélas je ne puis m'appliquer cette théorie à moi-même, je sais qu'il est des écrits sans nouveauté et sans mérite qui ne semblent pas clairs. Et c'est parmi ceux-là que je crains bien qu'il faille classer la Recherche du Temps Perdu.* »

Faut-il voir dans la suite de la lettre une autre antiphrase ? « *Je suis écoeuré d'avoir eu à pousser si avant des analyses de passions malades. Dieu merci c'est à peu près fini. Je dis à peu près. Car dans la suite un peu plus respirable, Charlus réparera encore — le moins souvent que je pourrai, — et s'aggravant sans cesse. C'est un fou.* »

Proust évoque ici la part sans cesse grandissante que prend l'homosexualité dans la *Recherche* et qui culminera effectivement avec *Le Temps retrouvé* où le baron de Charlus, en propriétaire de bordel fouetté jusqu'au sang par des prostitués et jamais rassasié, apparaît bien comme une figure proche de la folie.

Kolb, XXI, pp. 338-340.



123

Lettre à Francis Chevassu

1. Non datée [peu après le 14 janvier 1913]

4 pages in-8 à l'encre noire sur deux doubles feuillets, papier filigrané « Imperial Diadem ». Parfait état de conservation.

Belle lettre accompagnant l'envoi au directeur du Supplément littéraire du *Figaro* quelques pages d'*Un amour de Swann*.

« [...] Je vous serais bien reconnaissant de prendre connaissance de ceci que pour gagner du temps je vous envoie fort mal copié. Si vous l'acceptez, je le corrigerai. Je crois que vous trouverez cela bien moins mauvais que ce que vous connaissez de moi. C'est un épisode que j'ai extrait du long ouvrage dont je vous ai peut-être parlé (et qui n'a pas encore paru naturellement ; c'est du pur inédit) ; et cet épisode constitue à la rigueur une sorte de nouvelle.

En aucun cas il ne faudrait l'appeler "nouvelle". Ma préférence serait que vous disiez franchement que c'est extrait (et récrit pour le Supplément, ce qui est strictement vrai car cela n'a aucun rapport avec la version du livre) d'un livre qui doit paraître. Si vous ne voulez pas le dire, soit. Mais je voudrais que cela pût paraître comme "L'Ame des Anglais" de Madame Bulteau, pour lui donner un peu d'importance. D'ailleurs il en sera comme vous voudrez. Il y a une page que sans doute vous trouverez trop libre, celle où je parle de "faire catléias". Je pourrai la couper, ou dire que cela signifie "embrasser" au lieu de... baiser. (Si cela signifie embrasser il me semble que cela peut très bien rester). D'autre part, si cette pseudo nouvelle vous plaît, je pourrais l'étoffer, l'allonger un peu. Et si elle ne vous plaît pas, vous pourrez le dire très franchement, sans craindre de le froisser aucunement, à votre très dévoué et très sincèrement admirateur

Marcel Proust.

Dans le cas où cela ne vous plairait pas, ne me le renvoyez pas, je le ferai prendre. »

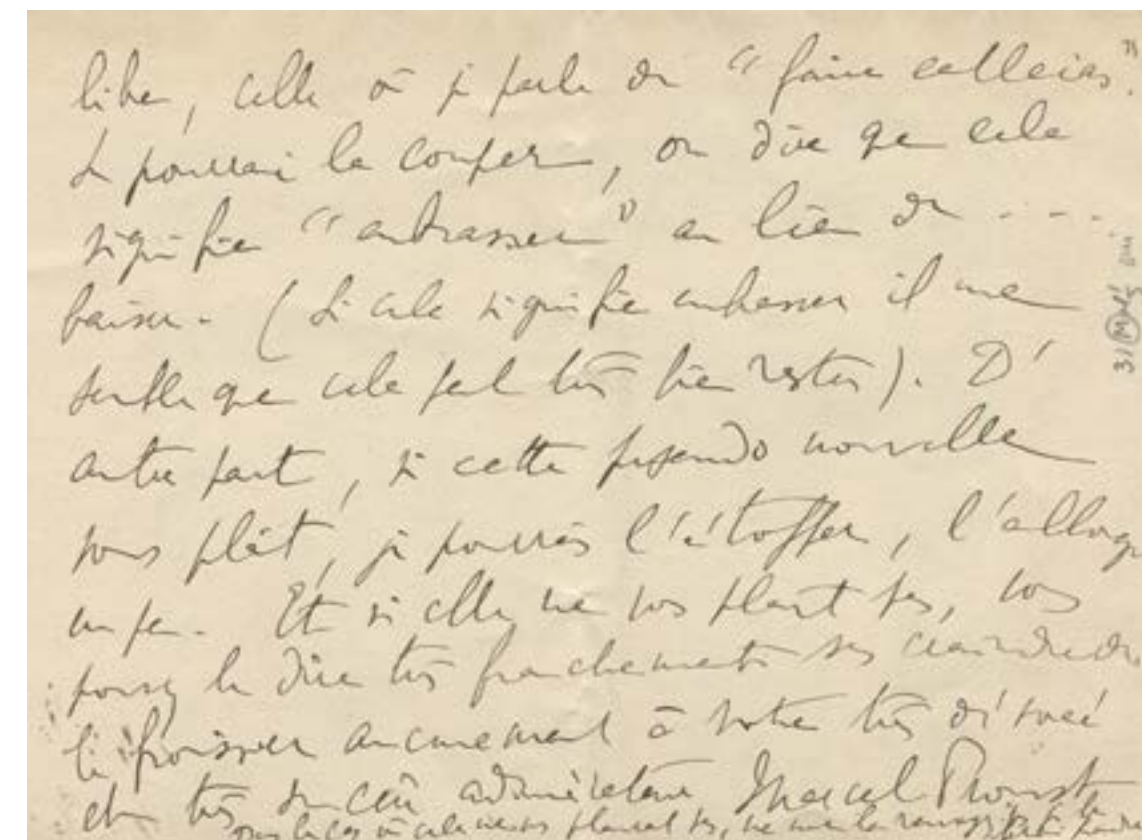
Quelques mois avant la publication de *Swann* par Grasset, Proust sollicita plusieurs journaux ou revues afin de faire publier quelques extraits de son roman. Les pages qu'il propose ici à Chevassu étaient constituées de deux passages séparés d'*Un amour de Swann*, ainsi que Proust l'explique dans une autre lettre au même destinataire, et qu'il a réunis afin d'offrir aux lecteurs du *Figaro* « deux tableaux mondains et de deux sortes de monde, contractés et vivants ».

Le premier passage relate un dîner chez Mme Verdurin, alors que Swann est devenu l'amant d'Odette de Crécy.

« Mais il était si timide avec elle, qu'ayant fini par la posséder ce soir-là, en commençant par arranger ses catleyas, soit crainte de la froisser, soit peur de paraître rétrospectivement avoir menti, soit manque d'audace pour formuler une exigence plus grande que celle-là (qu'il pouvait renouveler puisqu'elle n'avait pas fâché Odette la première fois), les jours suivants il usa du même prétexte. (...) De sorte que, pendant quelque temps, ne fut pas changé l'ordre qu'il avait suivi le premier soir, en débutant par des attouchements de doigts et de lèvres sur la gorge d'Odette et que ce fut par eux encore que commençaient chaque fois ses caresses ; et, bien plus tard quand l'arrangement (ou le simulacre d'arrangement) des catleyas, fut depuis longtemps tombé en désuétude, la métaphore "faire catleya", devenue un simple vocable qu'ils employaient sans y penser quand ils voulaient signifier l'acte de la possession physique – où d'ailleurs l'on ne possède rien, – survécut dans leur langage, où elle le commémorait, à cet usage oublié. »

L'autre épisode que Proust confie à Chevassu se situe un peu plus loin dans le roman et concerne une soirée chez Mme de Saint-Euverte. Mais aucun de ces deux textes ne fut publié par *Le Figaro*. Par contre en mars 1913, parut dans le journal *Vacances de Pâques*, un « poème en prose » proposé par Proust au même Chevassu sur un voyage à Florence, texte qu'il remania ultérieurement et intégra dans *Guermantès*.

Kolb XII, p. 30.



libre, celle où je parle de "faire catléias".
Je pourrai la couper, ou dire que cela
signifie "embrasser" au lieu de...
baiser. (Si cela signifie embrasser il me
semble que cela peut très bien rester). D'
autre part, si cette pseudo nouvelle
vous plaît, je pourrais l'étoffer, l'allonger
un peu. Et si elle ne vous plaît pas, vous
pourrez le dire très franchement sans craindre
de le froisser aucunement, à votre très
dévoué et très sincèrement admirateur
Marcel Proust.

15 000 €





Lettre à Jean Cocteau

1. Non datée. [décembre 1910]

2 pp. in-4 et 2 pp. in-4 obl. à l'encre noire sur deux feuillets de papier vergé filigrané « imperial diadem ». Numérotation autographe 2-4.

Belle et importante lettre datant des débuts de la relation entre Proust et Cocteau dans laquelle le romancier met en garde son cadet contre les dangers de la vie mondaine pour la création littéraire.

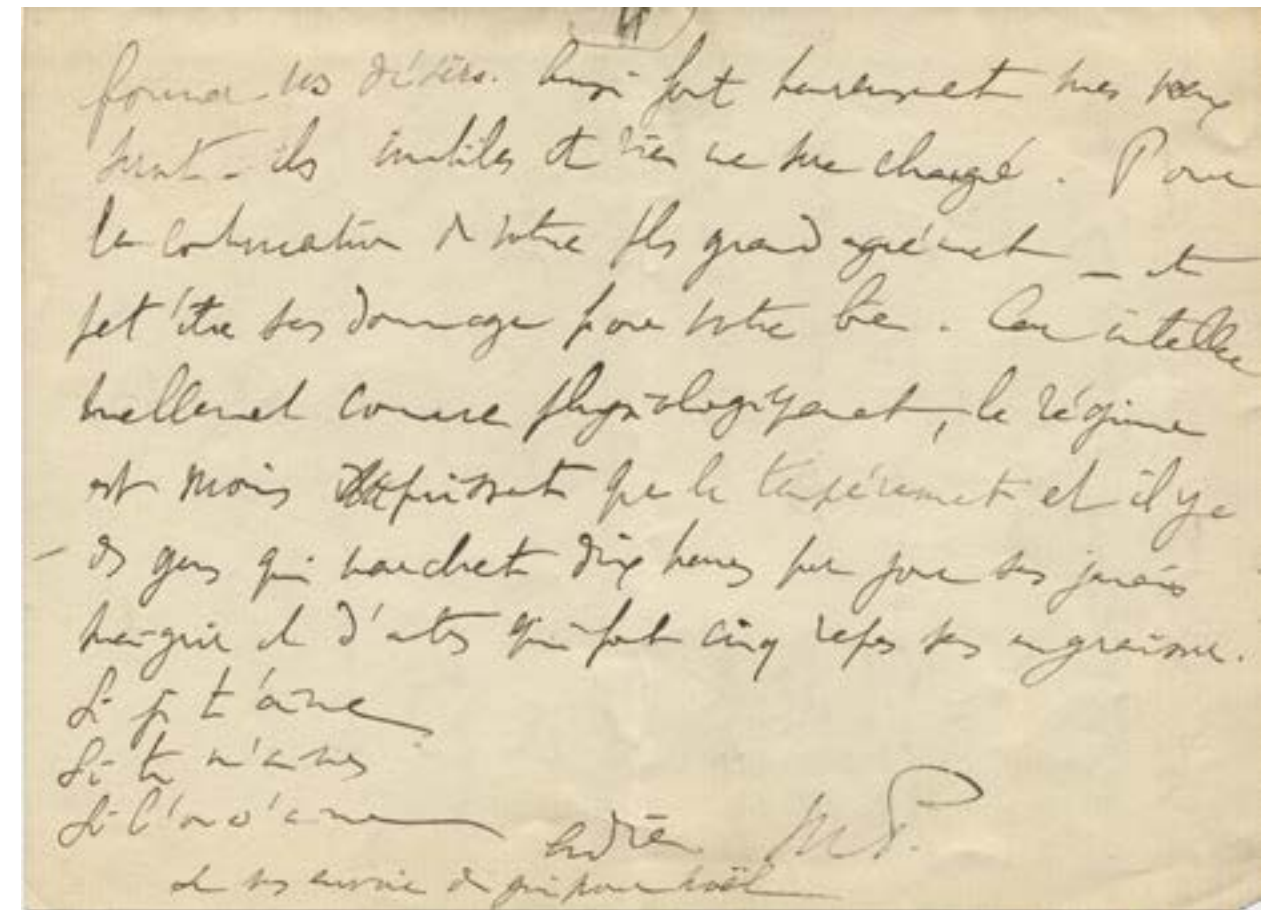
Marcel Proust et Jean Cocteau se sont rencontrés en 1910, probablement dans le salon de Madame Straus. Cette lettre est donc l'une des toutes premières qu'ils ont échangées. Jean Cocteau a publié deux recueils de poèmes, *La Lampe d'Aladin* (1909) et, au mois de mai de cette année, *Le Prince frivole* publié au Mercure de France. Cette entrée en littérature a été fort remarquée et le jeune poète est en train de devenir la coqueluche des salons littéraires et mondains.

Proust, après avoir lui-même vécu une vie d'intenses mondanités commençait à se retrancher de la vie sociale pour s'engager dans l'écriture de la *Recherche*. C'est pourquoi il peut ici se présenter en « philosophe ». Il a fait le tour de la question et sait désormais où se trouve l'essentiel.

Il n'est pas douteux qu'il ne retrouve dans le jeune Jean Cocteau brillant dans les salons l'image de ce qu'il fut lui-même des années auparavant. Et c'est pourquoi, guidé par un sentiment de véritable amitié, il alerte son cadet sur le danger qui le menace : l'éparpillement et la dispersion. Avec une prescience remarquable, Proust a, dans un même mouvement décelé le talent de Cocteau et sa faiblesse : cette superficialité, qui le conduit à « feuilleter » plutôt qu'à approfondir les choses constitue « la pierre d'achoppement à craindre pour vos dons merveilleux et stérilisés ».

Avant tout le monde, Proust adresse ici à Cocteau le reproche que celui-ci ne cessera d'essuyer tout au long de sa carrière. Mais il le fait sans aucune animosité, avec au contraire le souci de son véritable

35 000 €



intérêt. C'est pourquoi il lui conseille « l'isolement », le « jeûne » spirituel nécessaires à la création. En ceci, cette lettre constitue une véritable leçon de vie littéraire, en tout point comparable aux *Lettres à un jeune poète* de Rilke.

Mais l'auteur de la *Recherche* n'a rien d'un donneur de leçons, et c'est avec une grande délicatesse et ses habituelles précautions oratoires qu'il s'adresse à Cocteau afin que son message, sans ambiguïté, ne soit pas blessant. Il se moque de lui-même (« mon pronostic – parfois clairvoyant pour autrui s'il est toujours impuissant pour moi-même ») et relativise la portée de son conseil eu égard aux différentes natures d'écrivains : « il y a des gens qui marchent dix heures par jour sans jamais maigrir et d'autres qui font cinq repas sans engraisser. »

On sait par une autre lettre que Cocteau reçut assez mal cet avertissement puisque Proust lui écrira ensuite : « je n'ai jamais voulu dire que vous fussiez épars, ni mondain. »

Toutefois, Jean Cocteau fera sien le conseil que Proust lui donna à l'aurore de sa carrière littéraire et après avoir brillé dans les salons, il se plongera en lui-même pour donner naissance à son œuvre véritablement personnelle.

Un modèle de « lettre à un jeune poète ».

Kolb, X, pp. 233-234.



Lettres à Max Daireaux

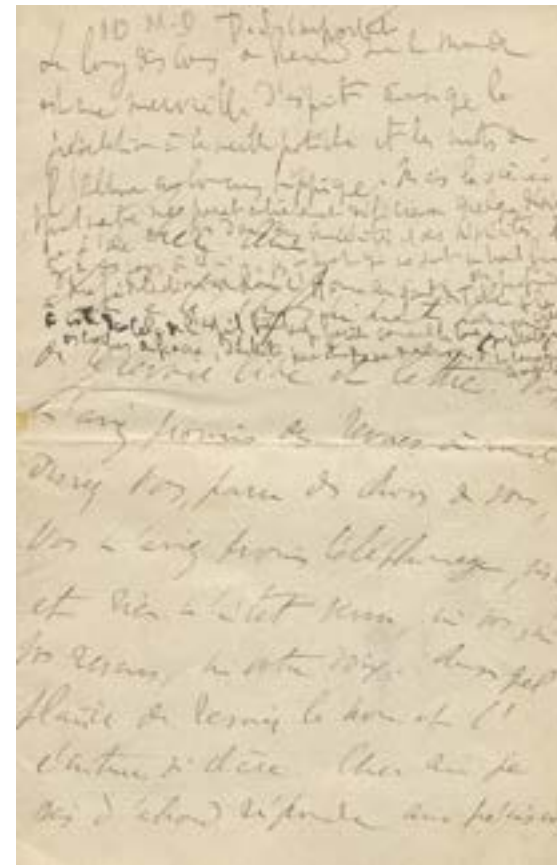
1. Non datée (premiers jours de juillet 1910).

12 pages in-8 à l'encre noire, sur papier vergé de Hollande. Le P.S. de la lettre a été écrit en surcharge de la première page, rendant difficile la lecture des premières lignes.

Très longue et belle lettre de Proust dans laquelle il se livre à une critique littéraire à la fois impitoyable et d'une incomparable précision, d'un ouvrage mondain et spirituel qui se révèle à ses antipodes.

Né à Buenos Aires, Max Daireaux (1883-1954) était un romancier, essayiste et critique littéraire, auteur notamment du *Plaisir d'aimer*, publié en 1913. Ses parents possédaient une villa à Cabourg où Marcel Proust fut reçu.

Il était, selon les termes même de Proust un « *homo triplex* », à la fois poète élégiaque, ironiste et doué d'une pensée scientifique. Proust s'excuse de ne pouvoir intercéder pour le dernier livre de son ami auprès de Calmette, car il est brouillé avec lui et n'écrit du reste plus dans le *Figaro*. Il lui propose de contacter Robert de Flers, si celui-ci fait toujours la critique des livres à *Liberté*, qui ne manquera pas d'en parler « *très gentiment* ». En fait Proust n'a guère apprécié le livre de son ami et il ne prend pas de gants pour l'en informer ; c'est même l'occasion pour lui de se livrer à une véritable critique littéraire, d'une grande acuité et sincérité, dans laquelle on décèle, en négatif, tout ce qui pour Proust fait l'intérêt et l'originalité d'un style : « (...) *Je ne sais trop que vous dire, il m'a trop amusé et par endroits charmé pour vous en dire du mal, il appartient trop exclusivement à une littérature que je n'aime pas pour vous en dire du bien. Vous avez infiniment d'esprit, d'originalité dans la drôlerie, d'intelligence, de rapidité, le don de l'intérêt, de la vivacité, du charme, c'est beaucoup. Mais vous vous proposez comme but de présenter comme on fait au théâtre des personnages conventionnels, des dames qui font semblant d'aimer Wagner, des messieurs qui disent comme des personnages de Gondinet ou de Croisset "Quoi ? il a eu le triste courage de t'avouer qu'il s'appelait Dumont". Il est vrai que la fin stendhalienne de la phrase la relève. Vous avez un esprit merveilleux vous déchaînez le fou rire avec violence et délicatesse à la fois. Mais pour vos impressions vous vous contentez, comme au théâtre toujours, des vieilles formules, de l'apothéose du soleil couchant, de la solennité religieuse des voûtes etc.* »

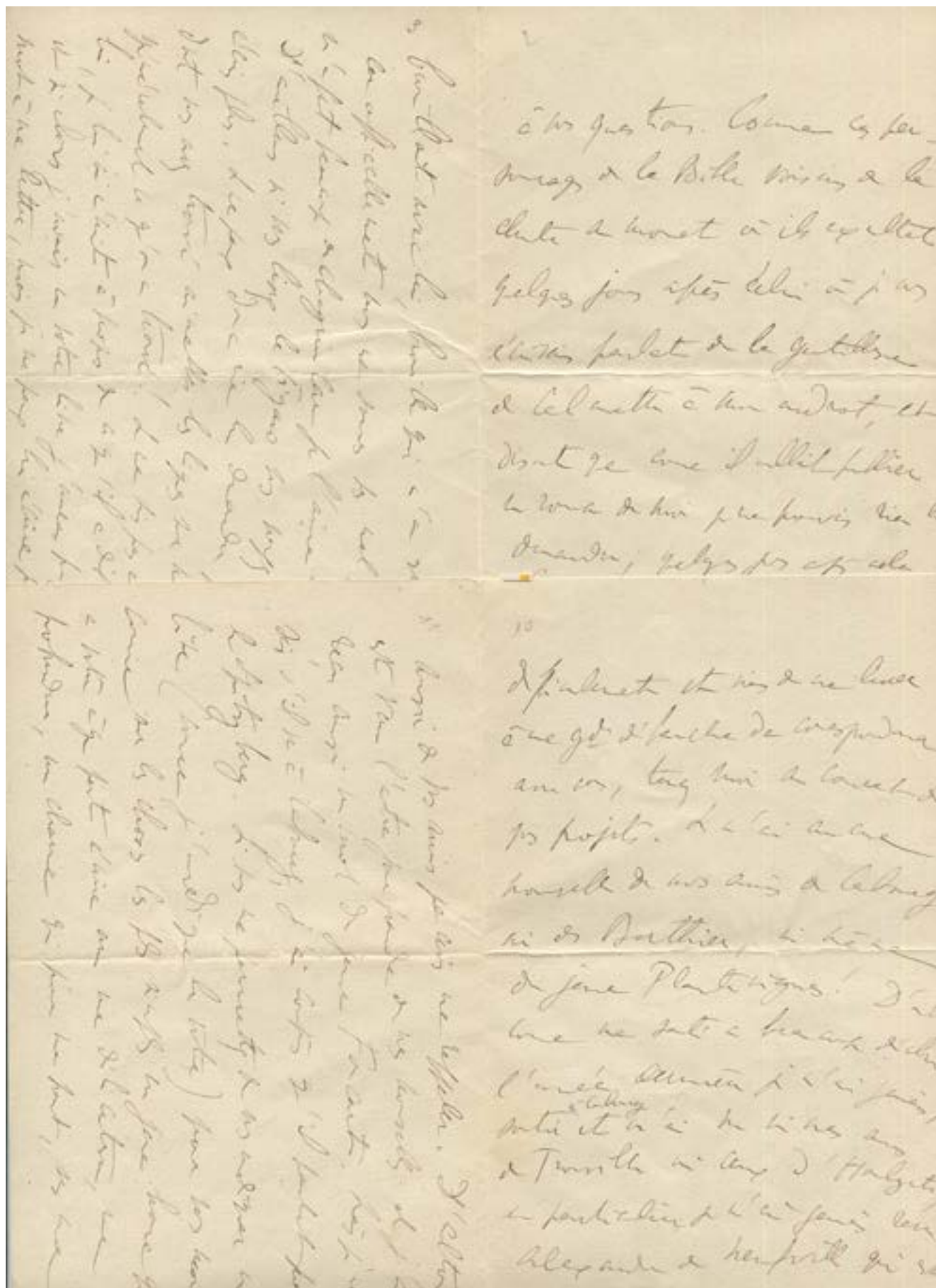


Proust compte se rendre à Cabourg « *seulement pour y travailler à ce roman qui sera bientôt (?) fini...* ». Il n'a aucune nouvelle de ses amis de Cabourg, de Trouville ou d'Houlgate, notamment Alexandre de Neufville, vieille connaissance de Max Daireaux.

Proust revient ensuite à la critique du roman de son ami, par des voies détournées, en lui recommandant un ouvrage de son ami Lucien Daudet : « *Si vous me permettez de vous indiquer un livre (comme j'indique le vôtre) pour vous montrer comme sur les choses les plus simples un jeune homme qui a votre âge peut écrire avec délicatesse, une profondeur, un charme qui pour ma part, sans me laisser aveugler par une amitié de vingt ans, me ravissent, lisez le Princes des Cravates, de mon ami Lucien Daudet. Il y a là des nouvelles comme Mlle Brisacier, comme « ? », qui je suis sûr vous plairont par mille traits. Je ne dis pas que c'est cela que je voudrais vous voir faire puisque votre tempérament est autre, mais enfin il y n'a pas là-dedans un mot qui ne supporte un résidu de vie, une impression vraiment personnelle.* »

Enfin, Proust revient encore sur son appréciation de l'ouvrage de son ami, afin d'atténuer le sentiment qu'il a pu produire chez lui et nuancer ses critiques rudes mais sincères, dans le long post-scriptum placé en surcharge de la première page : « *Le long discours de Renaud est une merveille d'esprit ainsi que la présentation à la vieille potiche et les mots de l'Altesse au Concours hippique. Mais la scène à Montmartre me paraît entièrement délicieuse quelque désir que j'ai de vous dire des*





sincérités et des sévérités. Il y a des pages où il n'y a pas un trait fin ou profond... »

Très intéressant morceau de critique littéraire.

Joint : plusieurs transcriptions anciennes de la lettre (manuscrites et tapuscrites) et une photographie en N&B reproduisant le portrait de Proust peint par Jacques-Emile Blanche.

Kolb, X, pp.125-130.

2. Non datée [peu après le 18 juin 1913].
9 pages in-16 à l'encre noire sur 3 doubles feuillets de papier vergé.

Longue et précieuse lettre faisant pénétrer dans les coulisses de l'écriture de la Recherche du temps perdu.

Cette lettre au « comique navrant » s'ouvre de façon éminemment proustienne, avec l'annonce d'un simple « mot d'amitié » qui va s'étendre sur neuf pages et cette façon inimitable de complimenter son correspondant pour un livre qu'il n'a pas encore lu : « Dès que je le pourrai vous savez que je vous lirai avec une double joie et comme on regarde le portrait d'un absent qu'on aime. Il n'y a pas de trait particulier de votre livre qui ne me touchera tout ensemble pour vous appartenir, vous révéler. »

Mais l'essentiel est bien sûr tout ce qui va suivre et qui a trait à l'écriture de la Recherche du temps perdu. On y voit le romancier soucieux de l'exactitude du moindre terme, ce qui montre avec quelle minutie a été construit son immense édifice.

La première interrogation de Proust concerne un passage qui n'apparaîtra finalement que dans Sodome et Gomorrhe. C'est le lever du soleil qui symbolise une nouvelle ère dans la vie du narrateur, après qu'il a découvert l'amitié d'Albertine pour l'amie de Mlle Vinteuil. « A un endroit [...] je veux dire que le soleil au moment où il se lève, où il bondit de derrière un nuage, fait ce mouvement [...] comme un œuf [...] sans qu'on ait touché à lui, par le changement de densité qu'a amené sa coagulation. Or un changement de densité [...] peut-il rompre un équilibre, amener un mouvement de propulsion ? », demande Proust.

Sur la suggestion de son ami, le passage sera finalement imprimé sous cette forme : « l'œuf d'or du soleil, comme propulsé par la rupture

26 000 €



d'équilibre qu'amènerait au moment de la coagulation un changement de densité ».

La seconde interrogation est à propos d'un passage d'*A l'ombre de jeunes filles en fleurs* : « Or des années avant un des personnages qui habite maintenant, comme mari de la dame cet appartement, avait souvent rêvé comme à un bonheur impossible d'un appartement où il vivrait avec elle, d'une salle à manger commune etc. D'autre part cet appartement n'est pas seulement celui dont avait rêvé ce monsieur. Moi qui suis amoureux de la fille j'ai rêvé longtemps de l'appartement qu'elle habitait avec ses parents. De sorte que dans ce seul appartement réel viennent converger divers appartements idéaux.

Puis-je dire qu'il est le plan (?) où viennent coïncider (?) ou converger les appartements engendrés et décrits (?) par l'imagination du mari (qui ne l'était pas encore), de moi etc. »

On notera au passage l'identification de Proust au narrateur : « Moi qui suis amoureux de la fille j'ai rêvé longtemps de l'appartement qu'elle habitait avec ses parents ».

Le texte publié deviendra « Comment aurais-je encore pu rêver de la salle à manger comme d'un lieu inconcevable [...] ? cet appartement où il me recevait pouvait être considéré comme le lieu où étaient venus se confondre, et coïncider, non pas seulement l'appartement idéal que mon imagination avait engendré, mais un autre encore, celui que l'amour jaloux de Swann, aussi inventif que mes rêves (...) »

La troisième interrogation porte sur un autre passage des *Jeunes Filles*, lorsque M. de Norpois vient dîner chez le narrateur et que celui-ci le remercie avec effusion. « Parlant de certains regards verticaux et obliques qu'on a quand on se dit quelque chose qu'on cache à son interlocuteur (...) je dis à peu près : "j'avais surpris sur le visage de M. de N. une expression de mécontentement et dans ses yeux le regard étroit vertical et oblique (comme dans le dessin en perspective d'un solide, une de ses faces opposées au spectateur)" [...] Comment faut-il rédiger le membre de la phrase souligné je veux dire ceci (vous voyez ma facilité pour le dessin) ». Et Proust accompagne sa demande d'un petit dessin.

Là encore, les suggestions de Max Daireaux seront retenues par Proust puisque la phrase en question deviendra : « comme dans le dessin en perspective d'un solide, la ligne fuyante d'une de ses faces ».

La dernière demande concerne un terme dans la description du style de Bergotte : « Comment faut-il dire pour une vision trouble "comme celle que l'on a à travers un verre... fumé ?" (mais elle n'est pas trouble je crois) ; dépoli ? (mais je crois qu'on ne voit absolument rien ? D'ailleurs cela peut aller si on ne voit presque rien pourvu qu'on aperçoive vaguement quelque chose. »

Là Proust gardera son expression originelle puisque le terme se

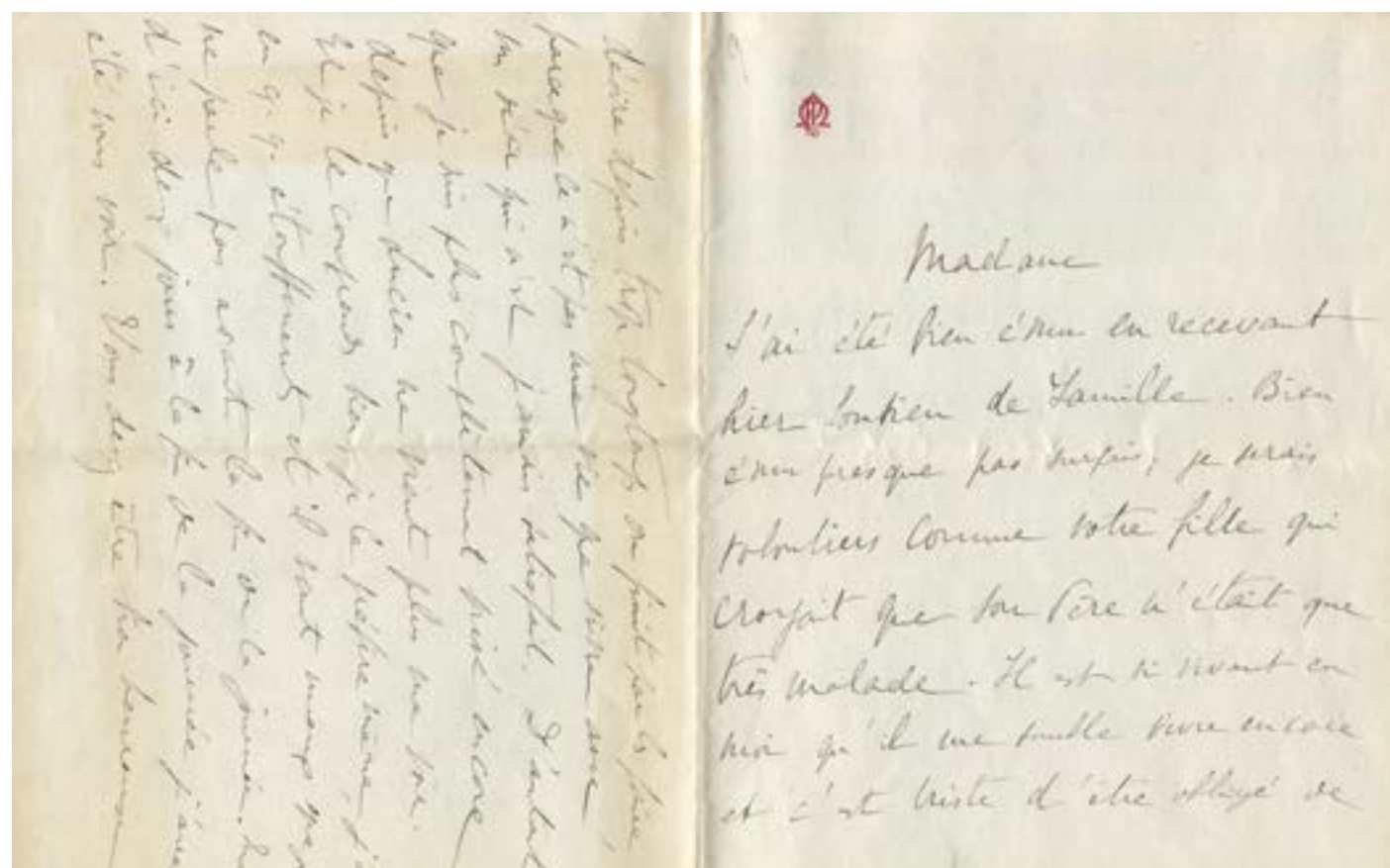
retrouve dans le roman : « cette dissemblance était probablement – vue d'une façon trouble à travers la conversation, comme une image derrière un verre fumé (...) »

Proust achève sa lettre par une petite pique à André Bernheim, chroniqueur théâtral du *Figaro* : « "comme dit Montaigne" dirait Adrien Bernheim ».

Et surtout sur cette phrase assez étonnante sous sa plume, lui dont la dernière partie de la vie fut entièrement vouée à son œuvre : « sans avoir de moi une bonne opinion, je crois être une des rares personnes qui s'intéressent plus à l'œuvre des autres qu'à la leur ».

Kolb, XII, pp. 203 sq.





Lettres à Madame Alphonse Daudet

Marcel Proust a entretenu très tôt des relations avec la famille Daudet. Il fréquentait dès le tout début des années 1890 le salon de Julia Daudet, la femme de l'écrivain, brillant esprit qui collaborait aux œuvres de son mari.

Il se lia étroitement, quoiqu'à des titres divers, avec les deux enfants du couple, Léon et Lucien. Léon, critique influent, joua un rôle capital pour que Proust obtienne le prix Goncourt avec *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* et le romancier lui dédiera *Le Côté de Guermantes*.

Quant à Lucien, il fut, après Reynaldo Hahn, la seconde grande passion amoureuse de Marcel Proust et restera jusqu'à la fin de sa vie l'un de ses plus proches amis.

1. [peu après le 22 mars 1898]

8 pages in-8 à l'encre noire sur 2 doubles feuillets de papier vélin au monogramme « M P ».

Longue et très belle lettre : éloge d'Alphonse et Lucien Daudet.

Cette lettre a été écrite après que Marcel Proust eut reçu *Soutien de famille*, le dernier roman d'Alphonse Daudet, qui avait commencé à paraître en feuilleton dans *L'Illustration* en novembre 1897 et fut publié en volume de façon posthume l'année suivante.

Elle est pour l'écrivain l'occasion de revenir sur les liens de profonde affection qui l'unissent à la famille Daudet, à commencer par Alphonse, mort quelques mois plus tôt : « *Il est si vivant en moi qu'il me semble vivre encore et c'est triste d'être obligé de vous écrire à vous les remerciements qu'on adresse involontairement à lui. Je vais le lire et ce me sera une consolation d'un chagrin qui se ravive en moi chaque jour, (par le besoin d'un conseil que je ne pouvais demander qu'à Monsieur Daudet, ou le désir d'un charme que lui seul pouvait donner)* ».

Puis il passe aux deux fils de sa correspondante : « *tout ce que j'ai jamais connu, l'un de plus fort, l'autre de plus exquis (et fort aussi quand il faut) dans ce que j'ai pourtant jamais connu de plus remarquable* ».

Suit un panégyrique de Lucien : « *Et il ne vous fera plaisir que par sa gentillesse, par son talent aussi. Je sens tout ce qui se presse dans son esprit si multiple si universel que par moments il me semble que la peinture ne sera pas suffisante à l'exprimer, qu'il lui faudrait un autre art, celui où tous ceux qui ont porté le nom d'Alphonse Daudet excellent et dont tant de lettres de Lucien que je conserve pour vous et pour tant d'autres sont déjà de délicieux chefs-d'œuvre, avec le sourire mystérieux d'un Vinci épistolaire.* »

Marcel Proust a décelé toutes les qualités du jeune homme (il a alors vingt ans), toutes les promesses qu'il porte en lui, mais aussi sa faiblesse, qui peut-être l'empêchera de les réaliser : « *Par exemple je le voudrais bien portant pour qu'il soit heureux car il a besoin de bonheur je crois pour produire.* »

Avec une admirable lucidité, il analyse l'influence négative qu'il pourrait avoir sur lui : « *Malheureusement je ne suis pas un bon ami pour lui, trop nerveux aussi. Il lui faudrait quelqu'un qui avec de semblables aspirations intellectuelles et morales eût un tempérament opposé, calme au lieu d'agité, résolu, heureux.* »

Proust a reconnu dans Lucien Daudet une personnalité proche de la

24 000 €



sienne, et, alors qu'il n'a encore publié que *Les Plaisirs et les jours* et ne sait s'il parviendra à mener à bien *Jean Santeuil*, décelé en lui le péril qui le menace lui-même : saura-t-il concrétiser ses talents en une œuvre de génie ?

Kolb, II, pp. 228-229.

2. Non datée [18 mai 1901]

4 pages in-12 à l'encre noire sur 1 double feuillet de papier vergé filigrané « Au Louvre Paris ».

Belle lettre qui fait entendre la voix même de Marcel Proust, met en lumière les sinuosités de son esprit et dévoile quelques aspects de sa personnalité profonde.

Cette lettre est caractéristique du style et de la tournure d'esprit de Marcel Proust, mais est également, à un niveau plus profond, révélatrice de sa personnalité.

De quoi s'agit-il ? D'une invitation à dîner que l'écrivain a reçue de Madame Daudet. Pour marquer l'éclatant honneur qui lui est ainsi fait, il use d'une comparaison qui nous ramène à l'univers des Mille et une nuits : « *Comme dans ces contes orientaux de dormeur éveillé où le plus humble habitant de la ville voit la Reine lui offrir avec une grâce infinie des trésors, vous vous amusez avec une bonté qui veut aller jusqu'au bout à renverser les rôles et à me convier par deux fois à l'une de ces fêtes...* »

C'est l'occasion de rappeler que *Les Mille et une nuits* furent l'un des livres de chevet de Marcel Proust dans son enfance, et que dans *Le Temps retrouvé*, il compare la *Recherche* au recueil de contes : « *Ce serait un livre aussi long que Les Mille et une nuits peut-être, mais tout autre...* »

La suite de la phrase, sous couvert de plaisanterie, est cependant révélatrice d'un certain masochisme de Marcel Proust. À ces fêtes, il ne devrait être admis « *qu'après de longues sollicitations que vous daigneriez peut-être à la fin entendre* ».

Ainsi, dans cette lettre mondaine, écrite en réponse à une invitation, Proust laisse apparaître quelques pans de sa psychologie. Les marques d'estime qu'il reçoit ne le grandissent pas à ses yeux : « *Que ne suis-je de ceux que la bonté qu'on a pour eux rend assez fats pour croire qu'elle leur était due et qui prennent aisément leur parti d'être comblés. Je suis hélas d'une autre espèce. La bonté qu'une personne comme vous a pour moi ne me grandit pas à mes yeux mais la grandit encore. La distance grandit encore au lieu de diminuer.* »

La suite est presque douloureuse et résonne de façon tout à fait sincère : « *Et à ce degré de surcroît et de vivacité la reconnaissance prend quelque chose d'angoissant et de triste par le sentiment de l'impossibilité de la jamais prouver.* »

Avec la deuxième partie de la lettre on bascule presque dans le comique. En effet, après tant d'hyperboles, d'insistance sur l'honneur qui lui est fait, on comprend que Marcel Proust ne va pas assister à ce fameux dîner et se rendra seulement en fin de soirée chez son hôte.

C'est de la façon la plus tortueuse, pour ne pas dite tarabiscotée, qu'il annonce la nouvelle. Mais avant d'en venir au fait, il multiplie les incises, les digressions, les retardements. La phrase qui suit reproduit exactement la manière dont, au dire de nombreux témoins, s'exprimait Proust : « *Pour ce qui est du dîner lui-même vous comprendrez pourquoi je n'y ai pas assisté — ou plutôt participé — car ce n'est aucune raison de régime qui m'en prive et Lucien ne m'a pas caché qu'il était souvent "dégoûté" de ma voracité — quand je vous dirai le lendemain puisque ce pénible aveu m'est imposé par votre gentillesse infinie pourquoi je ne suis venu la veille — le 23 qu'après dîner.* »

Nul doute que Madame Daudet n'ait dû s'y reprendre à deux fois pour comprendre le sens exact de ces lignes. Nous sommes le 18 mai, et il l'informe qu'il lui dira le 24, soit le lendemain du dîner, pourquoi il n'y a pas assisté.

Il ne peut lui en révéler la raison dans cette lettre : « *Ce secret n'a rien de bien intéressant et est fort humiliant pour moi à dévoiler.* » Mais il ne pourra même pas s'expliquer sur place. En revanche, il pourra lui dire le lendemain pourquoi il ne pouvait le lui dire la veille : « *Et vous saurez le 24 pourquoi je n'ai pu vous le dire le 23.* »

Dans un accès de lucidité, il s'exclame : « *Que j'ai l'air de faire d'histoires* ».

Kolb, II, pp. 427-428.



88 lettres autographes signées, la plupart « Marcel », certaines « Marcel Proust », formant un total de 251 pages dont au format in-8 à in-12, 19 au format petit in-4 et 15 au format in-16 ou simples billets.

1 dessin original dans la première lettre du grand volume représentant Proust (« moi ») avec Mr de Noailles (110 x 60 mm.).

1 petit manuscrit d'un « Pastiche » inédit intitulé « Copié d'un vieil événement » : 1 page ¼ in-8 oblongue, 110 x 172 mm., à l'encre noire sur 1 feuillet de papier vergé, ajouté à une lettre.

L'ensemble a été monté sur onglets et placé dans deux volumes ; le premier (de format in-4) comptant 47 lettres et le second (de format in-8 carré) en comptant 41.

Les lettres sont sur différents papiers (quelques-uns de deuil), à l'encre (quelques pages au crayon).

L'état d'ensemble est excellent (quelques légers défauts ; une lettre découpée au ciseau avec manque des fins de lignes sur une page ; quelques feuillets jaunis avec marques de pliures et salissures).

Reliures semi-souples signée de Jean de Gonet (1997).



Lettres à Lucien Daudet

88 lettres à Lucien Daudet

Extraordinaire correspondance, pour une grande part demeurée inédite, avec celui qui fut l'une des grandes passions de Proust.

Si le placement des lettres dans les volumes ne suit pas toujours l'ordre chronologique, l'ensemble n'en permet pas moins de suivre, année après année, l'évolution de la relation de Proust avec Lucien Daudet, son « rat chéri », et les grandes étapes de sa vie d'homme du monde et d'écrivain entre 1902 et 1920, puisqu'il est ici très souvent question, en dehors des comptes rendus de ses sorties mondaines, de la plupart de ses œuvres, de *La Bible d'Amiens* à *Sésame et les Lys*, des *Pastiches* et *Mélanges* aux premiers volumes de la *Recherche*.

Les noms des principales amitiés et relations littéraires de Proust émaillent abondamment cette correspondance. L'on peut citer en exemple Robert de Montesquiou, Reynaldo Hahn, Jean Cocteau, Paul Morand, Gaston Gallimard, Francis Jammes, Jacques-Emile Blanche, André Suarès, la princesse Soutzo, Anna de Noailles, Madeleine



PREMIÈRE RELIURE DE JEAN DE GONET, DÉCOR DE DIAGONALES BRISÉES (PLAT SUPÉRIEUR),

Plats composés de lames articulées d'ébène brun poncé et strié dans le sens contraire du bois. Sur toute la surface, à intervalles réguliers, décor à répétition composé de rivets d'ébène noir ponctués d'un rivet de métal brossé, formant des motifs différents sur chacun des volumes : enroulés en colimaçons sur le plus grand et disposés en diagonales brisées sur le plus petit.

Dos muet de box noir à reliefs de points ; nerfs médians à lanières d'attache noires.

Doubleures à deux peaux mosaïquées, bord à bord, de daim rouille et cuivre avec gardes de daim noir pour le grand volume et gris souris pour le petit.

Étiquette du relieur en veau noir au mitan des peaux sur le premier contreplat, date sur le second, lettres et chiffres au palladium.

Boîte à compartiments superposés en demi-box noir, titre au palladium, compartiments intérieurs à fond de daim rouge et bordure de box noir, papier noir sur les plats.

Parfait état.

prix sur demande



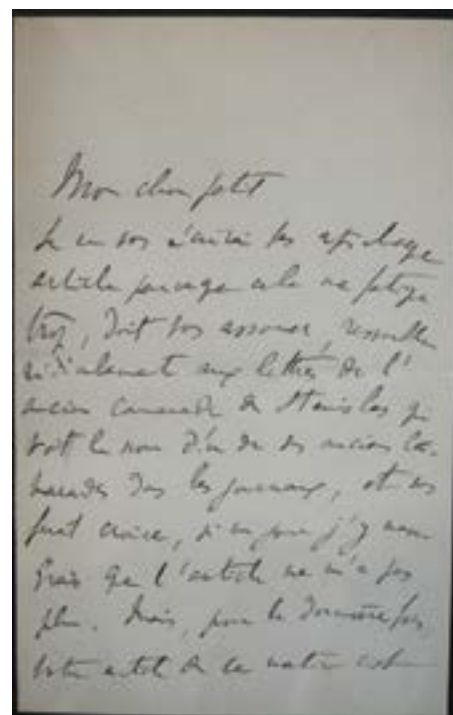
Lemaire, Madame Straus, Marie Scheikévitch, et bien sûr tous les membres de la famille Daudet, de Mme Alphonse Daudet, dont Proust vante la jeunesse et la sensibilité à Léon Daudet, de l'auteur de *Numa Roumestan* à son fils Lucien auquel Proust dit et redit toute son admiration, parlant à plusieurs reprises de titres comme *Le Chemin mort* (1908) ou *La Dimension nouvelle* (1920). Il faut noter également la présence de ceux qui furent ses passions, comme Albert Flament, Agostinelli dont la mort causa à Proust une très vive souffrance dont témoigne une des lettres de cet ensemble, restée inédite, et quelques années plus tard Henri Rochat, qui habitera chez Proust pendant près de deux ans. Certains de ces noms sont ici révélés, ayant été occultés par Lucien Daudet lors de la publication de quelques-unes de ces lettres dans le n° 5 des *Cahiers Marcel Proust* en 1929.

La première lettre de cet ensemble contient un dessin très amusant dans lequel l'écrivain a mis en scène de façon remarquable leur relation « amoureuse » et particulièrement l'attention que son ami lui porte en présence d'autrui. Ainsi, Proust s'est-il croqué lui-même (« moi »), en personnage minuscule suivant un « Mr de Noailles » de taille immense et Lucien en insecte voletant au-dessus d'eux. Il est dessiné au-dessus d'une bulle dans laquelle Proust a inscrit : « attention de Lucien » ; de cette bulle descendent plusieurs traits en faisceau qui rejoignent d'un côté le haut-de-forme de Noailles et de l'autre le chapeau melon du « petit » Proust. Le long du trait qui rejoint ce dernier est écrit : « Le peu d'attention de Lucien qu'il volera au pauvre petit. » Concernant les premières années de leur relation, jusqu'à la publication de la *Bible d'Amiens*, en 1904, l'essentiel des lettres porte sur la vie mondaine des salons où Proust



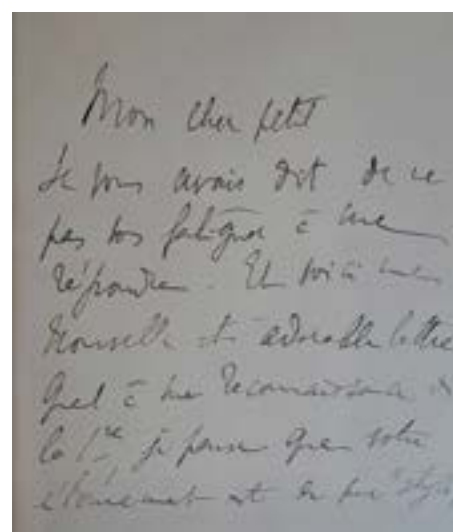
PREMIÈRE RELIURE DE JEAN DE GONET, DÉCOR DE DIAGONALES BRISÉES (PLAT INFÉRIEUR),





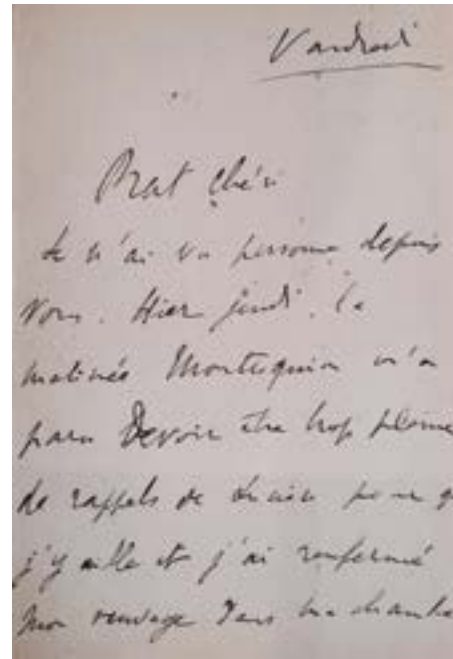
et Daudet forment, selon l'expression de Montesquiou citée par lui et qu'il remettra plus tard dans la bouche de Charlus, un couple de « philosophes de couture ». En « veuf » de son ami qu'il déplore à la manière d'un « homme qui aurait perdu une sirène, une licorne ou une panthère qui serait venue vivre puis serait partie à Pray fonder un monastère », Proust s'adonne notamment à l'instruction de son cocher Roche, auquel il veut inculquer « le catéchisme mondain que Montesquiou avait fait apprendre à Delafosse et où il y avait seulement 7 ou 8 familles qui comptaient. » Mais au-delà des relations passagères, Proust témoigne son attachement profond à son ami dont les « points si variés de coïncidence (leur) multiplient pareillement la vie », sans pouvoir s'expliquer « pourquoi on se plaît et pourquoi on aime et on préfère ».

Une très grande part de cette correspondance se rapporte à la publication de *Du côté de chez Swann*, en 1913, et les lettres s'étoffent alors de la relation privilégiée avec un écrivain dont Proust admire les livres et qui est, de plus, la seule personne à savoir « exactement les choses dont (il) parle » dans son œuvre. De nombreux renvois à la *Recherche* émaillent la correspondance, d'autant plus que Lucien est devenu l'un des premiers lecteurs des épreuves du roman et un correcteur particulièrement attentif. Parmi une foule d'exemple, après des réserves émises sur les fameuses « aubépines » : « Pour les fleurs, j'ai, je vous assure, beaucoup de scrupules ; ainsi dans la première version (parue dans le Figaro) de ces aubépines, il y avait dans le même chemin des églantines. Mais ayant trouvé dans la Flore de Bonnier que les églantines ne fleurissaient que plus tard, j'ai corrigé et j'ai mis dans le livre "qu'on pourrait voir quelques semaines plus tard" »... » Mais son lecteur doit être patient et attendre que la suite de l'ouvrage paraisse pour comprendre certaines allusions de ce premier volume : « presque tout ce que vous avez lu ne prendra son sens qu'alors, et si j'ai parlé des noms de pays dans ce volume, ce n'est pas une digression, le dernier chapitre s'appelle : Noms de pays : le Nom. Le principal chapitre du second volume s'appelle : Noms de pays : le Pays. Et cet exemple n'est rien, François le Champi revient à la fin du troisième volume, etc. Souvent, vous le savez, on dit d'un grand artiste "à côté de son génie c'était une vieille bête qui avait les idées les plus étroites", mais comme on a d'avance l'idée de son génie on ne se le figure pas en réalité étroit et ridicule. Aussi j'ai trouvé plus frappant de montrer d'abord Vinteuil vieille bête sans laisser soupçonner qu'il a du génie, et, dans le deuxième chapitre de parler de sa sublime sonate que Swann n'a même pas un instant l'idée d'attribuer à la vieille bête. De même ce n'est pas une erreur si dans le premier chapitre, à la deuxième ou troisième page vous avez lu : "Suis-je à Tansonville chez Mme de Saint-Loup ?" alors que Tansonville appartient à Swann ; mais c'est que dans le troisième volume Mlle Swann épouse Robert de Saint-Loup que vous connaîtrez dans le second volume. » Proust ne se dissimule pas toutefois les obscurités de son œuvre qui s'éclairciront à mesure de la publication



DEUXIÈME RELIURE DE JEAN DE GONNET, DÉCOR EN COLIMAÇONS (PLAT SUPÉRIEUR),





des volumes ultérieurs : « il manque surtout dans la seconde partie des petits faits très importants qui resserrent autour de Swann les nœuds de la jalousie. Et même quand ce sera prêt à paraître, ce sera comme les morceaux dont on ne sait pas qu'ils sont des leitmotiv quand on les a entendus isolément au concert dans une Ouverture sans compter tout ce qui se situera après coup (ainsi la Dame en rose était Odette, etc.). »

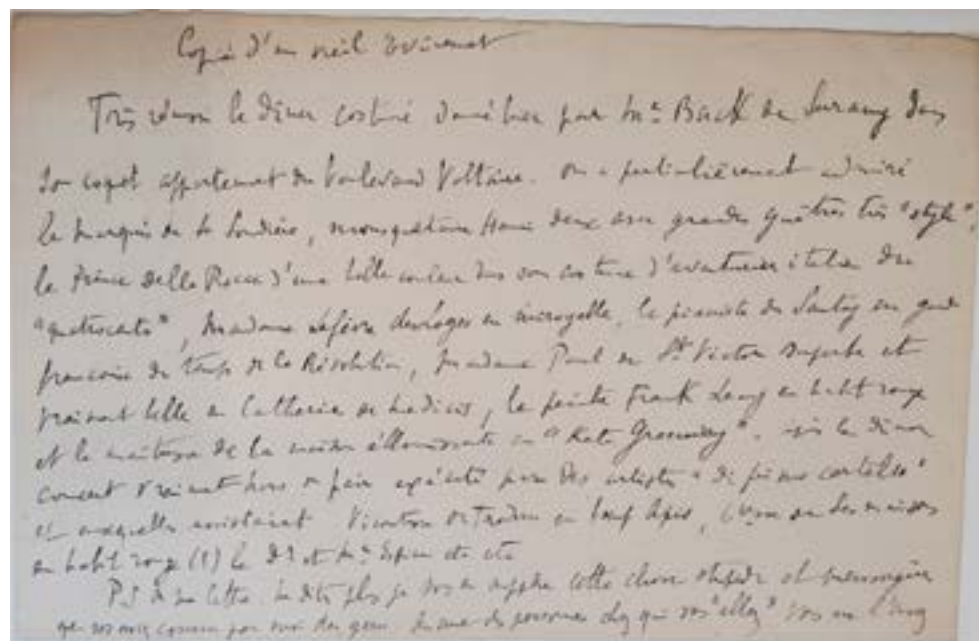
L'une des plus exceptionnelles et émouvantes lettres de cette correspondance demeure celle, en grande partie demeurée inédite, dans laquelle il est question de la mort d'Agostinelli, révélant l'amour de Proust pour celui qui fut le modèle principal d'Albertine. « Mon cher petit, depuis la mort déjà ancienne de la personne dont il est un peu question dans le volume de mon livre qui s'appelle A l'ombre des jeunes filles en fleurs, j'avais un ami, un frère, un enfant, je ne sais comment dire. Il habitait chez moi avec sa femme. Je ne peux pas vous dire ce qu'il était pour moi. Le passé ne se reconstituera pas en quelques lignes. Au printemps dernier on m'a appelé au téléphone dans la soirée car mon ami venait d'avoir un accident d'aviation à Antibes ; j'ai fait préparer ma malle, j'ai télégraphié toute la nuit ; il était tombé dans la mer et était mort noyé. Ce n'est qu'au bout de quinze jours malgré des recherches que j'ai fait faire par le Prince de Monaco, qu'on a retrouvé son corps à moitié mangé par les requins. Alors moi qui avais si bien supporté d'être malade, qui ne me trouvais nullement à plaindre, j'ai su ce que c'était, chaque fois que je montais en taxi, d'espérer de tout mon cœur que l'autobus qui venait allait m'écraser. Comme ce garçon était un ancien chauffeur et que personne ne comprend rien à rien, j'ai peut-être eu tort de rendre ma peine si publique. » Dans les dernières années de cette correspondance, Proust revient fréquemment sur ce qui les rassemble, notamment sur le plan littéraire : « je crois mon cher petit que nous avons tous les deux un trait commun (pardon !), un trait commun qui est très particulier à nous deux, et donnera d'ailleurs aux gens, pendant quelque temps, une moins bonne idée de nous que nous ne méritons. C'est que chez nous deux, s'il y a communication de l'"aller", de la vie à la littérature (la vie nourrissant la littérature), il n'y a par contre aucune communication, aucun "retour" de la littérature à la vie. Nous ne permettons pas à la littérature de teindre, de fausser les rapports sociaux, et d'altérer la morale habituelle de ces rapports. » Mais leur relation est proprement inépuisable ainsi qu'il lui écrit au sujet d'une dédicace qu'il lui réserve sur *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* : « justement parce que c'est une dédicace pour toi, elle est presque infaisable, il faudrait cent pages et je remets toujours. »

Superbe et exceptionnel témoignage de la liaison, d'abord sentimentale puis profondément amicale et littéraire qui unit Proust à Lucien Daudet, de douze ans son cadet, jusqu'à la mort du premier. On y retrouve les grands éléments de l'univers proustien : de sa fascination pour les relations mondaines à ses amours clandestines, de son

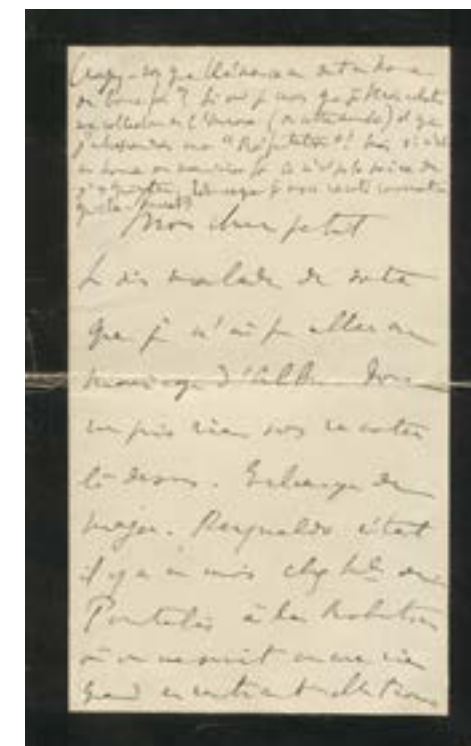


DEUXIÈME RELIURE DE JEAN DE GONET, DÉCOR EN COLIMAÇONS (PLAT INFÉRIEUR),





Cette lettre se situe quelques semaines après la mort de M. Adrien Proust, survenue le 26 novembre 1903, deux jours après qu'on l'eut ramené chez lui sans connaissance comme le rappelle Marcel Proust dans cette lettre qui contient une émouvante évocation de ce jour tragique à partir duquel « le temps s'est arrêté ». Mais c'est aussi en cette journée que se sont passées « des choses qui m'ont tout appris » écrit Marcel Proust, livrant peut-être l'une des clés de son œuvre. « Dans A la Recherche du temps perdu, par un affectueux et filial miracle, les parents ne meurent pas, le bonheur de la vie de famille continue toujours, le mot fin ne le touche pas » écrit J. Y. Tadié (Marcel Proust, Gallimard. 1996, p. 513).



90. Non datée [après le 11 octobre 1904]
8 pages in-8 à l'encre noire sur deux doubles feuillets de papier deuil filigrané « Waterford », numérotées [1] à 8. Petites fentes sans gravité aux plis légèrement marqués.

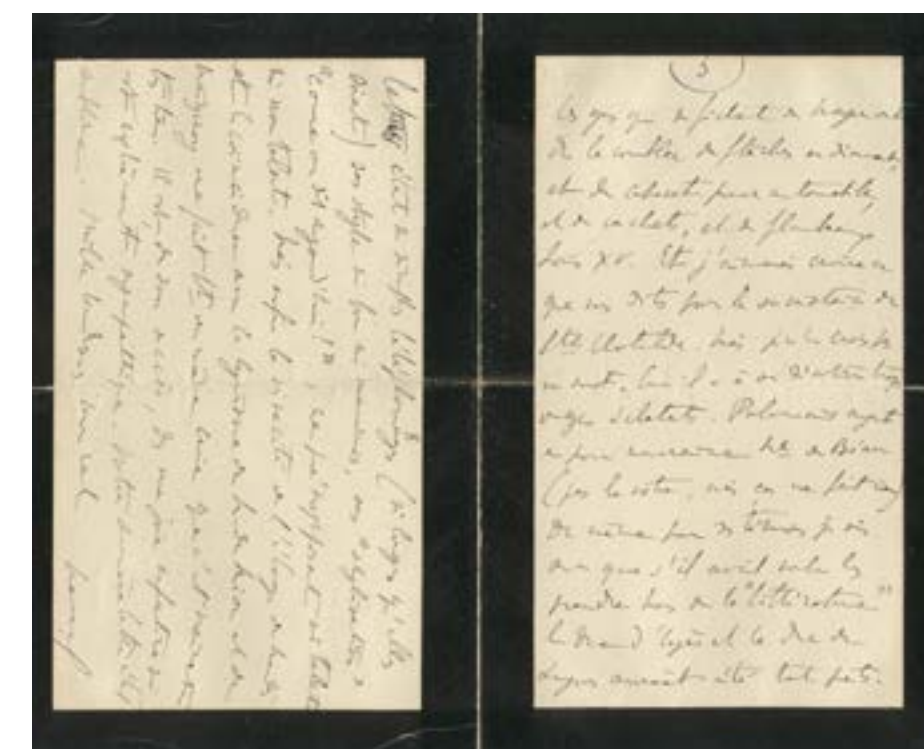
Superbe lettre après le mariage de Louis d'Albufera auquel il n'a pu assister pour raison de santé, et au sujet de celui d'Arthur Meyer, directeur du Gaulois.

Proust mêle ici commentaires privés et allusions littéraires ou politiques.

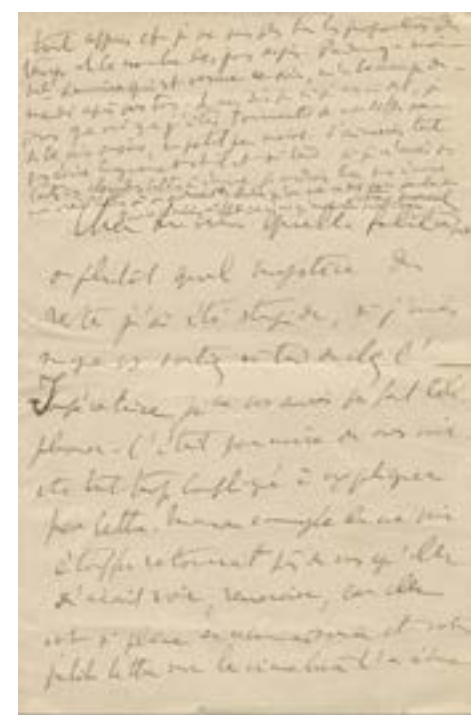
Proust s'était déjà fait l'écho de divers commérages à propos du mariage d'Arthur Meyer, âgé de 60 ans, avec la jeune Marguerite de Turenne comtesse de Loynes dans plusieurs lettres précédant celle-ci.

Il évoque également le numéro de *L'Assiette au beurre* qui ironisa, dessins humoristiques à l'appui, sur le mariage de ce grand patron de presse avec une jeune aristocrate de 25 ans dont le père aurait été ruiné par l'actrice Blanche d'Antigny, décédée en 1873 et ancienne protectrice du jeune Meyer.

Quant à Louis Suchet marquis d'Albufera, il avait épousé Anna Massena, descendante du prince d'Essling, le 11 octobre 1904.



16 000 €



apparente indifférence pour les réalités politiques à sa force incroyable de travail malgré une santé défaillante, de ses attachements familiaux et de ses admirations artistiques à d'impitoyables jugements sur certains de ses contemporains.

Un ensemble de lettres qui n'a quasiment aucun équivalent en mains privées dans la littérature.

Les reliures de Jean de Gonet constituent un habillage extraordinaire de beauté, d'intelligence et de subtilité. Jean a lu ces lettres avant de les relier et s'en est imprégné pour réaliser ces deux reliures si merveilleuses qui lui ont demandé des jours, des semaines de travail du matin au soir. Car comme à son habitude, outre son imagination débordante qui lui a donné l'idée de ces reliures, il a tout façonné, tout exécuté de ses propres mains en partant de matériaux bruts et rebutants qu'il a fallu ciseler à la perfection. Pour cette correspondance si importante et si subtilement reliée il est possible de parler d'un joyau de la littérature française du XX^e siècle.

Lettres à Lucien Daudet non reliées

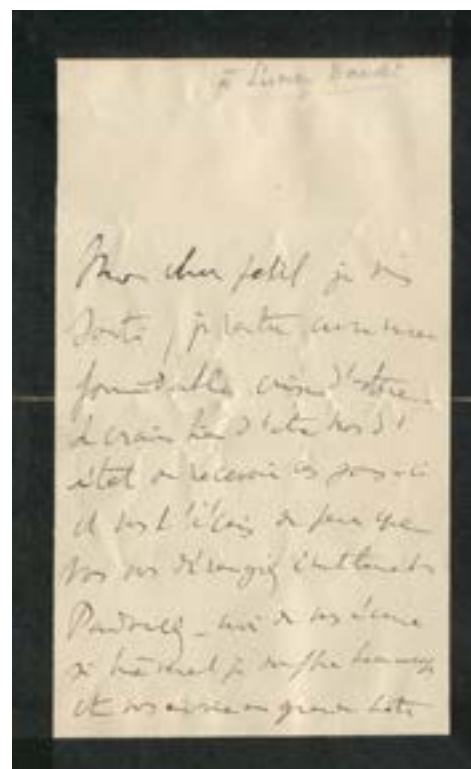
89. Non datée (fin décembre 1903).
4 pages in-8 sur un feuillet in-4 replié. Filigrane « Au Printemps Paris, nouveau papier français ». **Lettre inédite.**

Emouvante lettre écrite après la mort de son père.





148



Après avoir relayé tous ces commentaires, Proust s'enquiert donc de l'opinion de son ami Lucien sur *Les Frères Karamazov*, car l'auteur de la *Recherche* ne découvrit que tardivement l'œuvre de Dostoïevski. Lorsqu'il s'y intéressa, il finit par lui vouer un véritable culte, expression qu'il n'employa pour aucun autre auteur.

Quant à la pièce de son ami Antoine Bibesco, il s'agit du *Jaloux*, créé au Théâtre de l'Œuvre le 10 octobre 1904. Il avait été question que Proust assiste à une des dernières répétitions mais son mauvais état de santé l'en avait empêché. Francophile et francophone, Bibesco qui faisait alors ses débuts de dramaturge, mena une carrière de diplomate tout en écrivant d'autres pièces et en traduisant Noël Coward ou John Galsworthy. Proust, malgré le peu de cas qu'il fait du style épistolaire de son ami, accepte de se rendre aux avis louangeurs de Catulle Mendès, François de Nion et René Maizeroy.

Enfin le post-scriptum fait allusion à la carrière de Georges Clemenceau, alors sénateur du Var et ardent partisan de la séparation des Eglises et de l'Etat.

Kolb, IV, pp. 315-318.

91. [Avril 1905]

2 pages in-12 à l'encre noire sur un double feuillet de papier de deuil vergé. Enveloppe jointe : Lucien Daudet / 41 rue de l'Université / Paris. **Non publiée par Ph. Kolb.**

Lettre inédite

Il est question ici, outre du célèbre asthme proustien, du salon que tenaient rue de l'Université les parents de Lucien et où se pressaient les personnalités les plus en vue du monde littéraire et artistique.

9 000 €

92. Non datée [vers le 20 juillet 1922]

1 page in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vergé au filigrane « Jean Bart ». Parfait état de conservation.

Très belle lettre, qui semble inédite, à propos de *Sodome et Gomorrhe II*, dédié à Lucien Daudet, alors en villégiature à la Roche, en Indre-et-Loire.

Ne voulant pas que sa première dédicace, qui fait allusion à la princesse Murat et à la mère de celle-ci, ainsi qu'à Jean Cocteau et à Jacques Rivière, soit mal interprétée par les relations de Lucien, Proust a en arraché la page qu'il envoie à son ami avec un autre exemplaire de son livre, également dédié.

« *Mon cher petit*

Je t'avais mis la dédicace ci-incluse à une 1^{re} édition. Mais j'aime mieux t'envoyer une autre 1^{re} édition celle-ci était trop abîmée par l'arrachement de la dédicace. Mais tous tes invités de La Roche ou de Paris, si je l'avais laissée, eussent vu, la Pcesse Murat, l'orteil nu de sa mère, Jean, mes tranes pour lui, Rivière, mon anéantissement par ses perpétuels manques de parole qui m'ont déjà brouillé avec Boulenger etc. (et qui je pense sont dus à sa fatigue car il est très loyal).

Je t'embrasse à toi mon cher petit

Marcel »

Aucune de ces deux dédicaces ne nous est malheureusement parvenue, mais la réponse de Daudet à cette lettre de Proust est par contre connue et a été publiée dans la Correspondance (XXI, pp. 333-335). Lucien Daudet y rassurait son ami quant à la présence très improbable de Marie Murat dans la propriété familiale des Daudet et précisant que Jacques Rivière, qu'il n'a vu qu'une fois, ne le reconnaîtrait même pas. Dans cette lettre, Daudet évoquait également leur ami commun Jean Cocteau, qui venait de faire paraître son recueil de poèmes *Vocabulaire*, ce qui lui avait valu un article ironique de René Allard dans la NRF dirigée par Jacques Rivière.

Quelques jours plus tard, Proust reparlera de sa grande amitié pour ce dernier, mais aussi de ses petits « *manques de parole* », expliquant à Charles Bugnet qu'à plusieurs reprises Rivière lui avait promis d'excellents articles sur l'œuvre de ses amis, notamment Jacques Boulenger ou Jean Cocteau, mais que les dits articles s'étaient révélés éreintants pour les intéressés (Kolb, XXI, pp. 396-398).

La princesse Lucien Murat, née Marie de Rohan-Chabot, était la fille de la princesse de Léon, Herminie de La Brousse de Verteillac, poétesse et femme du monde. Elle recevait dans son salon de nombreuses personnalités comme Robert de Montesquiou, qui lui présenta le jeune Marcel Proust. Sa fille avait épousé le prince Murat en 1897. Proust écrivit en 1908 à Henry Berntsein, dont la princesse était sans doute la maîtresse, qu'il pensait être un peu « *amoureux* » d'elle.

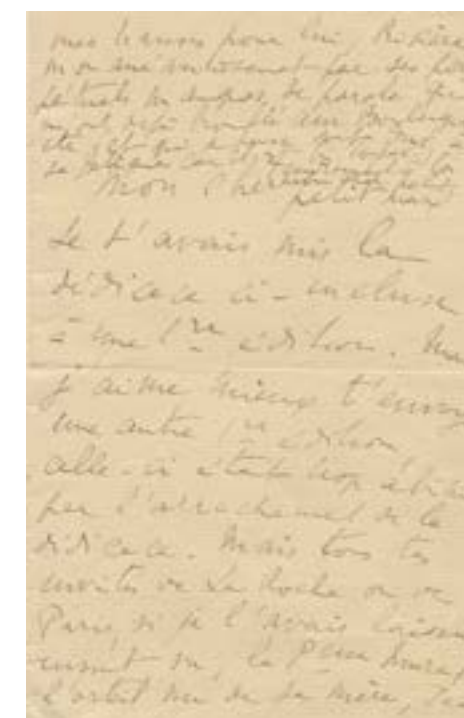
Précieuse lettre précédant de quelques mois la mort de Proust, unissant en quelques lignes les noms de plusieurs grands amis de l'écrivain.

Kolb, XXI, pp. 333-335.

13 500 €



149



93. Sans date [janvier 1922].

4 pages in-8 à l'encre noire. Non publiée par Ph. Kolb.

Très belle lettre, qui sonne comme un adieu à Lucien Daudet.

Cette lettre est écrite dans la dernière année de la vie de Marcel Proust. Elle a un ton véritablement crépusculaire et se présente comme un bilan assez triste de leur relation : « *Nous avons été, je le crois du moins, tellement amis, que ce peu à quoi se sont réduites nos relations me donne toujours quand nous nous voyons l'impression que l'engrenage fonctionne à vide.* »

Proust se montre ici étonnamment direct, il ne met plus de gants. On notera cette incidente douloureuse, « *je le crois du moins* », qui vient comme remettre en question une amitié de presque vingt ans.

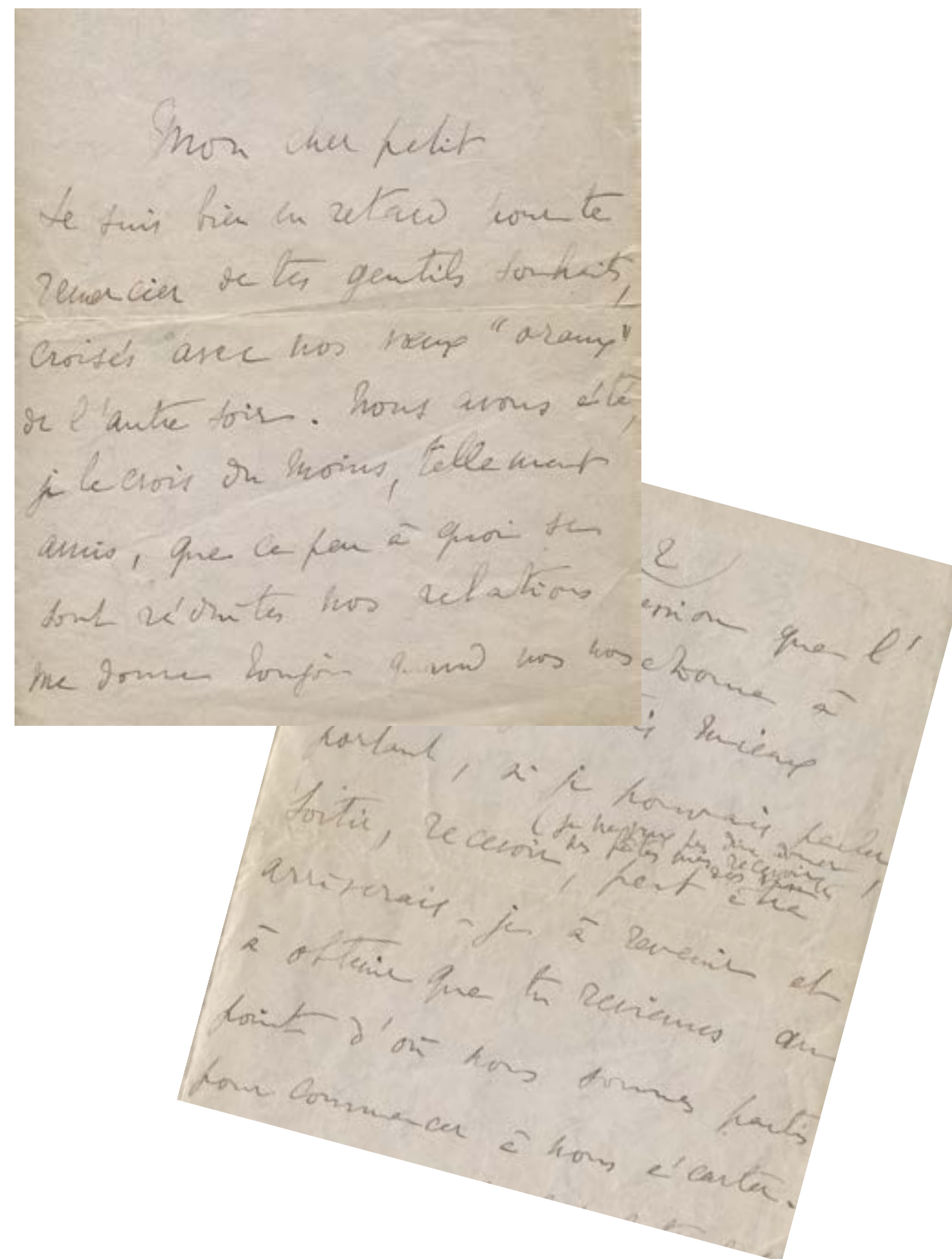
Comme dans un couple (et à certains égards Marcel et Lucien formaient un couple, mais pas nécessairement au sens commun du terme comme nous l'apprend cette lettre), quelque chose semble s'être brisé irrémédiablement avec le temps : « *l'engrenage fonctionne à vide* », ne peut que constater Proust.

La réclusion volontaire (et involontaire en raison de sa santé) de l'écrivain est probablement à l'origine de cette divergence de leurs chemins respectifs : « *Si j'étais mieux portant, si je pouvais parler, sortir, recevoir (je ne peux pas dire donner des fêtes mais recevoir des visites), peut-être arriverais-je à revenir et à obtenir que tu reviennes au point d'où nous sommes partis pour commencer à nous écarter.* »

Dans ces conditions, Proust en est réduit à lui adresser des vœux de bonne année : « *Mais puisque la fatalité de ma santé, (que ton Père dans sa divination m'avait prédite comme obstacle à ma destinée) fait que je ne peux ni parler ni remuer sans recommencer à tomber dans mes crises, je me borne à te dire que les vœux les plus grands que je fais pour toi sont pour la santé de ta chère Maman, fabuleuse de prime jeunesse [...], pour le succès de tes œuvres écrites et peintes [...].* »

La suite est profondément ambiguë : « *La conséquence est que tu es physiquement tellement le même qu'autrefois que je me permets de t'embrasser, mon rat* ». Autrement dit, Lucien est resté tellement jeune et désirable que Proust l'embrasse et lui redonne son surnom amoureux.

Mais il ajoute aussitôt : « *(Lettre fort m.g. pour qui ne saurait que nous ne nous sommes jamais embrassés)* ». « *M. g.* » est mis ici pour « mauvais goût ». Proust a donc conscience de la charge érotique que contient sa phrase précédente. Mais, comme s'il s'adressait au public, il rappelle : « *nous ne nous sommes jamais embrassés* ». Faut-il y lire un regret ? La lettre en tout cas semble lever les doutes sur la nature de leur liaison, plus chaste que ce que les mauvaises langues de l'époque laissaient entendre. Tout platonique qu'il ait pu être, c'est bien d'amour que l'on peut parler entre eux.



17 500 €



151

Lettres à Léon Daudet



Marcel Proust et Léon Daudet passèrent durant l'automne 1896 une dizaine de jours ensemble dans la maison familiale des Daudet à Fontainebleau, séjour qui est longuement évoqué dans la deuxième des présentes lettres. Dans ses Souvenirs, Daudet évoqua ce séjour : « *Par le clair de lune, bien emmitouflés, nous faisons tous deux de longues promenades en forêt où Marcel me confiait ses projets littéraires, que la réalisation dépassa. C'était un écorché vif, ce cher Marcel, mais qui faisait déjà, avec ses écorchures, une tapisserie au point, d'un éclat et d'une nouveauté admirable* ».

On connaît surtout les liens affectifs qui unissaient Proust au frère de Léon, Lucien, qui était tout le contraire, du point de vue physique, de son frère, nerveux, ripailleuse, enflammé, et passait pour timide et silencieux. Dès 1895, Proust était un intime de la famille réunie autour de Julia Daudet, femme et collaboratrice d'Alphonse.

Léon, de dix ans l'aîné des deux frères, fut un écrivain ample et fécond, considéré en son temps et par les plus grands écrivains eux-mêmes, dont Proust, comme un maître de la prose française. Proust lui dédiera le *Côté de Guermantes* en ces termes : « *à l'auteur du Voyage de Shakespeare, du Partage de l'enfant, de l'Astre noir, de Fantômes et Vivants, du Monde des images, de tant de chefs-d'œuvre, à l'incomparable ami, en témoignage de reconnaissance et d'admiration.* »

3 lettres autographes signées à Léon Daudet.
Non datées [fin février 1899 ; mi-novembre 1912 et 22 mars 1922].

24 pages in-8 au total, à l'encre noire sur différents papiers.
Quelques marques d'usure, bordures un peu effrangées pour la première lettre, pliures et papier un peu fragile pour la dernière.
Lettres montées sur onglets entre des feuillets de papier vergé et reliées en un volume petit in-4.
Reliure signée de G. Gauché. Bradel demi-maroquin noir à coins, plats de papier gris, lettres dorées sur le dos.
Frottements aux coins et aux coiffes

Importantes et longues lettres littéraires.

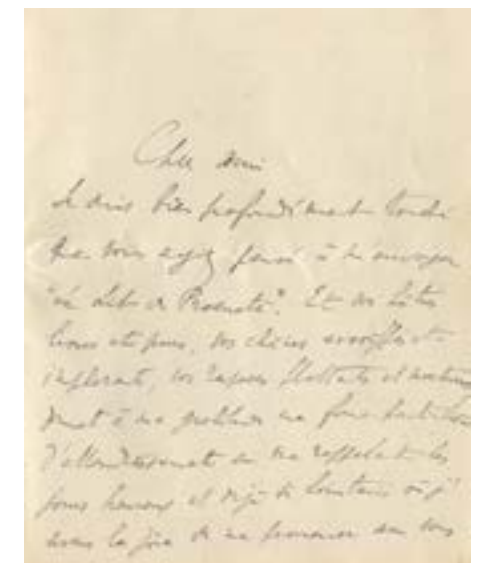
1. [Fin février 1899]
4 pp. à l'encre noire sur 1 f. double vélin ivoire.

Cette lettre se situe après le 25 février 1899, et fait suite à la lecture du roman de Daudet, *Sébastien Gouvès*, publié chez Eugène Fasquelle : « *Je viens de finir Sébastien Gouvès qui m'a beaucoup ému et qui est un admirable livre. Je suis sûr que comme Tolstoï pour La Puissance des Ténèbres ou comme Goethe pour les Affinités, c'est un petit fait que vous avez appris qui a servi de noyau au livre. Mais il a fait cristalliser tout ce qui était contenu dans votre esprit qui est tellement vaste qu'il devient absolument impossible de prévoir ce que seront vos livres futurs, comme on peut le faire pour tout écrivain, si grand qu'il soit. Mais il n'en est pas ainsi pour vous. [...] Il me semble qu'à chaque livre vous devenez plus objectif, ce qui pour vous est la manière la plus sincère d'être subjectif ; car votre pensée fait face à la fois à toute la nature et incarner toutes vos idées c'est décrire la nature. [...] Mais ce qui me touche plus que le roman même que je préfère à la Recherche de l'Absolu, c'est la mortelle tristesse de ce bonheur empoisonné de Marianne qui est la philosophie de toute vie, que j'ai si souvent ressentie et jamais vue exprimée. [...] Il y a des livres que je ne pouvais comprendre et qui maintenant me plaisent, et bien des personnages de Balzac, de Shakespeare, de Goethe. Maintenant aussi je suis mûr pour comprendre Mercier [personnage malfaisant du roman de Daudet] Les vérités primordiales entraînent les vérités accessoires. De sorte que ce livre étant vrai comme tableau psychologique est vrai comme étude d'histoire [...] »*

Kolb, II, pp. 277-278.

2. [mi-novembre 1912]. 3 ½ pp. autographes à l'encre noire sur 2 ff. doubles vélin ivoire.

Cette lettre de la mi-novembre 1912 concerne le roman *Le Lit de Procuste*, publié chez Fasquelle : « *Je suis bien profondément touché que vous ayez pensé à m'envoyer Le Lit de Procuste. Et vos hêtres lisses et purs, vos chênes assoiffés et implorants, vos rapaces flottants et nocturnes, donnent à ma gratitude une forme particulière d'attendrissement en me rappelant les jours heureux et déjà si lointains où j'avais la joie de me promener avec vous dans ce Fontainebleau dont vous avez déjà donné dans Suzanne des descriptions sublimes. [...]*



70 000 €
pour les 3 lettres

quelque tendresse et quelque admiration que je garde à vos premiers livres que je relis souvent, à chaque nouveau je trouve votre art plus fort, plus libre, épousant d'une étreinte plus adéquate et plus simple une réalité plus complexe. [...] Vous avez dans l'horrible des inventions d'une grandeur antique et d'une cruauté diabolique. Je me rappelle que je vous ai écrit l'effroi que m'avait causé la mort du docteur atteint d'angine de poitrine que sa maîtresse ne soulageait pas par peur des responsabilités, et aussi de la mort de l'enfant auquel on met le feu. Cet effroi n'est pas calmé. Je l'ai contracté comme les fièvres et il me reprend souvent. [...] Ce que je trouve de très semblable à Molière chez vous, c'est cette espèce de naturalisme, cette haine de la métaphysique et cet amour de la mangeaille. Votre association d'idée entre l'existence de Dieu et la meringue est étonnante. [...] Mais cet humanisme si large rend vos personnages si vivants, si entièrement vivants, qu'on s'intéresse même à leurs corps [...] Tout cela avec un style miraculeux [...] car l'art pour l'art n'a jamais trouvé des alliances de mots plus belles que "nées sur les ailes enflammées d'un orage" ou "les inventions rustiques, musicales, célestes" et tant de phrases qui même sans la vie et la signification dont elles suintent, seraient encore belles et charmantes. [...] »

3. [22 mars 1922].

12 pp. à l'encre noire sur 3 ff. doubles de vélin gris perle.

Cette longue lettre du 22 mars 1922 concerne différents sujets de critique et d'actualité littéraire. Proust y évoque notamment Jacques Boulenger, Henri de Régnier, Paul Bourget, Abel Hermant, René Doumic, Philippe Berthelot, ou encore Maurice Barrès. Il commente dans le détail une lettre du critique Jacques Boulenger, qu'il avait jointe à son envoi, et qui répondait favorablement à sa proposition d'article élogieux sur le dernier roman de Léon Daudet pour la *Revue de la Semaine*, puis annonce un autre article sur son correspondant : « [...] À propos de la NRF elle m'a fait solennellement annoncer qu'il allait y avoir un article excellent sur vous. Mais depuis qu'elle a refusé un article sur Vers le Roi (j'écrivais Secret du Roi en pensant à l'Action Française), depuis tous mes ennuis avec Comœdia qui m'a promis, puis refusé, je ne suis plus sûr de rien. Quelle fatigue de se lever pour cela et que vous êtes à envier d'avoir un journal à vous ! Une lettre me tue, tant je suis faible ; j'ai bien une dactylographe mais n'ose pas m'en servir avec vous. Une lettre me tue, je ne réponds à personne et pourtant je vais écrire une lettre bien inutile (je vais l'écrire à moins que vous ne me désapprouviez car vous êtes pour moi la loi et le Prophète, demandez à Barrès – s'il se souvient). J'ai au temps de sa grandeur été invité plus de vingt fois avec M. Philippe Berthelot et ai toujours



refusé. Enfin je l'ai vu une seule fois, chez Madame votre mère [...], il ne m'a pas adressé la parole. Mais j'ai la maladie, dès que quelqu'un est "dégommé", de vouloir lui exprimer ma sympathie [...] »

Kolb, XI, pp. 301-303.

A la suite, a été encartée une lettre autographe signée « L » de Léon Daudet à Charles Maurras .

1 page ½ in-8 à l'encre noire, datée de « mardi (20. 11. 1920 ?) ». Premier plat de l'enveloppe conservé portant « Monsieur Charles Maurras ».

En écho à la lettre précédente, il est question des relations complexes de Proust avec l'Action Française, que Léon Daudet animait avec Charles Maurras.

« Cher ami, / Marcel Proust se plaint que l'on ait dans l'Action Française (la chose m'a échappé) dénaturé sa pensée et sa déclaration (?) (à laquelle il attache du prix) dans la Revue de Paris [...] Il faudrait dire à Orion et à [Harad ?] de ménager ce bon Proust qui se déclare partout acquis à l'A.F. et dont l'opinion a de l'importance pour tout un groupe littéraire. Qu'en pensez-vous ? Il se plaint aussi qu'on l'ait donné, dans l'AF, comme un admirateur de Rousseau et de la Révolution, qu'il n'admire pas. [...] »

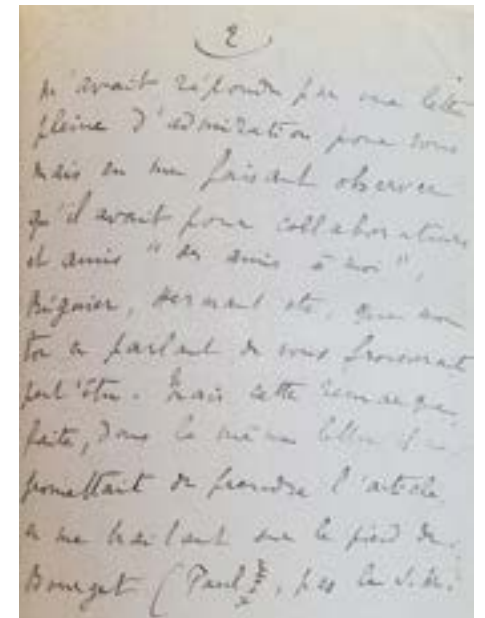
On a monté sur les premiers feuillets blancs du volume plusieurs coupures de presse d'articles de Léon Daudet sur Marcel Proust.

Sont joints également d'autres coupures de presse volantes, ainsi que des fac-similés de Proust en relation avec Léon Daudet.

Est jointe au volume une lettre autographe signée « A. de Thélis » adressée à une correspondante non identifiée : 4 pp. à l'encre violette sur papier vergé bleu. Le contenu de cette curieuse lettre, d'ordre personnel, très allusif, ne nous permet pas de préciser les liens de cette femme ou de sa correspondante avec Marcel Proust ou avec Léon Daudet : qui est donc cet ami auteur d'une « délicieuse lettre pleine de psychologie » ? De Thélis est en tout cas le nom est celui d'une vieille famille de l'aristocratie française qui a pu être liée à des membres de l'entourage des deux correspondant.

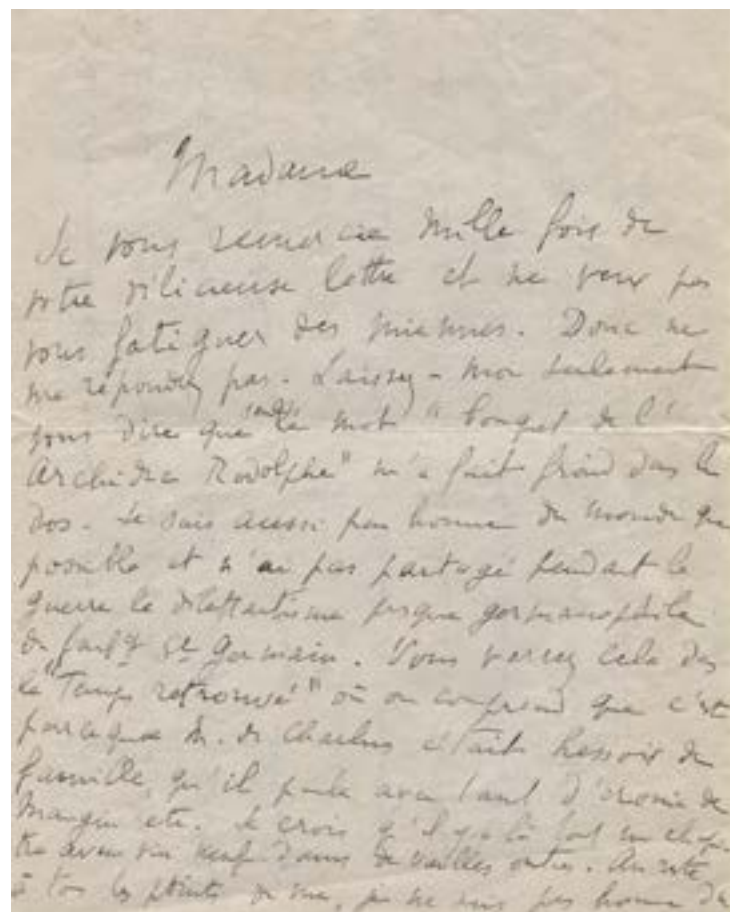
« Je suis très heureuse pour vous, chère Madame de votre état d'âme, vous méritez un peu de Paradis après l'Enfer que vous avez vécu. [...] Votre ami m'a écrit une délicieuse lettre pleine de psychologie trop peut-être. Il se torture. La créature n'est pas si compliquée, et si nous sommes malheureux nous ne devons accuser que nous-mêmes presque toujours. [...] Dites à votre ami que je n'ai pas répondu à sa lettre de crainte que sa réponse ne tombe pas en bonnes mains. Dites-lui qu'il prenne une bride et qu'il ne laisse pas la folle du logis s'égarer. [...] »

Kolb, XXI, pp. 94-96.





156



Lettres à Marthe Allard, Madame Léon Daudet

1. Non datée [Paris, décembre 1920]
 3 pp. in-8 sur 1 double feuillet de papier pelure gris.

Discrète affirmation de patriotisme.

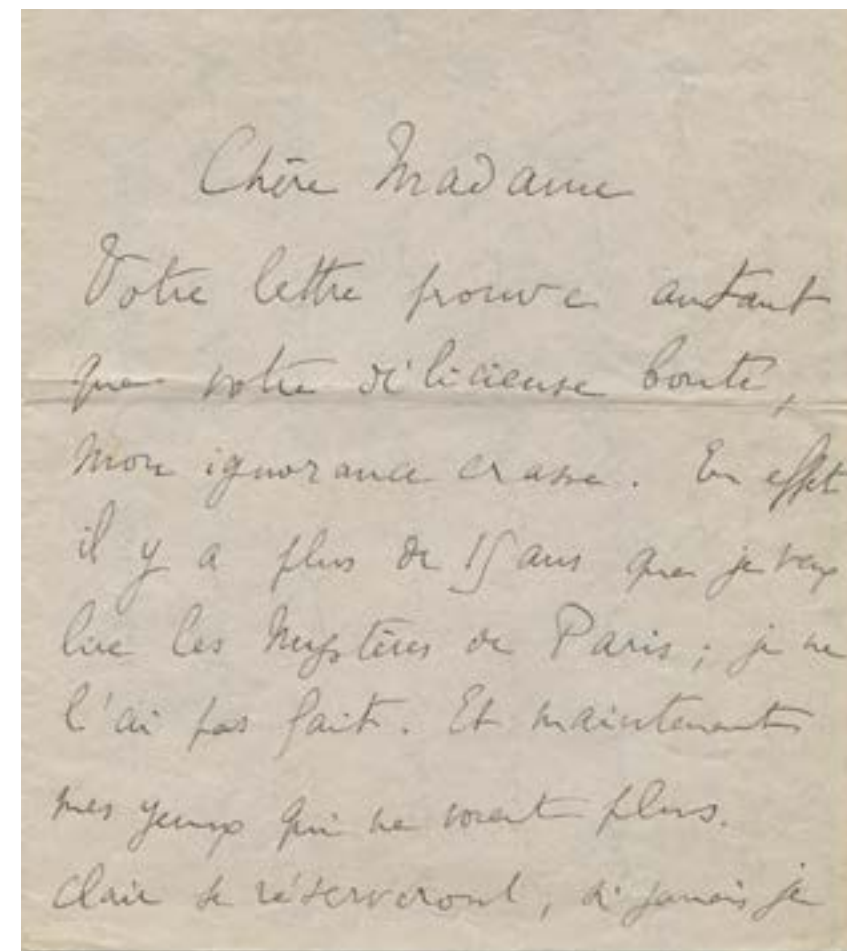
« Madame. Je vous remercie mille fois de votre délicieuse lettre ... (...) Je suis aussi peu homme du monde que possible et n'ai pas partagé pendant la guerre le dilettantisme presque germanophile du faubourg Saint-Germain. Vous verrez cela dans le Temps retrouvé où on comprend que c'est parce que M. de Charlus était hessois de famille qu'il parle avec tant d'ironie de Mangin etc. (...) »

7 500 €

Importante lettre dans laquelle Marcel Proust affirme discrètement son patriotisme.
 Kolb, XIX pp. 676-677.



157



2. Non datée [Paris, décembre 1920].
 9 pages in-8 à l'encre noire sur 3 doubles feuillets de papier vélin teinté gris ordinaire. Deux ratures avec modifications : dans sa lettre Proust avait d'abord écrit « rosier » et « roses » avant de corriger en « églantier » et « églantines ». Excellent état de conservation (marques de pliures).

Très longue et belle lettre littéraire concernant notamment la parution de *Germantes II*.

Marthe Allard et Léon Daudet étaient cousins et se marièrent en 1903. Déjà célèbre comme chroniqueuse culinaire sous le nom de Pampille, Marthe Allard publia ses *Chroniques de Pampille* en 1912, puis au début de la Première Guerre mondiale, *Les Bons Plats de France*. Dans cet ouvrage, il ne s'agissait pas essentiellement de « grande cuisine », mais d'un intérêt, teinté de politique par les tenants d'un renouveau national, pour les spécialités régionales, opposées aux concoctions estimées dispendieuses et décadentes de la grande cuisine. Ses recettes vedettes étaient alors le pot-au-feu et la poule au pot. Pampille fut un des « piliers » de *Rivarol* et, bien sûr, de *L'Action Française* dont son mari était le fondateur.

16 500 €

Proust corrige les épreuves de son futur opus dont un extrait va bientôt paraître dans la NRF Ce deuxième volume de *Du Côté de Guermantes* comportera, comme le précédent, l'élogieuse dédicace à son mari, Léon Daudet.

Proust évoque dans cette importante lettre *Les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue, qu'il n'a jamais trouvé le temps de lire, et sont à l'origine d'une confusion de sa part au sujet d'un certain archiduc Rodolphe d'Autriche et de son « bouquet de fleurs » (Proust venait d'en envoyer un à Madame Daudet). Il se défend d'avoir été durant la guerre un des « mondains » germanophiles qui croyaient bon de vanter leurs parentés avec des Allemands ou des Autrichiens. Puis il évoque sa mauvaise santé et, plus longuement, le volume qu'il est en train de corriger, qui comprendra la dédicace à son mari. Il se livre enfin à une étonnante comparaison imagée de sa propre création littéraire, rapportant sa « prose morte » à l'écriture « vivante » de la lettre de sa correspondance comme les « églantines » vivantes viennent se confronter à leurs représentations sculptées sur le porche d'une église de Normandie. Il évoque enfin *Le Lys dans la vallée*, et termine sa lettre par la réminiscence d'un vers de Verlaine, légèrement modifié par lui.

Lettre partiellement transcrite par Kolb, avec une petite erreur, dans la Correspondance de Marcel Proust, au tome XIX, n° 370, pp. 677-679.

Lettres à Louise Deschamps, née Louise « Kiki » Bartholoni.

1. Datée « 102 Bd Haussmann » [vers 1912-1913 ?].

4 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vergé au filigrane « Imperial Diadem ». Très bon état. Très légères salissures et faibles solarisations marginales.

Très belle et émouvante lettre, demeurée inédite, adressée à l'une des jeunes filles que Proust courtisa dans ses premières années mondaines.

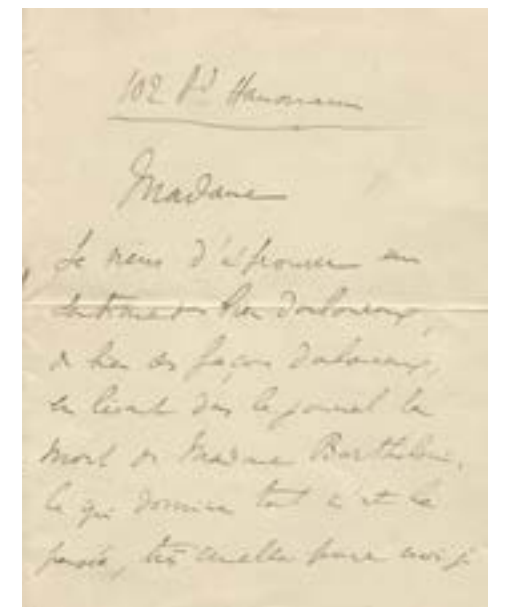
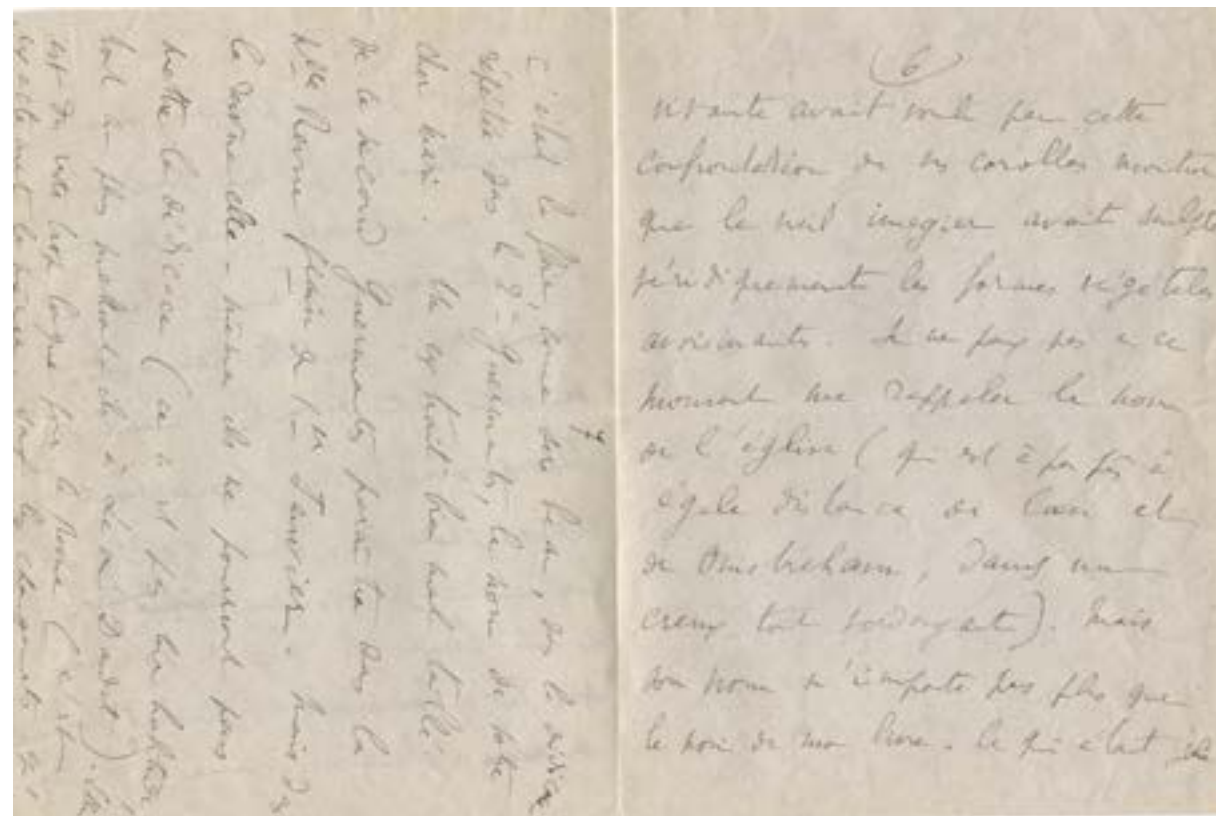
Elle est écrite après le décès de sa mère, Madame Anatole Bartholoni, qui était filleule de Chateaubriand et dame d'honneur à la cour de l'Impératrice Eugénie, célèbre pour sa beauté et son esprit, et dont le salon inspira l'auteur de la *Recherche*.

Bien que Proust fasse mine de demander à sa correspondante de transmettre ses pensées compatissantes à « mademoiselle Bartholoni », tout dans cette lettre semble être adressé en propre à cette dernière, évoquant le souvenir de sa mère et le sien de la manière si délicate et indirecte qui le caractérise, passant du vouvoiement à la troisième personne (« mademoiselle Bartholoni ») comme pour s'adresser, par-delà la femme mariée d'aujourd'hui, à la jeune fille qu'il a connue et sans aucun doute aimée de nombreuses années auparavant, entre 1897 et 1899. Le lapsus que fait Proust à la fin de sa lettre au moment de quitter sa correspondante est des plus révélateurs, en la nommant comme autrefois « mademoiselle » puis en se reprenant et en réécrivant par-dessus « madame ».

On sait, grâce à la présente lettre notamment, que cet amour ne fut pas partagé et que l'écrivain n'était pas aimé en retour, voire, sans doute, qu'il irritait alors cette demoiselle par son insistant « marivaudage ».

L'aveu ici, longtemps après, de cet amour sincère de Proust – dont on connaît quelques allusions épistolaires, par exemple, dans une lettre à Pierre de Chevilly d'octobre 1899 (Corr. II, p. 373), où Proust demande à celui-ci de présenter « à Mlle Kiki (ses) hommages amoureux » – s'accompagne des marques les plus tendres et anxieuses d'une mémoire affective qui n'oublie pas son objet et d'un cœur qui craint pour sa part d'avoir été oublié.

Bien que la Correspondance de Proust publiée par Kolb ne fasse état



18 500 €



que de deux lettres de l'écrivain à Kiki Bartholoni, toutes les deux situées dans le tome II et datées de 1897 et 1898, et que son nom semble disparaître peu après, cette lettre montre combien son souvenir resta grand dans l'esprit de Proust, ainsi qu'il le lui écrit ici : « *Dans la solitude où je vis, certains êtres qui m'étaient plus chers sont restés si présents à mon souvenir que c'est comme si je les avais quittés hier. Vous êtes du nombre.* »

Quant au salon de Madame Bartholoni, Proust le fréquenta activement dans ces années 1897-1899, ainsi que son château du Coudrée, situé entre Thonon et Genève sur les bords du lac Léman. C'est dans ce salon que Proust fit la connaissance de l'écrivain Henry Bordeaux, avec lequel il échangea une correspondance durant toute sa vie, et du pianiste Delafosse qui fut un des modèles du Morel de la Recherche. La conversation spirituelle de l'ancienne « *belle de l'Empire* », Madame Bartholoni, paraît avoir également inspiré l'écrivain.

Louise dite « Kiki » Bartholoni devait épouser un certain Octave Deschamps dont Proust, sans doute un peu aiguillonné par le dépit amoureux, se gaussa dans une lettre à Léon Yeatman d'avril 1901.

« *Madame,
Je viens d'éprouver un sentiment bien douloureux, de bien des façons douloureux, en lisant dans le journal la mort de Madame Bartholoni. Ce qui domine tout c'est la pensée très cruelle pour moi, je vous assure, que vous avez du chagrin. Dans la solitude où je vis, certains êtres qui m'étaient plus chers sont restés si présents à mon souvenir que c'est comme si je les avais quittés hier. Vous êtes du nombre. Et je souffre à penser que vous pleurez. Puis, j'espérais tant revoir bientôt votre mère. Dans un état comme le mien, on se dit toujours "demain". Puis demain est comme hier et tant de demains où on n'a pas pu se lever se suivent, que la vie passe et que ceux que l'on voulait revoir meurent. Votre mère était si charmante, j'espérais tant aller causer avec elle, je sentais que je ne la connaissais pas assez. (...)* »

La lettre est accompagnée d'un petit manuscrit à l'écriture non identifiée (1p. in-8 ¼ oblongue, à l'encre noire sur un feuillet imprimé de bordereau de vente) citant un article d'Henry Bordeaux (1870-1963), publié dans *Les Nouvelles Littéraires* du 10 août 1950. Écrit en haut de la première page, au crayon, « *Mettre dans le dossier Proust* ». « *J'ai rencontré pour la première fois Marcel Proust chez Madame Bartholoni quand nous étions tous les deux en pleine jeunesse (...)* Marcel Proust n'était pas insensible à cette cour que nous lui faisons et même il marquait le premier rang en racontant avec verve les potins mondains de Paris et il suivait à la (porte ?) le comte de Montesquiou, comme s'il l'avait choisi pour être une de ses victimes lorsqu'il se mettrait à écrire. »

Rare lettre inédite de Proust à un « *amour de jeunesse* ».



2. Lettre autographe signée à Kiki Bartholoni. [Vers l'été de 1898.]

4 pages in-12 à l'encre noire sur un bifeuillet non filigrané. Signée « Marcel Proust ».

Trace de pliures consolidées. Tâche sur la 4^e page. Essais de plume p. 1 et annotations à la mine de plomb p. 4.

Remarquable lettre évoquant avec indignation l'affaire Dreyfus.

Cette lettre est remarquable en ce que Proust, tout en rapportant un ragot mondain, se distingue très clairement de ce milieu : « *Il n'y a pas eu de grands événements ou plutôt il y en a et pas les mêmes selon les gens. Pour les uns (...) Pour d'autres, dont je suis, (...)* ». Proust a donc choisi son camp.

Le premier de ces « événements » est une réplique cinglante du comte de la Rochefoucauld, lancée après que les Wagram, noblesse d'Empire, ont eu par deux fois la préséance sur lui et son épouse : « *"On fait passer cent ans avant mille ans", s'est écrié le Comte. Et il ajoutait : "Je ne demande pas qu'on n'invite pas ces gens-là je demande qu'on ne m'invite pas, moi."* »

Les autres événements ce sont ceux, dit Proust, « *dont vos journaux réactionnaires vous apportent chaque jour la venimeuse déformation quand ils ne les passent pas sous silence* ». Il fait bien sûr allusion à l'affaire Dreyfus et l'on notera la virulence particulière de son ton : « *vos journaux réactionnaires* », « *la venimeuse déformation* ».

La phrase suivante est plus lourde de sens encore : c'est la religion catholique dans son ensemble que Proust met en accusation : « *Comme si les défenseurs de l'Autel n'auraient pas dû avant tous les autres être les apôtres de la vérité, de la pitié et de la justice.* »

Bien sûr, il atténue son propos dès la phrase suivante : « *Vous reconnaissez là les sophismes idéologiques du Dreyfusard incoercible et verbeux* », mais cet accès de colère et d'indignation est bien réel.

Par ailleurs, la lettre offre un échantillon de la délicatesse imagée dont il pouvait faire preuve, avec cette évocation de Madeleine de Pierrebouurg : « *la jolie demoiselle de Pierrebouurg aux joues de lait où il aurait plu des roses* ». Mais ce n'est que pour mieux revenir à l'Affaire et exprimer à nouveau son indignation devant l'arrestation du colonel Picquart, qui avait exprimé ses doutes sur la culpabilité de Dreyfus et fut emprisonné pendant un an au Mont Valérien : « *dites-lui que je regrette de ne pouvoir épancher près d'elle ma tristesse de ce qu'on fait à Picquart* ».

On aurait pu penser que Proust se serait montré discret pendant l'Affaire afin de ménager certaines de ses relations. Cette lettre est une preuve éclatante du contraire.

Kolb, II, pp. 243-244.



11 000 €



160



161

Lettre autographe signée à Fernand Divoire.

1. Non datée [6 octobre 1922].

4 pages in-8 à l'encre noire sur papier tramé jaune pâle, plis marqués.

Emouvante lettre, d'une écriture tremblée, au critique et romancier Fernand Divoire à propos d'articles qui lui ont été consacrés et de la prochaine parution d'extraits de la *Recherche*.

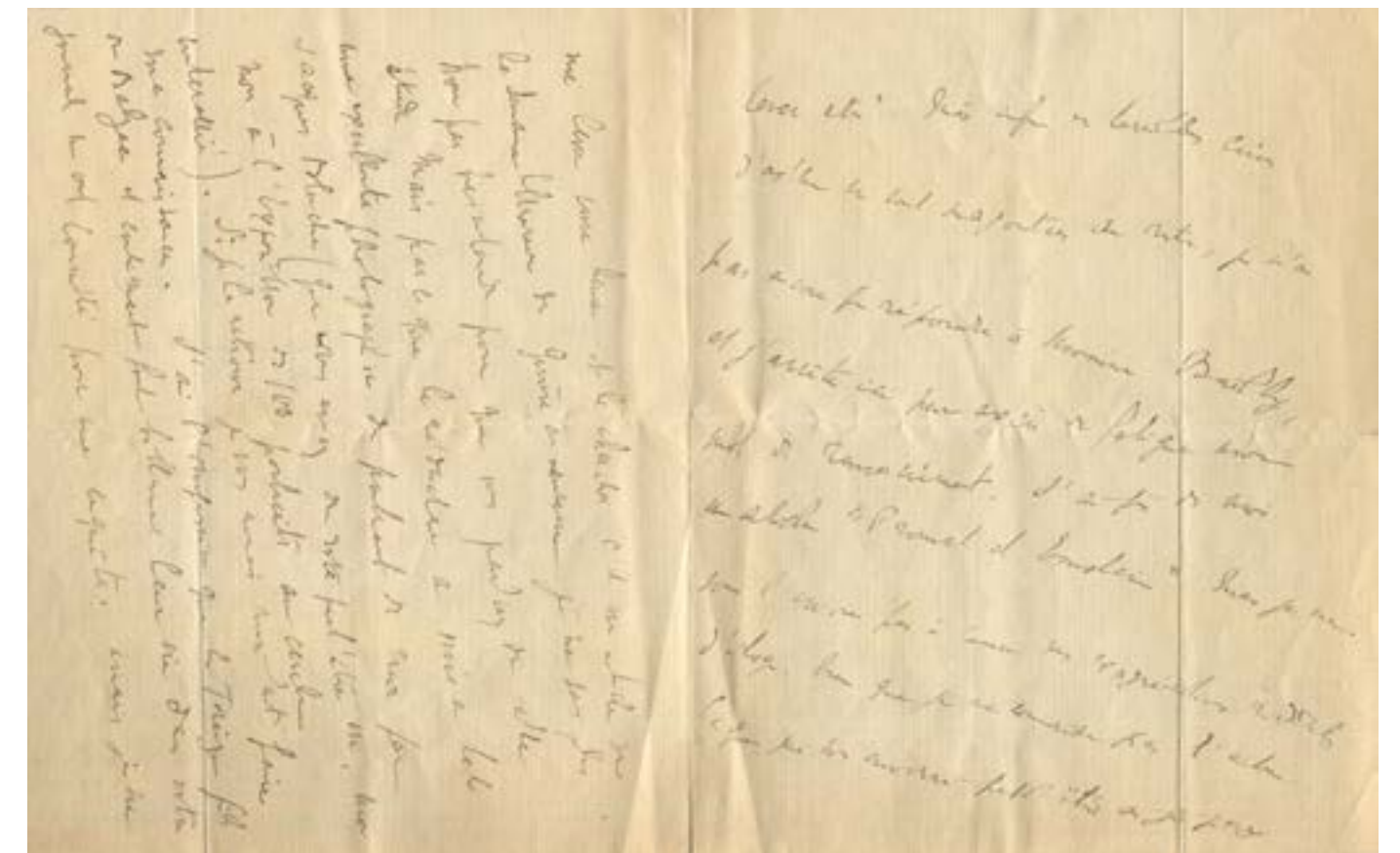
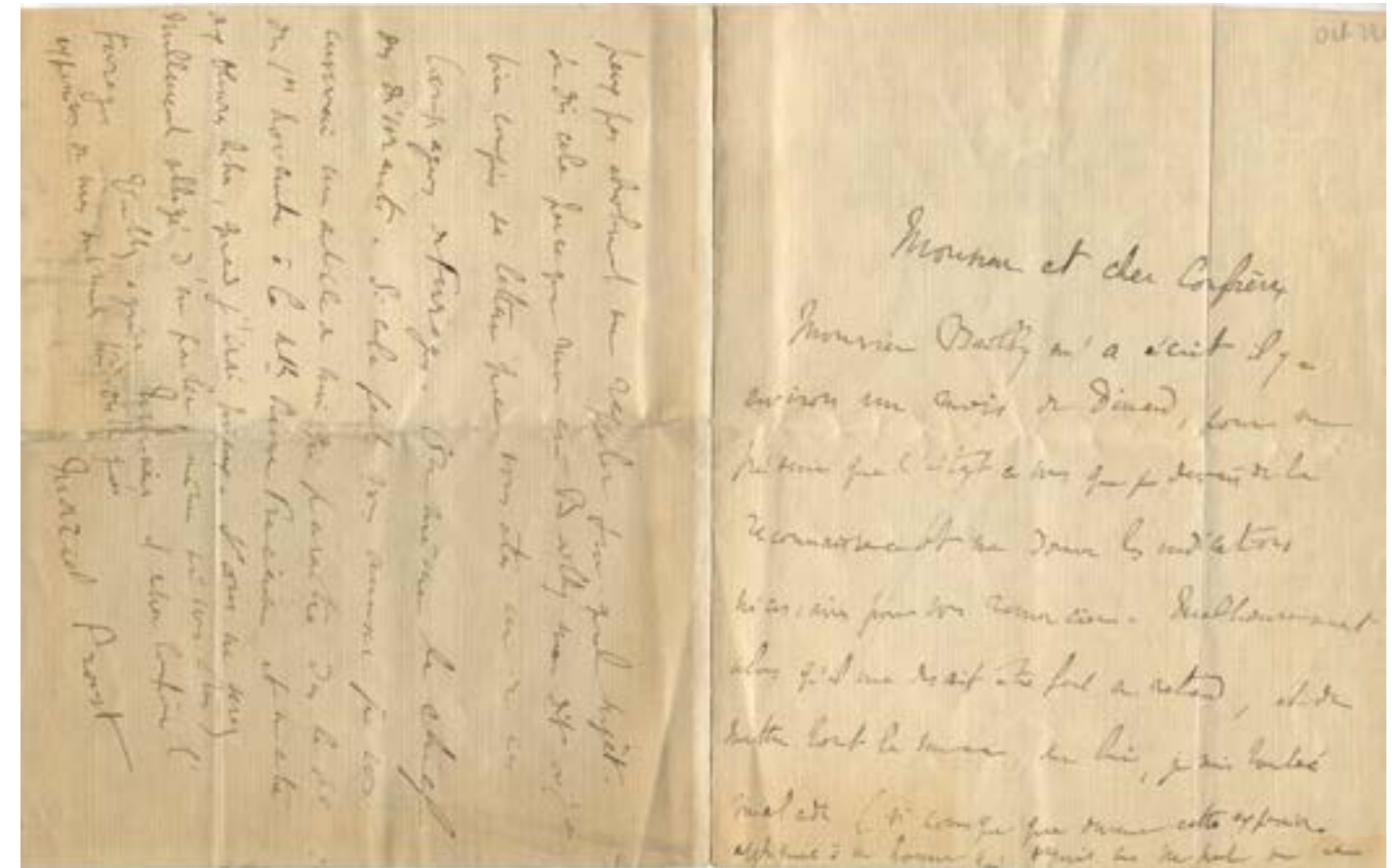
Proust, qui n'a plus qu'un mois à vivre, souffre de terribles crises d'asthme. Il n'a même pas eu la force de répondre à Léon Bailby qui lui a indiqué la rubrique tenue par Divoire dans *L'Intransigeant*. D'autres ont également parlé de Proust, comme Camille Vettard dans un article de la *Nouvelle Revue française* sous le titre « Proust et Einstein » : « Je ne vous l'envoie pas à cause des exagérations ridicules d'éloge, bien que je ne connaisse pas l'auteur ». S'il peut se lever, il lui enverra celui paru dans la *Semaine littéraire*, illustré d'une excellente photographie de lui par Jacques Blanche.

« (...) J'ai l'impression que les Treize, fils de Balzac et continuant fort brillamment leur vie dans votre journal m'ont consulté pour une enquête [...] Je dis cela parce que mon ami Bailby me dit si j'ai bien compris sa lettre que vous êtes un de ces compagnons de Ferragus. Ou même le chef des dévorants. Si cela peut vous amuser je vous enverrai un article de moi qui paraîtra dans le n° du 1^{er} novembre à la Nlle Revue Française et un autre aux Œuvres libres, quand j'irai mieux. Vous ne serez nullement obligé d'en parler, même si vous êtes Ferragus »...

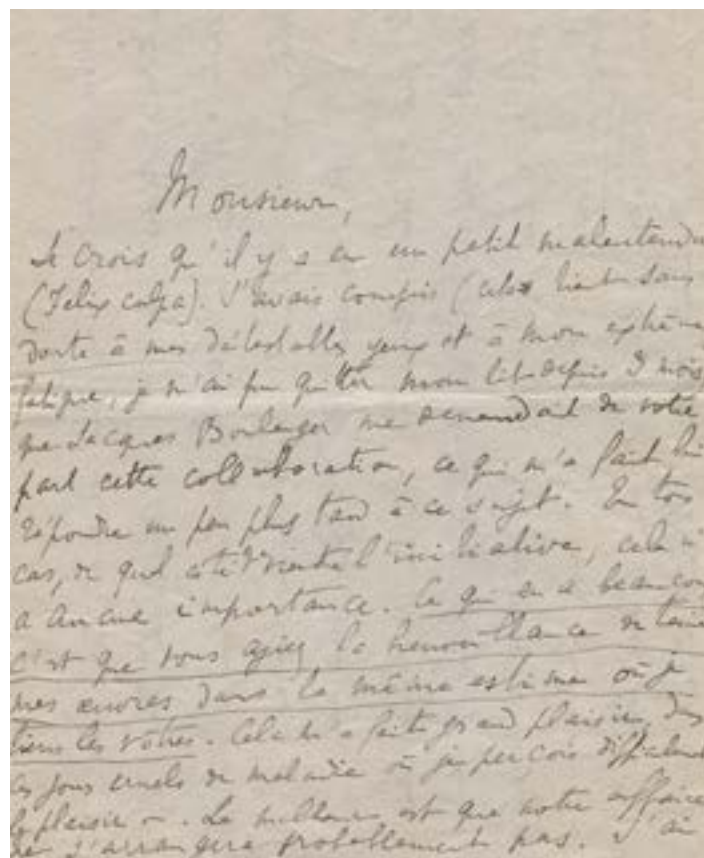
L'une des dernières lettres de Proust, témoignant de son infatigable préoccupation pour son œuvre malgré les atteintes de la maladie.

Fernand Divoire avait créé dans *L'Intransigeant* le *Courrier des treize*, en référence à la société secrète décrite par Balzac dans *Ferragus*.

Kolb, XXI, p. 496.



12 500 €



Lettres à Henri Duvernois

1. Non datée (été 1921).

Sans nom de destinataire. 9 pp. in-8 sur 3ff. in-4. Écriture à l'encre noire, sur papier bis, fin, sans filigrane. **Non publiée par Ph. Kolb.**

Sur la publication d'extraits de Sodome et Gomorrhe dans *Les Œuvres libres* : « je mentirais si je vous disais qu'il n'y a pas quelques petites histoires sodomistes ».

Marcel Proust répond au directeur de la revue *Les Œuvres libres*, probablement Henri Duvernois.

Cette revue se spécialisait dans la publication des œuvres inédites et avait sollicité Marcel Proust pour une prépublication d'un extrait de *Sodome et Gomorrhe*.

« (...) J'avais compris (cela tient sans doute à mes détestables yeux et à mon extrême fatigue, je n'ai pu quitter mon lit depuis 3 mois) que Jacques Boulenger me demandait de votre part cette collaboration (...) Le malheur est que notre affaire ne s'arrangera probablement

pas. J'ai encore trois livres à publier, si je vis jusque là, trois *Sodome et Gomorrhe*. Ne vous effrayez pas trop (je dis cela pour ne pas mettre tout de même toutes les mauvaises chances de mon côté et ne pas rompre avant d'avoir tenté). Ces livres-là ne sont pas aussi "inconvenants" que la fin de mon dernier livre (il est vrai que ce point de comparaison – mon livre – vous est sans doute inconnu). Je ne veux mentir, ni dans un sens, ni dans l'autre, je mentirais si je vous disais qu'il n'y a pas quelques petites histoires sodomistes, mais mêlées à tout autre chose, et une douloureuse liaison gomorrhéenne qui finit par un suicide. Mais ce n'est pas compact dans l'indécent, comme le terrible exposé que j'ai été obligé de faire à la fin de mon dernier livre.

Or, on me dit 1°) que vous ne publiez que des choses courtes. 2°) que vous exigez un an avant l'apparition en volume. Hélas j'ai beau ôter des lignes (28 sur 30) mes livres n'en restent pas moins très longs (...) Quant à la question de l'année d'intervalle, ce n'est pas tellement le mécontentement de mes éditeurs et revuistes que je crains. Je sais que de toutes façons, ils seront furieux que j'écrive aux pages Libres, mais si j'ai le plaisir de vous connaître quand j'irai un peu moins mal (à supposer que je doive jamais aller moins mal, et c'est possible, car même en allant où on ne voudrait pas, on n'y va pas en ligne droite, et il peut y avoir des mieux), je vous expliquerai combien je suis à l'aise avec la NRF et que même en les fâchant, je n'agirai pas sans délicatesse. (...)

En tous cas comme il me paraît peu probable que vous acceptiez, je n'ai encore parlé de rien à Gallimard. Je me fie à votre loyauté que j'ai tant entendu vanter pour que vous ne lui en parliez pas le 1^{er}. (...) La NRF n'est pas seulement maison d'édition mais revue. Jacques Rivière m'a demandé des extraits du prochain volume pour le n° d'octobre. Naturellement je ne les lui donnerai pas si je devais paraître aux Œuvres libres. Mais dans ce cas il faudrait que je l'avertisse assez tôt, pour qu'il ait le temps de préparer son n°. (...) »

La longueur de la lettre, qui s'efforce de bien étudier les divers aspects d'une éventuelle publication, indique également que Proust y tenait beaucoup, de même que les précautions avec lesquelles il évoque le contenu du livre, parlant de « quelques petites histoires sodomistes » ajoutant « ce n'est pas compact dans l'indécent » et marquant à dessein comme une distance à l'égard de ses propres écrits par une habile et bien diplomatique formule : « le terrible exposé que j'ai été obligé de faire à la fin de mon dernier livre ».

Les divers obstacles énumérés comme à plaisir par Proust pour que son destinataire ait mieux à cœur de les vaincre, furent visiblement surmontés, et les *Œuvres Libres* publièrent dans leur numéro de novembre 1921 un long extrait de la deuxième partie de *Sodome et Gomorrhe* sous le titre *Jalousie, roman inédit*.

Nous avons ici un bel exemple de la fine habileté tactique que Proust savait déployer lorsqu'il s'agissait de défendre son œuvre.

2. Non datée [été 1921]

6 pp. in-12 sur 2 bifeuillets de papier vélin fin gris. Légère mouillure marginale en haut du deuxième bifeuillet.

Importante lettre touchant à la question de l'homosexualité du narrateur de la *Recherche du temps perdu*.

Toujours à propos de la publication d'un extrait de *Sodome et Gomorrhe II* dans *Les Œuvres libres* sous le titre *Jalousie*.

Cette publication dans une revue plus grand public que la *NRF* avait suscité la forte réticence des éditions Gallimard, évoquée ici : « *Gallimard m'a écrit des lettres !* »

Notons tout d'abord l'humour (involontaire ?) de Marcel Proust : « *n'y voyant pas de près sans lunettes (et je n'en ai pas)* » ou cette exagération par laquelle il semble se moquer lui-même du personnage qu'il a fini par se créer : « *je n'ai pas quitté mon lit (sauf parfois une heure ou deux) depuis sept ans* ».

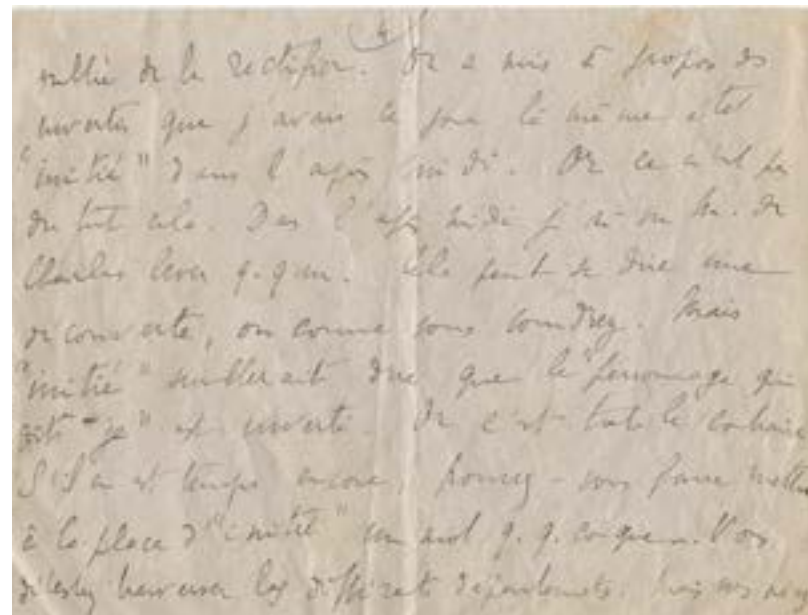
Mais cela cache évidemment une souffrance physique réelle et la détérioration de son état de santé.

Le point principal de la lettre est la demande de remplacer le mot « *initié* » appliqué au narrateur par « *un mot quelconque* ».

On relève que par deux fois, Proust emploie le pronom « *je* » pour parler du narrateur, l'identifiant ainsi à sa personne, avant de se reprendre : « *le personnage qui dit je* ».

Il se réfère à l'épisode célèbre dans lequel Charlus « *lève* » Jupien.

Or il ne faut surtout pas laisser penser que le narrateur puisse lui-même être un « *inverti* ». « *C'est tout le contraire* », affirme Marcel Proust. Et en effet, presque tous les personnages de la *Recherche* se révèlent au bout du compte homosexuels, sauf lui.



... mille de la rectifier. Or à propos de
l'initié que j'avais le jour le même été
"initié" dans l'après-midi. Or ce n'est pas
de tout cela. Or l'après-midi j'ai vu le Dr
Charles Louis F. qui... elle peut se dire une
de l'initié, ou comme l'on dit. Mais
"initié" semblait dire que le personnage qui
dit "je" est... Or c'est tout le contraire.
Il s'en est temps... Proust - son père...
à la place de "initié" un mot...
d'initié... les différents... les...

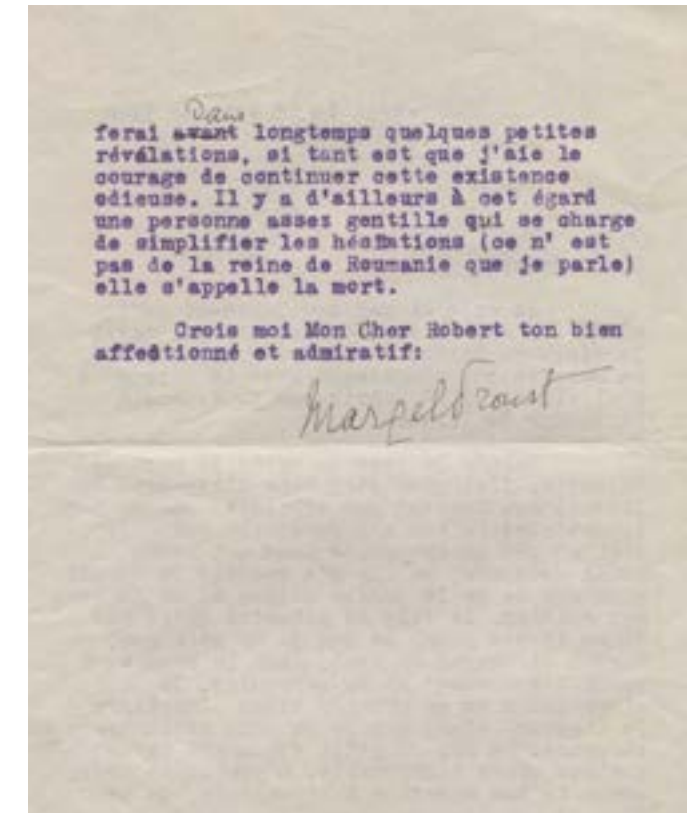


Paris le 26 Février 1922
44 rue Hamelin

Cher Robert,

Je suis si mal ces jours-ci qu'il m'est impossible de t'écrire un mot, aussi je dicte ma lettre à une jolie Leséroise, de Montjésieu, simplement pour te dire avec quel plaisir j'ai appris que tu devenais Directeur du "Figaro".

Depuis le jour où après la mort de Calmette, j'ai rencontré dans l'escalier du journal Mr. Preatat qui répétait, sur un ton dramatique: "c'est une véritable tragédie", j'ai eu peu de sympathie pour cet homme. L'année suivante, ce que m'a raconté Heinehell a achevé de me le rendre odieux et si tu veux mon opinion, le fils de Calmette (s'il est digne de son père) ce que je ne sais pas, vivant si écarté de tout, sera le premier à venir t'embrasser et te remercier. Ta direction a eu un premier effet (médiocre je l'avoue) c'est que je me suis instantanément réabonné. Le Figaro était vraiment devenu quelque chose d'innommable. A propos de quoi, comme de ton élection à l'Académie, je te



Paris le 26 Février 1922

ferai avant longtemps quelques petites révélations, si tant est que j'aie le courage de continuer cette existence odieuse. Il y a d'ailleurs à cet égard une personne assez gentille qui se charge de simplifier les hésitations (ce n'est pas de la reine de Roumanie que je parle) elle s'appelle la mort.

Crois moi Mon Cher Robert ton bien affectueux et admiratif:

Marcel Proust

Lettre à Robert de Flers

1. Datée Paris, le 26 février 1922.

2 pp. in-12 sur un bifeuillet de papier pelure. Lettre dactylographiée avec signature autographe, ainsi que l'adresse et deux corrections à l'encre dans le texte.

Proust évoque sa mort.

Robert de Flers, ami de Marcel Proust depuis le lycée Condorcet, venait d'être nommé directeur littéraire du *Figaro* (il avait été élu, en 1920) à l'Académie française.

Avec lui, Marcel Proust ne prend pas de gants : le *Figaro* était, selon lui, « *vraiment devenu quelque chose d'innommable* ». Mais ce qui rend cette lettre précieuse, c'est la présence de la mort. Avec une détresse voilée d'humour, Proust l'évoque directement : « *Il y a d'ailleurs à cet égard une personne assez gentille qui se charge de simplifier les hésitations (ce n'est pas de la reine de Roumanie dont je parle) elle s'appelle la mort.* »

De même peut-on y lire une allusion à des idées suicidaires : « *si tant est que j'aie le courage de continuer cette existence odieuse* ».

13 500 €



166

22 500 €



167



Lettres à Madame Fournier

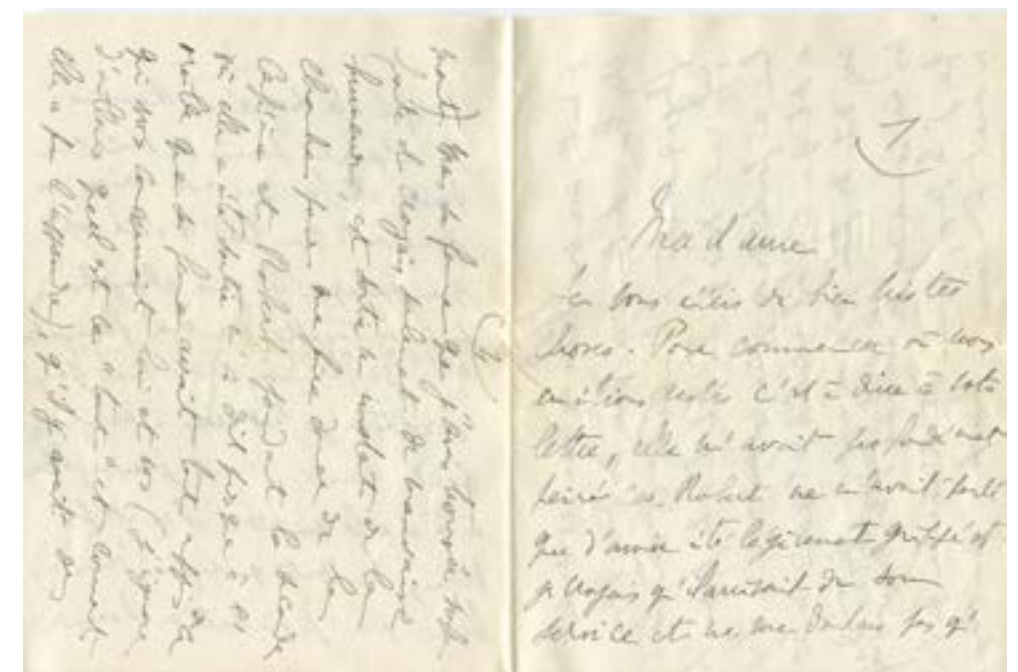
Madame Fournier fut, de 1916 à 1919, la maîtresse attitrée de Robert, le frère de Marcel Proust. Ce dernier, homme à bonnes fortunes, avait été marié contre son gré, en février 1903, à Marthe Dubois-Amiot pour complaire à Adrien, père des deux frères qui entretenait d'étroites relations avec la mère de l'épousée. Transmettant une lettre ou de l'argent, Marcel joua le rôle de messenger entre les deux amants. Les rares lettres qu'écrivit Proust à Madame Fournier sont inédites et révèlent un aspect assez peu connu de l'écrivain : la relation de tendresse profonde qu'il nourrissait à l'égard de son cadet.

1. [15 décembre 1917]
11 pp. in-8 à l'encre noire sur 3 doubles feuillets de papier vergé filigrané « Imperial century ». Numérotation 1-11 autographe. Enveloppe timbrée portant des marques postales. Suscription autographe : « Madame Fournier/ 55 Avenue de la Grande Armée/Paris ».

Superbe et longue lettre sur ses relations avec son frère et l'adultère de ce dernier, dans laquelle s'exprime le style et le sens exceptionnel de l'observation de Marcel Proust.

Cette longue lettre a été écrite par Marcel Proust alors qu'il relit les épreuves d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Rarement l'auteur de la Recherche aura autant écrit au sujet de son frère, un personnage dont on ne trouve pas de trace, même bien dissimulée derrière un avatar, dans son œuvre majeure. Pourtant, les lignes qu'il lui consacre ici, se faisant son interprète auprès de sa maîtresse, montrent quels sentiments profonds il nourrissait à l'endroit de Robert. Surtout, cette relation asymétrique ici décrite entre son frère qui ne lui écrit presque jamais alors que lui-même est prêt à braver sa maladie pour se rendre à son chevet rappelle une des grandes leçons de la Recherche : on ne peut aimer vraiment que ce qui vous manque, que ce qui vous demeure inaccessible. A ce titre, cette lettre est particulièrement importante, par l'amertume digne et sans ressentiment qu'elle révèle de la part de son auteur et qui est caractéristique de la grande sensibilité dont Proust aura fait preuve dans son analyse des sentiments complexes liant les êtres.

Marquant un point culminant et dramatique de cette correspondance, Proust raconte une visite qu'il a faite à son frère malade et écrit à Mme Fournier que Robert lui a confié que son épouse « *avait tout appris* » de sa relation adultérine. L'écrivain « ... ignore quel est le "tout" et comment elle a pu l'apprendre » mais plus loin pense que « *cela a dû être dit par qqun (à moins que ce ne soit une lettre trouvée ?)* ». Plus loin il fera toutes sortes de recommandations à sa correspondante, l'incitant à la discrétion, lui recommandant par exemple de brûler la lettre qu'il lui écrit et de ne pas



26 000 €



parler devant les concierges. Il fait peu de doute que cette relation illégitime ait nourri, dans *Le Temps retrouvé*, les pages consacrées à la liaison de Cottard, découverte après sa mort par son épouse grâce à une correspondance, même si Cottard n'est a priori pas une incarnation de Robert.

Avec une certaine tristesse, l'auteur révèle que son frère ne lui a écrit que deux fois depuis le début de la guerre, qui dure depuis trois ans. Pourtant, le reste de cette correspondance atteste qu'il n'a jamais formulé aucun reproche et au contraire recommandé à son frère de ne pas lui écrire pour ne pas ajouter cet effort aux nombreux soucis et fatigues que lui cause son engagement de chirurgien dans l'armée. Proust révèle aussi la discrétion et la prudence qu'il observe dans ses relations avec Robert, se gardant bien, contrairement à ce que lui a demandé sa correspondante, d'appeler un médecin au chevet de son frère : « *cette démarche qu'il ne m'aurait pas autorisé à faire pour son changement* ».

Il confie qu'il était, cependant, prêt « *par exception à le recevoir [son frère] à n'importe quelle heure* » mais, bien qu'il fût « *sur le qui-vive* » celui-ci n'est pas venu.

Dans cette lettre très personnelle, Proust ne manque pas d'évoquer, pour en prendre la défense, une intime discrète qui a sans doute été l'une des personnes qui lui furent le plus attachée et le plus fidèle : Céleste sa femme de chambre. Le fait que cette dernière ait éprouvé, comme le confie Proust, de la sympathie pour la maîtresse de Robert, alors que l'épouse légitime de ce dernier la déteste, est capital : en effet, l'écrivain a pris le parti de l'immoralité, par tendresse pour son frère certes, mais avec l'assentiment tacite de la gardienne de ses misères domestiques.

A la fin de cette lettre dans laquelle il s'est cantonné à son rôle de messenger des cœurs, Proust s'autorise à commenter ses souffrances avec le point de vue analytique acéré qui a caractérisé son œuvre : « *La souffrance physique à un certain degré empêche matériellement d'exprimer la tristesse morale. Mais n'est-elle pas à sa manière un langage aussi.* »

2. [5 juillet 1918]

4 pp. in-8 sur un double feuillet de papier vélin. Enveloppe timbrée et scellée de cinq cachets de cire bleutée, marques postales. Adresse autographe « Hôtel de la plage/Le Tréport » en suscription biffée et remplacée par une autre main à l'encre mauve par « 55 Avenue de la Grande Armée/Paris »

Troublante et révélatrice lettre dans laquelle l'écrivain requiert

l'entremise de sa correspondante pour transmettre un message à son frère.

Cette lettre s'ouvre sur la mission anodine dont Robert a chargé Marcel Proust : remettre à sa maîtresse la somme de 500 francs. Mais l'essentiel n'est pas là. L'écrivain commence par écrire que cet envoi lui fournit une agréable occasion de demander des nouvelles de sa correspondante, qu'il croit retirée en Normandie, alors que les mentions de réexpédition portées sur l'enveloppe nous apprennent qu'elle se trouvait alors à Paris. L'écrivain poursuit en avouant envier sa correspondante et avoir envisagé lui aussi de se rendre au bord de la mer pour y emmener Céleste qui supporte difficilement le bruit des bombardements qui frappent encore la capitale. Il n'y a renoncé que parce qu'il craignait que ce déplacement ne l'expose finalement à d'autres dangers, même si l'on ne peut s'empêcher de voir dans cet atermoiement un trait typique de la personnalité de l'écrivain.

Mais plus loin, Proust, qui a accepté le rôle de messenger entre son frère et la maîtresse de ce dernier demande à son tour que Madame Fournier intercède pour lui auprès de Robert pour lui dire la chose suivante : Marcel sait par une lettre précédente de sa correspondante que des amis ont pris l'initiative d'exprimer à Robert l'inquiétude que l'écrivain éprouvait en ne recevant pas de courrier de son frère. Proust veut assurer ce dernier qu'il n'a pas chargé « *les intéressés* » de cette démarche qu'il juge « *ridicule* » et il est persuadé que Robert l'a bien compris. Cette dernière phrase embarrassée qui est le point essentiel de cette lettre, révèle que bien au contraire, Proust redoute que son frère croie qu'il ait pu le relancer par l'entremise de tiers. Pour cet écrivain qui a consacré son œuvre majeure à analyser les ressorts secrets des relations entre les êtres et dont cette même œuvre montre qu'il accordait la plus haute importance à la dignité du comportement, cette faiblesse serait inavouable.



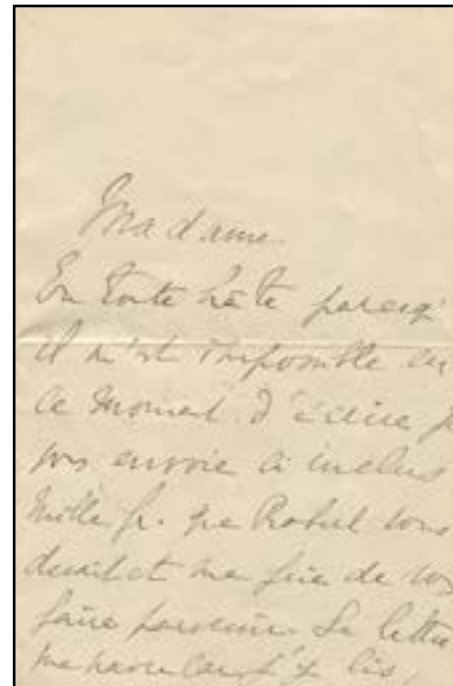
14 000 €



3. Non datée [avant 1919].

3 pp. in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vergé « Stael Paper ». Enveloppe sans marque postale. Suscription autographe « Madame Fournier »

Lettre courtoise mais très vive à la maîtresse de son frère dans la quelle Proust révèle son caractère et laisse brillamment s'exprimer son style.



11 500 €

Marcel Proust ne datait presque jamais ses lettres, sinon par une indication, de toute façon rare, et peu informative pour la postérité, du jour de la semaine. On en est donc réduit, quand elles ont été déposées chez le correspondant sous enveloppe non timbrée, et donc sans cachet de poste, à s'en tenir au contexte. Or, on sait seulement que la relation illégitime entretenue par son frère avec Madame Fournier ne s'est prolongée que jusqu'en 1919. Cette lettre a probablement été écrite vers la fin de cette relation, alors que Proust a cessé de débiter ses courriers à la maîtresse de son frère par le qualificatif « Chère » apposé devant la qualité « Madame ». Ici, il réfute, en termes très contenus mais vifs, les griefs, dont il ignore la nature, mais dont il croit avoir compris, en interprétant une lettre de son frère, que la maîtresse de ce dernier nourrirait contre lui et qui n'ont pu naître que de son rôle de messenger des cœurs entre les deux amants. Il ne demande par ailleurs aucun éclaircissement sur ce point à sa correspondante, montrant bien à cette dernière qu'elle n'existe pour lui qu'en tant que maîtresse de son frère bien-aimé et qu'il ne saurait tolérer qu'elle nuise de quelque façon que ce fût à la relation, à son grand dam distante, qu'il entretient avec Robert. A cette occasion il sous-entend une fois encore le sentiment de privation que lui procure la relation avec son frère : « n'ayant pas revu Robert depuis le 1^{er} janvier et n'ayant aucune lettre de lui... ».

Avec son style tant impeccable qu'implacable, Proust fait la démonstration de son expérience d'un certain quant-à-soi, vital dans les relations entretenues entre les membres de la haute-société dont il a décrit les manières tant dans la *Recherche* que dans les articles qu'il a rédigés pour *Le Figaro*.

4. « Nuit de Dimanche à Lundi » [avant 1919].

3 pp. in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vergé filigrané « Imperial century ». Enveloppe non timbrée. Suscription autographe « Madame Fournier/55 av. de la gde/ Armée »

Une lettre un peu mystérieuse.

Dans cette lettre un peu mystérieuse à la maîtresse de son frère Robert, Marcel Proust fait allusion à une visite que lui aurait rendu cette dernière, alors que, fait rare en raison de son état de santé, il était sorti : « *Ce qui m'arrive peut-être deux fois par mois et ce que j'expie ensuite par d'interminables crises* ».

« Madame,

J'ai été bien touché de la pensée que vous avez eue et de la peine que vous avez prise. Par hasard j'étais levé et sorti. Ce qui m'arrive peut-être deux fois par mois et ce que j'expie ensuite par d'interminables crises. Ma femme de chambre aussitôt que vous l'avez quittée, a eu la bonne idée de courir me chercher, j'ai sauté dans un taxi et je suis parti avenue Hoche, en feignant d'ignorer que Robert était ici. Lui seul sait la vérité. Et je ne l'ai d'ailleurs vu qu'une seconde. Je l'ai trouvé comme je le craignais bien fatigué, bien grippé. Je l'ai quitté pour le laisser dormir, et avec l'espoir qu'il acceptera quelque poste moins accablant, peut-être à Paris. Ma crise commence déjà au moment où je rentre, ce qui m'empêche de vous écrire plus longuement, mais j'ai tenu à le faire tout de suite pour vous demander d'agréer Madame ma reconnaissance émue et respectueuse »

5. [25 août 1919]

3 pp. in-8 sur un double feuillet de papier vergé. Enveloppe timbrée portant des marques postales, scellée par cinq cachets de cire bleutée. Suscription « Madame Fournier/Villa Saint-Hilaire/5, avenue Marie-Louise/La Varenne St-Hilaire/Seine ».

Importante lettre dans laquelle l'auteur s'exprime sur l'absence cruelle pour lui de son frère en citant La Fontaine.

Dans cette lettre qui accompagnait un envoi de Robert à sa maîtresse (sans doute de l'argent), Proust cite un vers de la fable des *Deux pigeons* de La Fontaine, « *L'absence est le plus grand des maux* ». Et cette citation est bien troublante, car si tout le monde a retenu

10 500 €

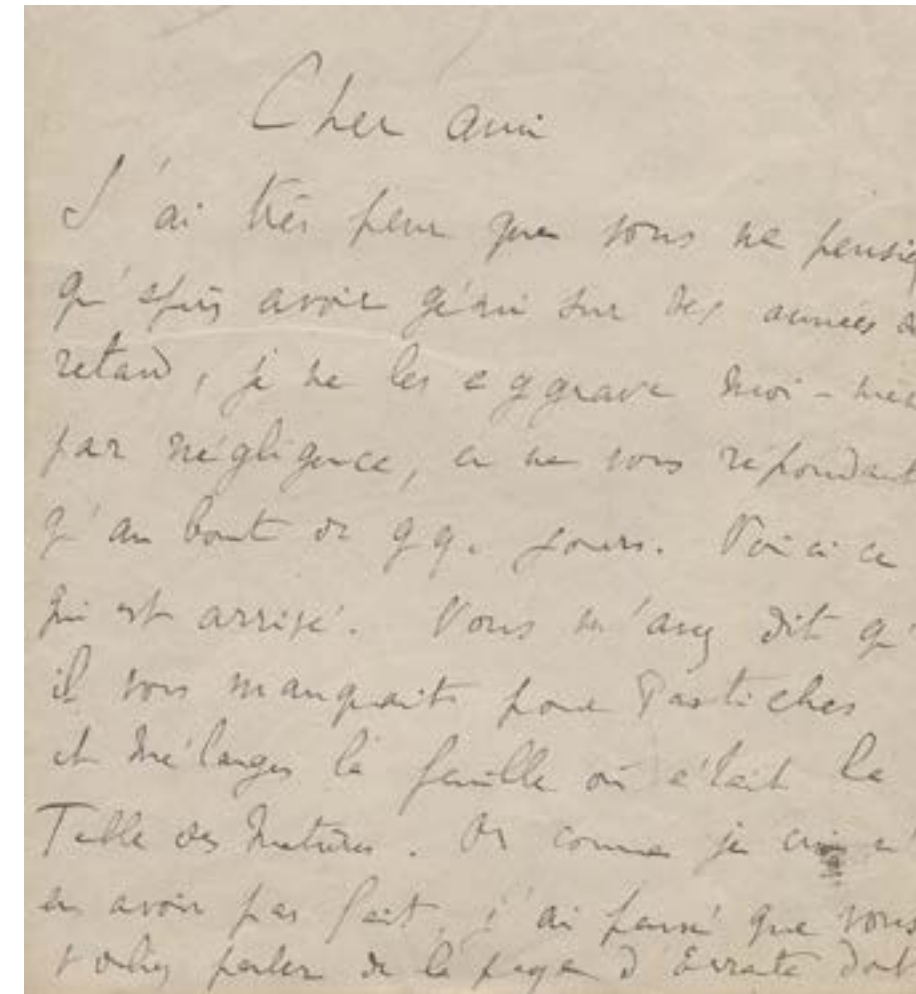
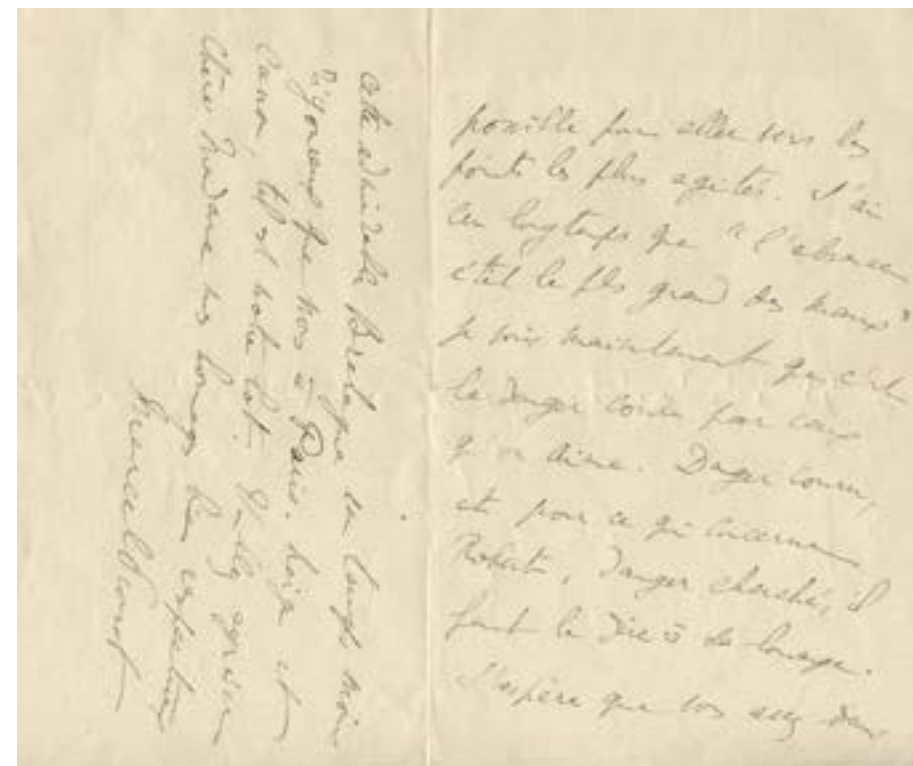
12 000 €



l'invitation du poète « *Amants, heureux amants, voulez vous voyager ?* » on a rarement à l'esprit que ce vers n'est que la morale de la fable qui décrit en réalité la séparation entre deux frères. (« *Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre / L'un d'eux s'ennuyant au logis / Fut assez fou pour entreprendre / Un voyage en un lointain pays. / L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ? / Voulez-vous quitter votre frère ?* ») Toute la lettre, pour brève qu'elle soit, est construite sur la trame de la fable, qui raconte les dangers rencontrés par le pigeon décidé à chercher l'aventure et que Proust compare à ceux encourus par son frère chirurgien des armées. Cette lettre rappelle aussi le lien étrange qui liait Proust à la maîtresse de son frère. Mais au fil des lettres et en particulier en lisant celle-ci, on comprend que Marcel Proust avait aussi recours à la maîtresse de son frère pour communiquer avec ce dernier, ce qui laisse supposer une complication dans la relation qu'il entretenait avec lui.

« Madame,

Excusez-moi si mes maux d'yeux ne me permettent de joindre que ce mot bien court au petit envoi que Robert me charge de vous faire. Il est heureusement, en ce moment, dans un secteur relativement calme. Mais je crains qu'il ne fasse tout son possible pour aller vers les points les plus agités. J'ai cru longtemps que "l'absence était le plus grand des maux". Je sais maintenant que c'est le danger couru par ceux qu'on aime. Danger couru, et pour ce qui concerne Robert, danger cherché, il faut le dire à sa louange. J'espère que vous avez dans cette admirable Bretagne un temps moins rigoureux que nous à Paris. Neige et canon, tel est notre lot. Veuillez agréer chère Madame mes hommages bien respectueux. »



Lettres à Gaston Gallimard

Après avoir raté *Du côté de chez Swann* en 1913, les éditions de la Nouvelle Revue française finirent par « récupérer » Proust. La maison frappa un grand coup en publiant simultanément, en juin 1919, trois volumes : une nouvelle édition de *Du côté de chez Swann*, *Pastiches et mélanges* et surtout *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, qui allait obtenir le prix Goncourt.

1. Non datée [mars 1919]

4 pp. in-8 à l'encre noire sur papier vergé gris.

Importante lettre à son éditeur, relative aux errata d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* et de la table de *Pastiches et Mélanges*.

25 000 €



Proust explique pourquoi il a tardé à envoyer ses errata, il comptait utiliser l'exemplaire déjà corrigé de son ami Reynaldo Hahn, mais celui-ci étant parti à Monte-Carlo pour les représentations de son opéra *Nausicaa*, c'est sur un exemplaire neuf qu'il a été obligé de les reporter...

« J'ai très peur que vous ne pensiez qu'après avoir gémi sur des années de retard, je ne les aggrave moi-même par négligence, en ne vous répondant qu'au bout de quelques jours. Voici ce qui est arrivé. Vous m'avez dit qu'il vous manquait pour Pastiches et Mélanges la feuille où était la table des matières. Or comme je crois n'en avoir pas fait, j'ai pensé que vous vouliez parler de la page d'Errata dont nous avons parlé l'autre jour [...] cela m'a donné l'idée qu'en effet une Table des Matières était nécessaire et je l'envoie ci-inclus.

Or, pour les errata, je comptais user du volume corrigé par mon ami Reynaldo Hahn, non pas en relevant tous ses errata, car il faudrait beaucoup de pages d'errata, mais en faisant un tri et en ne choisissant que les plus importants, je veux dire les plus graves. Or je venais de recevoir une lettre de lui où après m'avoir comme d'habitude répété avec une double exagération "que son admiration grandissait chaque jour pour ce livre, avec sa douleur de le voir présenté dans des conditions si déplorables que le lecteur serait immédiatement découragé", il m'annonçait sa visite pour le soir. [...] Le soir, pas de Reynaldo, et convaincu que ce ne pouvait être remis que de vingt-quatre heures, j'attendis au lendemain. Hier et avant-hier on ne l'a pas trouvé au Grand Hôtel où il habite. Enfin un mot de lui m'explique ce qui est arrivé : son opéra, *Nausicaa*, qu'on va jouer à Montecarlo, a été avancé de dix jours et il part (est parti quand je vous écris) sans avoir pu me revoir (...).

C'est donc moi, qui tant bien que mal, sur un exemplaire neuf, relève à tout hasard quelques fautes qui me frappent. J'ai négligé exprès tout ce qui était mots séparés stupidement par un trait d'union, accents circonflexes des imparfaits du subjonctif et malheureusement une faute importante que je ne peux pas retrouver. Voici du moins quelques errata : [...]

Kolb, XVIII, pp. 153-155.

2. [Vers le 20 août 1919].

4 pages in-8 à l'encre noire sur 1 double feuillet de papier vélin gris filigrané « Conqueror London ».

Proust s'affirme face à Gaston Gallimard.

Cette lettre à son éditeur répond à un mot de celui-ci dans lequel il

lui disait : « Je vous signale qu'un très bon article vient de paraître dans le dernier numéro du supplément littéraire du Times sur Swann et *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. »

Cet article non signé, mais dû à A. B. Backley, avait paru le 14 août. *A la Recherche du temps perdu* fut traduite en anglais à partir de 1922. Mais la lettre nous apprend que dès 1913, Swann avait trouvé des échos en Angleterre.

Au-delà de la question particulière de la réception anglaise de Marcel Proust, cette lettre importe parce qu'elle est bien caractéristique de la correspondance échangée entre le romancier et son éditeur.

S'il est une chose dont Proust n'a pas douté, c'est de son génie. Mais ce n'est qu'à partir de 1919 et de la reconnaissance publique et critique qu'il va commencer à abandonner en partie la fausse modestie dont il faisait preuve en toute circonstance. Le début de la lettre le dit courtoisement mais fort explicitement : « J'ai peur que vous me croyiez très orgueilleux si je ne suis pas de votre avis sur l'article du Times. » On ne saurait formuler avec plus de laconisme que l'auteur de l'article n'a rien compris à son œuvre.

Si cette lettre garde la trace des circonvolutions proustiennes (avec cette incidence si typique de son style : « ce que j'en sais est par le plus grand des hasards et que je vous dirai, mais ai-je besoin de vous dire que », etc, elle est bel et bien l'affirmation de soi en tant qu'auteur.

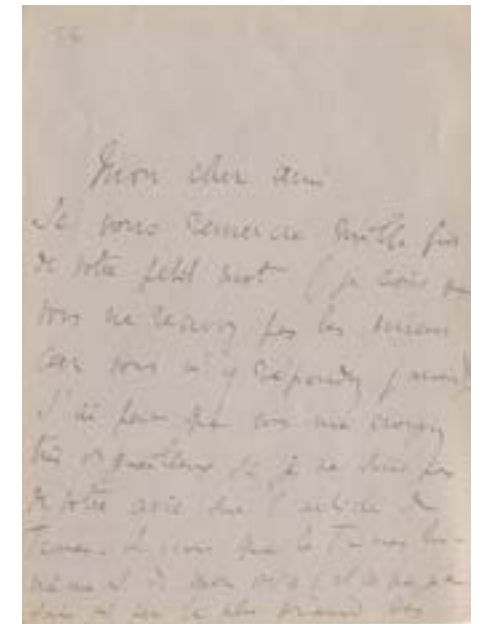
De façon évidemment plus courtoise que Céline après-guerre, Marcel Proust s'est plu à martyriser Gaston Gallimard, se plaignant que l'on ne trouvait pas ses livres en librairie, multipliant les corrections d'épreuves, puis déplorant la lenteur de sortie des ouvrages, etc.

« Je désire tant que ces publications vous causent, en compensation de tant d'ennuis, un peu de plaisir », écrit-il non sans ironie. De même ne peut-il s'empêcher de placer une petite pique au commencement de sa lettre : « Je vous remercie mille fois de votre petit mot (je crois que vous ne recevez pas les miens car vous n'y répondez jamais). »

Ici, le (léger) conflit se dissimule sous la phrase apparemment très détachée : « Cher ami que deviennent nos "Luxe" ? » Depuis quelque temps, Marcel Proust relançait l'éditeur pour qu'il publie une édition de luxe d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, dont les exemplaires seraient accompagnés de placards d'épreuves corrigés par l'écrivain. Gaston Gallimard, peu convaincu par l'idée, traînait un peu les pieds. Le volume parut finalement en 1920, tiré à 50 exemplaires.

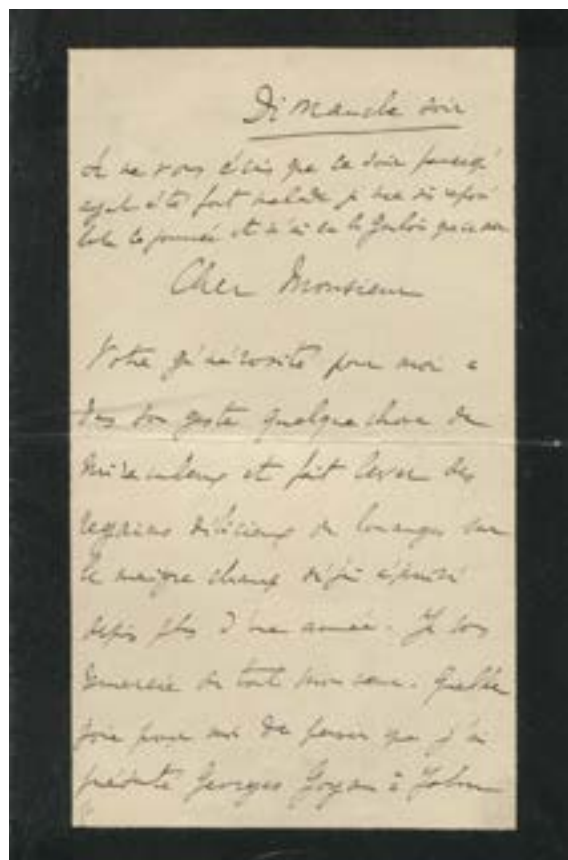
La lettre est inachevée et n'a sans doute pas été envoyée. Il n'en existe pas d'autre version et c'est sous cette forme qu'elle figure dans l'édition de Philip Kolb (XVII, p. 378).

Beaucoup des lettres de Marcel Proust à Gaston Gallimard se trouvent à l'université de Yale et celles qui demeurent en mains privées sont rares.



29 000 €





Lettre à Georges Goyau

1. Datée « dimanche soir » (18 décembre 1904).
8 pp. sur deux feuillets in-4 pliés. Papier de grand deuil. Filigrane « Waterford ».

Belle lettre sur Ruskin, d'un ton très personnel.

Georges Goyau avait épousé l'année précédente Lucie Félix-Faure, fille du président de la République Félix Faure. Ce dernier mourut en 1899 dans des conditions qui firent scandale. Madame Proust était amie avec l'épouse de Félix Faure et ses deux filles Lucie et Antoinette vinrent plusieurs fois en visite chez les Proust. Il semble que Lucie ait prêté certains traits au personnage de Gilberte dans la *Recherche*. Georges Goyau fut élu en juin 1922 à l'Académie française. Lettre écrite après un article que le destinataire avait publié dans *Le Gaulois*, où il faisait une allusion élogieuse à la traduction de Ruskin publiée par Marcel Proust.

20 000 €

« Cher Monsieur,
Votre générosité pour moi a dans son geste quelque chose de miraculeux

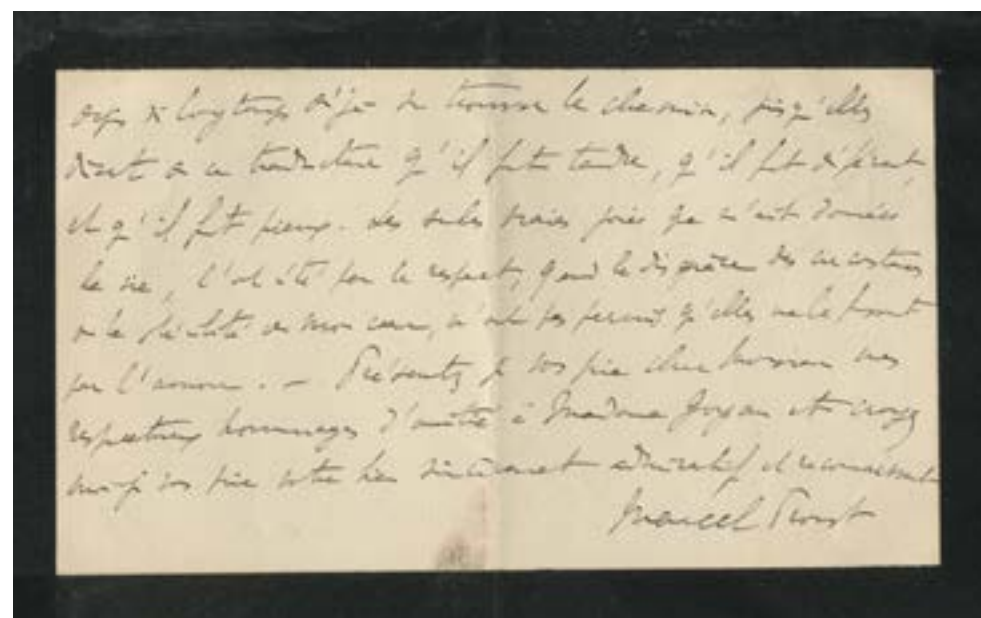
et fait lever des regains délicieux de louanges sur le maigre champ déjà épuisé depuis plus d'une année. [...]

Après avoir remercié le destinataire et l'avoir félicité de son « superbe article », Marcel Proust précise ou peut-être corrige sur certains points la façon dont le critique a présenté les conceptions architecturales de Ruskin : « si son œuvre tout entière semble l'illustration des vérités dégagées par M. Mâle, historiquement il les ignorait et aurait très bien pu sur un point de fait donner raison à Viollet le Duc pour qui il avait une admiration ardente et mal avertie ».

La deuxième partie de la lettre est d'un ton très personnel. « Et quant aux paroles mêmes qui s'adressent au traducteur ce sont celles qui pouvaient aller le plus directement sur mon cœur dont vous avez d'ailleurs depuis si longtemps déjà su trouver le chemin, puisqu'elles disent de ce traducteur qu'il fut tendre, qu'il fut déférent, et qu'il fut pieux. Les seules vraies joies que m'ait données la vie, l'ont été par le respect, quand la disgrâce des circonstances ou la stérilité de mon cœur, n'ont pas permis qu'elles ne le fussent par l'amour [...] »

Cette fin émouvante, sur le ton de la confiance intime semble indiquer que Marcel Proust connaissait bien son destinataire et l'on peut rapprocher ce passage de la façon dont Georges Goyau lui-même avait parlé de Proust et de sa traduction « véritable effort d'art, où l'on voit l'interprète de Ruskin frôler son texte avec amour, en une sorte de caresse, et puis l'habiller avec des raffinements de respect, comme on accomplit une œuvre pie ». A propos d'une lettre au motif très convenu, celui de remercier un critique qui avait parlé de son livre, Proust, comprenant qu'il s'agit d'un témoignage d'amitié s'en montre extrêmement touché, et se laisse aller à des confidences qui dénotent une certaine intimité passée avec son correspondant.

Kolb. IV, lettre 219..



vos répétitions les pages. Mais fait l'été un encadrement
 (qui serait plus joli rouge) permettrait en gagnant sur
 les marges de faire les caractères un tout petit peu
 plus grands tout en gardant le même nombre de
 lignes. Peut-être ne suit-ce pas bien; je vous pose la
 question sans en référer à aucun de mes amis, sûr
 que personne n'est aussi compétent que vous pour
 la résoudre. Si jamais nous nous servons de rouge,
 sinon pour un cadre que vous jugerez peut-être un peu
 banal, et à écarter, du moins pour une ligne ou deux
 du titre, je vous demanderai de vous inspirer de la belle
 édition anglaise qu'Allen a faite de Ruskin et dont
 je communiquerai quand vous le voudrez un
 exemplaire. Pour [le texte s'interrompt ici]. »

Lettre à Bernard Grasset.

1. Datée de Paris, « 18 mars [1913] ».

4 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vergé anglais
 « Imperial Diadem ». Une phrase soulignée postérieurement au crayon
 typographique bleu. La lettre n'est pas achevée. Déchirure centrale traversant les
 deux feuillets, marques légères de pliures, petite tache d'encre, sinon excellent
 état.

Précieuse lettre ou brouillon de lettre, en très grande partie demeurée inédite, concernant la publication de *Du côté de chez Swann*.

A partir du « spécimen » d'impression que lui fait parvenir l'éditeur,
 Proust s'interroge sur les détails concrets de son livre et s'inquiète
 notamment de la taille des caractères qu'il trouve trop petits, la
 dimension des marges et envisage un encadrement du texte de filets
 rouges.

Il cite comme exemples d'édition pour son ouvrage, celui d'André
 Maurel, *Quinze jours à Florence*, qui vient juste de paraître et surtout
 l'édition complète en 39 volumes des œuvres de son auteur fétiche,

20 000 €

John Ruskin, que l'éditeur anglais George Allen a fait paraître entre
 1903 et 1912.

« (...) Quant au spécimen voici. En principe je le trouve bien, et les
 observations que je vais vous soumettre n'ont qu'une valeur purement
 consultative. Vous déciderez vous-même après réflexion. Je suis
 enchanté du nombre de lignes qui nous permet de gagner un peu de
 place mais peut-être (et encore une fois c'est vous qui déciderez, je
 vous laisse carte blanche) les caractères. Pourraient-ils être une idée
 plus gros pour faciliter la tâche du lecteur. Je vous envoie ci-joint (non
 pas certes comme modèle, car je trouve cette page affreuse, les lignes
 trop nombreuses etc. mais pour une raison que vous allez voir) une
 page d'un livre d'André Maurel sur Florence. Il y a plus de lignes que
 dans notre spécimen justificatif, pourtant les pages sont plus petites;
 c'est obtenu aux dépens des marges, et cela est sans doute rendu plus
 facile par l'encadrement. Je serais désolé que vous mettiez autant de
 lignes et que vous rapetissiez les pages. Mais peut-être un encadrement
 (qui serait plus joli rouge) permettrait en gagnant sur les marges de
 faire les caractères un tout petit peu plus grands tout en gardant le
 même nombre de lignes. Peut-être ne serait-ce pas bien; je vous pose
 la question sans en référer à aucun de mes amis, sûr que personne
 n'est aussi compétent que vous pour la résoudre. Si jamais nous nous
 servons du rouge, sinon pour un cadre que vous jugerez peut-être un peu
 banal, et à écarter, du moins pour une ligne ou deux du titre, je vous
 demanderai de vous inspirer de la belle édition anglaise qu'Allen a faite
 de Ruskin et dont je [vous] communiquerai quand vous le voudrez un
 exemplaire. Pour [le texte s'interrompt ici]. »

Il semble que cette lettre n'ait pas été envoyée à Grasset et que Proust
 l'ait complètement recommencée car il existe une autre lettre du même
 au même portant cette date du 18 mars et au contenu proche. C'est ce
 qui expliquerait son inachèvement ainsi que la déchirure l'affectant,
 Proust s'en étant finalement servi comme brouillon.

Cette lettre est transcrite de manière fort partielle par Kolb (moins
 d'un quart a été transcrit, cf. Correspondance, tome XX, pp. 633-
 634) à partir du catalogue de la vente Jacques Guérin du 4 juin 1986
 (n° 108), où elle figurait en accompagnement d'un exemplaire de
 luxe d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, et était indiquée par erreur
 de 1920 et adressée à Gaston Gallimard. Kolb commente ainsi cette
 lettre : « C'est un brouillon ou un post-scriptum de la lettre à Bernard
 Grasset, datée de la main de Proust du 18 mars, et que nous avons
 pu situer au moment où il se met d'accord avec l'éditeur, en 1913,
 sur la publication de *Du côté de chez Swann*. » Dans l'autre lettre,
 Proust en effet reprend un certain nombre de phrases qu'il écrit dans
 celle-ci : « Si j'ai bien reçu dimanche la lettre que vous m'avez fait
 adresser, en revanche le spécimen annoncé dans cette lettre n'est arrivé



qu'aujourd'hui. La faute en est à la poste (...). » (Cf. t. XII, p.112).

La première lettre de Marcel Proust à Bernard Grasset lui demandant de faire publier chez lui le premier volume d'*À la recherche du temps perdu* date du 24 février 1913. Proust, qui se réclamait de René Blum ayant entamé la démarche auprès de l'éditeur, exposait ses conditions en vue de cette publication « à compte d'auteur », c'est-à-dire payée par Proust lui-même, car celui-ci craignait que ce soit une « mauvaise affaire pour un éditeur », mais non sans ménager toutefois un partage subséquent en sa faveur des éventuels bénéfices de la vente. Bernard Grasset répondit à la demande de Proust, le 5 mars 1913 en l'assurant de sa collaboration au projet d'édition non sans avoir été frappé par la qualité du texte, mais se montrait toutefois assez perplexe quant à la publication du volume aux normes du livre courant, estimant « qu'avec la justification des ouvrages dont vous me parlez, nous arriverions, en in/18 jésus, à 900 pages environ. » Le contrat définitif entre Grasset et Proust fut mis au point le 11 mars suivant et l'impression achevée le 8 novembre 1913. Marcel Proust qui avait déjà écrit beaucoup plus que le premier volume, aurait voulu tout publier en même temps, tandis que certains de ses amis lui conseillaient une publication en volumes étalés dans le temps afin de ne pas effrayer les lecteurs. Proust, dans cette lettre, essaie justement de répondre à ce souhait en n'utilisant pas des caractères trop petits qui donneraient un texte trop dense. Comme on le voit ici, Proust se souciait fortement de l'aspect typographique et visuel de son roman.

Provenance : Jacques Guérin (vente 4 juin 1986, n°108 ; date et destinataires erronés).

Cher ami
Un bel nuit pour te remercier mille
fois de ta lettre. Ces pastiches sont en
effet de petits exercices pour lesquels il
n'y a pas besoin de talent, mais qui
ne s'adressent qu'aux gens de talent
(ou de génie ! je ne limite pas de ce côté
mon public !) parce que seuls
ils peuvent comprendre la plaisanterie des pastiches. Je suis donc

Lettres à Fernand Gregh

1. Non datée [29 mars 1909].

3 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier demi-deuil filigrané à la couronne « St Georges » ; avec enveloppe autographe à l'adresse du destinataire à Boulainvilliers (timbre et marques postales).

A propos de ses pastiches.

Belle lettre adressée à l'un de ses plus anciens amis, à propos des pastiches que Proust publia dans le *Figaro* en 1909 sur l'affaire de l'escroc Lemoine, jugé pour avoir prétendu pouvoir fabriquer des diamants et extorqué des fonds considérables à ses victimes.

Content si de tels exercices littéraires plaisent à ses lecteurs, Proust n'envisage cependant pas d'en faire un volume à part, et cela malgré l'insistance de certains de ses amis.

« [...] Ces pastiches sont en effet de petits exercices pour lesquels il n'y a pas besoin de talent, mais qui ne s'adressent qu'aux gens de talent (ou de génie ! je ne limite pas de ce côté mon public !) parce que seuls ils peuvent comprendre la plaisanterie des pastiches. Je suis donc



8 500 €



182

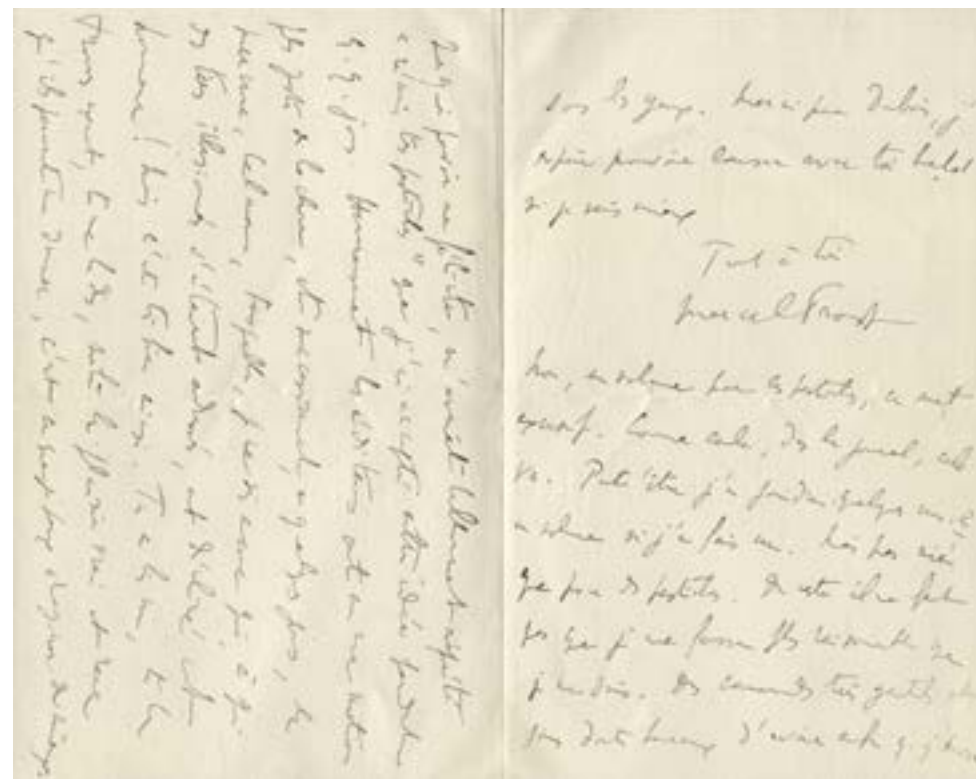


183

bien content qu'ils te tombent sous les yeux. [...] un volume pour les pastiches, ce serait excessif. Comme cela dans le journal, cela va. Peut-être j'en joindrai quelques-uns à un volume si j'en fais un. Mais pas rien que pour des pastiches. Du reste il ne faut pas que je me fasse plus raisonnable que je ne suis. Des camarades très gentils et sans doute heureux d'avoir enfin q.q. chose sur quoi pouvoir me féliciter, m'avaient tellement répété "réunis tes pastiches" que j'ai accepté cette idée pendant q.q. jours. Heureusement les éditeurs ont eu une notion plus juste de la chose, et successivement, en quelques jours, le Mercure, Calmann, Fasquelle, je ne sais encore qui, à qui de très illusionnés s'étaient adressés, ont décliné cet honneur ! Mais c'est très bien ainsi. Tu en lis un, tu le trouves exact, tu me le dis, voilà le plaisir vrai et rare qu'ils peuvent me donner, c'est ce que je peux désirer de mieux ».

Ce n'est qu'en 1919 que ces pastiches, parus dans le Supplément littéraire du Figaro entre février 1908 et mars 1909, furent réunis et publiés par la NRF dans le volume *Pastiches et Mélanges*. Ils relatent l'affaire Lemoine à la manière de Balzac, Flaubert, Sainte-Beuve, Henri de Régnier, Michelet, Emile Faguet, Ernest Renan, les Goncourt et le duc de Saint-Simon, auteur particulièrement admiré par Proust.

Kolb IX, pp. 41-42.



2. Non datée [début juillet 1905].

8 pages in-8 à l'encre noire (légère fente au pli central du 1er bifeuillet, petite réparation).

Belle et longue lettre sur la littérature et la politique.

La première partie de la lettre est consacrée à l'analyse d'un poème du recueil de son correspondant, *L'Or des minutes*, et, plus précisément de la conjonction comme. Un peu comme il fera avec le et chez Flaubert, il dissèque son emploi dans le poème « Les Ancêtres » : « (...) le comme qui me semble non pas même critiquable, mais peut-être un peu inutile n'est pas le comme signifiant de même que (...) Non je veux parler du comme signifiant : pour ainsi dire, qui est une restriction souvent inutile ».

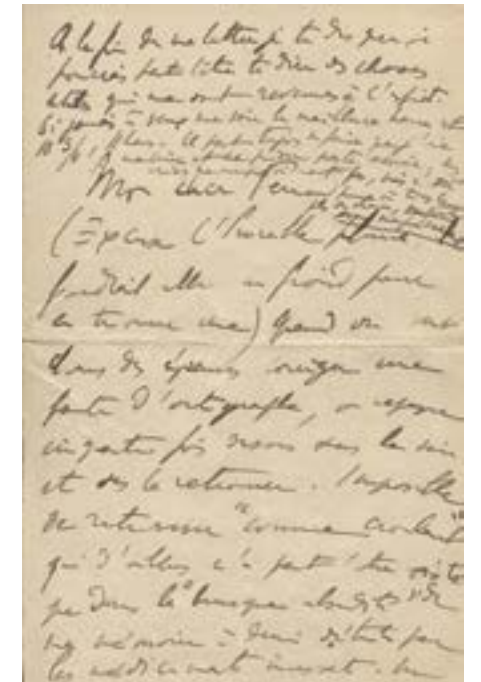
Tout naturellement, Flaubert vient sous sa plume à propos d'un morceau du livre : « [...] Je me suis dit que c'était peut-être la page de Flaubert [dans *Madame Bovary*] : sur ses yeux, sur sa bouche, sur ses pieds etc. qui t'avait donné d'une façon purement accidentelle, l'idée du beau développement (d'ailleurs absolument différent !) Leurs fronts, leurs yeux, leur col etc. D'ailleurs tu sais que Ste-Beuve et Balzac (Balzac deux fois) ont fait le développement de Flaubert, le même, qui est d'ailleurs dans Bossuet etc. Tandis que le tien n'a aucune espèce de rapport (...) »

La seconde aborde franchement la question des idées politiques et est particulièrement révélatrice des sentiments de Proust sur la question. Il se montre avant tout septique. Non pas sur tel ou tel sujet, mais de façon absolue, relevant la vanité de toute opinion : « "La tradition de la politique française" qui nous dira que c'est l'anticléricalisme ou autre chose. C'est comme "l'ennemie héréditaire". Certains historiens viennent et disent : Qu'on ne s'y trompe pas ce n'est pas l'Allemagne, c'est l'Angleterre. Et ils sont originaux car on avait dit le contraire. Puis quand on a épuisé la vérité de cette idée on dit le contraire. »

Toutefois, il se montre résolument hostile au nationalisme : « En tous cas qu'on étudie le passé pour tâcher de voir ce qui est sage à faire pour l'avenir, c'est déjà risqué, mais qu'on l'étudie pour en dégager la caractéristique et s'y conformer, c'est le plus étroit nationalisme. »

Au fond, seule l'écriture importe : « Du reste à quoi bon perdre notre temps (toi) et moi mes forces (c'est une telle fatigue pour moi d'écrire) pour des choses dont le démon de la perversité seul peut faire que nous nous occupions car elles ne sont pas dans notre tempérament réel. »

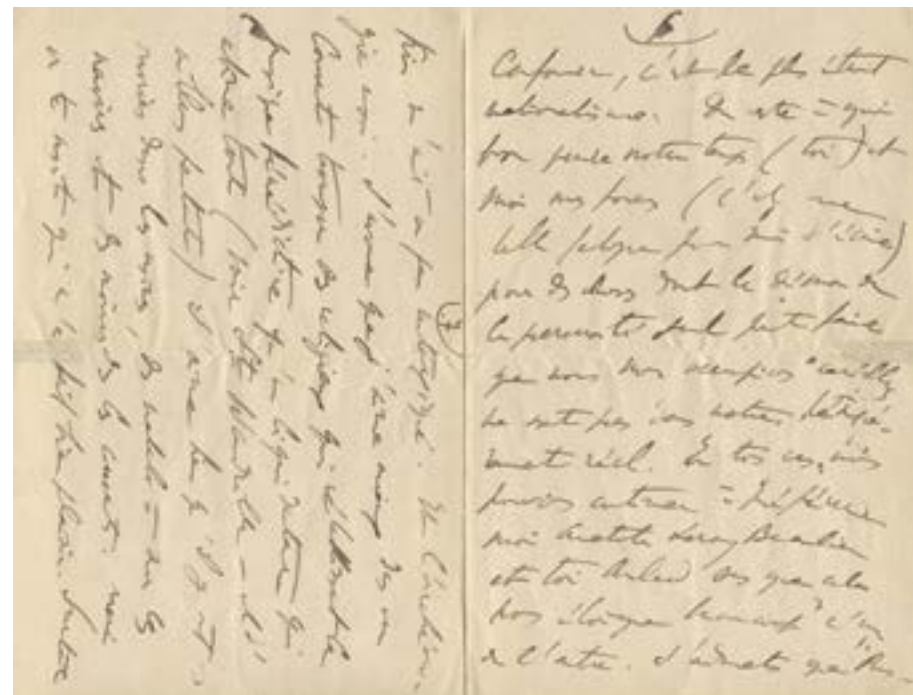
Mais tout en réaffirmant son détachement, il livre quand même ici un aperçu de ses opinions, du moins de surface, qui n'ont rien de révolutionnaires : « J'avoue que j'aime mieux dans un couvent trouver



des religieux qui rétablissent la musique bénédictine qu'un liquidateur qui abîme tout (voir St Wandrille - et d'ailleurs partout). J'aime bien qu'il y ait des ouvriers dans les usines, des matelots sur les navires et des moines dans les couvents. [...] La politique au fond m'est égale. Je suis un peu agacé par tous les nobles socialistes que je vois. »

Il se revendique d'Anatole Leroy-Beaulieu, qui avait été son professeur, et condamnait toute forme d'extrémisme : « En tous cas nous pouvons continuer à préférer moi Anatole Leroy Beaulieu et toi Aulard sans que cela nous éloigne beaucoup l'un de l'autre. » Alphonse Aulard (1849-1928), spécialiste de la révolution française, était un historien aux vues plus « avancées »

Kolb, V, p. 283.



Lettres à Reynaldo Hahn

1. Non datée [9 août 1906].

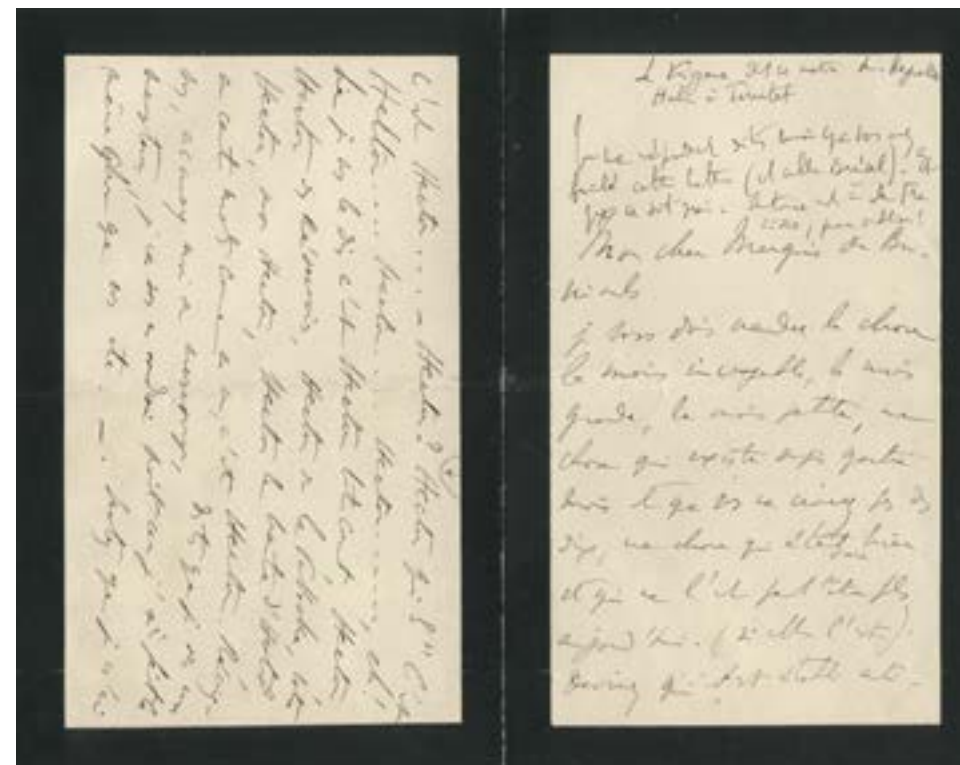
8 pages in-12 à l'encre noire sur 2 doubles feuillets de papier vélin de deuil.

Lettre merveilleuse de drôlerie et de verve, dans laquelle Marcel Proust récrit Madame de Sévigné.

Bien qu'il soit « *si malade* » qu'il « *peut à peine écrire* », Marcel Proust adresse ici à son ami et complice une lettre de six pages pleine de verve, dans laquelle il imite une lettre de madame de Sévigné du 15 décembre 1670 à propos du mariage de Lauzun. Il prend soin de préciser : « *Notez que je n'ai point Mme de Sévigné ici, que je vous dis tout cela en m'appuyant bien gauchement sur l'étrier d'une mémoire branlante* », ce qui rend l'exercice encore plus époustouflant.

« *Je vous dois mander la chose la moins incroyable, la moins grande, la moins petite, une chose qui existe depuis quatre mois et que vous ne croirez pas dans dix, une chose qui était vraie hier et qui ne l'est peut-être plus aujourd'hui* », écrit Marcel Proust. Quant à la lettre de Mme

23 500 €



de Sévigné, elle débutait ainsi : « *Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, (...) une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi.* »

La première moitié de la lettre est ainsi une réécriture virtuose du texte de Mme de Sévigné, appliqué à un événement anodin qui prend des proportions grandioses : Hector, l'ancien maître d'hôtel de l'Hôtel des Réservoirs s'est établi antiquaire.

La lettre offre un magnifique exemple de la force comique de Marcel Proust, de ses talents de satiriste, dans la droite lignée des *Caractères* de La Bruyère : « *Devinez qui s'est établi antiquaire expert et vendeur comme Molinier, qui a acheté un vaste magasin qu'il a rempli de ses collections à Versailles, qui, plusieurs heures par jour, y vend et y discute le prix et l'authenticité des curiosités et des œuvres d'art, qui en fait commerce, qui en fait une science, qui maintenant reporte aussi son savoir sur ce qui n'est pas à lui, apprécie l'époque et le vrai de tout, qui ose prétendre que la Descente de Croix de Rubens pourrait bien être de Van Dyck, qui, en le disant prononce Vamm Daik, comme M. Oppenheim.* »

Emporté par sa fantaisie, il termine ce morceau d'anthologie par une image comique, qui est en même temps un hommage rendu à la marquise : « *je vous dis tout cela en m'appuyant (...) sur l'étrier de l'inspiration reconstructive pour faire ainsi suivre aux sabots du poney les traces immortelles qu'a laissées le Pégase de la Marquise (qui ne volait pas ce jour-là !)* »

Rappelons que les Lettres de Mme de Sévigné étaient l'une des lectures favorites de la mère de Marcel Proust et que l'écrivain en était imprégné. Et que le « poney » est le surnom par lequel Reynaldo appelait son ami.

La seconde partie de la lettre reprend également une autre lettre de la marquise, du 22 juillet 1671, dont les trois citations sont extraites. L'écrivain livre un aperçu de son nouvel environnement. Après la mort de sa mère et avant d'emménager boulevard Haussmann, il passa cinq mois à l'hôtel des Réservoirs de Versailles, dont Reynaldo était un habitué : « *Que doit-on donner de pourboires à la femme de chambre, au concierge qui a les cheveux poudrés théâtre français. A l'Hôtel même j'avais un très gentil à nez rouge qui vous connaît et était domestique du duc de Fezensac mais celui-là est déjà réglé.* »

Un magnifique exemple de la fantaisie de Marcel Proust.

2. Non datée [décembre 1906].

1 page in-8 à l'encre noire sur 1 feuillet de papier vergé filigrané.

Très précieuse lettre en vers de Marcel Proust pastichant Offenbach.

« *Air du Pont des Soupirs*

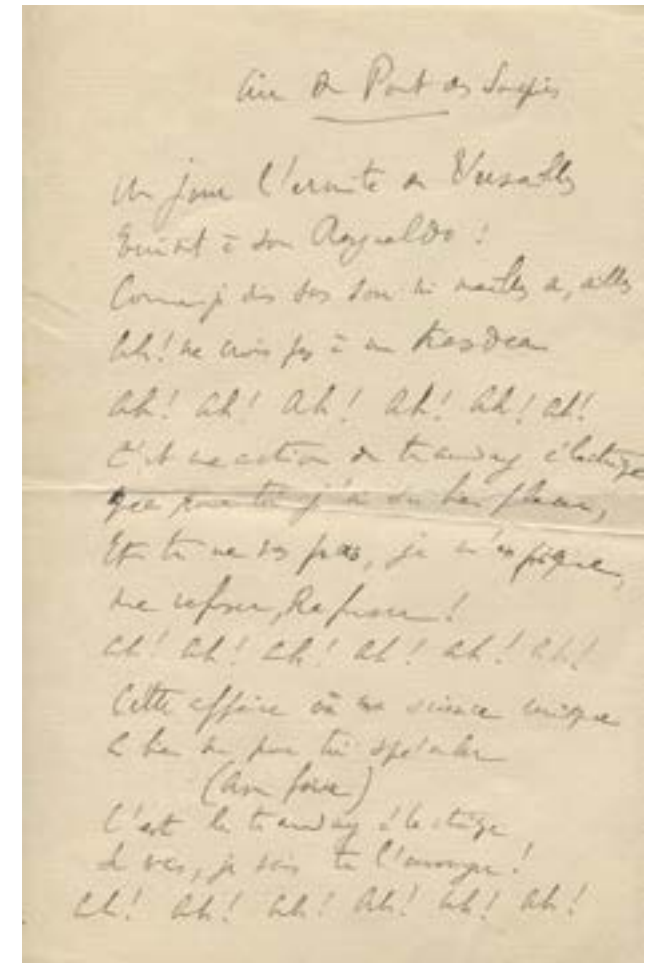
*Un jour l'ermite de Versailles
Ecrivit à son Reynaldo
Comme je suis sans sou ni mailles a, ailles
Ah ! ne crois pas à un kasdeau
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
C'est une action de tramway électrique
Que pour toi, j'ai su bien placer,
Et tu ne vas pas, je m'en explique,
Me refuser, Refuser !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Cette affaire où ma science unique
A bien su pour toi spéculer
(avec force)
C'est le tramway électrique
Je vais, je vais te l'envoyer !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !*

Si Proust se présente ici comme « l'ermite de Versailles », c'est qu'après la mort de sa mère, il avait quitté l'appartement la rue de Courcelles pour s'établir à l'hôtel des Réservoirs, où il séjourna six mois, d'août à décembre 1906, avant d'emménager boulevard Haussmann.

On retrouve ici la gaieté qui règne le plus souvent dans les lettres à Reynaldo Hahn, celles où il laisse le plus libre cours à sa fantaisie. Depuis longtemps, les deux amis usait d'une orthographe particulière (« *moschant* » pour méchant, par exemple), que l'on reconnaît ici sous la forme du « *kasdeau* ».

Ce « *kasdeau* », ce sont les bénéfices d'une opération boursière heureuse qu'a réalisée Marcel Proust en revendant une action du tramway électrique.

Proust, tout comme il se flattait de savoir mieux que les médecins le régime qui lui convenait, était persuadé d'être un grand spéculateur boursier, même si ses opérations, réalisées contre l'avis de son ami et courtier Lionel Hauser, se révélaient bien souvent catastrophiques. La lettre témoigne de cette joie presque enfantine : « *Cette affaire où ma science unique / A bien su pour toi spéculer.* »



20 000 €



Il lui annonce la nouvelle sur l'air du *Pont des soupirs*, un opéra-bouffe d'Offenbach créé en 1861 sur un livret d'Hector Crémieux et de Ludovic Halévy.

On y trouve les lois du genre, avec les « Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! » et les jeux de mots : mailles a, ailles (qu'il faut lire aussi aye, aye).

Cette lettre a été publiée dans l'édition de la Correspondance de Marcel Proust (VI, p. 316) avec une erreur de lecture : *Et tu ne vas pas, je m'en figure pour Et tu ne vas pas, je m'en explique.*

3. Non datée [peut-être vers les premiers mois de 1912].

1 p. in-16 sur un double feuillet de papier vergé.

Précieuse lettre dans laquelle il est fait allusion au « *baiser de Combray* » avant la parution de *Du côté de chez Swann*.

« Mon cher petit Guimels,

C'est moi que votre petit télégramme fait pleurer, mais genstiment. Genstil mais je n'aime que vous. Si je vous le laisse tant ignorer c'est pour éviter tyrannie etc. Vous savez buncht qu'involontairement je vous ai fasché quand nous sommes sortis etc. Mais je suis tellement fastiné après ma mauvaise nuit que je veux fumer vite pour tâcher de dormir, car j'ai besoin et besoin. Mais je n'aurais pas pu m'endormir sans vous avoir embrassé, sans vous avoir donné le baiser de Combray, j'embrasse votre petite main mon Gunibuls.

Buncht

J'ai reçu une lettre qui vous abousera.

Mon genstil votre petit mot de ce matin restera dans les souvenirs de notre amitié et de ma vie (pléonasme) comme une des 2 ou 3 choses qui m'a le plus ému et ravi. »

Cette lettre pleine de tendresse vaut bien sûr par l'allusion au « *baiser de Combray* », mais elle est aussi, en dépit de sa brièveté, emblématique de la correspondance échangée par les deux amis. Par l'emploi du fameux « *lansgage* », par ses raccourcis qui disent la complicité (les deux amis se comprennent tellement qu'il n'est pas besoin de développer, d'où les etc. et par la présence partout sensible de leur ancienne passion : « *votre petit mot de ce matin restera dans les souvenirs de notre amitié et de ma vie (pléonasme)* ».

Le passage auquel Marcel Proust fait allusion est le célèbre « *baiser de Combray* », aux premières pages de la *Recherche* : « *Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit* », baiser également qualifié de « *baiser de paix* ».

Reynaldo Hahn connaissait l'existence de ce passage depuis que Marcel Proust lui avait lu son œuvre en cours. Mais à la date de cette lettre, le texte n'est pas encore public, et il est frappant de voir comment, dans un cercle privé, le passage est déjà mythique, avant qu'il ne le devienne pour des dizaines de milliers de lecteurs à travers le monde.

On peut également noter que, dans cette lettre, la situation est inversée par rapport au roman. Ce n'est pas sans avoir reçu le baiser que Proust ne peut pas s'endormir, mais sans l'avoir donné : « *Mais je n'aurais pas pu m'endormir sans vous avoir embrassé* ». Comme si l'écriture de son œuvre avait conféré à Proust un statut paternel.

Provenance : Reynaldo Hahn. Autographes littéraires et historiques, Lettres de Marcel Proust [Marie Nordlinger (Drouot, 15 et 17 décembre 1958, lot 171). Après Reynaldo Hahn, sa cousine Marie Nordlinger, qui avait aidé Marcel Proust dans sa traduction de Ruskin, en hérita.

Kolb, XI, n° 14.

4. Non datée [24 mars 1912].

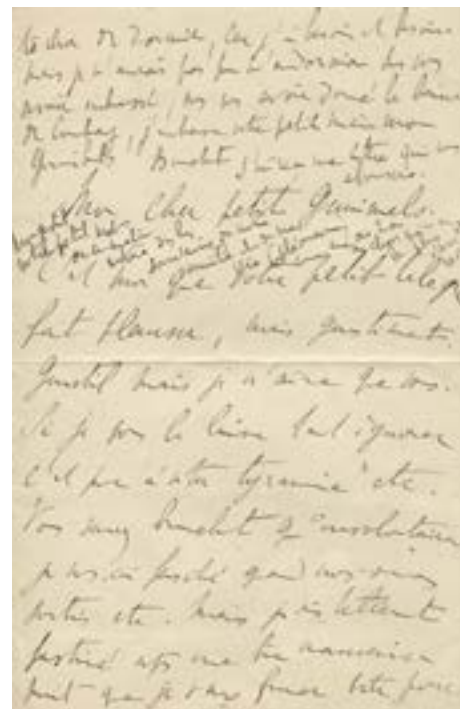
3 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vergé filigrané « Imperial Diadem ».

Emouvante lettre inédite de Marcel Proust à Reynaldo Hahn à la mort de la mère de ce dernier.

La mère de Reynaldo Hahn mourut le 24 mars à son domicile de la rue Alfred-de-Vigny à Paris.

Dans une lettre écrite peu après à Robert de Montesquiou, Marcel Proust commente : « *Mon pauvre ami Reynaldo est bien malheureux. Il vivait avec sa mère dans une intimité de tous les instants et de toutes les pensées.* »

Cette lettre semble écrite le jour même de la mort, alors que Reynaldo Hahn a interdit toute visite, préférant rester seul. Les liens qui unirent Marcel Proust et Reynaldo Hahn furent si étroits que le romancier



14 000 €



20 000 €

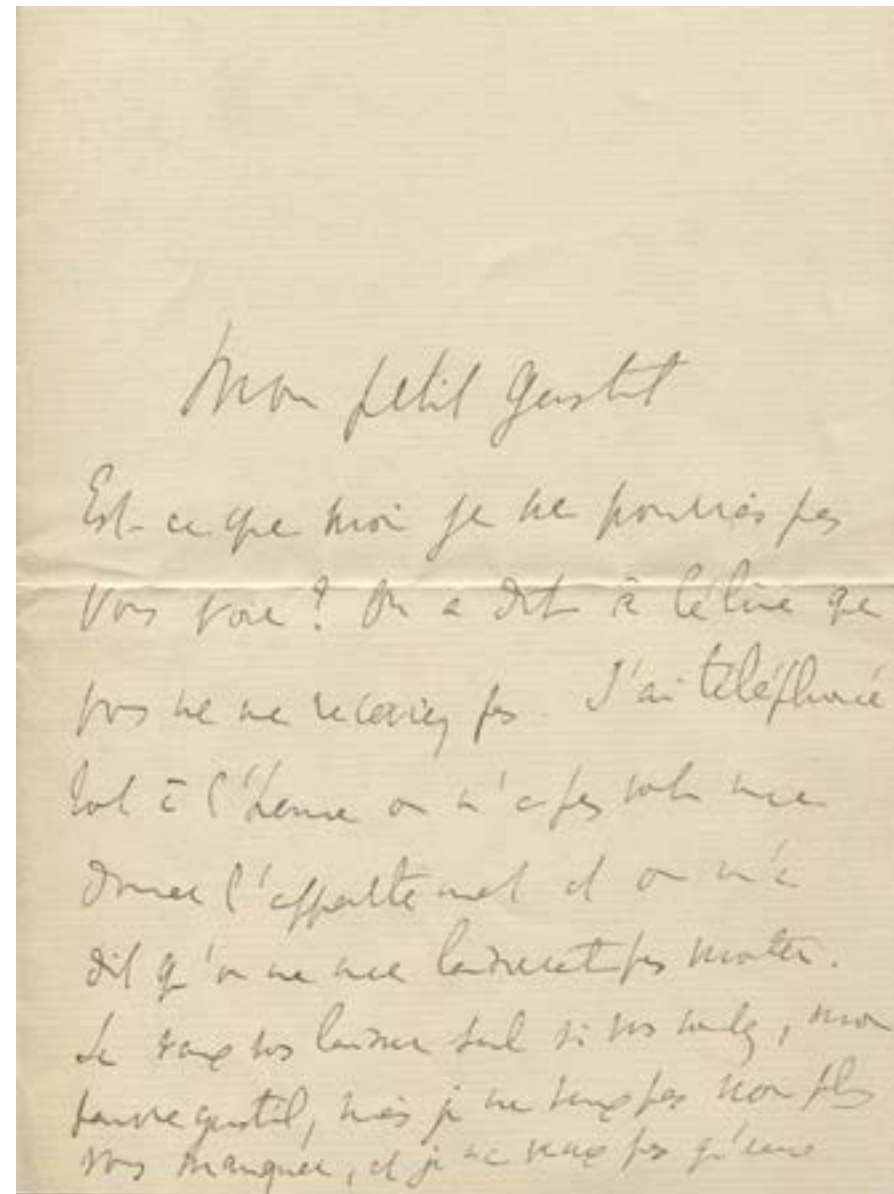
craint qu'il n'y ait eu un malentendu : « Est-ce que moi je ne pourrais pas vous voir ? ».

A sa façon bien à lui, Marcel Proust, se lance dans un long développement sinueux : « Je veux vous laisser seul si vous voulez, mon pauvre gentil, mais je ne veux pas non plus vous manquer, et je ne veux pas qu'une erreur d'ordre ou de service m'empêche de vous voir et empêche ce que vous voulez, que ce soit me voir ou non. »

Mais sa douleur est vraie : « je peux ne pas venir du tout et rester chez moi à penser à vous et à votre maman », « et sans cela resterai à penser et à me souvenir ».

On le sent fébrile, prêt à tout pour reconforter son ami : « Je peux si vous voulez venir comme je suis maintenant en chemise de nuit, venir ce soir et aussi tard que vous voudrez, rester cette nuit près de vous ».

La lettre de Marcel Proust est d'autant plus touchante que lui-même



ne s'était jamais consolé de la mort de sa mère, en 1905, et ne pouvait concevoir de douleur plus grande.

5. Non datée [mi-juillet 1912].

1 page in-12 à l'encre noire sur un feuillet de papier vergé. Trace d'onglet au dos.

Proposition de vie commune avec Reynaldo.

Dans l'étonnant post-scriptum (plus long que la lettre elle-même), Marcel Proust envisage l'installation chez lui de Reynaldo Hahn. Il a tout prévu : « Je ferais arranger une jolie salle à manger qui est très grande, sans que vous vous en rendiez compte, en chambre à coucher pour vous. Je ferais mettre double porte au petit salon qui serait votre salon et où vous feriez musique aussi fort que vous voudriez. Vous auriez salle de bains et cabinet de toilette, Céline vous ferait la cuisine et ainsi vous n'auriez pas l'ennui d'avoir à faire des comptes, du ménage etc ».

Et la fin est encore plus surprenant et très belle, qui voit Proust prêt à tout quitter pour aller vivre avec son ami : « Et si meson vous déplaît je déménagerai et irons où vous voudrez. Qu'en pensez-vous ? »

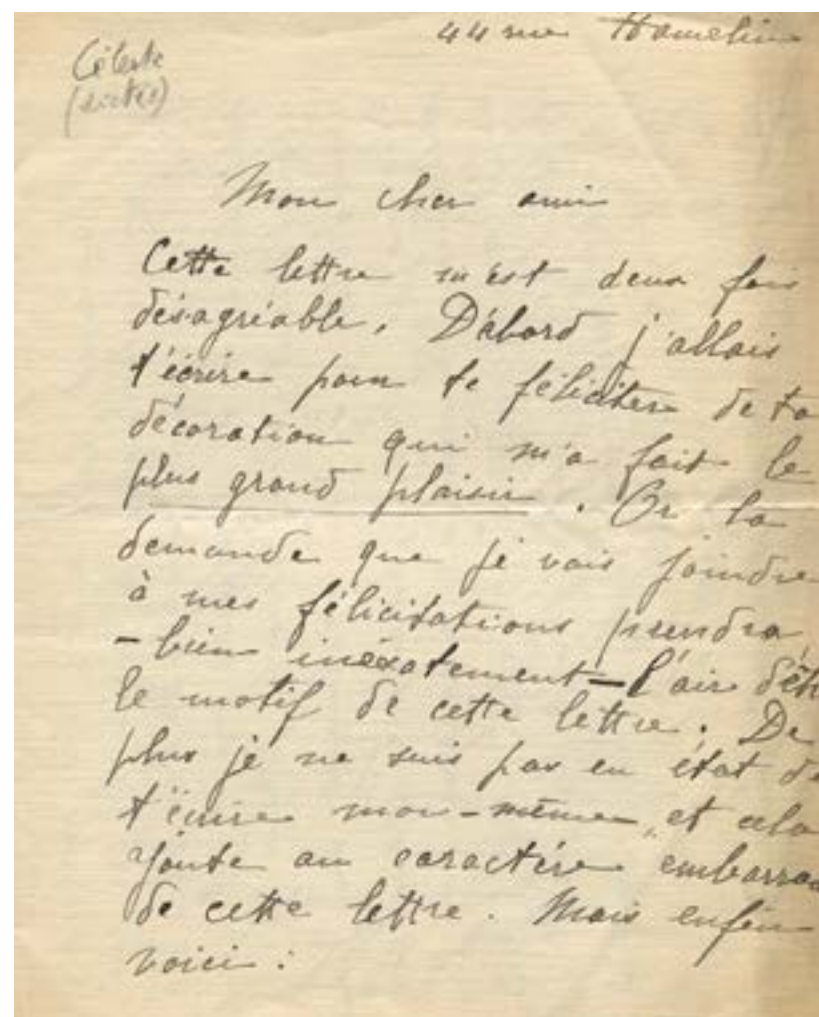
Naturellement, ces projets n'auront pas de suite, mais ils témoignent de la force du sentiment qui liait les deux hommes, et aussi des rêveries romanesques auxquelles Marcel Proust se plaisait.

Kolb, XI, pp. 164-165.



13 500 €





Lettre à Daniel Halévy, dictée à Céleste Albaret

Non datée [août 1922].

3 pp. ½ in-4 sur un grand feuillet replié de papier chiffon, à l'encre noire, de la main de Céleste Albaret, y compris la signature. Adresse en haut de la lettre « 44 rue Hamelin ».

Lettre de félicitation à son vieil ami Daniel Halévy pour sa décoration, lui demandant aussi d'intercéder en faveur de Jacques Rivière pour le prix Balzac.

« Mon cher ami
Cette lettre m'est deux fois désagréable. D'abord j'allais t'écrire pour te féliciter de ta décoration qui m'a fait le plus grand plaisir. Or la demande que je vais joindre à mes félicitations prendra – bien inexactement – l'air d'être le motif de cette lettre. (...) Mais enfin voici : Je sais que tu fais partie du jury du prix Balzac (...) Or je

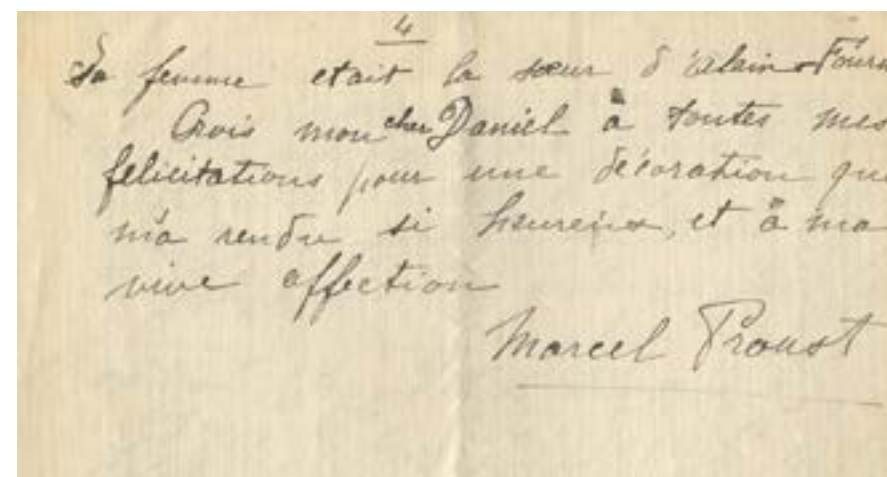
voudrais attirer ton attention sur le joli roman "Aimée" de mon ami Jacques Rivière. Je dis attention, et rien de plus car je sais que tu n'es pas des hommes qu'on influence (...). Mais je sais qu'il y a tant de manuscrits que peut-être celui-là ne tomberait pas entre tes mains. Tu ne retrouveras là rien de ce qui fait le morne ennui, des vallées de salpêtre, et de souffre où se déroule actuellement mon roman plein de malédictions, mais seulement un frais amour de femmes, analysé dans la meilleure manière classique –. Je ne t'ajouterais pas qu'après une guerre faite de façon effroyable et où il fut condamné à mort par les Allemands, Rivière n'a jamais pu rétablir sa santé, et vit de la façon la plus misérable avec sa femme et ses enfants. Sa femme était la sœur d'Alain-Fournier...
Marcel Proust ».

Daniel Halévy, ami de lycée de Marcel Proust, était devenu un critique littéraire influent. Il dirigeait chez Grasset la fameuse collection « Les Cahiers verts ». Or Marcel Proust s'était éloigné de lui, ne partageant plus ses goûts littéraires. Mais il avait gardé de sa jeunesse une certaine familiarité de relations. Ainsi dans plusieurs lettres, Proust ne se fait pas faute de contester le nationalisme et le conformisme littéraire de son ancien condisciple.

La lettre vaut surtout par cette description de sa propre œuvre, toute opposée à la fraîcheur de celle de Jacques Rivière : « Tu ne retrouveras là rien de ce qui fait le morne ennui, des vallées de salpêtre, et de souffre où se déroule actuellement mon roman plein de malédictions ».

La lettre ne comporte pas de date, mais la décoration de Daniel Halévy et la proximité du prix Balzac ont permis à Philip Kolb de la dater du mois d'août 1922, soit quelques mois avant la mort de Marcel Proust. L'état de santé de l'écrivain explique qu'il l'ait dictée à Céleste Albaret.

Il est assez rare de trouver des lettres écrites de la main de Céleste Albaret. Celle-ci comporte, comme d'autres certainement, les marques des hésitations de Céleste et les corrections effectuées après relecture.





Lettre à Abel Hermant

Datée 8 bis rue Laurent Pichat [24 août 1919].

12 pages in-12 à l'encre noire sur 3 doubles feuillets de papier vélin.

Longue et importante lettre dans laquelle il est question de la composition de la *Recherche du temps perdu* : « J'ai tout sacrifié à une composition voilée mais inflexible ».

Abel Hermant (1872-1950) est l'auteur de nombreux romans publiés avec le sous-titre général de « Mémoires pour servir à l'histoire de la société », parmi lesquels *Chroniques du cadet de Coutras* (1909) et *L'Aube ardente* (1919), auxquels Proust fait référence dans cette lettre.

22 500 €

Ce dernier livre met en scène l'amitié à forte connotation homo-érotique de deux adolescents, Philippe et Rex Tetingel, dont les noms reviennent souvent ici.

Il consacra à Marcel Proust deux de ses feuillets de *La Vie littéraire* : le 3 août 1919, sous le titre « Du pastiche » et le 24 août de la même année sous le titre « Méditation sur l'œuvre de Marcel Proust. Aux rives de la Mésopotamie ». C'est la publication de ce dernier texte qui conduisit Proust à lui envoyer cette lettre.

L'on sait par une lettre à Jacques Rivière de la même époque quels étaient les sentiments réels de Marcel Proust. Rivière lui ayant proposé de chroniquer le dernier ouvrage d'Hermant dans la NRF, celui-ci refusa en invoquant cet argument : « je ne pourrai décemment commencer par l'éreintement de quelqu'un qui a été pour moi un ami autrefois et qui vient de me consacrer trois articles absurdes mais d'intention très amicale ».

L'on n'en goûtera que mieux les compliments dithyrambiques sous lesquels Proust accable son correspondant. : « *Le dialogue de Rex et de Philippe quand ils laissent la porte ouverte, le délicieux froissement des draps où il y tant de pudeur, d'émoi, de délicatesse réciproque, c'est de ces choses (...) comme on n'en aurait pas lues depuis Platon, si l'on n'avait pas lu Coutras. C'est là pour moi le moment divin, la poésie suprême où s'accordent votre ironie, votre émotion et tant d'autres choses qui sont le prix sans pareil de vos livres.* »

Mais l'on ne saurait pour autant taxer Proust de pure hypocrisie. La comparaison avec Platon a naturellement quelque chose d'ironique et, quant aux articles qu'Abel Hermant a écrits sur lui, Proust lui fait comprendre, de la façon la plus élégante qui soit, à grand renfort de modestie, qu'il n'a rien compris à son œuvre : « *Vous n'avez sûrement pas lu mes livres, ni en Mésopotamie ni ailleurs, sans cela vous ne penseriez pas que j'ai transcrit les données de ma mémoire...* »

Et plus loin : « *Ce qui en effet m'assure encore davantage que vous avez employé votre temps au bord du Cherwill beaucoup mieux qu'à lire mes livres, c'est que, avec votre délicieuse bonté, vous me louez pour la façon dont j'ai parlé des formes de l'amour pendant l'adolescence. Or c'est à mon avis ce qu'il y a de tout à fait faible dans mes livres.* »

Il y a là une forme d'impertinence – voire d'insolence – sophistiquée et indécidable par le destinataire qui fait l'un des charmes de cette lettre.

Mais par ailleurs, Marcel Proust (qui fut un grand lecteur des Mille et une nuits), y livre aussi certaines pensées sincères, comme ce rêve d'Orient qui l'habite : « *si le Cherwill est pour Philippe un divin souvenir, il est pour moi un divin désir, le plus grand désir que j'aie actuellement d'un fleuve et d'un pays. Et si je n'étais pas un "moribond couché sur un tombeau", c'est le voyage que je ferais* ».

Mais c'est bien l'important passage sur le mode de composition de la



Recherche qui rend cette lettre exceptionnelle. Dans son article, Abel Hermant avait écrit les lignes suivantes : « Une mémoire si exigeante pour elle-même ne l'est pas moins pour l'artiste à qui elle fournit la matière première de son œuvre. Tout ce qu'elle a mis de côté semble également précieux : elle n'entend pas qu'il en néglige une parcelle. Bref elle lui interdit le choix, les sacrifices nécessaires, tout ordre (...) l'art en un mot. »

C'était dire en somme que le romancier se laissait guider par ses souvenirs, sans souci de la composition. Voilà ce que le romancier ne pouvait absolument pas laisser passer. Tout est dit dans les termes choisis par lui : une composition « voilée », mais « inflexible ». Il a souvent affirmé avoir composé la dernière page du *Temps retrouvé* immédiatement après la première de *Du côté de chez Swann*, ayant précisément à l'esprit tout le déroulement de l'œuvre. A titre d'exemple, on peut citer la scène de sadisme entre Melle de Vinteuil et son amie, qui semble incongrue dans *Du côté de chez Swann* et trouve sa justification dans *Sodome et Gomorrhe*, quand Albertine révèle ses relations avec Melle de Vinteuil et sa « meilleure amie ».

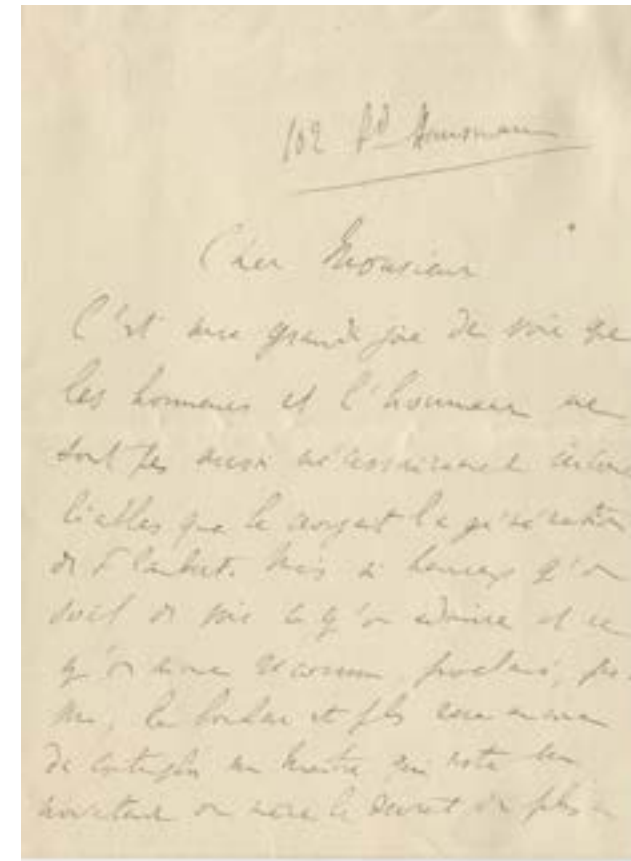
Mais cette composition doit aussi être « voilée », afin de « ne pas avoir l'air de savoir tout de suite qui sont mes Verdurin et mes Charlus (...), mais de les découvrir peu à peu, comme on fait dans la vie ».

Autre remarque d'importance, non plus sur la forme, mais sur le contenu de l'ouvrage : « vous me louez pour la façon dont j'ai parlé des formes de l'amour pendant l'adolescence. Or c'est à mon avis ce qu'il y a de tout à fait faible dans mes livres ».

Ceci n'est pas entièrement de la fausse modestie. En effet, l'amour du narrateur pour Gilberte, même s'il se situe pendant son enfance et son adolescence, a tous les traits d'une passion d'adulte, transposée à l'âge de l'enfance.

Cette lettre est en grande partie inédite et n'est reproduite dans Kolb que d'après une notice succincte de catalogue.

Kolb, XVIII, p. 383.



Lettre à Paul Hervieu

Datée « 102 Bd. Haussmann » (14 janvier 1909).

2 pages in-8 à l'encre noire sur 2 feuillets de papier vergé « Imperial Diadem ». Excellent état.

Belle lettre de félicitations de Proust à Paul Hervieu, après la promotion de celui-ci au rang de commandeur de la Légion d'honneur.

« Cher Monsieur
C'est une grande joie de voir que les honneurs et l'honneur ne sont pas aussi nécessairement inconciliables que le croyait la génération de Flaubert. Mais si heureux qu'on soit de voir ce qu'on admire et ce qu'on aime reconnu, proclamé, promu, le bonheur est plus rare encore de contempler un maître qui reste un novateur ou même le devient de plus en plus et qui joint aux prestiges de la consécration les puissances d'une jeunesse en quelque sorte croissante et féconde.[...] Quand on voit les roses délicates et fraîches de votre visage couronner un repas on s'étonne que tant de grâce décore un si haut dignitaire et un maître

6 900 €



198



199

si incontesté. Quand on voit toute la jeunesse se nourrir et se délecter des fruits toujours plus savoureux et nourriciers de votre pensée on s'émerveille que par un miracle qui semble contraire aux lois du règne végétal le même arbuste qui ploie sous ses fruits s'irise en même temps de ses fleurs.

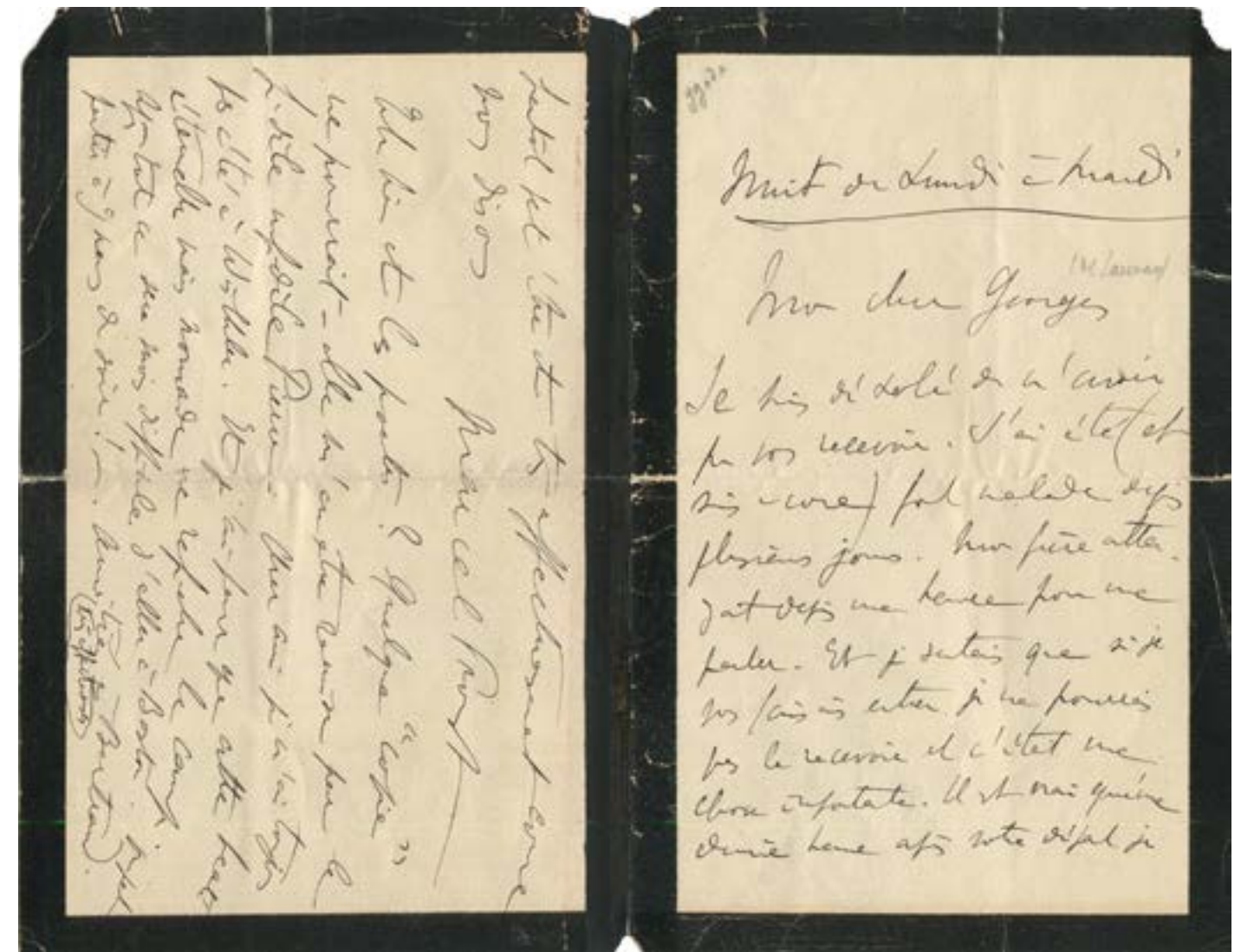
Votre respectueux admirateur
Marcel Proust »

L'écrivain, dramaturge et diplomate Paul Hervieu (1857-1915) fut élu à l'Académie française en 1900. Proust l'avait connu dans le salon de Madame Straus au début des années 1890. Considéré comme l'un des tenants du roman « psychologique », avec Barrès ou Anatole France, il décrit dans ses livres les mécanismes sociaux et sentimentaux chez les gens du monde, comme dans son plus célèbre, *Flirt*, publié en 1890.

Proust fut un grand lecteur de cette « œuvre entre toutes admirée, celle de Monsieur Hervieu », ainsi qu'il l'écrivit à Madame de Pierrebourg le 23 octobre 1908 (Kolb, VIII, p.250), et partageait avec son grand ami Antoine Bibesco cette vénération particulière pour ses dialogues théâtraux, tels ceux de ce « chef-d'œuvre immortel, *La Course du Flambeau* » dont, disait Proust « la littérature universelle compte peu d'œuvres aussi profondes et aussi parfaites ».

Bien que largement oubliée aujourd'hui, l'œuvre d'Hervieu ne fut pas sans avoir eu une forte influence sur celle de Proust. Aussi, ce dernier est-il des plus sincères quand il salue sa décoration, se félicitant que les honneurs officiels, autrefois décriés par les artistes et écrivains véritables, ne soient plus l'apanage des seuls écrivains officiels, mais récompensent aussi des maîtres authentiques.

Une des rares lettres à l'une des grandes influences littéraires de Proust.



Lettres à Georges de Lauris

Le comte Georges de Lauris appartenait, avec les frères Bibesco, Bertrand de Salignac-Fénelon ou Armand de Guiche, à ce cercle de jeunes aristocrates, avec qui Marcel Proust se lia d'amitié au début du siècle. Comme ceux-ci, il prête certains de ses traits au personnage de Saint-Loup dans la *Recherche du temps perdu*.

Il écrivait lui-même (Proust fait ici référence – « *Eh bien et les poètes ?* » – à son article sur Baudelaire et Verlaine, à paraître dans *La Nouvelle Revue* du 1^{er} janvier 1906) et, dans son roman *Ginette Chatenay*, paru en 1910, on voit l'héroïne lire la nuit *Les Plaisirs et les jours*.

1. Datée Nuit de lundi à mardi [12 au 13 juin 1905].

4 p. in-8 à l'encre noire, sur un double feuillet de papier vélin de deuil. Traces de pliures, petits manques aux angles et bordure fragile.

Précieuse lettre à propos de *Sur la lecture*.

Marcel Proust avait pour lui, en plus de l'amitié, une profonde estime intellectuelle et Lauris lui prodigua de précieux conseils lors de l'écriture du *Contre Sainte-Beuve*, et, on l'apprend ici, pour son fameux texte, *Sur la lecture*, qui parut le 15 juin dans *La Renaissance latine*, puis en préface à sa traduction de *Sésame et les Lys*.

Il s'agit d'un texte très important dans l'œuvre de Proust, à la fois théorique et autobiographique, qui contient en germe les thèmes de Combray.

De façon très caractéristique, le romancier, tout en se cachant sous une apparente modestie est conscient de la valeur de son texte : « *si (...) vous le lisiez d'un inconnu, dans une revue, vous le trouveriez assez original et réfléchi* ».

Surtout, il écrit cette phrase remarquable qui témoigne déjà de la conscience qu'il a de son génie : « *Du reste pour beaucoup de raisons, dont plusieurs seraient faciles à supprimer (faciles – si je voulais, c'est-à-dire impossibles !) il est détestable.* » Autrement dit, il voit très bien ce qui pourra apparaître comme des défauts, et la façon dont il pourrait y remédier. Mais il s'y refuse précisément : « *faciles – si je voulais, c'est-à-dire impossibles* », car ce sont dans ces « *défauts* » que réside son originalité.

La fin de la lettre fait référence à l'exposition de peintures, gravures et lithographies de Whistler, qui se tenait à l'école des beaux-arts depuis le 10 mai. Proust admirait grandement le peintre, qui sert en partie de modèle à Elstir dans la *Recherche*. Il se rendit à l'exposition le 15 juin et en revint ébloui après avoir vu « *des Venise en turquoise, des Amsterdam en topaze, des Bretagne en opale* ».

Kolb, V, 110.

21 500 €

2. Non datée

2 pp. in-8, à l'encre noire sur papier vergé filigrané. Pli central renforcé.
Non publiée par Ph. Kolb.

Jolie lettre de remerciements.

« [...] *C'est charmant mais cela ne vaut pas toute l'adorable atmosphère de bonté et de charme où cela est plongé comme tout le reste. Georges il y avait dans la lettre [...] une sollicitude que je ne puis sans pleurer appeler maternelle. Mon cher Georges je ne sais si je connaîtrais jamais votre amitié car je ne sais pas exactement si vous en avez pour moi. Mais je sais que vous avez eu pour moi de la bonté que vous auriez pour un enfant qu'on aurait confié dans la vie. Je sais votre vertu, et je vous suis l'occasion d'un déploiement de charme comme des actes mais moins altruistes ne vous incitent point à en dépenser. Tout cela me pénètre et me charme à un degré que je dis bien mal* »...



8 500 €

Lettre à la marquise de Ludre-Frolois

Sans date. [juillet-août 1919]

8 pp. in-12 à l'encre noire sur 2 doubles feuillets de papier vergé gris.
Non publiée par Ph. Kolb.

Belle lettre inédite, pleine d'humour et typiquement proustienne, dans laquelle l'écrivain narre avec drôlerie divers tracas domestiques.

L'adresse portée en tête de la lettre (8 bis rue Laurent Pichat) ainsi que son contenu permettent de dater précisément cette lettre. C'est en effet en juin 1919 que Marcel Proust fut contraint de quitter son appartement du boulevard Haussmann. Avant de s'installer rue Hamelin en octobre de la même année, il a trouvé asile dans l'appartement meublé que lui a proposé Jacques Porel chez sa mère la comédienne Réjane, au 8 bis rue Laurent-Pichat.

La destinataire de la lettre est probablement la marquise René de



202



203

Ludre-Frolois, née Solange Bianchi, sœur de la comtesse Joachim Murat. Proust la fréquentait dans le monde depuis de longues années. Elle comptait au nombre des invités de la réception qu'il organisa au Ritz en 1907 pour entendre Fauré. Dans une lettre à Madame Soutzo, il évoque ainsi son savoir thérapeutique : « Elle doit savoir si l'air de la mer peut avoir par l'intermédiaire des nerfs ce pouvoir malfaisant, puisqu'elle est un peu "psychiatre" ». Un passage d'une lettre de juillet 1919 à Jacques Truelle incite à penser que c'est à elle que Proust s'adresse ici : « Votre amie Me de Ludre a eu beau me fournir (à distance car je n'ai pas été capable d'accepter ses invitations pas plus qu'aucune autre) des boules destinées à boucher les oreilles contre le bruit, je suis dans un état lamentable. » Par ailleurs, dans une lettre qu'il lui adresse en juin 1919, il s'entretient avec elle de sa façon d'user du véronal, après qu'elle lui eut exposé ses théories sur l'insomnie. Madame de Ludre est décidément associée aux boules Quiès puisque Proust y fait de nouveau allusion dans une lettre de 1920 à Florence Blumenthal : « Madame de Ludre m'ayant donné pour que je ne souffre pas du bruit des boules qu'on se met dans les oreilles... ». D'autre part, sa parenté avec les Murat justifierait le post-scriptum. On sait également que Proust lui a envoyé *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* et *Du côté de chez Swann* en juin. Dernier indice : la formule employée par Proust (« Madame ») est celle qu'il utilise dans toutes les autres lettres connues qu'il a adressées à la marquise.

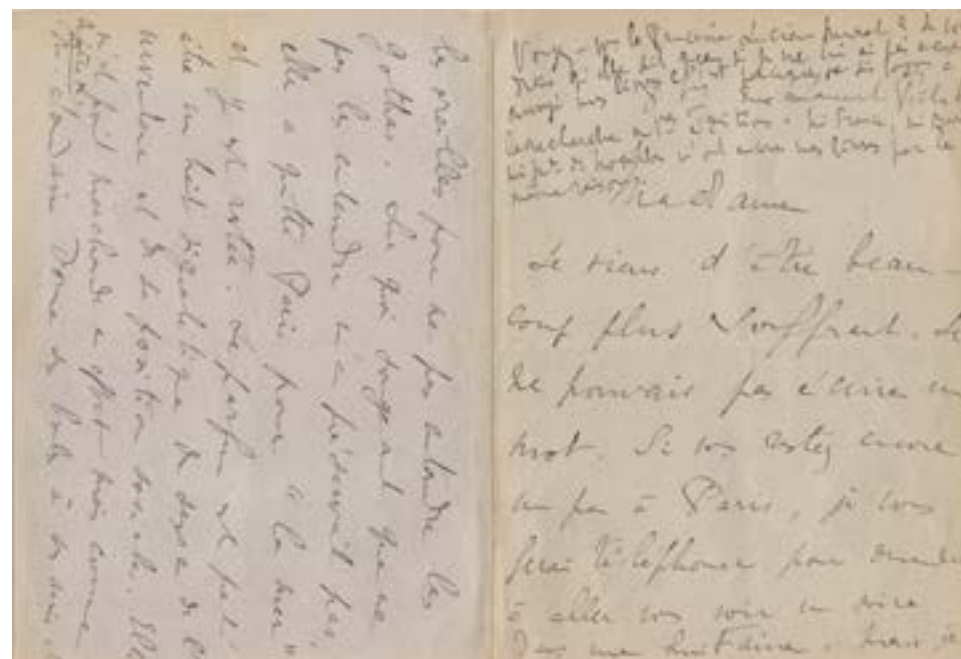
Cette lettre inédite offre un condensé des grands motifs de la correspondance proustienne à cette époque : maladie, déménagement, envoi de ses livres récemment parus, le tout enrobé d'un humour et d'une bonne humeur notables. C'est sur le mode comique qu'il retrace ici ses difficultés à trouver un appartement, question qui l'occupera intensément durant cette période. On sait le déchirement

que fut pour lui de devoir quitter l'appartement du 102, bd Haussmann et la façon dont il mit ses amis à contribution pour dénicher un appartement qui lui convînt. En attendant, il loge chez Jaques Porel, dans un appartement où, comme d'habitude, il souffre des bruits qui lui parviennent. Cette fois ce ne sont pas des travaux, mais des voisins faisant bruyamment l'amour. Cet épisode a visiblement marqué Proust, qui en parle encore sur le même mode teinté d'envie dans une lettre à Jaques Porel : « Les voisins

dont me sépare la cloison font d'autre part l'amour tous les jours avec une frénésie dont je suis jaloux. » Le remède est les boules Quiès, que le romancier découvre à ce moment-là et qui sont appelées à jouer un rôle important dans la mythologie proustienne. Sous sa plume de Proust la quête de ce remède prend rapidement l'allure d'un mini roman policier, avec le « taxi fantôme » d'Odilon Albaret lancé à la recherche d'une mystérieuse personne, mi-trafiquante, mi-femme du monde. En quelques lignes, s'ébauche la miraculeuse faculté de Proust à développer à partir du moindre incident un récit – en l'occurrence burlesque – avec ses incidences et une théorie possible (la supputation du sexe et de la condition sociale) de la fabricante d'après le parfum des boules. Si les embarras (car rien n'est jamais simple avec Proust) que lui causent les boules Quiès reviennent souvent dans sa correspondance (« ayant mis des boules pour ne pas entendre mes voisins et essayer de dormir, je n'ai pu les retirer complètement et cela me fait très mal » [6 septembre 1920]) ; « j'ai eu un commencement d'otite par suite du bouchage d'oreilles par ces boules que je mets pour dormir et qui sont très difficiles à retirer » [9 septembre]) « Mes boules Quiès comme tu l'avais prévu se sont incomplètement retirées de mes oreilles » [18 septembre]), c'est dans la *Recherche* que l'on trouve la plus belle page que lui ait inspiré cette invention : « Pour revenir au son, qu'on épaississe encore les boules qui ferment le conduit auditif, elles obligent au pianissimo la jeune fille qui jouait au-dessus de notre tête un air turbulent, qu'on enduise l'une de ces boules d'une matière grasse, aussitôt son despotisme est obéi par toute la maison, ses lois mêmes s'étendent au dehors. Le pianissimo ne suffit plus, la boule fait instantanément fermer le clavier et la leçon de musique est brusquement finie. » (*Le Côté de Guermantes*, II, pp. 74-78).

Comme bien souvent, c'est dans le post-scriptum qu'est le véritable objet de la lettre : il s'agit de faire savoir à la Princesse Murat que si elle n'a pas reçu ses livres (*Swann* réédité par Gallimard, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* et les *Pastiches* viennent de paraître), c'est parce qu'il ne trouve plus d'édition originale à lui envoyer. Cette excuse a abondamment servi à Proust pour éviter d'envoyer un livre à une personne qui aurait pu s'y reconnaître. En l'occurrence, la précaution était inutile, mais le danger plus grand encore, car les Murat étaient nommément cités dans le pastiche de Saint-Simon publié pour la première fois dans le volume de Gallimard. Dans ce texte Proust raille les prétentions nobiliaires de la famille, ce qui entraînera une brouille définitive. Dans une lettre d'octobre 1919 à Paul Morand, Proust conclut ainsi cette affaire : « Je ne me considérais pas comme lié avec la Princesse Murat pour être allé chez elle à des soirées de mille personnes où l'on défilait comme aux bals de l'Élysée. »

22 000 €





206

18 500 €

Lettre à Berthe Lemarié, secrétaire de la NRF

Sans lieu (Paris), sans date « lundi » (12 août 1918).

4 pages in-8 à l'encre noire sur papier vélin gris filigrané « Old Hickory Bond ». Dans l'angle supérieur gauche la destinataire a ajouté à l'encre rouge : « 13 (ou 19) août » ; une autre main a inscrit au crayon : « Réserve à M. Ph. Kolb ». Plusieurs lignes ont été soulignées au crayon rouge. Petites traces de colle et d'ancien montage sur onglet, minimes salissures.

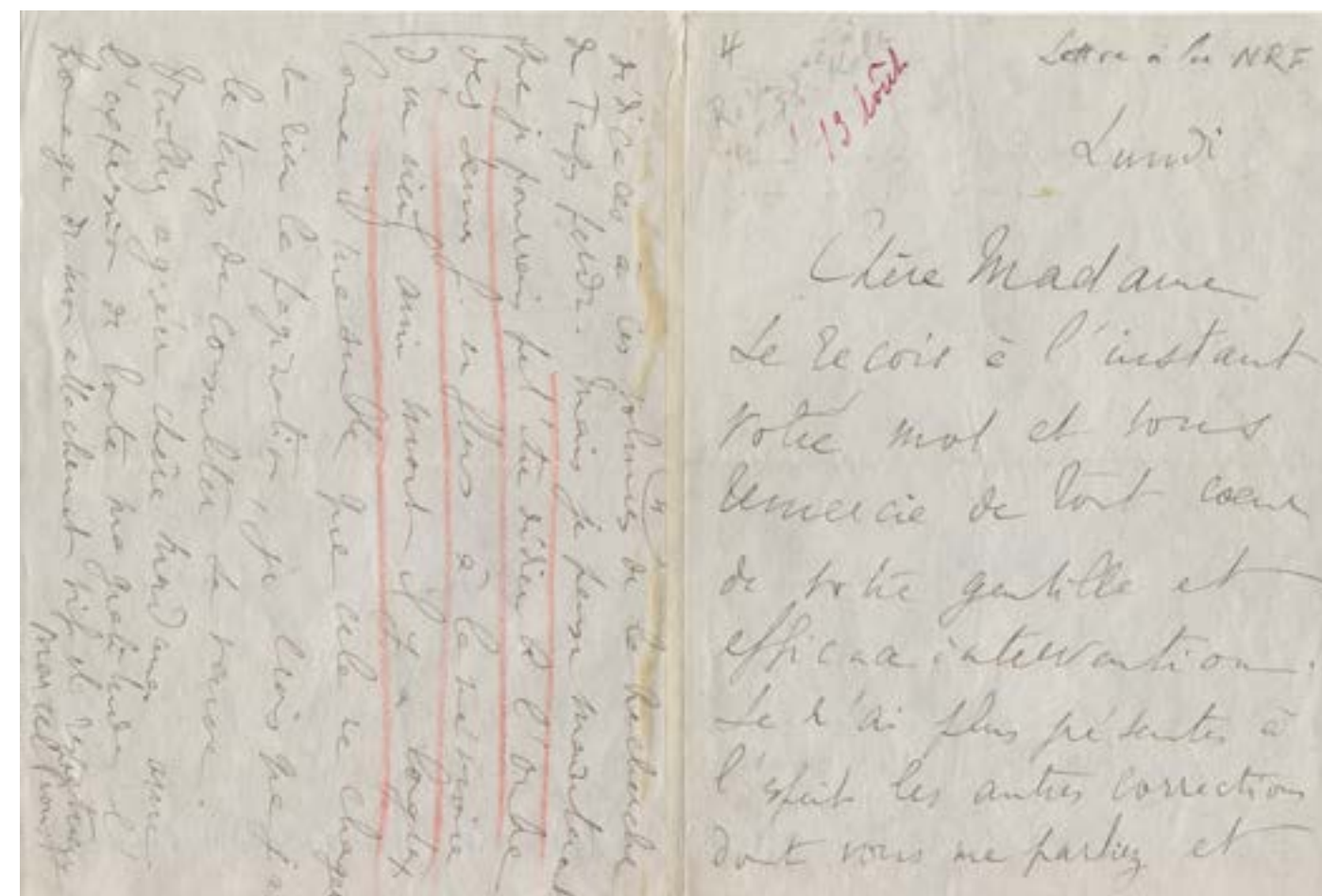
Très intéressante lettre relative aux corrections d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

Elle concerne notamment le projet, abandonné par la suite, de dédier le volume à la mémoire du Prince Edmond de Polignac.

Cette lettre a été adressée à Berthe Lemarié qui était la secrétaire de Gustave Tronche à la NRF, et qu'elle remplaçait lors de ses absences. Le livre parut sans dédicace.

« (...) Il est bien certain qu'un volume dont une partie a été réimprimée sur les premiers placards fourmillera de fautes, mais ce sont de celles que j'espère le lecteur rétablira. Puisque vous me dites que des corrections sont encore possibles, et puisque je n'use pas de cette possibilité (...) peut-être sera-t-il possible au dernier moment d'ajouter en tête du livre une page pour ma dédicace. J'avais dit à Gaston Gallimard que je ne comptais pas mettre de dédicaces à ces volumes de *La Recherche du temps perdu*. Mais je pense maintenant que je pourrais peut-être dédier *A l'ombre des jeunes f[illes] en fleurs*, à la mémoire d'un vieil ami mort il y a longtemps. Comme il me semble que cela ne changera en rien la pagination, je crois que j'ai le temps de consulter sa veuve. (...) ».

Proust rédigea un projet de dédicace à la mémoire « chère et vénérée du Prince Edmond de Polignac, hommage de celui à qui il témoigna tant de bonté et qui admire encore, dans le recueillement du souvenir, la singularité d'un art et d'un esprit délicieux ».



207

Le prince Edmond de Polignac (1834-1901) fut un compositeur et mécène important, descendant du premier ministre de Charles X. Homosexuel, il avait épousé une lesbienne notoire, Winnaretta Singer, héritière des machines Singer. Après la mort du prince de Polignac, la princesse consacra une part de son immense fortune à soutenir les artistes. Proust fréquenta le salon des Polignac et en retira de nombreuses évocations pour l'écriture de la *Recherche*.

Kolb, XVII, pp. 340-342.

Lettre à Maria de Madrazo, sœur de Reynaldo Hahn

Datée de Paris [jeudi 14 janvier 1915].

4 pp. in-12. Très bon état (légère trace de pliure). Enveloppe jointe, adresse, timbre et cachet postal du 15 (ou 16).01.15.



14 000 €

Très émouvante lettre datant des premiers mois de la guerre, écrite après l'annonce simultanée de la mort de trois de ses amis et parents.

« (...) Je vous écris dans les larmes parce que je viens d'avoir trois amis de tués et puis ce qui me déchire le plus j'apprends à la fois que Caillavet (vous ne savez peut-être pas qu'il y a vingt-cinq ans nous ne nous quitions pas d'une heure) est mort, et qu'un ami que j'adore quoique je ne le voie plus depuis longtemps et qui m'avait encore écrit l'autre jour la lettre la plus tendre, la plus fraternelle, Bertrand de Fénelon a peut-être été tué, on ne sait rien. Cette idée me rend fou. Chère amie si je n'étais si désespéré que de choses amusantes à vous conter pour Reynaldo, que vous lui écriviez. – Ne croyez pas quand j'ai su son projet Gouraud que je n'ai pas fait tout ce qui était humainement possible pour l'en empêcher. C'est à cause de ce projet que je ne savais pas encore qu'il ne voulait pas de moi à Albi (vous avez eu l'air de croire que mon projet d'y aller était un projet en l'air, vous me connaissez très mal). Chère amie j'ai su que vos sœurs ont dit que c'était par plaisanterie que je parlais de mon conseil de contre-réforme. Rien n'est plus vrai. Et jamais je ne dis les choses par plaisanterie. Tout cela est trop long à vous expliquer.

Je vous raconterais aussi pour vous faire rire que je vais sans doute être "saisi". Mais vous croiriez aussi que je plaisante. Chère amie les gens que nous aimons le plus ne nous connaissent pas. (...) »

Proust évoque Jean Bénac, fils des amis de ses parents qui l'avaient accueilli à Beg-Meil et dont Proust tentera vainement contre sa famille de faire éditer un recueil de ses lettres ; Jean Cruppi et Victor Ramillon, cousins éloignés de Proust.

Mais l'affliction inconsolable de Proust résulte surtout de l'annonce de la mort de son grand ami Gaston Arman de Caillavet, atteint d'urémie et après plusieurs semaines de souffrance, avec qui il s'était lié en 1889, alors qu'il accomplissait son volontariat à Versailles ; et, de plus, d'être sans nouvelles de son autre grand ami Bertrand de Fénelon, dont il apprendra plus tard la mort au front, le 14 décembre 1914.

Apprenant la mort de Gaston, Proust écrivit ces mots à sa veuve :

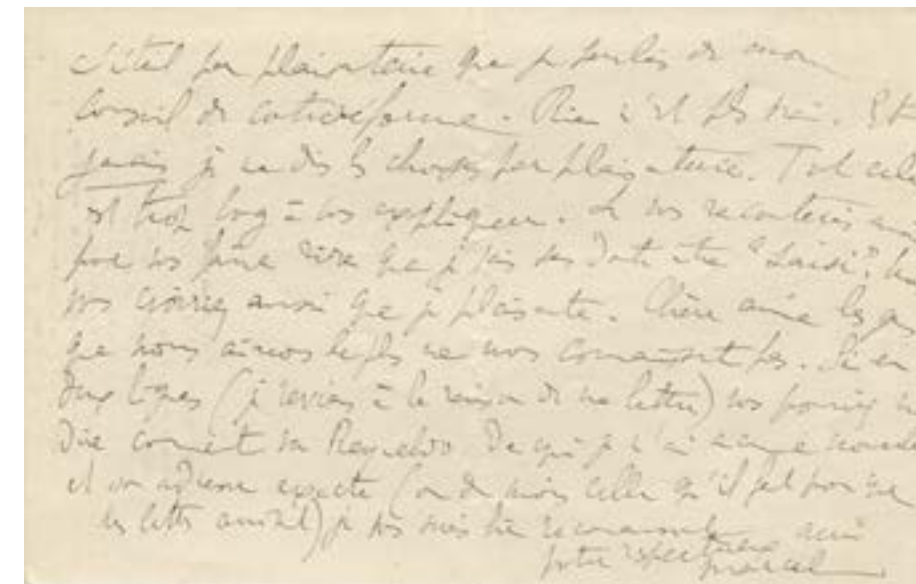
« Non je ne peux pas croire que je ne reverrai jamais Gaston, pensez que je l'ai connu et adoré même avant qu'il vous connût ! que le seul nuage qu'il y ait jamais eu entre nous est venu de ce que nous étions tous les deux follement amoureux de vous (...) quelle absurdité que ce soit moi le malade, l'inutile, le bon à rien qui reste (...) ».

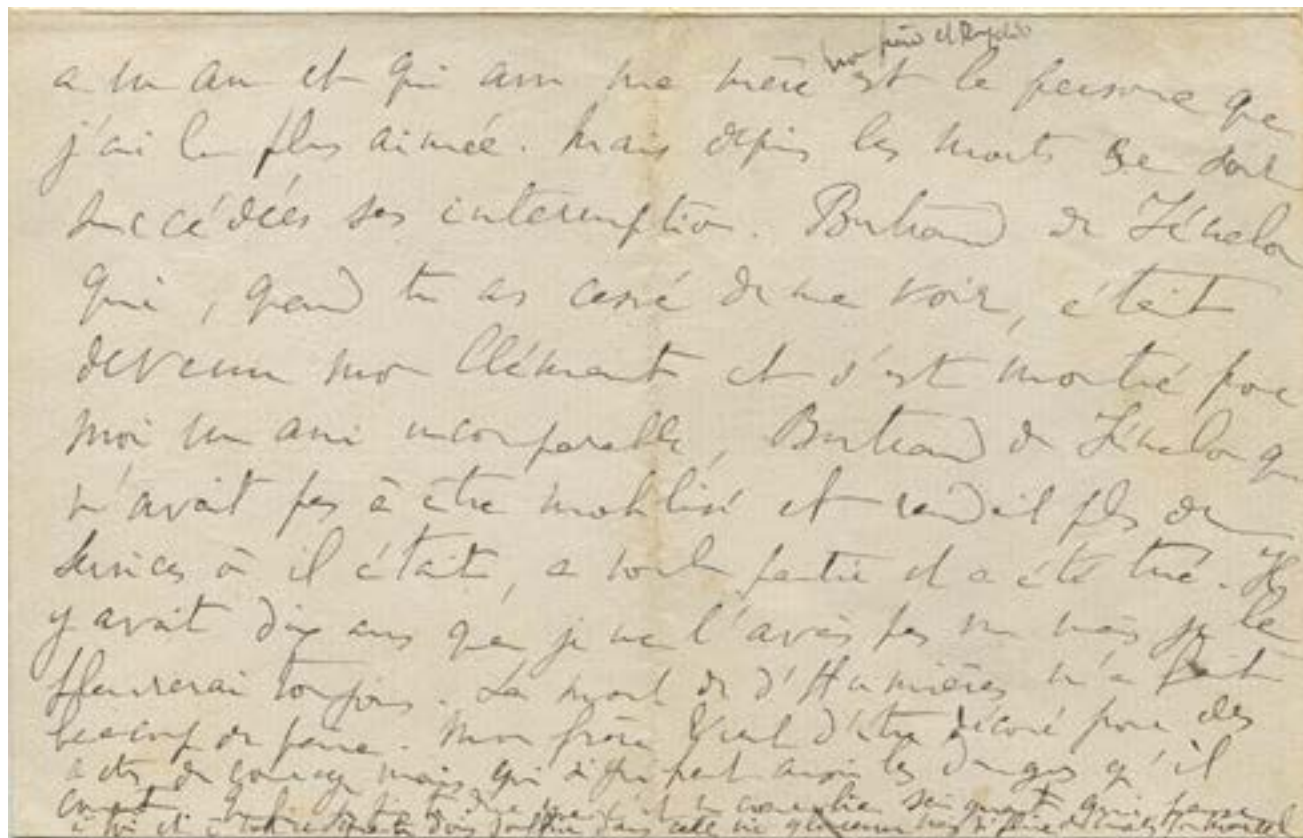
Quant à Bertrand de Fénelon, descendant de l'illustre écrivain, c'est dans la compagnie des Bibesco que Proust le rencontra pour la première fois, et conçut pour lui une « affection vive », affection qui se muera progressivement en amour malheureux.

Ses anciens amis morts, Proust songe alors avec la plus grande inquiétude au sort de Reynaldo Hahn, lui aussi parti au front, qui ne répond pas à ses lettres.

« Tous mes plus chers amis sont sur le front », écrit-il dans une lettre du 3 janvier 1915, et c'est sans doute pour se joindre à eux que l'un des principaux soucis de Proust au début de la guerre est de passer un conseil de contre-réforme. Mais il a beau se tourner de toutes parts, aucun docteur ne consent à l'établir. Sur la demande de Reynaldo Hahn, le docteur Bize rédige même un certificat qui le déclare dans « l'impossibilité absolue de rendre aucun service dans l'armée ». S'adressant en désespoir de cause à l'une de ses anciennes relations du salon de Mme Straus, Joseph Reinach, celui-ci enfin l'assure qu'il n'a rien d'un « embusqué », et que sa radiation des cadres de l'armée le délie de toute obligation militaire. Proust se défend dans sa lettre d'avoir agi de la sorte par plaisanterie, comme en font répandre le bruit les sœurs de Reynaldo, et peut-être est-ce aussi l'avis de ce dernier, ce qui lui fait dire que « les gens que nous aimons le plus ne nous connaissent pas », profonde maxime, on ne peut plus proustienne...

Kolb, XIV, pp. 30-31 (le mot « amusantes » a été omis dans la transcription).





Lettres à Clément ou Rita de Maugny

Clément de Maugny (1873-1944), fils d'Honorine de Komar et d'un noble Savoyard, comptait au nombre des plus anciens et fidèles amis de Marcel. Ils se rencontrèrent alors qu'ils n'avaient pas vingt ans. Dans sa préface au *Royaume du bistouri*, album de dessin de l'épouse de Maugny, Marcel Proust évoque avec nostalgie leurs séjours en Savoie. Maugny aurait été, avec Louis d'Albufera et Bertrand de Fénelon, un des modèles du marquis de Saint-Loup dans la *Recherche du temps perdu*.

Son épouse, Rita de Maugny, d'origine polonaise, dessinatrice et caricaturiste, fut infirmière pendant la Première Guerre mondiale et s'inspira de cette expérience pour une série de dessins humoristiques.

1. Non datée [22 mai 1915]

4 pp. in-8 à l'encre noire

Très belle lettre évoquant ses amis disparus.

La première des morts évoquées dans cette lettre si triste est celle du comte Ferri de Ludre, député de Meurthe-et-Moselle, précocement disparu à l'âge de quarante-cinq ans. Il était le cousin de Clément de Maugny.

La seconde, blessure inguérissable est celle Alberto Agostinelli, qui s'était noyé le 30 mai 1914, quand l'avion qu'il pilotait s'écrasa en mer au large d'Antibes. Marcel Proust ne le nomme pas (« *un ami que j'ai perdu il y a un an* »), mais fait cet aveu capital : il fut « *comme ma mère, mon frère et Reynaldo* », « *la personne que j'ai le plus aimée* ».

La troisième est celle de Bertrand de Fénelon, né en 1878 et mort au combat le 17 décembre 1914 : « *Bertrand de Fénelon qui, quand tu as cessé de me voir, était devenu mon Clément et s'est montré pour moi un ami incomparable, Bertrand de Fénelon qui n'avait pas à être mobilisé et rendait plus de services où il était, a voulu partir et a été tué.* »

Marcel Proust avait conçu pour lui une passion amoureuse, à sens unique. « *Je le pleurerai toujours* », écrit-il.

Enfin, pour clore cette funèbre litanie, Marcel Proust évoque une dernière mort : celle de son ami Robert d'Humières, tombé au champ d'honneur quelques jours plus tôt. Celui-ci l'avait aidé dans la traduction de la *Bible d'Amiens*.

Cette lettre poignante, véritable cri du cœur, fait apparaître la sensibilité extrême de l'écrivain, et sa fidélité envers les êtres qu'il a aimés, par-delà la mort.

Kolb, XIV, pp. 135-136.

2. Non datée [avril 1917]

7 pages in-8 à l'encre noire sur 2 doubles feuillets de papier vergé.

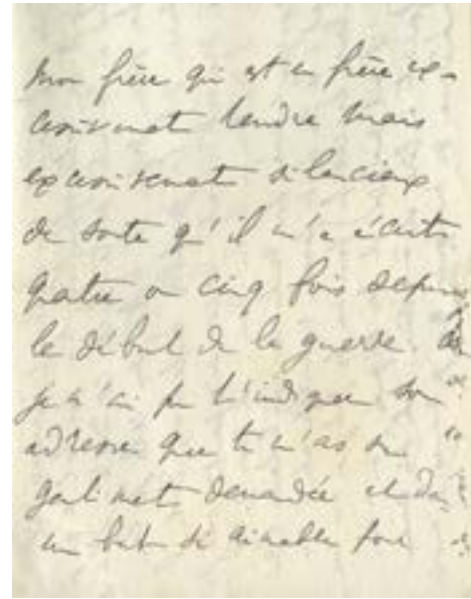
Intéressante lettre sur ses rapports avec son frère.

Robert, le frère cadet de Marcel Proust, eut pendant la guerre une conduite héroïque. Il opérait les blessés graves directement sur le champ de bataille et sauva ainsi des centaines de vies. Victime d'un bombardement de son bloc opératoire, il souffrirait d'un important traumatisme crânien.

24 000 €



La lettre offre un intéressant aperçu des rapports entre les deux frères. Marcel Proust, non mobilisé en raison de sa constitution fragile, admirait le courage de son frère et tremblait pour lui depuis le début de la guerre.



Mais les deux hommes vivent alors dans des univers radicalement différents, d'où une absence de communication dont souffre l'écrivain : « Je ne sais ce que tu dois penser de moi et suis encore plus humilié de te donner la raison de mon silence. Il tient à ce que depuis ta lettre, et même pas mal avant, je n'ai reçu aucune lettre de mon frère qui est un frère excessivement tendre mais excessivement silencieux de sorte qu'il m'a écrit quatre ou cinq fois depuis le début de la guerre. » Sa connaissance de l'âme humaine et sa tendresse le poussent à interpréter ce silence dans un sens qui fait honneur à son frère : « Je crois qu'il exagère encore son mutisme épistolaire (qui tient à la fois à sa paresse naturelle et à un labeur excessif) pour ne pas fatiguer ma vue, qu'il sait malade et pas soignée, en me forçant à lire et à écrire. »

Proust, au milieu des « hideurs » de sa chambre n'osa recevoir Rita et le passage de cette lettre dans lequel il explique les raisons de son refus est particulièrement parlant : « Mais cela ne peut abolir la bien naturelle et élémentaire coquetterie qui m'empêche de laisser pénétrer dans ma chambre, dont tu connais mieux que personne les hideurs, tout être du sexe féminin, surtout quand je la sais douée d'un charme et d'un esprit infinis, et si portée à la caricature, et que lui donner une trop mauvaise opinion de moi, me serait cruel. Ce n'est donc pas un désir insuffisant de la connaître, qui m'a inspiré la pudeur, la crainte anxieuse de la laisser monter. »

On y voit un mélange de pudeur et de délicatesse, mais aussi la crainte de d'offrir un spectacle pitoyable à la caricaturiste.

Kolb, XVI, pp. 107-108.

3. Non datée [décembre 1917-janvier 1918]

11 pages in-12 sur 3 doubles feuillets de papier vergé.

Longue et intéressante lettre « financière », presque entièrement inédite.

Cette lettre offre le grand intérêt de nous renseigner sur sa situation financière de Marcel Proust à cette époque, qui n'est guère florissante. Il fait des placements hasardeux et depuis 1916, en raison de la guerre, ne paie plus de loyer. Il est d'autant plus plaisant de le voir ici donner des leçons d'économie : « Enfin il faut se dire : "à quelque chose malheur est bon", et comme avec ce que tu dois avoir tu as aussi ta solde



et que comme mobilisé on ne peut rien te forcer à payer, du moins si tu ne trouvais pas à emprunter, tu serais pourtant certain de vivoter, et ensuite tu n'aurais rien à rendre. »

Mais il doit pourtant reconnaître : « Il est vrai que les jours où je sors je dépense beaucoup trop. Mais je ne sais pas faire autrement, je ne l'apprendrai pas à mon âge et si près de ma fin. »

Cet aveu fait référence à sa proverbiale prodigalité lors de ses sorties, dîners donnés au Ritz, voitures, pourboires munificents, etc.

Proust est alors en pleine corrections des épreuves d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* (« j'ai follement à travailler », et il doit rendre de fréquentes visites à la princesse Soutzo, qui vient de subir une opération : « je suis forcé à des sorties relativement fréquentes, dangereuses pour ma santé (quoique des plus innocentes) après lesquelles je suis quasi mort ».

Cette longue lettre n'a été publiée que très partiellement par Philippe Kolb, avec une phrase interpolée (XVIII, p. 36).



212

18 500 €



213

18 000 €

4. A Rita de Maugny, non datée [1917]

8 pages in-8 à l'encre noire sur deux doubles feuillets de papier vergé.

Précieuse lettre inédite à l'auteur du *Royaume du Bistouri*.

Il ressort de la présente lettre que Rita de Maugny a fait, par l'intermédiaire de Reynaldo Hahn, puis Marcel Proust, fait parvenir à Gus Bofa des dessins à fin de publication dans *La Baïonnette*, un hebdomadaire satirique, mais toujours « familial et de bon ton », qui parut de 1915 à 1920. L'artiste était un collaborateur régulier du journal, dont il dessinait la plupart des couvertures.

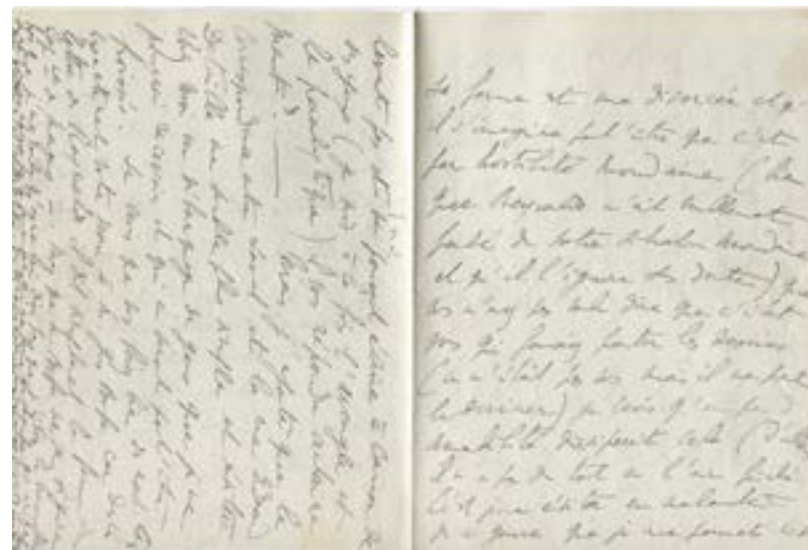
Marcel Proust, pour transmettre cette lettre, fait appel à Céleste, qui elle-même, « ne pouvant le quitter », fait appel à une autre porteuse, laquelle, par deux fois, refuse de dire le nom de la personne qui l'envoie.

D'où une situation qui se complique à plaisir, au point que Proust lui-même, tente de la simplifier : « je crois que vous devriez écrire tout de suite un mot à M. Gus Bofa, 4 rue Edouard Detaille, lui disant "je suis Madame de Maugny dont Monsieur Reynaldo Hahn vous a parlé" ».

Mais tout de suite après, le romancier entre dans les subtilités qui sont les siennes, multiplie les hypothèses suivies de concessives entre parenthèses : « M. Gus Bofa ayant probablement cru que c'était vous qui aviez envoyé plusieurs fois chez lui, comme il a vu qu'on gardait le silence obstiné sur la provenance de la lettre, comme sa femme est une divorcée et qu'il s'imagine peut-être que c'est par hostilité mondaine (bien que Reynaldo n'ait nullement parlé de votre situation mondaine et qu'il l'ignore sans doute) que vous n'avez pas voulu dire que c'était vous

qui faisiez porter les dessins (car ce n'était pas vous mais il ne peut le deviner) je crois qu'un peu d'amabilité dissiperait cela (d'ailleurs il n'a pas du tout l'air fâché). »

Une telle phrase nous restitue Marcel Proust dans ses intonations mêmes. Pas une proposition qui ne soit suivie de son atténuation. La suite, est de la même eau ; on y voit la générosité et l'humour moqueur de Proust, qui surjoue son personnage de perpétuel malade : « Quant à moi j'aurais préféré ne pas paraître là-dedans parce que j'ai dû apercevoir autrefois l'actuelle Mme Gus Bofa, et qu'avec mon état de santé je suis involontairement peu aimable parce que je



22 000 €

ne vais nulle part etc. Mais cependant comme Reynaldo en répondant à M. Gus Bofa (car toute cette correspondance passe par les quatre points cardinaux ce qui ne simplifie rien), vous pouvez dire si vous voulez, les dessins vous ont été envoyés par un ami de M. Hahn, M. Proust (il sait certainement qui je suis) mais comme celui-ci est très malade et vit couché, peut-être n'est-ce même pas directement par lui que la lettre de M. Hahn a passé. Néanmoins vous pouvez le prendre si vous voulez comme intermédiaire (M. Proust) entre nous, car bien que ne se levant pas et ne pouvant écrire à cause de ses yeux (je suis à la fois l'aveugle et le paralytique) il vous répondra certainement. »

Et il conclut cette accumulation de difficultés par : « Mais j'ajoute que la correspondance entre Laval et le rue Edouard Detaille me semble plus simple ».

La présente lettre ne figure pas dans l'édition de la Correspondance de Marcel Proust établie par Philippe Kolb.

5. A Rita de Maugny, non datée [janvier 1918]

8 pages in-8 à l'encre noire sur 2 doubles feuillets de papier vergé.

Remarquable lettre : « J'ai pour mon malheur en moi-même un ami qui est sentimental et un juge qui est raisonneur ».

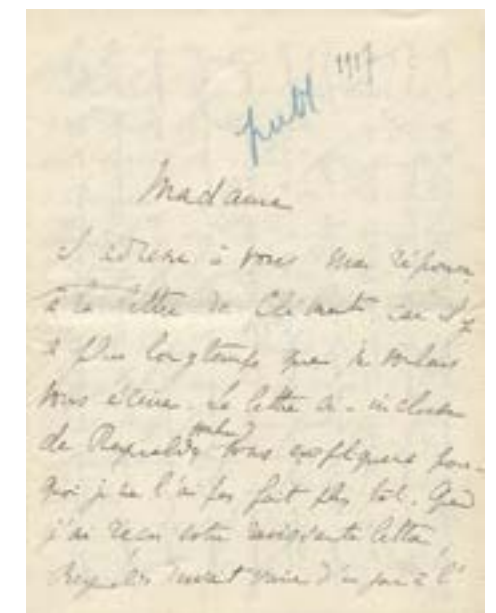
Cette lettre concerne la publication des caricatures qu'inspira à Rita de Maugny son expérience d'infirmière durant la guerre.

C'est vers Reynaldo Hahn, qui connaissait du monde au journal satirique *La Baïonnette* que se tournera Marcel Proust. Mais les circonstances de la guerre rendent toute l'affaire fort difficile.

Par scrupule, l'écrivain voudrait que son ami voie les caricatures avant d'envoyer sa lettre de recommandation, quoique ajoute-t-il, « je savais que même sans les voir il serait le plus serviable et le plus influent des amis ».

Lui-même sent bien qu'il doit dissiper tout soupçon de complaisance dans son jugement : « Mais il pourrait croire (s'il ne les voyait pas) que mon enthousiasme était dû en partie à mon affection pour Clément et au sentiment qu'il sait que, sans vous connaître, je vous porte fidèlement et respectueusement, et que vous aviez déjà inspiré à ma pauvre maman quand elle vous avait vue à Evian. Or en cela Reynaldo se serait trompé. »

Simple politesse ? Il ne semble pas. Et Marcel Proust livre ici, au



22 000 €



détour d'une phrase, l'une des clefs de son esprit : « *Mes affections les plus vives sont hélas les plus clairvoyantes.* » Cet « hélas » dit à lui seul le « drame » de Marcel Proust, partagé entre l'amitié sincère qu'il porte aux êtres et l'impitoyable lucidité qui l'empêche de se payer d'illusions sur eux.

Il développe encore cette idée un peu plus loin : « *J'ai pour mon malheur en moi-même un ami qui est sentimental et un juge qui est raisonneur ; leur dispute éternelle remplit ma vie de tristesse.* » Ce perpétuel balancement entre ces deux pôles opposés est au cœur même de la création proustienne. Et ce que dit aussi cette phrase, c'est que cette conscience exacerbée est pour lui une source de souffrance.

De la sincérité de ses affections et de sa fidélité sans faille à ses amis témoigne le passage où il fait l'éloge de Reynaldo Hahn : « *Certains mots pourraient vous faire croire que Reynaldo n'est pas un soldat courageux. Or il y a déjà 2 ans qu'on lui a offert un poste à Paris et il n'a jamais voulu quitter un poste incessamment bombardé où il est depuis le 1^{er} jour de la guerre, pas plus qu'il n'a voulu aller faire de la propagande à l'étranger (qu'il eût si bien faite, et qui a été si mal faite).* »

Et dans les lignes qui suivent, revient le « raisonneur » : « *Il est du reste capable d'injustice, mais c'est le plus grand cœur du monde.* »

Magnifique analyse du caractère de Proust par lui-même.

6. A Rita de Maugny dictée à Céleste Albaret

Non datée [vers le 20 octobre 1920]

4 pp. in-12 à l'encre noire sur un double feuillet de papier gris.

Joint : copie la réponse de Mme de Maugny de la main de Céleste (3 pp. in-16 au crayon).

Belle lettre dans laquelle Marcel Proust évoque *Sodome et Gomorrhe*, livre « atrocement inconvenant ».

La présente lettre révèle nettement dans quel esprit il a rédigé sa préface au *Royaume du bistouri* : « *j'avais fait la préface dans ma tête comme un pèlerinage à Laugnet et à Maugny où la joie de femme aimé, met de la clarté sur les tristes pierres comme à la fin du fameux Capitaine Fracasse de Gautier. Cela ne m'empêche pas d'ailleurs d'évoquer les légendes d'Henri Monnier, et les légendes d'Abel Faivre.* »

La seconde partie de la lettre fait allusion à la parution du premier tome du *Côté de Guermantes*, sorti en octobre 1920. On relèvera cette phrase importante qui s'applique non pas à ce seul volume, mais

évidemment à toute son œuvre : « *je vous supplie de ne pas croire qu'il est "spirituel", je ne connais pas de plus grande injure pour un livre.* »

Une fois de plus, Marcel Proust s'applique ici à lever le malentendu persistant autour de sa personne et de son œuvre, qui, au prétexte qu'elle se déroule en grande partie dans les salons serait « mondaine » ou, pire, « spirituelle » dans le sens de remplie de mots d'esprit.

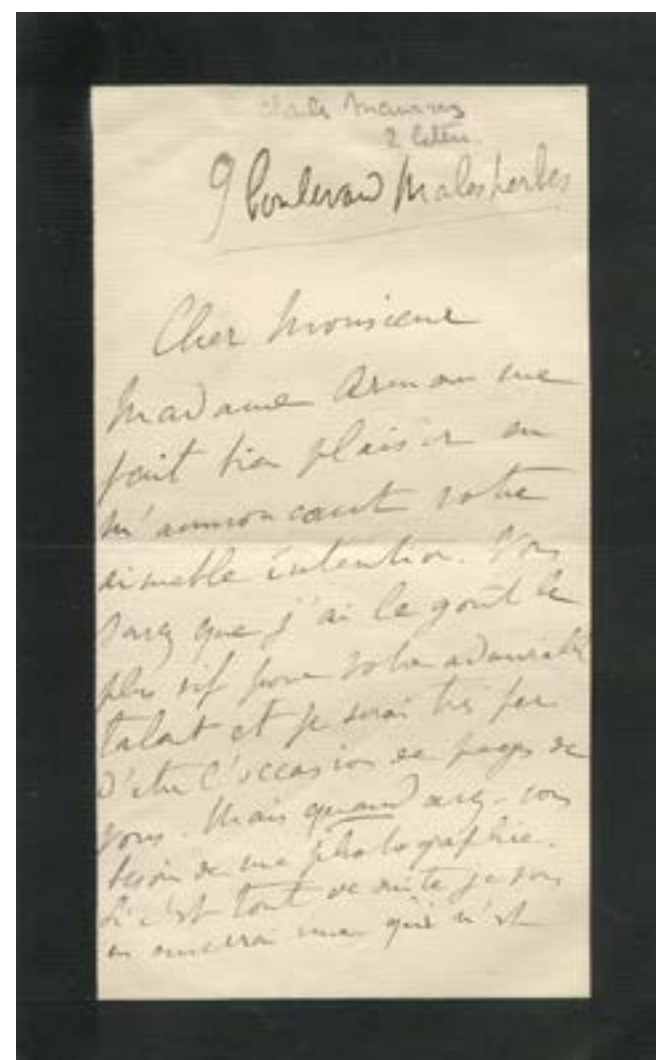
La parution de *Sodome et Gomorrhe* un an plus tard viendra en mettre en évidence au contraire tout son « côté obscur ». Proust l'annonce ici sans détours : « *Ce n'est pas mon prochain livre qui est inconvenant, c'est le suivant (qui l'est atrocement).* »

Kolb, XIX, pp. 534-535.

14 500 €

Madame
Je sens tout le ridicule
de "dicter" une lettre, pour
vous mais j'ai 41 50 faire
depuis 6 jours, sans savoir
d'ailleurs de tout ce que j'ai
dit non, que ce n'est pas
contagieux (douté vous pouvez
me lire sans crainte) c'est
quelque chose de tout nouveau
et pas du tout ce à quoi





Lettres à Charles Maurras

Marcel Proust et Charles Maurras se rencontrèrent vers 1890 dans le salon de Madame Arman de Caillavet. Les deux jeunes hommes étaient âgés d'une vingtaine d'années et n'avaient encore rien publié. Une même admiration pour Anatole France les rapprocha.

En 1896, à la parution des *Plaisirs et les jours*, Charles Maurras consacra au livre le plus bel et le plus pénétrant article, qui s'achevait par cette prédiction : « *Il faut que la nouvelle génération s'accoutume à faire fonds sur ce jeune écrivain.* »

Certes, les deux écrivains divergèrent au moment de l'affaire Dreyfus et dans la *Recherche*, Marcel Proust ne se prive pas de critiquer l'Action française. De surcroît, la vie recluse de Marcel Proust empêchait toute rencontre.

Mais le souvenir de leur jeunesse commune resta vif chez l'un comme chez l'autre.

1. Non datée [27 juillet 1896].

1 p. in-12 à l'encre noire sur un double feuillet de papier grand deuil.

Relative à l'article de Charles Maurras consacré aux *Plaisirs et les jours* dans la *Revue encyclopédique*.

Maurras a annoncé son intention de rendre compte de l'ouvrage de Proust par l'intermédiaire de Mme Arman de Caillavet, et lui a fait savoir qu'il aurait besoin d'une photographie.

« [...] Madame Arman me fait bien plaisir en m'annonçant votre aimable intention. Vous savez que j'ai le goût le plus vif pour votre admirable talent et je serai très fier d'être l'occasion de pages de vous. Mais quand avez-vous besoin de ma photographie. Si c'est tout de suite je vous en enverrai une qui n'est pas bonne. Si j'avais une dizaine de jours ou un peu plus j'irais me faire faire chez Otto une photographie digne je ne dis pas de moi, mais de vous ? [...] »

L'article de Charles Maurras fut publié le 22 août 1896 : l'auteur des *Plaisirs et des Jours* (paru le 12 juin précédent) y était qualifié de « moraliste », et Maurras y vantait l'extrême diversité des talents de Proust, un style pur, transparent, au goût exquis.

Kolb, II, pp. 98-99.

2. Non datée [juillet 1896].

1 page in-12 sur papier bleu à bords dentelés ; lettre-télégramme, adresse autographe au verso : Monsieur Charles Maurras / 19 rue du Dragon », marques postales.

Marcel Proust va voir le photographe Otto.

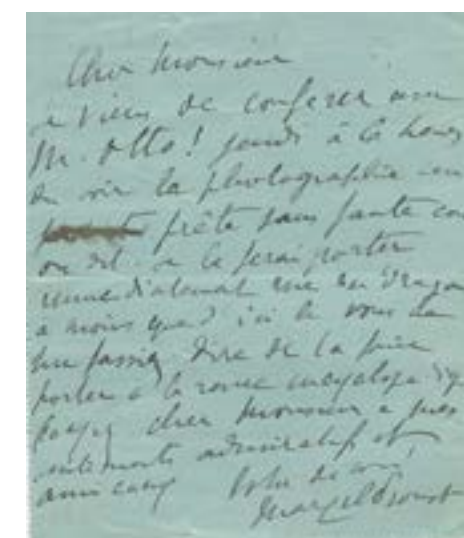
Relative à l'article de Charles Maurras consacré aux *Plaisirs et les jours* dans la *Revue Encyclopédique*. Maurras, qui a l'intention de rendre compte de l'ouvrage de Proust, lui a fait savoir qu'il aurait besoin d'une photographie.

Proust a été chez le photographe Otto et annonce que la photographie sera prête sans faute jeudi et qu'il est prêt à la faire porter, soit rue du Dragon, soit directement à la *Revue encyclopédique*.

On connaît plusieurs photographies de Proust réalisées par le studio Otto, dont un portrait qui inspira à Henri Martinie une pointe-sèche, aujourd'hui conservée à la BNF.

Kolb, II, p. 99.

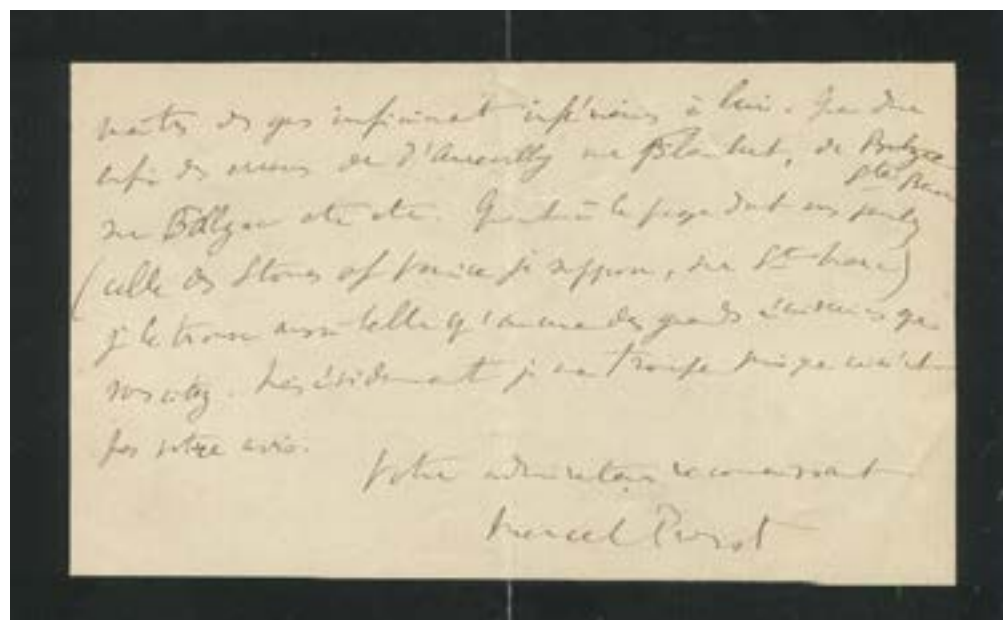
6 500 €



6 500 €



220



Lettres à Robert de Montesquiou

1. Non datée [mars 1904 ?]

4 pp. in-12 à l'encre noire sur double feuillet de papier vergé de grand deuil. Monogramme rouge du comte Robert de Montesquiou en bord supérieur gauche de la première page. Quelques petites ratures. Bon état (minimes usures aux plis, infime rousseur).

22 000 €

Très belle lettre littéraire sur les erreurs de jugement des grands penseurs et artistes, répondant à une lettre de Robert de Montesquiou au sujet de Ruskin.

Dans cette lettre très riche du point de vue des références et allusions littéraires, Proust énonce une sorte de « loi » psychologique des « génies » littéraires et autres, à savoir que les « dispositifs de (leurs) jugements » importent seuls et non leur « application à telle ou telle personne ». En effet, amorçant ici une liste d'incroyables erreurs de jugement de la part d'individus dont l'autorité intellectuelle n'est pas discutable (Nietzsche, Tolstoï ou Goethe), Proust montre combien ces erreurs sont imputables, non à leurs idées ou théories, mais bien davantage aux conventions et goûts reçus de leur époque, portant au pinacle des auteurs dont s'étonne la postérité, comme le chansonnier

Béranger, placé par Goethe en parangon absolu de la littérature française.

On remarque également l'humour affleurant de Proust, passant sous silence la liste des « écrivains de (leurs) amis » dont Nietzsche est l'avant-garde éclatante et incomparable des siècles des siècles. Malgré toute l'amitié et l'estime que Proust pouvait avoir pour Anatole France ou Paul Bourget, il ne lui venait assurément pas à l'esprit qu'ils fussent les indices d'une époque insurpassable dans l'histoire humaine. Et quant à Ruskin, dont les erreurs de jugements trahissent les mêmes dispositions « géniales », Proust qui l'admirait et le connaissait parfaitement, n'en faisait pas non plus un modèle inégalé du goût et de la pensée visionnaire.

Ancienne collection Alfred Dupont.
Kolb, VI, pp. 353-354.

2. Paris, lundi, non datée [19 décembre 1904].

7 pages in-12. Sur papier grand deuil, filigrane « Waterford » avec une grande couronne. Monogramme de Robert de Montesquiou en haut à gauche.

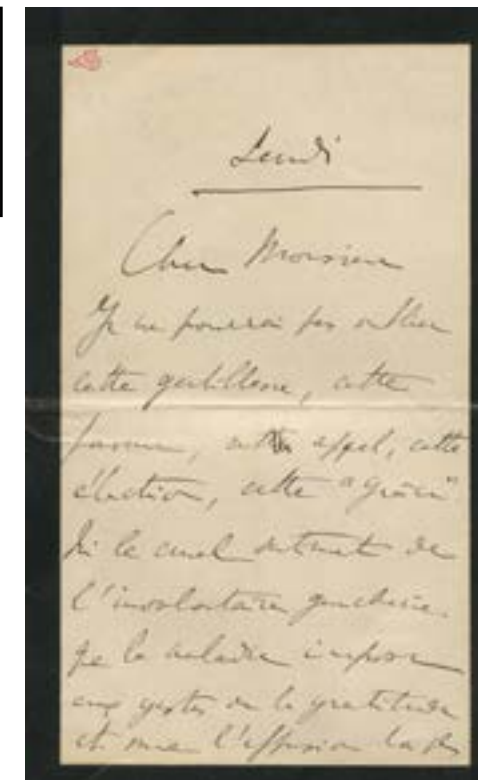
Proust déploie toute sa palette de compliments pour refuser une invitation.

Marcel Proust qui refuse pour la deuxième fois en peu de temps une invitation de Robert de Montesquiou essaie de compenser cette dérobade par un assaut de compliments. De même il tâche d'esquiver une visite du comte en feignant de la considérer comme une simple clause de style, un bonheur irréalisable. On a l'impression comme toujours que les lettres de Marcel Proust à Montesquiou sont des exercices particulièrement périlleux, notamment lorsqu'il s'agit de répondre par la négative à une invitation de l'impérieux poète. Proust déploie alors toute la palette de son savoir faire, flatterie hyperbolique, citations littéraires, fausse naïveté, assaut de modestie, sans oublier la touche d'ironie, ici à l'intention du corps médical : « Jusqu'ici j'étais très malade. Maintenant je le suis encore. Mais en plus je me soigne. Les deux réunis sont au-dessus des forces humaines ».

Kolb, IV, pp. 401-403 (avec quelques inexactitudes).



221



16 500 €

3. Non datée (jeudi 11 mai 1906)

4 pages in-12 sur papier de grand deuil à filigrane « L.T. & Cie ». Lettre signée « Votre reconnaissant et respectueux Marcel Proust ». Très bon état (marques de pliures).



15 000 €

Savoureuse lettre très proustienne sur les complications d'un rendez-vous avec le modèle du baron de Charlus.

« Cher Monsieur

Votre lettre m'a fait un plaisir profond mais me jette dans des perplexités où depuis quelque temps que je suis si malade je suis plongé chaque fois qu'il faut me dire : aurais-je ou non la fièvre demain, etc ? Si je savais que demain vendredi vous soyiez le soir à partir de neuf heures dans un endroit où je puisse vous voir, et vous serez, que je vienne ou non, où vous n'iriez pas à cause de moi, – dans ce cas je viendrais si je n'ai pas la fièvre (c'est très probable) et si je l'avais je vous ferais téléphoner vers six heures que je ne puis venir. – Si vous préféreriez le dîner – et si, de toutes façons, que je vienne ou non, vous saviez dîner demain vendredi dans un endroit (où je puisse venir en veston) – je viendrais dîner avec vous demain vendredi à huit heures si je n'ai pas la fièvre (c'est très probable) et, si je l'ai, je vous enverrais un mot à six heures. Si cette combinaison ne vous agréé pas, je pourrais un soir, même où je serais malade, vous voir chez moi à partir de neuf heures, si une chambre très chaude ne vous effraye pas. Pardonnez-moi cher Monsieur de mettre autant de complications dans une chose où le grand désir que j'en ai me devrait faire précipiter la tête baissée, n'importe comment et tout de suite (...) »

Cette lettre est citée par Martin Robitaille dans son *Proust épistolier* (2003) comme modèle de « comique à force d'être alambiqué dans ses tentatives d'isoler le plus possible les actions-réactions qui pourraient provenir de l'autre .»

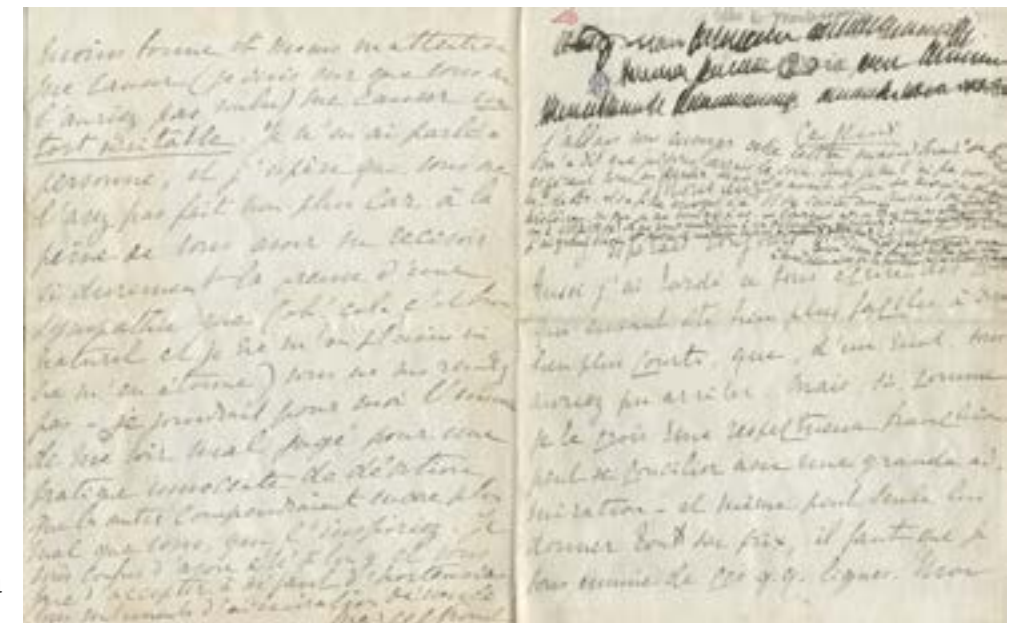
Kolb, VI, pp. 76-77. Provenances : Robert de Montesquiou (avec son cachet rouge). – Dr. Philippe Mariau (indiqué par Kolb).

4. Datée Ce jeudi. [30 avril ? 1896]

4 pp. in-8 à l'encre noire sur 1 double feuillet de papier vélin à son chiffre MP. Cachet rouge de Robert de Montesquiou.

Remarquable lettre témoignant des relations complexes de Proust et Montesquiou, avec en arrière-plan la question de l'homosexualité.

Cette lettre est emblématique des relations entre Marcel Proust et Robert de Montesquiou, du moins à ses débuts. L'admiration qu'il voue au comte est hors de proportions. « Vous êtes le souverain des choses éternelles », lui écrit-il. En retour, celui-ci se plaît à souffler le chaud et le froid, allant jusqu'à le traiter par le mépris. « Depuis quelque temps jamais un mot d'amitié ne commence ni ne conclut vos lettres », écrivait Proust un peu plus tôt.



23 500 €

L'origine en a été l'envoi par Proust d'hortensias, alors que Montesquiou s'apprêtait à publier *Les Hortensias bleus*. Ayant rencontré Madeleine Lemaire, le comte lui fit quelque remarque déplaisante à propos de cet envoi, remarque qui revint à Proust.

Il n'est pas difficile d'imaginer la teneur de cette remarque. Cet envoi de fleurs d'un homme à un autre devait sentir l'homosexualité. On retrouve ici un trait du baron de Charlus, qui cache sa véritable nature à son entourage et se montre même ouvertement homophobe.

La teneur homophobe des propos de Montesquiou se déduit aisément de certaines phrases de cette lettre : « Si je vous voyais je vous dirais combien cela m'étonne, combien il me semble qu'un homme comme vous qui plane nécessairement au-dessus de son temps et des autres devrait ignorer que tel usage a telle habituelle limite – et le sût-il devrait être touché qu'on l'enfreigne pour lui. » Autrement dit, si Proust a dépassé les convenances en envoyant des fleurs à un autre homme, nul n'était mieux placé que Montesquiou pour ne pas s'offusquer de ce geste.

Cela est plus explicite encore à la fin de la lettre : « *la façon dont vous avez répondu à Madame Lemaire au Champ de Mars pour les hortensias, pouvait si elle était moins bonne et moins inattentive me causer (...) un tort véritable. Je n'en ai parlé à personne, et j'espère que vous ne l'avez pas fait non plus car à la peine de vous avoir vu recevoir si durement la preuve d'une sympathie (...) se joindrait pour moi l'ennui de me voir mal jugé pour une pratique innocente de dévotion que les autres comprendraient encore plus mal que vous, qui l'inspiriez.* »

L'adjectif important est bien ici « *innocente* ». Proust tient à lever toute ambiguïté, en même temps qu'il redoute que le bruit ne se répande.

La lettre, par ailleurs, témoigne de la relation quasi sado-masochiste qui unissait Proust et Montesquiou à cette époque. Le comte a fait une réflexion désobligeante sur son cadeau, mais Proust en rejette la faute sur lui : « *mes reproches ne peuvent porter sur votre mécontentement. Il ne peut m'inspirer que des regrets et des remords.* »

Que Montesquiou ne lui rende pas sa sympathie, « *cela c'est bien naturel et je ne m'en plains ni ne m'en étonne* ». La dernière phrase va dans le même sens : « *J'ai grand besoin et envie d'une leçon de vous, j'entends explication et pas "donner une leçon" dans le sens où votre réponse à Made Lemaire pour les hortensias en est une pour moi !* »

Ces humiliations, Proust les supporte et elles viendront nourrir son œuvre, notamment la scène du *Côté de Guermantes* dans laquelle le narrateur subit la colère du baron de Charlus pour une raison qu'il ne s'explique pas.

Kolb, II, pp. 57-58.

5. Datée « *Ce Vendredi* » (probablement vers le 20 janvier 1904).

4 pp. in-12 sur un feuillet in-4 replié et écrit recto verso. Filigrane « Au Printemps Paris, nouveau papier français » sans nom de destinataire. Petites fentes aux plis, papier fragile. Monogramme rouge du comte Robert de Montesquiou en bord supérieur gauche de la première page. **Lettre inédite.**

Belle évocation d'une fête donnée par Montesquiou.

Belle lettre remerciant l'un des amis (ou peut-être un de ses secrétaires) de Robert de Montesquiou pour l'organisation d'une fête « *avec cette pointe d'imprévu inséparable des aventures charmantes mais sans cette queue de romanesque excessif qui plaît dans le roman mais fatigue dans la vie...* »

« *Cher Monsieur*

Chaque jour j'ai voulu aller vous voir et chaque jour ma fièvre des foies m'en a empêché.

Je pourrais attendre au 24 pour acquitter auprès de vous ma dette

matérielle mais je ne veux pas rester plus longtemps sans acquitter l'autre, la dette morale, et l'envoi des 20 frs que vous avez eu l'obligeance de me prêter l'autre soir pour le retour m'en donne l'occasion. Que vous avez été gentil, ingénieusement et affectueusement pratique, organisateur sagace et affectueux. Grâce à vous cette rare soirée s'est terminée, certes avec cette pointe d'imprévu inséparable des aventures charmantes mais sans cette queue de romanesque excessif qui plaît dans le roman mais fatigue dans la vie. Grâce à vos bonnes idées et à la promptitude énergique et si aimable avec laquelle vous les avez réalisées, nous sommes revenus de cette fête unique après laquelle il aurait été juste de passer la nuit dehors sans qu'on ait rien à regretter un peu plus tôt et plus commodément qu'on ne revient habituellement d'un bal stupide. Ceux qui comme moi, à votre suite et bien moins bien que vous s'attachent aux réalités spirituelles mais qui restent incomplets et ne savent jamais se tirer d'affaire, admirent doublement votre organisation multiple qui vous permet d'avoir une fenêtre sur le Rêve en même temps qu'un pied dans la Vie.

Pardonnez cette image informe à ma reconnaissance désordonnée et fouguese, faites agréer mes souvenirs respectueux à Mr de Montesquiou et croyez-moi, cher Monsieur, votre bien affectueusement dévoué et reconnaissant Marcel Proust ».

20 000 €





Lettres à Louisa de Mornand

On sait que Louisa de Mornand (1884-1963), de son vrai nom Louise Montaud, prêta nombre de ses traits à Rachel dans la *Recherche du temps perdu*. Comédienne, elle est dans le roman la maîtresse de Robert de Saint-Loup, qui lui-même s'inspire du duc d'Albufera, son amant dans la vie réelle et grand ami de Marcel Proust.

Il s'était établi entre Louisa de Mornand, Louis d'Albufera et Marcel Proust une relation triangulaire ambiguë, de même sorte que celle qu'il entretenait avec son ami Gaston Arman de Caillavet et la femme de celui-ci, Jeanne Pouquet ou, plus tard, avec Paul Morand et son épouse la princesse Soutzo.

Chaque fois, Proust aime « par procuration » : « *Je compris que votre bonheur était le sien / Et j'ai fait consister le mien à voir le vôtre* », écrit-il à Louis d'Albufera. L'écrivain poussa le jeu assez loin allant jusqu'à écrire à Louisa ces vers : « *A qui ne peut avoir Louisa de Mornand / Il ne peut plus rester que le péché d'Onan.* »

C'est fin 1902 que Marcel Proust rencontra le couple et, dès le début, ils prirent l'habitude de se donner des rendez-vous à trois.

On a souvent interprété la relation de Proust aux divers « couples » qu'il fréquenta comme une façon de travestir ses penchants homosexuels pour l'homme dans une sorte de confiance passionnelle avec la femme. En cherchant à provoquer une forme de « jalousie » de l'homme à son égard, Proust chercherait à susciter, de manière fallacieuse, son amour. Louisa de Mornand ne connut pas la brillante carrière du personnage qu'elle inspira dans la *Recherche*, Rachel, laquelle y éclipse la célèbre Berma. Elle joua surtout des rôles secondaires et termina sa carrière après 1910.

1. Datée « Lundi matin » [22 juin ? 1903].

1 page in-8 à l'encre noire sur papier filigrané Mercury à l'effigie du dieu Mercure. Quelques petites rousseurs.

Un dîner chez Larue.

A propos d'un dîner au restaurant Larue, place de la Madeleine, en compagnie d'Henry Bernstein. Proust propose à Louisa de se joindre à eux avec un de ses amis, très probablement Louis d'Albufera.

« Chère amie

Dans la crainte que votre ami ne repasse pas rue St Dominique et ne trouve pas mon télégramme, je vous demande de bien vouloir lui dire que nous dînerons ce soir Bernstein et moi, et vous et lui si vous le voulez bien à 8 heures chez Larue.

Mes bien affectueux hommages.

Marcel Proust »

Kolb a daté cette lettre de façon non définitive, au vu du papier identique à celui d'une autre lettre datée elle du mois d'août de cette même année.

Kolb, III, p. 354.

2. Non datée.

2 pp. in-12 à l'encre noire sur 1 double feuillet de papier vergé de deuil. **Lettre inédite.**

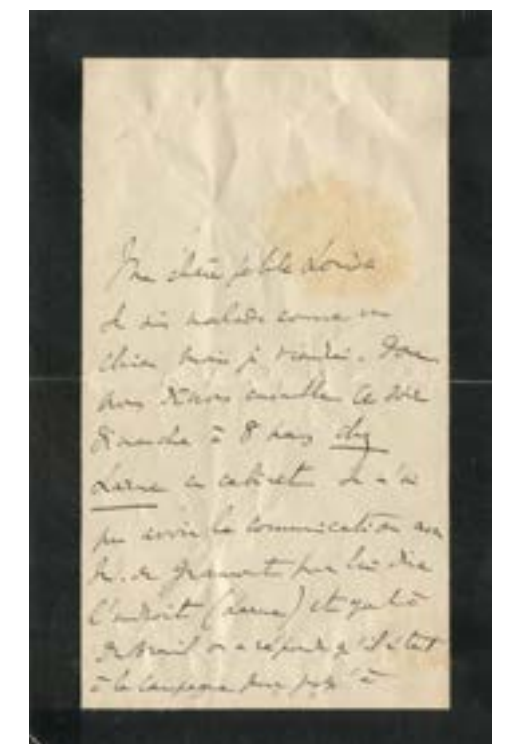
Louisa de Mornand, Armand de Gramont, Larue : un joli condensé du monde proustien.

Le restaurant Larue était l'un des lieux favoris de Marcel Proust. Ainsi que le rapporte Céleste Albaret, « *Pour M. Proust, c'était le restaurant Larue, aujourd'hui disparu, qu'il affectionna tout un temps et qui était très connu, très mondain et situé au coin de la rue Royale et de la place de la Madeleine – il y dînait et y soupait souvent avec des amis.* »

Armand de Gramont, dont Marcel Proust avait fait la connaissance en 1902, était l'héritier de l'une des plus vieilles familles ducales françaises, mais aussi un scientifique de valeur. Proust en fera l'éloge dans son pastiche de Saint-Simon : « *Il dominait sur tous les autres ducs, ne fût-ce que par son savoir infini et ses admirables découvertes.* »



4 500 €



7 500 €



226



227

C'est Marcel Proust qui avait présenté Louisa au dramaturge Henry Bataille, dont elle interpréta plusieurs pièces.

Ce billet dans lequel apparaissent des personnes et des lieux occupant une place importante dans l'univers de l'écrivain constitue un beau document proustien inédit.

Ref. : *Deux correspondances de Marcel Proust à Mesdames Laure Hayman et Louisa de Mornand*. Catalogue. Drouot, 24 novembre 1928, n° 92.

3. Non datée [9 juillet 1903].

3 pp. in-12 à l'encre noire sur 1 double feuillet de papier vergé (manque le début).

Marcel Proust se livre à un marivaudage sensuel avec Louisa de Mornand.

Cette lettre très caractéristique exprime toute la complexité des relations de l'écrivain avec les femmes qu'il a aimées – ou feint d'avoir aimées. On le voit ici, avec comme toujours ses réticences, ses réserves se livrer à une quasi-déclaration d'amour, et d'amour sensuel qui plus est, « *risquant le tout pour le tout* ».

On notera la façon dont celle-ci n'arrive qu'au bout d'une longue phrase, précédée d'une parenthèse mi sérieuse mi comique : « ... *je vais faire (en demandant mentalement la permission à Albu) une chose qui me ferait un plaisir fou si elle [se] réalisait un jour autrement qu'en lettre, ma chère Louisa, je vous embrasse tendrement.* »

Ici se retrouve tout le jeu entre la littérature et la vie, l'imagination et la réalité.

Le post-scriptum n'est pas moins révélateur de cette relation étrange nouée avec le couple. On y voit le romancier faire véritablement osmose avec ses deux amis : « *les heures que vous passez séparés me semblent bien longues quand je pense à la tristesse de l'un comme à la tristesse de l'autre* ». Marcel Proust est à la fois Louis d'Albufera et Louisa de Mornand. Il s'est emparé d'eux, au point de ressentir lui-même – et peut-être plus fortement qu'eux – les sentiments qu'ils éprouvent. Déjà, ils sont devenus des personnages romanesques. Il recrée en lui-même leurs émotions, avant de les restituer dans son œuvre.

La lettre marque par ailleurs une évolution dans leur intimité : « ... (...) *dites-lui, je vous prie [à Albufera] principalement de ne plus m'appeler Proust et accessoirement que je l'aime extrêmement* ».

Cette lettre a été publiée dans *Lettres et vers à Mesdames Laure Heyman et Louisa de Mornand*. Elle est datée par Philippe Kolb du 9 juillet 1903.

Kolb, III, pp. 365-366.

4. Datée « Dimanche » [Paris 18 ? octobre 1903].

1 page in-8 à l'encre noire sur papier filigrané « Au Printemps / Paris / Nouveau papier français ». Plis légèrement marqués, petites salissures marginales.

Un rendez-vous manqué.

Après un séjour à Evian durant le mois de septembre 1903 au cours duquel Marcel Proust s'est rendu à Chamonix en compagnie de ses amis Louis d'Albufera et Louisa de Mornand.

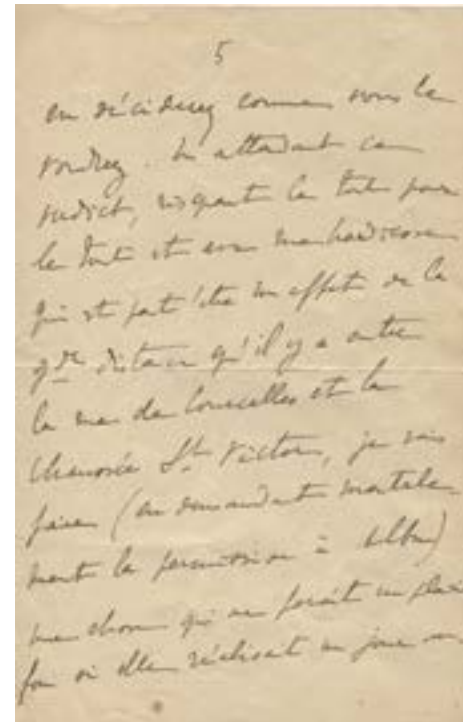
« *Ma chère amie*

Cela se trouve au fond très bien que vous n'ayez pas été libre hier soir. J'ai été pris d'une crise encore bien plus forte que celle que vous avez si gentiment soignée à notre retour de Chamouni [sic] et voyant chez Larue que vous n'y étiez pas je n'y suis même pas entré. Je serai sûrement plusieurs jours à me remettre de la nuit terrible que j'ai passée. Dès que je serai en état de sortir je vous ferai un petit signe pour vous demander la permission d'aller vous voir. Avec toute ma reconnaissance pour votre grande gentillesse pour moi acceptez chère amie tons mes hommages bien respectueusement amicaux

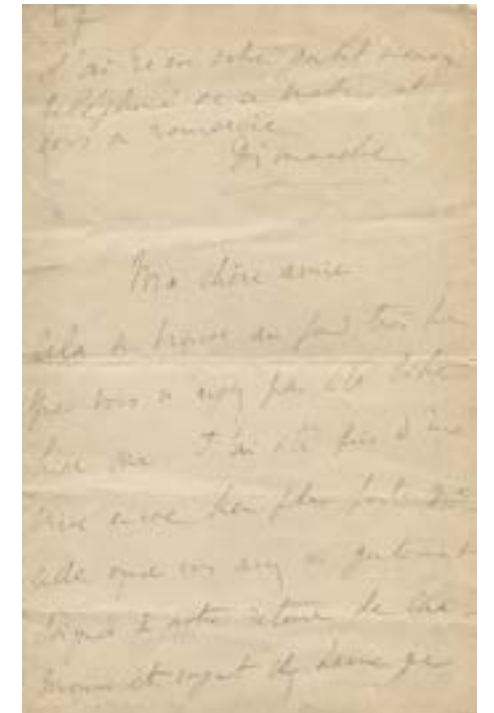
Marcel Proust

J'ai reçu votre gentil message téléphoné de ce matin et vous en remercie. »

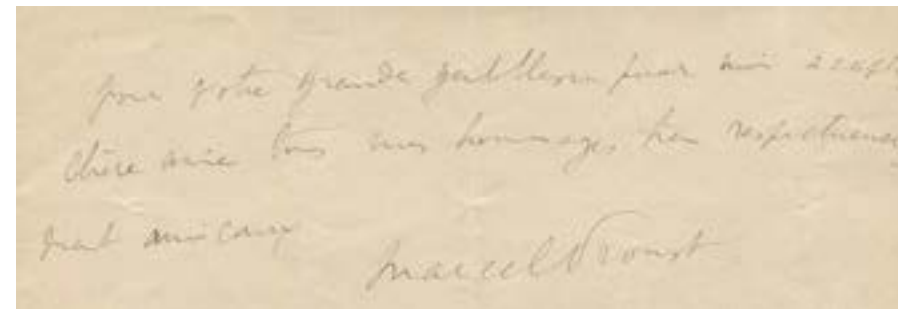
Proust évoquera deux ans plus tard, dans une lettre à Robert de Billy (Kolb VI, p. 188), cette excursion à Chamonix, à dos de mulet,



12 500 €

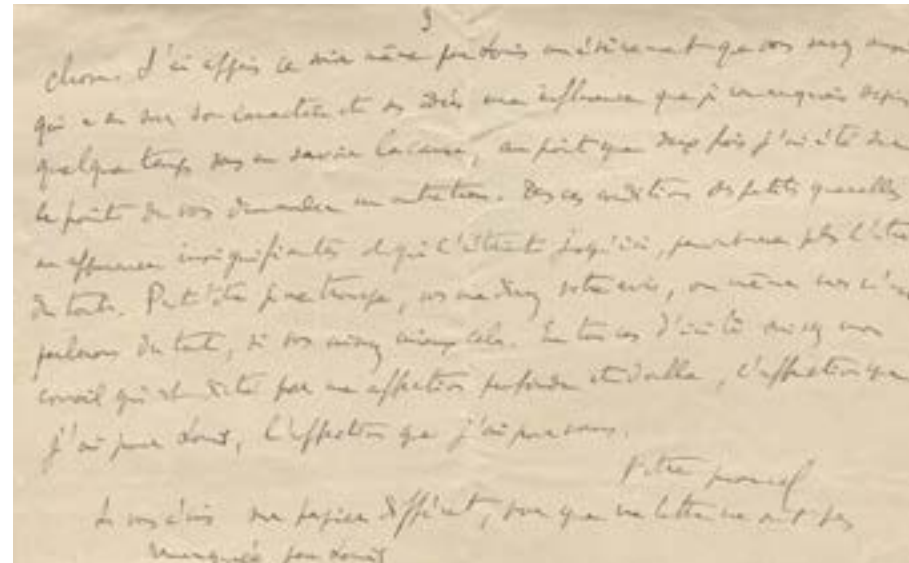


5 500 €



jusqu'au célèbre site de la Mer de Glace. « Il y a trois ans, je suis monté à mulet avec Louisa et d'Albu qui n'était pas encore marié naturellement au Montanvert et promené ses grâces sur la mer de glace ». Kolb pense à une influence possible de Ruskin pour la graphie particulière adoptée ici dans le nom de Chamonix, puisque dans sa préface de la *Bible d'Amiens*, Proust cite l'Épilogue de *Modern Painters* où ce nom est écrit « Chamounix ». Il relève que Michelet écrit lui aussi « Chamounix » dans son livre *La Montagne*.

Kolb III, p. 426



5. Datée « Dimanche soir, en rentrant » (vers le 26 juin 1904).

3 pp. in-8 numérotées de [1] à 3, à l'encre noire sur papier ocre filigrané.

13 500 €

Belle et affectueuse lettre alors que les relations de Louis et Louisa commencent à se détériorer.

« Ma petite Louisa,

Je suis très triste. Parce qu'hier, quand vous êtes venue si gentiment, j'ai eu plus que jamais l'impression de votre douce, de votre confiante amitié dévouée. Et ce soir, je sens que je vais beaucoup baisser dans votre cœur, en me mêlant pour la première fois depuis que je vous connais, de choses qui ne me regardent pas. Je m'expliquerai plus clairement quand je vous verrai. Mais d'ici là, je vous en prie, même quand Louis aura comme ce soir, un soupçon injuste dans l'esprit, un reproche immérité aux lèvres, au lieu, ce qui est si naturel, et ce que je comprends si bien, de le laisser

dans son idée, de ne pas daigner vous justifier, bien plus, de vous amuser à l'ancrer dans ses préventions – montrez-lui clairement, doucement, gentiment, tendrement, qu'il se fait des idées absurdes, qu'il est injuste, absolument dans le faux. Cela n'est pas dans votre caractère, me direz-vous. Changez de caractère pour quarante-huit heures si c'est quelqu'un qui vous aime tendrement tous les deux qui vous le demande, vous n'y perdrez pas en tout cas grand'chose. Et si ce que je vous dis ne vous paraît pas raisonnable, vous serez quitte après pour revenir à ce que je vous déconseille. Je me souviens qu'un soir, aux Mathurins, je crois, je vous ai vus, Louis et vous, vous taquiner déjà. Je me suis bien gardé de vous en parler, ni à vous, ni à lui. D'abord cela ne me regardait pas, ensuite les querelles d'amoureux ne tirent pas à conséquence, et votre liaison avec Louis ne risquait pas d'en être modifiée. Aujourd'hui ce n'est plus du tout la même chose. J'ai appris ce soir même par Louis un événement que vous savez aussi, qui a eu sur son caractère et ses idées une influence que je remarquais depuis quelque temps sans en savoir la cause, au point que deux fois j'ai été sur le point de vous demander un entretien. Dans ces conditions, des petites querelles en apparence insignifiantes, et qui l'étaient jusqu'ici, peuvent ne plus l'être du tout. Peut-être je me trompe, vous me direz votre avis, ou même n'en parlons plus du tout, si vous aimez mieux cela. En tout cas, d'ici là, suivez mon conseil qui est dicté par une affection profonde et double, l'affection que j'ai pour Louis, l'affection que j'ai pour vous.

Votre
Marcel.

Je vous écris sur un papier différent pour que ma lettre ne soit pas remarquée par Louis. »

Kolb IV, pp. 169-170.

6. Datée « Mercredi soir » [24 août 1904]

2 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier deuil filigrané à la couronne. Légères marques de froissement.

6 500 €

Evocation du médaillon représentant son père.

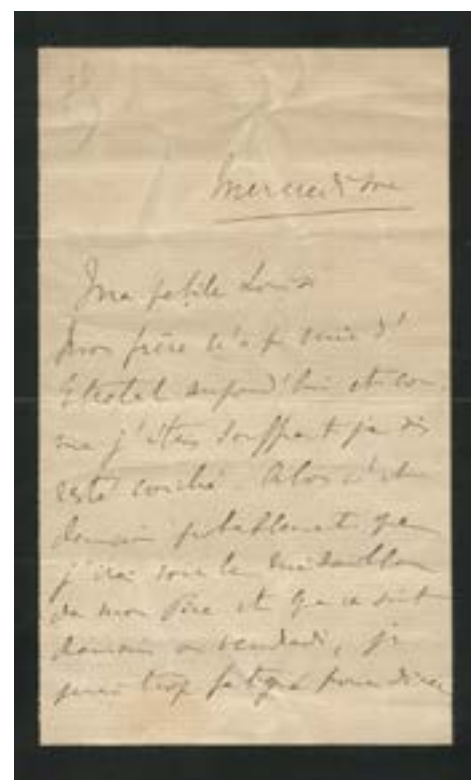
Il souhaite tendrement une bonne fête à son amie, en lui annonçant des fleurs et un souvenir de la part de Louis [d'Albufera], ainsi qu'une petite « horreur » de sa part à lui.

Il est également question du médaillon que Marie Nordlinger est en train d'exécuter en souvenir du docteur Proust.





232



« Ma petite Louisa

Mon frère n'a pu venir d'Etretat aujourd'hui et comme j'étais souffrant je suis resté couché. Alors c'est demain probablement que j'irai voir le médaillon de mon Père et que ce soit demain ou vendredi, je serai trop fatigué pour dîner avec vous vendredi ce que je regrette bien. Je vous souhaite bien tendrement une bonne fête. Vous recevrez des fleurs qui ne viennent pas de moi mais que j'ai été chargé de vous envoyer de la part de Louis, un souvenir également de lui, et une petite horreur de moi. Je vous expliquerai cela plus en détail demain par un autre petit mot mais quelqu'un est près de moi pendant que j'écris et je ne sais pas ce que j'écris.

Mille tendresses et tous mes vœux.

Marcel ».

Dans une lettre à Louisa qu'il écrit le lendemain, le jour de la saint Louis, pour avoir son adresse précise à Meulan, Proust ajoute que ce qu'il veut lui envoyer, lui, est « une affreuse petite chose peinte [...] pour mettre dans votre cabinet de toilette salle de bains »...

Kolb IV, pp. 228-229.

7 & 8. Deux lettres autographes signées

Non datées (entre juin et décembre 1904).

7 pages in-12 au total sur 2 doubles feuillets de deuil. L'ensemble est en très bon état (quelques petites salissures et marques diverses). Indications chiffrées postérieures, au crayon, dans l'angle supérieur des lettres. Transcriptions dactylographiées anciennes jointes.

Stratégie amoureuse.

La première et la plus longue est une très belle lettre sur la conduite amoureuse dans le couple, dans laquelle Proust fait montre de son extrême finesse psychologique dans le jeu passionnel et tente de s'interposer entre les deux amants. Cette lettre qui résume presque à elle seule toute l'attitude proustienne envers ses amis et « modèles » est invoquée et citée par le biographe de Proust, Jean-Yves Tadié (Marcel Proust, Gallimard, 1996, p. 497) comme le témoignage exemplaire de cette relation : « Lorsque Marcel s'interpose entre Louis et Louisa, lorsqu'il évoque une dispute au théâtre des Mathurins entre les « amoureux », (...) on ne peut s'empêcher de penser aux rapports passionnels entre Saint-Loup et Rachel. (...) Les deux amants ne rompent qu'en 1906. Marcel aura beaucoup appris auprès d'eux : quoi de plus différent de ce qu'il connaissait jusque-là que les

amours orageuses entre un aristocrate d'Empire et une petite actrice de boulevard ? Proust montre en tout cas envers eux une gentillesse, une amitié "profonde et double". Son œuvre en profitera, au point qu'Albufera rompra avec lui lorsqu'il se reconnaîtra en Saint-Loup. »

La dernière lettre, datant d'avant le 25 septembre 1905, date de la mort de la mère de Proust, car celle-ci est mentionnée dans la lettre), paraît être restée inédite.

Lettre non datée (vers novembre 1904 ?) : « Ma petite Louisa, J'étais dans un tel état que je n'ai pu vous tracer quelques lignes à joindre au trional, tant mon asthme était en pleine crise violente et terrible. Hier soir comme vous paraissiez le préférer, je n'ai pas envoyé de dépêche pour vous ! Seulement une pour moi. Comme je n'en envoyais pas pour vous je ne me suis hier pas bien rappelé si dans ce cas là je devais lui dire de vous télégraphier tous les jours. Dans le doute je ne l'ai pas fait, mais je vous informe que je ne l'ai pas fait pour que si vous le jugiez à propos vous puissiez le faire. Mais je crois qu'il serait plus conforme à ce que nous disions tous deux l'autre soir de ne pas l'encourager dans ce système de demander et d'envoyer tant de dépêches, en lui demandant d'en envoyer d'aussi fréquentes. Vous pourrez mieux vous rendre compte que moi et vous serez meilleur juge que moi de ce que vous devez faire. Je ne sais plus ce que j'écris tant j'ai de fièvre. Le trional (0,70) est un peu trop faible. Si cependant à si petites doses il vous faisait de l'effet cela vous permettrait de ne pas commencer tout de suite les hautes doses. Dès que j'aurai un moment où je ne souffrirai pas trop j'écrirai à un médecin intelligent. Cela me fait tant de peine de voir ma pauvre petite Louisa souffrir. (...) »

Lettre écrite vers le 5 décembre 1904 : « Ma chère petite Louisa, Je ne vous écris qu'un petit mot pour vous dire deux choses. La première, c'est que si un homme vient prendre la mesure de votre petit canapé, vous donniez des ordres pour qu'on le laisse entrer même si vous êtes sortie, que Rachel ne croie pas que c'est un cambrioleur, c'est un tapissier pour les coussins. Deuxième but de ma lettre, vous dire que vous peindre à quel point je me dessèche et languis de ne plus voir ma petite Louisa est impossible. Je viens d'être assez sérieusement souffrant et garde le lit à cause de cela. (...) Mes sorties me mettent maintenant dans un tel état chaque fois que je n'espère point être en état de me lever ni de proférer un son (...) »

Provenance : ancienne collection Blancheteau.

18 500 €



233

9. Datée « Vendredi 7 heures du matin » [10 mars 1905]

2 pages ½ in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vergé filigrané « Au Printemps / Paris / Au papier français ». Avec 2 petites ratures. Plis très légèrement marqués, infimes salissures au pli central.

Jolie lettre à propos d'un dîner chez Reynaldo Hahn où se trouvait le chanteur anglais Fragson, dîner qui a rendu Proust malade.

En post-scriptum, il est question d'une photographie et de coussins pour un canapé qu'il a fait envoyer à son amie.

« Ma petite Louisa

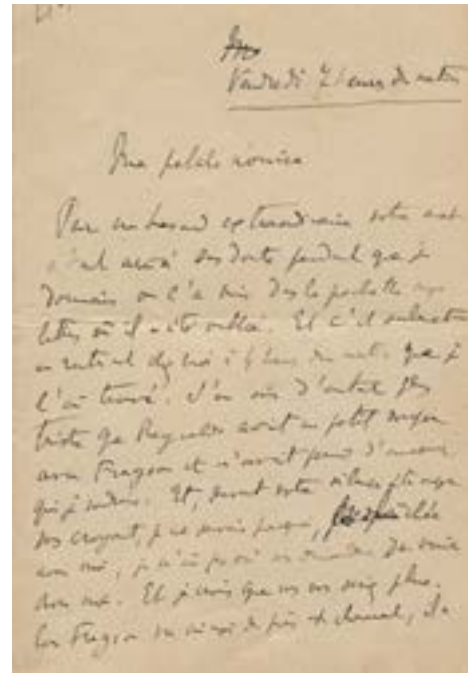
Par un hasard extraordinaire votre mot était arrivé sans doute pendant que je dormais on l'a mis dans la pochette aux lettres où il a été oublié. Et c'est seulement en rentrant chez moi à quatre heures du matin que je l'ai trouvé. J'en suis d'autant plus triste que Reynaldo avait un petit souper avec Fragson et m'avait permis d'amener qui je voudrais. Et, devant votre silence étrange vous croyant, je ne savais pourquoi, fâchée avec moi, je n'ai pas osé vous demander de venir avec moi. Et je crois que vous vous seriez plu. Car Fragson vu ainsi de près est charmant, il a chanté sans arrêter. Je les ai quittés à 3 heures ½ à cause d'une crise terrible qui m'avait pris et il chantait encore à tue tête. Ce souper m'a tué. J'y ai avalé tout ce que l'univers recèle de poussière et de fumée, et je sens que je vais expier cela par plusieurs jours de lit. [...]

Marcel.

Je ne vous reparle pas de l'instantané tant qu'il n'est pas paru. – Il me semble que vous n'êtes pas satisfaite des coussins. Peut-être les trouvez-vous trop durs. Mais il paraît qu'il faut que cela soit ainsi. Et ils ne s'amolliront que trop. Il y a si longtemps que je ne vous ai pas vue que je ne sais plus du tout comment est votre figure ! »

D'origine britannique Léon Pott dit Harry Fragson (1869-1913) avait commencé sa carrière de chanteur à Paris et était devenu une véritable vedette de la chanson populaire, le grand rival de Mayol. Il fut surnommé le « chanteur de l'Entente cordiale » pour ses succès remportés aussi bien en Angleterre qu'en France.

Kolb V, p. 74



9 000 €

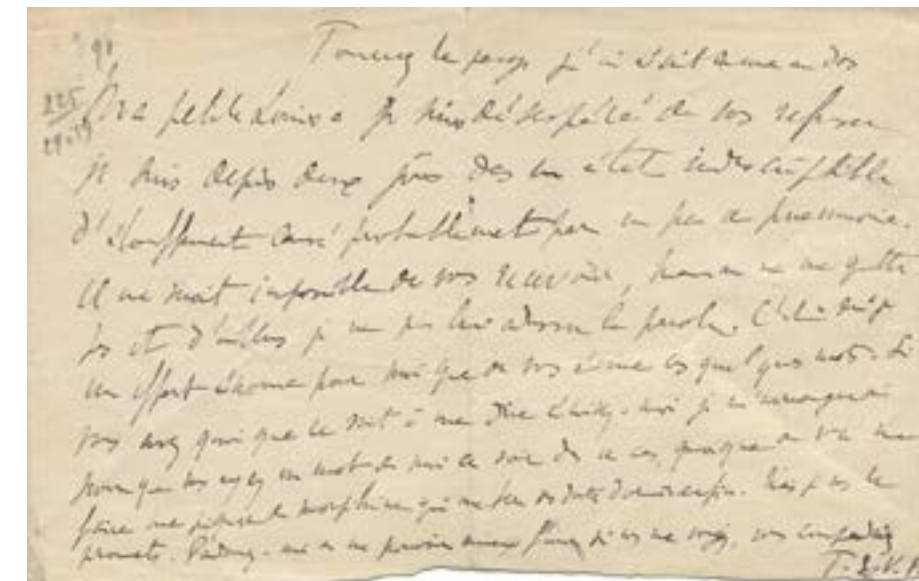
10. Non datée.

2 pp. obl. in-8 (fragment d'un feuillet in-4).

Lettre inédite : Marcel Proust sous morphine.

« Ma petite Louisa, je suis désespéré de vous refuser. Je suis depuis deux jours dans un état indescriptible d'étouffement causé probablement par un peu de pneumonie. Il me serait impossible de vous recevoir ; maman ne me quitte pas et d'ailleurs je ne puis lui adresser la parole. C'est déjà un effort énorme pour moi que de vous écrire ces quelques mots. Si vous avez quoi que ce soit à me dire écrivez moi, je m'arrangerai pour que vous ayez un mot de moi ce soir dans ce cas, quoique on va me faire une piqûre de morphine qui me fera sans doute dormir, mais je vous le promets. Pardonnez-moi de ne pouvoir mieux faire. Si vous me voyiez, vous comprendriez. Je n'ose vous dire à demain, car cela ne fait que grandir depuis deux jours, du train dont cela va j'ai peur d'être encore plus malade demain. (...) »

Provenance : ancienne collection Blancheteau.



8 000 €



234

235



11. Non datée [janvier 1907]

3 pages in-8 à l'encre noire sur papier filigrané « Au Printemps / Paris / Nouveau papier français ». Plis légèrement marqués, infime fente et marques de froissements en marge supérieure.

Proust remercie son amie de son intervention en faveur d'une demoiselle.

« Ma petite Louisa

Quelques heures après vous avoir envoyé ma dépêche j'apprends, entre deux crises, ou plutôt au milieu d'une terrible, que grâce à vous la jeune personne est placée !! Ma petite Louisa mon admiration, ma reconnaissance pour ce que vous venez de faire sont infinies ! Quel être adorable et puissant vous êtes ! Je suis stupéfait (pas de votre pouvoir mais que vous en ayez usé pour cela). Je ne sais pas comment vous remercier, je suis anéanti. Cette action va avoir un grand retentissement dans le monde des théâtres et dans le monde où Mlle Macherez comptait des protectrices. A l'heure qu'il est Sarah Bernhardt, Me Le Bargy, Me Georges Menier, doivent se dire : "Quelle puissance, quelle grâce, quelle charité a cette exquise Mademoiselle de Mornand !" – Et moi que puis-je me dire, sinon à chaque preuve nouvelle de votre bonté sentir que je vous aime encore davantage.

Marcel Proust »

C'est grâce aux souvenirs de Maurice Duplay que nous savons que Proust aida Mademoiselle Macherez, alors manutentionnaire chez le couturier Paquin et qui rêvait de devenir mannequin. Louisa de Mornand, cliente de Paquin, ainsi que le fit Reynaldo Hahn en sollicitant de son côté plusieurs femmes de son entourage, semble donc avoir soutenu la demoiselle dans ses ambitions en intervenant auprès de grandes dames du théâtre d'alors comme Sarah Bernhardt et Pauline Le Bargy (future Mme Simone) et auprès de Mme Menier, belle-fille de Gaston Menier le « roi du chocolat ».

Kolb VII, p. 36

7 500 €

12. Non datée. [Peu après le 9 avril 1910]

7 pp. in-12 à l'encre noire sur 2 bifeuillets de papier vélin.

Proust tente d'intervenir dans les affaires de cœur de Louisa.

On ignore l'identité de cet « artiste fort connu » avec qui Louisa aurait été « en fort bons termes », au point que son amant Robert Gangnat, ici seulement désigné par l'initiale de son nom, songerait à la quitter.

La personne « que je ne peux pas vous dire et d'ailleurs surprenante », à laquelle Proust fait référence est évidemment Louis d'Albufera, dont il veut lui cacher l'identité. Toujours par mesure de discrétion, il insiste pour que Louisa lui renvoie sa lettre.

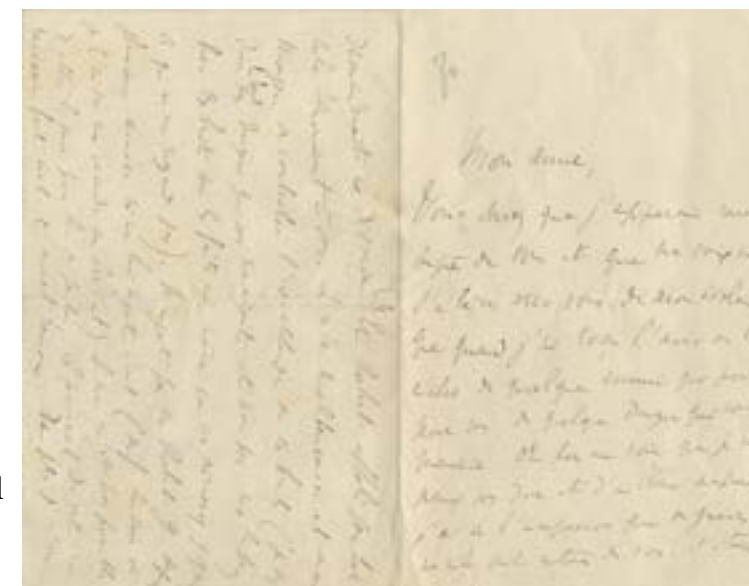
Proust, à plusieurs reprises, précise bien que tout ceci « ne le regarde en rien », mais que sa démarche est mue par son affection et une sincère inquiétude : « ma voix ne s'élève vers vous de mon isolement que quand j'ai reçu l'avis ou l'écho de quelque ennui qui porte sur vous, de quelque danger qui vous menace », lui dit-il très chevaleresquement.

« Je crains malheureusement que tout cela ne soit fort sérieux, et que même des personnes que vous rencontrez ne tâchent de se renseigner à votre insu et j'ai peur pour vous », ajoute-t-il.

Non seulement Louisa ne lui renverra pas la lettre, mais elle ne lui répondra même pas, comme on le sait par une lettre qu'il lui adressa en juillet.

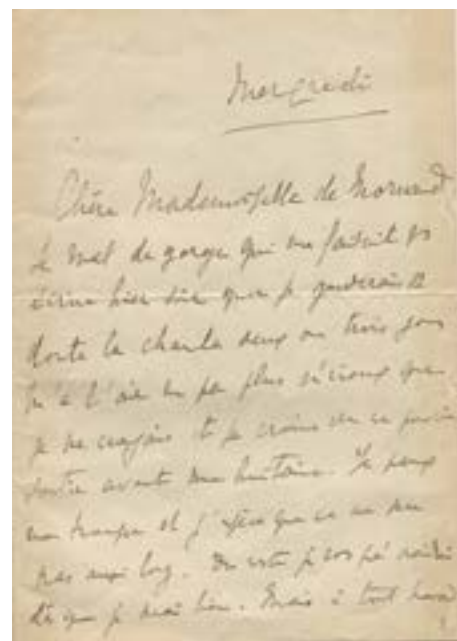
Robert Gangnat mourra peu après et les relations entre Proust et Louisa se distendront peu à peu.

Kolb, X, p. 64.



12 000 €





13 à 21. Neuf lettres autographes signées et une carte postale. Enveloppes jointes. En tout 30 pp in-12.

Montées sur onglets dans un volume in-4 bradel de toile moirée rouille, pièce de titre de maroquin au centre du plat supérieur, titre doré, chemise à recouvrement de maroquin, étui (P. L. Martin).

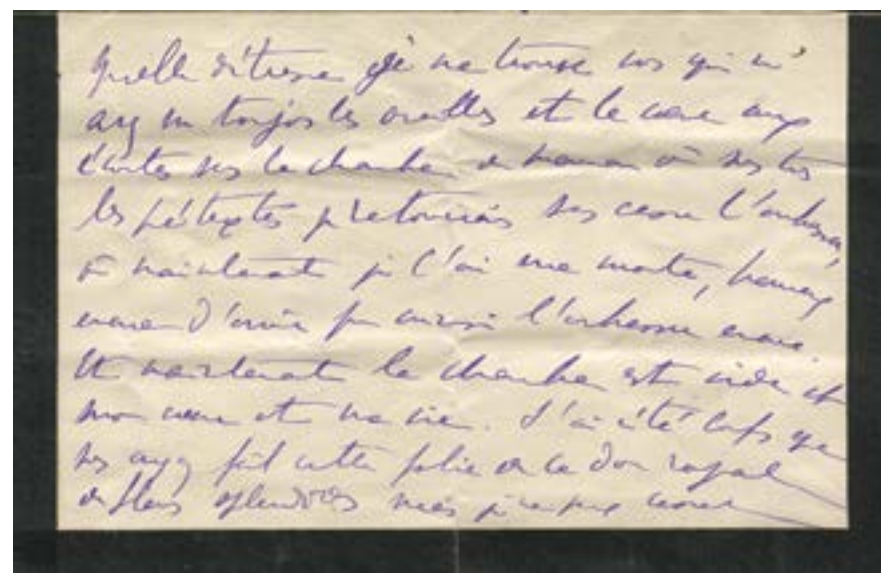
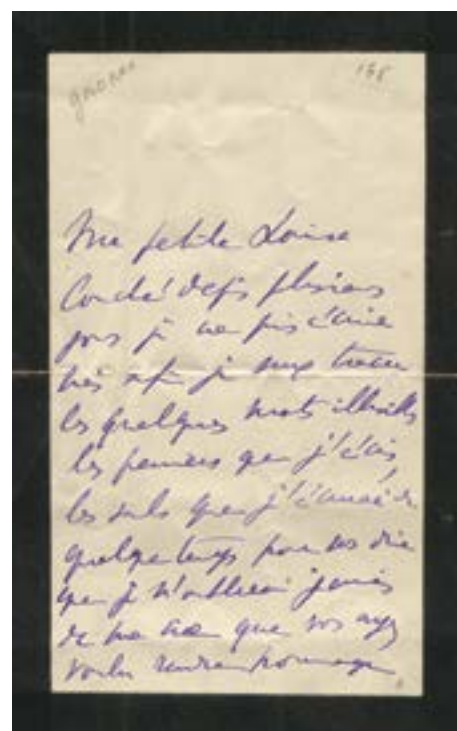
Important ensemble couvrant un large spectre des relations Proust-Louisa de Mornand.

Ces lettres couvrent une période courant de 1903 à 1910, l'écrivain passant du « chère Mademoiselle de Mornand » à « ma petite Louisa ». Elles débutent avec la période heureuse des dîners à trois avec Louis d'Albufera (gracieuses invitations chez Larue ou Durand) : « Un petit mot en hâte pour vous dire que me trouvant levé tantôt je peux très bien si vous n'avez toujours aucun projet pour le dîner, dîner aussi avec vous et Albufera à 8 heures chez Larue. »

Il y a à cette époque une véritable frénésie de dîners : « puisque à mon grand regret vous nous lâchez pour le dîner de ce soir, ce qui est peu gentil, je dînerai seul avec lui à 8 h chez Larue, et nous souperons avec vous tous les trois chez Durand à onze h 3/4 ».

Mais vite, la détérioration des relations entre les deux amants amène un ton plus grave : « malgré vos recommandations et trouvant que vos larmes ne devaient pas rester inconnues de celui qui les a fait couler j'ai montré votre lettre à Louis. Combien je m'en repends ! Elle l'a mis dans un tel état que j'en ai de véritables remords. Je n'avais pas le droit de lui faire un mal pareil. Dans les meilleures intentions du monde je n'arrive qu'à faire du mal à ceux que j'aime. »

Après la séparation, Proust lui écrit une très jolie lettre pleine d'une douce mélancolie : « C'était la première fois que je dînais avec lui sans



vous. Une même pensée nous absorbait. Le hasard a fait que je me suis rendu coupable de toutes les petites choses dont vous moquiez. Tout le temps sur le point d'éternuer je ne laissais pas une minute tranquille mon nez ni mes yeux, avec le geste que vous imitez si bien, et, ce qui m'a reporté plus loin en arrière, car cela il y avait bien longtemps que je ne l'avais fait, j'ai étourdiment demandé au garçon "Garçon, quelle espèce de bière avez-vous ?" Aussitôt je me suis rappelé vos moqueries si gentilles et j'ai eu à la fois envie de rire et de pleurer. »

Il joua dès lors une sorte d'intermédiaire entre Louis et Louisa, lui relatant, par exemple, son appendicite en 1910.

Dans l'une d'entre elles il évoque la mort de sa mère d'une manière bouleversante et magnifique : « (...) je veux tracer ces quelques mots illisibles, les premiers que j'écris, les seuls que j'écrirai de quelque temps pour vous dire que je n'oublierai jamais de ma vie que vous avez voulu rendre hommage à la mémoire de Maman en envoyant cette immense couronne de fleurs admirables. Je vous en garderai une reconnaissance infinie. (...) Vous pouvez deviner dans quelle détresse je me trouve vous qui m'avez toujours vu les oreilles et le cœur aux écoutes ver la chambre de Maman où sous tous les prétextes je retournais sans cesse l'embrasser, où maintenant je l'ai vue morte, heureux encore d'avoir pu ainsi l'embrasser encore. Et maintenant la chambre est vide et mon cœur et ma vie. »

A cette lettre fait pendant celle qu'il lui envoie à la mort de sa mère à elle : « Vous savez que l'inexprimable est entre nous. Et comment vous exprimerais-je jamais cette continuité de mes pensées qui plus fortes que mon corps ne vous quittent pas, vous entourant de leur tendresse, de leur tristesse, de leurs souvenirs communs. Et que servirait de l'exprimer, car vous le savez, et je revois votre mère, aimable, joyeuse, avec les apparences de la santé et la réalité de la tendresse pour vous, à ce dîner de Cabourg si familial, et qui est entré dans l'irréparable des "ce qui ne sera plus jamais" ».

Une autre lettre de la même époque montre bien à quel degré d'intimité Proust et Louisa étaient parvenus. Nous sommes loin des invitations mondaines chez Larue : « mais pour ressentir votre peine je n'ai qu'à penser que vous êtes malheureuse. Cela me suffit pour tout savoir. La tendresse est une clairvoyance. Que vous êtes haut dans mon estime, dans mon admiration, dans mon cœur, quand je vois ce que vous êtes en ce moment. Vous paraissez si grande parce que vous êtes à la hauteur d'un si grand devoir, si noblement, si simplement rempli. »

Cet ensemble ne serait pas tout à fait proustien si l'écrivain n'y évoquait sa santé défaillante : « Moi je ne crois pas être en état d'aller à Cabourg. Cela me ferait du bien., c'est la seule chose qui m'en fasse. Mais pour y aller il faut pouvoir se lever, et je ne quitte plus jamais mon lit. Enfin si d'ici un mois huit un jour où je me sente un peu moins faible, je partirai, mais c'est bien improbable. »



L'ensemble :
110 000 €

Au fur et à mesure, la figure de Proust se fait presque paternelle et une grande tendresse affectueuse fait place aux marivaudages des débuts.

Mais vers 1910, leur relation semble se dégrader. Une carte postale représentant le retable de l'église de Brou porte ces simples mots : « Pourquoi êtes-vous fâchée ? » Et dans une autre lettre : « Je pense toujours à vous mon amie avant toutes choses, malgré le dédain que vous avez pour moi, n'ayant jamais répondu à ma lettre de ce printemps. »

Ce remarquable ensemble offre ainsi un beau panorama de la relation qui unit Marcel Proust et Louisa de Mornand.

Provenance Louis de Sadeleer (ex-libris).



22. Datée 44 rue Hamelin [Paris 9 janvier 1922].

6 pages ½ in-8 numérotées de [1] à 7 sur papier bleuté, avec enveloppe autographe : « Mademoiselle de Mornand / 13 boulevard St Denis / Paris », timbre et marques postales (plis très légèrement marqués mais excellent état de conservation).

Belle lettre à sa vieille amie, à propos de la rupture entre Marcel Proust et Louis d'Albufera.

Très touché de sa lettre, il regrette de n'y avoir pas trouvé un numéro qui lui aurait permis l'espoir d'un « téléphonage » un soir où il se serait senti capable de se lever.

« [...] S'il y a un endroit où vous êtes quelques fois tard dans la soirée, j'irai dès que je serai en état. Car en ce moment ce n'est plus le morne accablement de l'an passé et j'ai encore (de nouveau) certains soirs bons où à force d'adrénaline, je peux me tenir debout. Rue Hamelin serait en tout cas le plus mauvais endroit pour nous voir. Votre trop gentille et trop ingénieuse amitié veut dans une pensée dont j'apprécie toute la délicatesse me persuader d'écrire à Louis. Je ne l'ose pas, car je l'ai fait plusieurs fois, de la façon la plus tendre et la plus pressante et jamais il ne m'a répondu. N'imaginez pas que je mets un stupide amour-propre à ne pas recommencer cet effort pour réveiller son affection détruite. Tout simplement je ne veux pas l'ennuyer. L'amour propre ne saurait exister entre moi et lui et vous. Car je vous place tous deux sur une cime trop élevée dans mon souvenir et dans mon cœur pour qu'aucune mesquinerie de susceptibilité puisse y atteindre. Je ne connais pas ce genre de sentiments même à l'égard des indifférents. A plus forte raison, je serais inexcusable et honteux de les faire entrer en jeu quand il s'agit d'un ami comme Louis à qui je ne penserai jamais qu'avec la plus reconnaissante affection. Ce serait arracher de ma mémoire le meilleur et le plus irremplaçable du passé que de penser sans émotion et sans gratitude à tant de jours heureux rue Edmond Valentin, à Evian, aux Mathurins, rue de Courcelles. Croyez-le, dites-le lui et acceptez tout mon tendre souvenir »...

En 1902, lorsque Proust rencontra Louis d'Albufera, celui-ci était l'amant de Louisa, jeune actrice débutante. La longue et profonde amitié que Proust entretenait avec le couple, puis avec le jeune marquis, dura jusqu'à la parution du pastiche de Saint-Simon dans *Pastiches et Mélanges* (1919). Proust y avait étrillé vigoureusement, selon ses propres termes, la famille Murat, alliée aux Albufera et Louis en prit ombrage ; de plus une coquille d'impression dans une phrase le concernant, l'expression « estime infinie » étant devenue « estime infime », avait entériné la brouille.

Emouvante lettre précédant de quelques mois la mort de Proust, et évoquant « le meilleur et le plus irremplaçable du passé ».

Kolb, XXI, p. 31-32.

14 000 €



240



241



1. Datée « mardi matin » 13 septembre ? 1904].

3 pp. ½ in-12, à l'encre noire, sur un double feuillet de papier vergé de grand deuil. Très bon état (marques de plis).

Très intéressante lettre sur l'art, l'Etat et la liberté, dans laquelle Proust évoque Degas, Monet, Vuillard, Rodin.

Proust y évoque aussi sa traduction de la première partie de *Sésame et les lys*, « Des Trésors des Rois » que la revue de Gabriel Mourey, *Les Arts de la vie*, s'appête à publier.

« (...) Quant aux Trésors des Rois ils sont finis depuis longtemps et si je n'avais été malade je vous les aurais envoyés. Je voudrais les revoir encore un peu et dans une quinzaine vous enverrai la première partie. (...) J'avais répondu au Questionnaire : séparation de l'Art et de l'Etat. Mais je n'ai pas envoyé la réponse parce que j'ai craint qu'elle ne fût pas du goût de votre rédacteur... En effet pour des raisons philosophiques plus générales que le débat en question je crois indifférent que l'État ait ou non le droit d'asservir les tempéraments (bien entendu il n'a pas ce droit) parce que je crois qu'il n'en a pas le pouvoir. Je crois que les Vibert et les Bouguereau sont des Vibert et des Bouguereau et non des Monet ou des Vuillard étouffés. Je crois qu'on fait l'art de son tempérament. Seulement je voudrais qu'on nomme professeurs à l'École des Beaux-Arts M. Degas, M. Claude Monet, M. Rodin, je disais aussi M. Fantin Latour parce que j'avais écrit avant sa mort. (...) J'y disais aussi que je crois bien plus pour les artistes aux vertus de la discipline qu'aux bienfaits de la liberté. (...)

Marcel Proust »

Dans cette lettre, Proust se montre fidèle à l'adage baudelairien selon lequel l'art est un moment du monde et de l'esprit vu à travers un « tempérament ». Il y a loin, en effet, de cette conception à la fois déterministe et volontariste de la création, à la vision fort réductrice d'un art dépendant pour son épanouissement des subsides (ou, pire, de la censure) de l'État. La réponse que Proust n'a pas renvoyée à la revue de son correspondant, concernant le questionnaire sur la séparation de l'art et de l'Etat (questionnaire dicté par l'actualité politique de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, alors en discussion), et qu'il résume ici, montre toute la subtilité de sa conception de l'art et de la création. Récusant d'avance toute idée d'un art « au service de l'Etat », tout en affirmant du reste que l'Etat n'a pas en lui-même le

15 500 €

Lettres à Gabriel Mourey

Gabriel Mourey (1865-1943), romancier, poète, auteur dramatique et critique d'art, dirigeait la revue *Les Arts de la vie*. C'est là que parurent, dans les numéros du 15 mars, du 15 avril et du 15 mai 1905, le début de la traduction de *Sésame et les lys*, sous le titre *Les Trésors des rois*.

pouvoir de susciter quelque vocation que ce soit, mais, simplement, de rémunérer celles qui lui conviennent, Proust considère qu'un artiste est essentiellement tributaire de son idiosyncrasie, et non des normes et des règles dominantes de la société de son temps. Inversement il ne fait pas l'éloge de la « *liberté* » créative de l'artiste, à laquelle du reste il ne croit pas véritablement, mais celle de la « *discipline* », seule vertu susceptible de dépasser les acquis et les règles pour parvenir à domestiquer et révéler dans sa plénitude son « *tempérament* ». Cette lettre est d'autant plus remarquable que sur le point du choix des modèles artistiques que Proust suggère de nommer aux Beaux-Arts, l'auteur de la *Recherche* s'y montre, comme souvent, d'une profonde clairvoyance et d'un goût sans fausse note, ironisant sur les peintres « académiques », Georges Vibert (1840-1902) et William Bouguereau (1835-1905), qui étaient les champions de la commande officielle, et défendant ceux que la postérité a consacrés : les Vuillard, Monet, Rodin, Degas, ou encore Fantin-Latour.

Ancienne collection du docteur Jean Heitz.

Kolb, IV, pp. 256-257.

2. Datée 45 rue de Courcelles [juin 1905]

4 pages in-12 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vergé de deuil filigrané. Non publiée par Ph. Kolb.

Intéressante lettre inédite à propos de *Sésame et les lys* et de Robert de Montesquiou.

On peut dater cette lettre inédite de juin 1905 car c'est alors (le 15) que parut dans *La Renaissance latine* « Sur la lecture », qui servira de préface à *Sésame et les lys* avant d'être repris dans *Pastiches et mélanges* sous le titre « Journées de lecture ».

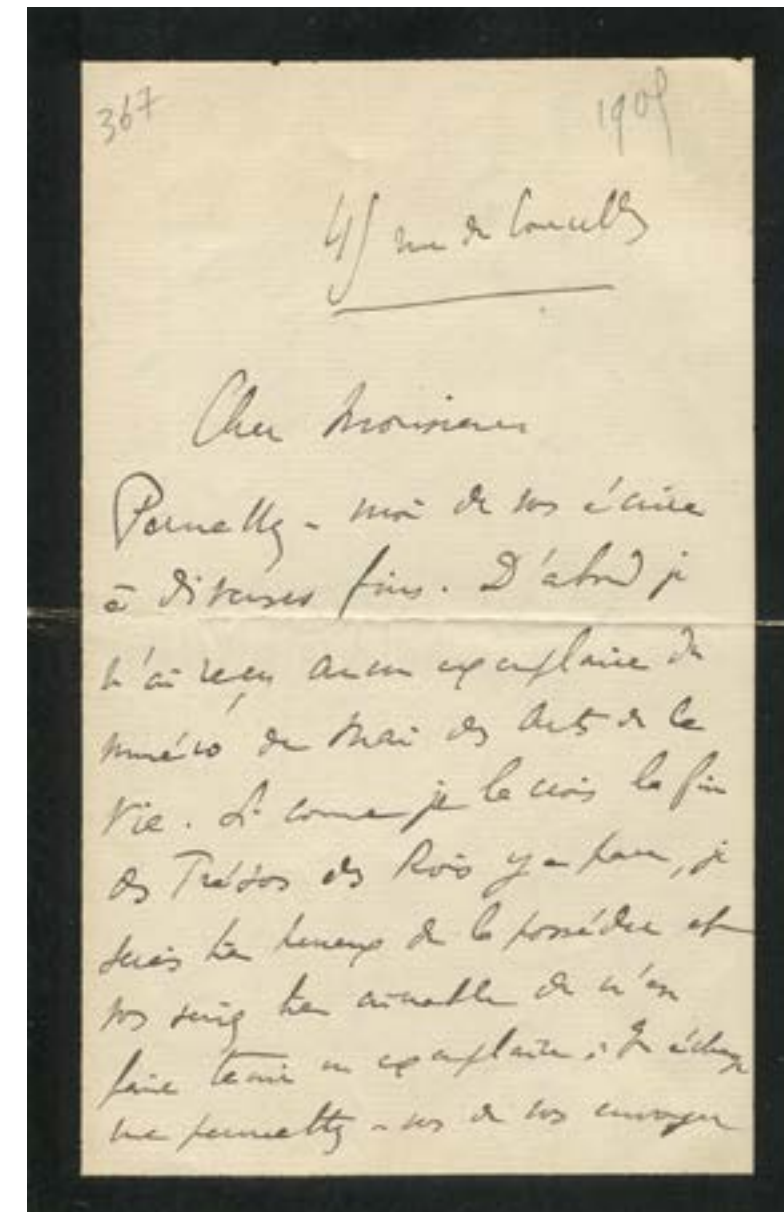
On voit ici Marcel Proust s'entremettre pour faire publier deux articles de nature différente, sur deux de ses amis, également très différents. L'étude sur *Professionnelles Beautés* de Robert de Montesquiou sera publiée dans le numéro du 15 août des *Arts de la vie*, sous le titre : *Un professeur de beauté*. Montesquiou en fut tellement satisfait qu'il l'inséra en appendice de ses propres *Altesses sérénissimes*.

Maurice Duplay, fils d'un chirurgien grand ami du père de Marcel Proust, de neuf ans le cadet de Marcel. Auteur de nombreux romans, il

publiera de très intéressants souvenirs sur Marcel Proust.

La Trempe : l'Ecole du héros, publié chez Albin Michel, est son premier roman et Proust l'admirait sincèrement : « *Je viens de lire ton livre et je suis émerveillé, stupéfait. (...) Pas une faiblesse, pas une gaucherie, pas une lenteur* », lui écrivit-il. Dans une autre lettre, il lui promet sans grand espoir d'essayer de faire parler du livre dans la presse. De fait la notice qu'il se propose ici d'écrire ne sera publiée nulle part.

16 000 €





246

Lettres à Albert Nahmias

Proust fit la connaissance d'Albert Nahmias en 1908 à Cabourg, où les parents du jeune homme possédaient une villa. Celui-ci était courtier chez le banquier Léon David, et Proust, à partir de 1911, fit appel à lui pour des transactions financières, placements parfois heureux, mais souvent ruineux pour l'écrivain.

Proust avait cependant confiance en lui puisqu'il lui confia le soin de déchiffrer le manuscrit de *Du côté de chez Swann* afin d'en présenter une copie lisible à un éventuel éditeur. Albert Nahmias lui servit donc de secrétaire rémunéré pendant un temps.

Lorsque Alfred Agostinelli quitta le domicile de Proust à la fin 1913 pour partir à Monaco, c'est encore à Albert Nahmias que le romancier confia la très délicate mission de rechercher le jeune homme.

Plusieurs biographes de Proust ont avancé l'hypothèse que Proust ait nourri des sentiments pour son secrétaire, ce que bien des indices semblent confirmer, notamment ce passage d'une lettre de novembre 1911 : « *Que ne puis-je changer de sexe, de visage et d'âge, prendre l'aspect d'une jeune et jolie femme pour vous embrasser de tout mon cœur.* »

1. Non datée [24 mai 1912].

4 pages in-8, à l'encre noire, sur un double feuillet de papier vergé filigrané « Imperial Diadem ».

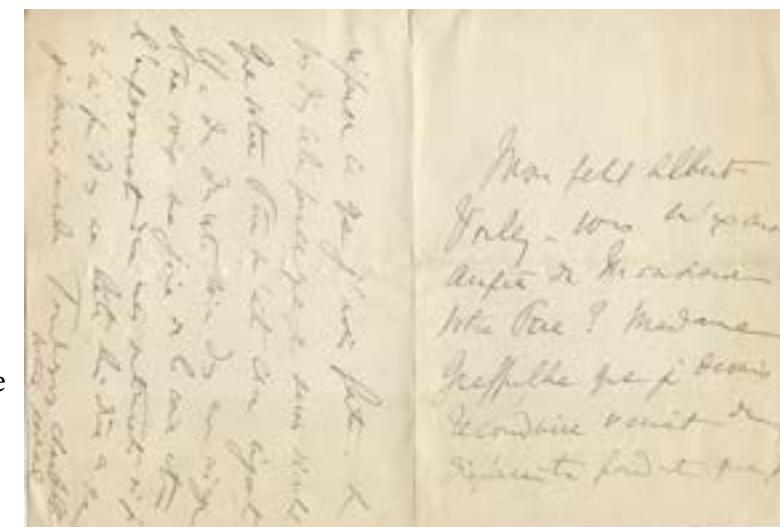
Jolie lettre offrant un instantané typiquement proustien de la vie mondaine.

13 500 €

La présente lettre peut être précisément datée du 24 mai 1912, car elle fait allusion à la répétition générale de *Sumurum*, une pantomime mise en scène par Max Reinhardt au théâtre du Vaudeville, à laquelle la comtesse Greffulhe avait invité Marcel Proust.

Cette précieuse lettre est un instantané, typiquement proustien, de la vie mondaine, des micro-tragédies que peuvent provoquer un moment d'inattention, de la subtilité des codes en vigueur.

On sait, par une lettre du même soir envoyée à Madame Greffulhe pour s'excuser de l'avoir « *laissée en plan* », que l'homme que Proust saluait était Robert de Montesquiou. Les conséquences de ce contretemps, en raison de la sensibilité malade du romancier, prennent aussitôt une dimension presque tragique. Un moment d'hésitation et Proust, décontenancé, ne pense pas à remercier le père d'Albert Nahmias. L'affaire devient aussitôt romanesque et la finesse psychologique de l'écrivain, qui a décrit et analysé tant de scènes comparables dans la *Recherche*, pointe dans cette remarque : « *cinq minutes plus tôt ou plus tard je lui aurais exprimé ma gratitude* ».



Kolb, XI, pp. 127-128.

2. Non datée [Paris, début décembre 1913].

2 pp. in-12 sur un feuillet écrit recto verso d'une écriture hâtive.

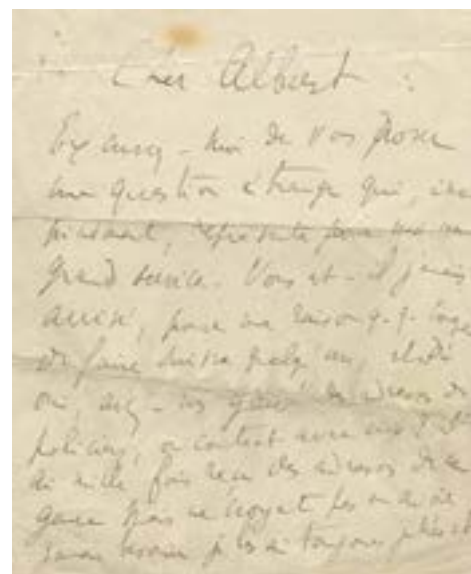
Proust à la recherche d'Alfred Agostinelli.

C'est la première d'une série de lettres et de télégrammes envoyées à Albert Nahmias fils, lequel sera chargé par Proust de se lancer sur les traces d'Agostinelli qui vient de regagner la Côte d'Azur où se trouve sa famille.

12 500 €



247



Pour l'instant il n'est question que de s'adresser à une agence de détectives mais quand Proust saura où se trouve son secrétaire et chauffeur, il demandera un service plus délicat encore à Albert Nahmias : persuader la famille, moyennant finance, de renvoyer Agostinelli à Paris.

Le parallèle a été fait bien sûr avec la fuite d'Albertine dans la *Recherche* ; le narrateur indique que dans le désespoir de sa jalousie, il songe à s'adresser à une agence de renseignements pour faire suivre celle qu'il croit infidèle.

De la Collection M. Alfred Dupont. Maurois, pp. 140-141. Kolb (XII, 1913), qui donne comme date le début décembre 1913.

3. Non datée [1914].

2 pp. in-12 sur un feuillet in-4 replié.

Joint : deux lettres d'avis d'opérations boursières effectuées par la maison D. Léon et Cie (où travaillait Albert Nahmias) ainsi que 12 fiches du même établissement bancaire avec indications manuscrites concernant des achats ou ventes d'actions.

Proust en déficit : « Si leurs comptes sont exacts, je devrais avoir avec l'argent dépensé cette année, acheté la Joconde et entretenu dix cocottes. »

« Mon petit Albert

Soyez sans inquiétude j'ai payé Léon une heure après son compte reçu c'est-à-dire hier jeudi. Je suis donc en règle. Si ce que vous voulez me dire de vive voix est un tuyau ne me le dites pas, car il faut que je sois sage. Sans que je puisse comprendre comment, le Crédit Industriel, la banque R., la banque W., m'écrivent que je suis en déficit. Si leurs comptes sont exacts, je devrais avoir avec l'argent dépensé cette année, acheté la Joconde et entretenu dix cocottes. Je n'y comprends rien. Je voudrais bien que nous reprenions nos travaux. Je vous ferai signe incessamment, peut-être même ce soir. Et j'aimerais surtout vous voir, mon ami.

Tendrement à vous mon cher petit, votre dévoué et reconnaissant Marcel ».

4. A Albert Nahmias père

Datée Paris, 29 septembre 1915.

8 pages in-8 sur 2 doubles feuillets au filigrane « Imperial Century » avec enveloppe adressée au « 53 avenue Montaigne, Paris ».

Cette lettre est adressée au père d'Albert Nahmias, prénommé lui aussi Albert, boursier qui possédait une vaste villa à Cabourg.

Le début de la lettre est un portrait de son fils, l'ami de Proust, et des changements que la guerre a apportés à sa personnalité. On devine que celui-ci passait pour un dilettante aux yeux de beaucoup. L'expérience du front l'a métamorphosé, révélant ses qualités cachées : « *combien son courage, sa patience, son abnégation, le repliement sur soi-même d'une vie de réflexions, de solitude, de sacrifice, avaient fait épanouir en lui des qualités et des vertus que mon amitié avait depuis longtemps discernées mais qui ne se manifestaient peut-être pas avec tant de force et de touchante simplicité dans l'agitation factice de la vie parisienne.* »

« Je suis sûr que maintenant les autres prennent mieux conscience de lui, précisément parce qu'il a pris conscience de lui-même », ajoute Proust.

La suite de la lettre est occupée par l'une de ces affaires pratiques qui mettent en lumière la sensibilité extrême du romancier. Désireux de passer l'été à Cabourg dans la villa des Nahmias, Marcel Proust avait voulu la louer. Généreusement Albert Nahmias lui en avait libéralement ouvert les portes. Mais c'est précisément ce que Proust ne peut accepter : « *Croyez bien d'ailleurs que j'apprécie la noblesse, la bonté, la délicatesse désintéressée de ce sentiment. Mais vous comprenez aussi qu'il équivaudrait pour moi au plus irrévocable des refus* », écrit-il.

Mais la lettre vaut surtout par l'évocation douloureuse de ses amis morts au front durant la guerre. En premier lieu, le plus aimé, Bertrand de Fénelon, diplomate dont Proust fut amoureux, et qui tomba au champ d'honneur le 17 décembre 1914. Proust n'apprit sa mort qu'au mois de mars suivant.

Puis ce fut le tour de Robert d'Humières, également diplomate, traducteur de Kipling et qui aida Marcel Proust pour la *Bible d'Amiens*. Il fut tué en Belgique le 26 avril 1915.

Enfin le « petit Bénac », Jean, fils d'amis de ses parents, qui fut tué à l'âge de 24 ans.

Tous ces deuils ont profondément ébranlé Proust : « *Je ne sais si Albert vous a dit tous les chagrins que cette guerre m'a apportés, deux amis que j'aimais comme des frères, Bertrand de Fénelon et Robert d'Humières, tués de la façon la plus horrible ainsi que le petit Bénac, le fils du plus vieil ami de mes parents. Je n'ai pas une nuit sans larmes, je n'ouvre pas le journal sans un frisson.* »

Le reste s'efface devant cette douleur : « *Tous ces chagrins me rendent bien indifférents et secondaires les ennuis et soucis matériels du genre de ceux dont je vous avais parlé à Cabourg.* »

C'est avec une impuissance désarmante qu'il s'écrie : « *Avec quelle joie je donnerais le peu qui me reste si je pouvais retrouver fût-ce quelques jours le pauvre Bertrand de Fénelon !* »

Kolb, XIV, pp. 236-238.



12 500 €



16 000 €



Lettres à M. et Mme Nathan

Laure Rodrigues-Ely, qui avait épousé Charles Nathan, était une parente éloignée et une amie très proche de la mère de Marcel Proust. Dans une lettre d'août 1903, il confie que celle-ci « est à Maman comme une sœur ».

A la mort de Charles Nathan, en mars 1915, Marcel Proust pouvait écrire à sa veuve : « C'est encore moi, maintenant que Maman n'est plus, qui le comprenais le mieux, qui l'admirais et l'aimais le plus. »

3 lettres autographes, dont deux signées, à Madame et Monsieur Nathan, non datées [septembre 1896 ?, septembre 1905 ?]

En tout : 8 pages in-12 à l'encre noire sur 3 doubles feuillets de papier de deuil vergé filigrané. Joint une photographie originale représentant Mme Nathan (10,5 x 6 cm).

Précieuses lettres inédites, dont l'une écrite dans un état de bouleversement après la mort de sa mère et une autre très surprenante évoquant une possibilité de mariage.

1. « Cher Monsieur Nathan,

Si cela ne te gêne pas le moins du monde, peux-tu me prêter 100 francs jusqu'à demain, si cela te gêne le moins du monde, c'est tellement inutile que je te supplie de ne pas le faire. Je n'ai toujours pas pu quitter ma chambre depuis le soir où je vous ai vus. Je suis un tout petit mieux ce soir, et si je peux, j'irai jusqu'à chez vous ? Quoique, à vrai dire, pour une première resortie, je craigne un peu le calorifère.

Enfin, je ferai pour le mieux, mais pourquoi ne viens-tu plus jamais avant dîner.

Tendres amitiés et triste de savoir que Madame Nathan souffre toujours tant et les horribles pointes de feu !

Marcel

Inutile de dire ma demande à Félicie qui ignore le contenu de l'enveloppe. »

2. « Cher Monsieur Nathan,

Pardonne moi d'insister sur ma prière que tu n'aïlles pas, que vous n'alliez pas demain à Paris. Je n'aurais aucune qualité pour te le demander si c'était en mon nom, mais c'est au nom de maman que je te le demande. Je l'entends encore s'inquiéter pour toi, te trouver mauvaise mine, craindre la fatigue, l'émotion. Tu ne sais pas le plaisir que tu lui ferais, la reconnaissance qu'elle t'aurait si tu faisais ce sacrifice.

On ne donne pas des preuves d'amitié qu'en faisant aux gens qu'on aimait ce qui leur aurait fait de la peine. Je n'ai plus la force de t'écrire une ligne de plus, mais crois moi et obéis moi. »

3. « Chère Madame Nathan,

J'espère qu'on t'a bien expliqué que même pour une chose qui me ferait plaisir, cela me peinerait que Monsieur Nathan se fatiguât. Mais enfin si je devais être très heureux, si je me mariais et s'il voulait être mon témoin, par exemple, mon plaisir serait, à ses yeux si bons, un dédommagement. Mais là vraiment... (...) Je t'écris dans un étouffement terrible. Mais j'espère qu'il ne se passera pas beaucoup de jours ou peut-être d'heures sans que je puisse vous voir. Il est vrai que je vis sur cette espérance depuis que je vous ai vus. (...) Car ce n'est pas vivre que de vivre aussi loin de ceux qu'on aime.

Mille tendres baisers.

Marcel »

On peut sans doute dater la première lettre de septembre 1896. En effet, on trouve en post-scriptum d'une lettre écrite à sa mère le 16 de ce mois la phrase suivante : « C'est Nathan qui m'a prêté 100 frs. »

Félicie Fitau, mentionnée dans cette lettre, était une ancienne cuisinière de la famille, qui fut un des modèles de Françoise dans la Recherche.

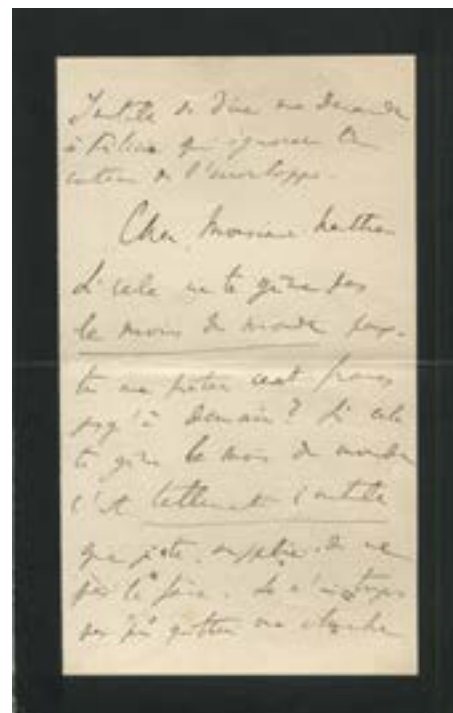
La seconde lettre est à l'évidence de très peu postérieure à la mort de la mère de Marcel Proust, survenue le 26 septembre 1905.

Elle semble écrite juste après, pour dissuader les Nathan de se rendre à l'enterrement. La figure maternelle est tout entière présente : « Je l'entends encore s'inquiéter pour toi, te trouver mauvaise mine, craindre la fatigue, l'émotion. »

L'absence de signature, la confusion dans l'avant dernière phrase : « On ne donne pas des preuves d'amitié qu'en faisant aux gens qu'on aimait ce qui leur aurait fait de la peine. », l'aveu « Je n'ai plus la force de t'écrire une ligne de plus », traduisent assez l'état de bouleversement nerveux dans lequel se trouvait l'écrivain après ce choc.

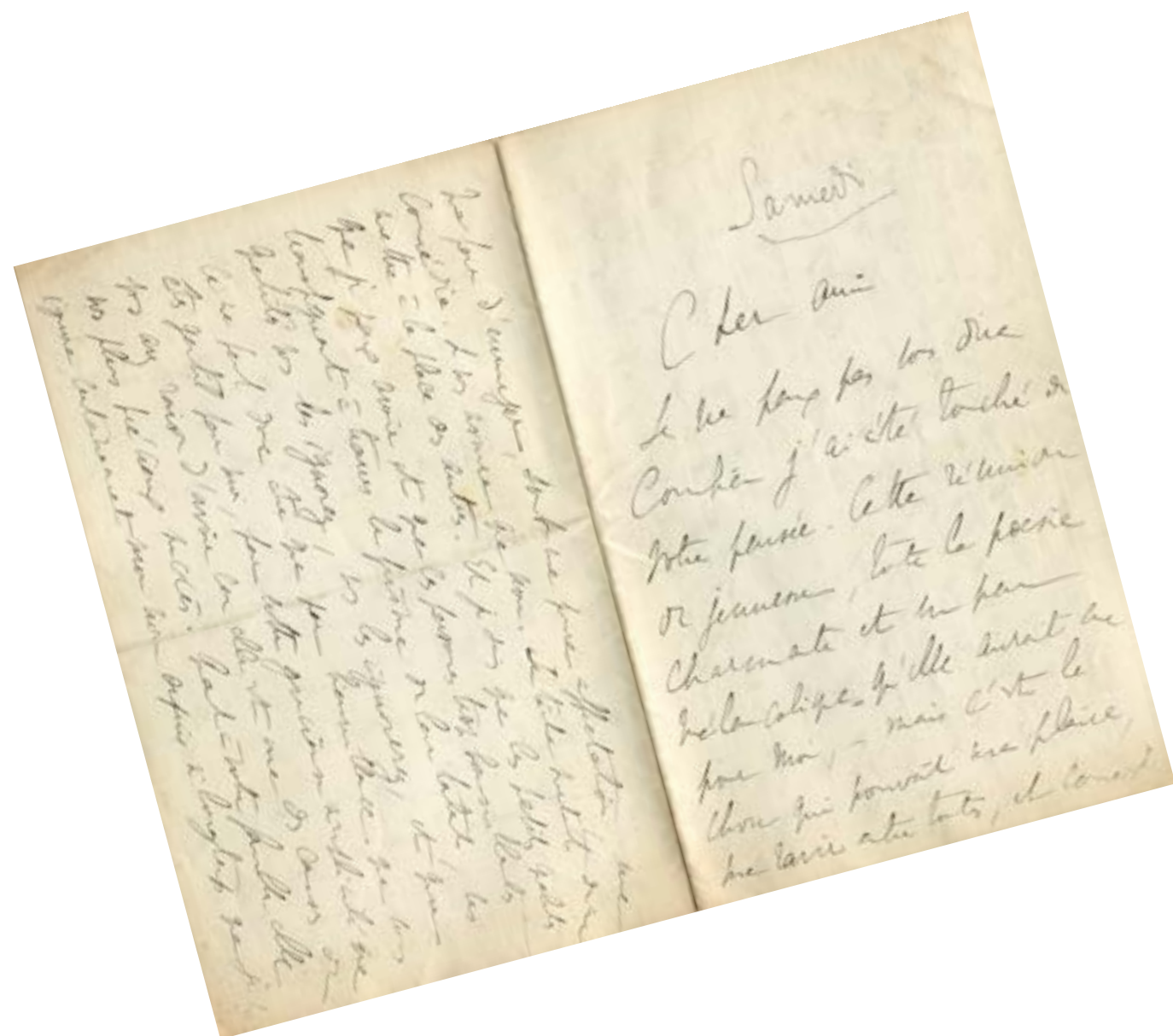
La dernière lettre, adressée cette fois à Madame Nathan, est difficilement datable. Elle a de quoi surprendre, Proust y évoquant un possible mariage, dont Charles Nathan serait le témoin : « Mais enfin si je devais être très heureux, si je me mariais et s'il voulait être mon témoin... »

Rêverie sans lendemain, désir de donner le change ? Cette allusion pique en tout cas la curiosité et ouvre des perspectives inattendues sur la biographie de l'écrivain.



Les 3 lettres et la photo : 20 000 €





1. Datée « Samedi » [Cabourg été 1912].
 8 pp. in-8 à l'encre noire sur papier vergé filigrané « Original Turkey Mill » (très légères brunissures et solarisation en marge et sur les premier et dernier feuillet).

Proust explique longuement les raisons qu'il a de décliner l'invitation du baron à lui rendre visite à Houlgate, puis parle de la visite qu'il prévoit, lui, de faire à sa vieille amie Mme Straus, qui séjourne à Trouville, ainsi que le projet (non réalisé) de retourner à Beg-Meil en Bretagne. D'après cette même lettre, on comprend que Proust était particulièrement sensible à certaines qualités du personnel hôtelier, notamment par les allusions faites à des garçons de service ou par le désir qu'il a de venir saluer le valet de chambre du baron de Neufville.

« Je tâche surtout de me mettre à la place des autres. »

« Cher ami

Je ne peux pas vous dire combien j'ai été touché de votre pensée. Cette réunion de jeunesse, toute la poésie charmante et un peu mélancolique qu'elle aurait eue pour moi, — mais c'est la chose qui pourrait me plaire, me ravir entre toutes, et comme je vous sais gré de l'avoir senti. La raison pour laquelle je n'irai pas ce soir à Houlgate est si bête que personne ne pourrait la comprendre, que quelqu'un de très intelligent ! J'ai en ce moment la manie de descendre un jour sur deux. Je suis descendu hier, je ne descendrai que demain. Je sais que c'est idiot mais vous avez une vue trop fine des misères humaines pour ne pas savoir que l'intelligence peut trouver depuis longtemps une chose idiote sans que la volonté cesse pour cela de l'accomplir. (...) Mon cher ami croyez que je me rends très bien compte que si tout à coup vous vous trouviez dans un de ces milieux où on a de moi une idée très exagérée, chez Mde de Noailles par exemple, ou chez Barrès ou Hervieu, vous croiriez que la modestie dont je vous donne souvent la preuve et ma peur d'ennuyer, soit une pure affectation, une comédie. Je vous assure que non. Je tâche surtout de me mettre à la place des autres. Et je sais que les petites qualités que je peux avoir et que les personnes trop bienveillantes transfigurent à travers le prisme de leur talent, ces qualités vous les ignorez, vous les ignorerez, et que ce ne peut donc être que par bienveillance que vous êtes trop gentil pour moi, (...) Mais enfin c'est une vraie tentation que vous avez suscitée pour moi ; et j'ai le cœur gros de rester à la maison comme une jeune fille qui manque son premier bal. (...)

*Très affectueusement à vous
 Marcel Proust »*

16 500 €

Lettres à Alexandre de Neufville

Le baron Alexandre de Neufville, membre du cercle de la Rue Royale, fut en correspondance ou en contact épisodique avec Marcel Proust pratiquement tout au long de la vie de ce dernier. Si la correspondance publiée de l'écrivain ne comporte aucune lettre au baron de Neufville, il est cependant cité une bonne vingtaine de fois dans diverses lettres, notamment sous le surnom de « Papillon de Neufville ».

« Alexandre de Neufville est l'homme le plus sincèrement aimé dans ce qu'on appelle bien à tort la haute société », écrit Marcel Proust à Robert de Flers en mai 1914, après avoir appris les déboires financiers du baron, ruiné par ses frères, banquiers indéclicats.

Les quatre lettres qui suivent sont inédites.

2. Non datée [novembre 1912]

7 pp. in-8 à l'encre noire sur papier vergé filigrané « Imperial Diadem » (légères solarisations).

« J'aime bien qu'on ne soit pas chez moi au courant de mes correspondances ».

Désireux d'offrir quelque chose à Neufville, il se propose de faire refaire à l'identique un fauteuil réalisé par Baignières pour le marquis de Polignac, fauteuil qu'on put voir à l'exposition d'Art français décoratif contemporain organisée en novembre 1912 sous la présidence de la comtesse Greffulhe.



15 000 €

« Cher ami

(...) Avez-vous entendu parler d'une exposition que Madame Greffulhe a organisée rue de Talleyrand d'un ensemble de meubles exécutés pour le M^{is} de Polignac par M. Baignières. M. Baignières estime que ses meubles ne valent que par l'ensemble. Néanmoins il y a deux meubles (un bureau bibliothèque, et un fauteuil (indépendant du bureau) avec accotoirs en bronze figurant des têtes de hiboux, liseré de lanières dorées) que M. Baignières serait disposé à refaire et il en a obtenu l'autorisation du M^{is} de Polignac. Je ne vous propose pas de vous faire refaire le biblio bureau (je ne sais pourquoi je veux toujours que ce soit une bibliothèque !) parce que je crois que cela coûterait cinq mille francs et qu'après ce que j'ai perdu à la Bourse comme vous l'avez peut-être su, ce ne serait pas très raisonnable. (...)

Je vous demanderai de ne communiquer ma lettre à personne je vous

expliquerai pourquoi. D'autre part comme j'aime bien qu'on ne soit pas chez moi au courant de mes correspondances et qu'elles restent souvent quand je dors longtemps sans m'être remises, j'aimerais beaucoup que vous cachetiez à la cire votre enveloppe (...)

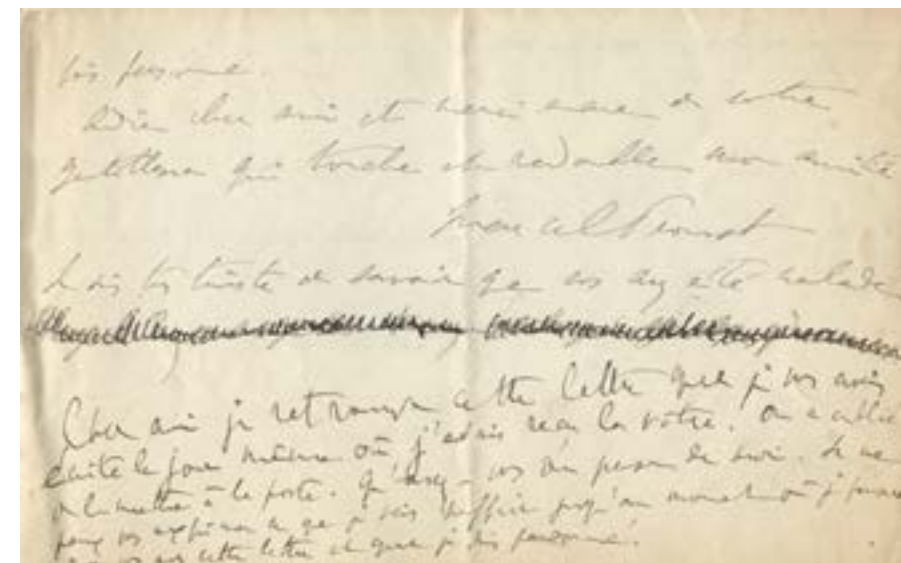
Marcel Proust ».

3. Datée « 102 bd Haussmann » [août ou septembre 1913]

4 pp. in-8 à l'encre noire sur papier demi-deuil filigrané « Imperial Treasury De La Rue » (légères froissements marginaux, petites taches par décharge d'encre d'une rature).

« Je suis moins vaniteux que sensible. »

« Votre éloge délicat me touche infiniment. Sans doute immérité, il me plaît davantage ainsi. J'aime à le devoir à votre partielle amitié ; car je suis moins vaniteux que sensible. Je ne sors guère, et ne reçois pas. Mes rares sorties sont imprévues. Néanmoins, à l'une d'elles, je téléphonerai à tout hasard pour vous demander si vous me feriez la faveur de q.q. minutes d'entretien, chez vous ou ailleurs. Et si dans le découragement où je vis, je ne fais même pas cette visite, j'espère que je pourrai retourner à Cabourg, que vous serez à Houlgate. Et comme cette année, je n'aurai plus rien à vous y demander (je vous dirai pourquoi) mon amitié devenue inutile (et qui je vous assure n'aurait pas l'utilité pour base mais un grand goût pour votre esprit) aura moins de scrupules. Comme j'aurai plaisir à vous voir ! Vous ai-je dit que votre ami M. d'Alton depuis votre départ avait été bon et charmant pour moi.



14 000 €



Il passe prendre de mes nouvelles chaque fois qu'il vient à Paris. J'espère qu'il n'est pas fâché de mon silence et de ne pas me voir. Mais je ne vois personne.

Adieu cher ami et merci encore de votre gentillesse qui touche et redouble mon amitié.

Marcel Proust

Je suis très triste de savoir que vous étiez malade !

[Une ligne entièrement biffée, et au dessous, d'une plume légèrement différente de celle qui précède :]

Cher ami je retrouve cette lettre le jour même où j'avais reçue la vôtre. On a oublié de la mettre à la poste. Qu'avez-vous dû penser de moi. Je ne peux vous exprimer ce que je vais souffrir jusqu'au moment où je penserai que vous avez cette lettre et que je suis pardonné. »

4. Non datée [mars 1915].

4 pp. in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vergé filigrané à la couronne « Imperial Century ». Il manque les deux premières pages.

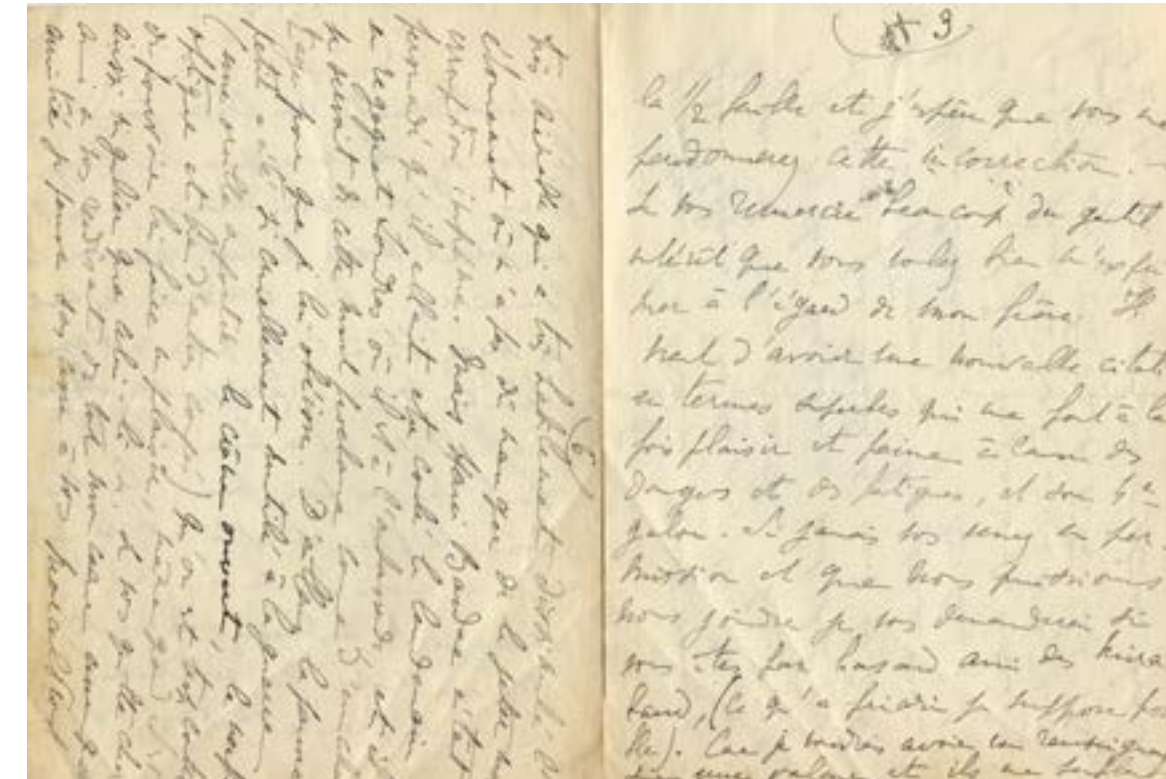
Evocation de la citation militaire de son frère.

A propos de son frère Robert, mobilisé et ayant été de nouveau cité à l'ordre de l'armée, de son jeune ami Henri Bardac, devenu attaché d'ambassade à Londres après avoir été réformé pour blessures reçues en septembre 1914 et qui lui a fait rencontrer un de ses amis, Francis-Joseph Otis. Proust veut également se renseigner à propos d'une opération boursière dont on lui a parlé, et imagine le faire soit auprès du banquier Mirabaud soit auprès du baron de Gunzburg.

« [...] Je vous remercie beaucoup du gentil intérêt que vous voulez bien m'exprimer à l'égard de mon frère. Il vient d'avoir une nouvelle citation en termes superbes qui me fait à la fois plaisir et peine à cause des dangers et des fatigues, et son 4^e galon. Si jamais vous venez en permission nous joindre je vous demanderai si vous êtes par hasard ami des Mirabaud (ce qu'à priori je suppose possible). Car je voudrais avoir un renseignement sur une valeur et ils me semblent particulièrement bien placés pour me le donner. Je crois que M. Gunzburg l'est encore mieux, mais il me paraît moins probable que vous le connaissiez. En écrivant ces mots je songe tout à coup que ce dernier est le voisin à Dieppe de Mons. Greffulhe qui a longtemps été la bonté même pour moi. Ce sera donc le plus simple et ainsi je n'aurai pas besoin de vous ennuyer de ce renseignement, à supposer même que vous eussiez bien voulu

prendre la peine de le demander. Je n'aime pas du reste beaucoup parler "affaires" dans ces jours terribles où le cœur est tellement ailleurs. (...)

Mon jeune ami M. Henri Bardac m'a l'autre jour l'autre jour entraîné malgré moi, et je ne comprends pas encore pourquoi, faire une visite à un de ses amis que j'ai appris être un des vôtres : M. Otis. J'ai vu un fort joli salon et un homme très aimable qui a très habilement dissimulé l'étonnement où n'a pas dû manquer de le jeter mon irruption



imprévue. Mais Henri Bardac était persuadé qu'il allait être coulé le lendemain en regagnant Londres où il est à l'ambassade, et il se servait de cette mort prochaine comme d'un chantage pour que je lui obéisse. D'ailleurs le pauvre petit a été si cruellement mutilé à la guerre (une oreille emportée, le crâne ouvert, le nerf optique et bien d'autres coupés) qu'on est trop content de pouvoir lui faire un plaisir, même quand il est aussi singulier que celui-là. (...)

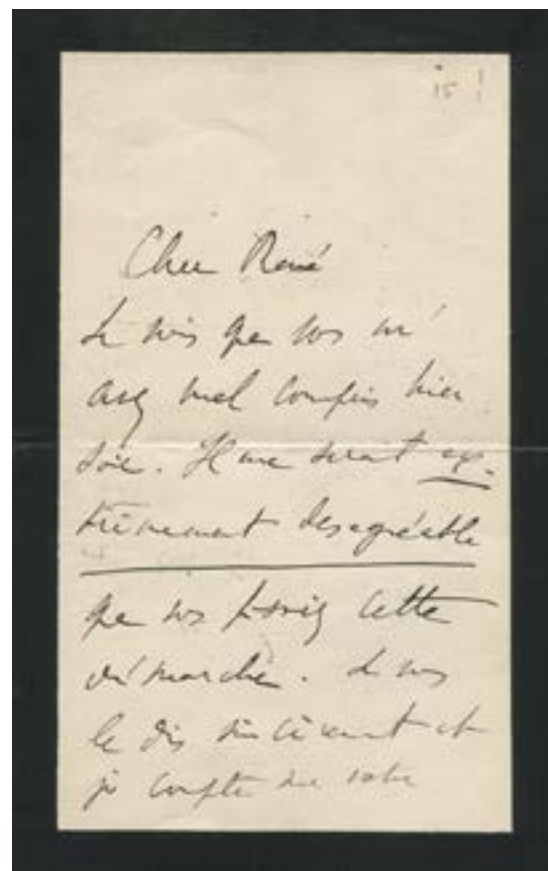
Marcel Proust »

14 000 €





258



Lettre à René Peter

Non datée [vers janvier ou février 1905].

3 pp. in-12, à l'encre noire, sur double feuille de papier de grand deuil au filigrane « L.T. et Cie ». Excellent état (marques de plis, l'encre s'est un peu déchargée d'une page sur l'autre).

Curieuse lettre à l'une des grandes affections de Proust.

« Cher René,
Je crois que vous m'avez mal compris hier soir. Il me serait extrêmement désagréable que vous fissiez cette démarche. Je vous le dis sincèrement et je compte sur votre amitié pour comprendre que je le dis avec le plus grand sérieux et nullement par discrétion envers vous mais pour moi que cela mettrait sans aucune utilité dans une posture qui me déplaît. N'est-ce pas c'est convenu et il n'y a pas de malentendu possible. Vous n'irez pas et ne direz même pas que vous y étiez allé. J'espère bien vous voir ce soir et vous envoie mes tendres amitiés
Marcel

12 000 €

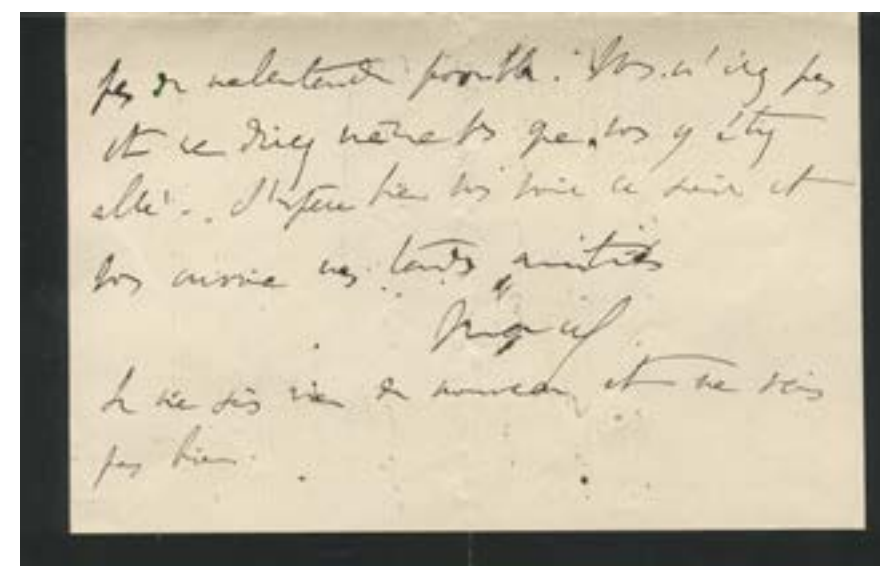
Je ne sais rien de nouveau et ne vais pas très bien. »

L'auteur dramatique René Peter (1872-1947) était le fils de Michel Peter (1824-1893), ancien collègue du père de Proust à l'Académie de médecine, celui que Fernand Gregh disait avoir été l'adversaire et le cousin de Pasteur. René Peter fut le biographe de Debussy, dont il avait été l'ami de jeunesse ; ami de Reynaldo Hahn et de Fouquières, il écrivit plusieurs pièces à succès, notamment *Chiffon*, avec Danceny, et *Je ne trompe pas mon mari*, avec Feydeau ; vivant à Paris et à Versailles, Peter et Proust se voyaient quotidiennement. Proust envisagea d'écrire avec lui une pièce rappelant la fameuse scène de sadisme à Montjouvain, entre Mlle de Vinteuil et son amie : un homme qui adore sa femme prend, par sadisme, plaisir à la salir en parlant avec des putains. L'ayant surpris, l'épouse le quitte. Il se tue. Finalement Proust renonça à traiter ce sujet.

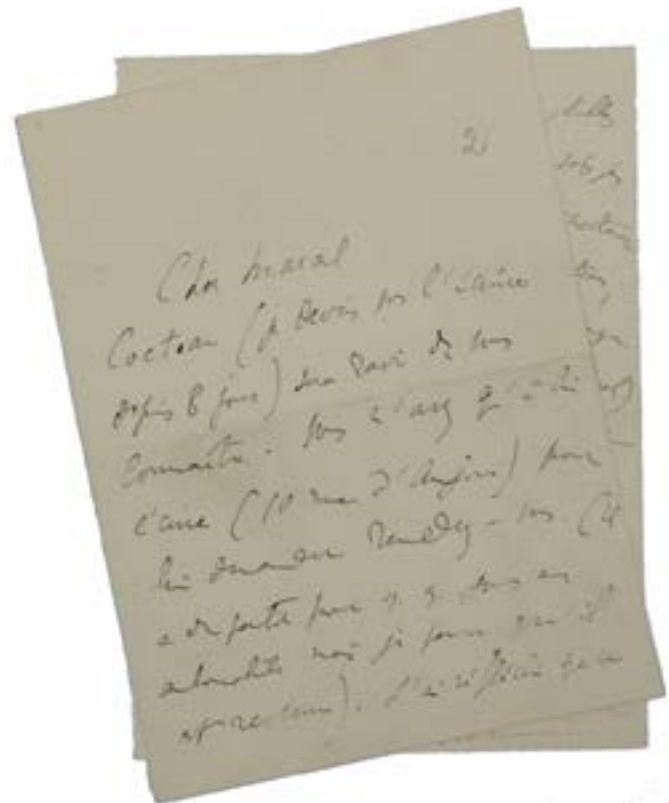
René Peter, surnommé par Proust : « l'âme compatissante de Versailles », a été l'une des grandes affections de l'auteur de la *Recherche*.

Cette lettre semble avoir posé quelques problèmes à Kolb qui l'a placée à la suite d'une autre, dont l'autographe a disparu, laquelle semblait porter sur une demande d'intercession auprès de Brioux et Hervieu, auteurs de la pièce *L'Armature*, en vue de prendre Louisa de Mornand comme interprète. Cependant, comme le remarque à juste titre Kolb : « Un doute paraît menacer notre hypothèse : jusqu'à présent nous n'avons trouvé aucune lettre datant avec certitude des mois de novembre 1904 à avril 1905 sur papier de deuil « L.T. et Cie ». »

Kolb, V, pp. 34-35.



259



Lettres à Marcel Plantevignes ou à son père Camille

13 lettres autographes signées et un télégramme, Datées et non datées, 1907-1916.
30 pages in-8 et 32 pages in-12, sur différents papiers, avec 8 enveloppes. Sont jointes quatre lettres adressées à Marcel Plantevignes par le marquis d'Albufera, le marquis de la Begassière, la vicomtesse d'Alton, et Reynaldo Hahn.

Les 13 lettres :
65 000 €

Très intéressante correspondance, en partie inédite, au jeune Marcel Plantevignes rencontré à Cabourg par l'intermédiaire des Alton, et à son père, commerçant à Paris. On relève notamment une superbe lettre inédite évoquant la mort de son chauffeur et secrétaire Agostinelli.

C'est lors de l'été 1907, au Grand Hôtel de Cabourg, que Proust fit la connaissance d'un jeune homme d'à peine 20 ans, prénommé Marcel. Une belle amitié s'ensuivit, malgré une éclipse orageuse lorsqu'une

dame « bien intentionnée » mit le jeune homme en garde contre les mœurs de l'écrivain

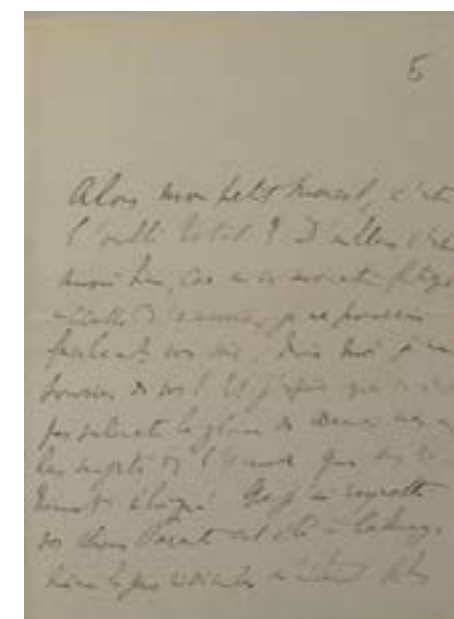
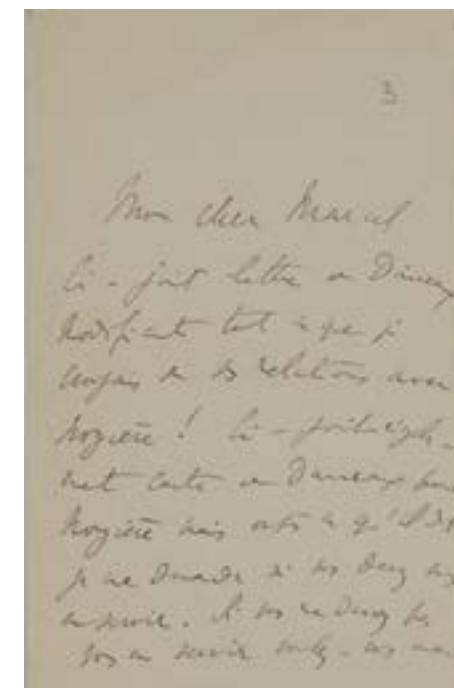
Leur relation continua à Paris et Proust recommanda son jeune ami auprès de nombreuses personnalités, dont Jean Cocteau.

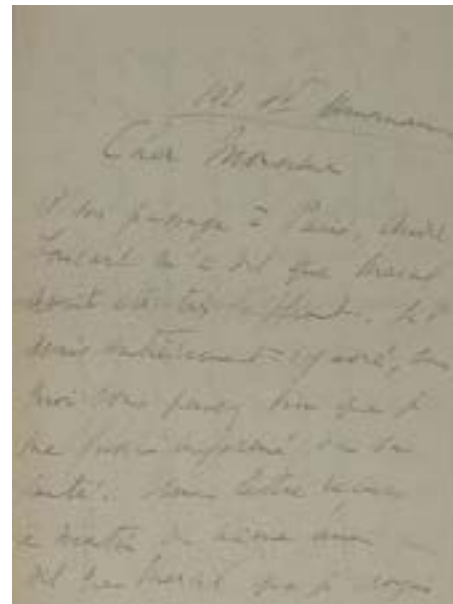
La première lettre, que Philip Kolb date du 31 août 1907 et non de 1908 comme le fit Plantevignes dans ses souvenirs, est une lettre très tacticienne dans laquelle Proust semble tester le degré d'attachement de son correspondant. Il s'agit de reproches très alambiqués à propos d'une lettre d'invitation que Plantevignes a oublié d'expédier et sans l'en informer. « [...] j'ai trouvé peu gentil qu'ayant oublié ma lettre l'autre jour (ce qui est tout naturel, il est si fréquent d'oublier), vous ne l'ayez pas envoyée enfin, ni ne m'avez prévenu par un mot, ni m'avez répondu au téléphonage que j'ai fait faire à cet égard. Tout cela m'a donné l'air d'avoir agi avec fausseté vis-à-vis du garçon à qui la lettre était destinée. Il a cru que je ne lui avais jamais écrit, cela m'a fait des ennuis sans nombre et un mot de vous les eût évités. (...) J'espère en tout cas que l'amitié que je vous avais montrée jusqu'ici savait être assez douce pour que vous puissiez me pardonner un peu de rudesse. Mais je vous avoue franchement que Fouquières m'ayant demandé aujourd'hui le nom du jeune homme à qui il devait faire envoyer les invitations, je lui ai répondu que j'y renonçais, étant brouillé avec le dit jeune homme. Si vous y aviez tenu le moins du monde je n'aurais pas dit cela, car je ne suis pas assez ridicule pour avoir l'intention de vous "punir". Mais comme je sais que vous ne tenez pas à danser cette année, vraiment je vous sens si peu ami pour moi que je n'ai pas eu le courage de manifester à l'égard d'un tiers un sentiment que je n'avais plus conscience d'éprouver au même degré.[...] ».

En octobre 1908, Proust envisage de donner un dîner regroupant ses amis Albufera, La Rochefoucauld, Radziwill et Plantevignes lui-même mais, devant y renoncer pour le moment, il propose à Plantevignes de venir éventuellement un soir à Versailles [où Proust attend la fin des travaux de l'appartement du boulevard Haussmann]. De son côté, il est constamment à Paris « pour mon pauvre ami Lauris qui a été blessé en automobile comme je crois vous l'avoir dit [...] ».

À la fin de décembre 1911, Proust signe une lettre « l'autre Marcel » en se demandant si Plantevignes l'a oublié totalement : « D'ailleurs c'est aussi bien, car en ce moment, accablé d'ennuis, je ne pourrais facilement vous voir. Mais moi je me souviens de vous ! Et j'espère que ce n'est pas seulement la gloire des armes mais aussi les sujets de l'amour qui vous retiennent éloigné. Que j'ai regretté vos chers parents cet été à Cabourg. Même les gens ridicules n'étaient plus amusants, parce que beaucoup de ceux avec qui on aurait pu en sourire, ou bien étaient eux-mêmes trop bêtes pour apercevoir ces ridicules, ou trop malveillants pour qu'on ne perdît pas tout plaisir à sourire avec eux »...

Il est également question d'une affaire concernant son ami Max

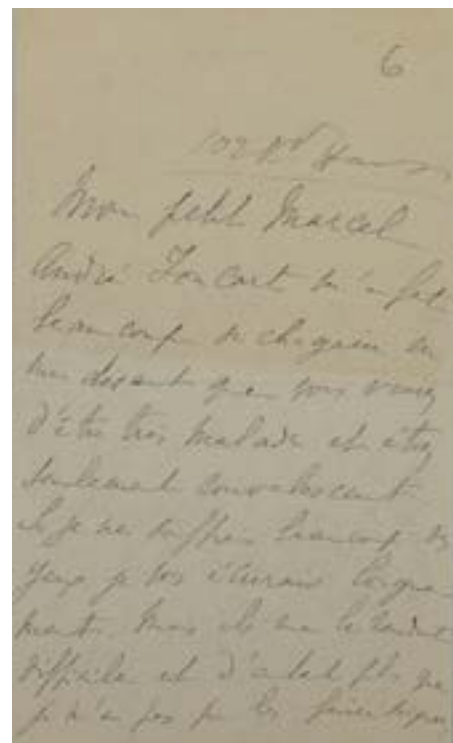




Daireaux et le critique dramatique Nozières, ainsi que du rôle d'intermédiaire que Proust pouvait jouer en faveur de Plantevignes qui, en 1910, s'intéresse à une jeune actrice.

De 1914 à 1915, 6 lettres sont adressées à Camille Plantevignes, dont deux inédites. Proust évoque la disparition tragique d'Agostinelli, ses désastreuses opérations financières, son frère médecin sur le front et réclame des nouvelles de Marcel à qui il a envoyé un exemplaire dédicacé de *Du côté de chez Swann* sans avoir eu de réponse :

« [...] Au début de la guerre je me suis immédiatement informé de lui. Je n'ai pas voulu le faire directement parce que quand mon livre a paru je le lui ai envoyé avec cette dédicace : "A mon cher lecteur préféré". Or tandis que nombre de gens à qui je ne l'avais pas envoyé (j'en ai envoyé très peu à cause de son indécence) m'ont écrit de longues lettres, mon "lecteur préféré" ne m'a pas adressé une ligne. (...) Depuis les dernières lettres que nous avons échangées de grands ennuis, puis un profond chagrin qui me les a fait oublier, ont fondu sur moi. L'ennui c'est que j'ai été en partie ruiné. Les tramways de Mexico n'ont joué qu'un rôle tout à fait accessoire dans cette dégringolade. (...) Mais je n'avais pas attendu l'immense inquiétude de la guerre qui empêche de songer aux désastres particuliers, pour ne plus penser à mes ennuis. Car un grand chagrin m'avait frappé. Le pauvre Agostinelli, que Marcel a bien connu car il l'a conduit bien souvent en automobile, quand Agostinelli était chauffeur, s'est noyé en tombant d'aéroplane dans la mer. Marcel ne pourra pas comprendre comment cette mort a pu être pour moi un tel chagrin car je ne l'ai plus vu précisément depuis l'époque où Agostinelli, que je n'avais pas vu depuis cinq ans, était venu me demander une place. Aussi Marcel ignore probablement que n'ayant pu le prendre comme chauffeur, je lui avais confié, par pure gentillesse et croyant qu'il le ferait très mal, la dactylographie de mon livre ; comment il s'en était tiré incomparablement et m'avait révélé alors des qualités d'une intelligence supérieure que je n'avais jamais soupçonnée et qu'il ignorait sans doute lui-même ; comment il s'était installé tout à fait chez moi avec sa femme, devenant peu à peu plus qu'un secrétaire indispensable, un ami profondément aimé. Sa mort à 25 ans, dans des circonstances affreuses, et bien qu'il ne fût plus chez moi à ce moment-là, m'a causé un chagrin comme je croyais que je n'étais plus capable d'en éprouver. (...) La guerre est venue apporter d'autres angoisses. Si mon cœur anxieux est déchiré de ce que souffrent tous les Français, je ne peux me défendre d'une inquiétude particulière pour tant de mes amis, et plus que pour eux pour mon frère dont le courage est pour moi un sujet de fierté mais d'effroi. Ne se trouvant jamais assez près de l'ennemi, il a eu son hôpital bombardé à Etain pendant qu'il opérait et a dû transporter ses blessés dans les caves. Pour d'autres faits de même genre il a été cité à l'ordre du jour de l'armée. J'avoue que si je devais aussi trembler pour mon cher Marcel, qui, renié comme lecteur, reste très affectionné comme ami, la mesure serait comble [...] »

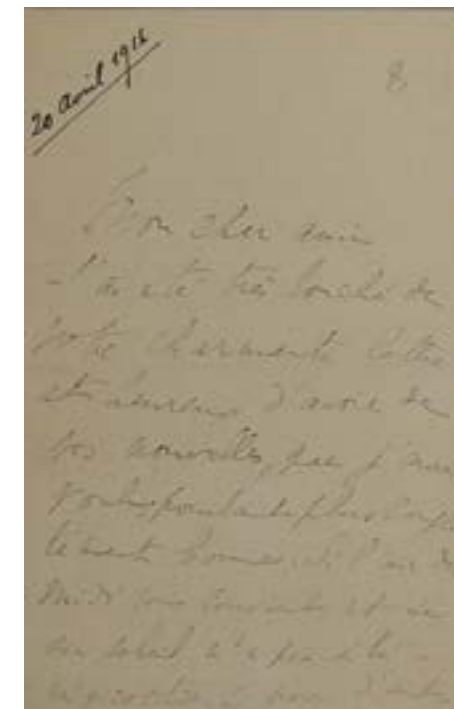
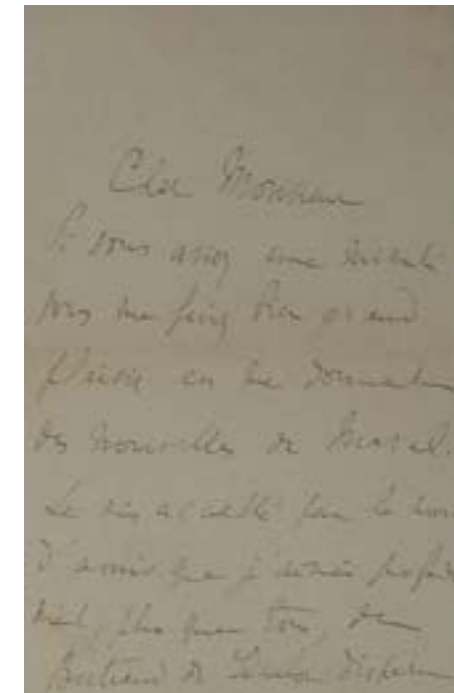


En février suivant, Proust demande à nouveau des nouvelles de Marcel à son père : « [...] Je suis accablé par la mort d'amis que j'aimais, plus que tous, de Bertrand de Fénelon disparu depuis trop longtemps pour que nous puissions garder de l'espoir. [...] Mais on a beau pleurer les morts on pense tendrement aux chers vivants. Et un mot de vous me disant si la santé de Marcel est bonne [...] me ferait bien plaisir, si ce ne vous était pas une fatigue [...] ».

En novembre, ayant appris que Marcel avait été très souffrant, il écrit à son père pour l'informer qu'il compte lui rendre visite si cela ne l'incommode pas : « j'irai lui apporter ce que je n'ose appeler le réconfort d'un affectueux serrement de main et d'une heure de causerie [...] ».

Les 1^{er} et 6 décembre, il écrit deux longues lettres à Plantevignes père à propos de ses déboires financiers, placements malheureux, capital écorné. « [...] Depuis les pertes énormes que j'ai subies, ma santé ne me permettant pas de boucher par ma profession les trous de mes revenus et d'autre part la petite aisance de certaines personnes pour qui je fais ce que je peux dépendant de ces revenus, je ne peux plus me montrer trop indifférent au rendement des valeurs [...] ». Il avoue avoir éprouvé « une grande joie à revoir Marcel, une de ces joies graves dont Victor Hugo a si bien dit qu'elles sont moins près du rire que des pleurs. Je l'ai trouvé maigre, j'espère que cela ne correspond pas à un état maladif actuel et qu'il ne pousse pas par trop loin le courage ; je sais qu'il est très imbu de son devoir. Pourtant la Patrie ne demande que ce qu'on peut donner selon ses forces. J'ai l'impression qu'il va un peu au-delà. C'est hélas [ce] que j'ai trop vu faire autour de moi (...) Je n'ai pas besoin de vous dire que la santé de Marcel et ses projets me préoccupent beaucoup plus que tout cela, mais je ne veux pas être indiscret. Et dans ces temps où on ne peut pas parler de ce qui nous tient vraiment à cœur, on se rabat sur ces petites questions de finance qui pour l'artiste que vous êtes, et pour l'artiste que j'essaie d'être, sont une humble distraction même quand elles ne correspondent pas comme pour moi à une véritable nécessité (je veux dire que pour moi elles correspondent à une nécessité). [...] »...

Dans une dernière lettre, inédite, Proust remercie Camille Plantevignes de son accueil et l'on apprend que M. Plantevignes était collectionneur de bibelots. « [...] Les moments si courts que j'ai passés dans votre ravissante demeure à vous entendre raconter l'histoire toujours curieuse, quelquefois touchante (car le collectionneur avisé et l'homme de bien charitable que vous êtes trouvent le moyen de faire ensemble de bonnes affaires et de bonnes actions) de tous ces bibelots dont j'étais émerveillé, me laissant ce regret si vif de ne pouvoir jouir plus souvent de votre bienveillant accueil et de celui de Madame Plantevignes, de l'amitié de Marcel aussi, qui m'est si précieuse. Jamais je ne sens davantage la tristesse de ma vie que quand je pense au bonheur que ce serait de nous voir tous souvent [...] »





Une autre lettre inédite est adressée à Marcel Plantevignes, datée d'une autre main « 20 avril 1916 ». Proust évoque la tristesse de la guerre et sa solitude : « *Mon cher ami, j'ai été très touché de votre charmante lettre et heureux d'avoir de vos nouvelles, que j'aurais voulu pourtant plus complètement bonnes. Si l'air du midi vous convient, et si son soleil n'a pas été réquisitionné pour d'autres destinations (car il est trop visible que l'influence de la guerre se fait sentir même sur les choses inanimées et sur la nature que Vigny croyait impassible. [...]) Je ne peux pas vous dire en combien de circonstances j'ai pensé à vous. L'autre jour, j'ai fait venir pour moi tout seul, sans un seul invité, un quatuor pour me jouer les 2 quatuors les plus tristes que je sache ; et je pensais que le compagnon agréable pour écouter avec moi ces harmonies complètes dans mon siège (?), c'eût été vous [...]* ».

Quelques mois plus tard, Proust lui écrit pour le soutenir dans sa convalescence et sur un ton badin, lui rappelle combien il lui demeure attaché « *que pour que vous n'incriminiez pas la vivacité de mon affection pour vous, si son expression est brève. [...] comme je me console d'être incapable de rien faire en projetant tout ce qui me plairait, à cultiver en imagination l'amitié, le voyage, l'art, je me plaisais à me figurer que si ma situation militaire était enfin réglée, j'irais vous faire une visite à St-Germain, voire m'y installer dans un hôtel non loin de vous. [...] Ne pressez pas trop votre convalescence. (...) Savoir s'ennuyer est une science difficile, je le sais. C'est encore un des moindres maux que l'ennui dans un temps comme le nôtre. J'aimerais que nos lits fussent assez voisins comme dans une chambrée de régiment d'autrefois pour distraire le vôtre (votre ennui) des rêveries de ma pensée et surtout des effusions de mon cœur [...]* ».

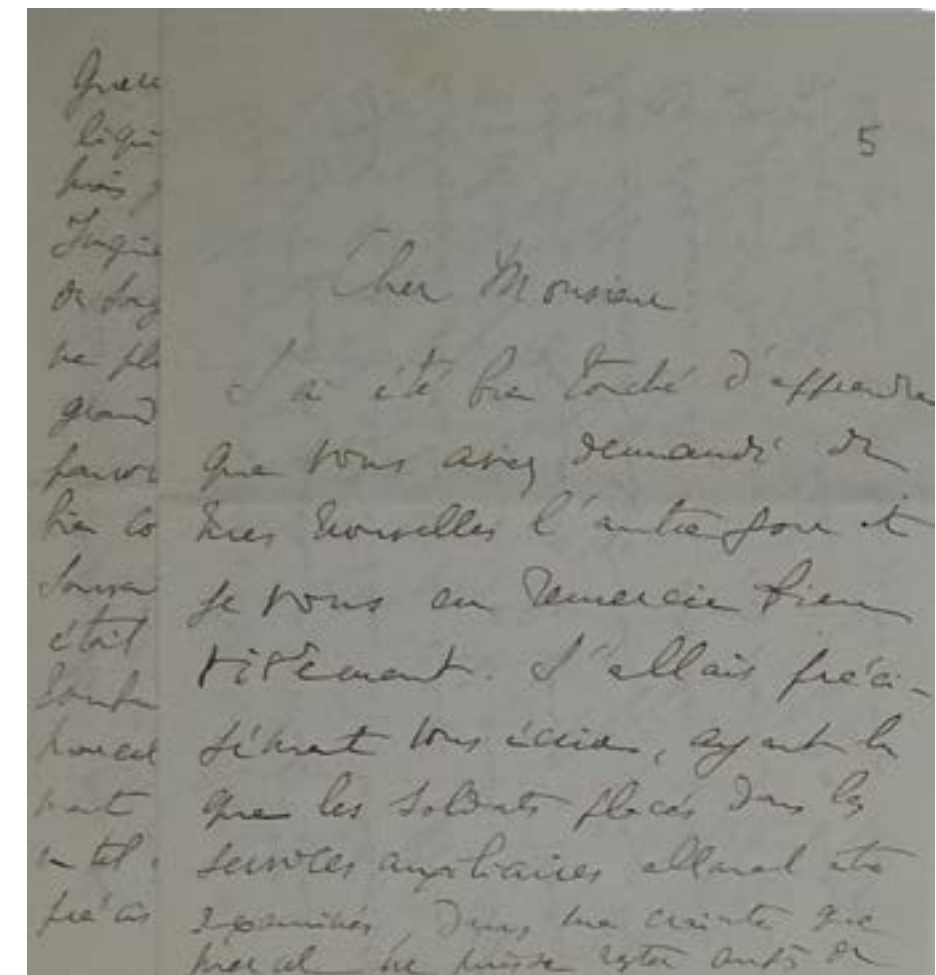
On joint une lettre autographe signée à son ami Antoine Bibesco, [octobre 1908] ; 4 pp. 1/2 sur papier deuil ; avec enveloppe jointe [Kolb, 1908, n° 134]. Proust recommande Marcel Plantevignes qui doit aller à Londres. Il « *sera bien consolé de son exil si tu peux lui donner quelquefois le réconfort de ta société, de ta conversation. Je l'envie s'il te voit, car il y a bien longtemps que cela ne m'est arrivé mon vieux, et, sans flagornerie, c'est encore tout compte fait, après le déchet du reste et les comparaisons, un des très rares plaisirs dont la valeur n'ait pas baissé pour moi, et dont j'ai souvent le regret presque nostalgique* ».

Proust donne ensuite des nouvelles d'amis et de connaissances communes : Georges de Lauris vient d'avoir un accident de voiture, Madame de Billy est mourante à Saint-Jean-de-Luz, Albufera s'est fait construire un hôtel merveilleux avenue Hoche, Loche Radziwill a été décoré par Viviani. « *Mon pauvre Antoine, que je me trouve idiotissime, tout à toi* »...

Marcel Proust nourrit une affection durable pour le jeune Marcel Plantevignes, affection qui semble s'être étendue à ses parents si l'on en juge par la lettre à Camille Plantevignes dans laquelle il épanche sa peine à propos de la mort d'Agostinelli. Il y eut sans doute aussi par moments une part de stratégie dans ces relations car il a été rapporté que Proust ne se privait pas parfois de parler des membres de cette famille avec force moqueries, les surnommant « *les veaux* ».

Sur le tard, Marcel Plantevignes livra son témoignage dans un intéressant livre de souvenirs *Avec Marcel Proust*, publié en 1966.

Passionnante correspondance montrant la surabondance de la vie sentimentale de Proust, sa sensibilité hors du commun, jamais oubliée, toujours assoiffée et déçue d'autrui, mais endiguée par l'intelligence et un humour les plus fins.



Lettre à la princesse Edmond de Polignac

Non datée « 44 rue Hamelin » [1^{er} février 1920].

7 pp. in-8 à l'encre noire, numérotées de [1] à 7, sur doubles feuillets de papier Lafuma filigrané.
Petite tache d'humidité ayant touché au « Madame » de l'adresse et à un mot de la deuxième page, mais parfait état de conservation.

Sur la dédicace abandonnée d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* au prince de Polignac et les affabulations de la presse à son égard.

Belle lettre probablement inédite à propos de *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* qui vient d'obtenir le prix Goncourt et de la dédicace à Edmond de Polignac que Proust avait songé un temps à faire y imprimer.

Il est question de toutes les « absurdités » qui ont été dites à propos de ce prix, d'un article louangeur de Jacques Rivière qui vient de paraître dans la *NRF* et d'un autre article, issu de la plume d'un journaliste rancunier, qui pourrait blesser un autre Polignac, le comte Pierre de Polignac.

« [...] J'ai mené depuis mes déménagements successifs et l'aggravation causée par eux à ma santé, une vie si semblable à la mort, qu'à peine une fois par semaine j'étais en état d'écrire une lettre [...] J'allais pourtant vous écrire l'autre jour quand j'ai appris que vous aviez une soirée de musique le lendemain. Je suis bien certain que vous n'auriez pas vu dans ma réponse le désir d'être invité à la soirée. Mais malgré tout, j'ai trouvé plus décent d'attendre qu'elle fut passée et que les journaux m'eussent apporté les derniers échos du quintette de Franck. Je vous remercie de tout cœur de ce que vous me dites de mon livre. Vous savez qu'il n'a pas tenu à moi qu'il ne reçût une parure plus auguste et une consécration qui pour venir d'outre tombe ne m'eût semblé que plus émouvante. J'ai beaucoup regretté votre décision négative au moment où vous me l'avez fait connaître de Cambo. Je la regrette moins depuis toutes les absurdités qui ont été écrites à propos de mon prix Goncourt. Elles m'ont montré que l'invraisemblable se forme aisément dans une cervelle de journaliste. Certes je n'ai pas eu à me plaindre, puisque mon œuvre a été jugée avec une bienveillance que je trouve très exagérée, comme dans l'admirable article de Jacques Rivière, d'aujourd'hui, dans la Nouvelle Revue Française. Mais les échos des petits journaux auxquels je n'ai pas répondu et qui ne m'ont pas troublé parce que j'étais seul à en supporter l'injure, m'auraient peut-être trouvé moins serein si j'avais senti qu'ils éclaboussaient la mémoire chère et vénérée du prince Edmond de Polignac. A vrai dire je m'aperçois comment ils l'eussent pu.

*Mais quand je vois un journaliste, venu pour m'apporter des couronnes, se venger, parce que je n'ai pu le recevoir, en écrivant que j'ai 70 ans, que j'ai été le professeur de collège de Léon Daudet qui d'ailleurs tenait à récompenser mon antidreyfusisme, que je passe ma journée dans les églises et suis le soir de petites modistes dans les autobus etc etc, je crois tout possible des imprévisibles effets d'une imagination d'un ordre que je ne connais pas, mise au service de la malveillance, de la rancune, ou seulement du besoin d'écrire. Ainsi je n'avais pas tort en croyant mon hommage inoffensif ; peut-être avez-vous été inspirée par la sagesse en le déclinant. Derrière les Jeunes filles en fleurs qui se seraient pourtant mises à genoux pour l'honorer, vous avez peut-être eu raison de ne pas me laisser dresser ce grand tombeau à l'air libre, puisque cet air est si facilement empoisonné. Et voici que par un second Polignac je devais avoir de la peine. Le seul peut-être des visiteurs que j'avais plaisir à recevoir, Pierre de Polignac, se marie et loin de Paris !
Veuillez agréer Princesse mes respectueux hommages »...*

Proust fréquentait le salon des Polignac, où il avait été introduit par son ami Robert de Montesquiou, depuis 1894. La princesse Edmond de Polignac (1865-1943) née Winnaretta Singer, avait poursuivi l'œuvre de son mari Edmond, mort en 1901, et son salon était devenu l'un des centres les plus importants de l'activité musicale parisienne des années d'après-guerre.

Sur les conseils de Paul Morand, au moment de l'impression de *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, l'écrivain avait demandé à la princesse, qui séjournait alors dans les Pyrénées, l'autorisation d'imprimer la dédicace suivante : « à la mémoire chère et vénérée du Prince Edmond de Polignac. Hommage de celui à qui il témoigna tant de bonté et qui admire encore dans le recueillement du souvenir, la singularité d'un art et d'un esprit délicieux »... Mais la réponse de la princesse ayant été négative et par ailleurs fort tardive, le livre, déjà sous presse, parut sans dédicace (cf. lettre 147, Tome VII, Correspondance, éd. Plon.).

Le prix Goncourt fut décerné le 10 décembre 1919 à Marcel Proust, alors en pleine correction des épreuves du *Côté de Guermantes*. C'est après avoir appris le proche mariage de Pierre de Polignac, un des rares visiteurs agréés par lui à l'époque de son emménagement rue Hamelin, avec la princesse Charlotte de Monaco, que Proust décida de changer un passage de son roman où il est question du mariage du comte de Nassau avec une héritière du duché de Luxembourg, appelée « Melle Vermandois » (*Le Côté de Guermantes*, II). Jugeant ce patronyme trop proche du titre porté par la future épouse, duchesse de Valentinois, et ne voulant pas qu'on fasse un rapprochement, Proust l'a remplacé par « Oloron ». Il a d'ailleurs expliqué tout cela à son ami de Polignac, parti s'installer à Monaco sous le titre de prince de Monaco et duc de Valentinois, dans une lettre non datée du début de février 1920 (lettre 35, t. XIX, Correspondance, éd. Plon).



266

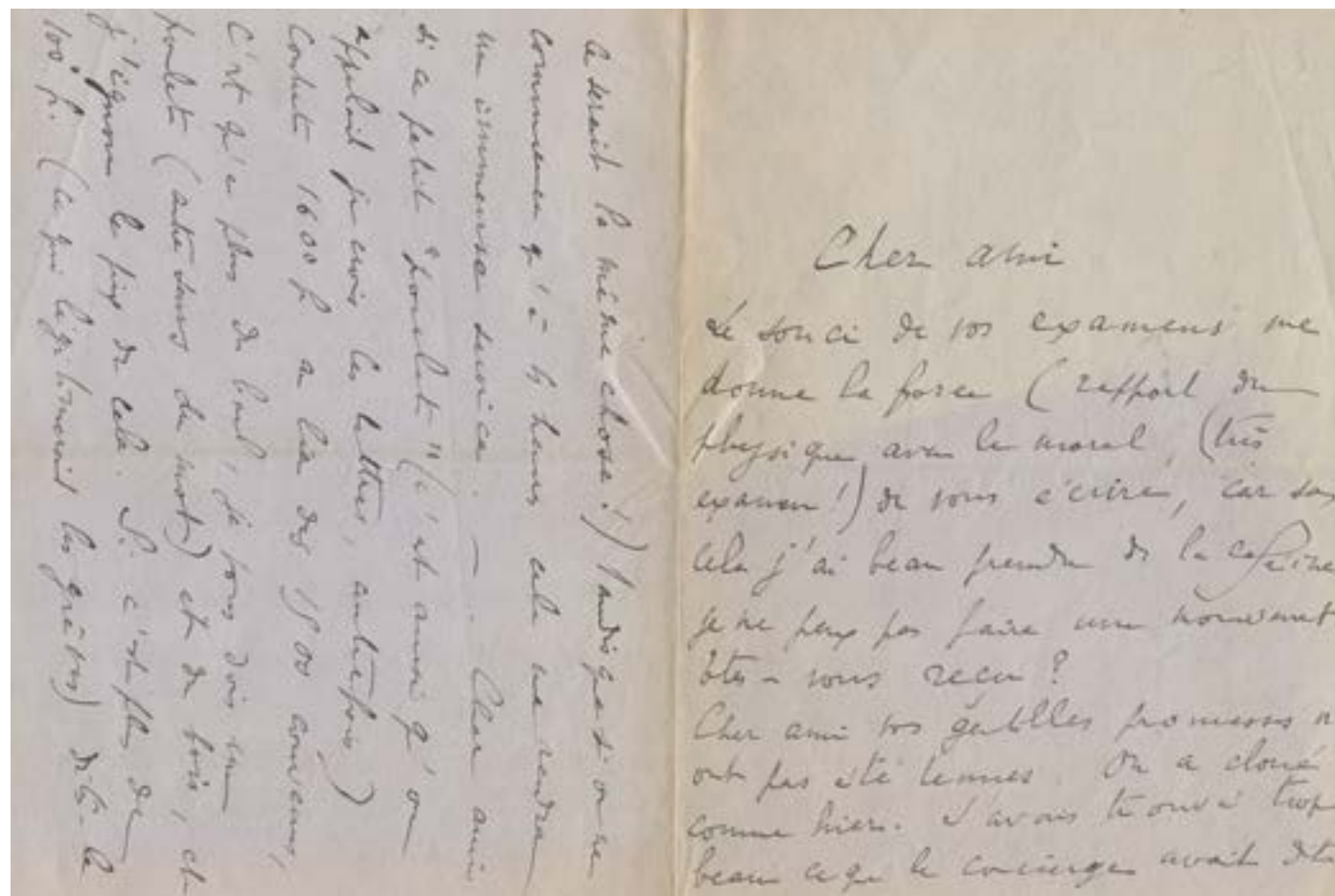


18 500 €



267





Lettres à Jacques Porel

Contraint de quitter son appartement du boulevard Haussmann en 1919, Marcel Proust trouve provisoirement une nouvelle demeure. « Il fallait que je fusse parti le 1^{er} juin », écrit-il à Walter Berry. « Je n'avais pas d'appartement. Personne ne s'occupait de m'en indiquer là où j'en rêvais, Castiglione, Rivoli, etc. Jacques Porel est venu me trouver et m'a dit : "il y a un appartement tout meublé dans la maison de ma mère, voulez-vous le louer ?" J'ai répondu oui. »

Jacques Porel (1893-1932) était le fils de la grande comédienne Réjane, qui servit en partie de modèle au personnage de la Berma dans la *Recherche du temps perdu*. C'était un jeune homme fantasque et brillant pour qui Marcel Proust se prit rapidement d'affection. « Il est agréable et charmant comme une bouffée de vent par un soir d'été », dit-il à Céleste.

1. Non datée [septembre 1919]
8 pages in-8 sur deux doubles feuillets de papier vélin gris.

Très belle lettre inédite remplie d'humour et de fantaisie : un festival de charme.

Cette lettre, remplie d'humour et de fantaisie, témoigne parfaitement de la nature de leur relation et montre à quel point Proust pouvait être drôle et charmeur quand il était en belle humeur. Dès la première ligne, il plaisante à propos des examens que Porel vient de passer : « Le souci de vos examens me donne la force (rapport du physique avec le moral, (très examen !)) », plaisanterie qu'il renouvelle à deux reprises.

Il se lance dans des jeux de mots de potache : « Cher ami si ce petit « poulet » (c'est ainsi qu'on appelait je crois les lettres, autrefois) contient 1600 fr au lieu des 1500 convenus, c'est qu'en plus du bail, je vous dois un poulet (autre sens du mot) ».

Pas une phrase qui ne contienne une boutade, un clin d'œil : « Si c'est plus de 100 fr. (ce qui légitimerait les grèves)... »

Même le bruit des travaux dans l'appartement voisin, dont Proust souffrait pourtant véritablement, est pris sur un mode léger : « Je comprends du reste qu'un voisin ait l'emménagement "frais et joyeux" pendant que l'autre voisin est malade. "L'immuable harmonie se compose de fleurs aussi bien que de chants". » Il cite là un vers de Victor Hugo, avant, ce qui lui ressemble bien, de proposer de payer les ouvriers pour qu'ils ne travaillent pas avant quatre heures.

Mais l'on sent passer également une sincère affection dans l'intérêt qu'il porte au jeune homme : « Cher ami si je me soucie tant de vos examens, ce n'est pas que j'ignore que vous êtes cent mille fois supérieur à un licencié. Mais enfin j'aime que la hiérarchie apparente s'éloigne le moins possible (qui est encore tellement) de la hiérarchie véritable. »

Pourtant, Proust ne laisse pas passer ce que, avec sa sensibilité exacerbée, il a ressenti comme une blessure : « Il y a une ou deux petites choses que je n'ai pas aimées boulevard Haussmann l'autre soir, ce que vous m'avez dit sur mes tricots par exemple. Mais comme nous étions seuls cela ne m'a pas fâché. » Souffrant perpétuellement du froid, l'écrivain enfilait en effet l'un sur l'autre des gilets disparates.

Marcel Proust ne restera que quelques mois dans l'appartement de la rue Laurent-Pichat et partira en novembre pour la rue Hamelin, son dernier domicile : « J'aurais tant aimé rester votre locataire ! Cela ne me paraît plus guère probable (possible pourtant) parce que chaque jour aggrave ma fièvre. Il y a de ces états instables où des coups de marteaux

20 000 €



déclanchent (ou déclenchent ? très examen) des torrents de calamités. »

Cette très belle lettre restitue formidablement une facette de la personnalité de Marcel Proust, blagueur, et irrésistible charmeur.

2. Datée Lundi soir.

8 pages in-8 à l'encre noire sur 2 doubles feuillets de papier vélin gris.

Très jolie lettre inédite, irrésistiblement proustienne.

Marcel Proust résume lui-même dans cette lettre ce qui fait sa spécificité et – pour les proustiens – son irrésistible charme : « j'écris 8 pages pour dire que je ne peux pas venir ».

Cette lettre, en effet, n'est rien d'autre que le déclin d'une invitation à dîner. Mais dans quel style !, et avec quelle élégance mêlée d'humour : « Et ceci me fait passer de la désolation de forme (téléphonage raté) à la désolation de fond. C'est de ne pas pouvoir accepter une invitation qui me touche si profondément, qui me tente au moins autant, excite chez moi avec tant de reconnaissance une si respectueuse curiosité. »

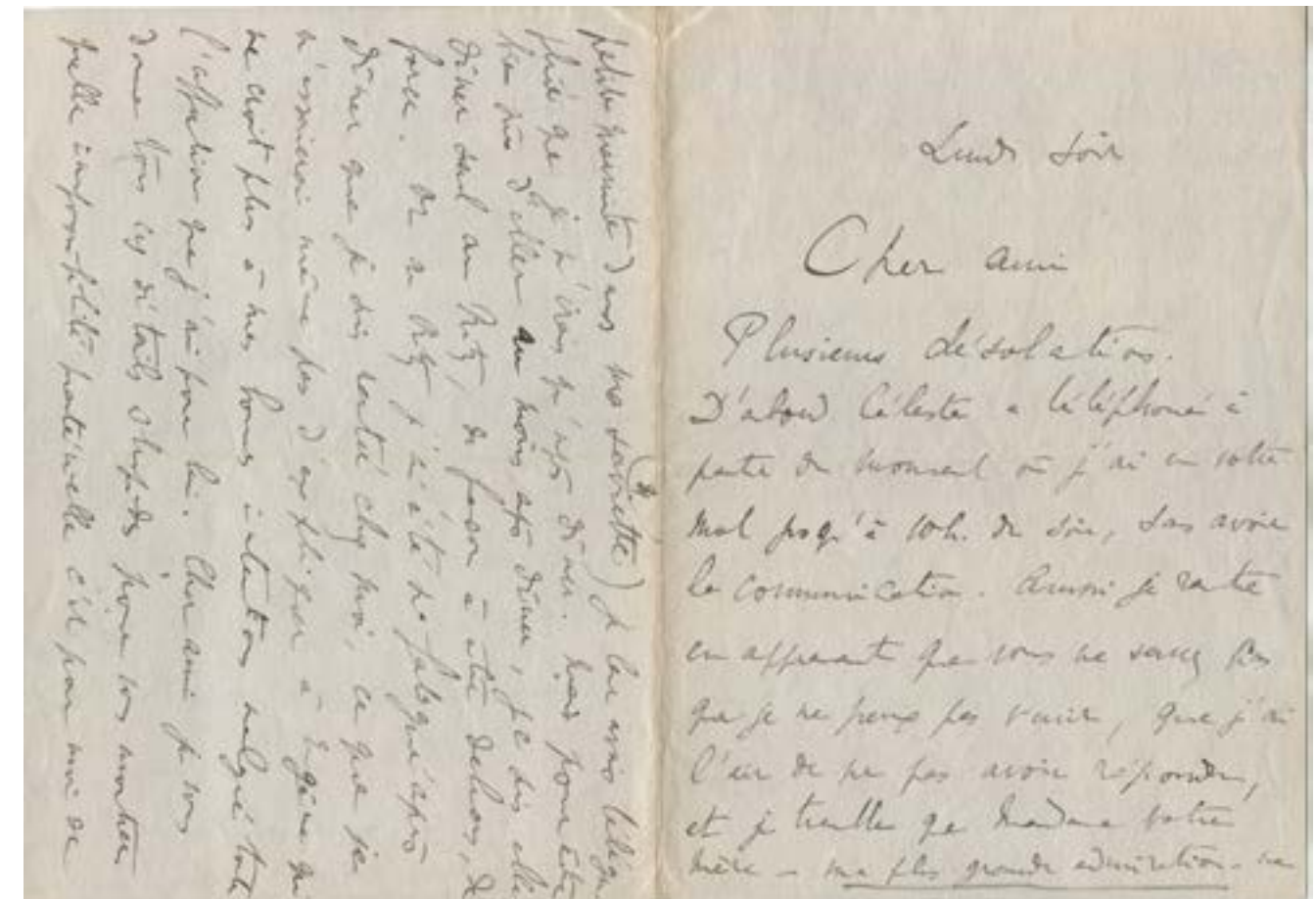
Pour motiver son refus, le romancier explique que sa santé ne lui permet pas de sortir deux soirs de suite, et qu'il a été invité la veille chez son ami le banquier Eugène Fould. Mais il n'y est pas allé et le récit de cette soirée manquée est un roman en soi, avec tous les éléments qui contribuent à la légende de Marcel Proust : la fameuse pelisse, le Ritz, les arrivées tardives : « Or j'ai reçu votre invitation au moment où j'allais sortir. Je ne pouvais plus me recoucher. Cela n'aurait servi à rien, la fatigue aurait été la même. Je sortais parce que j'avais accepté depuis 15 jours à dîner chez les Eugène Fould. Seulement, sentant que je me refroidirais sûrement, mal à l'aise comme je le suis ces jours-ci, en allant dîner dans une maison où je n'oserais pas garder ma pelisse, etc (ni mettre les os de ma petite marmite dans ma serviette) je leur avais télégraphié que je ne viendrais qu'après dîner. Mais pour être bien sûr d'aller au moins après dîner, je suis allé dîner seul au Ritz, de façon à être dehors, de force. Or au Ritz j'ai été si fatigué après dîner que je suis rentré chez moi, ce que je n'essaierai même pas d'expliquer à Eugène qui ne croit plus à mes bonnes intentions malgré toute l'affection que j'ai pour lui. »

Proust, plus âgé d'une vingtaine d'années seulement, aurait difficilement pu être le grand-père de Jacques Porel, comme il le suggère ici, mais cette plaisanterie, comme le rappel d'un épisode cocasse lors d'un dîner, dit assez la complicité qui les liait.

Ce sont en grande partie les digressions qui font le charme de la lettre,

et toute la fin est occupée par un bel éloge du jeu de Réjane : « En tout cas, Madame votre mère jouera tout, et on découvrira tout d'un coup, par le classique et même le moderne, rajeunis, que Molière c'est très beau, et Marivaux aussi (ah ! votre mère dans Marivaux) que Dumas fils ce n'est pas toujours si mal, et que Racine c'est très loin d'être aussi ennuyeux que Bartet et que ça ne lui ressemble pas ».

Cet éloge glisse ensuite vers un éreintement de la comédienne Julia Bartet (1854-1941), plein de piques amicales à son ami, en référence à des discussions qu'ils ont eues ensemble par le passé : « (ceci dit à tout hasard car je n'ai jamais vu Bartet dans Racine ; et avec beaucoup de



honte car il s'agit d'une charmante femme qui est peut-être votre amie ; je l'ai sans doute vue dans de mauvais rôles mais je l'y ai trouvée – par exemple dans la nuit d'octobre – exécrable et je sens tellement tout son faux ... que j'en conclus, peut-être à tort, qu'elle ressemble à Bérénice comme à Racine Capistrone. Mais probablement vous la trouvez sublime puisque vous ne trouviez pas Sarah bien dans Phèdre. »

20 000 €





Lettres à sa mère

1. Non datée [16 juillet 1896].

4 pages in-8 à l'encre noire, sur un double feuillet de papier vergé filigrané « Au Printemps Paris Nouveau papier français ».

16 500 €

Belle lettre dans laquelle sont évoqués Robert de Montesquiou et sa « clique » ainsi qu'Anatole France.

Les relations passionnées et complexes de Marcel Proust avec sa mère s'y dévoilent : « *Je suis très triste de ne pas te voir : Bien triste pour trop de raisons. Et pourtant à quoi bon ? Quand on voit, comme nous l'avons vu l'autre jour, comment tout finit, à quoi bon se chagriner pour des peines ou se dévouer pour des causes dont rien ne restera.* »

« *Ma chère petite maman,*

Voici les cartes de Blondel. Je suis navré de ne pas être allé à Passy mais il était 7 ½ quand j'en ai eu fini avec la clique Montesquiou (il ne m'a rien demandé de désagréable c'était pour organiser le départ de France pour lundi Mme Desbordes). Si par hasard (c'est sûr que non mais

il faut toujours tout prévoir) tu rencontrais Yturri ou Montesquiou demain (ils voulaient absolument venir te voir, j'ai dû les prier de ne pas le faire) si je ne vais pas lundi avec France à Douai pour Mme Desbordes c'est que tu ne veux absolument pas que j'aïlle en ce moment à ces fêtes. – Je suis très triste de ne pas te voir : Bien triste pour trop de raisons. Et pourtant à quoi bon ? Quand on voit, comme nous l'avons vu l'autre jour, comment tout finit, à quoi bon se chagriner pour des peines ou se dévouer pour des causes dont rien ne restera. On ne comprend plus que le fatalisme des musulmans. Je ne sais comment ma fièvre des foies se réveille depuis deux jours. J'ai dû fumer avant dîner. N'entre pas me dire adieu demain si je ne suis pas réveillé car je ne suis pas brillant et le temps où je dormirai, si toutefois je ne rêve pas, sera toujours autant de dérobé à mes noires tristesses. Je t'embrasse tendrement, curieux du récit de votre dîner conjugal et champêtre.

Ton petit

Marcel

Faut-il écrire à Blondel. C'est sous enveloppe à mon nom sans un mot. Je crois que ce serait mieux que ce fût toi. Mais donne-moi des ordres précis. Laisse-moi t'embrasser encore. Si je savais où te trouver ? Pense à Jean pour la Revue. Panem et Circenses. »

Kolb, II, pp. 92-93.

2. Non datée) [septembre 1896]

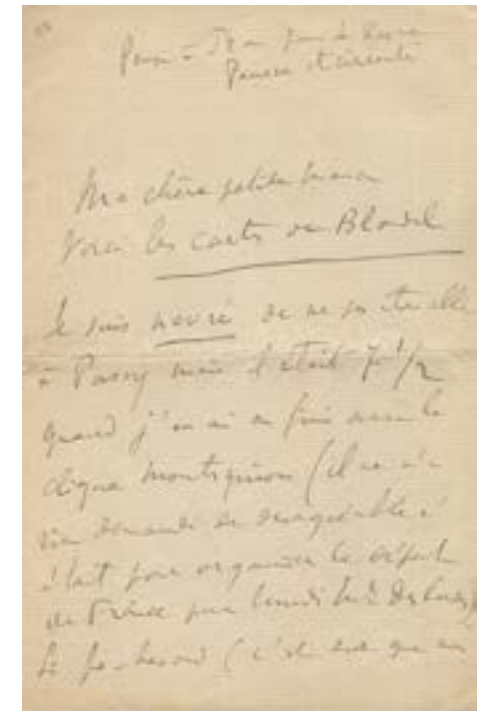
4 pp in-12 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vélin.

Précieuse lettre à sa mère évoquant l'écriture de Jean Santeuil et un souvenir d'enfance qui sera utilisé dans le roman.

22 500 €

Cette lettre est écrite alors que Marcel Proust s'est attelé depuis plusieurs mois à la rédaction de *Jean Santeuil*, commencé après *Les Plaisirs et les jours*. La lettre le montre oscillant entre la confiance en soi et le doute : « *Je me suis remis ce matin et où que j'aïlle ne manquerai pas un jour* ». Il va jusqu'à se fixer une date pour l'achèvement de son manuscrit, dont il a déjà parlé à Calmann Lévy : « *Si avec quatre heures par jour je pouvais être prêt pour le 1^{er} février je serais très content* ».

Mais l'optimisme ne l'aveugle pas et il est trop lucide pour ne pas mesurer les faiblesses de son œuvre, qu'il



laissera finalement inachevée : « Je n'y vois "que du feu" et sens que ce sera détestable. »

La lettre est d'ailleurs « contaminée » par l'écriture du roman puisque Marcel Proust y rappelle à sa mère un émouvant souvenir d'enfance, qu'il utilisera dans son œuvre : « Te rappelles-tu ce que c'était que les livres où il y avait des figures représentant la lune (avec un nez au milieu je crois) et que j'apportais au salon pour montrer que je m'occupais d'astronomie, quand j'étais petit. » On est ici à la source même de la création romanesque où se métamorphosent les moments réellement vécus.

A côté de ces allusions à son écriture, la lettre nous montre par ailleurs Marcel Proust tel qu'en lui-même, avec ses maux perpétuels et sa délicatesse envers sa mère qu'il tient à rassurer à tout prix : « Je continue à me passer rigoureusement de trional, amyle et valériane. Mon dîner dans l'île avec Noufflard m'a si bien réussi (?) que depuis ce moment j'ai bonne mine ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. »

On le voit également dans son activité mondaine, donnant des réceptions, dînant dehors et hésitant à rejoindre Madeleine Lemaire dans sa villa dieppoise.

Mais le plus émouvant se trouve dans le post-scriptum, avec ce « pour moi » souligné. Sa mère est elle-même en villégiature à Dieppe : « Vraiment tu ne resterais pas pour moi à qui cela ferait tant de bien jusqu'au 15 octobre. »

Kolb II, p. 129.

3. Datée « Paris, le vendredi 30 août 1901 ».

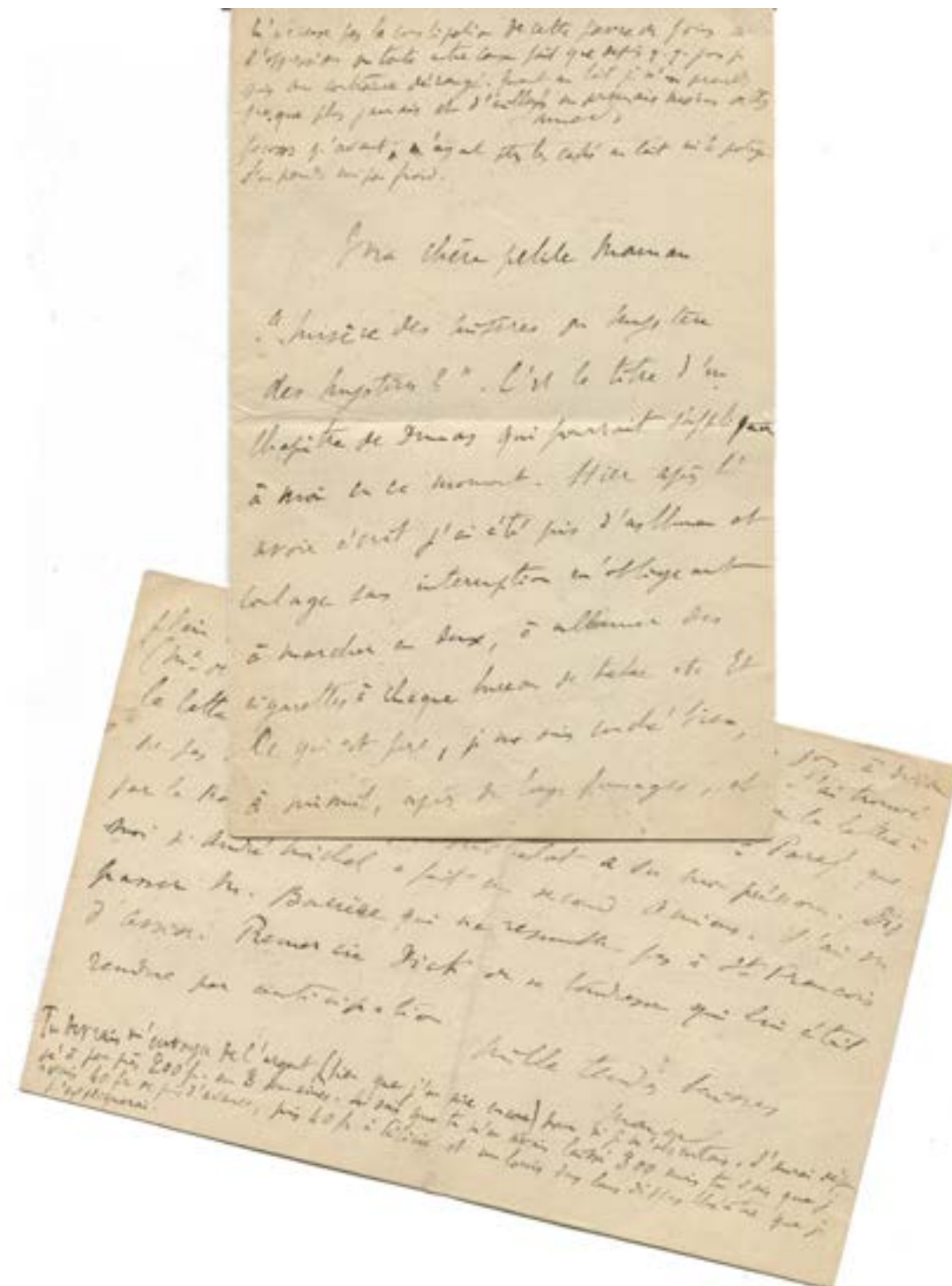
8 pages in-8 (116 x 180 mm), à l'encre sur deux feuillets doubles de papier vergé filigrané « Au printemps Paris / Nouveau papier français ». Traces de pliures, très bon état.

20 000 €

Longue lettre de conversation, à sa mère partie à Zermatt pour quelques jours.

Anecdotes et nouvelles au jour le jour donnent une idée de la complicité intellectuelle entre mère et fils.

« Ma chère petite Maman
"Misère des misères ou mystère des mystères ?" C'est le titre d'un chapitre de Dumas qui pourrait s'appliquer à moi en ce moment. Hier après t'avoir écrit j'ai été pris d'asthme et coulage sans interruption m'obligeant à marcher en deux, allumer des cigarettes à chaque bureau



de tabac etc. Et ce qui est pire, je me suis couché bien, à minuit, après de longs fumages, et trois ou quatre heures après la vraie crise d'été, fait unique pour moi. (...)

Si cela se renouvelait ces nuits-ci je serais momentanément obligé de renoncer à mes heures, parce que ma crise se trouve avoir lieu en pleine nuit, sans personne pour allumer mon bougeoir, me faire quelque chose de chaud après. Ce n'est plus Pékin qui est le vrai mais Fashoda, et Marchand obligé de quitter contre son gré la position prise. Mais je



pense que cette hypothèse ne se réalisera pas et que je vais repasser des bonnes nuits. Bien entendu ce n'est pas à ma nouvelle vie que j'attribue ces incompréhensibles accès. (...)

Marie se demandait si le safran dont elle se sert pour tes devants etc. mais je ne le crois pas. Je m'étais demandé sur une page de Brissaud si comme M. Homais je n'avais pas d'helminthes (...) Tout cela ne m'a pas empêché de faire vers 2 heures ½ un repas composé de deux tournedos dont je n'ai pas laissé une miette, d'un plat de pommes de terre frites (à peu près vingt fois ce que Félicie faisait), d'un fromage à la crème, d'un fromage de gruyère, de deux croissants, d'une bouteille de bière Pousset (je ne pense pas que la bière puisse donner de l'albumine ?)

Je voulais rester à la maison après à me reposer. Mais la Pcesse de Polignac m'avait fait demander d'aller la voir à 6 heures et ½ et comme je n'étais pas rasé je suis sorti vers 5 heures pour ne pas être bousculé. Elle m'a fait penser rétrospectivement à la fatigue que tu prenais ma pauvre petite Maman à Auteuil la nuit près de moi en me racontant les nuits qu'elle passait près de son mari où ils causaient de Mark Twain à 3 heures du matin. (...)

Pendant sa maladie comme il avait retenu des chambres à Amsterdam (parce que quand il avait été dans un hôtel il notait les numéros de chambres et leur exposition pour être sûr d'avoir les mêmes) elle lui a dit : il faut que je télégraphie à Amsterdam pour dire que vous ne prendrez pas les chambres. Alors il lui avait dit "c'est cela, vous voulez me donner l'air d'un sauteur. Ils croiront que je n'avais pas l'intention de prendre ces chambres" et il s'était éreinté à écrire huit pages au Directeur de l'Hôtel. Ma faible oppression se passe entièrement au cours de cette conversation avec toi ma chère petite Maman, dont j'éprouvais un tendre besoin. Je vais avoir une bonne nuit et villégiaturerai peut-être les premiers jours de la semaine ici ou là. Donne-moi des renseignements sur le degré de plein ou de vide de l'hôtel. Repasseras-tu quelques jours à Evian (...) »

Marcel Proust, toujours pris de crises d'asthme au printemps, est cette fois-ci malade en plein été. Il lit un ouvrage préfacé par son père *L'Hygiène des asthmatiques* de Brissaud où il est question d'asthme vermineux et cela lui rappelle un passage de Flaubert sur les helminthes, petits vers parasites. Ce n'est pas dans *Madame Bovary* mais dans *Bouvard et Pécuchet*, que l'on soigne une femme de cette maladie et lui sauve la vie.

Anecdotes et allusions historiques et littéraires fourmillent comme autant de clins d'œil affectueux.

Kolb, XII, pp. 443-447.

4. Non datée [septembre 1902].

4 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vélin ivoire filigrané « Au Printemps, Paris, Nouveau papier français ».

Evocation de Félicie, modèle de Françoise.

Le père et la mère de Proust faisaient régulièrement des séjours à Evian. Le docteur étudiait le thermalisme, tandis que la mère de l'écrivain traitait son embonpoint. Proust les y rejoignit une première fois en août 1899, s'arrêta quelques jours dans la ville en septembre 1900, en route pour Venise. Ce troisième séjour envisagé n'aura pas lieu, les parents de Marcel étant rentrés le dimanche suivant.

Durant ces séjours, Proust restait seul dans l'appartement du boulevard Malesherbes, avec les domestiques de la maison, et notamment Félicie Fitau, la cuisinière, dont il est question ici. Celle-ci, originaire du Gers, connaissait Proust depuis son adolescence et elle a prêté plusieurs de ses traits au personnage de Françoise dans la *Recherche*. Cette longue intimité avait établi entre eux des liens bien plus étroits que ceux d'employeur à employé. Cette lettre permet d'ailleurs de mesurer combien Félicie a pu inspirer Françoise. On devine à l'évocation d'une querelle survenue entre eux que celle-ci possédait le même caractère emporté. Autre trait important : le langage. On sait à quel point celui de Françoise est important dans la *Recherche*, et l'on a ici une confirmation de son parler « littéraire ». Si bien que les termes employés ici à propos de Félicie sont en tout point similaires à ceux dont le narrateur use à propos de Françoise.

La lettre offre également l'intérêt de montrer Proust dans son quotidien, avec ses insomnies, ses angoisses, sa sensibilité malade. Les précédentes années, connaître la date exacte du retour de sa mère le plongeait dans l'agitation, aussi préférait-il n'en rien savoir afin de ne pas se mettre à l'avance à espérer, à attendre fébrilement. Mais maintenant, c'est le contraire et il a cette phrase assez mystérieuse : « *ma vie se trouvant actuellement organisée de telle façon que la chose devant moi ne m'agite pas, n'ayant que des choses devant moi* ». Peut-être fait-il allusion aux espoirs qu'il place dans l'amitié de Bertrand de Fénelon, dont il est à cette époque très épris. (C'est d'ailleurs la vraie raison – bien plus que la fatigue

16 500 €



invoquée – pour laquelle il ne se rendra pas à Evian.) Il ne prit cette année-là des vacances que lorsque Fénelon se décida à l’accompagner en Hollande.

Maurice Duplay, dont il question à la fin de la lettre, était de neuf ans plus jeune que Proust. Fils d’un éminent chirurgien qui était l’ami intime du père de Proust, il se lia d’amitié avec lui et a laissé sur le romancier de précieux souvenirs. Ses parents séjournant à Evian avec ceux de Proust, la phrase où il fait l’éloge de son jeune ami était certainement destinée à leur être lue.

Kolb, III, pp. 126-127.

5. Non datée [probablement nuit du vendredi 16 au samedi 17 septembre 1904].

5 pp. obl. in-8 dont 4 sur papier deuil et 1 feuillet de papier vergé filigrané « Printemps – Paris – Papier Français ». Avec croquis à la plume sur la 4^e page (petites salissures aux plis, légères faiblesses en marge et marques de froissement sur le dernier feuillet).

Longue lettre relative à un projet de villégiature en compagnie de sa mère.

Proust s’inquiète de savoir s’il pourra assister aux mariages de ses amis, le duc de Guiche et le marquis d’Albufera. Il pèse minutieusement les avantages et les inconvénients de chacun des lieux proposés par sa mère : si Dieppe et Trouville sont facilement et rapidement accessibles en train, la tristesse y règne le soir malgré une mondanité qui risque d’être fatigante. Quant à Evian, c’est un séjour sûrement reposant mais trop éloigné. Il préférerait donc Trouville où se trouvent Mme Straus et Charles Ephrussi...

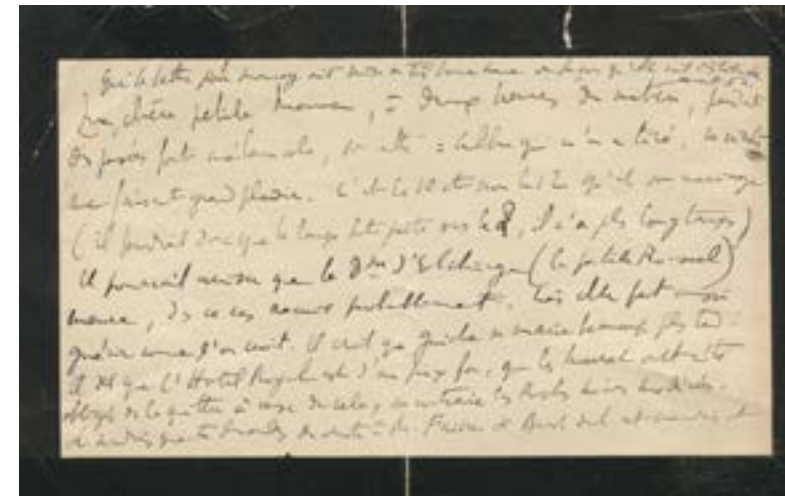
Finalement Proust renoncera à partir et sa mère se rendra seule à



Dieppe pour une quinzaine de jours du 20 septembre au 2 octobre. Malade, Proust n’assistera pas au mariage de son ami Louis Suchet marquis d’Albufera qui épousa Anna Massena, descendante du prince d’Essling, le 11 octobre 1904, mais il se rendit par contre à celui du duc de Guiche avec Elaine Greffulhe qui se déroula le 14 novembre.

Quand au « vague dessin » qui se trouve sur le second feuillet, on y devine une silhouette d’homme debout devant trois courbes pouvant évoquer des montagnes.

Kolb, IV, pp. 265-268. Provenance : collection Mme André Maurois.



6. Non datée [samedi matin 17 septembre 1904].

2 pp. in-8 obl. à l’encre noire sur papier deuil (bifeuillet découpé, petits accros dans les marges).

A propos du cadeau de mariage qu’il destine à son ami Abulfera, et d’un projet de villégiature en compagnie de sa mère.

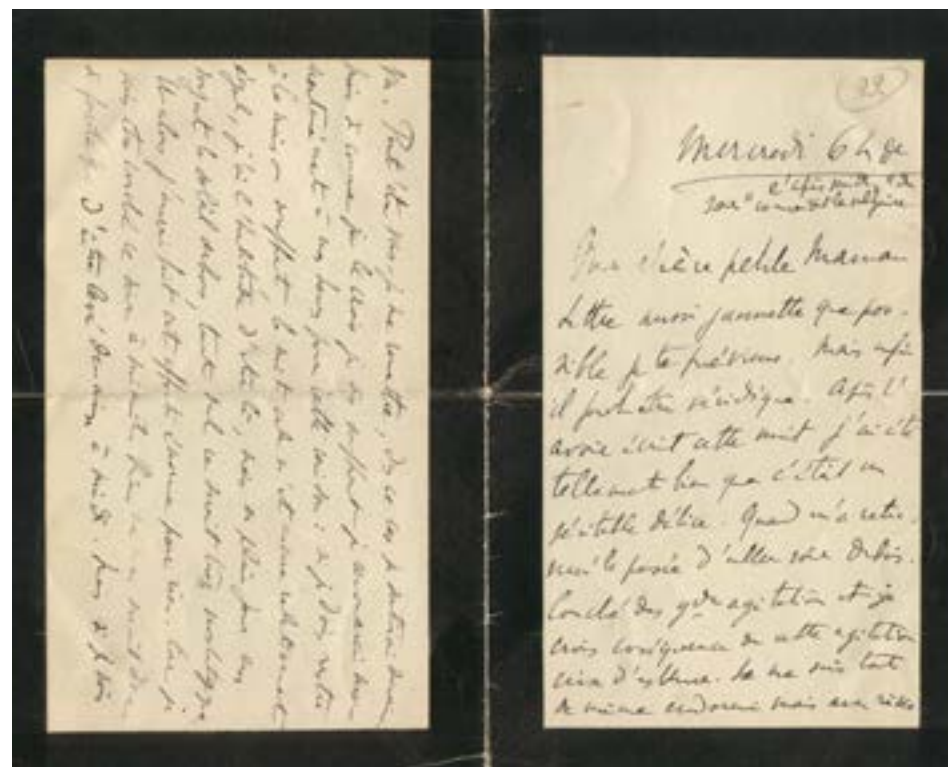
Ses amis lui ont donné quelques renseignements sur différents hôtels et lieux de séjours possibles, Robert de Billy lui ayant même parlé de Biskra, en Algérie.

« Ma chère petite Maman, à deux heures du matin, pendant des pensées fort mélancols, sonnette : Albu qui m’en a tiré, sa visite me faisant grand plaisir. C’est le 10 et non le 12 qu’est son mariage (il faudrait donc que la lampe fût prête vers le 2, il n’y a plus longtemps). Il pourrait arriver que la Dsse d’Elchingen (la petite Roussel) meure, dans ce cas remis

14 000 €

10 000 €





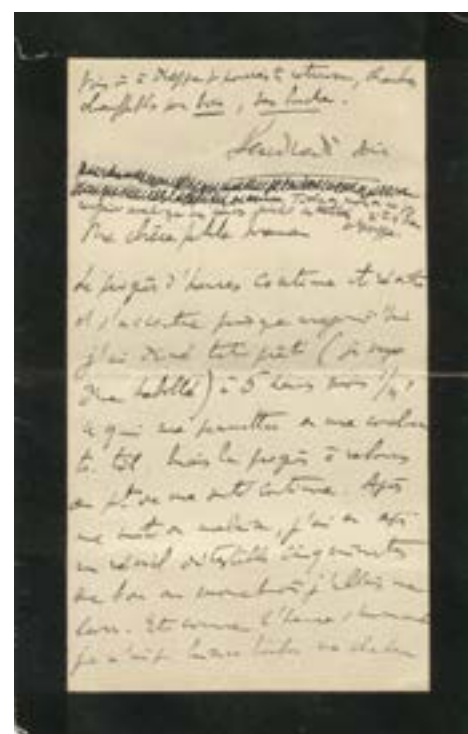
probablement. Mais elle peut aussi guérir comme l'on croit. Il croit que Guiche se marie beaucoup plus tard. Il dit que l'Hôtel Royal est d'un prix fou, que les Murat ont été obligés de le quitter à cause de cela, au contraire les Roches Noires modérées. Je voudrais que tu demandes de suite à M. Faivre si Brest seul est mauvais et si Quimper, la Pointe du Raz, Roskof, Dinard, Caen, Trouville, Dieppe sont sains. [...] L'heure à laquelle d'Albu est venu tient à ce qu'un monsieur est mort tantôt d'une embolie à la chasse chez les Murat, il a dû examiner le corps etc. et m'ayant dit qu'il viendrait n'a pas voulu me manquer. Il croit Chamonix humide mais n'en sait rien et Billy le croit sec. Il dit

Biskra parfait l'hiver et pas chaud. Mais que deviendrais-je pendant un tel voyage et si j'étouffe là-bas, alors quoi ? (ce n'est pas Albu qui dit cela, c'est moi fort énervé de toutes ces indécisions qui font de tous ces temps-ci une veille de départ indéfiniment prolongée. Ou plutôt non car tant que rien n'est décidé rien n'est agitant. C'étaient les dépêches seules qui m'avaient agité.) [...] »

Louis Suchet marquis d'Albufera épousa Anna Massena, descendante du prince d'Essling, le 11 octobre 1904. Proust, qui ne put assister au mariage pour raison de santé, lui fit offrir une lampe. A sa mère qui s'était chargée de trouver et de faire restaurer l'objet en question, Proust écrira : « le tout est cent fois trop beau mais très bien ».

Quant à la duchesse d'Elchingen dont la mort remettrait en question le mariage du marquis, il s'agit de la seconde épouse du prince d'Essling, née Germaine Roussel, et donc belle-mère de la fiancée.

Kolb, IV, pp. 269-270. Provenance : collection Mme André Maurois.

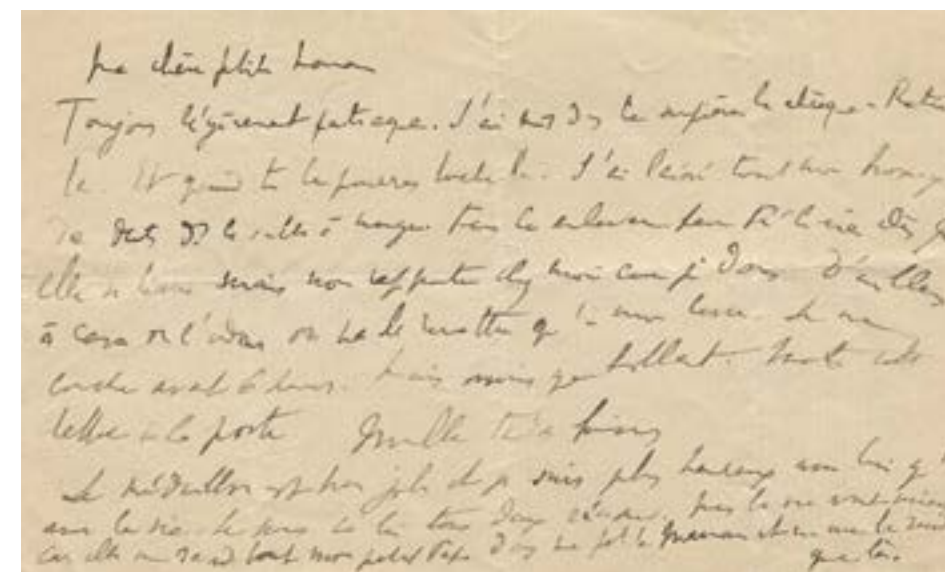


7. Datée « Mercredi 6 heures de l'après-midi, "du soir" comme dit le vulgaire » [21 septembre 1904].

8 pages in-8 sur papier deuil (petites faiblesses aux plis et sur les marges).

Belle lettre à sa mère, qualifiée de « jaunette » par Proust lui-même pour décrire son mauvais état de santé.

Passé d'une crise d'asthme à un état grippal, Proust se dit conscient



d'être « assommant » à parler ainsi de ses problèmes de santé et promet à sa mère de ne plus le faire quand elle sera là : « Si dans une heure je suis bien je serai bien ennuyé d'avoir gémi ! ».

Il commente sa lecture du *Journal des Débats* et du *Figaro* qui « dépasse ce matin les bornes de l'insanité et de l'insipidité », avant d'évoquer un secret à ne répéter sous aucun prétexte et relatif à la comtesse des Garets, suicidée quelques semaines auparavant.

La comtesse des Garets-Quiros, mère de trois enfants, qui vivait séparée de son mari, s'était tiré un coup de revolver au cœur le 3 août 1904. Ce suicide s'expliquerait, selon Proust, par la nouvelle des fiançailles du comte Gabriel de La Rochefoucauld avec M^{lle} de Richelieu.

Kolb, dans son commentaire de cette lettre, cite le roman de La Rochefoucauld, *Le Moi calomnié*, paru en 1920, où l'auteur aurait évoqué les traits de la comtesse des Garets dans le personnage surnommé Tania.

Kolb, IV, pp. 279-281. Provenance : collection Mme André Maurois.

22 500 €



8. Datée Vendredi soir [23 septembre 1904].

13 pp. in-8 sur papier deuil (faiblesses aux plis et aux angles).

Longue lettre à propos de sa santé et de son emploi du temps et commentant certains articles récemment parus.

Proust, resté à Paris, hésite toujours à rejoindre sa mère à Dieppe et s'il lui transmet tous ses gémissements, « *c'est parce que cela me fait tant de plaisir de me plaindre à toi et que je sais que cela n'a aucune importance parce que tu l'interprètes faussement comme l'énerverment inséparable d'un changement* ». Quant à ses « *pensées* », il les garde pour lui, jusqu'à leur donner une forme adéquate et littéraire. Reynaldo Hahn est passé le voir, il a croisé lors d'une courte sortie Léon Daudet et sa femme, il a reçu une invitation au mariage du critique musical Pierre Lalo, etc.

La dernière partie de la lettre est plus littéraire, Proust citant un mot de Voltaire et un article de Doumic sur d'Alembert, critiquant un article d'Henry Roujon paru dans *Le Figaro* mais jugeant « *charmante* » une réponse de Tristan Bernard à une question posée par le *Courrier des Théâtres*...

Kolb, IV, pp. 283-287.

Provenance : collection Mme André Maurois

9. Non datée [octobre 1904]

1 p. in-12 obl. à l'encre noire sur 1 f de papier vergé filigrané (non signée)

Magnifique post-scriptum.

« *Le médaillon est bien joli et je suis plus heureux avec lui qu'avec la vie. Je vous ai là tous deux réunis. Mais la vie vaut mieux car elle me rend tout mon petit papa dans ma petite maman et ne me le rend que là.* »

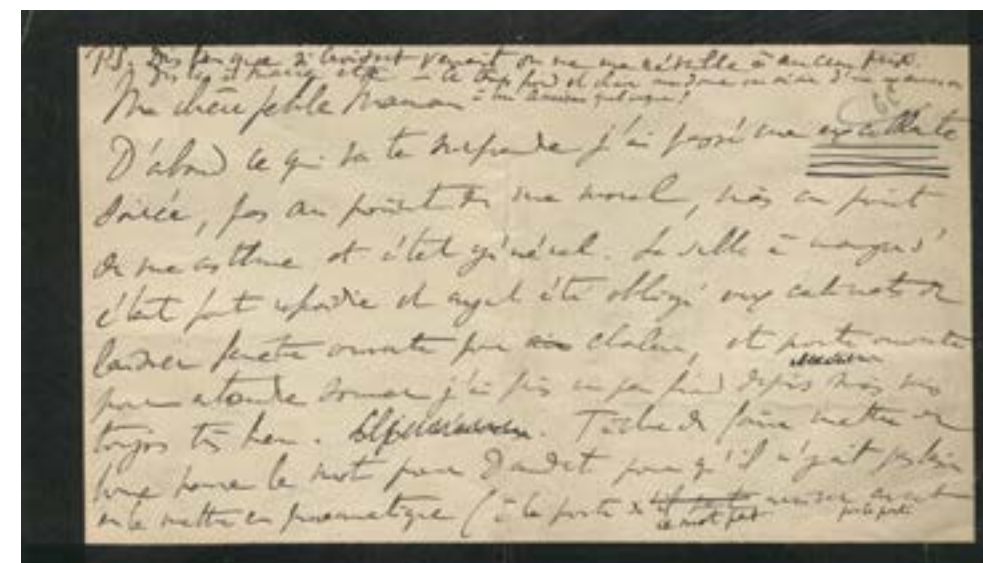
Le médaillon qu'évoque Proust est celui qu'avait sculpté Marie Nordlinger (1876-1901), une cousine de Reynaldo Hahn, représentant son père. Ces quelques lignes condensent tout l'amour filial de Marcel Proust.

Kolb, IV, 314.

10. Non datée [15 novembre 1904]

8 pp. in-8 à l'encre noire sur papier deuil (un double feuillet et deux feuillets séparés), numérotées [1] à 8. Avec 4 ratures ou biffures. Très légers frottements en bordures.

Longue lettre à propos d'une traduction de Pierres de Venise de Ruskin par Mathilde Peigné-Crémeux.



Cette dernière a demandé l'intervention de Marcel Proust pour trouver un éditeur. Proust charge sa mère de transmettre à Mme Peigné le compte rendu de son entrevue avec l'un des associés d'Alfred Vallette au Mercure de France, Louis Dumur. Comme cette maison d'édition vient de publier *La Bible d'Amiens* et prépare *Sésame et les Lys*, il est probable qu'on propose à Mme Peigné de faire paraître sa traduction, mais avec des notes de Marcel Proust pour donner une unité à la collection. Proust assure que si cela devait être, il n'écrirait que peu de notes et demanderait une impression en caractères très fins !

« *Ma chère petite Maman, D'abord ce qui va te surprendre j'ai passé une EXCELLENTE soirée, pas au point de vue moral, mais au point de vue asthme et état général. La salle à manger s'étant fort refroidie et ayant été obligé aux cabinets de laisser fenêtre ouverte pour air chaleur, et porte ouverte pour entendre sonner j'ai pris un peu froid depuis mais vais toujours très bien. [...] Voici ce qu'il faut dire à Madame Peigné (je n'ai pu encore retrouver la lettre de Bibesco mais cela ne fait rien) : Marcel a reçu une lettre de Bibesco sur laquelle il ne peut remettre la main mais qu'il retrouvera et t'enverra (si tu lui dis tu). Le résumé est, à l'avis de Marcel, que le Vénitien fait beaucoup d'embarras, insinue qu'à Paris*

24 500 €

22 500 €



282

283

4 500 €

on ne trouvera pas facilement d'éditeur pour les Pierres de Venise, que pour lui St Marks Rest ferait mieux son affaire etc. Conclusion Marcel serait enchanté que tu puisses envoyer promener ce Vénitien difficile, mais ne veut pas le faire avant de t'avoir assuré un éditeur parisien. Dans ce but il s'est rendu malade à aller hier au Mercure. Par malchance Vallette était à Corbeil il n'a pu le voir et l'a inutilement attendu devant sa porte de 5 à 7. Il a parlé avec un de ses associés. Voici le résumé de la conversation. L'associé croit que Vallette publiera les Pierres de Venise mais il croit qu'il ne les publiera pas en même temps que Sésame et les Lys pour ne pas mettre en vente à la fois deux Ruskin qui se nuiraient, ce qui en retardera forcément la publication. L'associé croit que Marcel ayant donné deux Ruskin avec notes etc., édition savante, Vallette préférera, pour donner de l'unité à sa collection, que les Pierres de Venise paraissent dans les mêmes conditions et que Marcel se charge de collaborer non à la traduction elle-même mais au volume en y ajoutant des notes renvoyant aux autres œuvres de Ruskin etc. Marcel a demandé qu'on lui écrive fermement sur ces deux points pour savoir si tu peux compter être publiée au Mercure et s'ils désirent les notes (à supposer que cela ne te déplût pas). Il a dit que ton éditeur vénitien ne demandait qu'à te publier et qu'en conséquence tu ne voulais-avais besoin d'une réponse précise. Quant à la question des notes, Marcel si cela plaît au Mercure et si cela te plaît aussi les fera très volontiers très heureux de voir son nom figurer à côté du tien sur la couverture bien que pour un travail infiniment plus modeste, mais pense qu'alors tu serais obligée de rogner pas mal, pour ne pas trop surcharger. (...) Au point de vue de mes notes que Madame Peigné ne craigne pas que j'y émette d'idées personnelles sur la religion. D'ailleurs elles seront sous ma responsabilité, comme sa traduction sous la sienne puisque notre part de collaboration sera nettement délimitée. Traduction par M. Pierre Mercieux. Notes par M. Marcel Proust. Au point de vue de mes conditions je ne suis pas plus versé dans ces choses là que Me Peigné. Mais je peux lui dire d'avance que si on la publie sans rien lui demander (ce qui sera certainement le cas au Mercure) et en lui donnant un faible tant pour cent sur la vente (tant pour cent qui au Mercure est très honnêtement compté) c'est tout ce qu'elle peut espérer de mieux. Si j'ai mis en l'air le mot "conditions" pour parler au Vénitien, c'était pour mettre Madame Peigné sur un piédestal. Mais lui non plus ne lui donnerait certainement rien d'avance et je doute qu'elle y ait autant sur la vente. Même au Mercure ce sera certainement très faible, d'autant plus que si l'ouvrage est en un volume ce sera un volume extrêmement fort qui coûtera peu. »

Mathilde Peigné, née Crémieux (1834-1912) était l'épouse divorcée d'Alfred Peigné et la fille d'Adolphe Crémieux, grand-oncle de Mme Proust. Elle avait utilisé le pseudonyme anagrammatique de Pierre Mercieux pour une traduction de *La Reine de Navarre* par Mary Darmesteter en 1899.

Sa traduction des *Pierres de Venise* parut finalement chez l'éditeur Laurens en décembre 1905, sous le nom de Mathilde P. Crémieux, avec une préface de Robert de La Sizeranne. Dans son avant-propos, Mme Peigné reconnaît avoir été influencée par sa lecture de *La Bible d'Amiens* traduite par Proust.

Kolb, IV, pp. 340-342.
Provenance : Coll. Mante-Proust.

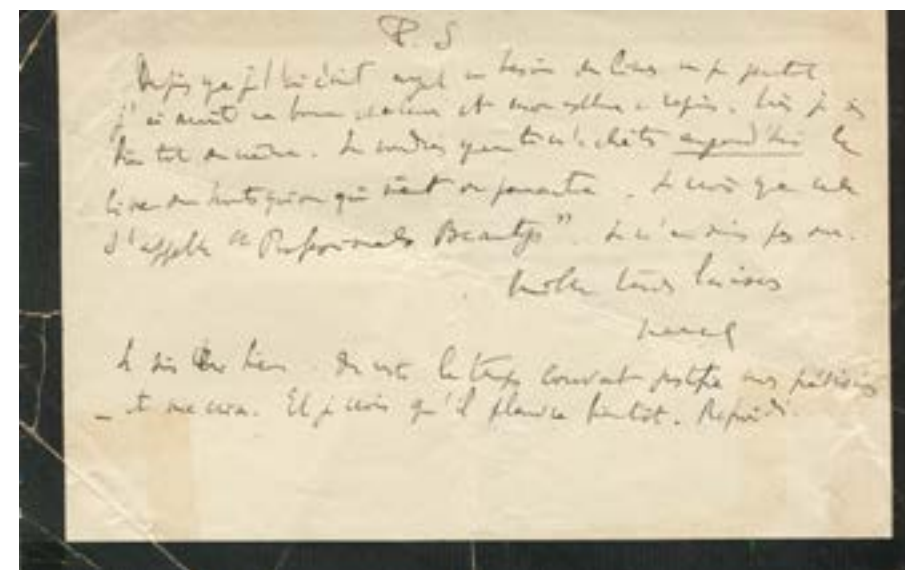
11. Fin d'une lettre autographe signée « Marcel » à sa mère

Non datée [mai 1905].

1 p. obl. in-8 sur papier deuil (fragment d'un feuillet in-4).

Post-scriptum d'une lettre où il question de son asthme qui a repris et d'un ouvrage de Robert de Montesquiou.

« P.S. Depuis que je t'ai écrit, ayant eu besoin de livres un peu partout j'ai arrêté ma bonne chaleur et mon asthme a repris. [...] Je voudrais que tu m'achètes aujourd'hui le livre de Montesquiou qui vient de



4 000 €

paraître. Je crois que cela s'appelle "Professionnels Beautys". Je n'en suis pas sûr.

Mille tendres baisers.

[...] Je suis très bien. Du reste le temps couvert justifie mes prévisions et ma crise. Et je crois qu'il pleuvra bientôt. Refroidi. »

Le dépôt légal de *Professionnelles beautés* date du 29 mai 1905.

Kolb, V, p. 188.



284



285



25 000 €

Lettres à Jacques Rivière

Secrétaire de rédaction de la *Nouvelle Revue française* depuis 1911, Jacques Rivière en devint directeur en juin 1919. Profond admirateur de l'œuvre de Marcel Proust, il fut l'un de ses plus perspicaces lecteurs. C'est lui qui, au sein des éditions Gallimard, fut l'interlocuteur privilégié de Proust pour les questions littéraires.

1. Non datée (le 30 avril ou le 1^{er} mai 1914).

8 pages in-12 à l'encre noire sur deux doubles feuillets de papier vergé blanc anglais. En tête de la lettre, au crayon, le destinataire a inscrit : « début mai 1914 ». Parfait état de conservation (minimes salissures).

Très intéressante lettre au sujet de la publication d'extraits d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* dans la NRF, où Proust détaille ce qu'il pense être les meilleurs « morceaux » de son livre et révèle comment il conçoit la composition de son ouvrage en symétrie avec *Du côté de chez Swann*.

Après que Gide l'eut sollicité pour publier d'importants fragments de son œuvre dans la NRF, sans qu'il soit pour autant question encore de la publication en volume chez le même éditeur (les épreuves corrigées sont alors chez Grasset), Proust répond à Jacques Rivière sur ce sujet en déclarant sa joie de paraître dans cette revue : « *Cher Monsieur, Votre lettre me touche infiniment et je commence par vous dire 1^o que la seule publication (journal et revue) où je souhaite que ces fragments de mon œuvre paraissent est la Nlle Rvue Française ; 2^o que vous recevrez ces fragments avant le 10 mai.* »

Mais Proust craint qu'il y ait un malentendu de la part de Rivière car il ne souhaite visiblement pas faire paraître tout le volume qu'il prépare, et utilise l'argument de sa longueur pour ne donner que des extraits : « *Or j'avais compris qu'il s'agissait simplement de quelques extraits et à cause de cela j'avais choisi, en écartant les parties d'action et d'analyse, ce qui faisait plutôt "morceau" et pouvait plus aisément être détaché. Je crains que la publication de mon deuxième volume (qui sera au moins aussi long que le premier, sinon plus) même en faisant des coupures, n'encombre terriblement votre Revue. Encore une fois ce n'est nullement pour réserver quelque chose au Figaro, ou à la Revue de Paris, etc. Je ne souhaite que la NRF (...) si vous voulez vraiment publier entièrement (...) vous n'avez vous-même qu'à regarder en prenant mon premier volume ce que cela fera de pages de la Revue, je pourrai faire des coupures mais comme le deuxième volume sera je crois plus long, même*

avec coupures cela ferait presque la longueur de Du côté de chez Swann. (...) Seulement dans ce cas j'aurais besoin de le savoir immédiatement car je n'aurais que le temps de faire reprendre mes placards corrigés chez Grasset, les doubles que j'ai ici n'étant pas corrigés. (...) Dans ce cas, je retarderais un peu l'apparition du volume car certainement vous auriez besoin de beaucoup de numéros de la Revue. Mais ceci m'est égal. Je vous donnerai ce que vous voudrez, ou les extraits qui sont en somme le meilleur du volume (...) ou bien alors publier tout le volume en revue. »

Il a du reste déjà réuni les « morceaux » qu'il compte faire publier : « *Je comptais vous donner quelques paysages marins (contrastant avec les paysages terriens du premier volume) de Balbec et ma déception à Balbec qui ressemble si peu à ce que je croyais (plus la nuit d'arrivée avec ses tristesses, et les consolations de ma grand'mère). C'est une partie du chapitre qui dans le deuxième volume s'appellera "Noms de Pays : Le Pays" et qui fait pendant au chapitre du premier volume appelé : "Noms de Pays : Le Nom". Enfin, si vous voulez un peu plus, je pourrais y ajouter les pages sur la mort de ma grand'mère qui termineront le volume et qui pourraient se relier assez bien à ces pages sur Balbec. (...) »*

Proust termine sa lettre par des mots très cordiaux à l'adresse de son destinataire : « *J'espère que vous me répondrez aussi facilement et simplement que je vous écris. Vous me feriez une vraie peine en me demandant ce que vous croiriez le plus poli. Ne pensez qu'à ce qui vous convient le mieux (...) J'ai une si profonde sympathie pour vous que j'espère pouvoir compter sur un "sans façon" qui me semblera comme un commencement d'amitié. Votre reconnaissant Marcel Proust.* »

Rivière fera publier finalement les parties d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* que Proust indique dans cette lettre, dans la NRF du 1^{er} juin 1914 ; puis, un second groupe de fragments sera publié dans celle du 1^{er} juillet 1914.

Cette lettre est très intéressante à plus d'un titre. D'abord en ce qu'elle montre le désir profond de Proust de voir son œuvre publiée par la NRF, laquelle par la voix d'André Gide avait refusé *Du côté de chez Swann*. Proust sait bien qu'entre l'édition de Grasset à compte d'auteur et la NRF, il n'y a pas d'hésitation à avoir et il prend ici prétexte du malentendu d'une proposition de publication intégrale d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* dans la revue (ce qui, en effet, paraît impossible) pour pousser cette « ouverture » vers la publication du volume chez le même éditeur. C'est bien à la NRF, en effet, que sera publié *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, mais en 1919, soit cinq ans après la pré-publication de quelques-uns de ses « morceaux » en revue.

Par ailleurs, elle révèle la construction des deux premiers volumes de la *Recherche* par symétrie et contraste des parties entre elles. En effet, le sous-titre « Noms de Pays : Le Nom » désigne la partie de l'œuvre où sont évoqués des lieux rêvés qu'inspirent au narrateur leurs noms ;



tandis que « Noms de Pays : Le Pays » désigne la partie où le narrateur entre en contact avec la réalité décevante des lieux et des personnes, corrigeant les idées et les rêves erronés. C'est, en somme, tout le cheminement de la *Recherche* vers la vérité forcément déceptive du réel.

Kolb, XIII, pp. 169-171.



2. [6-8 mai 1919].

8 pp. in-12 sur deux bifeuillets de papier vergé crème.

Très belle lettre littéraire.

Cette très belle lettre se divise nettement en deux parties. Dans la première Marcel Proust s'adresse à Jacques Rivière l'écrivain.

On ne connaît pas la lettre de Jacques Rivière à laquelle Proust répond ici, mais on peut en deviner le contenu. Jacques Rivière a dû lui écrire en substance que l'œuvre de Proust, par son génie, paralysait l'éclosion de sa propre œuvre romanesque (il était en train d'écrire *Aimée*, qui paraîtra à la NRF en 1922).

Même si Proust, comme à son habitude, n'est pas avare de compliments, on sent ici un ton de sincérité. Il lui parle « d'homme à homme ». L'effet « paralysant » de son œuvre sur les autres le désole, alors qu'il se voyait plutôt comme un ferment, « un exciteur, un correcteur », étant lui-même incapable de s'appliquer les conseils qu'il prodigue aux autres : « *Toujours maladroit en ce qui me concernait moi-même (livres, amours, vie pratique, etc) il me semblait que j'avais jusqu'ici fait réussir à des amis ce dont j'eusse été pour moi-même incapable* ».

Bien qu'il s'en défende (« *Je m'excuse de dire des choses qui ont l'air d'une vanité ridicule* ») Proust est bien dans la position du maître et les encouragements qu'il prodigue à son cadet sont précieux. Il l'invite à suivre sa propre pente : « *Cher ami je ne sais ce que vous vouliez écrire ; mais par ce que je connais de vous, j'ai l'impression que ce sera extrêmement différent [sous entendu : de ce que j'écris, moi]. Et vous êtes fou de croire que ce sera moins bien. Sans même parler de mieux (qui est ce que je crois) ce sera aussi bien d'une façon différente, peut-être en harmonie avec moi mais sans que la loi de gravitation des cœurs permette à l'un de gêner l'autre.* »

Malgré sa fausse modestie, Proust laisse entrevoir la satisfaction qu'il retire de son œuvre : « *ce sera aussi bien* », et livre au passage une magnifique formule, si typique de son style : « *la loi de gravitation des cœurs* ». Au détour d'une autre phrase, il pointe comme sans en avoir l'air ce que son écriture a d'inimitable : « *Littérairement je ne peux naturellement pas dire que l'action avait été aussi directe* ».

Ces encouragements sont d'autant plus sincères qu'il ne se prive pas d'égratigner d'autres écrivains : « *j'ai trop la conscience des gens à qui un régime déprimant, qui les empêche d'écrire, est salutaire, parce qu'ils n'ont pas de talent* ».

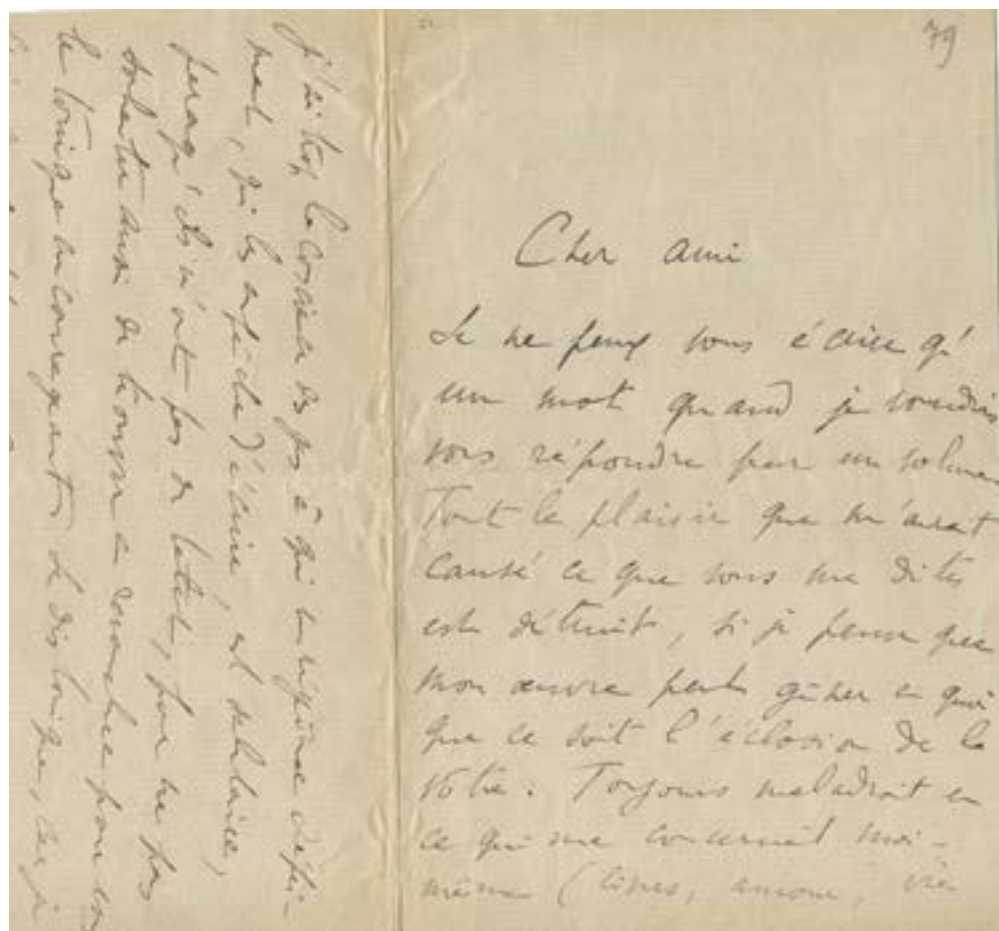
25 000 €



288



289



Avec son acuité psychologique sans égale, il va au cœur du problème : « Car je crois que vous avez un sentiment très vif (au contraire de moi) de votre valeur. Et peut-être êtes-vous paralysé par la crainte de paraître inégal à ce que vous pensez de vous. Car la timidité par orgueil existe aussi bien dans la littérature que dans la vie. »

Toute cette partie de la lettre montre un véritable échange intellectuel et une réelle attention de Marcel Proust pour son correspondant.

La seconde partie de la lettre a trait à la publication dans la NRF d'un fragment d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Ce ne fut pas une mince affaire, en raison de la place limitée que pouvait offrir la revue. « Les affreuses nécessités matérielles me forcent à vous conjurer d'examiner encore une fois bien attentivement si, à l'intérieur de l'épisode lui-même, tel que vous l'avez découpé, vous ne pourriez pas opérer quelques suppressions », lui écrivait Rivière le 30 avril. Le texte paraîtra finalement dans le numéro de juin sous le titre *Légère esquisse du chagrin que cause une séparation et des progrès irréguliers de l'oubli*. Il s'agit d'un passage de la deuxième partie du roman.

Comme souvent lorsqu'il se lance dans des explications, Proust n'est pas extrêmement clair à force de vouloir l'être trop. Mais il ressort de ce passage l'extrême attention qu'il a portée à la publication de ce fragment. On le voit déplacer et réagencer ses paragraphes comme un

stratège déplace ses divisions, ajouter, retrancher, réorganiser, pour parvenir à un texte cohérent mais différent de la composition finale du roman, qui met en évidence une certaine malléabilité du livre.

On sent derrière ces indications une certaine jubilation. Proust est plongé dans son roman, et, à la façon d'un virtuose, peut conclure : « et nous finissons le fragment par le berceau de glycines ».

Kolb, XVII, 207-208.

3. Non datée [un peu avant le 30 juin 1919].

4 pages in-8 à l'encre noire sur papier teinté bleu « Conqueror London (1918) ». Petites restaurations au niveau des pliures, papier jauni sur les bords.

Lettre non publiée par Ph. Kolb.

« Mon cher Jacques

Je ne vous écris qu'une ligne tant je suis malade aujourd'hui (après l'avoir été sans interruption pendant un mois). Mais comme (après avoir caché à tout le monde même à mon frère que j'étais venu habiter chez Jacques Porel, car je souffrais tant du déménagement que je ne pouvais ni recevoir ni écrire qu'on ne vienne pas) je l'ai dit à q.q. très rares amis (2 peut-être), je veux que vous le sachiez. Mais je veux surtout que cela ne vous fasse pas croire à un devoir d'amitié q.q. conquie de venir la nuit dans un quartier si éloigné, d'où je ne peux même pas vous faire ramener par le beau-frère de Céleste car sa voiture a été brisée et les ouvriers qui pourraient la réparer sont en grève ! Pour vous donner une idée de la peur de voir q.qu'un que j'ai eue, mon ami de vingt-cinq ans Robert de Billy m'a écrit qu'il était à Paris, avenue Malakoff (c'est-à-dire à deux pas de chez moi). Or je ne lui ai pas répondu par peur qu'il vînt et il ne sait pas que je suis son voisin. De même pour Mme de Noailles qui m'a écrit ces temps-ci. J'ai reçu hier de Mr. Hennessy une lettre adressée au Ritz qui l'a fait suivre au Bd Haussmann, tant on sait peu mon adresse (toute provisoire, je crois). Tout ceci dit si jamais vous passez après le dîner près du 8 bis rue Laurent Pichat pendant que j'y suis encore, montez voir en sachant le plaisir que vous lui ferez votre ami.

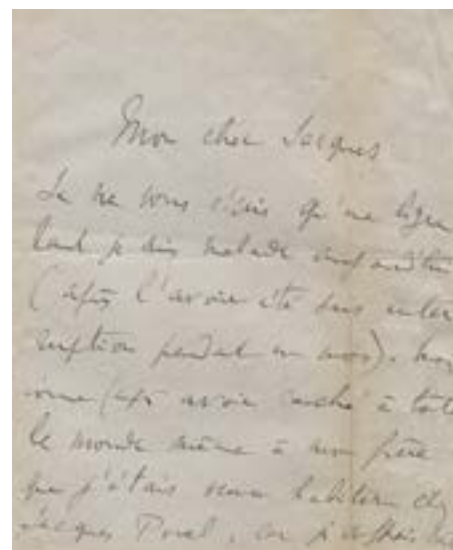
Marcel Proust

Je mets ce mot en pneumatique car je crois que les lettres mettent 9 jours et les pneus hélas souvent 3 jours. »

Du 31 mai au 1^{er} octobre 1919, Proust, qui doit quitter le boulevard Haussmann, part s'installer provisoirement dans un appartement que lui loue la tragédienne Réjane, mère de son ami Jacques Porel, et à laquelle Proust dédicacera un exemplaire d'*A l'ombre des jeunes filles*

16 500 €





en fleurs : « Respectueux hommages d'un locataire insupportable ». Réjane elle-même, ainsi que son fils et sa femme habitent dans le même immeuble, sis au 8 bis rue Laurent Pichat, dans le 16^e arrondissement. La présente lettre doit dater de quelques jours avant le 30 juin 1919, car Proust y fait mention de ce que la voiture du beau-frère de Céleste a été brisée et que les ouvriers susceptibles de la réparer sont en grève ; or, le mouvement de grève des ouvriers métallurgistes et mécaniciens automobiles, commencée le 2 juin, prit fin le 29 juin au matin (Cf. note 8 de la lettre 138 à Madame Catusse, in Kolb, Correspondance de Proust, p. 280). Le 21 juin sont parus en librairie *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* ainsi que *Pastiches et mélanges*, aux éditions Gallimard. Proust a reçu les épreuves du *Côté de Guermantes*, et commence à les corriger dans le relatif repos qu'il goûte rue Laurent-Pichat.

4. Non datée [fin octobre-début novembre 1919].

8 pages in-8 à l'encre noires sur 2 doubles feuillets de papier vélin filigrané « Conqueror London ».

Intéressante lettre éclairant les rapports de Proust avec la NRF.

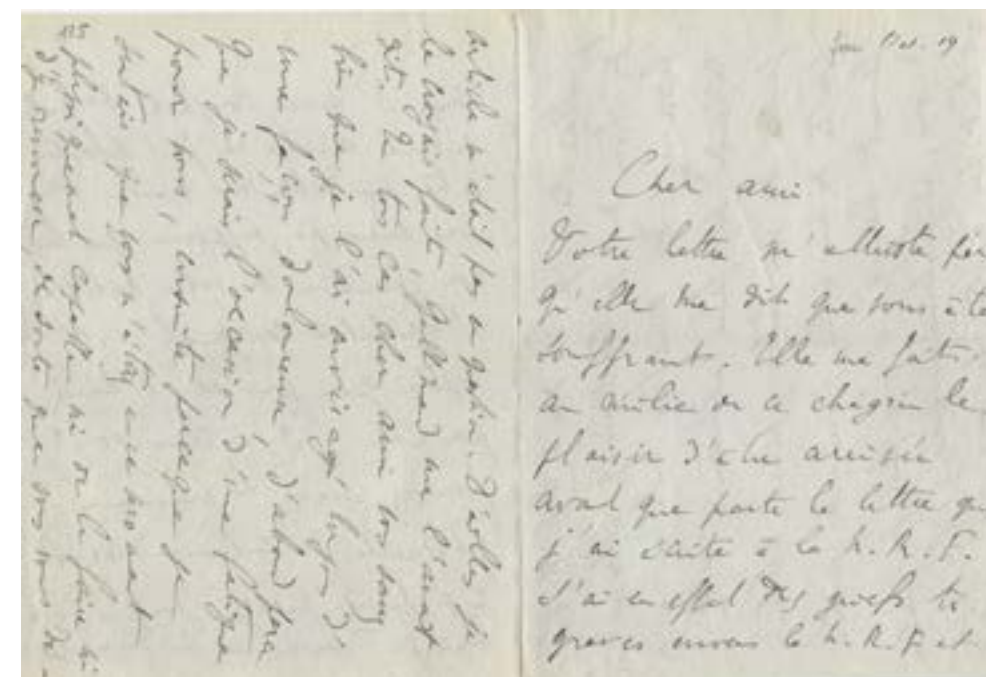
Cette lettre répond à celle que lui avait envoyée Jacques Rivière le 26 octobre. Il s'y plaignait de son état de santé qui l'empêchait d'écrire. Situation plus que familière à Marcel Proust, qui renchérit ici avec un certain humour : « Il est bien ridicule que moi qui depuis que je ne vous ai vu suis tombé si gravement malade que pour écrire ce simple mot il m'a fallu une pharmacie, je prétende ainsi à vous guérir. »

La lettre se fait l'écho de dissensions sérieuses entre Marcel Proust et son éditeur : « J'ai en effet des griefs très graves envers la NRF et sans l'aveu complet desquels aucune amitié ne peut subsister », écrit-il. Et, de façon encore plus menaçante : « il y a déjà quinze jours j'écrivais à Tronche en lui disant que j'allais être obligé de dire à la NRF des choses dont je tremblais qu'elles ne brisassent des amitiés ».

Les griefs récurrents de l'écrivain portaient sur le retard pris par Gallimard à sortir ses ouvrages. Et, une fois que ceux-ci avaient paru, il se plaignait régulièrement de leur mauvaise diffusion.

A ces reproches, il craint que son correspondant n'ajoute le fait que l'article qu'il avait prévu de publier sur lui ne soit pas encore paru. Il s'agit de l'étude intitulée « Marcel Proust et la tradition classique », qui paraîtra dans le numéro du 1^{er} février 1920 de la revue.

Derrière ces reproches se tient toujours le souvenir du refus initial du manuscrit de *Swann* par la NRF : « Je ne sais pourquoi on s'acharne



dans les journaux, même étrangers à dire que vous ne me vouliez pas comme collaborateur. »

Avec une humilité apparente, le romancier exige en quelque sorte réparation : « si au cours de tel ou tel article que vous publierez vous voyez le moyen en une demi-ligne, une incidente de laisser entrevoir le bien que vous pensez de moi cela me rendrait très heureux ».

La fin de la lettre est une réponse à la proposition que lui avait faite Jacques Rivière de collaborer à la revue : « C'est peut-être fou. Vous avez peut-être pour la critique une répugnance irrémédiable. Mais comprenez combien il est naturel qu'en une matière qui me tient autant à cœur que le roman, je cherche tout de suite à donner la parole à celui que non pas l'amitié, mais l'évidence me force à considérer comme le maître actuel du genre [...]. Il me semble que vous seul pouvez regarder ce qu'on écrit avec des yeux vraiment neufs. »

Il lui proposait de critiquer le dernier roman d'Abel Hermant, ce que Proust ne peut accepter : « je ne pourrai décemment commencer par l'éreintement de quelqu'un qui a été pour moi un ami autrefois et qui vient de me consacrer trois articles absurdes mais d'intention très amicale ».

Il participera cependant bien à la revue en donnant en lui donnant peu après son étude sur le style de Flaubert, qui prit la forme d'une lettre à Jacques Rivière.

Kolb, XVIII, 255.



22 000 €

5. Non datée [26 ou 27 novembre 1919]

4 pages in-8 à l'encre noire sur papier vélin teinté, les pages 2 et 4 sont écrites à la verticale du papier (petite tache d'encre sur le premier feuillet). Excellent état de conservation (plis légèrement marqués et minimes solarisations sur les bords).



Intéressante lettre au sujet de l'article de Proust sur Flaubert qui doit paraître dans la Nouvelle Revue française du 1^{er} janvier 1920.

« Cher ami

Je n'ai pas votre 1^{re} lettre sous les yeux (ne pensez pas que je détruis vos précieuses lettres, mais tout cela est dans d'autres papiers, je suis couché, ma femme de chambre doit dormir). Il me semble qu'elle me fixait comme date où il fallait que l'article fût envoyé à Bruges, le jour même où je l'ai reçue, ou le lendemain. Voyant l'impossibilité, je ne me suis pas pressé. Et voici que maintenant vous me donnez jusqu'à la fin du mois. Mais comme dans l'intervalle plusieurs jours ont passé, cette fin du mois nous y sommes, et je ne peux que me dire : "quel malheur (réparable puisque c'est toujours d'actualité) que je n'aie pas fait mon article alors que je croyais qu'il serait trop tard ! car il serait prêt". Maintenant c'est forcément remis au mois suivant. Je me demande même si c'est bien dans la NRF que cela devrait paraître car j'y contredis M. Thibaudet un peu plus que je ne croyais. En tous cas pour ce mois-ci, c'est impossible. Je crois du reste que l'article ne sera pas tout à fait inintéressant, où qu'il paraisse. Car je ne vois pas que personne se soit placé à mon point de vue pour juger Flaubert. Vous ne me dites pas comment vous allez. J'espère que vous avez retrouvé le sommeil, je vous envoie de tout cœur mon amitié.

Marcel Proust »

Jacques Rivière avait demandé à Proust le 18 novembre 1919 si son article serait prêt à la fin du mois, puis à la suite de cette lettre de Proust, il lui précisa le 28 novembre que si le texte pouvait être envoyé à Bruges chez l'imprimeur de Gallimard, vers le 5 ou 6 décembre, il serait encore temps de le faire passer dans le numéro de janvier.

Proust envoya son article vers le 7 décembre et « A propos du "style" de Flaubert » parut bien dans le numéro de la NRF de janvier 1920. En plus de 60 pages manuscrites, Proust y apportait sa vision du génie grammatical de Flaubert, en réponse à la polémique déclenchée par un article de Louis de Robert, publié l'été précédent, sur les « fautes » relevées par un professeur d'université dans *Madame Bovary*. De nombreux écrivains et chroniqueurs participèrent au débat, dont Albert Thibaudet qui livra à la NRF en novembre 1919 un article dans lequel il affirmait que les règles

grammaticales n'étaient pas un jeu littéraire et que Flaubert n'était pas « un grand écrivain de race », car ne possédant pas de façon innée une pleine maîtrise verbale. Proust prit le contre-pied de ce postulat pour défendre Flaubert et le placer parmi les écrivains de tout premier ordre, dans la catégorie d'un Charles Baudelaire.

Kolb, XVIII, pp. 486-487.

6. Non datée [10 décembre 1919].

7 pp. in-8 à l'encre noire sur papier vergé, les pages 3, 4 et 7 sont écrites à la verticale du papier ; 11 mots corrigés ou biffés. Excellent état de conservation (plis légèrement marqués et minimes solarisations sur les bords).

Longue lettre au sujet de son article sur Flaubert, le jour même de son obtention du Prix Goncourt.

Proust demande deux petites modifications : à sa note concernant les critiques littéraires de Léon Daudet, il souhaite ajouter que *L'Heredo* et *Le Monde des Images* sont des « livres admirables et si grands de conséquence » ; de plus, il faudrait insérer la note suivante à propos de *L'Education sentimentale* « à laquelle de par la volonté de Flaubert certainement, on pourrait souvent appliquer cette phrase de la 4^e page du livre lui-même : "Et l'ennui vaguement répandu semblait rendre l'aspect des personnages plus insignifiant encore" [...] ».

Jacques Rivière partait le lendemain pour Bruges, porter l'article de Proust à l'imprimeur. La volonté de Proust fut respectée et « A propos du "style" de Flaubert » parut dans la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} janvier 1920 avec les modifications indiquées. Quant à l'article de Rivière lui-même dont il est question dans cette lettre, il s'agit d'un texte publié dans *L'Excelsior* du 11 décembre, intitulé « Marcel Proust ».

Proust veut ici exprimer sa reconnaissance à Léon Daudet, membre de l'Académie Goncourt, qui lui avait rendu visite le jour même pour le féliciter du prix qui venait de lui être décerné, en grande partie grâce à lui. *L'Heredo*, essai sur le drame intérieur et sa suite *Le Monde des images*, avaient respectivement paru en 1916 et en 1919.

Kolb, XVIII, pp. 506-508.



294

18 000 €



295

20 000 €

7. [Paris, fin février 1920]. Lettre inachevée, non datée, non signée.

2 pp. in-8, à l'encre noire. Papier blanc au filigrane « Lafuma Navarre ».



A propos d'un projet d'article sur Sainte-Beuve.

« Cher Ami,/ Je suis si incapable en ce moment même de corriger des épreuves, même de répondre à une lettre, que je dois réserver à mon livre (...) mes meilleurs moments de lucidité. Et c'est ajourner Sainte-Beuve. Pourtant j'y penserai. J'enverrai au garde-meubles ouvrir les caisses où sont les Lundis etc... Mais tout cela me semble bien compliqué et j'aime mieux vous dire que je ne ferai pas cette étude quitte à m'exécuter au dernier moment. [Suivent des considérations de politesse et l'allusion à une visite que lui a faite Gaston Gallimard]. « J'ai envoyé votre article à Pierre de Polignac... ». La lettre est inachevée, elle ne fut probablement pas envoyée, Proust aura vu entre-temps le destinataire.

Celui-ci avait demandé dans une lettre du 22 février 1920 « Vraiment, vraiment, ne vous sentez-vous pas au bout de la plume un petit article sur Sainte-Beuve, par exemple ? Il ferait merveille dans mon numéro d'Avril... »

Jacques Rivière, encouragé par la publication de l'article de Proust sur le style de Flaubert dans le numéro de janvier de la NRF, essayait de pousser l'écrivain à donner d'autres articles. Il n'ignorait pas que Sainte-Beuve était pour Proust un sujet de choix. On voit d'ailleurs par cette lettre qu'il avait conservé un exemplaire des *Lundis*. Comme la plupart des lettrés de son époque, il avait été nourri de Sainte-Beuve, au point d'avoir été capable de le pasticher à la perfection dans des articles publiés dans le *Figaro* en 1908-1909. Il avait en même temps entrepris une longue étude sur Sainte-Beuve en 1909 où dans ses premières pages il écrivait « Il me semble que j'aurais ainsi à dire sur Sainte-Beuve, et bientôt beaucoup plus à propos de lui que sur lui-même, des choses qui ont peut-être leur importance, qu'en montrant en quoi il a péché, à mon avis, comme écrivain et comme critique, j'arriverais peut-être à dire, sur ce que doit être la critique et sur ce qu'est l'art, quelques choses auxquelles j'ai souvent pensé... Et puis... lâchant cette fois Sainte-Beuve tout à fait, je tâcherais de dire ce qu'aurait été pour moi l'art, si... ». Dans une projet de préface Proust racontait comment un jour « étant rentré glacé et ne pouvant me réchauffer... ma vieille cuisinière me proposa de me faire une tasse de thé... » l'étude dépassa bientôt cinq cents pages, mais en cours de route, Marcel Proust avait « lâché » Sainte-Beuve, il s'était mis à écrire la *Recherche*.

« Contre Sainte-Beuve », qui est en quelque sorte le premier brouillon de la *Recherche* et qui en fut le tremplin théorique, ne fut publié qu'à titre posthume en 1954 à la NRF, Pierre Clarac en a donné ensuite une édition plus complète dans la Pléiade.

Kolb, XIX, p. 137.

8. Non datée [lundi soir 7 février 1921].

4 pages in-12 à l'encre noire sur papier vergé. Excellent état de conservation (papier un peu jauni).

Très intéressante lettre dans laquelle Proust encourage Jacques Rivière à publier son roman *Aimée*, qui paraîtra en novembre 1922, une quinzaine de jours avant la mort de Proust. Cette lettre est l'une des très rares de sa correspondance à évoquer Arthur Rimbaud.

« Mon cher Jacques,
Hélas je vais vous donner le conseil que vous me dites que vous ne désirez pas : je vais vous conseiller de publier votre livre. J'ai une crise d'une telle violence qu'il m'est difficile de vous écrire ce que j'y trouve d'admirable. (Vous êtes d'ailleurs parfaitement exempt de ces défauts dont vous vous croyez atteint.) Votre illusion vient de diverses causes, certaines physiques. Une autre de ce que votre merveilleuse grâce est d'un genre "simple" et que votre amour-propre extrême vous fait craindre qu'elle ne soit pas suffisante. Si je ne vous ai pas encore écrit cela tient 1° à ce qu'ayant commencé à corriger votre texte ligne par ligne, à la page 25 je me suis aperçu que j'étais idiot. (...) Je vous demanderai d'élaguer certaines choses qui seront bien dans une deuxième édition mais dans une première où on ne sait pas encore que cette innocence est aussi rare que celle de Rimbaud, sembleraient trop simples. Et il y a des fautes de français. Que n'ai-je pas pour moi un critique aussi sévère, que ne me dites-vous ôtez ceci, ôtez cela. La fatigue m'arrête.

Quand ce soir ou demain ma crise sera finie j'écrirai à Gaston pour des traductions etc. (...)

Tendrement à vous

Marcel Proust »

Proust avoua un jour à Charles Du Bos qu'il n'avait pas lu Rimbaud (cf. lettre du 23 juillet 1922, Kolb, Correspondance, t. XXI, p. 381). Il est notable que Proust n'évoque l'auteur des *Illuminations* dans sa correspondance qu'au travers de l'étude que lui a consacrée Jacques Rivière et dont il publia des extraits dans la NRF en juillet et août 1914

10 500 €

13 500 €



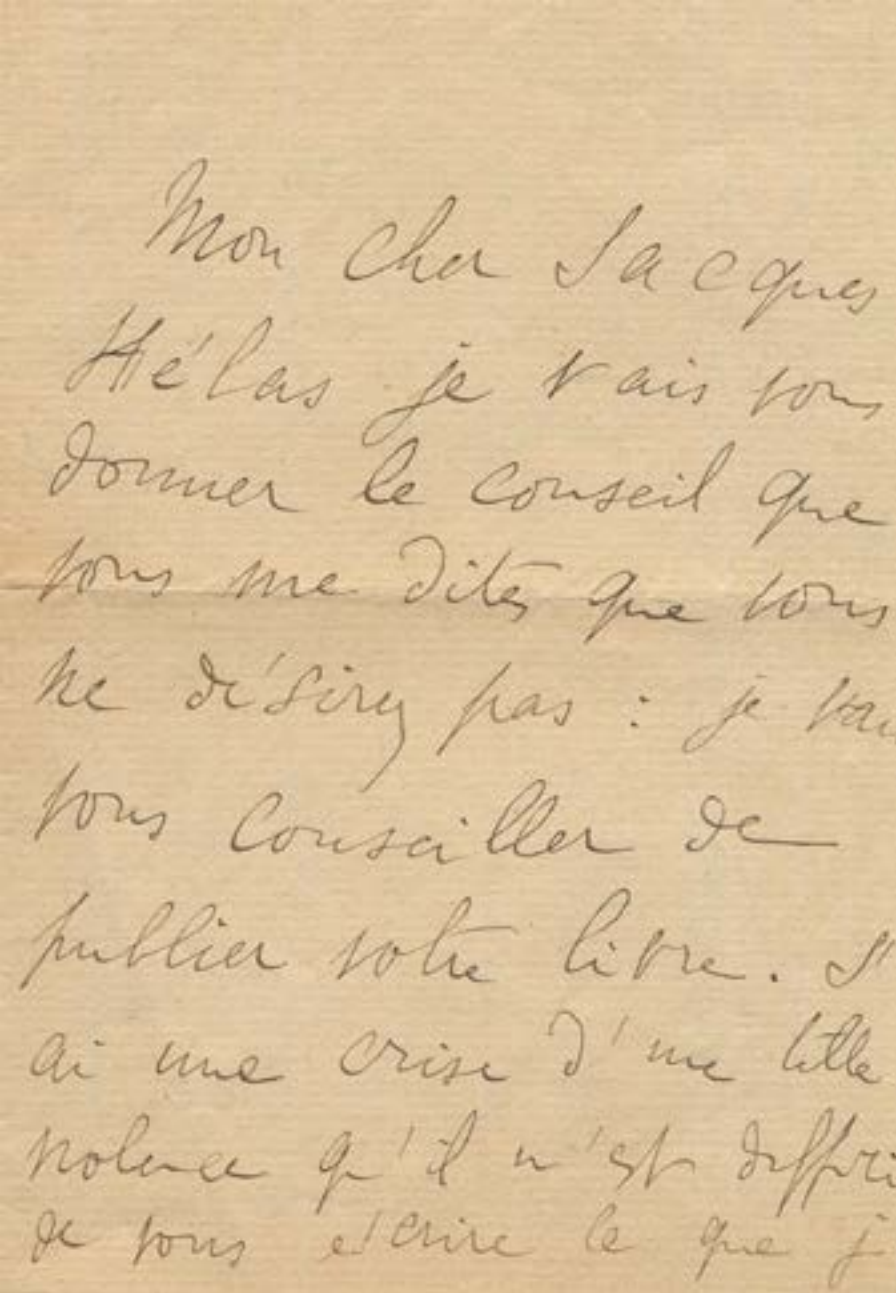
(cette étude fut réimprimée de manière posthume en préface à un volume de lettres et d'ébauches inédites publiées chez Kra en 1930). Si Proust connaissait bien Baudelaire, auquel il a consacré une étude, il ne s'était pas penché sur ses « disciples » symbolistes ou « décadents », Rimbaud ou Mallarmé. Il fallut qu'une nouvelle génération les lui fit découvrir, à l'instar de Jacques Rivière. Toutefois la remarque de Proust concernant l'« *innocence rare* » de Rimbaud montre que l'auteur de la *Recherche* avait bien perçu la subversion poétique et la quête d'absolu poursuivies avec la force virginale de l'adolescence par l'homme aux semelles de vent, et que Proust y voyait comme chez son ami une « *merveilleuse grâce* ».

Cette lettre est également remarquable en ce qu'elle montre l'incroyable générosité de Proust, très malade et affaibli, prenant sur son temps de corriger l'ouvrage de son jeune ami et de le conseiller sur son style, alors que ses propres ouvrages attendaient d'être corrigés.

Jacques Rivière avait certes choisi un bon sujet pour Proust, en fait de « *petit article* » le sujet lui avait déjà inspiré une bonne dizaine de volumes. La réponse à Jacques Rivière ne manque pas d'ironie puisque Marcel Proust pour la deuxième fois dans sa vie choisit d'« *ajourner Sainte-Beuve* » pour « *réserver à son livre* » son temps devenu précieux.

Par une curieuse coïncidence, il laissa aussi sa réponse en suspend, il n'eut apparemment pas le temps de revenir sur ce sujet, l'article ne fut jamais écrit.

Kolb, XX, p.100.



Mon cher Jacques
Hélas je vais vous
donner le conseil que
vous me dites que vous
ne désirez pas : je vais
vous conseiller de
publier votre livre. J'
ai une crise d'une telle
volence q' il n'est difficile
de vous écrire le que j'



Lettre à Louis de Robert

[Septembre 1919]

8 pages in-8 à l'encre noire sur 2 doubles feuillets de papier vélin gris.

Importante lettre sur le prix Goncourt et Gustave Flaubert.

Louis de Robert (1871-1937), s'était lié d'amitié avec Marcel Proust au temps de l'affaire Dreyfus. En sa compagnie, il se rendait chaque jour assister aux audiences du procès. Les deux hommes se rapprochèrent plus intimement lorsque Louis de Robert fit paraître en 1911 son *Roman d'un malade* (qui obtiendra le prix Fémina), livre dans lequel il décrivait sa condition, très proche de celle de Proust lui-même.

Fort introduit dans les milieux littéraires, il se démena pour trouver un éditeur à *Du côté de chez Swann*.

Il avait gagné la confiance de Proust au point que celui-ci le choisit pour être le premier lecteur de son œuvre. Il lui écrit en juin 1913, lui envoyant les épreuves complètes : « *Vous êtes la seule personne qui aurez la communication intégrale de mon livre bien avant sa publication.* »

Cette précieuse lettre, écrite peu avant que Marcel Proust n'obtienne le prix Goncourt pour *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, revient sur son précédent échec, avec *Du côté de chez Swann*.

On y apprend que Louis de Robert – et Proust s'en souvient parfaitement – l'avait alors soutenu auprès de deux membres du jury : « *Vous aviez poussé la bonté jusqu'à me recommander à des académiciens. Vous me dites que vous étiez l'ami de Mirbeau mais je crois pouvoir affirmer que ce n'est pas à lui que vous écrivîtes. Je me figure plutôt un des Margueritte, ou Descaves, mais sans pouvoir affirmer.* »

Cette fois-ci, il est sûr de la seule voix de Léon Daudet, dont il a appris par Reynaldo Hahn qu'elle lui était acquise.

Mais Proust était-il si détaché vis-à-vis du prix qu'il semble l'être dans cette lettre ? Et cette dénégation n'est-elle pas en même temps un appel du pied ? : « *Encore une fois, je ne suis revenu là-dessus que pour vous montrer que mes souvenirs étaient exacts, et nullement pour demander de nouveau une recommandation que je sais très bien que dans votre grande bonté, vous me donneriez si vous aviez des amis parmi ces MM.* »

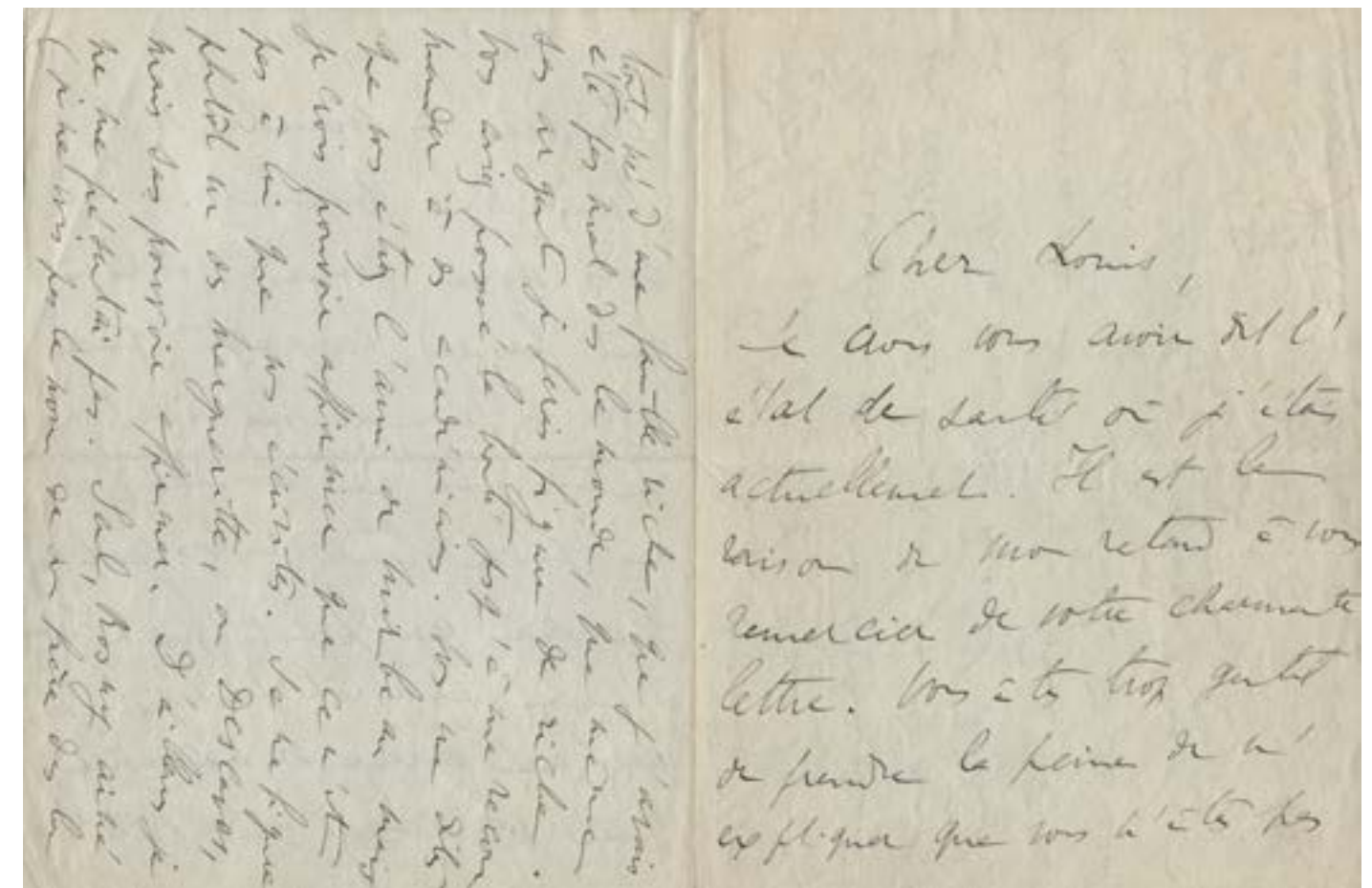
L'autre intérêt de la lettre est l'opinion exprimée par Proust sur Flaubert. Louis de Robert avait fait paraître dans *La Rose rouge* du

14 août un article intitulé « Flaubert écrivait mal ». C'est au vu de ce titre que Proust peut écrire : « *Je suis sûr que je ne serai pas d'accord avec vous car j'admire infiniment Flaubert (du moins L'Education sentimentale) (titre incompréhensible et qui est une faute de français)* ».

L'admiration de Proust pour Flaubert est connue, mais ce qui compte ici est sa prédilection marquée pour *L'Education sentimentale*. On relèvera également ce qu'il dit du titre même : « *titre incompréhensible et qui est une faute de français* », à rapprocher de ce qu'il écrit dans son étude de 1920 sur le style de Flaubert : « *titre si beau par sa solidité, – titre qui conviendrait d'ailleurs aussi bien à Madame Bovary – mais qui n'est guère correct au point de vue grammatical* ».

« Education sentimentale » est en effet un bel exemple d'hyppalage, qui ne constitue pas à proprement parler un faute.

Kolb, XIX, pp. 390-391.



39 000 €



Lettres à Gabriel de La Rochefoucauld

Appartenant à l'une des plus anciennes familles de France, descendant direct de l'auteur des Maximes, cousin du comte de Montesquiou, Gabriel de La Rochefoucauld (1875-1942) inspira par sa morgue célèbre quelques traits du personnage du prince de Guermantes à Marcel Proust. C'était un homme de lettres, chroniqueur au *Figaro*, qui écrivit également un roman, *L'Amant et le médecin*, pour lequel Marcel Proust lui donnera des conseils, et dans lequel il apparaît d'ailleurs sous le nom de Larti, malade imaginaire peu attiré par les femmes.

Il faisait partie des amis nobles de Marcel Proust, comme Louis d'Albufera ou le duc de Guiche mais, à la différence de ceux-ci, sa culture littéraire et son amour des lettres lui permirent d'apprécier plus profondément le génie de l'écrivain, à qui il rendra un très bel hommage posthume dans la NRF de janvier 1923. En mai 1922, Marcel Proust écrivit à Paul Morand : « *Consolations bien rares en tout temps, j'ai reçu de madame Gabriel de La Rochefoucauld et de son mari des pages d'une affection, d'une intelligence et si j'ose dire d'une admiration dont l'expression est bouleversante.* »

1. Datée 45 rue de Courcelles, Lundi [1^{er} trimestre 1901].

8 pages in-8 sur 2 doubles feuillets de papier vélin. Non publiée par Ph. Kolb.

Riche lettre de critique littéraire, dans laquelle apparaissent pour la première fois certains thèmes du *Contre Sainte-Beuve*.

18 000 €

« Un Anglican », la nouvelle de Gabriel de La Rochefoucauld a paru dans le numéro du 1^{er} avril 1901 de *La Revue* (ancienne *Revue des revues*).

Cette lettre est probablement l'une des premières que Marcel Proust écrivit au comte de La Rochefoucauld, le « *cher Monsieur* » se changeant par la suite en « *cher ami* ».

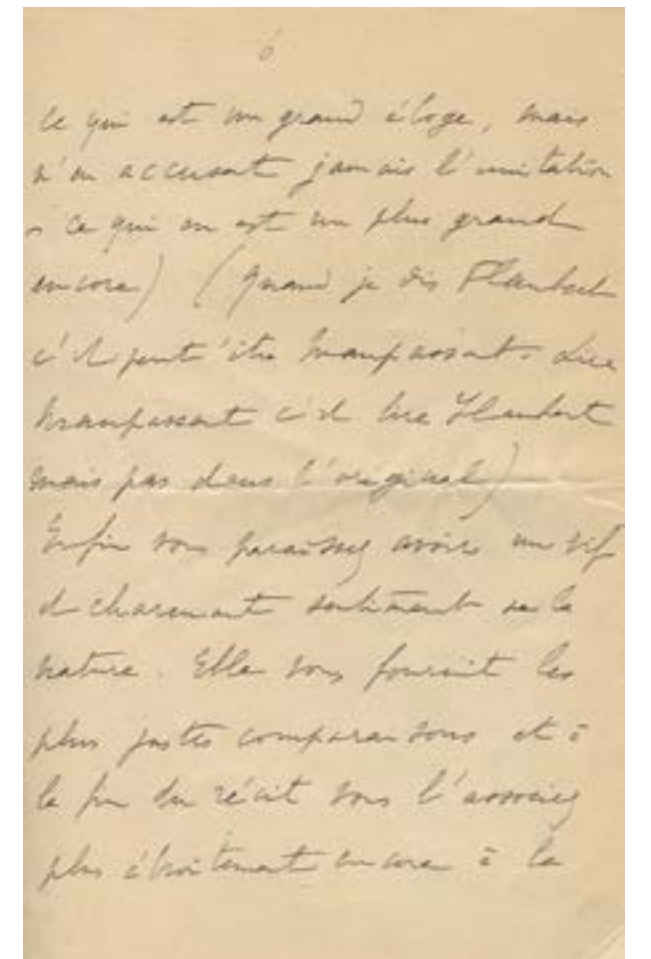
Gabriel de La Rochefoucauld se tournera encore vers Marcel Proust lorsqu'il écrivit son roman, *L'Amant et le médecin*, pour solliciter sa critique et ses conseils, dont il tiendra d'ailleurs compte.

La présente analyse d'« Un Anglican », au-delà de la critique spécifique de l'œuvre en question, offre de précieuses remarques de portée esthétique plus large, telle cette réflexion sur Taine et sa façon d'appréhender l'œuvre d'art : « *Taine qui s'imaginant qu'il n'y avait pas d'autre ordre de vérités que celles de la science croyait légitimer l'art, au moins le fonder en esprit et en vérité, s'il lui donnait un rôle en quelque sorte de franc-tireur de la Science, considérait un beau roman, La Chartreuse de Parme par exemple, comme une monographie scientifique, une description ethnologique de "Un Italien".* »

On retrouve cette idée dans des termes presque identiques au début du *Contre Sainte-Beuve* : « *Taine disait cela parce que sa conception intellectuelle de la réalité ne laissait de vérité que dans la science. Comme il avait cependant du goût et admirait diverses manifestations de l'esprit, il les considérait comme des auxiliaires de la science.* »

Or la lettre date de 1901 et Marcel Proust ne commencera à rédiger *Contre Sainte-Beuve* que vers 1908, preuve de la longue maturation des idées dans son esprit.

Mais le plus intéressant – et que Proust ne dit pas dans *Contre Sainte-Beuve* – c'est la remarque qui suit : « *Si systématiquement, son idée était fautive, elle était vraie en fait.* » Proust ne peut évidemment souscrire à une théorie qui fait de l'œuvre d'art un « franc-tireur » de la science et n'aurait de valeur que par rapport à elle. Mais il reconnaît qu'une grande œuvre littéraire a nécessairement aussi une valeur



« scientifique », et la *Recherche du temps perdu*, dans sa description quasi entomologique du « monde » en est l'exemple le plus probant.

On peut remarquer au passage que la critique proustienne se développe en une très longue phrase sinueuse typique de son style, ce qu'il constate ici non sans un certain humour : « *Tant de vérité est dite dans une langue de vérité qui est d'une force simple, directe, précise et brève que je vous envie bien.* »

Le lecteur assidu de Flaubert qu'était Marcel Proust se révèle ici : « *Certains détails de syntaxe tels que l'apposition des verbes (...) et le retardement du pronom (...) trahissent l'influence de Flaubert ce qui est un grand éloge...* »

Et il a cette formule superbe, qui, en une phrase, dit tout de la grandeur et de la limite de Guy de Maupassant : « *Lire Maupassant c'est lire Flaubert mais pas dans l'original.* »

2. Non datée.

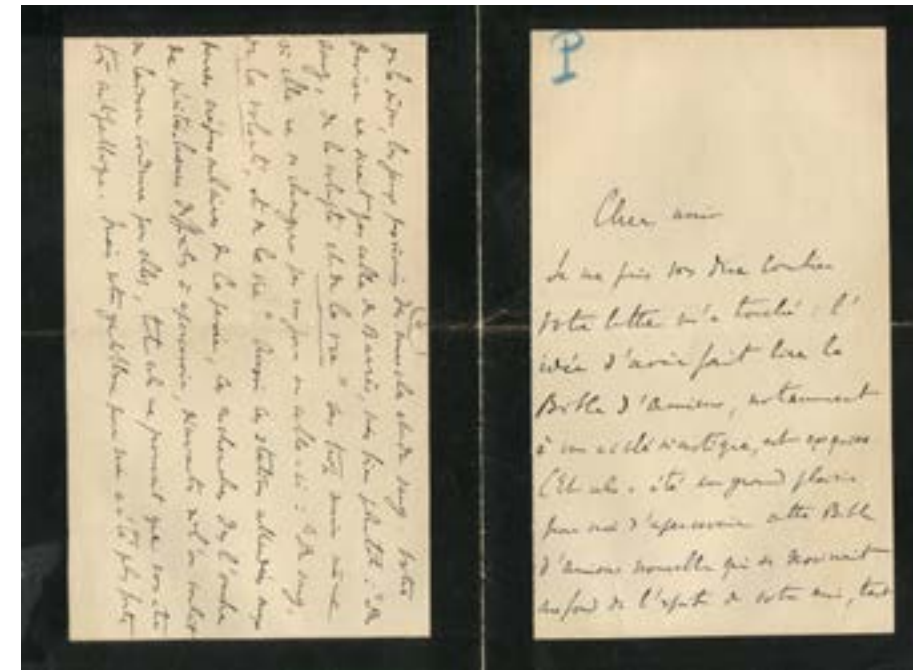
6 pages in-12 sur un double feuillet de papier vergé de grand deuil.
Non publiée par Ph. Kolb.

Magnifique lettre dans laquelle Marcel Proust, en brossant le caractère de son ami, dessine en creux celui de sa propre personnalité.

Marcel Proust publia sa traduction de la *Bible d'Amiens* de John Ruskin au *Mercur* de France en 1904.

Le début de cette lettre consiste en remerciements au comte pour lui avoir transmis une lettre d'un ecclésiastique à qui celui-ci avait fait lire le livre. Lettre transmise incomplètement, sous prétexte de désordre, ce dont le romancier n'est pas dupe : « *Mais je crois que le plus gentil à vous, a été d'égarer les quatre dernières pages qui sans doute devaient être moins aimables pour le préfacier. Vous avez gentiment mis votre coupure sur le compte du désordre.* » Et il détourne un ainsi vers de l'Art poétique de Boileau (« *Chez elle un beau désordre est un effet de l'art* ») : « *souvent un beau désordre est l'effet de la bienveillance* ».

Mais c'est la suite de la lettre qui est passionnante. Marcel Proust, en effet, dresse un portrait de la personnalité de son ami, dont le caractère aurait dû le porter à ne pas apprécier le livre. Et ce faisant, il brosse en creux celui de sa propre sensibilité, aux antipodes : « *Vous aimez la couleur ; elle ne vous suffit pas, vous aimez la lumière. Vous aimez marcher au grand jour, rire et savoir où vous allez, et pourquoi vous y allez.* »



Santé, énergie, force vitale, amour des choses claires et nettes caractérisent La Rochefoucauld : « *Plus que tout vous aimez la force et la vie, le débordement de la sève, les jeux passionnés des muscles et du sang. Votre devise ne serait pas celle de Barrès, mais plutôt : "Du sang, de la volupté et de la vie" sans trop savoir même si elle ne se changera pas un jour en celle-ci : "Du sang, de la volonté, et de la vie".* »

Et l'on comprend que Marcel Proust est, lui, du côté opposé, avec sa faiblesse chronique, qui l'a conduit à se retirer en quelque sorte de la vie, à la recherche de ce qui est caché, confus, enfoui, indiscernable au premier regard, quand son ami aime « *les cimes, mais découpées avec précision sur un ciel clair* ».

Il l'exprime, de façon positive cette fois, dans l'évocation de sa prédilection pour « *les stations attardées aux heures crépusculaires de la pensée, les recherches dans l'ombre de vérités-lueurs difficiles à apercevoir, décevantes si l'on voulait se laisser conduire par elles* ».

Un exemple de cette sensibilité exacerbée et presque malade nous est fourni dans la phrase que Marcel Proust glisse peu après : « *C'est là une marque d'amitié qui serait peut-être douloureuse à quelqu'un qui aurait de l'amour propre.* »

18 000 €



304



305

3. Datée *vendredi soir* [fin 1904].

10 pages in-12 à l'encre noire sur autant de feuillets de papier vergé de deuil.
Publiée partiellement seulement par Ph. Kolb.

Longue est très précieuse lettre en partie censurée contenant une superbe leçon d'écriture et une extraordinaire confession intime.

Cette lettre concerne le roman de Gabriel de La Rochefoucauld, *L'Amant et le médecin*, publié chez Calmann-Lévy en janvier 1905 et que l'auteur avait lu à Proust. Comme l'indiquent plusieurs passages de la lettre, il s'agit là d'une seconde lecture.

A côté de quelques compliments convenus dont Proust n'est jamais avare (« *vous avez fait un puissant, un grand roman, une œuvre superbe et tragique, d'une composition superbe et parfaite* »), la lettre frappe par le sérieux, la rigueur et même la sévérité de la critique. Proust, qui encore rien publié de significatif, fait déjà figure de maître en matière de style et de psychologie des personnages : « *Avez-vous voulu marquer qu'il a à partir de ce moment tous les traits du neurasthénique, même les traits exaspérants. Dans ce cas c'est médicalement profond, mais est-ce dramatiquement habile de lui faire dire avec une satisfaction secrète qu'il dort comme une brute, qu'il est quinteux, bizarre, paresseux.* »

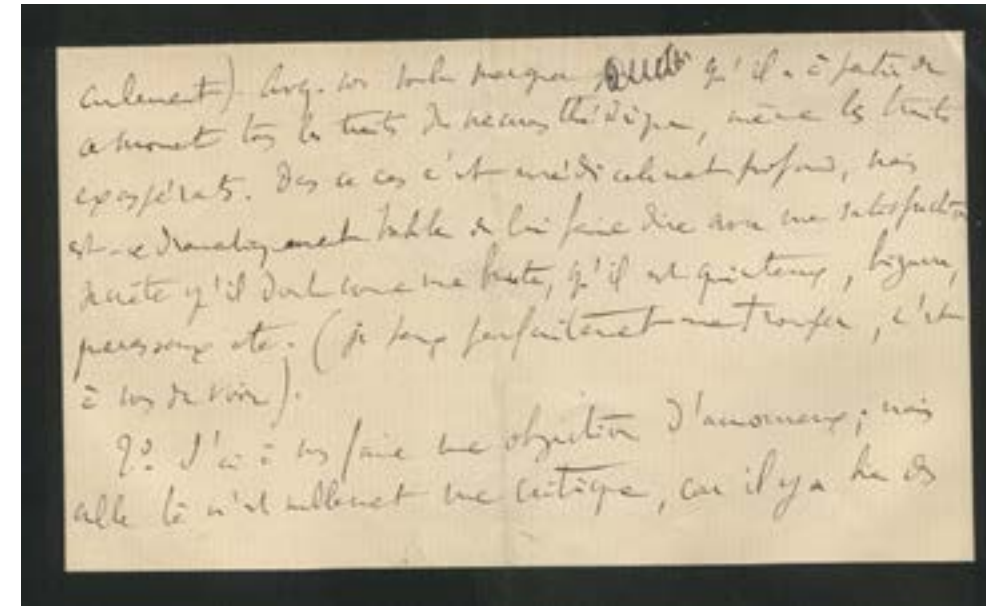
Ses remarques sur le style sont encore plus cruelles et d'autant plus intéressantes. « *Soyez plus difficile à contenter pour l'exécution "artiste" la saveur du style dans les détails* », écrit-il. « *Il est très vrai que le ciel est incendié au couchant mais enfin c'a été trop dit, et la lune qui éclaire discrètement est un peu terne.* »

(On songe à ce que lui-même fera de cette même image dans un passage de *Du côté de chez Swann* : « *Parfois dans le ciel de l'après-midi passait la lune blanche comme une nuée, furtive, sans éclat, comme une actrice dont ce n'est pas l'heure de jouer et qui, de la salle, en toilette de ville, regarde un moment ses camarades, s'effaçant, ne voulant pas qu'on fasse attention à elle.* »)

L'ironie est à peine voilée lorsqu'il reprend son ami : « *Passer encore pour le râtelier du piano et ses yeux de métal mais le sucre fondant dans le verre d'eau ne serait-il pas avantageusement remplacé par quelque autre symbole de rapide évanouissement.* »

Mais au-delà de ces critiques particulières, l'important est cette réflexion générale sur l'art d'écrire qui les sous-tend : « *L'artiste est souvent comme Nabuchodonosor à qui le mur présentait une vision qu'il était seul à voir. Les autres ne voyaient qu'un mur nu. Il faut penser que nos phrases font souvent le même effet aux autres.* »

A côté de cette critique « *d'artiste* » (on notera que Marcel Proust



se refuse à employer le mot à son sujet) figure une critique « *d'amoureux* », extrêmement importante pour éclairer la psychologie proustienne et qui contient une étonnante confession intime, presque impudique.

Comparant quelle aurait été sa réaction à celle qu'a le personnage du roman quand sa maîtresse lui déclare : « *Ne soyons plus qu'amis* », Marcel Proust écrit : « *Mais avec mon tempérament particulier, ma jalousie spécifique, ce qui m'aurait rendu jaloux tout de suite c'est : "ne soyons plus qu'amis" que j'aurais interprété comme un aveu de satiété, comme un indice de dégoût, comme un commencement d'indifférence.* »

On retrouve là la jalousie malade, irréprensible qui s'empare du narrateur dans la *Recherche* et à laquelle, au bout du compte, se réduit l'amour pour Marcel Proust.

Mais plus frappant encore est cette extraordinaire « confession », rarissime dans la correspondance de Proust, et qui à notre connaissance n'a été signalée par aucun de ses biographes : « *Je n'oublierai jamais le jour où ces mots m'ont été dits par la maîtresse que j'ai le plus aimée. Si j'ai consenti, après quelques révoltes, c'est par fierté. Mais j'ai considéré que de ce jour-là le désir de mon corps avait été remplacé chez elle par le désir d'un autre. C'était le commencement de la rupture. Pendant des années ensuite, années de tendresse, de baisers chastes, jamais une fois nous n'avons fait allusion à cela, mes caresses évitaient tout le voisinage de ses jambes, tout ce qui eût approché la place défendue, la cicatrice douloureuse de mon cœur. Maintenant une telle indifférence a remplacé tout cela que j'ai hasardé dernièrement un geste de plaisanterie, et elle m'a dit très durement : ne fais cela, c'est mal.* »

On ne peut qu'être frappé par la précision de ces détails, la mention du « *voisinage de ses jambes* », de « *la place défendue* », la parole

20 000 €



rapportée : « *ne fais cela, c'est mal* ». Qui est cette mystérieuse maîtresse qu'il a « *le plus aimée* » (sous-entendant qu'il en a eu nombre d'autres) ? Pure invention destinée à donner le change (on retrouve ici la dénégation obstinée de son homosexualité) ? Transposition d'un épisode vécu avec un homme ? Ou peut-être invention romanesque.

Cette lettre fut publiée par Gabriel de La Rochefoucauld dans le numéro de *Gringoire* du 5 mars 1937 et a été reprise à partir de ce texte dans la Correspondance de Marcel Proust établie par Philip Kolb (IV, p. 333). Mais le manuscrit autographe montre que celle-ci a été caviardée pour la publication. Les mots « *tout le voisinage des jambes* » ont été supprimés, de même que tout le passage depuis « *Quelquefois aussi, si le "goût" n'était pas un si stupide émondeur de beauté...* » jusqu'à « *... une lanterne sourde à la main* », que la fierté de Gabriel de La Rochefoucauld n'avait sans doute pas envie de voir livrer à ses lecteurs.

4. Non datée.

3 pages in-12 sur un double feuillet de papier vergé de grand deuil.
Non publiée par Ph. Kolb.

Amusante lettre inédite très proustienne.

La moindre des lettres de Marcel Proust possède un ton qui n'est qu'à lui et qui métamorphose une simple demande de rendez-vous en une aventure compliquée et comique.

C'est le cas ici avec ce rendez-vous à la fois précis (« *lundi (demain lundi) à 9 heures du soir* ») et vague (« *chez vous, chez moi, dans un café tranquille, où vous voudrez* »). Mais les choses ne sauraient être aussi simples, et Proust s'empresse aussitôt d'ajouter : « *Je n'ai aucune préférence pour lundi* ».

De même ne manque-t-il pas d'indiquer que cela serait moins pratique chez lui en raison des nombreux visiteurs qui viennent le voir sans ajouter aussitôt que bien sûr, il peut « *défendre sa porte* ».

Le post-scriptum a vraisemblablement trait à une chronique publiée par Gabriel de La Rochefoucauld dans *Le Figaro*. Les dernières lignes sont particulièrement frappantes car Marcel Proust s'est reconnu dans un passage de l'article de son ami évoquant un homme « *qui dit : un courant d'air comme il dirait : un chacal* ».

On connaît la phobie des courants d'air qu'avait Marcel Proust (ce qu'il appelle joliment ici sa « *douilleterie* ») et l'obligeait à se couvrir perpétuellement de gilets superposés.



5 500 €

Sans doute le romancier n'a-t-il pas eu tort de se reconnaître ainsi car, dans l'un de ses romans, Gabriel de La Rochefoucauld mettra en scène un personnage directement inspiré par Marcel Proust en la personne de Latri, hypocondriaque peu attiré par les femmes et qui pense que l'amour ne saurait rendre heureux.

5. Non datée.

3 pages in-12 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vergé de grand deuil (bifeuillet séparé).
Non publiée par Ph. Kolb.

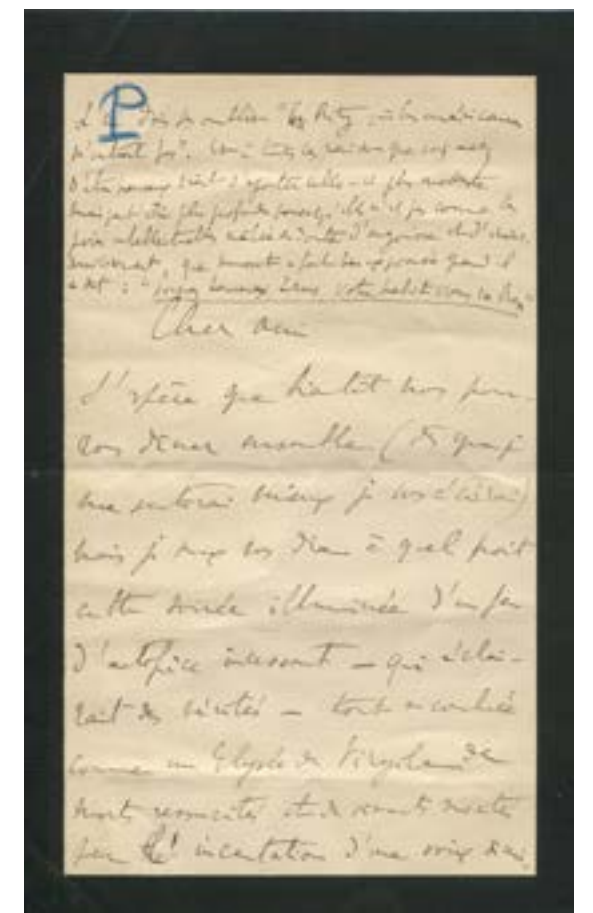
Formidable lettre ressuscitant une soirée brillante dans le monde et se terminant sur une note plus douloureuse.

Cette lettre écrite après une soirée dans le monde à laquelle participèrent Marcel Proust et Gabriel de La Rochefoucauld, tente de la faire revivre « *dans un cerveau miroir et un cœur ami* », comme dit magnifiquement le romancier.

A cet égard nous sommes ici presque dans la *Recherche du temps perdu*. Ces « *morts ressuscités* » et ces « *vivants suscités par l'incantation d'une voix similaire et d'un geste identique* », ce sont exactement ceux que Marcel Proust a décrit dans son œuvre, à travers tant de scènes de salons. Mais ici, il écrit « *à chaud* ». Il ne se livre pas à une description minutieuse de la soirée, mais lance par éclats les formules, les thèmes de la conversation qui ont jailli en « *feu d'artifice* ». D'où cette étourdissante et burlesque énumération : « *N'oubliez ni le flair des familles, ni un homme aigre et qui a mal à l'estomac, ni le dîner au jardin des Plantes, ni le jeune homme dont chaque pas double un retentissement formidable, ni les "L'as-tu vue ?", ni les fils inconnus des pères et les pères connus par les fils, ni le valet de chambre au garde-à-vous, ni Rome, ni la Hollande...* »

On voit ici un Marcel Proust enjoué, qui par cette lettre, tente de faire échapper à l'oubli des moments fugaces, pour les « *ressusciter* », les fixer dans la mémoire. C'est exactement ce que, à plus grande échelle, il accomplira dans son œuvre.

Et puis, glissée dans le post-scriptum qui félicite le comte de son élégance, cette réflexion plus grave et si proustienne sur les joies mondaines et les « *joies intellectuelles* » : « *à toutes ces raisons que vous avez d'être heureux vient s'ajouter celle-ci plus modeste mais peut-être plus profonde parce qu'elle n'est pas comme les joies intellectuelles mêlée de doute, d'angoisse et d'inassouvissement, que Musset a fort*



10 000 €



bien exprimée quand il a dit : "Soyez heureux, Irus, votre habit vous va bien" ».

Le vers de Musset, que Marcel Proust cite de mémoire, est emprunté à la fin de *A quoi rêvent les jeunes filles* : « Et vous, mon cher Irus, ne baissez point la tête ; / Soyez heureux aussi ; - votre habit vous va bien. »

6. Non datée [fin 1919-début 1920].

12 pages in-8 sur 3 doubles feuillets de papier vélin. Non publiée par Ph. Kolb.

Longue et très belle lettre, d'une grande richesse.

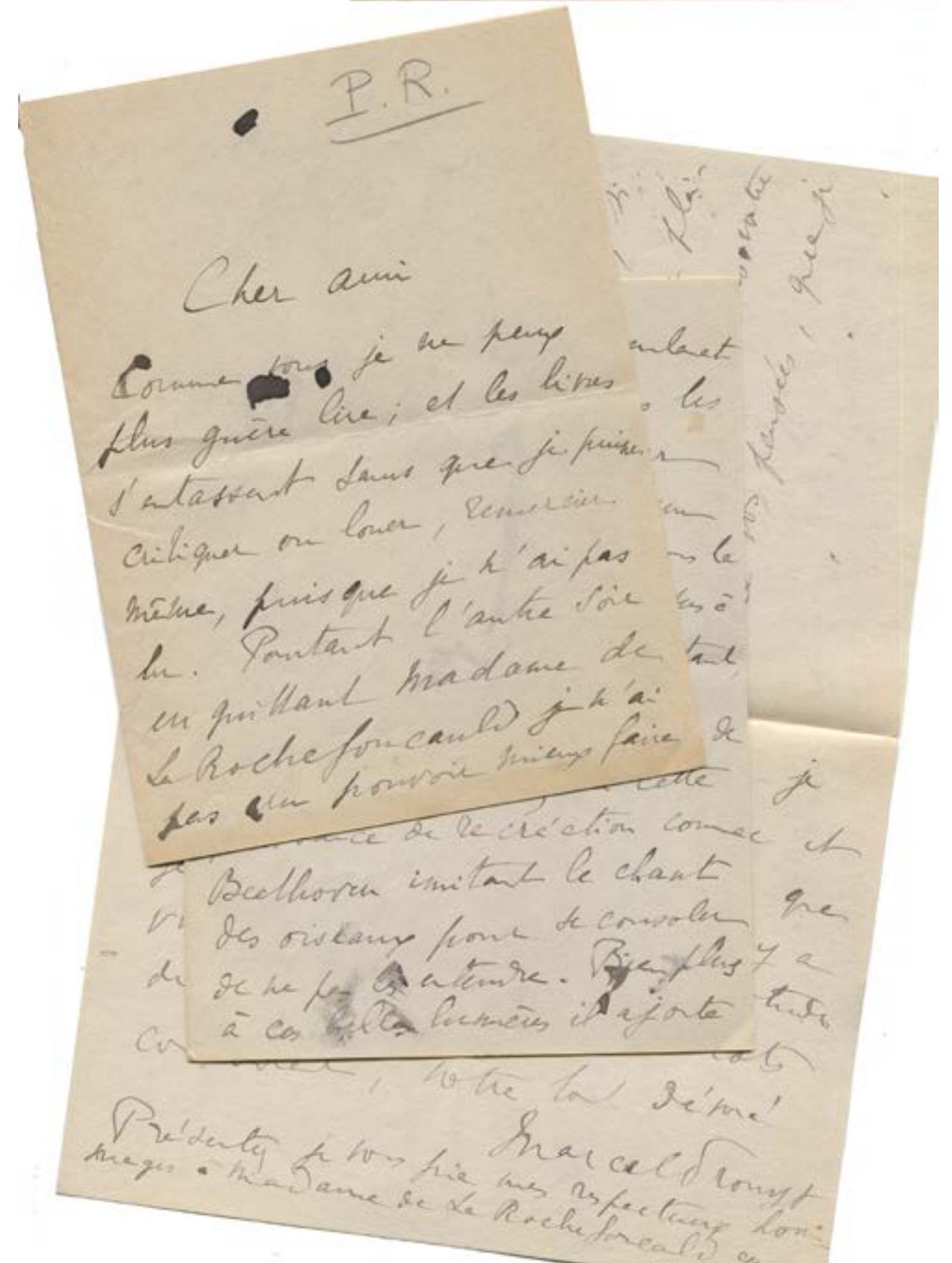
Gabriel de La Rochefoucauld publia son volume de *Pages retrouvées* aux éditions Plon en 1919.

Au début de sa lettre, Marcel Proust exprime avec une infinie délicatesse toute sa compassion pour les souffrances de son ami : « Mon bien cher Gabriel, personne ne vous plaint plus que moi de ce mal passager mais profond dont souffrent vos yeux si beaux, restés si beaux et du même saphir que lorsque vous n'en souffriez pas et que c'étaient eux seuls qui faisaient souffrir celles des femmes que vous dédaigniez. Je vous plains de toute mon âme et je vous en aime davantage... »

Il avait été frappé par la beauté de ses yeux, comme en témoigne un passage du *Contre Sainte-Beuve* : « Ce grand jeune homme porte au front comme deux pierres précieuses héréditaires les clairs yeux de sa mère. » (Son mal n'ira qu'empirant et en 1928 le comte publiera un ouvrage au titre éloquent, *L'Homme qui perd la vue.*)

Mais tout de suite, la lettre prend une autre ampleur, dans ce très beau passage sur la mémoire qui conserve et restitue les visions passées, dans lequel Marcel Proust – bien qu'il s'en défende – a bien entendu pensé à sa propre expérience : « je suis tenté, même à cet égard-là, de vous envier. Ses yeux sont las, me dis-je, mais il a enfermé pour toujours dans sa mémoire visuelle les plus beaux paysages, il a connu toutes les lumières, tous les reflets de chaque pays, pendant que moi, j'ai vécu dans une chambre noire (d'où je vais d'ailleurs sans doute être délogé). Il ne les a pas seulement vues, il les revoit, il nous les fait voir, il les fait jouer devant nous... ».

On a beaucoup reproché à Proust les critiques complaisantes voire flagorneuses, qu'il adressait à ses relations à propos d'ouvrages aujourd'hui tombés dans l'oubli. Mais, même s'il exagère peut-être ses



26 000 €



sentiments, les lignes qu'il consacre ici à l'œuvre de son ami prouvent une lecture attentive (en grand lecteur de Balzac il lui signale deux petites erreurs) et une compréhension profonde des intentions de l'auteur.

Au passage, il livre une précieuse remarque au sujet d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* : « ... elle l'aide à définir la satiété et à approfondir le rapport qu'il peut y avoir (et que j'exprime moi-même tout différemment et moins bien dans mon livre déjà tout imprimé) entre la satisfaction du désir et le suicide. (Dans ce livre qui va paraître "*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*" ce n'est pas le suicide mais simplement l'indifférence à la mort que produit la volupté.) »

La fin de la lettre est assez stupéfiante. Marcel Proust, qui consacre presque tous les moments de répit que lui laisse la maladie à l'écriture de son œuvre et s'est progressivement coupé du monde pour pouvoir l'achever, se propose ni plus ni moins que de servir de secrétaire et de collaborateur anonyme au comte de La Rochefoucauld : « si cela peut vous faire plaisir que j'écrive sous votre dictée vos pensées, que je mette au net vos livres, que je vous serve de secrétaire efficace et de collaborateur secret, sachez que je suis aujourd'hui comme il y a vingt ans, et avec la plénitude que ces mots comportent, votre tout dévoué ».

7. Datée 8 bis rue Laurent-Pichat.

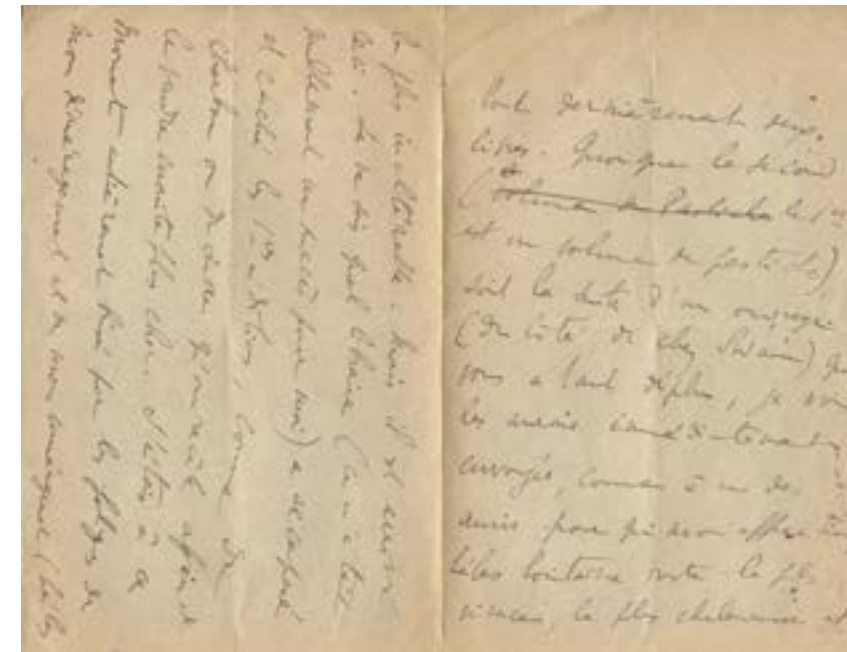
5 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet et un feuillet simple de papier vélin. Non publiée par Ph. Kolb.

Intéressante lettre où il est question de bibliophilie proustienne.

Achévé d'imprimer dès novembre 1918, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* ne parut qu'au mois de juin 1919, pour coïncider avec la sortie des *Pastiches et mélanges* et la réédition de *Du côté de chez Swann* par les éditions de la Nouvelle Revue française.

C'est l'époque où un événement vient bouleverser l'existence de Marcel Proust : il est contraint de quitter l'appartement qu'il occupait boulevard Haussmann, trouvant provisoirement refuge rue Laurent-Pichat, dans un appartement appartenant à Réjane, la mère de son ami Jacques Porel, le fils de la comédienne, avant de s'installer rue Hamelin.

Ces péripéties qui renversèrent toutes ses habitudes le jetèrent dans un grand désarroi dont on a ici l'écho : « J'étais à ce moment entièrement brisé par les fatigues de mon déménagement et de mon emménagement (hélas provisoire). »



La présente lettre offre un grand intérêt pour les bibliophiles proustiens. Elle fait en effet allusion à « l'accaparement » par un mystérieux libraire, doté il faut l'avouer d'un flair certain, des premières éditions des exemplaires d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* : « Je ne sais quel libraire (ce n'était nullement un succès pour moi) a accaparé et caché les premières éditions, comme du charbon ou du sucre qu'on recèle afin de le vendre ensuite plus cher. »

On a ici la première manifestation de la côte bibliophilique de Marcel Proust, qui n'a cessé de monter jusqu'à nos jours. Des exemplaires du volume furent ensuite mises en vente avec la mention de « troisième édition », mais ils portent le même achevé d'imprimer daté du 30 novembre 1918.

Marcel Proust, comme le prouve la lettre était plus que sensible à ces questions : « Dès que j'ai eu la force de dire un mot, j'ai fait courir les libraires pour acheter de ces premières éditions pour vous, pour Madame de Noailles, pour Barrès, pour France etc. Je n'ai pas pu en trouver, et comme je n'osais pas vous envoyer des 3^e éditions, je n'ai envoyé ces livres ni à vous ni aux personnes que je vous ai citées plus haut. »

Pour la petite histoire, Gabriel de La Rochefoucauld reçut finalement un exemplaire « 3^e édition », avec la dédicace suivante : « à Gabriel de La Rochefoucauld, hommage et affection profonde ».

6 500 €



312



313

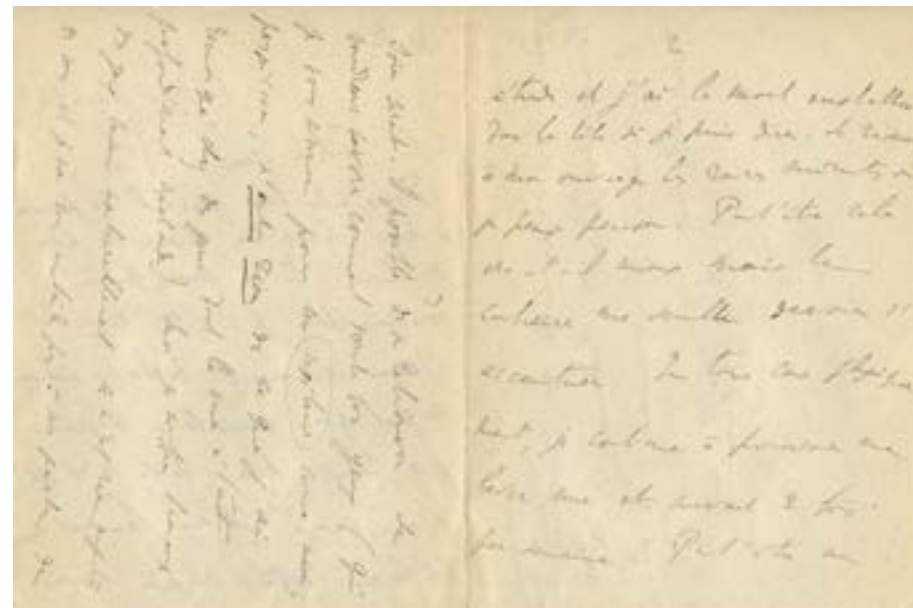
8. Datée 44 rue Hamelin. [fin 1919 ?]

4 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vélin.
Non publiée par Ph. Kolb.

Emouvante lettre inédite : « J'ai la mort installée dans la tête. »

André Becq de Fouquières, dans *Mon Paris et mes Parisiens*, évoque le domicile et le mode vie du couple La Rochefoucauld, rue Murillo : « Au 8 était le domicile du comte Gabriel de La Rochefoucauld et de la comtesse, née Richelieu. Le comte Gabriel de La Rochefoucauld a signé des ouvrages de la plus fine qualité. Le salon de la comtesse, tout en restant très mondain, fut accueillant aux gens de lettres et aux artistes. Il fut un précieux lieu de rencontre : on ne cherchait point ici à composer une galerie des illustres qu'on aurait montrés en "liberté" (surveillée). On souhaitait seulement de susciter d'intéressantes confrontations entre gens de bonne compagnie et animés par un sincère amour des lettres françaises. »

L'adresse du 44 rue Hamelin permet de dater la lettre postérieurement à octobre 1919, date à laquelle Marcel Proust s'installa dans son dernier appartement. Il est assez probable que le « peu de chose » pour lequel La Rochefoucauld a félicité son ami est le prix Goncourt, qui récompensa *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* en décembre 1919.



Si Proust évoque encore une fois sa santé précaire, il le fait ici dans une formule saisissante et terrible : « j'ai la mort installée dans la tête si je puis dire ». Et il résume ce qui donne sens à sa vie : l'écriture de la *Recherche* qu'il veut à tout prix achever avant de mourir « Je réserve à mon ouvrage les rares moments où je peux penser. »

Mais très rapidement, Marcel Proust, tourne toute sa sollicitude vers les douleurs de son ami dont le mal aux yeux n'ira qu'empirant.

9. Datée 44 rue Hamelin [mai 1920].

4 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vélin filigrané « Joynson's Parchment ». Non publiée par Ph. Kolb.

Marcel Proust visiteur nocturne.

Gabriel de la Rochefoucauld avait épousé Odile de Chapelle de Jumilhac, elle-même descendante du duc de Richelieu. Marcel Proust avait évoqué le père de Gabriel, Aimery de la Rochefoucauld (1843-1920), dans son pastiche de Saint-Simon : « ... le Roi, si peu versé dans l'histoire des naissances et des rangs, mais comprenant la flétrissure infligée à sa couronne par la faiblesse d'avoir anéanti la plus haute dignité du royaume, attaqua de conversation là-dessus le comte A. de La Rochefoucauld, qui l'était plus que personne et qui, commandé de répondre par son maître, qui était aussi son ami, ne craignit pas de le faire en termes si nets et si tranchants qu'il fut entendu de tout le monde... »

Cette lettre vient entretenir la mythologie de Marcel Proust, visiteur nocturne, arrivant dans les dîners auxquels il était convié au milieu de la nuit : « Mais si ce soir-là est un des rares soirs de trêve à mon mal (et je ferai tout, en me soignant d'avance pour qu'il en soit ainsi), je viendrai après le dîner, pour la musique, je veux dire à l'heure de la musique, mais surtout pour vous. »

En haut de la lettre, sous l'adresse 44 rue Hamelin figure la mention : « adresse un peu confidentielle et d'ailleurs provisoire ». Marcel Proust qui avait emménagé dans ce qui sera son dernier domicile en octobre 1919 ne s'y plaisait guère et entretint longtemps l'espoir de trouver un logement qui lui convînt mieux.

10. A la comtesse de La Rochefoucauld, datée 44 rue Hamelin [d'autre autre main, au crayon : 18/5/22].

11 pages in-8 à l'encre noire sur 3 doubles feuillets de papier vélin gris.
Non publiée par Ph. Kolb.

Longue et très importante lettre dans laquelle Marcel Proust s'explique sur la création de ses personnages romanesques et leurs modèles supposés dans la vie réelle.

7 500 €

7 500 €





Lorsque l'œuvre de Marcel Proust commença à connaître le succès, et, surtout, à mesure qu'il approfondissait sa description du « monde » parisien avec le *Côté de Guermantes* et les ouvrages suivants, de nombreuses personnalités se « reconnurent » et en prirent ombrage. C'est ainsi qu'il se fâcha avec son ami Albufera, qui prête des traits à Saint-Loup, ou avec Laure Hayman, qui s'était reconnue en Odette.

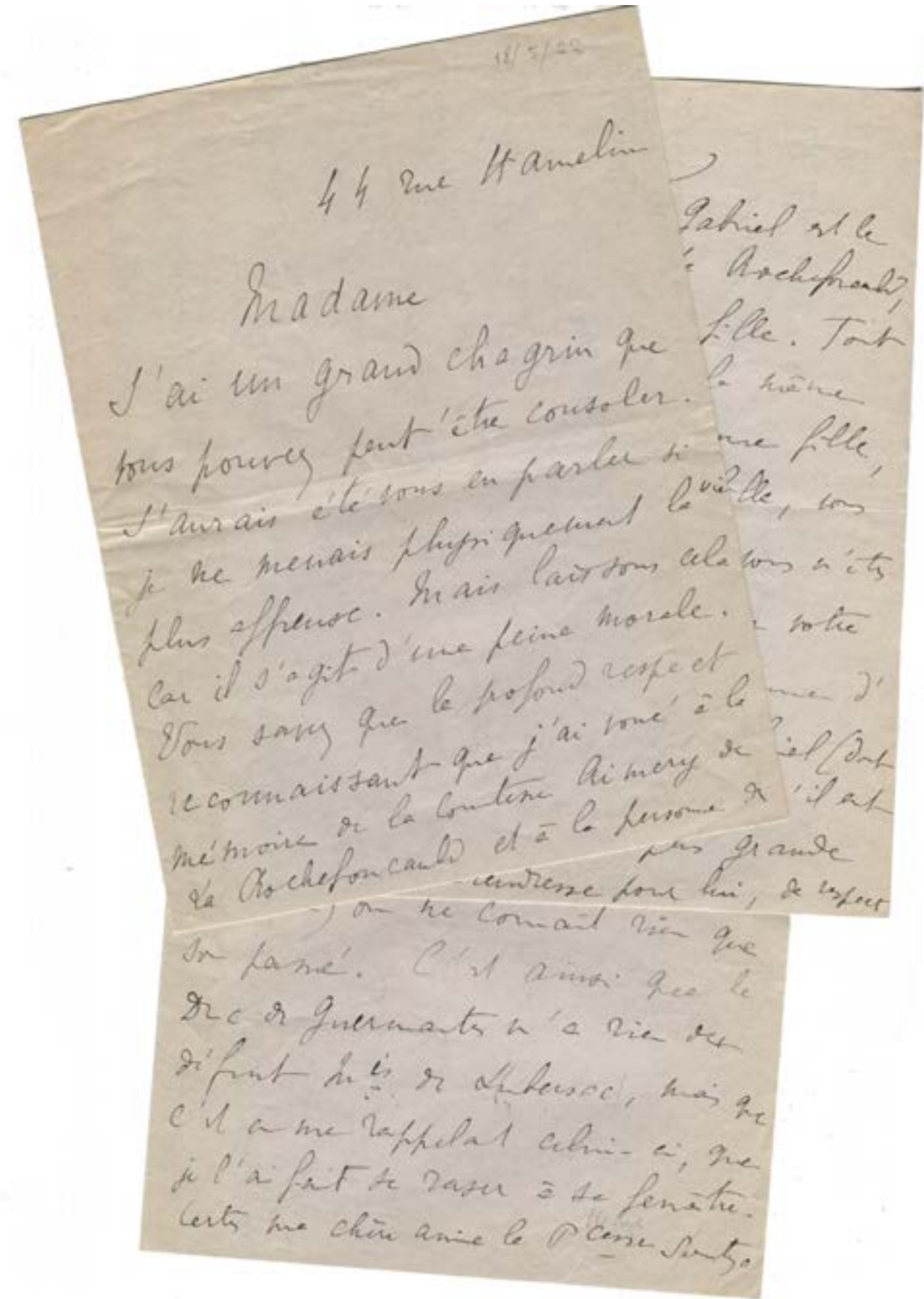
C'est à cette dernière qu'il fait allusion dans cette lettre : « je ne savais pas qu'en trois jours une femme (pas du monde celle-là) prétendrait se reconnaître en Odette de Crécy qui est exactement le contraire ». A la même époque, il écrivait pareillement à Gaston Gallimard : « Une femme que j'ai aimée il y a trente ans, m'écrit une lettre furibonde pour me dire qu'Odette c'est elle, que je suis un monstre. »

Les femmes du monde, qui pendant des années reçurent Proust avec une certaine condescendance furent (pour celles qui lurent ses ouvrages) mortifiées de voir ainsi exposée l'absolue vacuité et la cruauté du monde. Publiquement, Proust nia toujours que tel personnage réel ait été le modèle de ses créatures romanesques. Les choses étaient naturellement plus complexes, et c'est l'immense intérêt de cette lettre que de faire exactement le point sur la question.

En l'occurrence, il s'agit de rumeurs selon lesquelles Proust aurait « utilisé » la figure du comte Aimery de La Rochefoucauld, et ce de façon négative.

Aimery de la Rochefoucauld (1843-1920), était le père de Gabriel. La lettre est adressée à sa femme, Odile (1879-1972) : « comme je ne savais pas au juste de quel livre, de quelle page, il s'agissait, et sachant combien la sottise mondaine a vite fait de prêter les intentions les plus noires et les plus absurdes, je n'ai pas osé écrire à Gabriel ».

Ses protestations d'innocence, dans le cas présent, sont entièrement



23 000 €

fondées. Le nom du comte n'apparaît que dans le pastiche de Saint-Simon, et de manière tout à fait flatteuse.

Cette lettre témoigne de l'extrême délicatesse de sentiments de Marcel Proust, incapable de supporter que ses amis pussent le croire coupable : « *Mais l'idée de manquer à l'honneur, à l'affection, au souvenir, m'est intolérable.* »

Mais surtout, elle est infiniment précieuse en ce que le romancier y démêle précisément la part d'invention et celle de réalité qui préside à la création de ses personnages.

Notons d'abord « *l'irritation* » qui le saisit à force de s'entendre dire : « *Ne vous défendez pas, la Duchesse de Guermantes c'est Madame Greffulhe.* »

Il ne peut toutefois nier que certains détails sont directement issus de son observation. La raison profonde en est, comme il le dit ici magnifiquement : « *Que dans un personnage totalement opposé, la mémoire suggère un trait c'est ce qui arrive fatalement car (même quand on dort et qu'on rêve) on ne connaît rien que son passé.* »

Et il donne quelques exemples : « *C'est ainsi que le duc de Guermantes n'a rien du défunt Marquis de Lubersac, mais que c'est en me rappelant celui-ci, que je l'ai fait se raser à sa fenêtre. Certes ma chère amie la Princesse Soutzo n'a rien de Madame Swann et elle est trop intelligente pour le croire. Mais j'ai mis dans le salon de Madame Swann les belles boules de neige que la Princesse Soutzo avait dans le sien et elle m'en a remercié, sans croire pour cela que je l'identifiais le moins du monde avec Odette.* »

Ces explications sont d'autant plus précieuses que, comme le dit Marcel Proust lui-même dans une lettre adressée peu après à la même correspondante : « *je n'ai jamais au sujet de ces prétendues identifications avec telle ou telle écrit que des lettres insolentes.* »

11. A la comtesse de La Rochefoucauld, datée 44 rue Hamelin [d'autre autre main, au crayon : 25/5/22].

7 pages in-8 à l'encre noire sur 2 doubles feuillets de papier vélin gris.

Magnifique lettre pleine d'effusion : « *Croyez-bien que c'est la première fois de ma vie que j'écris une telle lettre.* »

Quelques jours plus tôt, l'écrivain avait écrit à la comtesse une lettre pleine d'angoisse et de désarroi. Il venait d'entendre que des bruits couraient selon lesquels il aurait dans l'un de ses ouvrages, mal parlé d'Aymeric de La Rochefoucauld, le père de Gabriel.

Effaré qu'elle ou son époux puisse accorder la moindre créance à cette calomnie, il la suppliait de façon extrêmement émouvante de le rassurer sur ce point : « *Un mot de vous ou de Gabriel me dirait que vous, son père et lui, croyez comme moi à la sincérité indéfectible de mes sentiments, je ne dis pas même rendrait très heureux car il y a longtemps que je ne connais plus le bonheur, mais ferait beaucoup de bien à votre très respectueux...* »

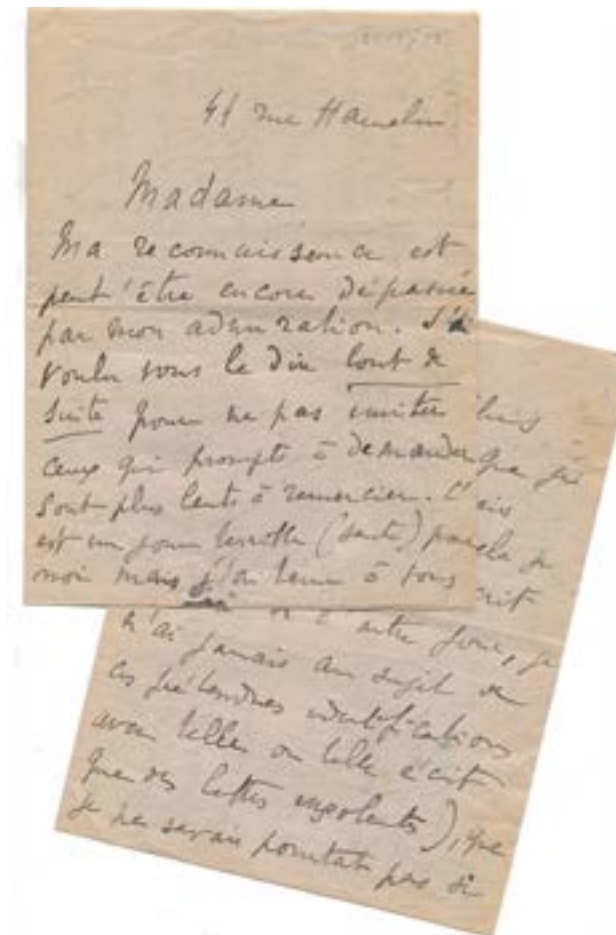
Cette lettre constitue donc la réponse à la réponse qu'il a reçue, et l'on devine que celle-ci avait dû le combler au-delà de toute attente. « *Croyez-bien que c'est la première fois de ma vie que j'écris une telle lettre* », écrit Marcel Proust en post-scriptum. Et peut-être n'est-ce pas une exagération.

La lettre est en effet parcourue tout du long d'une émotion palpable que son auteur semble difficilement contrôler. Reconnaissance et, surtout, admiration s'y donnent libre cours sans que l'on perçoive l'habituelle recherche que met Marcel Proust dans la plupart de ses lettres.

Celle-ci est presque un cri : « *je ne connais aucune femme, et peut-être trois hommes capables d'écrire cette lettre admirable* » ; « *je n'étais pas auteur mais lecteur, lecteur admiratif, émerveillé, rempli aussi d'une gratitude qui ne s'effacera pas.* »

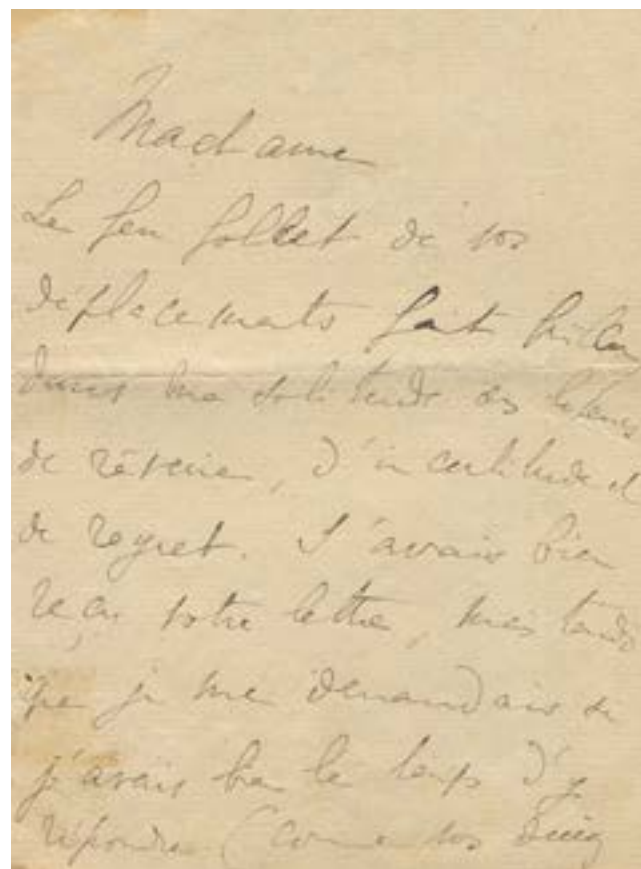
La sincérité de cette réaction nous est confirmée par une lettre que Marcel Proust écrivit à Paul Morand quelques jours plus tard.

18 000 €





320



Lettre à Madame Scheikévitch

Non datée [28 août 1917]

7 pages et ¼ in-8 à l'encre noire sur papier vergé, numérotées [1] à 8. Plis légèrement marqués, petites traces de papier collant. Avec enveloppe autographe à l'adresse de Mme Scheikevitch rue Jacques Lemercier à Versailles (timbre et marques postales).



22 000 €

Belle lettre à l'une de ses fidèles correspondantes, quelques jours après le suicide du prince Emmanuel Bibesco et la mort du peintre espagnol Madrazo.

« Madame,
Le feu follet de vos déplacements fait briller dans ma solitude des lueurs de rêverie, d'incertitude et de regret. J'avais bien reçu votre lettre, mais tandis que je me demandais si j'avais bien le temps d'y répondre [...] le même jour la princesse Soutzo m'invitait à dîner avec vous, Mme d'Harcourt, votre ami Gaigneron et Beaumont. Mais le mal me clouait au lit, je n'ai pu aller au Ritz et je suis resté à subir le double supplice de Prométhée et de Tantale. [...] Je suis bien surpris que vous n'ayez pas vu Reynaldo, car il m'avait dit avoir rendez-vous avec vous. [...]



321

M. de Madrazo a perdu son frère, on était très inquiet d'avoir à le lui annoncer, à cause de son grave état de santé. D'autre part, Reynaldo se faisait un le devoir un peu exagéré à mon avis d'aller voir une dame très malade. [...] je suis bouleversé par la mort d'Emmanuel Bibesco. Elle ne m'a surpris. J'avais tout deviné et prédit depuis longtemps, Céleste et peut-être Morand le savent. J'étais étonné il n'y a pas huit jours, de l'optimisme de Brancovan et de Beaumont. Je voulais le croire vrai. Mais, prévu ou non un tel malheur n'en brise pas moins celui qu'il aurait dû frapper plutôt qu'Emmanuel. Ma vie diminuée pouvait finir sans causer de regrets à personne, la sienne était pleine de promesses. Je ne suis pas comme Mme Verdurin, à qui la musique donnait des névralgies et le chagrin ne me donne pas de crises d'asthme. Tout de même, je suis trop secoué pour entreprendre avant un peu d'accalmie dans mon état cette promenade qui, pour moi, à cause des heures, est un voyage. [...] partagez mes respects avec Mme Bordeaux que j'ai connue autrefois chez sa mère et chez Mme Lemaire.
Marcel Proust ».

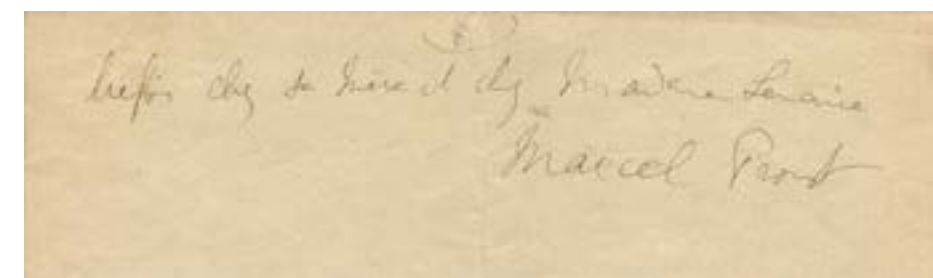
Un certain nombre des relations mondaines ou artistiques de Marcel Proust sont ici nommées comme le peintre espagnol Raymond Madrazo, alors âgé de 76 ans, la princesse Soutzo, Mme d'Harcourt cousine de Jean de Gaigneron, peintre lui aussi, le comte de Beaumont, le prince Constantin Brancovan et bien sûr le fidèle Reynaldo Hahn.

C'est durant l'été 1912 à Deauville que Proust avait fait la connaissance de Mme Scheikévitch, fille d'un avocat russe et épouse divorcée de Pierre Carolus-Duran, le fils du peintre. Elle logeait alors à Versailles, chez Mme Georges Bordeaux, née de Maupeou, dont la mère fut une chanteuse occasionnelle durant des soirées musicales organisées par Madeleine Lemaire.

L'on voit ici un Marcel Proust affaibli, ne sortant que peu de chez lui, et très ému par la mort d'Emmanuel Bibesco, l'aîné des frères, avec lesquels il était ami depuis de nombreuses années. Le prince Bibesco, qui souffrait de paralysie faciale, s'était donné la mort à Londres le 22 août précédent.

On notera la comparaison qu'il fait avec Mme Verdurin, sortie de son œuvre romanesque pour prendre pied dans la réalité.

Kolb, XVI, pp. 221-222





322



Lettres à Albert Sorel

Historien et conseiller, Albert Sorel, qui fut l'un des principaux fondateurs de l'histoire diplomatique en France, devait décéder peu après avoir obtenu le prix Osiris, décerné par l'Institut de France, le 29 juin 1906, à l'âge de 66 ans. Ce prix saluait l'achèvement de son œuvre monumentale, *L'Europe et la Révolution française*, publiée entre 1895 et 1905, dans laquelle il avait étudié la mise en place des alliances et des antagonismes dans l'échiquier européen depuis 1790.

Il avait été le professeur de Marcel Proust à l'École libre des sciences politiques. Suite à son oral de sortie, il avait jugé l'étudiant Proust « *pas intelligent* ». On dit qu'il a pu servir de modèle pour le portrait du professeur Ralph Savoie dans *Jean Santeuil*.

1. Non datée [10 juillet 1904]

8 pp. in-8 à l'encre noire sur papier deuil.

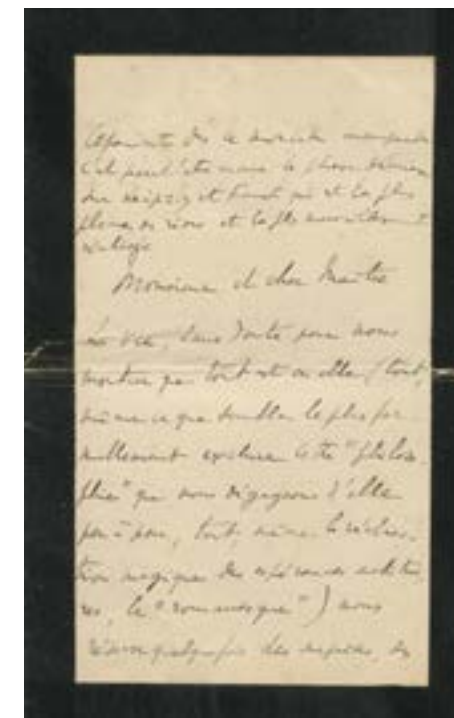
Très belle lettre philosophique de remerciements.

Marcel Proust remercie ici à sa manière inimitable son correspondant pour un article qu'il avait consacré dans *Le Temps* à *La Bible d'Amiens*. La première phrase, par laquelle il marque sa surprise de la découverte de l'article est en soi un chef-d'œuvre : « *La Vie, sans doute pour nous montrer que tout est en elle (tout, même ce qui semble le plus formellement exclure cette "philosophie" que nous dégageons d'elle peu à peu, tout, même la réalisation magique des espérances arbitraires, le "romanesque"), nous réserve quelquefois des surprises, des bonheurs de contes de fées.* »

« *Jamais malade ne fut aussi "gâté", ne fut comblé, en vertu de la loi mystérieuse de "compensation" d'Emerson, d'une "surprise" plus féerique que moi ce soir, par la lecture de votre article* », poursuit-il.

Proust compare Albert Sorel à Balzac et achève sa lettre dans une sorte d'apothéose : « *Il y a dans cette page que je considère comme la plus étonnante peut-être que vous ayez jamais écrite, une sorte de progression symphonique, une "montée" wagnérienne, à l'appel du thème principal et sans cesse transformé, toutes les sonorités des mots français, accourant, éclatant dans leur valeur et dans leur charme, que je trouve merveilleuse.* »

Kolb IV, pp. 176-178.



16 000 €



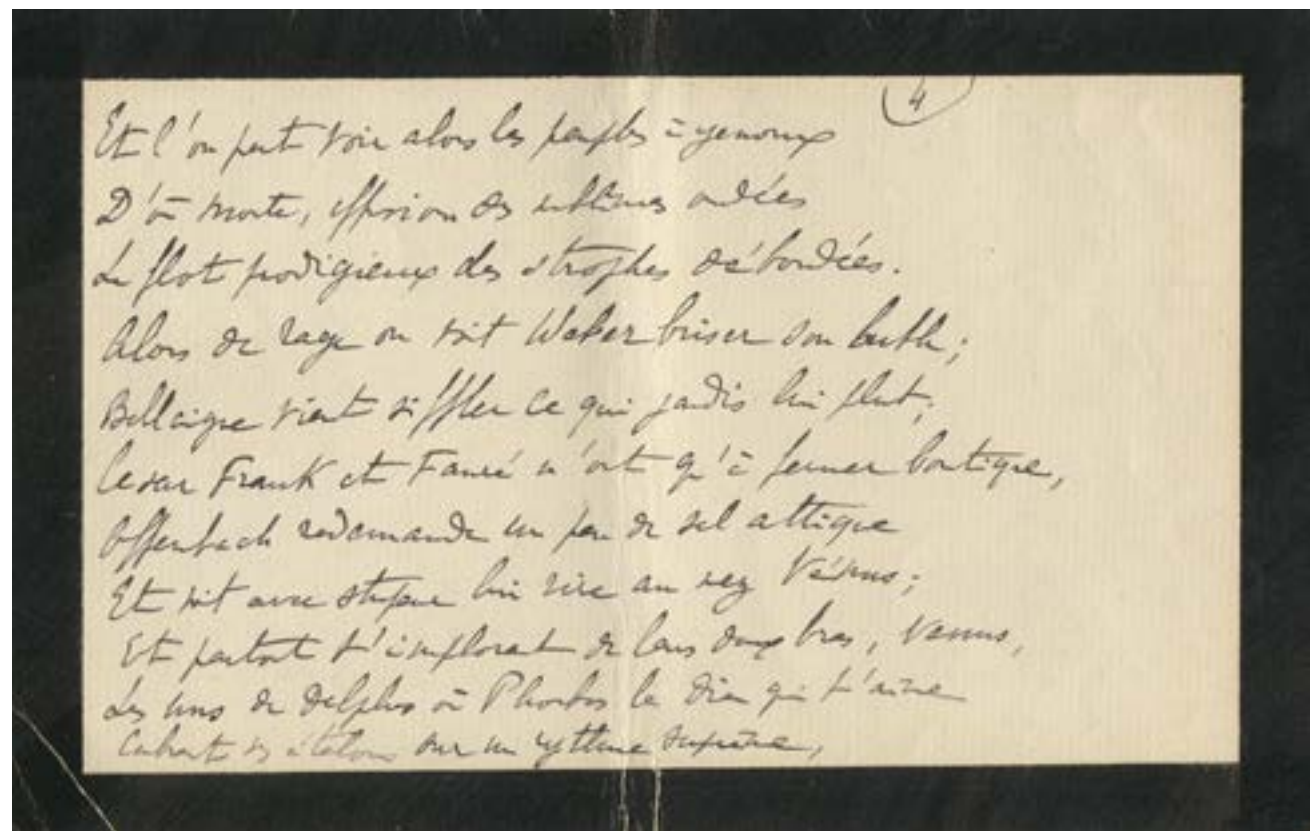
323

2. Datée « 45 r. de Courcelles Dimanche » [9 avril 1905]

7 pages ½ in-8 à l'encre noire sur deux doubles feuillets de papier deuil filigrané « Waterford ». Plis légèrement marqués avec traces de papier collant, petites faiblesses au pli central et en angles.

Longue et remarquable lettre, comprenant 27 alexandrins pastichant la grandiloquence de Victor Hugo.

Proust, qui regrette de n'avoir pu assister à une fête donnée en l'honneur d'Albert Sorel, compose une « *improvisation* » poétique pour rendre hommage au talent de musicien d'Albert Sorel qu'il place plaisamment au dessus de Monteverdi et Wagner.



Quand tu daignes chanter, Mozart dit : "Taisons-nous"
 Et l'on peut voir alors les peuples à genoux
 D'où monte, effusion des sublimes ondées,
 Le flot prodigieux des strophes débordées.
 Alors de rage on voit Weber briser son luth ;
 Bellaigue vient siffler ce qui jadis lui plut ;
 César Franck et Fauré n'ont qu'à fermer boutique,
 Offenbach redemande un peu de sel attique
 Et voit avec stupeur lui rire au nez Vénus ;
 Et pourtant t'implorant de leurs deux bras, venus
 Les uns de Delphes, où Phoebus le Dieu qui t'aime
 Cabrant ses étalons sur un rythme suprême,
 Sème la graine d'or que, seul, tu recueillis,
 Les autres de la rive éclatante des lys,
 Et tous ceux de Mégare et ceux d'Anacrinthe
 Où l'enfant d'Ictinos rit encore sur la plinthe,
 Ceux d'Argos l'Hippiège où dort Triéphon
 Ceux qui sur la mer glauque et mugissante font
 Le sol natal plus grand des îles asservies,
 Viennent te faire don de leurs âmes ravies.
 L'infini, ce raseur, dit à Kant : "Entends-tu ?
 L'impératif finit à ce turlututu,
 Car l'aigle Liberté s'échappe du nid Cause.
 A ta belle critique ajoute cette glose
 Et mets Sorel avant Monteverdi et Wagner.

26 000 €



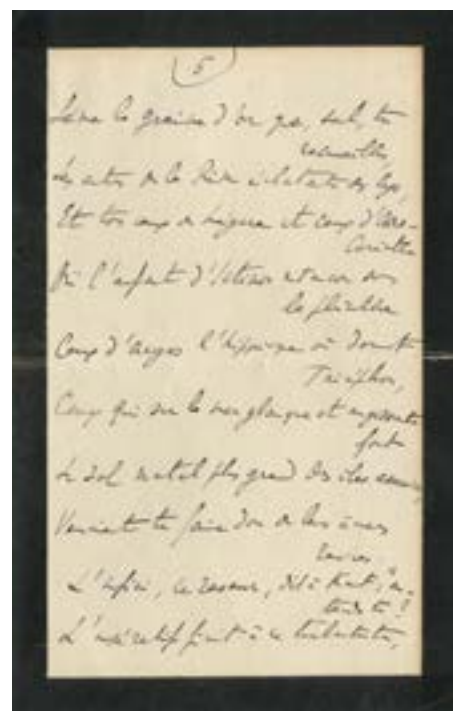
« [...] Si je n'avais été assez gravement malade, je vous aurais déjà remercié de la peine que vous avez bien voulu prendre de m'écrire ce petit mot si précieux pour moi. Peut-être me l'a-t-il été plus encore, comme un regard bienveillant jeté du côté du disciple absent par le maître, parce que je l'ai reçu au moment où je venais d'apprendre par les journaux que la veille au soir même vous aviez été glorieusement fêté par vos admirateurs et vos élèves. Je suis le plus obscur des uns et des autres. Et c'est sans doute à cause de cela que ceux qui organisèrent la fête, ne sachant pas mon nom, n'ont pas songé à m'en avertir. Je le regretterai toujours, et l'émotion que j'ai eue à lire le récit de ces belles heures ne m'a pas consolé de ne pas les avoir vécues, de ne pas avoir mêlé mon acclamation à ces acclamations, de ne pas avoir entendu ce que vous avez dit, surtout sur "le rythme des fenêtres de Caen". Tous les journaux en donnant à ce propos quelques petits renseignements sur votre vie à Honfleur, sur vos dons musicaux, en citant les merveilleux pastiches de Victor Hugo, m'ont très intéressé. Je savais le grand musicien que vous êtes, et je pense à ceux qui vous entendaient jeune homme et qui ne savaient pas encore votre destinée. Si j'osais prendre moi-même avec Victor Hugo et avec vous, cette liberté qui dans le culte s'allie au plus grand respect, j'essaierais de dire :

"Qui donc savait qu'il dût un jour te lire ?
 Le soleil monstrueux palpite dans ta lyre !

Cher Monsieur, j'arrête cette improvisation. Je voulais seulement vous dire combien j'ai regretté de ne pas avoir été averti de cette fête, et voilà que je vous ai écrit une trop longue lettre sans vous avoir encore dit que moi aussi j'ai ressenti comme un grand événement heureux cet accomplissement de votre grande œuvre. Je suis sûr que, comme Michelet, vous avez dû dire : "Eh bien ! ma grande France, s'il a fallu pour retrouver ta vie qu'un homme se donnât, passât et repassât le fleuve des morts, il s'en console, te remercie encore. Et son plus grand chagrin c'est qu'il faut te quitter ici." Mais vous, nous ne vous quitterons pas, car nous espérons de vous encore beaucoup de beaux livres. Et ils ne seront que plus beaux si l'on y perçoit l'odeur de la campagne normande et, à l'ombre des tours gothiques, l'écho de nos musiques d'autrefois. C'est le charme suprême des choses que vous écrivez qu'on y entende parfois la flûte invisible que votre poète entendait soupirer dans ces vergers que j'imagine volontiers sur la route de Caen à Honfleur.

Votre respectueux et reconnaissant
 Marcel Proust »

Le 29 mars 1905, une fête avait été donnée à l'Ecole libre des sciences politiques, où Albert Sorel occupait la chaire d'histoire diplomatique



depuis 1872, pour saluer l'achèvement de son grand ouvrage, *L'Europe et la Révolution française*, dont le premier tome avait été publié en 1895.

Lorsqu'il dut choisir une orientation professionnelle après son service militaire, Proust avait pensé un moment à une carrière d'inspecteur des Beaux-Arts et avait imaginé que Sorel « *qui a pour mes parents un prestige de grand homme* » aurait pu apporter sa caution à un tel choix (lettre à Charles Grandjean, Kolb, I, p. 254).

Dans le compte rendu de la fête dont il est question ici et que Proust put lire dans *Le Temps* du 5 avril, le journaliste Raoul Aubry parlait d'un Albert Sorel poète et musicien, fanatique de Victor Hugo et disciple de Chopin.

Kolb, V, pp 96-98.

3. Datée « Samedi 45 r. de Courcelles » [7 avril 1906]

3 pages in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier deuil, filigrané à la couronne. Mention manuscrite de la main du destinataire : « reçue 9 avril 1906 ». Parfait état de conservation.

Marcel Proust félicite Albert Sorel pour l'obtention du Prix Osiris, décerné par l'Institut de France.

« Cher Monsieur et Maître,

Permettez-moi de vous adresser mes très respectueuses félicitations à l'occasion de cette nouvelle consécration, bien insuffisante pourtant, car c'est plutôt tous les trois siècles que tous les trois ans qu'il y a de pareilles œuvres. Le très agréable rapport de Monsr. d'Haussonville a le tort à mon avis de ne pas dire toute la vérité qui est : que c'est bien une grande découverte dans le monde de la pensée (de la pensée génératrice des faits) qui est cette fois couronnée ; la découverte d'une grande Loi, très féconde, et dont la puissance génératrice est loin d'être épuisée. Voilà ce que j'aurais tant aimé qu'il fût dit. J'espère que votre santé est meilleure, cher Monsieur. (...) ».

Le *Figaro* avait annoncé le 5 avril 1906 que, sur le rapport du comte d'Haussonville de l'Académie française, M. Albert Sorel avait obtenu le Prix Osiris. Ce prix triennal, créé en 1899 par le riche Daniel Iffla-Osiris, récompensait l'auteur d'une découverte ou d'une œuvre remarquable dans le domaine des sciences, des lettres, des arts ou de

l'industrie. Le premier bénéficiaire en avait été le Docteur Emile Roux de l'Institut Pasteur.

Kolb, IV, pp.61-62.

4. A Albert-Emile Sorel.

Datée « 102 boulevard Haussmann » (1907)

7 pp. in-8 sur deux feuillets in-4 repliés. Papier demi-deuil.

Non publiée par Ph. Kolb.

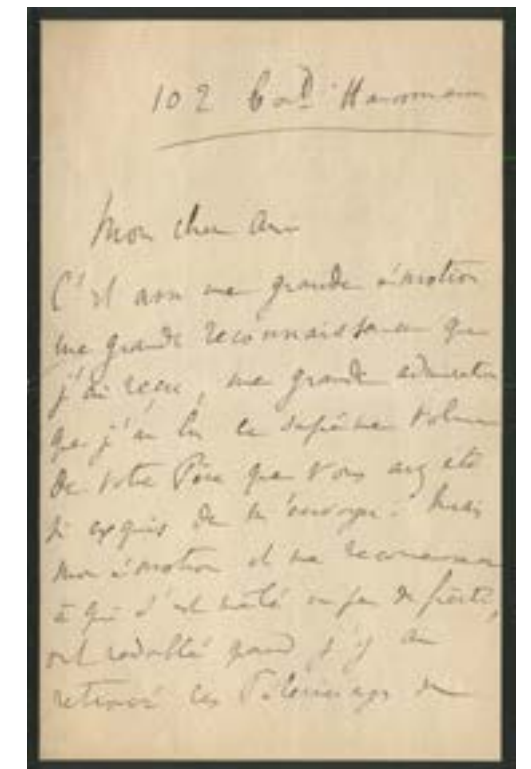
Très belle d'hommage à Albert Sorel.

Albert-Emile Sorel était le fils du professeur Albert Sorel. Il venait d'envoyer à Marcel Proust un volume de *Pages normandes* écrites par son père et publiées après la mort de ce dernier. Proust y était cité et il s'en déclare très fier.

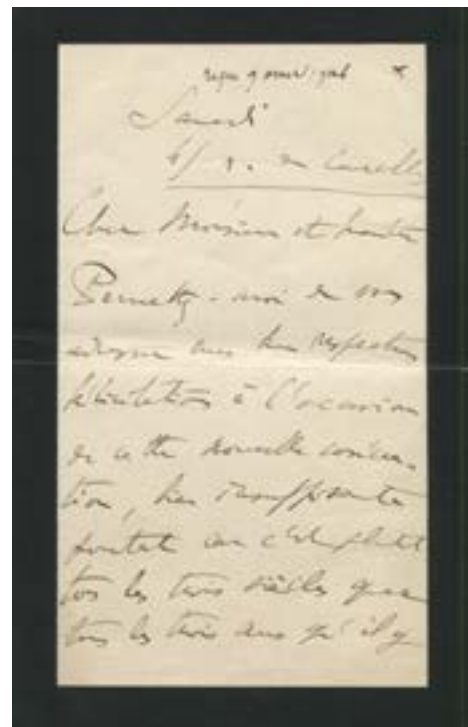
« C'est avec une grande émotion une grande reconnaissance que j'ai reçu, une grande admiration que j'ai lu le suprême volume de votre Père que vous avez été si exquis de m'envoyer. Mais mon émotion et ma reconnaissance à qui s'est mêlé un peu de fierté ont redoublé quand j'y ai retrouvé les *Pèlerinages de la Beauté* qu'il a écrit j'en étais sûr dans un mouvement de pure bonté, pour faire une surprise, un présent merveilleux et inattendu à un ancien élève, et qui en dehors de cela est de l'avis de plusieurs de ses admirateurs, une de ses pages les plus profondes, les plus délicieuses les plus achevées. Que de sensibilités diverses et représentatives y sont évoquées au début en quelques lignes, et années pour la première fois à une pleine et resplendissante lumière qu'elles n'avaient jamais connues ! et que de pays sont contenus tout entiers dans la synthèse de leurs charmes, tout le résumé de l'expérience et du voyage, toute la fleur de leur littérature et de leur art, toute la quintessence de leurs parfum ! »

Dans l'article auquel Proust fait allusion, Albert Sorel écrivait : « Cet esthète pénétré ne traduit pas en prose décadente. Il écrit, quand il médite ou rêve, un français flexible, flottant, enveloppant, en échappements infinis de couleurs et de nuances, mais toujours translucide, et qui fait songer, parfois, aux verreries ou Gallé enferme ses lianes. Exact, quand il décrit, ses images, comme celles de son maître, procèdent le plus souvent de l'écriture, qui est somptueuse et précise à la fois. »

« J'ai le culte indestructible des tombes », écrit Proust dans cette même lettre, et l'évocation de son ancien professeur est particulièrement émouvante.



22 000 €



9 500 €



Lettre à la princesse Soutzo

[Février 1919].

4 pages in-8 à l'encre noire sur 1 bifeuillet de papier vélin gris.

Belle lettre à la princesse Soutzo, devenue personnage de son pastiche de Saint-Simon.

C'est Paul Morand qui, en mars 1917, présenta à Proust la princesse Soutzo (1885-1975), qu'il épouserait quelques années plus tard. Née Hélène Chrissoveloni, et séparée du prince Dimitri Soutzo-Doudesco, elle vivait au Ritz.

Entre eux trois s'établit une relation triangulaire telle qu'il avait pu en nouer avec Louis d'Albufera et Louisa de Mornand, ou avec Gaston de Caillavet et Jeanne Pouquet.

Cette relation ne fut pas dénuée de malentendus et Proust se sentit plusieurs fois blessé par l'attitude de la princesse. Une parenthèse de cette lettre constitue un reproche à peine dissimulé : « chez vous l'absence de réponse ne signifie nullement que la lettre n'est pas parvenue ».

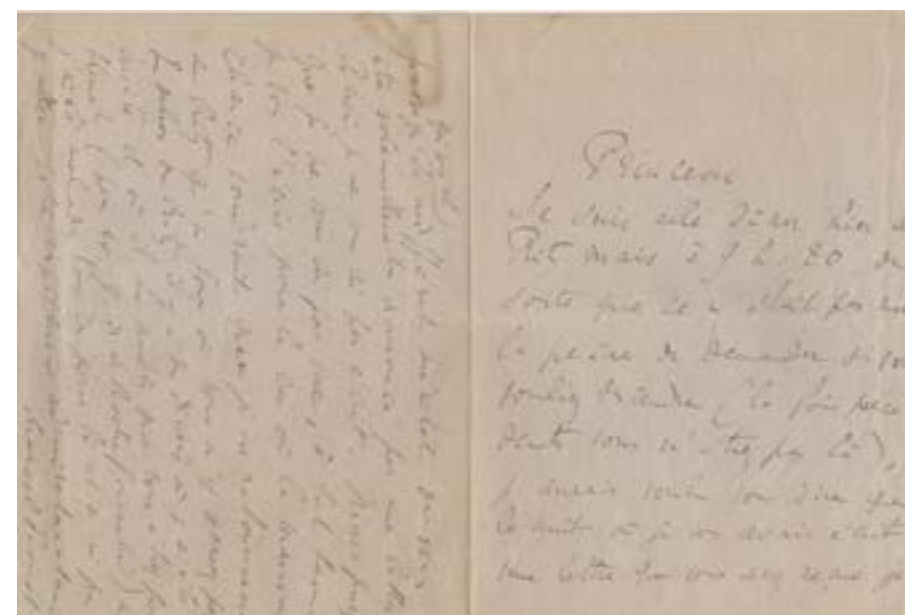
12 000 €

Une certaine tension ressort également de la phrase : « *Je ne pensais pas qu'avoir pu placer un passage qui vous est si indifférent méritât de vous être solennellement annoncé par une lettre.* »

Proust lui avait écrit une première fois en lui disant qu'elle figurerait dans son pastiche de Saint-Simon, amenée là par sa parenté avec les Noailles. Mais comme ce n'était pas le cas, il trouve un autre biais : « *Puisque la parenté Noailles était fausse, il faut vous laisser dans un milieu décent c'est par vous que le duc de Mortemart et le duc de Chevreuse apprennent que le Régent compte placer le duc de Gramont après le Prince Murat.* »

Le passage du texte est le suivant : « *Cette réponse fort curieuse et inouïe avait été rendue par la princesse Soutzo à MM. de Mortemart et de Chevreuse qui, étonnés à l'extrême, m'étaient aussitôt venus trouver. Il est suffisamment au su de chacun qu'elle est la seule femme qui, pour mon malheur, ait pu me faire sortir de la retraite où je vivais depuis la mort du Dauphin et de la Dauphine. On ne connaît guère soi-même la raison de ces sortes de préférences et je ne pourrais dire par où celle-là réussit, là où tant d'autres avaient échoué. Elle ressemblait à Minerve, telle qu'elle est représentée sur les belles miniatures en pendants d'oreilles que m'a laissées ma mère. Ses grâces m'avaient enchaîné et je ne bougeais guère de ma chambre de Versailles que pour aller la voir.* »

Mais l'essentiel tient dans la façon dont Proust s'adresse à celle qui est devenue l'un de ses personnages, mêlant réalité et fiction : « *Vous le leur dites et ils viennent me le raconter.* » Et dans cette explication de son mode de composition : « *Maintenant ne me dites pas : "Cela ne peut pas aller parce que je ne connais pas le Duc de Mortemart." Je ne sais même pas s'il y en a un et c'est le duc de Mortemart du temps de Saint-Simon [dont] j'ai parlé (car perpétuellement je passe du présent au passé et vice versa).* »



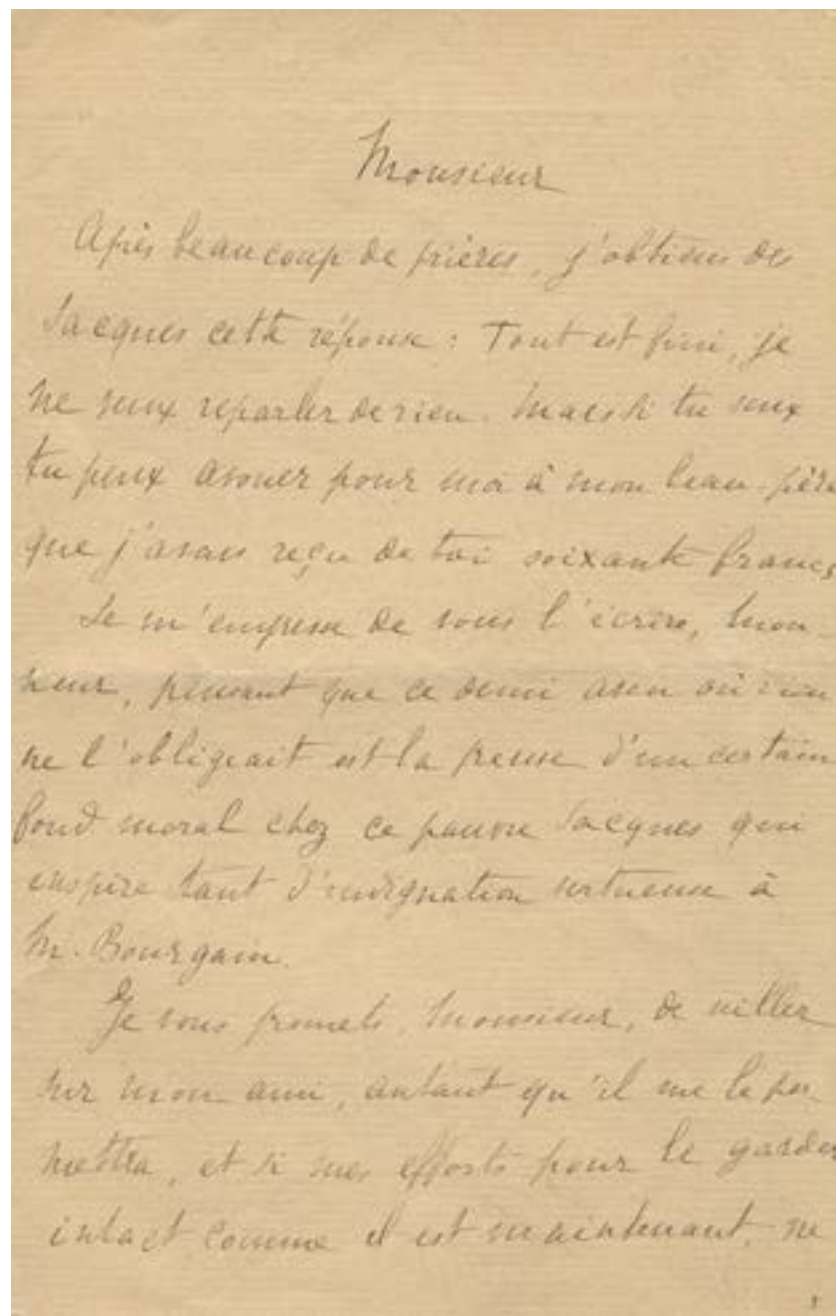


330



Lettres à Emile Straus

L'avocat Emile Straus sera plus tard un ardent dreyfusard avec lequel Marcel Proust échangera alors des lettres capitales. Il était le beau-père de Jacques Bizet, ayant épousé la veuve du compositeur, Geneviève Halévy, femme extrêmement brillante et adulée, qui tenait un salon fréquenté plus tard par le romancier.



1. Non datée [automne 1888].

2 pages in-12 à l'encre noire sur 1 feuillet de papier vergé filigrané « Victoria Mill ». Non publiée par Ph. Kolb.

Très rare lettre de jeunesse relative à Jacques Bizet, dont Marcel Proust fut amoureux au lycée Condorcet.

« Monsieur,
Après beaucoup de prières, j'obtiens de Jacques cette réponse : Tout est fini, je ne veux reparler de rien. Mais si tu veux tu peux avouer pour moi à mon beau-père que j'avais reçu de toi soixante francs. Je m'empresse de vous l'écrire, Monsieur, pensant que ce demi aveu où rien ne l'obligeait est la preuve d'un certain fond moral chez ce pauvre Jacques qui inspire tant d'indignation vertueuse à M. Bourgain.
Je vous promets, Monsieur, de veiller sur mon ami, autant qu'il me le permettra, et si mes efforts pour le garder intact comme il est maintenant ne peuvent pas réussir de vous prévenir avant que le mal soit fait.
C'est le meilleur moyen, sans doute, pour que vous croyiez au profond respect et si vous le permettez à la déjà grande amitié de Marcel Proust »

Le futur romancier connaissait Jacques Bizet depuis l'école primaire. Il le retrouva au lycée Condorcet où, avec Daniel Halévy et Robert Dreyfus, ils formaient un quatuor d'amis qui nourrissaient déjà des projets de revues littéraires.

Proust fut à cette époque amoureux de Jacques Bizet, à qui il fit des déclarations sans ambiguïtés, au point que la mère de celui-ci refusait de le recevoir. Brillant, sensible et riche, Jacques Bizet finit ses jours morphinomane et alcoolique et se suicidera en 1922, quelques jours avant la mort de Proust.

Cette lettre de jeunesse, dans laquelle on voit s'esquisser la future écriture de Marcel Proust derrière une graphie appliquée, nous le montre Marcel Proust en jeune homme responsable, veillant sur son camarade dissipé : « Je vous promets, Monsieur, de veiller sur mon ami, autant qu'il me le permettra, et si mes efforts pour le garder intact comme il est maintenant ne peuvent pas réussir de vous prévenir avant que le mal soit fait. »

On peut probablement dater cette lettre de l'automne 1888, en la rapprochant d'une autre écrite à la même époque à Daniel Halévy, dans laquelle Proust écrivait : « Ne me traite pas de pédéraste. Moralement, je tâche des rester pur. Tu peux demander à M. Straus quelle influence j'ai eue sur Jacques. »

Ce qui fait de cette lettre l'une des vingt premières écrites par Marcel Proust qui aient été conservées.

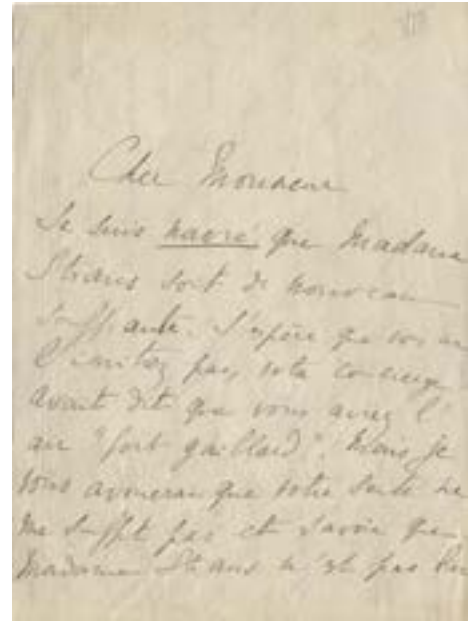
19 000 €



331

2. Non datée [19 novembre 1918].

7 pp ½ in-12 à l'encre noire sur deux bifeuillets de papier vélin filigrané « Old Hickory Bond ». Anciens onglets aux plis avec petites déchirures en haut des bifeuillets, sans manque de texte.



Marcel Proust tente de renflouer ses finances en se débarrassant de ses meubles.

Les finances de Marcel Proust ayant été mises à mal par les folles dépenses qu'il avait faites pour un jeune serveur du Ritz, il se décida à vendre des tapis à lui qui se trouvaient chez madame Straus, et à se débarrasser de : « *mes laideurs, de ce fouillis et de ce garde-meuble sous la poussière qu'est ma salle à manger* ».

Le neveu d'Emile Straus, M. Sibilat fut chargé de les mettre en vente. Même si, de l'aveu de Proust, « *tout cela est fort laid* », il n'en garde pas moins quelque espoir de profit : « *Mais la quantité supplée à la qualité. Puis certaines matières comme le cuir (il y a je pense une vingtaine de chaises de cuir en excellent état), le cristal, il y a pu y avoir hausse de la matière elle-même.* »

La vente lui rapportera 3 000 francs le mois suivant.

Kolb, XVII, pp. 476-477.

26 000 €

3. [2 avril 1919].

10 pages in-8 à l'encre noire sur 3 doubles feuillets de papier vélin gris filigrané « Conqueror London 1918 ».

Riche lettre évoquant son absence de vie mondaine, ses pastiches et Jacques-Emile Blanche.

Le début de la lettre concerne l'intervention d'Emile Straus pour que Marcel Proust puisse escompter un chèque à la banque Rothschild. Mais entre-temps, l'écrivain avait fait appel à son ami Walter Berry, président de la Chambre de commerce américaine de Paris, à qui il dédia *Pastiches et mélanges*.

Proust réaffirme sa vie de reclus et s'offusque des bruits selon lesquels il sortirait dans le monde : « *Même le soir je ne me lève pas une fois tous les 15 jours en ce moment. J'étais invité avant-hier à un grand dîner avec la Reine de Roumanie, hier de même, aujourd'hui vos amies Murat et Gramont, et malgré la semaine de lit qui avait précédé, je n'ai été à rien de tout cela.* »

Ce qui compte ici, c'est le jugement extrêmement sévère que Proust porte sur cette société : « *Je ne vous dis pas ces choses par la vanité idiote d'être invité là où il n'y a que des imbéciles, mais pour vous montrer ma vie.* » Or, parmi les personnes assistant à ces soirées, on comptait la princesse Soutzo, future épouse de Paul Morand, la princesse Lucien-Murat ou la duchesse de Clermont-Tonnerre. Mais en 1919, Proust semble avoir perdu toute illusion sur ce monde.

Cette lettre offre un large spectre de l'activité de Proust à cette époque capitale dans sa vie littéraire.

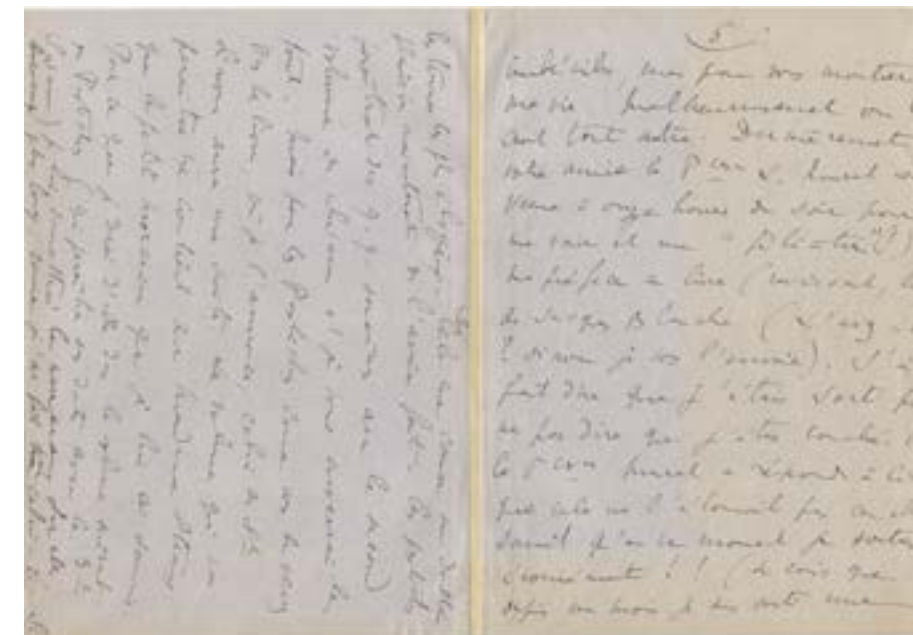
Dans le pastiche de Saint-Simon, il avait offert un portrait de son ami : « *Il était fort de ceux de Mme Straus, fille et veuve des célèbres musiciens Halévy et Bizet, femme d'Emile Straus, avocat à la cour des Aides, et de qui les admirables répliques sont dans la mémoire de tous. Sa figure était restée charmante et aurait suffi sans son esprit à attirer tous ceux qui se pressaient autour d'elle. (...)* ».

La présente lettre nous apprend qu'il entendait donner une suite à ce texte, projet qui ne vit pas le jour.

On y croise encore Jacques-Emile Blanche, dont Proust avait accepté de préfacier le volume *Propos de peintre I. De David à Degas*, chez Emile-Paul, ou le duc Armand de Guiche, son proche ami. A son sujet, on notera que l'auteur d'*A la recherche du temps perdu* se plaint ici de souffrir de troubles de la mémoire ! : « *Je ne sais pas si je vous ai raconté dans mes lettres combien Guiche (sur le compte duquel vous vous trompez) avait été parfait pour moi dans la question de mon déménagement ...)* J'aime à le dire et comme je perds un peu la mémoire et ne sais si je vous l'ai dit, j'aime mieux courir le risque de vous le dire 2 fois plutôt que pas du tout... »

Kolb, XVIII, pp. 156-158.

30 000 €





Lettres à Gustave Tronche

Administrateur commercial de la maison d'édition de la *Nouvelle Revue Française*.

1. Non datée [mardi 8 Juillet 1919].

12 pp. in-12, à l'encre noire, sur papier au filigrane « Stael Paper ». Les toutes dernières lignes, ainsi que la signature sont écrites à la verticale du bord droit de la dernière page en caractères extrêmement petits et tassés, mais déchiffrables.
Non publiée par Ph. Kolb.

Longue et intéressante lettre inédite dans laquelle Proust, très informé sur les problèmes commerciaux de ses éditions, la majoration faite aux auteurs, ainsi que les stratégies de diffusion, discute de ses droits d'auteur et des éditions de ses livres, notamment *Du Côté de chez Swann*.

Cette lettre qui répond à une lettre de Tronche du 4 juillet (voir Correspondance, t. XVIII, p.304), a dû vraisemblablement être écrite le 9 juillet car y figure la même allusion à l'article du *Figaro* ayant profondément agacé Marcel Proust en évoquant ses souffrances

physiques, qu'on trouve dans la lettre à Walter Berry du jeudi 10 juillet. Dans cette dernière lettre Proust indique le *Figaro* « d'avant-hier », et, dans la présente lettre, celui « d'hier lundi ».

« Avant de répondre à toutes les questions que vous me posez, je veux vous remercier de cette dernière phrase où vous souhaitez n'être qu'un lecteur de mon livre, étranger à sa diffusion. Moi-même dans ma sympathie pour vous j'ai souvent fait le même vœu. Et que nos relations, rien qu'épistolaires jusqu'ici, fussent purifiées de toutes les considérations extra-littéraires que nous ne pouvons négliger. Mais je préserverai soigneusement et jalousement ma sympathie.

Vous faites une erreur complète en ce qui concerne les 3 premiers mille et la majoration. En effet quand Gaston Gallimard établit en même temps les 2 traités, il savait très bien que je gardais A l'ombre des Jeunes Filles en fleurs, tout prêt, jusqu'au jour où seraient prêts à leur tour Pastiches et Mélanges. Je trouvais le 1^{er} trop fade (je me suis trompé puisque les amis de Swann préfèrent A l'ombre), le second trop mince pour que je ne tinsse pas à la simultanéité. Gaston le savait établit lui-même le traité (il se rappellera dès que nous en parlerons) avec une proportionnalité de droits croissante. Mais où vous avez raison, c'est qu'il pouvait ignorer, et ignorait certainement, que je tenais à la simultanéité pour la réimpression de Swann. Voici pourquoi il l'ignorait. On m'avait caché à la NRF que Swann était épuisé. Je n'en avais donc pas demandé la réimpression jusqu'au jour où apprenant qu'un même exemplaire se passait de mains en mains (jusqu'à 15 personnes différentes), comme cette sorte de cabinet de lecture me causait ainsi qu'à la NRF un dommage matériel considérable, je demandai en janvier la réimpression de Swann qui me fut promise pour dans 3 semaines et n'était pas prête en juillet. En mettant donc tout cela dans l'arrangement le plus favorable à notre thèse, c'est au moins 2 volumes dont je devrais toucher d'emblée les 3 premiers mille. Mais je comprends trop bien qu'une "institution" comme la vôtre, complexe et vivante, puisse ne pas souhaiter à point nommé, tel ou tel déboires qu'un traité prévoyait et je n'insiste pas une seconde. (...) Pour ce qui est du *Mercure* je m'empresse d'ajouter qu'ayant lu dans leur dernier n° qu'ils augmentaient le prix de leurs livres de 100%, j'ignore s'ils continuent à faire participer les auteurs à une négociation aussi formidable. Je n'ai pas vu Valette depuis et d'ailleurs ce n'est pas du *Mercure* qu'il s'agit. (...) Avez-vous lu dans le *Figaro* d'hier lundi (1^{ère} page une *Rentrée littéraire*) un article sur mes livres. Je vous le signale (bien qu'il me déplaie en certains points, ma santé ne regarde que moi, tout au plus je peux l'alléguer comme trop valable excuse d'un retard à répondre à des amis comme Gaston, ou des "amis inconnus" comme vous. Mais je n'aime pas qu'on étale les défaillances en 1^{ère} page du *Figaro*) parce qu'il y est question de la belle typographie que vous avez employée pour ces livres. (...) Ainsi Du côté de chez Swann fut signalé, avant que de l'être en France, par une longue étude de Madame Duclaux, dans le *Times*.



17 500 €

Je vais lui envoyer les 3 volumes. J'en avais envoyé 3 à Robert Dreyfus et je n'ai pas eu tort car c'est certainement lui qui a fait l'article du Figaro. Quant à Vandérem, depuis des mois et des mois je lui avais dit que je lui ferais signe pour le voir. Mais quand mon livre a paru j'ai déchiré la lettre commencée pour qu'il ne crût pas que mon amabilité s'adressait au critique. Pour la même raison (puisque vous me dites qu'il doit faire un article) je ne lui enverrai les livres dédicacés qu'après. J'espère avoir q. un demain pour porter à la NRF les exemplaires pour vous, pour Gaston, pour Gide, pour M. Ghéon. Je ne connais pas M. Thibaudet (dont je goûte extrêmement la critique). Il serait donc mieux que vous lui fassiez le service sans dédicace. Il me semble que j'ai encore mille choses à vous dire mais je suis trop fatigué et fatigant. Ne croyez pas vos lettres sèches. Vous y laissez passer très peu de vous-même mais assez pour qu'on désire plus.

*Votre bien dévoué
Marcel Proust »*

2. Non datée (vers le 15 Juillet 1919).

7 pp. in-12, à l'encre noire, sur papier au filigrane « Stael Paper ». Petites traces d'attache métallique.
Non publiée par Ph. Kolb.

18 000 €

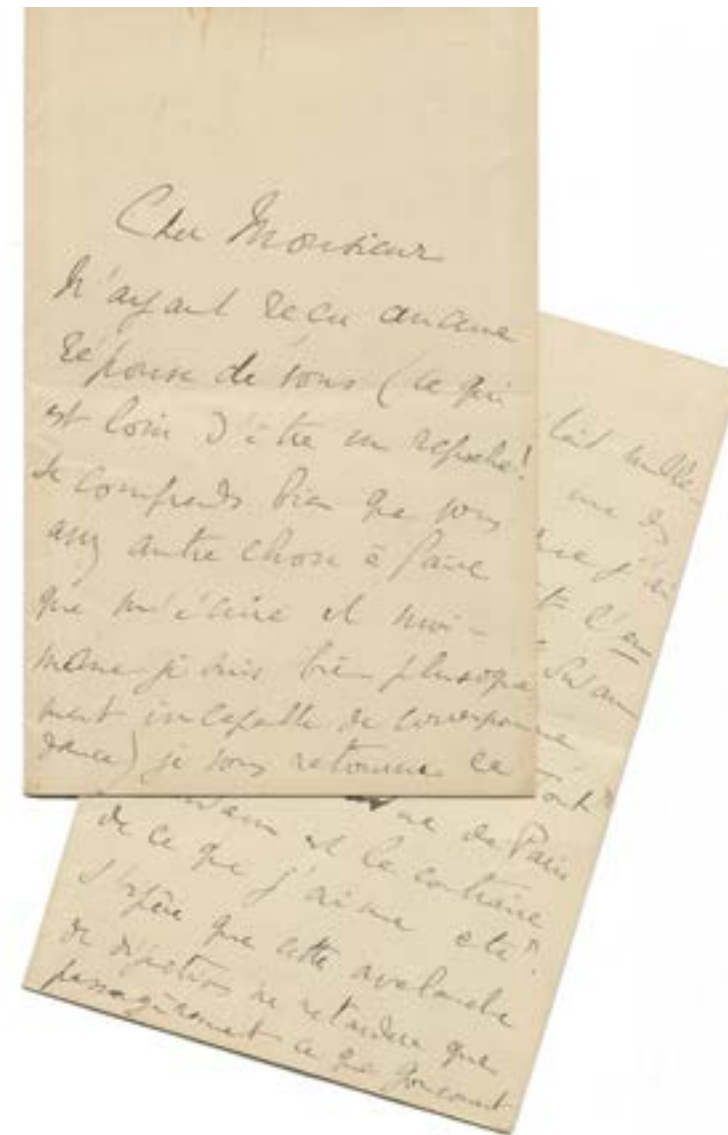
Importante lettre inédite sur les critiques faites à *Du Côté de chez Swann*.

Il y est notamment question de celles formulées par Fernand Vandérem, dans son article de la *Revue de Paris* du 15 juillet, lequel avait tout d'abord adressé une lettre à Proust, lui vantant les mérites de son œuvre, avec les mêmes termes employés pour la dénigrer peu après (on retrouve cette même récrimination de Proust dans une lettre contemporaine à Jacques Porel).

Proust se demande ici si « *cette avalanche de déjections ne retardera que passagèrement ce que Goncourt appelait la "marche en avant de mes livres"* ». Or, il faut tout de même nuancer le jugement par trop partial de Proust, car la critique de Vandérem est loin d'être aussi « *ordurière* » qu'il l'affirme. Vandérem qualifie bien en effet tout d'abord les deux premières parties d'*A la recherche du temps perdu* de « *romans tellement bizarres, tellement émancipés de toute discipline, bref tellement anormaux qu'on s'épuiserait à en dire tous les défauts...* » ; puis il continue bien par la formule que Proust lui reproche ici d'avoir mise au verso de la lettre qu'il lui avait initialement adressée : « *Ils sont tout le contraire de ce que j'aime : ordre, choix, sobriété. Techniquement parlant, ils n'existent pas, sont construits en dépit de tout bon sens (...) des hottes à souvenirs et à*

impressions plutôt que des livres... », mais Vandérem n'en reste pas là et retourne complètement sa position : « *Eh bien, après cet éreintement carabiné, je vous étonnerai fort en vous déclarant qu'avec le Jean Barois de M. Martin du Gard paru en 1913, les deux volumes de M. Proust forment, à mon avis, une des œuvres les plus intéressantes, les plus captivantes, pour ne pas dire les plus importantes qui aient vu le jour en ces dernières années (...)* Dans ces neuf cents pages de texte archiserré, presque pas une seule de médiocre, presque pas une seule qui ne charme l'esprit, qui n'émeuve, qui ne fasse sourire... » Nous sommes loin en effet des « *déjections* » que vitupère Proust dans sa lettre, même si, comme il le souligne ailleurs, la composition très construite de ses ouvrages échappe encore totalement à ses commentateurs qui n'y décèlent qu'une écriture de mémoires produite au fil des souvenirs...

Tronche répondra à Proust par un premier billet le 19 juillet, puis par une longue lettre le 25 juillet, sans trop s'arrêter d'ailleurs sur l'article de Vandérem (voir Kolb, XVIII, pp. 333 et 349).



Lettres à Jean-Louis Vaudoyer



1. Non datée [10 mars 1912].

7 pages in-8 à l'encre noire sur 2 doubles feuillets de papier vélin fort. Enveloppe.

Proust rêve de voir des « choses sublimes ».

Marcel Proust s'adresse ici à Jean-Louis Vaudoyer et, indirectement, à Edmond Jaloux, deux écrivains raffinés, deux esthètes, deux amoureux de l'Italie.

On retrouve dans cette lettre toute la courtoisie de son auteur, courtoisie qui n'est jamais purement formelle mais trouve toujours au contraire une expression personnelle, spirituelle et complexe qui la rend inimitable. Ainsi pour s'excuser de ne pas avoir écrit plus tôt, commence-t-il par dire qu'il se demande pourquoi il écrit précisément aujourd'hui, alors que d'habitude il n'écrit pas et que pourtant il ne cesse de penser affectueusement à son correspondant : « Je pense si souvent à vous que je ne sais pas pourquoi ma pensée d'aujourd'hui qui n'est pas différente des autres, toutes aussi affectueuses qu'elle, "passe à l'acte" que j'aurais dû accomplir depuis longtemps en vous écrivant. » Suit un imbroglio typiquement proustien, où le plus infime accident quotidien se ramifie jusqu'à devenir un embryon romanesque : « Je vous ai alors écrit une dépêche. Et ne sachant pas dans quelle ville vous étiez tous deux (il y avait déjà deux jours que j'avais reçu la carte, ou un jour je ne sais plus) j'ai cherché dans le Tout Paris votre adresse et croyant que c'était chez vous, c'est sans doute chez Monsieur votre Père que j'ai envoyé mon valet de chambre demander dans quelle ville vous seriez le lendemain, de façon à y être comme on dit "touché" par ma dépêche. Or la personne que mon valet de chambre a vue semblait ignorer votre voyage car elle a répondu que c'était plutôt à Jouy-en-Josas que je vous trouverais. Jouy-en-Josas est trop éloigné des beaux lieux d'où vous aviez eu la charmante pensée de m'écrire pour que je puisse croire qu'il ne se trompait pas. »

On notera tout de même au passage un certain snobisme de Marcel Proust, incapable de croire que Jean-Louis Vaudoyer et Edmond Jaloux aient pu aller séjourner dans un lieu tel que Jouy-en-Josas.

Le post-scriptum est également révélateur du caractère de Proust. Il demande à son correspondant de lui « dire deux ou trois choses situées où vous voudrez – mais sublimes », formule on ne peut plus vague. En France ? En Italie ? Mais il promet d'y aller. En fait, à l'exception de deux séjours à Cabourg, Marcel Proust ne quittera plus jamais Paris, et se contentera de rêver à ces « choses sublimes ».

Kolb, XI, pp. 53-54.

2. Non datée [avril 1913].

3 pages in-8 à l'encre noire, sur 1 double feuillet de papier vélin fort filigrané Imperial Diadem. Sous chemise-étui. Non publiée par Ph. Kolb.

Remarquable lettre d'intérêt éditorial et littéraire, quelques mois avant la publication de *Du côté de chez Swann*.

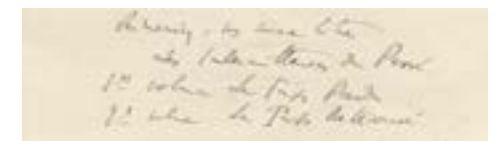
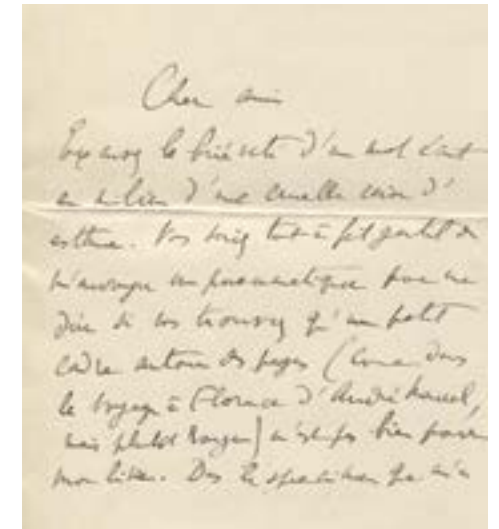
Comme il l'avait fait avec Bernard Grasset le 18 mars (voir lettre ci-dessus), Marcel Proust teste ici auprès de Jean-Louis Vaudoyer son idée d'encadrement du texte de Swann : « Vous seriez tout à fait gentil de m'envoyer un pneumatique pour me dire si vous trouvez qu'un petit cadre autour des pages (comme dans le Voyage à Florence d'André Maurel, mais plutôt rouge) n'est pas bien pour mon livre. Dans le spécimen que m'a envoyé Grasset il n'y en a pas, mais je crois que cela permet de faire des marges un peu plus petites et par conséquent les caractères un peu plus gros. »

L'idée directrice est de grossir le caractère afin de faciliter la lecture de ces pages très serrées en raison de la longueur du volume. Il s'attache aux plus petits détails de fabrication : « Je trouve le papier trop glacé. » Mais il montre en même temps une certaine méconnaissance de ces questions : « Qu'est-ce qu'ils appellent l'exemplaire justificatif. Dans le traité il est dit que j'ai une certaine somme (la seconde) à verser à l'exemplaire justificatif. Est-ce ce spécimen justificatif que j'ai reçu. Ou bien est-ce le volume entier ? » (Rappel que le livre fut publié à compte d'auteur.)

Mais surtout, la lettre importe par la suggestion d'un titre : « Aimerez-vous comme titre *Les Intermittences du Passé* ». On sait que Proust avait songé donner à la Recherche celui de *Les Intermittences du cœur*. On a ici une version « intermédiaire » qui garde le terme d'intermittences mais se rapproche du titre définitif avec l'introduction du passé.

Enfin on apprend qu'à cette époque, le romancier envisage l'ensemble de son ouvrage en deux parties seulement : « Premier volume *Le Temps Perdu*. Deuxième volume *Le Temps Retrouvé* ».

La structure est déjà en place mais on sait quelle prodigieuse prolifération va venir s'insérer entre ces deux pôles.



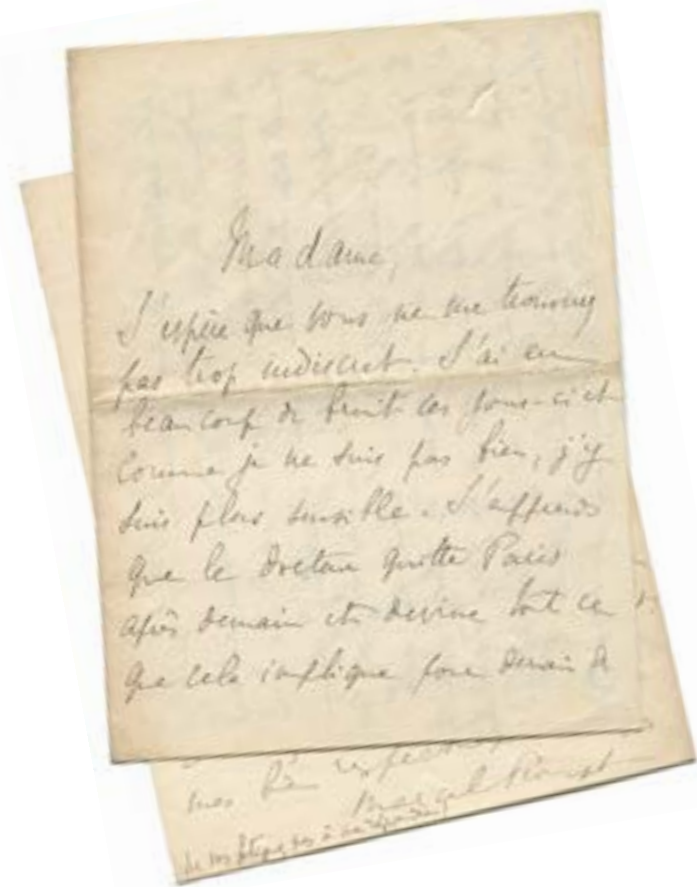
23 000 €



16 000 €

338

339



Lettres à Madame Williams

23 lettres autographes signées à Madame Marie Williams et 2 à son mari.

En tout 118 pp. in-12 à l'encre noire et 9 enveloppes autographes.

145 000 €

Remarquable correspondance complète, admirable de fantaisie mais aussi de gravité.

Ces lettres, qui s'échelonnent de 1908 à 1916, forment, ainsi que l'écrit Jean-Yves Tadié, « un vrai petit roman ». Elles sont adressées à madame Marie Williams, épouse, en deuxième noces, d'un dentiste américain, le docteur Charles D. Williams, qui exerçait au deuxième étage du 102, boulevard Haussmann, c'est-à-dire au-dessus du logement occupé par Marcel Proust de 1906 à 1919. Le couple Williams avait son appartements privé au troisième.

La grande affaire, c'est le bruit à l'étage au-dessus, les travaux, les patients du dentiste qui frappent par erreur au premier. Marcel Proust n'est pas du genre à cogner au plafond. A l'inverse, il adresse à sa

voisine des mots charmants, où se déploient tout son charme, son ironie, son humour, sa sensibilité, son inaltérable courtoisie.

On peut dire de ces lettres ce que lui-même écrit à Mme Williams : « Madame, Par une grâce de générosité – ou un jeu de reflets – vous prêtez à mes lettres un peu des qualités qu'ont les vôtres. Les vôtres sont délicieuses, délicieuses de cœur, d'esprit, de style, de "talent" (...) »

Elles sont en outre d'une cocasserie irrésistible, qui tient à la trivialité du sujet et à la forme d'une exquise délicatesse, agrémentée de citations littéraires (D'Aubigné, Verlaine, Nerval) ou musicales (les quatuors de Beethoven), qui enrobe ces demandes de faire un peu moins de bruit. Citons-en deux in extenso, qui donneront le ton.

« Madame,

Je voulais depuis longtemps vous dire mon regret que la brusque arrivée de mon frère m'ait privé de vous écrire les derniers jours de votre séjour à Paris, puis ma tristesse de votre départ. Mais vous m'avez légué tant d'ouvriers et une dame Terre – que je n'ose appeler plutôt "Terrible", (puisque quand j'ai obtenu que les ouvriers prolongent un peu l'après-midi pour faire avancer les choses sans trop me réveiller, elle leur a enjoint avec violence et peut-être par sadisme de commencer à cogner à 7 heures du matin au-dessus de ma tête, dans la pièce immédiatement au-dessus de ma chambre, ce à quoi ils sont forcés d'obéir) que je n'ai aucune force pour écrire et ai dû renoncer à m'absenter. Comme j'ai bien fait d'être discret quand vous vouliez que j'enquêtasse si le bruit du matin venait d'un poste d'eau. Qu'était-il à côté de ces marteaux ? "Un frisson d'eau sur de la mousse" comme dit Verlaine d'une chanson "qui ne pleure que pour vous plaire". Si je ne peux à vrai dire assurer que celle-ci soit fredonnée pour me plaire. Comme on refait une boutique à côté j'avais obtenu à grand peine qu'on ne commençât chaque jour les travaux qu'après deux heures. Mais cette réussite est détruite puisque on commence bien plus près, au-dessus, à 7 heures.

J'ajoute pour être juste que vos ouvriers que je n'ai pas l'honneur de connaître (non plus que la terrible dame) doivent être charmants. Ainsi vos peintres (ou votre peintre), uniques dans leur genre et leur corporation, ne pratiquent pas l'union des arts, ne chantant pas !

Généralement, un peintre, en bâtiment surtout, croit devoir cultiver en même temps que l'art de Giotto celui de Reszké. Celui-ci se tait pendant que l'électricien cogne.

J'espère qu'en rentrant vous ne trouverez pas autour de vous moins que les fresques de la Sixtine... Je voudrais tant que votre voyage vous fit du bien, j'ai été si triste, si continuellement triste, de votre mal. Si votre charmant fils, innocent du bruit qui me martyrise, est auprès de vous, voulez-vous lui faire toutes mes amitiés et daignez agréer, Madame, mes bien respectueux hommages.

Marcel Proust »



Madame
 Le 24 R. F. a publié un
 extrait des 2 h^{es} de son et
 de l'let. Si je n'ai pas 3
 (2 heures de l'let) c'est q'
 belles je ne fais avec q'
 complais qui ont été désignées
 par l'let de fragments de la
 de l'let qui sont alors
 séparées, et que les 4 copies font
 ont été. Or le boncop n'est
 se doit la cte de son 24 R. F.

« Madame,

J'avais commandé pour vous ces fleurs et je suis désespéré qu'elles arrivent un jour où contre toute prévision je me sens si mal que je voudrais vous demander du silence pour demain samedi. Or cette prière n'était nullement configurée avec les fleurs, leur faisant perdre tout leur parfum d'hommage désintéressé et les hérissant de vilaines épines, j'aime encore mieux ne pas vous demander ce silence. Si vous restez comme moi à Paris et si un soir je ne souffrais pas trop, j'aimerais puisque le docteur et votre fils sont partis et que vous vous sentez peut-être un peu seule monter une de ces prochaines semaines vous tenir compagnie. Mais toute réalisation se heurte à tant d'obstacles.

J'ai eu trois fois le soir et avec quelle peine des sorties pas pressées pour aller voir Clary que Mme Rebbinder m'avait dit réclamer ma visite. La 1^{ère} fois je suis allé avec Mr le duc de la Beraudière rue du Colisée où on nous adit qu'il n'habitait plus et était 32 rue Galilée. Au 32 rue Galilée le concierge s'est levé pour nous dire qu'il... ne connaissait pas Clary. Mr Rebbinder a rectifié l'erreur et m'a dit qu'il habitait au 33. Je suis reparti un autre soir où j'ai passé au 33 l'hôtel formidable des Clary. Enfin à la 3^e tentative je suis tombé juste au 37. Mais alors je me suis trompé d'étage, l'ascenseur était monté jusqu'en haut et m'ayant fait faire le contraire de ce que font chaque jour les clients du docteur qui sonnent à ma porte. Et quand j'ai été redescendu j'ai senti que le concierge ne me laisserait pas remonter, me jurait que Clary était couché.

Votre bien respectueux et dévoué,

Marcel Proust. »

Dans une autre lettre non moins comique, Proust lui demande au contraire de faire le plus de bruit possible. Il s'en explique :

« Je vous remercie de tout mon cœur de votre belle et bonne lettre et viens vous demander au contraire de laisser faire à partir de maintenant tout le bruit que vous pourrez. J'avais compté en effet sans une offensive si vive qu'elle m'empêche d'essayer de dormir. Le bruit ne me gêna donc en rien (et me débarrassera d'autant pour un jour où je pourrais me reposer).

Je suis bien triste de vous savoir malade. Si le lit ne vous ennue pas trop je crois qu'il exercera par lui-même sur les reins une action très réductive. Mais peut-être vous ennuyez-vous (quoi qu'il me semble impossible de s'ennuyer avec vous). Ne pourrais-je vous envoyer des livres. Dites-moi ce qui vous distrairait, je serais si heureux. Ne parlez pas de voisins ennuyeux, mais de voisins si charmants (alliance de mots en principe contradictoire puisque Montesquiou prétend que ce qu'il y a de plus horrible c'est 1° les voisins, 2° l'odeur des bureaux de poste) qu'ils laissent le constant regret ... de ne pouvoir profiter de leur voisinage. (...) Marcel Proust

Madame,
 Je suis bien souffrant
 pour écrire mais si
 vos vœux me font plaisir
 et le lettre qui m'a
 effrayé pour votre fils
 durable je ne puis
 que un bon quart d'heure
 l'écrite. Les uns et les
 entre les deux vers

Madame,
 Cette me remplit de resou-
 venir de tristesse presque
 My amie, de ma part,
 toutes). Le "silence" épistolaire
 etes trop amable de vos réponses
 d'un autre silence
 ces jours très tristement depuis
 et q' il n'ait de

Madame
 Comme à Nancy fut pour moi
 sans voix (si non le B² Hana
 Smacm sans bruit), je ne sais
 si vous avez en mes dernières lettres
 et bien naturellement celles où je
 vos hausserais l'hommage de
 pauvre Clary. - Celle-ci
 et d'un mot de voisin. Je dis

Mardi 10 h. 30
 à dame
 en haut à priori
 plus violente je
 cette charmante
 que le 11





Malgré les tristes jours, des fleurs vous feraient-elles plaisir. Et « quelles » comme dit Verlaine ? »

On retrouve, toutes proportions gardées, dans ces soucis domestiques, la même profusion que dans son œuvre, les mêmes accumulations de précisions, et c'est ce qui en fait le comique : « (...) tout ce que cela implique pour demain de "clouages" de caisses. Serait-il possible, ou bien de clouer ces caisses ce soir, ou bien de ne les clouer demain qu'à partir de 4 ou 5 heures du soir (si ma crise finit plus tôt je m'empresserai de vous le faire savoir)

Ou bien s'il est indispensable de les clouer dans la matinée, de les clouer dans la partie de votre appartement qui est au-dessus de ma cuisine, et non de celle qui est au-dessus de ma chambre. J'appelle au-dessus de ma chambre ce qui est aussi au dessus des pièces contiguës, et même au 4^e car un bruit aussi discontinu, aussi "appelant" que des coups frappés, s'étend même dans les zones où il est légèrement affaibli. »

Parfois, Proust s'amuse franchement à parodier le ton cérémonieux : « Marcel Proust prie Madame Williams de vouloir bien accepter ses respectueux remerciements sous le charme, pour la belle lettre d'artiste qu'elle a eu la grâce et lui a fait l'honneur de lui écrire. Il lui serait bien reconnaissant d'être son interprète auprès du Docteur pour ne pas avoir trop de bruit demain Samedi, devant sortir un moment le soir (...) »

Au fil du temps est née une véritable affection et Marcel Proust aborde avec Madame Williams des sujets plus graves.

Ainsi évoque-t-il la mort de Bertrand de Fénelon : « J'étais dans le plus profond chagrin. Après tant de parents et d'amis tués à la guerre, le plus cher peut-être après M. Reynaldo Hahn (qui est en Argonne mais bien portant) un être rare et délicieux Bertrand de Fénelon vient d'être tué. Je ne croyais pas que rien pût ajouter à ma peine, quand on m'a appris la vôtre. Et j'ai tellement pris l'habitude, sans vous connaître, de sympathiser avec vos tristesses ou vos joies, à travers la cloison où je vous sens invisible et présente, que cette nouvelle de la mort de Monsieur votre frère m'a vivement chagriné. Je pense toujours beaucoup à vous, j'y penserai davantage puisque vous avez du chagrin. Hélas je sais que cette sympathie est bien peu de chose. Quand nous souffrons, seules nous touchent les paroles de ceux qui ont connu l'être que nous aimions et qui peuvent nous le rappeler. Je n'ai pour moi qu'une expérience déjà bien ancienne et presque ininterrompue de la tristesse. »

Sur la perte inguérissable que demeure pour lui la mort de sa mère : « je traîne déjà dans ma pensée tant de morts dissoutes que toute nouvelle fait sursaturation et cristallise tous mes chagrins en infrangible bloc. »

Et, presque aussi douloureuse, la mort d'Alfred Agostinelli : « mais peu de temps après mon pauvre secrétaire a été noyé en tombant d'aéroplane dans la mer. Et l'immense chagrin que j'en ai eu, et qui dure toujours, m'a empêché de penser à des ennuis matériels, bien petits à

côté d'une souffrance morale. »

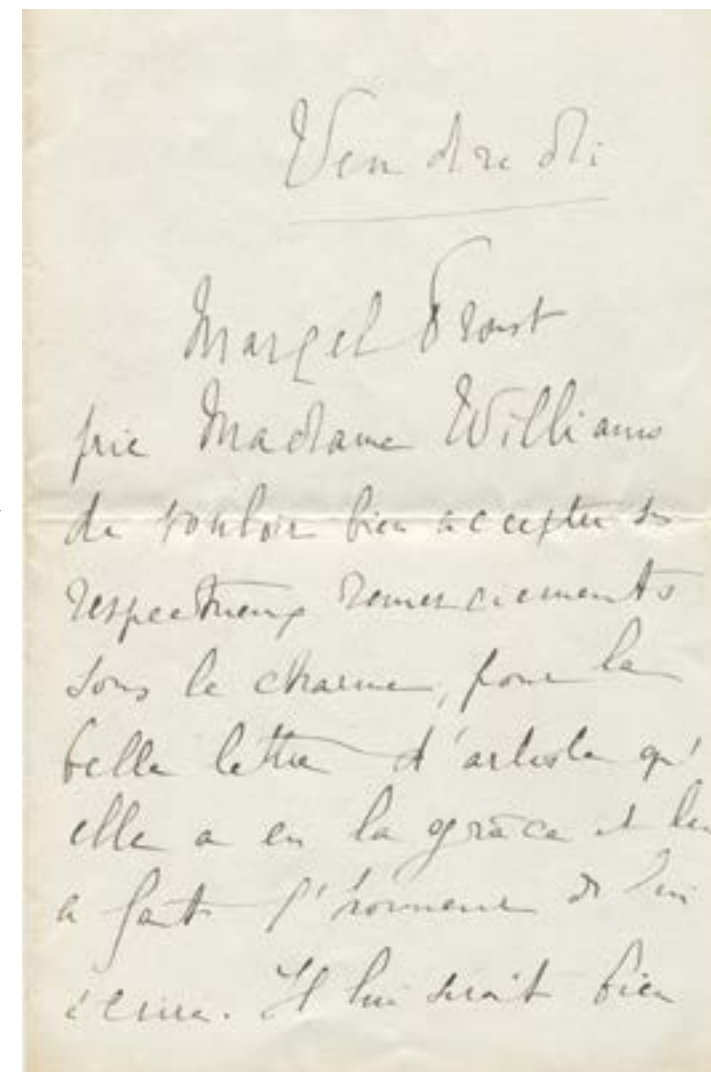
Et il continue l'éloge funèbre : « mais ce que vous ne pouvez savoir c'est l'intelligence d'élite qui était la sienne, et entièrement spontanée puisqu'il n'avait fait aucune étude, ayant été jusque là un simple mécanicien. Jamais je n'ai mieux compris la profondeur du mot "l'Esprit souffle où il veut".

Sur les malheurs de la guerre et la destruction de la cathédrale de Reims, il a de magnifiques phrases : « La guerre est la guerre et nous ne pleurons pas qu'une humanité de pierres. Mais celle de Reims dont le sourire semblait annonciateur de celui de Vinci, dans ses draperies qui rappelaient à confondre l'esprit le plus belle époque de la Grèce était unique. Ni Amiens plus austèrement biblique, ni Chartres plus saintement immatériel n'était tout de même cela. »

Il évoque aussi son œuvre, l'interruption de la publication de la Recherche : « la guerre est arrivée, le 2^e et le 3^e volume n'ont pu paraître, naturellement. J'ai des amis qui continuent à faire des livres, et à en publier, puisqu'ils me les envoient. Sans doute leur éditeur n'est pas mobilisé comme le mien, leur pensée n'est pas mobilisée comme la mienne qui en fait d'"épreuves" en ce moment est tournée vers d'autres que celles qu'il me faudrait corriger. » Il lui promet l'envoi des extraits de la suite de Swann parus dans la NRF, mais ajoute-t-il, « ces pages détachées vous donneront-elle une idée du 2^e volume ? Et le 2^e volume lui-même ne signifie pas grand-chose. C'est le 3^e qui projette la lumière et éclaire les flous du reste. Seulement quand on fait des ouvrages en 3 volumes à une époque où les éditeurs ne veulent en publier qu'un à la fois, il faut se résigner à ne pas être compris, puisque le trousseau de clefs n'est pas dans le même corps de bâtiment que les portes closes. »

Une autre nous apprend comment a été composé le « manuscrit » d'A l'ombre des jeunes filles en fleurs, à partir d'extraits parus dans la NRF, ces fameux placards qui enrichiront l'édition de luxe du volume : « Si je vous en envoie 3 (2 numéros de juillet) c'est qu'hélas je ne peux avoir que des fragments sur les épreuves du 2^e volume qui devait alors paraître, et que les "aspera fata" ont arrêté. Or les morceaux coupés ne doivent pas être les mêmes dans les deux n^{os}. Avec les deux, vous en ferez un complet. »

Dans la même lettre il développe, exemples à l'appui, ce qu'il écrivait dans la précédente : « Ce que je vous disais du sens véritable de chaque partie qui ne leur est assigné que par la suivante, vous en pouvez trouver



un exemple dans le n° de juin. Dans Swann, on pouvait s'étonner que Swann confiât toujours sa femme à M. de Charlus, présumé son amant, ou plutôt on pouvait s'étonner que l'autre prît la peine de rééditer après tant de ... de dernier ordre cette cécité des mains (ou des amants). Or dans le n° de juin vous verrez, car la 1^{ère} indication du vice de M. de Charlus y apparaît, que la raison pour laquelle il savait pouvoir confier sa femme à M. de Charlus était tout autre ! Mais je n'avais pas voulu l'annoncer dès le 1^{er} volume, préférant me résigner à être banal, pour qu'on fit la connaissance du personnage comme dans la vie où les gens ne se découvrent que peu à peu. »

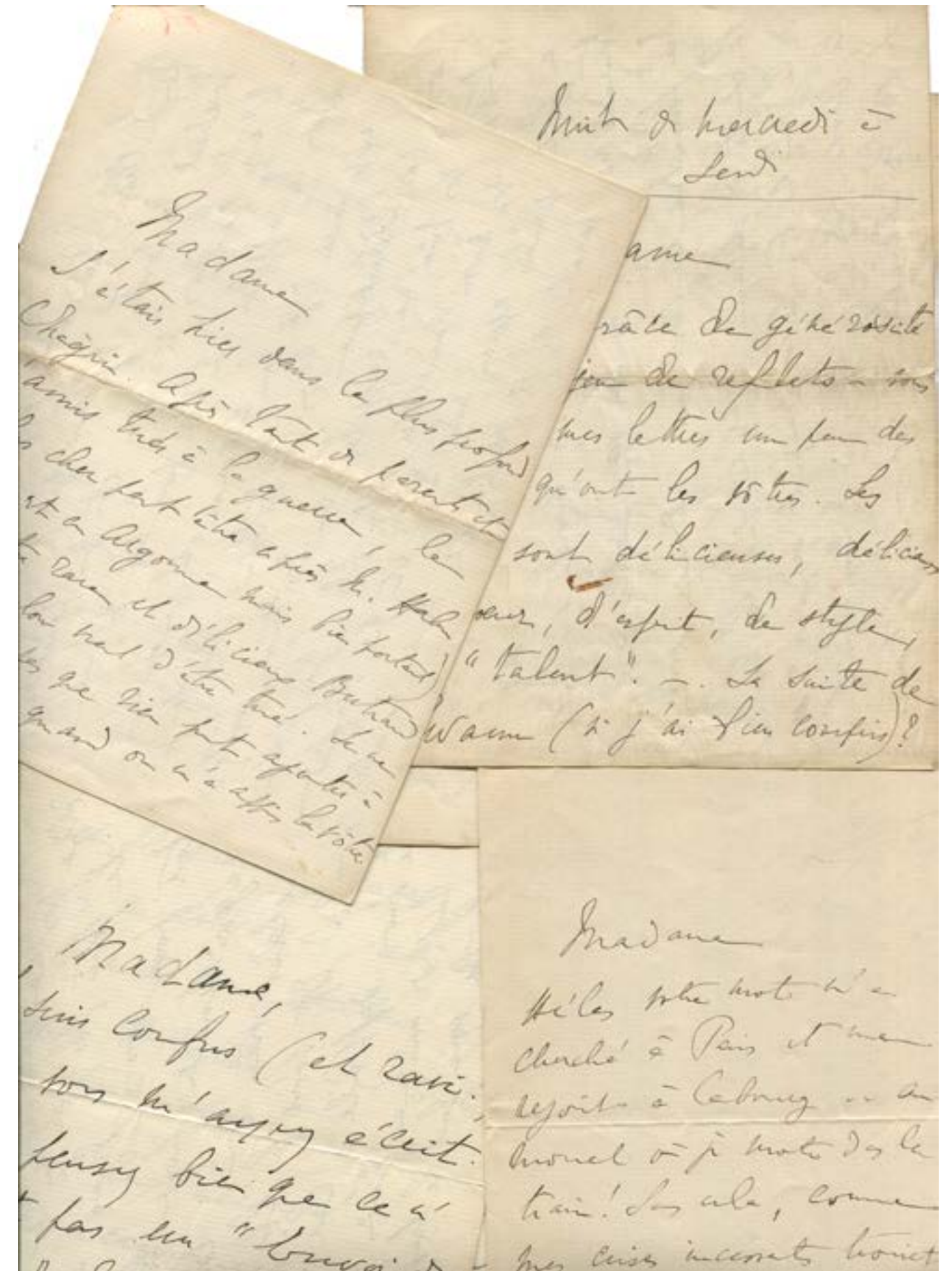
On y trouve également des évocations d'Anatole France, « mon vieux et cher Maître France qui m'a jadis le premier présenté au public ».

Et, pour revenir aux affaires de bruit et à la verve comique de Marcel Proust, citons ce poème (parodiant le sonnet de Félix Arvers) qu'il écrivit à propos de cette Madame Terre, qui dirigeait les travaux à l'étage au-dessus, déjà citée :

Je souffre hélas d'un mal, son nom — célèbre — est Terre.
 Ce mal est sans remède, aussi j'ai dû le taire,
 Celle dont je me plains n'en a jamais rien su.
 Sous elle, j'ai passé sans doute inaperçu,
 Reposant à ses pieds et pourtant solitaire,
 Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
 Réclamant le silence et n'ayant rien reçu.
 Elle que Dieu ne fit hélas douce ni tendre,
 Elle avait décidé que je devais entendre,
 Tout ce bruit de marteaux élevés sur ses pas.
 À la Sainte Pitié chaque jour infidèle
 Elle dira lisant ces vers tout remplis d'elle
 « Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

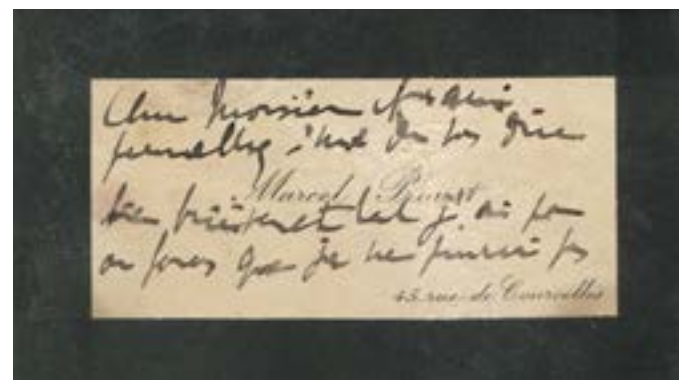
Ces lettres à Madame Williams (aucune autre n'est connue) forment un ensemble unique, cohérent, qui montre un Marcel Proust étonnamment enjoué malgré les circonstances (le bruit était pour lui une véritable souffrance). A mesure que l'intimité se fait plus grande, Proust se livre à des confidences, lève un pan de voile sur les grandes douleurs de sa vie, et sur les secrets de sa création littéraire. Leur ton, dépourvu de toute obséquiosité mondaine, leur confère une place à part dans sa correspondance.

Elles ont été publiées en 2013 aux éditions Gallimard dans un volume présenté par Jean-Yves Tadié.





348



Lettres à des correspondants non identifiés

6 500 €

1. Carte de visite autographe, non datée [septembre-octobre 1905]

A l'encre noire sur une carte de grand deuil à ses nom et adresse gravés.

Non publiée par Ph. Kolb.

Poignante carte écrite après la mort de sa mère : « le malheur qui brise ma vie ».

« Cher Monsieur et ami,

Permettez-moi de vous dire bien brièvement tant j'ai peu de forces que je ne pourrai pas oublier la bonté que vous m'avez témoignée dans le malheur qui brise ma vie. Je vous en remercie très affectueusement de tout mon cœur. »

La mère de Marcel Proust fut sans doute l'être qu'il aima le plus au cours de son existence. La mort brutale de celle-ci, victime de crises d'urémie, le 26 septembre 1905 sera pour lui un drame atroce.

Il était de son propre aveu « incapable de vivre sans elle », « désarmé de toutes façons devant la vie ».

Il restera deux jours près d'elle « pleurant et souriant au cadavre à travers ses larmes ».

Un peu plus tard l'absence ne se fera sentir que plus douloureusement : « Je suis allé dans certaines pièces de l'appartement où le hasard fait que je n'étais pas retourné et j'ai exploré des parts inconnues de mon chagrin qui s'étend toujours plus infini au fur et à mesure que j'y avance. »

Le sommeil ne lui apporte aucun répit, au contraire : « Je ne peux plus dormir et si par hasard je m'endors le sommeil moins ménager de ma douleur que mon intelligence éveillée m'accable de pensées atroces, que du moins quand je suis éveillé ma raison essaie de doser, et de contredire quand je ne peux plus les supporter. »

Cette carte, dans sa brièveté exprime plus que sa détresse, le sentiment qu'il a d'une cassure définitive dans son existence : « le malheur qui brise ma vie ».

2. Lettre autographe signée datée Samedi

4 pages in-12 à l'encre noire sur un double feuillet de papier vélin.

Non publiée par Ph. Kolb.

Belle lettre de condoléances à un ami qui vient de perdre sa mère.

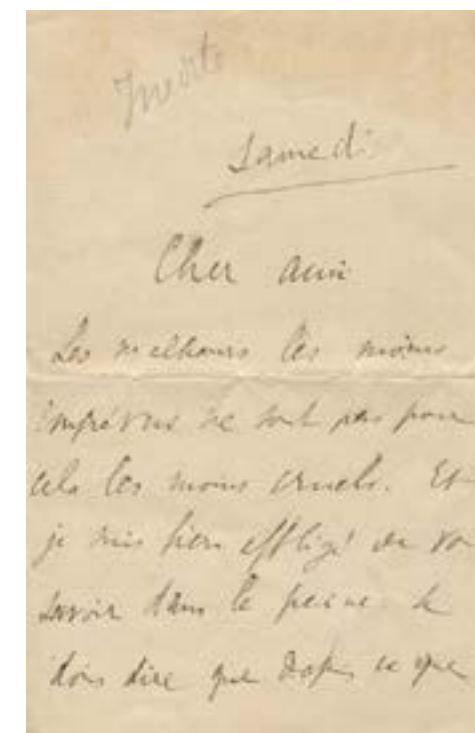
« Cher ami

Les malheurs les moins imprévus ne sont pas pour cela les moins cruels. Et je suis bien affligé de vous savoir dans la peine. Je dois dire que depuis ce que vous avait dit Monsieur Renaud j'avais perdu les illusions et les espérances qu'avait d'abord fait naître en moi la singularité même de cette maladie atroce et aussi ce désir que nous avons que ce qui doit faire la douleur de nos amis n'arrive pas, désir qui prend ce qu'il voudrait pour la réalité. Aujourd'hui hélas je ne peux plus vous dire qu'une chose, c'est que je ressens vivement et avec toute la sincérité que donne la sympathie votre peine et vos peines devrais-je plutôt dire car la douleur de Monsieur votre père doit être pour vous qui l'aimez je crois tout spécialement, le plus cruel des supplices.

J'avais bien pensé après votre venue un jour où j'étais si malade que si vous n'étiez pas revenu prendre de mes nouvelles, c'est que quelque chose vous en empêchait. Je ne me figurais pas pourtant que vous fussiez aussi près de ce malheur.

Bien affectueusement à vous mon cher ami.

Marcel Proust »



6 500 €

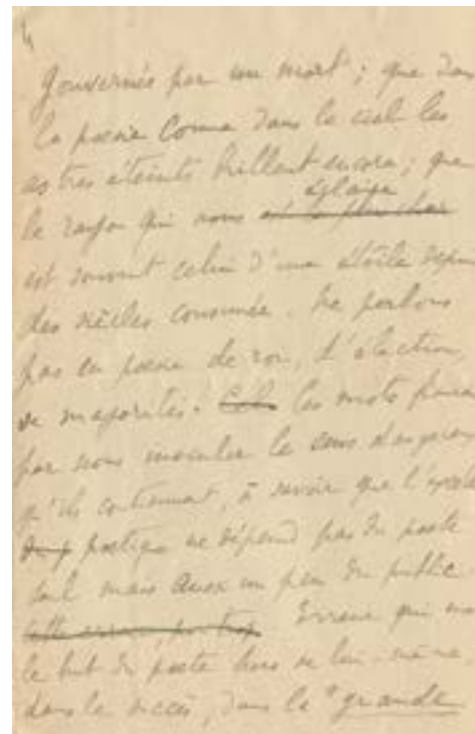


349

On connaît la sensibilité de Marcel Proust et sa compassion au malheur de ses amis. Il ne pouvait être sensible à rien tant qu'à la mort d'une mère, lui qui souffrit tellement à la mort de la sienne.

Cette lettre n'est pas un simple mot de condoléances. C'est aussi l'occasion pour Marcel Proust de livrer quelques réflexions morales qui éclairent sa personnalité : « *Les malheurs les moins imprévus ne sont pas pour cela les moins cruels* », écrit-il

Et surtout ce passage qui met en lumière son rapport à la réalité : « ... *ce désir que nous avons que ce qui doit faire la douleur de nos amis n'arrive pas, désir qui prend ce qu'il voudrait pour la réalité* ».



3. Lettre autographe signée
Datée « Falaise » [été 1907 ?].
6 pp. in-8 à l'encre noire, numérotées « 1 » à « 5 », sur trois doubles feuillets de papier filigrané Au Printemps Paris Nouveau Papier Français (versos blancs). 20 lignes présentent des ratures, des ajouts ou des corrections, parfois une phrase est entièrement biffée. Bon état général de conservation (infimes rousseurs, pliures et petites fentes aux plis centraux).

Longue lettre, encore à l'état de brouillon, répondant à une enquête littéraire.

Transformant le « *Mon cher confrère* » initial en « *Cher Monsieur* », Marcel Proust explique à son correspondant qu'il est très difficile et même en contradiction avec la nature même de l'esprit poétique « *d'élire* » le meilleur poète du temps, qu'un roi n'est jamais élu et que c'est lui qui crée son peuple : « *S'il y a un royaume pour les poètes il n'est pas de ce monde* »...

Mais en post-scriptum, il finit cependant par citer deux « *reines* » de son choix, la comtesse de Noailles et la jeune Marie de Régner, avant de se prononcer pour le poète s'étant montré le plus « *citoyen* » selon lui : Maurice Bouchor.

« *Mon cher confrère* *Cher Monsieur*

La question que vous voulez bien me poser présente, selon, la face qu'on regarde, ou une effigie immortelle ou une date éphémère. L'effigie est l'inquiète figure même de l'esprit humain. De tout temps, même dans les choses de sentiment comme la poésie, la raison a cherché la certitude : "Quel est le meilleur poète ?" De tout temps les amants mêlant à leur désir les choses mystérieuses se sont demandés : "Quel est votre poète

préféré". Le flirt qui imite l'amour le demande encore à table. Et votre question ressemble à celle qu'on lisait imprimée dans la marge des albums où chacun de sa main écrivait une réponse : "Quel est le poète que vous préférez ?".

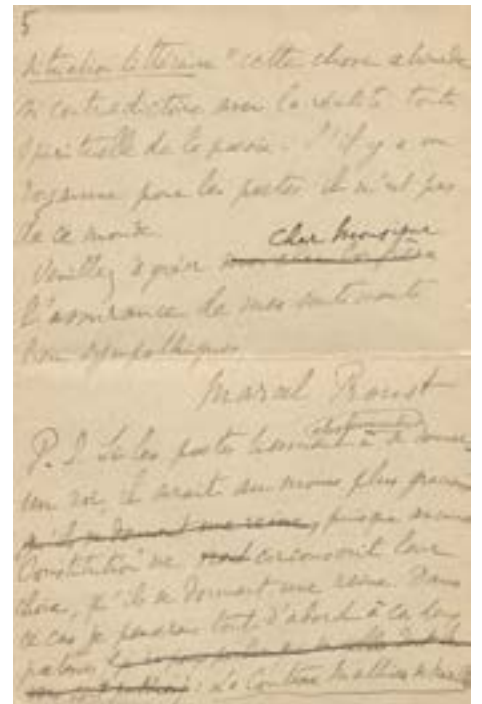
Mais votre question par la forme qu'elle a prise, celle d'une "Enquête", conduite par le moyen d'"interview", pour aboutir à une "élection" porte à son envers la date de ce temps, le temps de l'extension des "méthodes d'observation" et du pouvoir de la "presse" et du "suffrage universel" à des objets dont ils ne connaissaient pas jusqu'ici. Mais on oublie qu'en poésie, dans la poésie, que dans le monde des poètes esprits poétiques, ce n'est pas le peuple qui élit le grand poète si le grand poète est un roi, ce n'est pas le peuple qui élit son roi, c'est le roi qui crée son peuple ; qu'au contraire de ce qui se passe chez Pluton, les vivants y sont souvent gouvernés par un mort ; que dans la poésie comme dans le ciel les astres éteints brillent encore ; que le rayon qui nous est le plus cher éclaire est souvent celui d'une étoile depuis des siècles consumée. Ne parlons pas en poésie de roi, d'élection, de majorités. Cela Ces mots finiraient pas nous inoculer le sens dangereux qu'ils contiennent, à savoir que l'excellence du poétique ne dépend pas du poète seul mais aussi du public. Cette erreur, par trop. Erreur qui met le but du poète hors de lui-même, dans le succès, dans la "grande situation littéraire", cette chose absurde si contradictoire avec la réalité toute spirituelle de la poésie. S'il y a un royaume pour les poètes il n'est pas de ce monde.

Veillez agréer mon cher confrère cher Monsieur l'assurance de mes sentiments bien sympathiques. Marcel Proust

P.S. Si les poètes tiennent absolument à se donner un roi, il serait au moins plus gracieux qu'ils se donnent une reine, puisque aucune "Constitution" ne vient circonscrire leur choix, qu'ils se donnent une reine. Dans ce cas, je penserais tout d'abord à ces deux poétesses (je ne peux parler que de celles dont les vers sont publiés) : la comtesse Mathieu de Noailles dont on a lu dans les Roseaux Pensants de M. de Montesquiou, puis dans la Revue de Paris, de si beaux vers, et puis Madame Henri de Régner issue de la noble maison littéraire de Heredia, jeune princesse poétique qui en épousant Monsieur Henri de Régner ne s'est certes pas mésalliée.

Enfin, et en terminant ainsi, par ces derniers mots, je demande peut-être un trop grand sacrifice à l'impartialité pourtant bien connue de la "Presse", si le roi des poètes devait être celui qui me paraît qui dans ces derniers temps s'est le mieux conduit comme citoyen, ma voix serait et je ne parle bien entendu qu'en mon nom personnel, de plus je ne parle pas des littérateurs mais des poètes exclusivement poètes, pour M. Maurice Bouchor ».

Dreyfusard, militant laïque et socialiste, Maurice Bouchor (1855-1929) dont l'inspiration poétique mêle symbolisme et mysticisme, s'était



16 500 €

engagé dans une démarche pédagogique et avait composé plusieurs recueils pour la jeunesse. Son œuvre a souvent et peut-être trop été utilisée comme « catéchisme » de l'école laïque, sous forme de textes de dictées et de récitations.

Proust rend ici hommage à deux jeunes poétesses, de quelques années ses cadettes : Anna de Noailles (1876-1933) et Marie de Régner (1875-1863) qu'il fréquenta toute jeune et qui avait déjà été couronnée Reine du groupe de jeunes écrivains qui s'était constitué autour d'elle, dans le salon de son père José Maria de Heredia.

Lettre non répertoriée dans la Correspondance, établie par P. Kolb.

4. Lettre autographe signée « Marcel Proust », à un ami.

Non datée, [vers 1909 ?].

5 pages in-8 à l'encre noire sur deux papiers différents (plis marqués et petits accidents aux marges du second feuillet dont une petite fente sur la signature, mais bon état général).

Non publiée par Ph. Kolb.

Exceptionnelle lettre, inédite, relative à des recherches littéraires, probablement pour la toute première élaboration de la Recherche.

« Vous serez tout à fait gentil de ne pas faire monter les vers et votre appréciation (les faire mettre chez mon concierge) pour que la sonnette ne me réveille pas. Si vous aviez absolument sous la main Milsand vous pourriez l'y joindre mais au fond cela ne peut ne pas me servir je crois. Pour vérifier des citations j'aurais eu besoin pour une heure de l'Education Sentimentale, Germinie Lacerteux, (de préférence la pièce) et les Etudes de Montégut sur George Eliot (vous ne devez pas avoir les Scènes de la Vie Cléricale de G. Eliot) mais pour tout cela, le plus simple serait que vous veniez vous-même me voir vers 3 heures (en demandant au concierge si je suis réveillé car je prendrais peut-être du trional) et vous remporteriez les livres. Ou pour ne pas déplacer vos livres voulez-vous me mettre sous enveloppe la citation. Dans l'éducation c'est au début qd il donne un louis en associant Mde Arnoux à son offrande. Dans Germinie c'est la phrase à la fin au cimetière sur les morts dont on ignore la tombe et sur lesquels on prie au petit bonheur. Montégut c'est trop long pour vous expliquer.

Mille amitiés. Marcel Proust »

Proust s'intéresse donc ici à Flaubert, aux frères Goncourt, et à la romancière anglaise George Eliot (dont les essayistes Joseph Milsand et Emile Montégut sont deux spécialistes) et dont Proust parla comme du culte de son adolescence, avouant notamment à Robert de Billy en

1910 que « deux pages du Moulin sur la Floss me font pleurer ».

La mention du Trional peut faire penser que cette lettre est antérieure à 1910, Proust ayant après cette date, remplacé ce somnifère par du Véronal.

5. Lettre autographe signée.

Datée « Mardi soir »

4 pp. in-8 sur deux feuillets pliés. Papier de deuil au filigrane « waterford ».

Non publiée par Ph. Kolb.

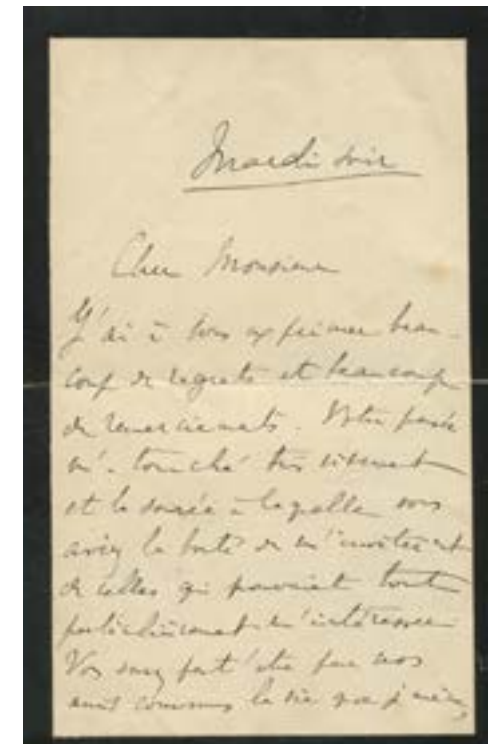
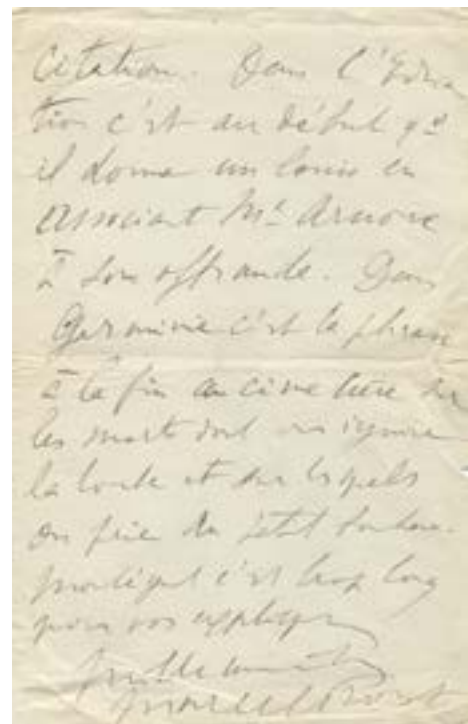
« Cher Monsieur

J'ai à vous exprimer beaucoup de regrets et beaucoup de remerciements. Votre pensée m'a touché très vivement et la soirée à laquelle vous aviez la bonté de m'inviter est de celles qui pouvaient tout particulièrement m'intéresser. Vous savez peut-être par nos amis communs la vie que je mène, dans mon lit sept jours sur huit, sortant de chez moi à peine une fois par quinzaine. J'aurais tout de même fait l'effort de me lever pour aller chez vous entendre ces choses si curieuses, vous remercier, présenter mes respectueux hommages à madame votre mère, sans la raison suivante. Mon ami R. Hahn conduit demain et après demain dans une soirée de charité des œuvres de lui. Trop souffrant pour avoir pu aller à un seul de ses concerts, je me suis promis de tâcher d'aller là le voir conduire. Je ne sais si je serai en état de le faire mais du moins jusque-là je me soigne en restant à la chambre. Et comme chaque sortie me rend souffrant pour assez longtemps, aller ce soir chez vous aurait été renoncer formellement à ce plaisir d'aller applaudir mon ami que je me promets depuis si longtemps. Voilà pourquoi je ne suis pas venu. Je dois suivre cet automne une cure qui doit dit-on me permettre de mener ensuite un peu plus la vie de tout le monde. A ce moment-là je ne manquerai pas si en effet si je suis rétabli d'aller vous remercier. Actuellement ma vie est tout à fait celle d'un malade.

Veillez agréer, cher Monsieur, tous mes meilleurs souvenirs et me mettre très respectueusement aux pieds de madame votre mère.

Marcel Proust.

J'aurais été aussi très heureux d'être présenté à monsieur Pierre Lalo pour le grand talent de qui j'ai beaucoup d'admiration. »

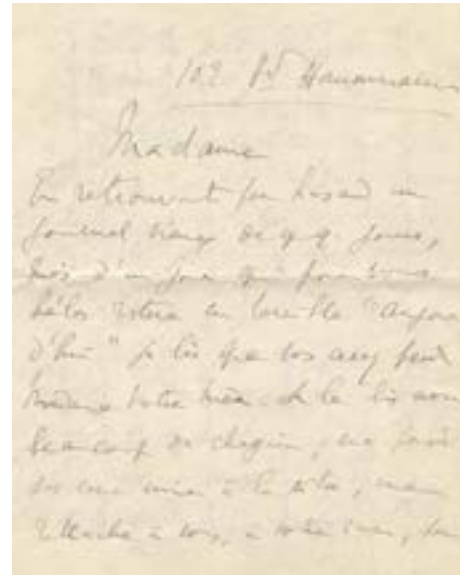


6. Lettre autographe signée à une dame

Datée « 102 bd Haussmann »

4 pp. in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier filigrané à la couronne « Imperial Century ».

Non publiée par Ph. Kolb.



Emouvante lettre de condoléances après la mort de la mère de sa correspondante, évoquant le souvenir de sa propre mère, morte avant qu'il ait pu faire sa fierté.

Il vient de lire avec beaucoup de chagrin, dans un journal vieux de quelques jours, la terrible nouvelle.

« [...] ma pensée, sans cesse unie à la vôtre, me rattache à vous, à votre insu, par un lien très solide et pourtant frémissant. Je le lis avec envie aussi, en pensant que vous avez gardé votre mère plus longtemps que je n'ai gardé Maman, surtout en pensant que vous avez été sa fierté et que ce sera votre douceur dans le désespoir, une douceur qui m'est refusée. Encore ai-je peut-être tort de parler de douceur. Car en ce moment vous n'en sauriez avoir. Celle qui est morte vit en vous, vous la revoyez dans l'anachronisme de la mémoire et vous ne la retrouvez plus près de vous. Quel gouffre de solitude. Mais quand vous aurez fini par accepter qu'elle ne soit pas – et je sais bien que ce calvaire est affreux à gravir, vous découvrirez tout à coup qu'elle est. Et alors quelle douceur. Cette douceur [...] vous est présentement inconcevable. Aussi tout ce que je voudrais vous dire, tout ce que mon cœur épanche vers vous, je le tais »...

Témoignage de la grande sensibilité de Marcel Proust qui exprime ici le lien indestructible qui l'unit à sa mère au-delà de la mort.

7. Lettre autographe signée « Marcel Proust », à une « chère amie ».

Non datée

4 pp. in-8 à l'encre noire sur un double feuillet de papier demi-deuil filigrané à la couronne « Imperial Century ». Légères salissures au pli central.

Non publiée par Ph. Kolb.

Touchante lettre évoquant les années d'avant-guerre et les souvenirs liés aux séjours à Evian et à Trouville.

Marcel Proust, alité, espère que sa santé lui permettra de rendre visite à sa correspondante, préférant aller chez elle que la recevoir chez lui...

« [...] J'ai profité de ce que je n'étais pas levé depuis très longtemps et avais aussi emmagasiné un peu de force, pour quitter mon lit hier afin d'essayer de vous voir. Dès que j'ai été prêt et que j'ai vu que je pouvais sortir, j'ai envoyé chez vous demander si vous pouviez me recevoir. [...] mais malheureusement vous étiez sortie. [...] il se passe qq.s fois assez longtemps avant que les crises causées par le fait de m'être levé soient calmées. [...] »

Si je suis assez bien, comme je quitte déjà si rarement mon lit et la maison, j'aime mieux en profiter pour changer d'air et qu'on puisse un peu aérer chez moi. Votre lettre après tant d'années de silence que je comprends si bien, a trouvé en moi un vivant souvenir des bonnes heures d'autrefois. J'espère que vous aussi vous reconnaîtrez l'ami de Paris, d'Evian, de Trouville, qui avec tous ses remerciements pour vos gentilles paroles, vous envoie ses bien fidèles souvenirs »...

8. A un ami rédacteur.

Non datée, [avril 1915].

4 pages in-8 (177 x 113 mm.), à l'encre, numérotées de 1 à 4 (légères salissures sur le premier feuillet, traces d'un montage sur onglets, mais excellent état de conservation).

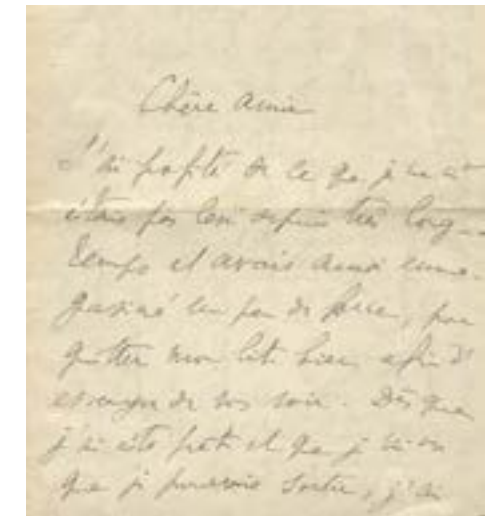
Non publiée par Ph. Kolb.

Belle lettre, inédite, écrite pendant la guerre à propos de l'héroïsme de son frère Robert Proust, médecin sur le front, parlant de la mort d'Alfred Agostinelli, son ancien chauffeur et secrétaire, et évoquant sa propre situation militaire.

« 102 bd Haussmann

Cher ami

Je crois bien que c'est la 1^{re} fois de ma vie qu'à un rédacteur mondain, si éminent soit-il (et à vrai dire je ne pense pas qu'avant vous il y en eut jamais d'éminents, d'ailleurs vous êtes tout autre chose que cela et un délicieux écrivain) j'écris pour autre chose que lui demander de ne pas parler de moi ! Mais je vois que vous notez qq. fois des citations à l'ordre du j. de l'armée. Or mon frère, le docteur Proust, a été cité à l'ordre du jour de l'armée et sauf le *Matin* et je crois l'*Echo* de Paris, aucun journal, sauf les journaux militaires, ne l'a dit. Comme il fait depuis le premier jour de la guerre des choses qui font l'admiration de



8 500 €



354

9 500 €



355

tous, je serais content, si cela vous est facile, que vous disiez qu'il a été cité à l'ordre du jour de l'armée. La citation dit "Proust, médecin major de 2e classe (il a été fait capitaine pour sa belle conduite) a fait preuve d'une énergie et d'un dévouement remarquables dans l'organisation et le fonctionnement du service sanitaire en opérant des blessés sous le feu même de l'ennemi". (Vous avez peut-être lu le récit de ses opérations à Etain, les obus tombant sur sa table d'opération si bien que finalement il descendait les blessés dans les caves). Il n'est médecin major que pendant la guerre, dans la vie civile il est professeur ag. à la Faculté. Cher ami vous n'avez peut-être pas su les terribles ennuis qui ont fondu sur moi l'an passé et depuis un chagrin profond qui a effacé tous les ennuis, la perte de q. qu'un que j'aimais comme un frère et qui s'est tué à 25 ans en aéroplane. Mais maintenant la guerre empêche même d'avoir le droit de pleurer des morts particuliers. J'aimerais savoir si vous avez des vies chères exposées. Quant à vous-même vous êtes si jeune d'aspect qu'on vous croirait mobilisable. Mais il me semble me rappeler que vous m'aviez dit être à la limite d'âge. Je ne l'ai pas atteinte, j'étais réformé depuis 2 ans seulement et je vais avoir à me présenter devant un conseil de révision ce qui dans mon état de santé encore aggravé, n'est pas sans m'inquiéter beaucoup. J'espère que ma demande ne vous ennuiera pas trop et je vous prie de croire à mes reconnaissantes amitiés

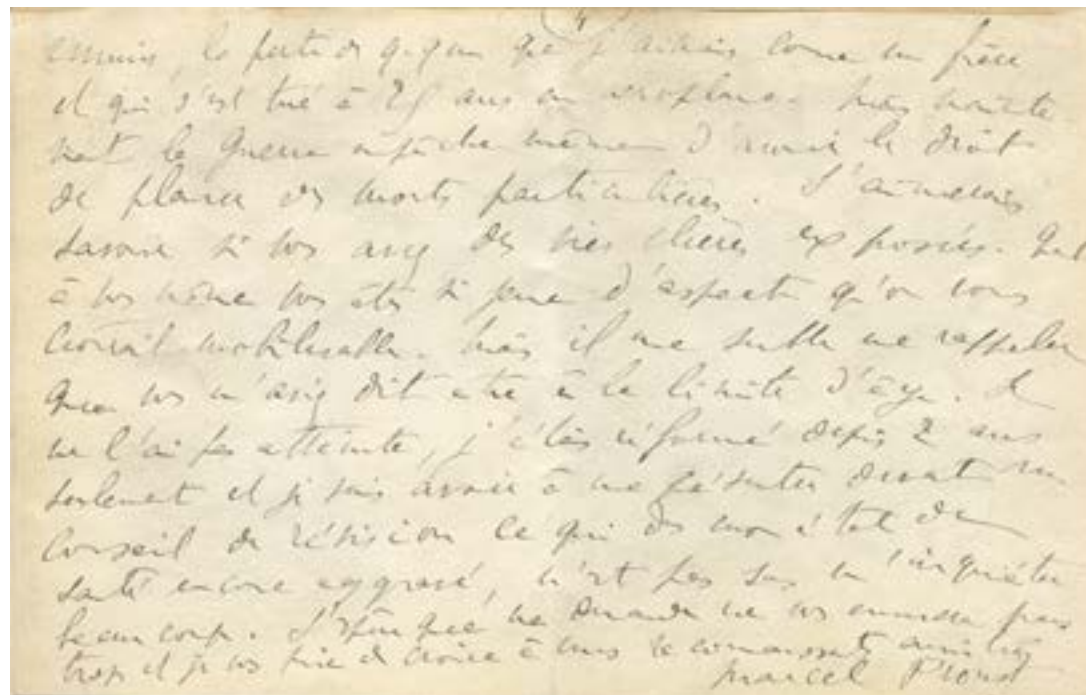
Marcel Proust ».

C'est le 9 avril 1915 que Proust avait reçu la convocation dont il est question dans cette lettre. Ayant fait établir un certificat par le Dr Bize, il dut cependant subir plusieurs contre-visites médicales exigées par le conseil de révision.

Touchant témoignage évoquant le lien fraternel et le lien amoureux.

13 500 €

Autres documents





L'appartement de Marcel Proust rue Hamelin

Inventaire du 44, rue Hamelin, signé par Marcel Proust
Un cahier in-4. 12 pp. à l'encre violette sous couverture saumon
titrée « 5^e Etage / Monsieur Proust ».

Joint : contrat de location entre A. Boulet et Marcel Proust,
signé par Marcel Proust et daté du 21 septembre 1919. 2 pp. in-4
à l'encre violette.

Joint également :

- 1 quittance de loyer pour le 8 bis, rue Laurent-Pichat
- 6 quittances de loyer pour le 44, rue Hamelin
- 1 facture de F. Ferraris, entrepreneur de fumisterie.
- 1 reçu de M. Boulet adressé à Marcel Proust pour de la vaisselle et le nettoyage des rideaux.

Cet intéressant document dresse l'état de lieux de l'appartement de la rue Hamelin lorsque Proust s'y installa.

Le contrat, daté du 21 septembre 1919, est établi pour six mois, et le loyer mensuel fixé à 1 150 francs par mois (à quoi s'ajoutent 100 francs pour le chauffage central). On y apprend que « l'appartement vient d'être remis à neuf en papiers peints et peintures ».

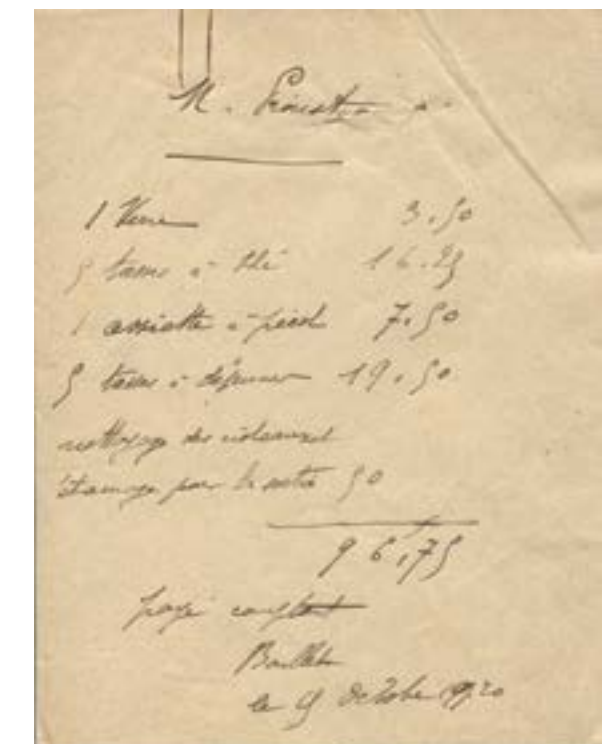
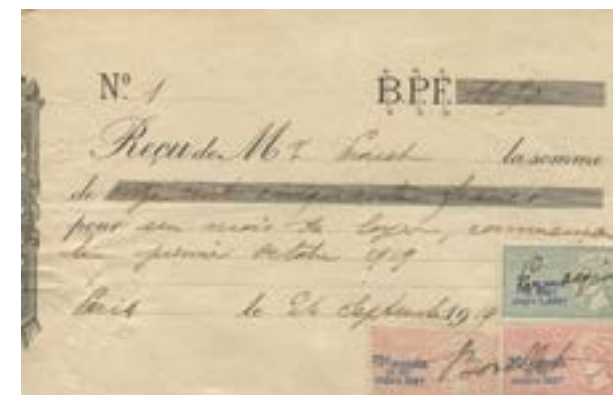
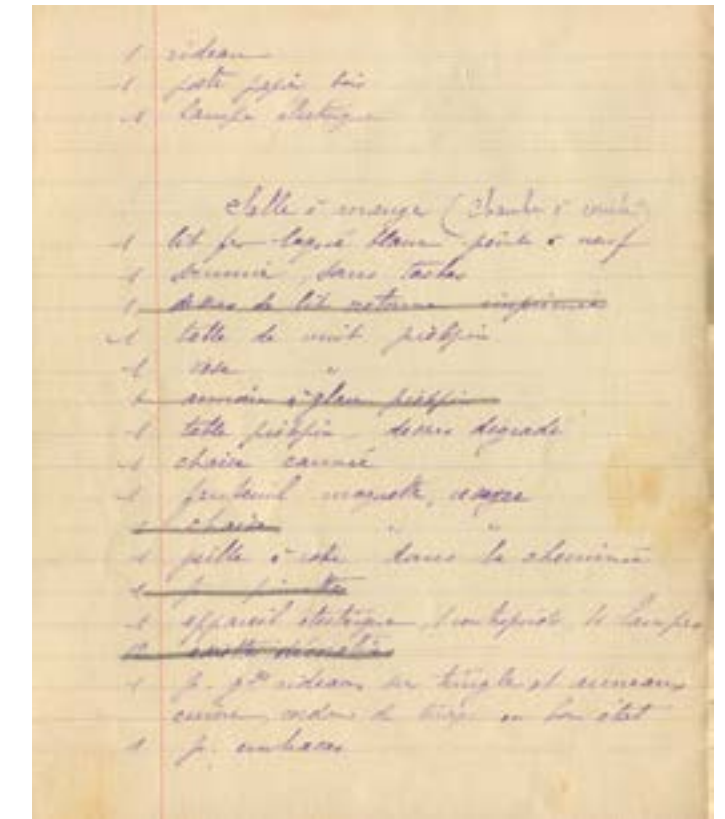
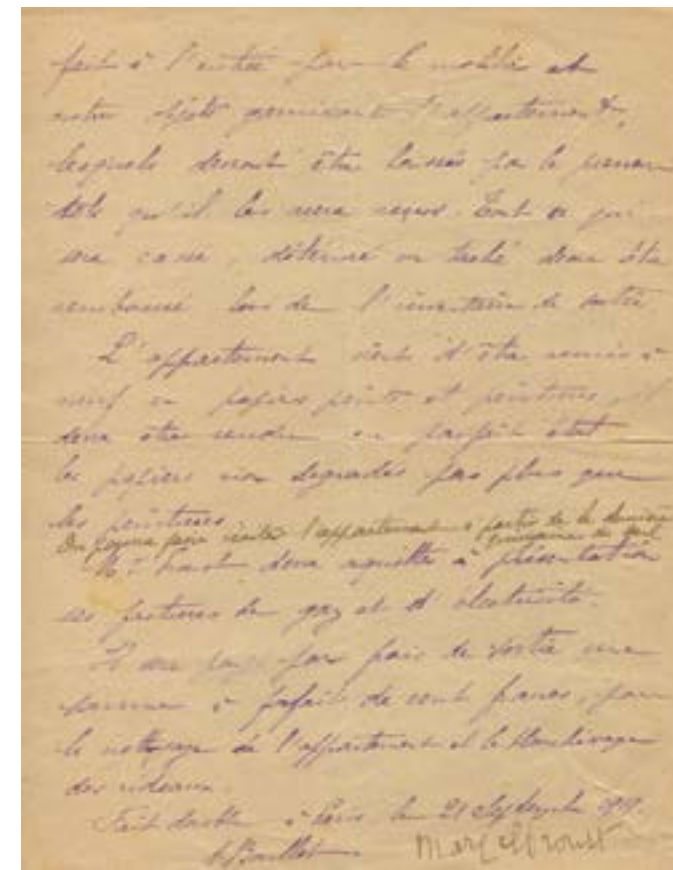
L'inventaire qui accompagne le contrat fournit toutes les précisions possibles sur l'appartement qu'allait habiter Proust jusqu'à sa mort. Il se compose d'une entrée, d'une penderie, d'un Water-Closet, d'une salle à manger (où chambre à coucher), d'un salon, d'une première chambre sur rue (cabinet de toilette), d'une deuxième chambre sur rue, d'une troisième chambre sur cour (pouvant servir de salle à manger), d'une salle de bains, un couloir, une quatrième chambre sur cour, d'une cuisine et enfin d'une chambre de bonne.

Le moins intéressant n'est pas la description détaillée des meubles et ustensiles qui meublent ses pièces. On apprend que son lit est « de fer laqué blanc peint à neuf » et son sommier « sans taches ».

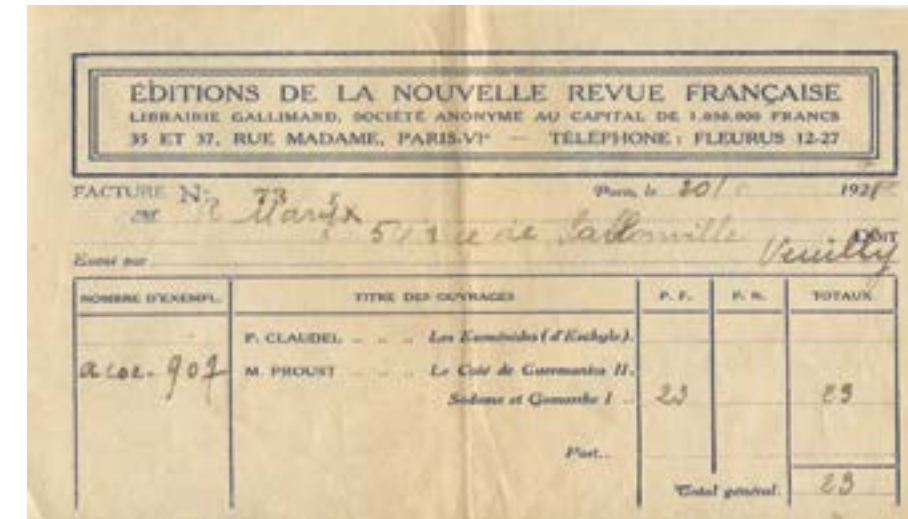
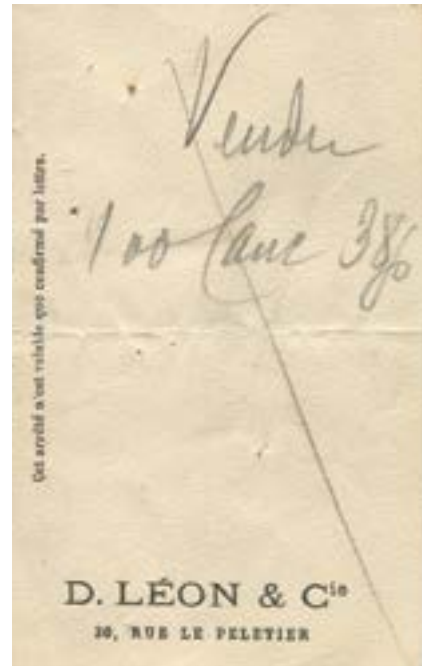
Le salon est meublé de « noyer ciré Louis XV en bon état ».

Beaucoup de meubles et ustensiles mentionnés dans l'inventaire ont été biffés au crayon, signe que Proust n'en avait pas besoin et les a rendus au propriétaire. Parmi ceux-ci, l'intégralité de la vaisselle et des ustensiles de cuisine, à l'exception notable du filtre à café.

N'oublions pas de mentionner un billet notant la somme versée par Proust pour la vaisselle cassée.



10 000 €



Facture pour Le Côté de Guermantes II

Elle est probablement adressée à l'écrivain et critique d'art Claude Roger-Marx (1888-1977). Celui-ci fut en relations avec Marcel Proust et lui adressa au moins deux de ses ouvrages avec des envois admiratifs (voir plus haut).

500 €

Marcel Proust spéculateur

A. Nahmias qui travaillait comme coulisier dans la maison D. Léon et Cie s'occupa des spéculations boursières de Proust, spéculations qui lui valurent de grosses pertes, ainsi qu'il s'en désolait, non sans humour dans ses lettres de cette époque. Il citait volontiers à son propos Madame Sévigné qui disait de son fils, qui jouait et perdait sans même en avoir l'avantage de se faire remarquer ou d'en tirer quelque honneur « *il perd sans jouer et dépense sans paraître* ». Ainsi Proust estime avec humour qu'il a dépensé, à bas bruit, de quoi s'acheter « *la Joconde et entretenir dix cocottes* ».

La correspondance de Proust à Albert Nahmias abonde de notations relatives à ces opérations. Citons par exemple une lettre de la même période que ces documents : « *Cher Albert, Si la Lena fait aujourd'hui plus de 51 voulez-vous je vous prie la vendre ; même si elle ne fait pas plus de 51, vendez-là tout de même.* »

Provenance : Albert Nahmias.

3 500 €

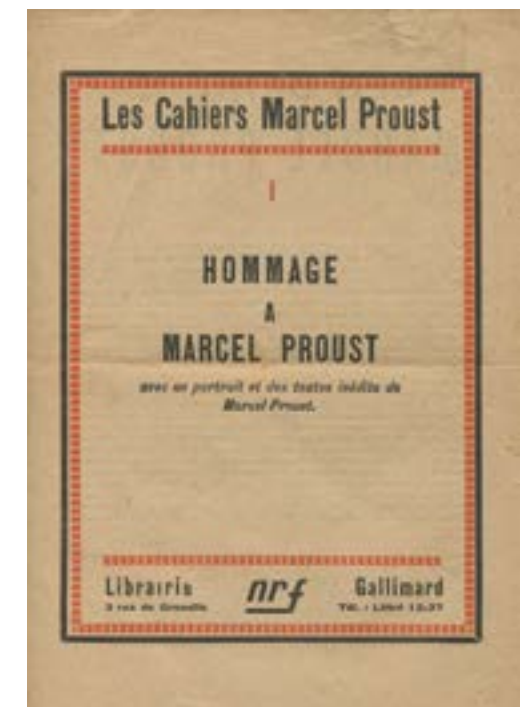
Deux lettres d'avis d'opérations boursières effectuées par la maison D. Léon et Cie (mars et avril 1914) ainsi que 12 fiches du même établissement bancaire avec indications manuscrites concernant des achats ou ventes d'actions.

Annnonce des Cahiers de Marcel Proust

(1923, 4 pp. in-8).

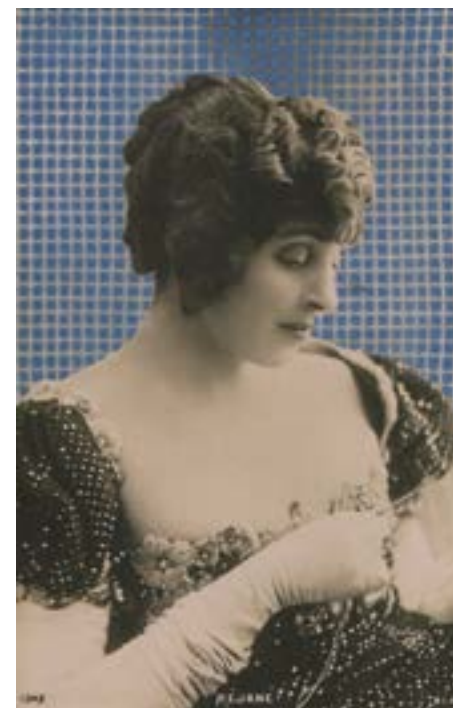
L'entreprise des Cahiers de Marcel Proust, publiés sous la direction de Ramon Fernandez, débuta en 1923 par la réédition du numéro spécial de la NRF en hommage à Marcel Proust. La collection comporte des textes importants comme *Au bal avec Marcel Proust* par la Princesse Bibesco, le *Répertoire d'A la recherche du temps perdu* par Charles Daudet ou encore les propres lettres de Proust adressées à la NRF.

Ainsi que l'écrit fort justement Ramon Fernandez dans cette annonce : « *Chacune de ses lettres, de ses dédicaces, est une petite œuvre qui éclaire la grande, une création de l'intelligence et de la sensibilité. Il n'est pas jusqu'au plus banal de ses pneumatiques qui ne renferme quelque trait précieux.* »



500 €





4 tirages argentiques d'époque. 14 x 9 cm. 2 portent une ligne de texte au recto et l'adresse au verso. La première est de Reutlinger, la troisième de Fémine.

850 €

Réjane : quatre photographies originales

Elles offrent une belle variété de poses et de costumes : mutine et dénudée, en Japonaise, en femme du monde (avec plus d'embonpoint) et en Parisienne chic.

Réjane : quatre photographies originales

Jolis portraits colorisés, dont deux signés Reutlinger. On notera en particulier le troisième, avec son joli fond dominoté .

4 tirages argentiques d'époque. 14 x 9 cm. Rehauts de couleur. Les deux du bas sont de Reutlinger, vers 1900.

900 €



362



363



364



Réjane : deux cartes postales colorisées rehaussées de strass

Les photos sont signées de Reutlinger. La première se signale par la richesse de ses ornements de strass, qui ornent tout le cadre colorisé ainsi que les bords du chapeau, le collier et surtout la robe. Il est à noter que ces dernières ne suivent pas les plis mais sont dessinées librement.

La seconde montre la comédienne dans *Le Joug*, une pièce d'Albert Guinon et Jane Marny, qu'elle créa au théâtre du Vaudeville en novembre 1902.

Vers 1902. 14 x 9 cm.

600 €



Réjane : quatre photographies originales

La première la montre dans sa loge, avec, chose rare, sa longue chevelure dénouée. La seconde est à l'opposé de ce naturel. Le bras levé, tenant délicatement sa robe de l'autre main, la comédienne adopte une pose de statue.

La troisième la montre dans l'un de ses grands succès, *Madame Sans-Gêne*, de Victorien Sardou et Emile Moreau, qu'elle créa en 1893.

La quatrième est des plus étonnante. L'actrice, imposante, se tient debout sur le marchepied de son automobile que conduit un chauffeur. Une image emblématique du Paris 1900, particulièrement proustienne.

4 tirages argentiques d'époque. 14 x 9 cm et 9 x 14 cm. La 2^e photo est signée de Reutlinger, la 4^e, de Boyer, est partiellement colorisée. 3 sont rédigées au verso.

900 €



365



366



Réjane à l'ombrelle

4 photos-cartes au dos préimprimé, dont une colorisée. 14 x 9 cm.

850 €

Les deux photos du haut, par Paul Nadar, la montrent dans le costume de *Paméla, marchande de frivolités*, une pièce de Victorien Sardou (1898).

Celles du bas sont dues à Reutlinger. Petit ou grand modèle, posée sur l'épaule ou à terre, Réjane porte l'ombrelle comme personne.



Réjane par Reutlinger

Rappelons que dans une interview accordée au journal *Comœdia* en 1920, Marcel Proust déclara : « *J'ai un culte pour Réjane, cette grande femme qui a porté tour à tour les deux masques, qui a mis toute son intelligence et tout son cœur dans d'innombrables créations. (...) J'ai contracté jadis, en entendant Réjane jouer Sapho et Germinie Lacerteux, une tristesse récurrente dont les accès intermittents, après tant d'années, me reprennent encore.* »

Vers 1900. 2 photos-cartes au dos préimprimé. 9 x 14 cm.

500 €



367



368

369

2 photos-cartes au dos préimprimé, dont une colorisée. 14 x 9 cm.

450 €

Réjane par Reutlinger

Ces deux portraits montrent la comédienne dans tout l'éclat de sa beauté. Celle de droite témoigne d'un naturel saisissant, une décontraction qui apparaît moins sur les portraits de Liane de Pougy ou Sarah Bernhardt

Réjane : dernières images.

Sur le portrait de gauche, Réjane est dans la soixantaine. Elle est désormais « Mme Réjane », sa silhouette s'est épaissie, mais elle demeure d'une très grande classe.

La photographie de droite fut prise quelques semaines seulement avant sa mort, le 14 juin 1920, à soixante-trois ans. Réjane y est montrée telle qu'elle apparaît dans le film *Miarka, la fille à l'ourse* de Louis Mercanton, d'après le roman et la pièce de Jean Richepin. Son expression douloureuse a quelque chose de poignant.

Vers 1900. 2 photos-cartes au dos préimprimé. 9 x 14 cm.

450 €



Liane de Pougy par Reutlinger

Pseudonyme d'Anne-Marie de Chasseigne, Liane de Pougy (1871-1950) fut l'une des plus célèbres demi-mondaines de son époque. Elle se produisait aux Folies-Bergère et défrayait la chronique par ses liaisons avec hommes et femmes et ses excentricités (la salade à l'éther qu'elle servait à ses invités). Elle est également l'auteur d'un roman *L'Idylle saphique*, avec un frontispice de La Gandara.

Elle passe pour avoir été une des inspirations du personnage d'Odette de Crécy et Proust la mentionne (sans la nommer) dans une lettre à Louis de Robert de 1913, à propos d'un épisode de *Swann* inspiré par sa liaison avec le docteur Albert Robin, un ami de son père. Dans la biographie qu'il lui a consacrée, Jean Chalon affirme qu'elle réussit même, une fois, à « distraire Reynaldo de sa passion pour Marcel ».

Après une vie bien remplie, elle se fit nonne et termina ses jours sous le nom de Sœur Anne-Marie de la Pénitence.

Vers 1905. Deux tirages argentiques d'époque colorisés sur cartes postales (une rédigée au verso). 14 x 9 cm.

600 €

Liane de Pougy

Trois de ces étonnants tirages sont des photographies publicitaires pour des marques de tabac algériennes. La seconde réutilise une photographie de Waléry pour la revue *Féminissima* (voir plus bas).

La quatrième est due à Reutlinger, sans doute à l'occasion de *Watteau*, un ballet-pantomime de Jean Lorrain créé à l'Olympia en 1900, dans lequel Liane de Pougy tenait la vedette.

4 tirages argentiques d'époque. 8,5 x 7,5 ; 7,5 x 5 ; 5,5 x 4 ; 7 x 5 cm.

500 €



Liane de Pougy par Waléry

Vers 1900. 4 photos-cartes au dos préimprimé, colorisées. 14 x 9 cm.

900 €

Photographe britannique d'origine polonaise, Stanislas (ou Lucien) Waléry (ou Walery), de son vrai nom Stanisław Julian Ignacy Ostroróg (1863-1929), était spécialisé dans les portraits liés au monde de la nuit.

Ces quatre photographies furent prises à l'occasion d'une revue au Casino de Paris, très probablement *Féminissima*, en 1904, dans laquelle Liane de Pougy tenait la vedette et obtint un grand succès.



Liane de Pougy par Reutlinger

Dans ses Mémoires, Liane Pougy raconte un souvenir lié à Marcel Proust : « On donnait la générale de La Carmélite de Reynaldo Hahn à l'Opéra-Comique. J'y étais, très émue... Reynaldo, tout en nerfs et en émoi eut la gentille pensée de m'envoyer à chaque entracte Marcel Proust qui, pour cette extraordinaire circonstance, avait dérogé à ses habitudes, pour me donner de ses nouvelles, prendre des miennes, connaître ma pensée, mes impressions et celle de mon entourage. Proust apportait les billets avec un bon sourire, transmettait les paroles joyeusement. »

2 photos-cartes colorisées au dos préimprimé. 14 x 9 cm .

650 €



372



373



374



375

Vers 1900. 4 photos-cartes au dos préimprimé, dont 3 colorisées. 14 x 9 cm.

900 €

Liane de Pougy aux chapeaux

Les deux premières sont du photographe J. Oriccely, qui exerçait rue Tronchet. Les deux autres de Reutlinger. On ne peut qu'admirer la richesse de ces différents couvre-chef.

Liane de Pougy au bandeau

Le fin bandeau dans les cheveux, tout comme le collier de perles semble avoir été l'un des attributs de Liane de Pougy. Ces portraits de profil par Reutlinger mettent en évidence la beauté classique de ses traits et son cou de cygne.

Vers 1900. 4 photos-cartes au dos préimprimé, dont 2 colorisées. 14 x 9 cm.

1 000 €



Liane de Pougy en page

Vers 1900. 2 photos-cartes colorisées au dos préimprimé. 14 x 9 cm.

500 €

Liane saisie par Paul Nadar apparaît ici en page de la Renaissance, jouant avec une certaine androgynéité. Toutefois, on remarque que même déguisée en garçon, elle ne peut s'empêcher de porter un collier de perles sur son costume masculin.

Liane de Pougy par Reutlinger

Sur la première photo, Liane lève le voile. Elle apparaît diaphane, un peu mélancolique, presque éplorée.

La seconde, au contraire, nous la montre plus joyeuse, vêtue d'une robe fantaisie ornée d'étoiles et d'un croissant de lune. Elle salue, une main sur la hanche et levant de l'autre un chapeau tout simple qui, toute proportions gardées, lui donne une vague allure de cow-girl.

Vers 1900. 2 photos-cartes au dos préimprimé. 9 x 14 cm.

450 €



Liane de Pougy

Vers 1900. 2 photos-cartes colorisées au dos préimprimé, dont une rehaussée de strass. 14 x 9 cm.

500 €

La photo de gauche, très chromo dans ses couleurs, est l'une de celles où Liane de Pougy apparaît avec le plus de simplicité, une rose à son corsage, un collier de perles d'une seule rangée autour du cou, un air presque candide. Difficile d'y reconnaître celle qu'un journal de l'époque qualifiait de « *blonde dégrafée dont les frasques amoureuses alimentèrent maintes fois la chronique des journaux mondains dans les filets réservés à la haute bicherie.* »

Celle de droite, due à Reutlinger, est plus conforme à son image sophistiquée, que viennent renforcer les rehauts de strass.

Liane de Pougy

Liane apparaît virginale sur celle de gauche, dans une interminable robe de mousseline blanche, avec un châle non moins vaporeux. On notera qu'elle est qualifiée à la fois de « *reine de la mode* » et de « *femme de lettres* ».

Celle de droite est plus chargée, en particulier dans la parure qui orne le cou de la comédienne.

Vers 1900. 2 photos-cartes au dos préimprimé, dont une colorisée. 9 x 14 cm.

450 €



380



1897. Tirage albuminé de l'époque. 14 x 9 cm. Légères marques de plis.

1 000 €

Cléo de Mérode

Dans une lettre du 16 mai 1922, à la fin de sa vie, Marcel Proust écrit à Mme de Saint-Marceaux : « *A ce moment-là habitait à Dieppe, (j'avais vingt ans) Cléo de Mérode. J'en étais un peu épris.* » Des années plus tôt, en 1907, il décrivait ainsi à Reynaldo Hahn Félix Mayol, le créateur de *Viens Poupoule* : « *Il a quelque chose de Céo, qui dansait en marchant.* » Elle aussi fut une source d'inspiration pour le personnage d'Odette.

Danseuse fascinante au dire des contemporains, d'une très grande beauté, elle fut, sous l'objectif de Reutlinger ou Paul Nadar, une des « stars » de l'époque, dont l'image a fait le tour du monde.

Cette belle et rare photographie, qui date des tout débuts de sa carrière, fut publiée dans la *Nouvelle Revue parisienne* du 27 novembre 1897.



Cléo de Mérode par Reutlinger

Ces deux images mettent en valeur l'absolue pureté de l'ovale de son visage, ses grands yeux, légèrement suppliants sur la première, plus séducteurs sur la seconde et, toujours, ses cheveux divisés par une raie médiane.

Vers 1900. Deux cartes postales colorisées, dont une rehaussée de strass. 14 x 9 cm.

600 €



381



Cléo de Mérode

Ces deux beaux clichés offrent de visage de Cléo de Mérode de face et de profil, les deux également admirables.

Dans ses mémoires, *Le Ballet de ma vie* (1955), elle raconte cette anecdote : « Je disais mon goût pour Baudelaire, Verlaine, Rimbaud ; je racontais mes emballlements à l'audition de Lohengrin, de Tristan, d'Othello. Marcel Proust semblait surpris ; il ne pensait sans doute pas qu'une simple danseuse fût capable de comprendre la grande musique et la poésie subtile (...). Après un certain nombre de rencontres, il me donna un manuscrit intitulé : "Portrait. A Cléo de Mérode". Si j'avais su prophétiser, j'aurais lu dans ce portrait de moi, somptueux et chatoyant comme une musique de Ravenne, le grand avenir de son auteur. »

Malheureusement ces mémoires sont la seule trace subsistante de ce « Portrait ».

Vers 1900. 2 tirage argentiques de l'époque sur carte postale. 14 x 9 cm et 9 x 14 cm.

500 €

Cléo de Mérode par Reutlinger

Ces deux images sur lesquelles la danseuse pose devant une grande initiale de son nom donnent une idée de sa popularité.

La première la montre en incarnation parfaite de la muse 1900, robe vaporeuse et lyre à la main. La seconde, en tutu, laissant voir ses jambes et son dos, est légèrement plus osée.

Vers 1900. Deux cartes postales colorisées. 9 x 14 et 14 x 9 cm.

600 €



384



385

Cléo de Mérode

Trois curiosités cartophiliques. La première représente la danseuse de profil en toge antique, jouant de la flûte. Elle s'offre au regard à l'intérieur d'un important gaufrage couleur bronze évoquant une grotte.

Sur la seconde, sa photographie vient orner, en bas à gauche, une sorte de carte de vœux florale.

Enfin la troisième, expédiée d'Allemagne, atteste de sa réputation internationale.

3 photos-cartes au dos préimprimé, dont une colorisée avec gaufrage. 14 x 9 cm.

900 €

Cléo de Mérode

L'industrie du tabac semble avoir fait un grand usage de l'image des beautés de l'époque. Après Liane de Pougy, c'est Cléo de Mérode qui prête ses traits à différentes marques de cigares et cigarettes, en prière ou une lyre à la main, alanguie sur un sofa ou en costume pseudo-turc.

Vers 1900. 5 tirages argentiques d'époque, de 5,5 x 4 à 8,5 x 5 cm et 1 photo-carte, 14 x 9 cm.

750 €



386



Cléo de Mérode

Vers 1900. 4 cartes postales.
14 x 9 cm et 9 x 14 cm.

500 €

Ces quatre cartes postales font allusion – de façon plus ou moins fine – à la supposée liaison que Cléo de Mérode aurait entretenue avec le roi des Belges Léopold II (1835-1909), parfois surnommé « Cléopold », pour cette raison, sujet dont la presse fit ses délices durant plusieurs années.



387

Cléo de Mérode

La coiffure de Cléo de Mérode fit couler beaucoup d'encre et fut une source d'inspiration pour les journalistes. On disait qu'elle servait à cacher ses oreilles décollées, ou bien que celles-ci étaient presque inexistantes. « La femme à l'oreille cachée » fut l'un de ses surnoms. On l'appelait aussi « la danseuse aux trop de bandeaux et pas assez d'oreilles ». Raoul Ponchon s'en fit l'écho dans un poème : « *C'est d'une impudeur sans pareille / — Disent-ils — cet être ingénu / Qui tout en cachant ses oreilles / Nous invite à son corps tout nu.* »

Nécessité ou non, cette coiffure fut une trouvaille qui fait partie intégrante de sa beauté.

2 photo-cartes au dos préimprimé.
9 x 14 et 14 x 9 cm.

600 €



388



389

La Belle Otéro

Vers 1900. 2 photos-cartes au dos préimprimé, dont une colorisée avec photomontage (d'après Reutlinger). 14 x 9 cm et 9 x 14 cm.

600 €

Caroline Puentoalga, dite « la Belle Otéro » (1868-1965), est une autre égérie de la Belle-Epoque. Espagnole d'origine, elle monte à Paris en 1889, où elle entame une carrière de danseuse exotique au Moulin-Rouge. Sa gloire s'étend encore avec le cinéma en 1898.

Amante de rois, de ministres, d'écrivains comme D'Annunzio, elle serait à l'origine de nombre de duels et suicides amoureux.

Elle fréquentait, comme Proust, le Ritz et Maxim's. En 1903, elle partagea la scène du théâtre des Mathurins avec Louisa de Morand et Proust la cite dans sa correspondance.

La Belle Otéro

La photo de droite (d'après Reutlinger) nous montre la Belle dans toute sa fière beauté espagnole, en costume local. La seconde parle d'elle-même.

Vers 1900. 2 photos-cartes colorisées au dos préimprimé, dont une avec photomontage et semis de strass. 9 x 14 et 14 x 9 cm.

600 €



390



391

1908. Tirage albuminé de l'époque. 14 x 9 cm. Marques de plis et petites déchirures sur les bords. Dédicace autographe : « A Monsieur Gros. C. Otéro, 1908. »

La Belle Otéro

Rare photographie dédiée. La Belle était paraît-il chiche de ses autographes, et l'on rapporte qu'elle aurait refusé un autographe à un voisin au prétexte que « ça valait des millions ».

1 400 €

La Belle Otéro

Deux poses assez suggestives. Entourée de fleurs sur chacune des images, la danseuse révèle ici son charme particulier. Assez potelée, le visage rond, les joues rebondies, le nez un peu fort, la bouche sensuelle.

Ses formes allaient devenir de plus en plus généreuses avec les années, et voici comment Liane de Pougy la décrira dans *Mes Cahiers bleus* : « Il y a deux ans j'ai aperçu sur les Champs-Élysées une grosse dame très belle de visage, avec une certaine allure, vêtue de somptueuses fourrures, de grosses perles aux oreilles. C'était mon Otéro ! Il y a vraiment de la beauté pour tous les âges ! Elle roulait un peu sur sa graisse mais portait beau et son ovale splendide n'était pas déformé. »

Vers 1900. Deux photos-cartes, dont une en tirage argentique et une colorisée. 14 x 9 cm.

550 €



La Belle Otero

4 tirages argentiques colorisés, dont deux signés Reutlinger et un Waléry (7 x 5 cm) et un tirage argentique (6 x 4 cm).

750 €

Il eût été étonnant que les cigarettiers n'aient pas mis à profit également les charmes de la Belle Otero. Elle se monte en costume de scène sur les quatre images colorisés, mais la plus remarquable de ces photos est sans doute celle du centre. Coiffée d'un chapeau espagnol d'où dépasse sa chevelure de jais, la belle se tient cambrée, légèrement déhanchée, les mains sur les hanches, fière et un peu provocante. L'image même de la beauté espagnole.

La Belle Otero

La Belle fait ici beaucoup plus respectable que sur d'autres images, dans des poses très sages.

Vers 1900. Deux photo-cartes colorisées (une signée Reutlinger), dont une rehaussée d'or et de rouge. 14 x 9 cm.

550 €



392



393



La Belle Otéro

Vers 1900. 2 photos-cartes
au dos préimprimé, dont
une signée Reutlinger.
14 x 9 cm.

650 €

Si l'image de gauche est très traditionnelle dans le genre espagnol à outrance, celle de droite est beaucoup plus intrigante. Il s'agit en quelque sorte d'un « nu habillé ». La comédienne est en effet vêtue d'une combinaison élastique qui épouse les formes de son corps (on devine qu'elle porte un corset) et qui offre un petit côté science-fiction.

Le corps blanc se détache sur le fond noir de la doublure du manteau de fourrure.

La Belle Otéro

Dans deux costumes de scène d'inspiration différente, orientale à gauche et espagnole à droite. On notera la légende au diminutif affectueux, « Oterita ». Edouard Stebbing (1836-1915) était un photographe anglais installé à Paris dans les années 1860. Il photographia dans une esthétique un peu kitsch toutes les vedettes féminines de l'époque.

Vers 1900. Deux photo-
cartes au dos préimprimé,
dont une colorisées et
rehaussée de strass (par
Stebbing).
14 x 9 cm.

750 €



396



Vers 1900. 2 photos-cartes colorisées au dos préimprimé, signées Reutlinger. 9 x 14 cm.

600 €

La Belle Otéro par Reutlinger

La Belle Otéro changée en nymphe par la magie du photomontage. On remarquera que le collier a été effacé sur la deuxième image, sans doute pour plus de « réalisme ».



397

La Belle Otéro

Etonnant document. La photo-carte est tirée sur un papier métallisé argent.

Photo-carte au dos préimprimé tiré sur papier métallisé. 14 x 9 cm.

450 €



Sarah Bernhardt dans *Phèdre* par Paul Nadar 1893. Tirage argentique d'époque. 14,5 x 10,5 cm. Contrecollé sur le carton du photographe.

2 500 €



Sarah Bernhardt par Paul Nadar. 1890. Tirage albuminé d'époque. 15 x 10,5 cm. Contrecollé sur le carton du photographe.

2 500 €

Sarah Bernhardt par Paul Boyer, Downey et Henri Manuel

10 photos-cartes colorisées avec dos préimprimé. 9 x 14 cm.

1 600 €

Cette étonnante série de dix photos-cartes formant un tableau à la façon d'un puzzle montre l'actrice dans ses rôles les plus marquants. Au centre, sur toute la hauteur, elle campe dans *L'Aiglon*, la pièce d'Edmond Rostand qu'elle créa en 1900. Mais on la voit également dans des pièces moins célèbres comme *Théroigne de Méricourt*, de Paul Hervieu, *Le Passant* de François Coppée ou *Froufrou*, une comédie de Meilhac et Halévy.



398



399



Sarah Bernhardt dans *Gismonda* par Paul Nadar

1894. 2 photos-cartes avec
dos préimprimé. 9 x 14 cm.

500 €

Gismonda de Victorien Sardou fut créée par Sarah au théâtre de la Renaissance en 1894. La pièce s'inspire de la vie de Chiara Zorzi, régente d'Athènes de 1451 à 1454.

Sarah Bernhardt dans *L'Aiglon*

La première de *L'Aiglon* eut lieu le 15 mars 1900 au théâtre Sarah Bernhardt. En juin, Reynaldo Hahn écrivait à un ami : « *Vu L'Aiglon hier soir. Sarah sublime et en voilà assez sur elle, car ce serait idiot de la décrire.* »

On ne sait si Proust vit la pièce. Lié à Maurice, le fils d'Edmond, il salua ainsi la disparition de son père dans une lettre à Lionel Hauser : « *Sa mort me peine beaucoup car il était la délicatesse et la droiture même.* »

Vers 1900. Deux photo-
cartes colorisées, dont
une avec incrustations de
strass. 14 x 9 cm.

800 €



402



Sarah Bernhardt dans *Théodora*

2 photos-cartes avec dos préimprimé, dont une colorisée. 9 x 14 cm.

650 €

La pièce de Victorien Sardou fut créée au théâtre de la Porte Saint-Martin en 1884. Le nom du dramaturge apparaît à plusieurs reprises dans la *Recherche*. Par ailleurs, Robert de Flers, grand ami de Proust, avait épousé en 1900 la fille de Sardou.

La pose particulièrement expressive de l'actrice n'est pas sans évoquer certaines attitudes du cinéma muet.



Sarah Bernhardt dans *Théroigne de Méricourt*

Ces quatre clichés de Paul Boyer montrent Sarah dans la pièce de Paul Hervieu *Théroigne de Méricourt*, qu'elle créa dans son théâtre en 1902.

C'est sans doute de la scène finale, où la révolutionnaire devenue démente, recluse à la Salpêtrière, est hantée par les fantômes des conventionnels que sont extraites ces vues expressives. « *Reine de l'attitude, princesse du geste* », écrivait d'elle Edmond Rostand.



1902. 4 photo-cartes en tirage argentique dont 3 colorisées. 14 x 9 cm.

850 €



403



404



Vers 1900. 5 photos-cartes
au dos préimprimé, dont
une colorisée.
14 x 9 cm .

1 000 €

Sarah Bernhardt en robe de velours par Paul Nadar

Les prises de vue datent de 1888 environ. On remarquera sur celles du haut l'étonnant chapeau chauve-souris



405



Sarah Bernhardt dans *Phèdre*

Citons pour mémoire les fameuses lignes d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* à propos de la représentation de *Phèdre* avec la Berma :
« J'implorais mes parents, qui, depuis la visite du médecin, ne voulaient plus me permettre d'aller à Phèdre. Je me récitais sans cesse la tirade :
« On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous », cherchant toutes les intonations qu'on pouvait y mettre, afin de mieux mesurer l'inattendu de celle que la Berma trouverait. »

Comme toujours, le désir est déçu à l'épreuve de la réalité : « j'avais beau tendre vers la Berma mes yeux, mes oreilles, mon esprit, pour ne pas laisser échapper une miette des raisons qu'elle me donnerait de l'admirer, je ne parvenais pas à en recueillir une seule. Je ne pouvais même pas, comme pour ses camarades, distinguer dans sa diction et dans son jeu des intonations intelligentes, de beaux gestes. Je l'écoutais comme j'aurais lu *Phèdre*, ou comme si *Phèdre* elle-même avait dit en ce moment les choses que j'entendais, sans que le talent de la Berma semblât leur avoir rien ajouté. »

2 photo-cartes en tirage
argentique dont une
colorisée. 14 x 9 cm.

600 €



406



Sarah Bernhardt dans *Les Bouffons*

1907. 4 photos-cartes colorisées au dos préimprimé. 14 x 9 cm .

850 €

Sarah Bernhardt créa *Les Bouffons* de Miguel Zamacoïs le 25 janvier 1907 dans son théâtre. L'action se déroule dans un vieux château de province en 1557, où des bouffons viennent distraire la jeune Solange, qui périt d'ennui en attendant l'amour.



407



Sarah Bernhardt dans *Esther*

Esther, avec Sarah Bernhardt dans le rôle d'Assuérus, fut jouée en avril 1905 dans son théâtre. La mise en scène se voulait « *une véritable reconstitution de la première représentation de la tragédie de Racine telle qu'elle fut donnée en 1689* » et Reynaldo Hahn écrit pour elle une partition jouée par 150 exécutants. De ces chœurs, Marcel Proust écrivit que c'était « *ce que M. Reynaldo Hahn a peut-être écrit jusqu'ici de plus beau* ».

1905. 2 photo-cartes colorisées au dos préimprimé. 14 x 9 cm.

650 €



408



409

La gloire de Sarah Bernhardt

2 photos-cartes au dos préimprimé, 14 x 9 cm .

700 €

La composition de gauche offre un portrait de l'artiste façon Arcimboldo, son visage et sa coiffure étant composés de formes féminines.

Le buste, dû à Jean Léon Gérôme, se trouve aujourd'hui au musée d'Orsay.

Sarah Bernhardt

Deux poses presque identiques et pourtant deux images sensiblement différentes. Sur la première photo, prise par Auguste Bert, Sarah Bernhardt pose sa tête inclinée sur ses mains jointes, assise sur un trône dans une robe de soie noire bordée de fourrure. La pose est très étudiée.

Sur la seconde, elle est beaucoup plus naturelle, plus rêveuse, un peu ailleurs. Le plan rapproché permet de lire dans son regard une douce mélancolie.

2 photo-cartes en tirage argentique dont une colorisée. 14 x 9 cm.

550 €



410



Deux caricatures de Sarah Bernhardt

La phosphatine était une bouillie à base de céréales, enrichie en phosphate de calcium et destinée à l'alimentation des nourrissons. C'est le pharmacien Emile Falières qui en fut à l'origine, et il organisa plusieurs campagnes de publicité. Celle-ci fait partie de la série « les bébés célèbres » dessinée par André Devambez, dans laquelle figure également la reine Ranavaloa de Madagascar.

La seconde carte montre Sarah menant la danse, souriant comme jamais, dans son costume de *l'Aiglon*.

2 cartes postales colorisées au dos préimprimé. 9 x 14 cm .

350 €



Sarah Bernhardt dans *La Dame aux camélias*

C'est en 1880, au théâtre de la Gaité-Lyrique, que Sarah Bernhardt interpréta pour la première fois le rôle de Marguerite Gautier. Les journaux de l'époque ne furent pas avares de louanges. « On a épuisé pour parler du jeu de Mme Sarah Bernhardt dans *La Dame aux camélias* toutes les formules de l'admiration la plus vive : on n'ira jamais trop loin. (...) C'est la perfection la plus exquise et la plus idéale », écrivait par exemple Francisque Sarcey.

L'actrice reprendra le rôle au cinéma en 1912 dans un film d'André Calmettes et Henri Pouctal.

2 photo-cartes colorisées au dos préimprimé. 14 x 9 cm et 9 x 14 cm.

500 €



411



Sarah Bernhardt dans *La Vierge d'Avila*

2 photos-cartes au dos préimprimé, 14 x 9 cm.

450 €

Sarah Bernhardt créa le rôle de sainte Thérèse dans le drame de Catulle Mendès sur la scène de son théâtre en novembre 1906. La musique de la pièce était une nouvelle fois de Reynaldo Hahn. Elle y incarnait, selon un article de l'époque « *une nonne agitée, cruelle et autoritaire* ».

Sarah Bernhardt dans quatre rôles marquants

Respectivement dans *La Tosca* de Victorien Sardou (1887), *Feodora*, du même (1882), *Leah*, titre d'une tournée aux Etats-Unis en 1891 et *Adrienne Lecouvreur* d'Ernest Legouvé et Eugène Scribe (1880).

4 photo-cartes colorisées au dos préimprimé, 14 x 9 cm.

850 €





2 photos-cartes au dos préimprimé, dont une colorisée. 14 x 9 cm.

400 €

Sarah Bernhardt

Sarah Bernhardt maîtrisait de toute évidence les mille et une façons de lever les yeux au ciel. A gauche, l'air béat, une esquisse de sourire aux lèvres. A droite l'air éploré, sous une impressionnante toque de fourrure.

Sarah Bernhardt dans *La Sorcière*

Sarah Bernhardt créa la pièce de Victorien Sardou *La Sorcière* sur la scène de son théâtre le 14 décembre 1903. Elle y tenait le rôle de Zoraya, accusée de sorcellerie à Tolède au début du XVI^e siècle. Elle partageait la scène avec Marguerite Moreno et De Max.

2 photo-cartes colorisées au dos préimprimé. 14 x 9 cm.

380 €



416



417

Polaire

Emélie Marie Bouchaud (1874-1939), qui adopta le pseudonyme de Polaire, fut une célèbre artiste de music-hall et de caf' conc' de la Belle-Epoque. Très liée au couple Colette-Willy, elle fut l'interprète de Claudine à la scène.

Renommée pour sa taille de guêpe que l'on peut admirer sur ces images, elle servit de modèle à Toulouse-Lautrec ou encore La Gandara.

La première photo, prise par Paul Boyer, la représente dans *Les Hannetons*, d'Eugène brieux, qu'elle joua au théâtre de la Renaissance en 1906.

La seconde est un photomontage d'après Reutlinger.

2 photos-cartes avec dos préimprimé, dont un tirage argentique et une colorisée. 14 x 9 cm.

500 €

Polaire

La première photo, signée P. Boyer & A. Bert, montre Polaire probablement dans *Le Coq d'Inde* (texte de Rip, musique de Claude Terrasse), qu'elle interpréta au théâtre des Capucines en 1908. Il s'agit d'un très beau portrait où l'actrice, gitane Belle-Epoque, fixe le spectateur d'un regard noir et doux à la fois.

La seconde nous la montre plus petite fille, fraîche et fausement ingénue.

2 photos-cartes avec dos préimprimé, dont un tirage argentique et une colorisée. 14 x 9 cm.

550 €



418



419

Polaire

La première image, signée d'Edouard Stebbing, montre une Polaire pleine d'allant, déhanchée, en train d'esquisser un mouvement de marche cadencée.

La seconde, d'une atmosphère toute différente la présente dans la pièce d'Emile Fabre *Les Sauterelles* (théâtre du Vaudeville, 1911), dont l'action se déroule en Indochine. Vêtue d'un kimono et coiffée d'un turban, elle offre toutes les séductions de l'Orient.

2 photos-cartes avec dos préimprimé, dont un tirage argentique. 14 x 9 cm.

450 €

Polaire

La première photo, due à Henri Manuel, montre Polaire dans *Maison de danses*, une pièce de Fernand Nozière et Charles Müller créée en 1909. Elle y interprétait le rôle d'Estella, une marchande de poissons de Cadix devenue danseuse. Comme on le voit, le costumier n'a pas lésiné sur l'espagnolité.

La seconde, due à Stanislas Walery, nous présente l'actrice telle qu'en elle-même. Coiffée à la Claudine, elle a un regard et un sourire à la fois mutins et un peu démoniaques.

2 photos-cartes avec dos préimprimé, en tirages argentiques, dont un rehaussé de couleur. 14 x 9 cm.

500 €



420



421

Polaire

2 photos-cartes avec dos préimprimé, dont un tirage argentique. 14 x 9 cm.

500 €

Sur la photo de gauche, due à Paul Boyer, le mouvement de torsion que Polaire imprime à sa taille fait ressortir plus encore son exceptionnelle finesse. Tout son corps dessine un mouvement hélicoïdal qui partirait des cheveux en haut à droite, pour se poursuivre par le coude, la taille, la hanche gauche et le mouvement de la robe vers la droite.

Très « colettienne », la seconde photo, due à Auguste Bert, montre Polaire avec deux petits chiens.

Polaire

Ce n'est pas seulement la colorisation qui donne leur fraîcheur à ces photos, mais tout ce qui se dégage de ce visage mutin.

2 photos-cartes colorisées avec dos préimprimé. 14 x 9 cm.

480 €



422

Manuscrit autographe signé et daté 9 février 85. In-8. Titre orné d'un dessin à l'encre de l'auteur et 2 pages à l'encre violette sur papier vergé. Reliure japonisante signée de Paul Vié. Basane brune à décor végétal gaufré, or, rouge et bronze. Gardes peintes de motifs floraux. Sous boîte moderne.

12 000 €



Robert de Montesquiou Le Lys de Théodora

Poème, dessin et reliure : un condensé unique du charme « fin de siècle ».

Ce poème de 16 vers, qui semble n'avoir été recueilli dans aucun des volumes de vers publiés par Robert de Montesquiou doit compter par les premiers vers écrits par le comte.

On y trouve un concentré de l'esthétique parnasso-symboliste : le lys, la créature mi femme, mi déesse, les parfums, les termes rares :

Ses cheveux sont les pistils / Dorés du Lys ; et son âme / Embaumée est le cimame / Du Lys aux parfums subtils.

Le dessin qui orne le titre est absolument remarquable. A l'encre violette apparaît le visage de Théodora, coiffée d'une tiare ornée de pierreries, le visage à demi dissimulé derrière un bouquet de lys qu'elle tient à la main. L'enchevêtrement des traits arachnéens n'est pas sans faire penser à certaines compositions d'Unica Zurn.

Mais surtout, cette forme se détache sur un fond de feuilles argentées, donnant l'impression d'un collage pré-surréaliste.

Enfin, la splendide reliure japonisante, signée de Paul Vié, maître du genre, achève de conférer à ce mince volume son charme unique.



423



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION.....	3
LIVRES	
Les Plaisirs et les jours	15
La Bible d'Amiens	23
Sésame et les lys	31
A l'ombre des jeunes filles en fleurs (édition de luxe)	51
Volumes séparés d'A la recherche du temps perdu	107
Pastiches et mélanges	131
A la recherche du temps perdu, collection complète.....	137
Au royaume du bistouri.....	151
Jean Santeuil.....	155
Scrupule de délicatesse.....	157
DESSINS ORIGINAUX.....161	
ICONOGRAPHIE.....169	
BIBLIOTHÈQUE DE MARCEL PROUST	
Présentation.....	251
Exemplaires donnés à relier par Suzy Mante-Proust.....	254
Exemplaires reliés par Jean de Gonet.....	263
Exemplaires en demi-chagrin.....	282
AUTOUR DE MARCEL PROUST.....305	
LÉTTRES ADRESSÉES À MARCEL PROUST	
Antoine Bibesco.....	306
Binet-Valmer.....	306
Reynaldo Hahn.....	308
Pauline d'Harcourt.....	309
Georges de Lauris.....	310
Madeleine Lemaire.....	313
Robert de Montesquiou.....	314
Mme Adrien Proust.....	318
Anna de Noailles.....	322
Mathieu de Noailles.....	324
Henri de Régnier.....	325
Louis de Robert.....	325

Reynaldo Hahn

Lettre autographe signée.
4 pp. in-12 à l'encre
noire sur deux feuillets
de papier vélin.

3 650 €

Lettre relative à son premier recueil sur des poèmes de Verlaine, qui lui fit faire la connaissance de Marcel Proust.

Cette lettre est vraisemblablement adressée à l'éditeur de musique Jacques-Léopold Heugel. C'est lui en effet qui édita le premier recueil de Reynaldo Hahn, *Les Chansons grises* (1893), sept mélodies sur des poèmes de Verlaine. La lettre a trait à ce recueil. Reynaldo hésite sur le titre : *La Chanson douce*, ou bien *Sept mélodies sur des poèmes de Paul Verlaine*, ou encore *L'Heure exquise*.

C'est précisément en interprétant ces *Chansons grises* au printemps 1894 chez Madeleine Lemaire que Reynaldo fit la connaissance de Marcel Proust



Paul Souday.....	327
Winaretta Singer.....	327
Marie Scheikévitch.....	328

MANUSCRITS EN RAPPORT AVEC MARCEL PROUST

Jean Lorrain	330
Jean Cocteau	332
Jean de Pierrefeu	333
Anna de Noailles	334
Abel Hermant	335
Marie Scheikévitch	336
Louis de Robert	344
André Maurois	345

LETTRES D'AMIS DE MARCEL PROUST

Jacques-Emile Blanche	346
Rachel de Brancovan	348
Gaston Calmette	349
Elisabeth de Gramont	349
Constantin de Brancovan	350
Léontine Arman de Caillavet	352
Boni de Castellane	355
Robert Dreyfus	356
Robert De Flers	358
Reynaldo Hahn	360
Robert de Montesquiou	368
Anna de Noailles	378
Jeanne Proust	380
Adrien Proust	383
Robert Proust	383
Mme Emile Straus	384
Réjane	386

LETTRES ADRESSÉES À HENRI MASSIS À PROPOS DE SON OUVRAGE *LE DRAME DE MARCEL PROUST*.....

Emile Bauman	388
René Benjamin	389
André Billy	390
Saint-Georges de Bouhélier	391
Julien Cain	391
Henry Charpentier	392
Paul Claudel	393
Robert De Traz	394
Fernand Gregh	395
Stephen Hudson	395
Léon Pierre-Quint	396

CORRESPONDANCES ET DOCUMENTS DIVERS

Correspondance de Léon Bélugou	398
Correspondance adressée à Paul Brach	396
Correspondance adressée à André ou Simone Maurois	399
Gaston de Caillavet, Colombine	403
Maréchal Foch, Lettre à Walter Berry	405

DEUXIÈME PARTIE

MANUSCRITS AUTOGRAPHES

A propos du « style » de Flaubert	4
Pour un ami (réflexions sur le style)	12
Manuscrit autographe de jeunesse	16
« Sur une demoiselle qui représenta cette nuit la reine Cléopâtre... »	18
[Un dîner chez Alphonse Daudet]	20
« Vacances / Françoise – Henri – Premiers jours de septembre »	24
Manuscrit autographe d'un pastiche littéraire	28
Stances à Bunchtnibuls	30
Annotations autographes sur un poème de Daniel Halévy	33
Sésame et les lys, Dactylographie corrigée	34
Certificat autographe signé	38
Lettre-préface intitulée « A la Comtesse de M. »	40

LETTRES

Lettre à Jean Ajalbert	47
Lettres à Louis d'Albufera	48
Lettres à Léon Bélugou	68
Lettre à Henry Bernstein	72
Lettre à Walter Berry	74
Lettre à Antoine Bertholhomme	75
Lettre à la princesse Marthe Bibesco	77
Lettres à Robert de Billy	79
Lettres à Jacques Boulenger	80
Lettre à René Boylesve	86
Lettres à Lucienne Bréval	88
Lettres à Gaston, Jeanne ou Simone de Caillavet	92
Lettre aux éditions Calmann-Lévy	101
Lettres à Gaston Calmette	102
Lettre à la princesse Alexandre de Caraman Chimay	104
Lettre à Illan de Casa-Fuerte	106
Lettres à Madame Catusse	108
Lettre à André Chaumeix	120
Lettre à Francis Chevassu	122
Lettre à Jean Cocteau	124



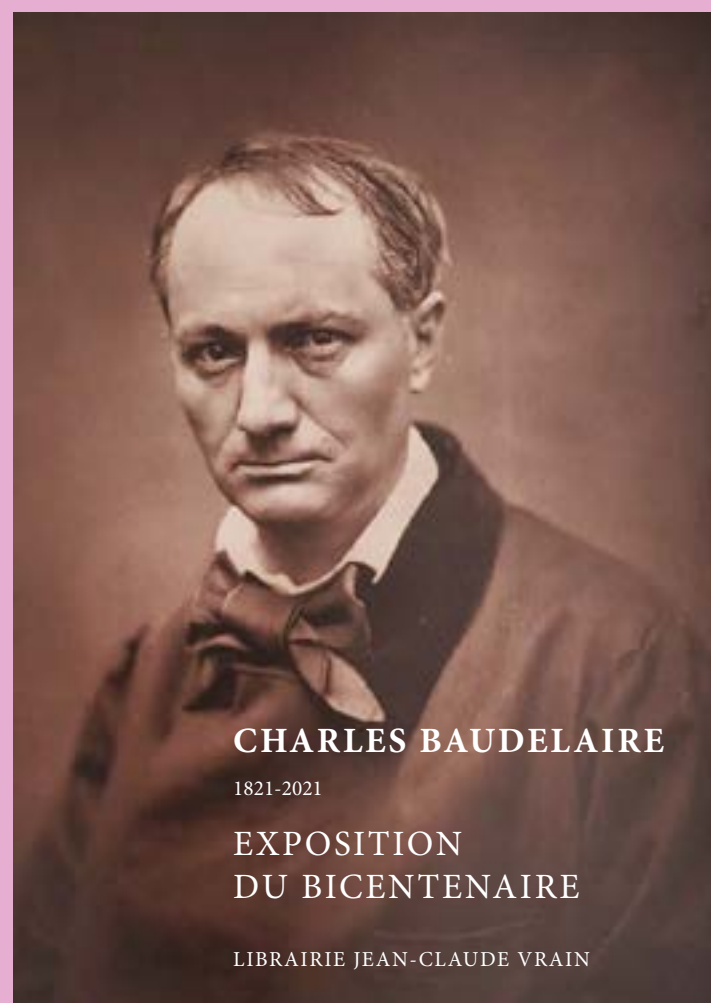
Lettres à Max Daireaux	126
Lettres à Madame Alphonse Daudet	132
Lettres à Lucien Daudet	136
Lettres à Léon Daudet	148
Lettres à Marthe Allard, Madame Léon Daudet	152
Lettres à Louise Deschamps	155
Lettre à Fernand Divoire	158
Lettres à Henri Duvernois	160
Lettre à Robert de Flers	163
Lettres à Madame Fournier	164
Lettres à Gaston Gallimard	171
Lettre à Georges Goyau	174
Lettre à Bernard Grasset	176
Lettres à Fernand Gregh	179
Lettres à Reynaldo Hahn	183
Lettre à Daniel Halévy	190
Lettre à Abel Hermant	192
Lettre à Paul Hervieu	195
Lettres à Georges de Lauris	197
Lettre à la marquise de Ludre-Frolois	199
Lettre à Berthe Lemarié, secrétaire de la NRF	202
Lettre à Maria de Madrazo	204
Lettres à Clément ou Rita de Maugny	206
Lettres à Charles Maurras	214
Lettres à Robert de Montesquiou	216
Lettres à Louisa de Mornand	222
Lettres à Gabriel Mourey	238
Lettres à Albert Nahmias	242
Lettres à M. et Mme Nathan	246
Lettres à Alexandre de Neufville	248
Lettre à René Peter	254
Lettres à Marcel Plantevignes ou à son père Camille	256
Lettre à la princesse Edmond de Polignac	262
Lettres à Jacques Porel	264
Lettres à sa mère	268
Lettres à Jacques Rivière	282
Lettre à Louis de Robert	296
Lettres à Gabriel de La Rochefoucauld	298
Lettre à Madame Scheikévitch	316
Lettres à Albert Sorel	318
Lettre à la princesse Soutzo	324
Lettres à Emile Straus	326
Lettres à Gustave Tronche	330
Lettres à Jean-Louis Vaudoyer	334
Lettres à Madame Williams	336
Lettres à des correspondants non identifiés	344

AUTRES DOCUMENTS

L'appartement de Marcel Proust rue Hamelin	354
Marcel Proust spéculateur	356
Facture pour Le Côté de Guermantes II	357
Annonce des Cahiers de Marcel Proust	357
Iconographie : Réjane	358
Iconographie : Liane de Pougy	366
Iconographie : Cléo de Mérode	376
Iconographie : La Belle Otéro	384
Iconographie : Sarah Bernhardt	394
Iconographie : Polaire	412
Robert de Montesquiou, Le Lys de Théodora.....	418
Lettre de Reynaldo Hahn.....	420



LE CATALOGUE
DE L'EXPOSITION CHARLES BAUDELAIRE
EST DISPONIBLE



CHARLES BAUDELAIRE

1821-2021

EXPOSITION
DU BICENTENAIRE

LIBRAIRIE JEAN-CLAUDE VRAIN

Divisé en plusieurs parties : Enfance et jeunesse, Tourments et contradictions, Baudelaire et les arts, *Les Fleurs du Mal*, Autres œuvres, Amour, Argent, Edgar Poe, Richard Wagner, En Belgique, Dernières années, Vie posthume, Illustrations des *Fleurs du Mal*, il offre quantité de documents jamais encore reproduits.

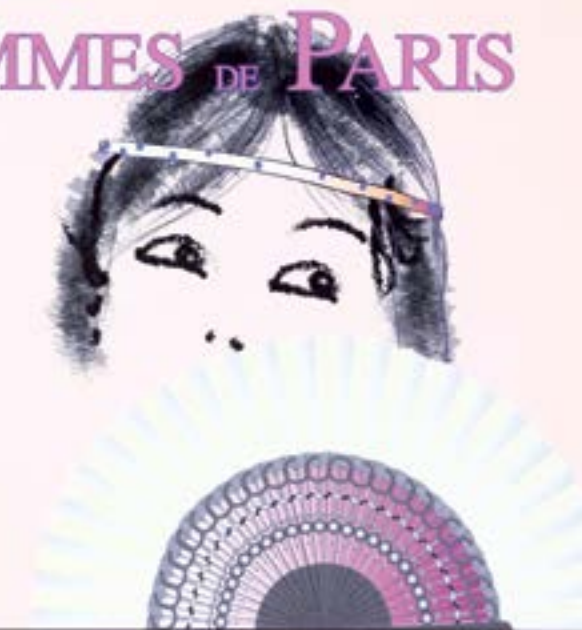
Lettres, manuscrits de poèmes, dessins, estampes, tableaux, exemplaires dédiés, objets, sculptures forment un ensemble exceptionnel et conservent la trace de cette exposition qui a rencontré un très grand succès.

332 pages, 305 pièces décrites, 352 illustrations.
Textes de Jean-Pierre Lecoq, André Guyaux, Bertrand Marchal, François-Marie Banier,
Anne-Marie Springer, Pascal de Sadeleer, Jean-Claude Vrain.

Prix : 30 euros. Disponible à la librairie ou sur commande
(frais de port pour la France : 8,64 euros / étranger : 19,60 euros).

Librairie Jean-Claude Vrain. 10, rue Saint-Sulpice. 75006 Paris.

LES JOLIES
FEMMES DE PARIS



Auteur anonyme - 1883

Traduction et commentaires de
Jacqueline Vrain

En vente à la librairie - 30 €

Les Jolies Femmes de Paris.

Leurs noms et adresses, qualités et défauts. Répertoire ; ou : Guide du plaisir pour les visiteurs du gai Paris. Traduit et annoté par Jacqueline Vrain.

Publié en langue anglaise, probablement en 1883, *Pretty Women of Paris* fait partie des ouvrages licencieux vendus sous le manteau. *Pretty Women* se présente comme un guide galant « *for visitors in the Gay city* » leur donnant les meilleures adresses pour se livrer aux ébats sexuels les plus variés. Ainsi le guide décrit deux cent cinquante et une femmes présentées soit comme le haut du panier des prostituées indépendantes,

soit des demi-mondaines, ou encore des petites actrices, danseuses, chanteuses, figurantes, susceptibles de se laisser séduire contre rétribution. Pour être complet, le livre donne à la fin une liste des bordels parisiens et des alentours.

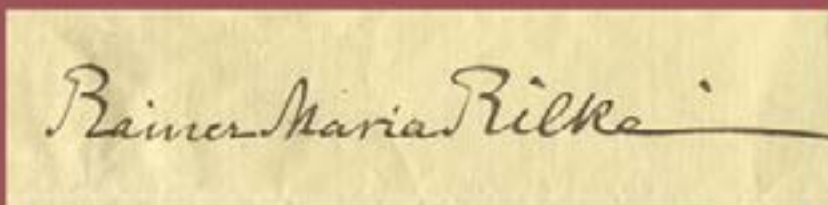
L'ouvrage saisit les mœurs intimes de la fin du XIXe siècle, des dernières années de l'Empire aux débuts de la IIIe République. On peut donc espérer que sa traduction dans notre langue montrera cet ouvrage, jusqu'ici connu surtout d'un public anglo-saxon ou français très confidentiel, sous un jour nouveau.

Cette édition s'accompagne de notes d'une érudition aussi impressionnante que joyeuse, qui fournissent des précisions supplémentaires sur les femmes recensées par l'auteur et la trace qu'elles ont laissée dans l'époque et la littérature.

Librairie
Jean-Claude Vrain

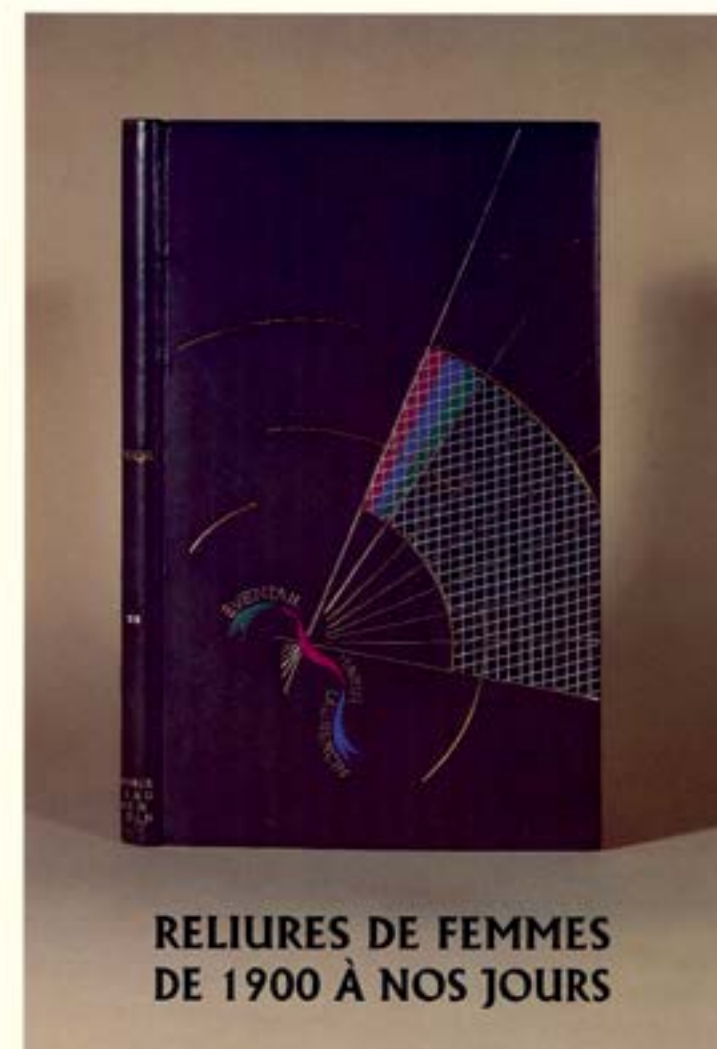


Catalogue



Catalogue en vente à la librairie - 30 €

Librairie Jean-Claude VRAIN



RELIURES DE FEMMES
DE 1900 À NOS JOURS

PARIS

Catalogue en vente à la librairie - 30 €

